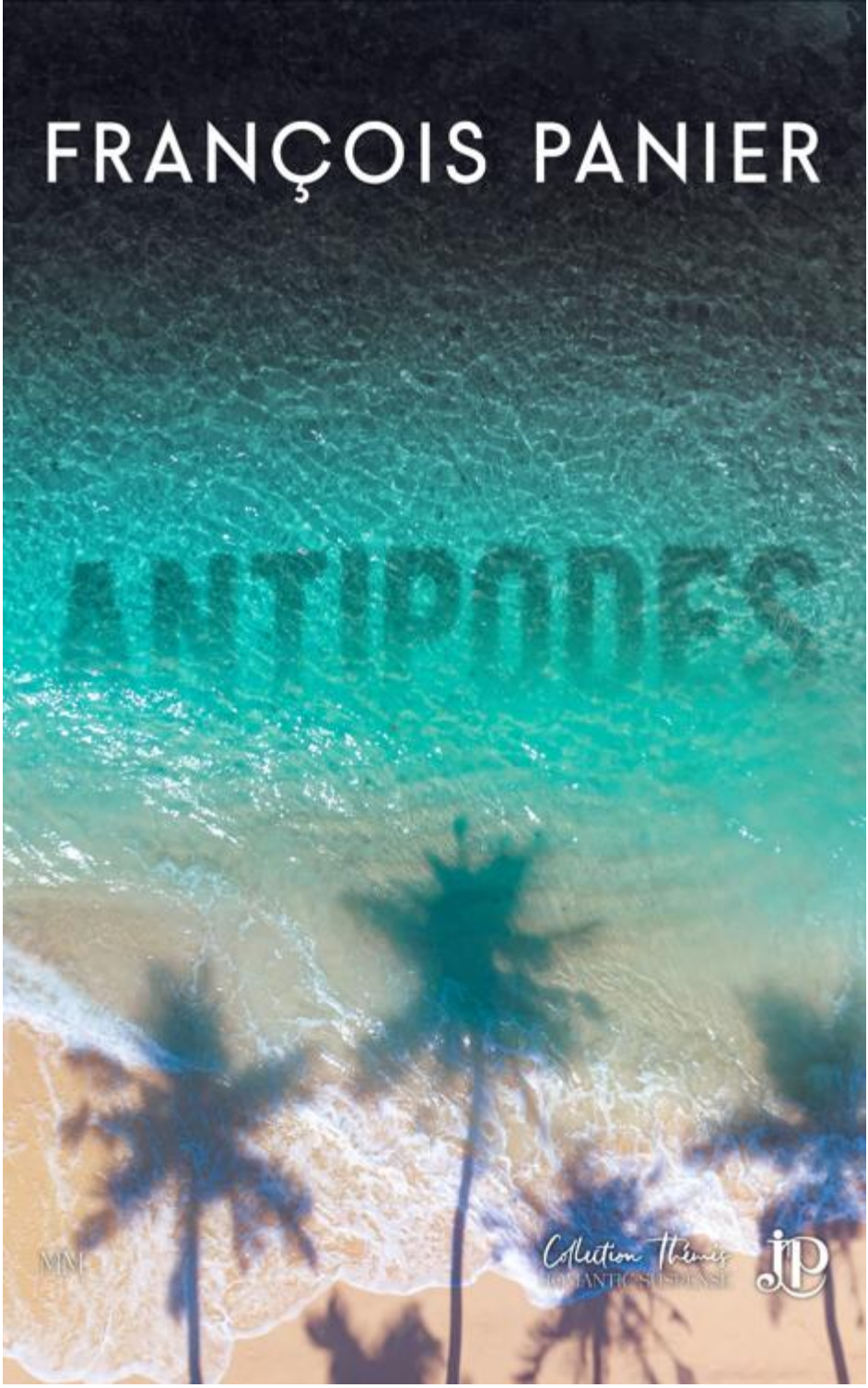
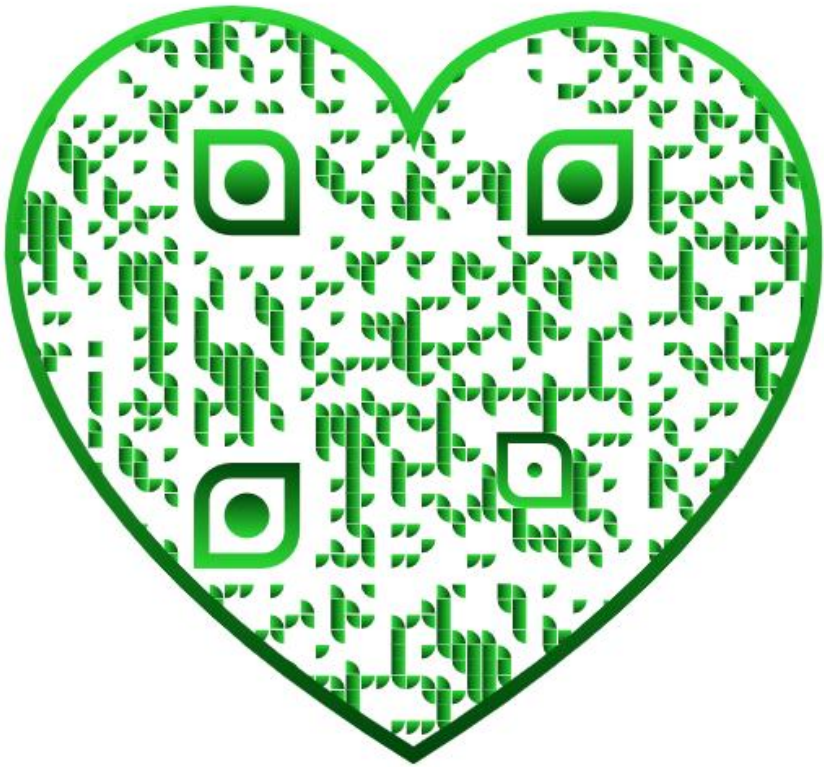
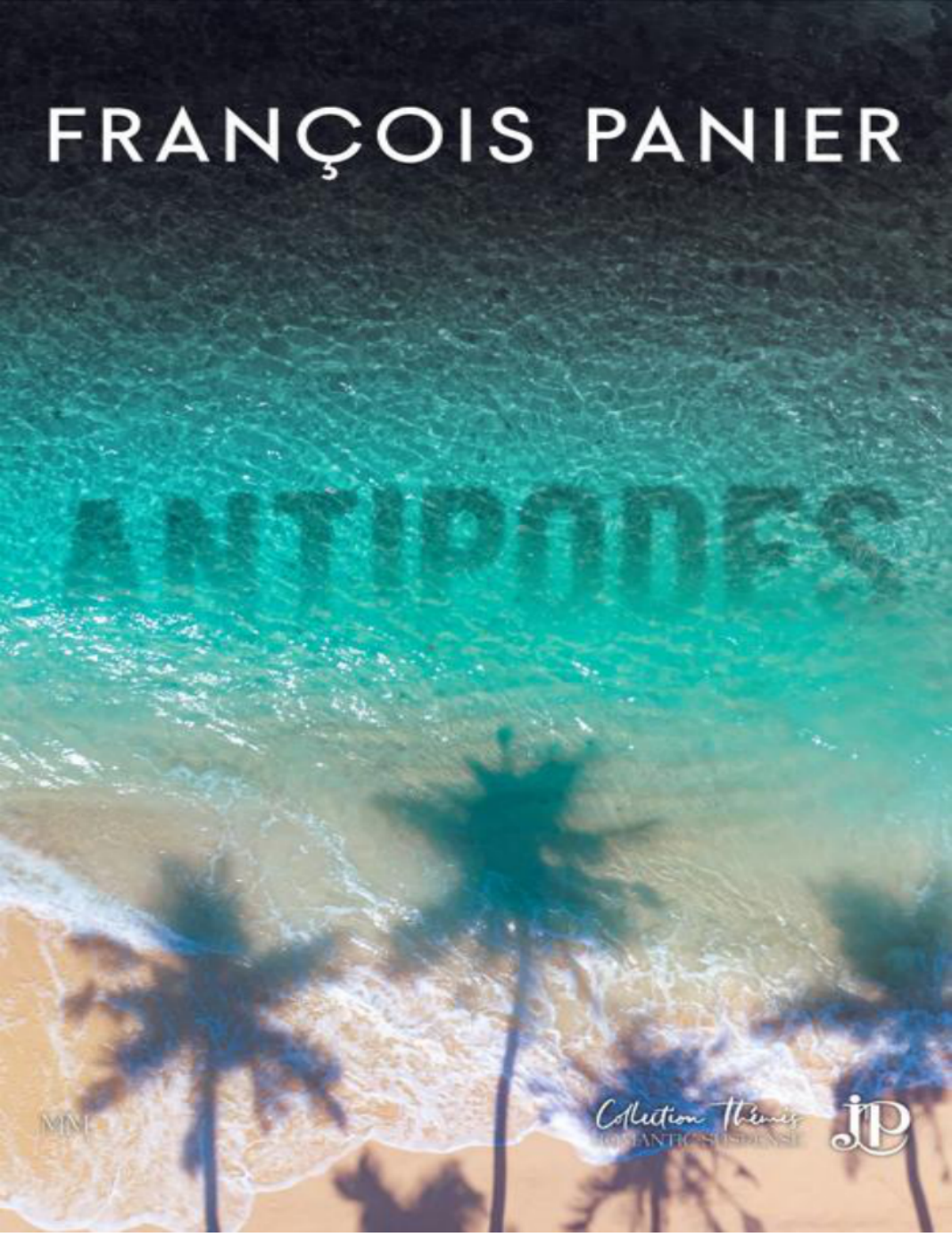

FRANÇOIS PANIER
ANTIPODES
Collection Thèmes
ROMANTIC SUSPENSE




FRANÇOIS PANIER
ANTIPODES
Collection Thrills
ROMANTIC SUSPENSE

Publié par
JUNO PUBLISHING
2, rue Blanche alouette, 95550 Bessancourt
Tel : 01 39 60 70 94
Siret : 819 154 378 00015
Catégorie juridique 9220 Association déclarée
http://juno-publishing.com/

Antipodes
Copyright de l'édition © 2024 Juno Publishing
© 2024 François Panier
Relecture et correction par Ma Plume Correctrice

Conception graphique : © LJ Designs

Tout droit réservé. Aucune partie de ce livre, que ce soit sur l'ebook ou le papier, ne peut être reproduite ou transférée d'aucune façon que ce soit ni par aucun moyen, électronique ou physique sans la permission écrite de l'éditeur, sauf dans les endroits où la loi le permet. Cela inclut les photocopies, les enregistrements et tout système de stockage et de retrait d'information. Pour demander une autorisation, et pour toute autre demande d'information, merci de contacter Juno Publishing :
http://juno-publishing.com/

ISBN : 978-2-38440-645-6
Première édition : janvier 2024

Édité en France métropolitaine

Table des matières

Avertissements

Dédicace

Remerciements

PROLOGUE

LES HURLEMENTS DE LA TEMPÊTE

MORT OU VIF

LE PARADIS PERDU

DEMAIN EST UN NOUVEAU JOUR

BRANLE-BAS DE COMBAT

PLONGÉE EN APNÉE

LA PETITE MORT

COMPRENDRE L'ENNEMI

L'ANGE ET LE DÉMON

JAYDEN

CLARA VEUT LA LUNE

LA DENT DU REQUIN

COUP BAS

LE LION ET LE RAT

QUAND LA BARONNE S'EN MÊLE

LE CALME AVANT LA TEMPÊTE

LE YACHT ACCOSTE À QUAI

LE SANG DES MORTS

FUNESTES REMONTÉES

POINT ZÉRO

LE BAISER DE LA MORT

GARDEN-PARTY

LES REQUINS BLANCS ET LE POISSON ROUGE

LE RIZ TENTA LE RAT

DERRIÈRE LA FAÇADE

LE GOUFFRE DES ÂMES

DES CARAÏBES À BAKER STREET

DANS SES BRAS

LE TOIT DU MONDE

LE JOUR DES MASQUES

SQUALES DES CARAÏBES

UN CERCUEIL DE BOIS BLANC

SIX PIEDS SUR TERRE

TSUNAMI

DE MARSEILLE À FORT-DE-FRANCE.

ANTIPODES

ÉPILOGUE : LE BARON ET L'ESPION

À propos de l'Auteur

Résumé

Avertissements

Ceci est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les faits décrits ne sont que le produit de l'imagination de l'auteur, ou utilisés de façon fictive. Toute ressemblance avec des personnes ayant réellement existées, vivantes ou décédées, des établissements commerciaux ou des événements ou des lieux ne serait que le fruit d'une coïncidence.

Ce livre contient des scènes sexuellement explicites et homoérotiques, une relation MM et un langage adulte, ce qui peut être considéré comme offensant pour certains lecteurs. Il est destiné à la vente et au divertissement pour des adultes seulement, tels que définis par la loi du pays dans lequel vous avez effectué votre achat. Merci de stocker vos fichiers dans un endroit où ils ne seront pas accessibles à des mineurs.

Dédicace

À Adrien, Alice, Lucy et Cécile.

Remerciements

À côté de tout auteur, il y a des personnes qui œuvrent. Parfois dans l'ombre, parfois dans la lumière. C'est à eux que je pense très fort en écrivant ces mots. Et, sans citer de noms, je vous suis reconnaissant.

On n'a qu'une vie, autant qu'elle soit fabuleuse.

Anonyme

ANTIPODES

FRANÇOIS PANIER

PROLOGUE

Les vagues étaient fortes, et respirer sans avaler la tasse semblait être le plus important de ses soucis. Et pourtant, c'était bien le moindre.

Gilles vérifia la corde de la bouée qu'il avait enroulée autour de son bras. Malgré les conditions, il savait qu'il allait bientôt perdre connaissance.

La mer était démontée. Normal, en plein cyclone tropical. Une pluie battante, des vagues de dix mètres… Et lui, simple flotteur montant et descendant ces collines d'eau en espérant à chaque fois ne pas se retourner, ce qui arrivait malgré tout trop souvent.

Il allait mourir noyé, cela ne faisait aucun doute, mais malgré un épuisement intense, et l'envie de lâcher prise pour ne plus retarder l'inévitable, ses instincts de survie le raccrochaient à cette foutue bouée.

Faites une croisière pour vous rapprocher… Ah ! Martine et ses conseils à deux balles !

Il avait cru que ce voyage, dans les Caraïbes, avec son Paul, allait tout arranger. Enfin, « son » ce déterminant n'était plus d'actualité.

Paul et lui, huit années ensemble, dont les deux dernières avaient été particulièrement pénibles. L'aimait-il ? Gilles, oui, en tout cas. Jusqu'à avant-hier.

Il l'avait aimé au point de ne pas voir que cet amour était devenu à sens unique. Était-il coupable de cette cécité amoureuse ? Non ! Non… Paul aurait dû le quitter et lui dire qu'il ne l'aimait pas, ou plus. Ils auraient dû avoir une explication et s'engueuler jusqu'à permettre à Gilles de briser le lien pour toujours. Il aurait été effondré, bien sûr, mais il pensait qu'avec le temps, il se serait remis, comme tant d'autres couples qui divorcent après s'être tant aimés. Se quitter avant que les monstres intérieurs ne prennent le dessus et détruisent ce qui avait été un rêve, au début.

Et surtout, il ne serait pas ici, sur cette mer démontée, à boire la tasse, ou à survivre à la déshydratation – un comble – en attrapant au vol les grosses gouttes de pluie lorsqu'il redescendait une vague.

Ils avaient embarqué à Miami sur le mastodonte flottant, avec des milliers de passagers suintants de transpiration et pressés de prendre leur premier

cocktail. Bien sûr, son excitation avait masqué le malaise de Paul.

Quant au hasard de rencontrer Alejandro, un collègue de travail direct de Paul, qui se trouvait être le fils de leur patron commun, Gilles n'avait pas compris l'horrible arrangement. Il avait vraiment cru à cette coïncidence feinte, et bien feinte. Il avait même invité le garçon à partager des cocktails à « leur » piscine. Forfait VIP, chambre luxueuse, Gilles n'avait réservé à prix d'or que le meilleur du meilleur, car il voulait vraiment que cette croisière soit inoubliable.

Pour ça, elle l'était, pas de doute.

Paul ne se rapprochait pourtant pas, et au fil des jours, Gilles, désespéré, voyait ses efforts pour remettre leur couple à flot tomber à l'eau. Pas que Paul était particulièrement distant, mais il semblait… distrait.

Et comme un con, Gilles ne comprenait pas.

Il ne comprenait pas ce qui était une évidence pour tous, mais qu'il refusait de voir, de croire. Un déni flagrant.

Et puis, il y eut cette note manuscrite, sous la porte. Un numéro de cabine.

Depuis deux jours, Paul tirait la gueule et il s'éloignait, préférant rester seul, au bar, à la piscine, et même, il ne descendait plus à quai pour faire les visites, payées fort cher, le long des côtes des Caraïbes.

Curieux, Gilles était allé voir cette cabine, d'après le plan, c'était une cabine intérieure, dans les ponts « bon marchés », si cela voulait dire quelque chose sur une croisière de luxe.

La porte était restée « contre » et sans même frapper, puisqu'il était invité, et surtout parce qu'il était très curieux, Gilles avait poussé la porte.

Et il avait découvert Paul, les quatre pattes en l'air, et un Alejandro au membre de cheval défonçant son homme avec énergie.

Plus de déni possible.

Tous les éléments s'étaient remis en place en une fraction de seconde.

Depuis deux ans, les réunions du « board » de l'entreprise, tardive… La distance grandissante entre lui et l'amour de sa vie, la coïncidence énorme pour être vraie. Jusqu'à cette cabine, réservée à quel nom ? Par qui ? Parce que ce n'était pas celle d'Alejandro, qui était dans une suite avec balcon.

Pourquoi ne couchaient-ils pas ensemble là-bas ? Qui avait réservé cette chambre ?

On se pose de drôles de questions quand le monde s'effondre sous ses pieds et vous engloutit sans avoir eu le temps de respirer.

Paul avait tenté de le rattraper dans les couloirs étroits, mais quand on est à poil, couvert de sueur et de lubrifiant – putain, et en plus ils baisaient sans capote ! – c'était difficile.

Et voilà comment se terminaient cinq années de vie commune.

Là, sur un bateau de croisière opulent façon nouveaux riches, où tout le monde riait en permanence, surtout les Ricains qui étaient ici, complètement décoincés, et ivres du matin au soir.

L'envie de se jeter par-dessus bord lui semblait être une évidence.

Mais au moment de le faire, une jambe par-dessus la rambarde de son balcon, Gilles avait réalisé qu'il tenait à la vie.

Une vie qui ne serait plus jamais la même, sans son Paul. Il ne lui avait jamais semblé être le genre de gars à tromper son partenaire. Mais Gilles supposait que la plupart des cocus disaient cela. Deux ans qu'il le trompait et Gilles n'avait rien vu. Rien. C'était ça le pire. Le fait qu'il ait été assez idiot pour ne pas comprendre. En y réfléchissant bien, même Martine avait dû savoir. Elle avait tenté plusieurs fois de lui dire qu'un truc clochait, sans avoir la force, sans doute, de lui dire quoi exactement. Ou alors, il n'avait pas voulu comprendre.

Il n'y a pire sourd que celui qui ne veut pas entendre…

Le désespoir le tenaillait.

Puis, Paul était revenu.

Et ils s'étaient engueulés comme jamais. Même là, Paul était magnifique. Il tentait de s'expliquer, de lui expliquer. Combien de fois il avait voulu lui dire… ce genre de choses qui, finalement, ne faisaient qu'envenimer les plaies béantes qui tailladaient son cœur.

Parce que si cela avait été un « incident de parcours », peut-être que Gilles aurait pu comprendre. Mais non. Visiblement, Paul aimait Alejandro, le beau gosse de la boîte, fils du boss. Lui, son corps de rêve et sa grosse queue d'actif latino de magazine porno !

Merde quoi ! Paul avait toujours clamé qu'il était strictement actif et n'avait que très rarement accepté que Gilles le prenne ! Visiblement, Alejandro avait d'autres *arguments* !

Il n'oublierait jamais la vue de cet énorme appendice luisant de lubrifiant entrant et sortant de Paul, ni les gémissements de ce dernier.

Paul affirmait qu'il ne voulait pas le quitter, juste trouver un « aménagement ». Si c'était pour vivre en trouple, avec ce bellâtre sournois, il n'en était pas question ! Quant à servir d'alibi, parce qu'Alejandro était toujours dans le placard, il n'en était pas question !

Alejandro était – et avait toujours été – tout ce qu'il abhorrait chez un mec. Une beauté indécente sans le moindre charme, sur laquelle il jouait pour séduire son monde. Une dureté en affaire qui ne laissait aucune place aux *faibles*, comme son père d'ailleurs, et un manque total d'empathie. Comment Paul avait-il pu succomber à ses belles paroles ? Ils travaillaient dans la même boîte, mais dans des sections différentes. Paul était amené à fréquenter le fils de leur patron bien plus que lui. Ceci expliquait sans doute cela.

Effondré par sa douleur, Gilles avait accepté les bras de Paul autour de lui, qui se voulaient réconfortants, promettant, non pas de rompre, mais de trouver une solution honorable à ce problème.

Et puis, Paul était parti dormir dans la suite d'Alejandro.

Et Gilles était resté seul, dans sa cabine VIP, avec une vue imprenable sur l'océan, et une bouteille de champagne qui ne demandait qu'à être vidée.

Le vent semblait se calmer et au troisième jour, perdu en mer, il était toujours en vie. À peine, sans doute, car son corps n'était qu'un paquet de douleurs bouffé par l'eau salée, mais son esprit était miraculeusement intact, comme s'il refusait de céder à l'appel enchanteur des sirènes. Une conséquence, à l'évidence, de l'état de choc dans lequel il était. L'instinct de survie avait pris les commandes de sa raison et endormait quelque peu les douleurs de l'esprit.

Le soleil avait repris ses droits sur les nébulosités noires du ciel, mais les vents étaient toujours puissants. Sans ses vêtements, il aurait été brûlé. Son tee-shirt, remonté pour couvrir son crâne et continuellement mouillé par les vagues, permettait d'éviter l'insolation. Seuls ses bras étaient brûlés. Ils étaient exposés à l'ardeur de l'astre d'or depuis ce matin. Au moins, la puissance des vagues avait un peu diminué et il ne se retournait plus, ce qui lui avait permis de dormir malgré les crampes et les bras engourdis.

Poussé toujours plus à l'est, loin du continent et des îles caraïbéennes de leurs excursions, Gilles avait su rester à flot, coincé dans sa bouée, alternant le bras qui l'amarrait à cette unique chance de survivre. Une bouée que lui avait tendue Alejandro, avant de le précipiter par-dessus bord, cette nuit-là, avec ces mots laconiques : *il ne te quittera jamais, alors je dois prendre les choses en main. Mais comme je ne suis pas un assassin, je me donne bonne conscience en te donnant cette bouée de sauvetage.*

Crapule.

Cela ne faisait que prolonger son agonie, et ça, Alejandro l'avait su, en témoigne son rictus cruel, juste avant de le pousser par-dessus la rambarde du balcon de la suite.

Bien sûr, Gilles, incrédule aussi parce qu'il s'était saoulé au champagne, n'avait pas réagi à temps. Le plongeon jusqu'à l'eau avait semblé interminable. L'impact aurait dû l'assommer, mais il était tombé les pieds devant, et avait résisté, par instinct seulement et par chance, à cette chute, et aux terribles remous du bateau, accroché à cette bouée salvatrice.

Confus par le choc et l'alcool, il avait regardé sans même appeler à l'aide – ce qui n'aurait évidemment servi à rien – l'énorme bâtiment s'éloigner, illuminé par ces centaines de lumières, avec le son grave des nightclubs du pont supérieur qui dominait même les bruits de l'eau et ceux des moteurs, et qui rythmait les pas enivrés des danseurs de cette discothèque flottante.

Et puis il s'était retrouvé, seul, dans le noir absolu d'une nuit nuageuse, avec des sentiments furieux qui se succédaient. La peur, la trahison, la rage, l'envie de meurtre, l'abandon, encore la peur, chaque fois plus tenace.

Et puis était venue la tempête.

Un avis avait été émis le matin. Le bateau de croisière dévierait de sa course dans la journée pour éviter le cyclone qui se renforçait au large des îles Grenadines. Et de fait, au lever du jour, les yeux déjà bouffis par le sel, les vents s'étaient renforcés et le poussaient toujours plus à l'est. Puis les gros nuages sombres étaient apparus et le déchaînement des éléments avait commencé.

Des vagues toujours plus hautes concentraient toute son attention et lui permettaient parfois de ne pas penser qu'à Paul.

Il ne pouvait pas, en revanche, ôter Alejandro de son esprit. Quand le garçon était venu, ce soir-là, alors que Gilles venait de vider cette bouteille de champagne, achetée à prix d'or sur ce maudit bateau comme ultime moyen de rabibocher leur couple. Il avait voulu de la tendresse, du romantisme, et avait cru qu'il saurait séduire l'homme de sa vie une nouvelle fois. Il s'était senti encore plus bête de tous ces efforts faits pour rien.

Alejandro avait frappé à la porte et bien sûr, Gilles avait ouvert s'attendant à voir un Paul défait, il était déjà prêt à le pardonner, pourvu qu'ils ne se quittent pas et qu'il renonce au bellâtre.

Mais c'était le bel amant latino, avec le sourire insolent de celui qui a gagné une bataille, à défaut de la guerre. Il avait forcé son chemin jusque dans la suite. Et Gilles, titubant – et à la fois très lucide – n'avait pu l'en empêcher.

Il aurait dû se méfier, quand Alejandro avait poussé le verrou.

Ce n'était qu'après-coup, qu'il le réalisait.

Alejandro l'avait giflé, sans réelle force, mais juste pour qu'il se taise.

Abasourdi, Gilles l'avait écouté, lui et ses terribles paroles, sans savoir que dans la minute qui suivrait, il l'entraînerait sur le balcon, et le précipiterait par-dessus bord. Avec sa bouée de sauvetage arrachée à la cloison qui séparait leur balcon de celui du voisin et qui avait semblé, jusque-là, être un simple objet de décoration.

Et puis la chute.

Et la survie.

Trois jours.

Trois jours d'angoisses auxquelles s'était rajoutée la terreur de se faire dévorer par un requin. La bonne affaire, peut-être, mais bon voilà, tant que l'on vit et que l'on ne veut pas mourir, il faut croire que l'espoir permet de

résister à ce qui était une fatalité. Et cette fatalité voulait qu'il meure, dans les heures qui suivent, au pire. D'épuisement, de faim, de soif, de noyade, d'insolation, les raisons ne manquaient pas.

Il avait résisté au gros de la tempête, il ne savait pas comment.

Résisté aussi à la soif en buvant comme il le pouvait la pluie torrentielle qui martelait son visage à plus de cent kilomètres à l'heure, peut-être le double, au plus fort du cyclone. La pluie était si violente que c'était comme s'il était lapidé par du gravier. Et tout cela depuis une bouée trop petite, dure, qui le blessait sous les bras, tout comme cette corde attachée en plusieurs points de la circonférence de l'anneau flottant et où il avait sécurisé un bras pour le cas très probable où il glisserait par l'ouverture centrale une fois endormi, et pour les nombreuses fois où une vague s'était retournée sur lui et l'aurait, sinon, plongé pour toujours dans les profondeurs sinistres de l'océan.

Troisième jour de survie, et il ne crevait pas de faim. Il avait mal, partout, ses blessures, tourmentées par l'eau salée, sa peau, gonflée comme jamais, des courbatures probablement consécutives à la chute, mais sinon, il n'avait pas faim. S'il devait survivre, il se souviendrait de ce moment d'extrême inconfort – ce moment ridicule, fallait-il le nommer – où il avait été contraint de se pisser dessus. Pour une raison qu'il n'expliquait pas, c'était impossible de se lâcher dans l'eau, dans ses vêtements. Une sorte de réflexe le bloquait. Peut-être issu de son éducation qui voulait qu'on « ne pisse pas dans l'eau de la piscine », ou celui qui voulait qu'on ne « pisse pas dans ses vêtements ». La première fois, il avait voulu se déculotter, mais c'était risquer de perdre son pantalon vu le peu de marge de manœuvre qu'il avait à cause de la bouée. Il se demandait pourquoi cela l'affectait tellement au regard de sa survie autrement plus préoccupante. Son esprit cherchait-il à fuir l'immensité de ce qui lui arrivait et l'issue inexorable qui se profilait ?

Jamais il n'aurait la chance de rencontrer un autre bateau avant de mourir. Les eaux étaient trop agitées, personne ne se risquerait par ici.

La chaleur était probablement forte, mais le vent, sur son corps sans cesse remouillé par les grosses vagues, le rafraîchissait et lui permettait d'accuser ce choc-là.

Il ne voyait plus très loin, même au sommet des vagues, tant ses yeux étaient brûlés par le sel et refermés comme si des abeilles lui avaient piqué les paupières. Mais il lui semblait bien distinguer une masse, plus loin. Peut-être un déchet flottant, ce qui serait une amélioration par rapport à la bouée.

Mais avec les hautes et tumultueuses vagues et sa vision handicapée, il ne se rendait pas bien compte ni de la distance ni de la masse de cet objet.

Elle apparaissait, disparaissait… C'était peut-être juste à cause des vagues qu'elle sortait de son champ de vision.

Ou alors… c'était une baleine. Ou pire, un requin !

L'épuisement l'empêchait de paniquer vraiment. Il avait passé ce stade.

Devait-il tenter de nager vers la « chose » ?

Oui. Absolument.

Au pire, il se ferait bouffer. Au mieux, il pourrait se reposer sur le débris.

Une chance que le vent le poussait dans la direction de l'objet.

Mais il ne semblait pas s'en rapprocher.

Forcément, idiot, l'objet est poussé par le vent lui aussi !

Il devait rassembler ce qu'il lui restait de force et d'esprit. Profiter des vagues pour « surfer » dessus en battant des jambes le plus possible, accélérer dans la descente et tenter de rester en permanence dans la « descente », à la manière des surfeurs australiens. La hauteur des vagues le permettait sans doute, mais jusqu'ici, cela n'avait pas présenté le moindre intérêt.

Il fit une première tentative… et rata son démarrage, flottant jusqu'au sommet de la vague et redescendant à l'arrière comme un simple bouchon.

Il se rendait bien compte que « ça avait l'air facile », quand l'on voyait ces as sur leur planche, mais s'il se souvenait bien, eux aussi « rataient » parfois leur démarrage.

À la dixième tentative, peut-être, il comprit qu'il n'arriverait jamais à s'élancer, tout simplement parce que les vagues, bien que grosses, ne l'étaient pas assez pour prendre de la vitesse « dans la descente ». Et c'est là qu'une plus grosse vague sembla répondre à ses espérances.

C'était maintenant ou jamais !

Cette fois, il n'attendit pas qu'elle arrive et commença à gesticuler dans ce qu'il espérait être un bon crawl – entravé par la bouée.

Et le miracle opéra.

Il gardait cet équilibre entre la « chute » et la remontée vers le sommet. Sa vitesse était soudain impressionnante. Et cette vague, en pleine mer, ne semblait pas vouloir se retourner, ce qui faisait ses affaires, pour le coup.

S'il n'était pas à ce point épuisé, choqué et endolori, il aurait été fier de sa performance, mais là, c'était plus comme une « dernière chance » avant l'abandon, pur et simple, de son combat pour survivre.

Il lui semblait qu'il glissait depuis une heure, dans ce mouvement perpétuel et cet équilibre précaire, avec l'angoisse de se retourner. Objectivement, il ne s'était pas écoulé plus de deux ou trois minutes, au grand

maximum. Évidemment, il finit par perdre l'avantage et se laissa, un instant, aller. Mais une chose qu'il avait remarquée ces trois jours, c'est que les grosses vagues, ou les plus petites, allaient toujours par trois.

Aussi, il n'attendit pas et, sans réfléchir, il se relança. Trop tard pour la « seconde », mais il chopa la troisième et reprit de la vitesse. Enfin, il espérait qu'il en prenne assez pour ne plus se laisser rattraper par la vague.

Il n'était pas assez au sommet pour distinguer la « masse ». Mais vu sa vitesse, et le fait qu'il se déplace vers l'avant, cette fois, plutôt que de faire du surplace comme un simple débris, avec seulement le vent pour le faire bouger, il ne devrait pas tarder à s'approcher de la masse flottante.

Une baleine serait partie. Et des requins ne resteraient pas dans cette tourmente, fût-elle moins cataclysmique que la veille. Il avait donc bon espoir.

Ses maux de tête, qu'il avait su mettre de côté grâce à toutes les autres douleurs, devinrent soudain insupportables, comme l'excitation, l'effort et l'espoir faisaient carburer son cœur.

Toujours pas de masse en vue.

Mais il traçait.

Arrimé à sa bouée, menton sur le bord, il filait comme une flèche. Et bien plus longtemps cette fois !

Et puis, la « masse ».

Ce n'était pas un déchet flottant.

C'était une île.

Son cœur s'emballa, plus encore, et il resta concentré. Sa course le ferait passer tout juste à côté. Il devait dévier vers la gauche. Un peu. Comment être sûr qu'il ne faisait pas une erreur ? Sa vision était si floue qu'il craignait de mal évaluer tant les distances, que la direction précise qu'il prenait était erronée, car il ne voyait l'île que par intermittence, entre les fracas des vagues devant lui. Il ne pouvait estimer sa trajectoire que par de brefs moments où il se laissait remonter vers le haut de la vague, avec le risque de perdre sa propulsion. Et pire, d'être aspiré en arrière par les probables reflux sous-marins.

Gilles, mon gars, c'est maintenant qu'il faut prendre la bonne décision. Pas demain !

Il dévia à gauche, mais cela le faisait remonter dangereusement vers le sommet de la vague, car il perdait de la vitesse.

Il fut ébloui un moment, comme si le soleil était face à lui, mais il était au zénith. Il ne pouvait pas se laisser distraire !

— Droit devant, toute ! hurla-t-il à l'intention du sort qui semblait s'acharner contre lui.

Une petite île, mais pas minuscule. Peut-être deux kilomètres de large ? Difficile à estimer. Il crut distinguer les vagues rouler sur la plage, ce qui lui donna l'espoir de l'atteindre, lui aussi.

Mais plus il avançait, plus il glissait sur la droite, comme si une force divine voulait l'empêcher d'y arriver.

Les courants…

Le flux de la tempête, forcément, contournait l'obstacle.

Merde !

Et voilà qu'il s'écartait de plus en plus ! Alors, tant pis pour sa vitesse, il n'en avait plus besoin maintenant, mais il nagea de toutes ses forces vers le rivage, se prenant latéralement vague sur vague.

Le courant marin, conjugué au vent, le poussait de l'avant et il voyait l'île depuis le côté maintenant. Si proche, peut-être une centaine de mètres, mais si lointaine, car l'épuisement rendait le combat contre les éléments encore plus inégal.

Et puis… il dépassa l'île.

Il avait raté sa chance.

S'il avait nagé plus tôt, vers la gauche, peut-être qu'il aurait pu faire partie des vagues qui s'échouaient sur cette plage ?

Il se battit encore pour gagner la plage, parce qu'après, il serait trop épuisé pour survivre encore. Mais c'était peine perdue, il s'éloignait.

Et puis… il réalisa qu'il contournait l'île, comme les courants séparés à l'avant de l'île se retrouvaient, ici, à l'arrière.

Il reprit espoir avant d'être aspiré dans une zone plus calme, un tourbillon tranquille qui, telle une volute de fumée au-dessus d'un feu de camp, le ramenait vers le rivage.

Cette fois, c'est maintenant ou jamais, donne tout ce que tu as…

Et il força sa chance, une nouvelle fois, au-delà de ses crampes, au-delà de son épuisement, au-delà de tout entendement. Parce qu'il jouait sa peau.

Et il effleura le sable, et une vaguelette le propulsa sur une plage ravagée par la tempête. Il se traîna vers l'avant, s'assurant de sortir de l'eau. Mais son propre poids était trop important pour se redresser. Alors il se dégagea de la bouée, comme il le put, pour qu'une vague ne l'entraîne pas en arrière et affala son poids soudain quintuplé sur le sable et il perdit connaissance.

La nuit tombait lorsqu'il s'éveilla suite à une douleur fulgurante sur la main.

Un crabe s'y était accroché.

Il secoua la main, mais la bestiole tenait ferme, alors il tapa la main contre le sable et après un moment de douleur plus intense, il fut enfin libéré de cette angoissante rencontre avec…

Il n'y avait pas qu'un crabe. Mais une dizaine, qui l'approchait.

Un sursaut d'adrénaline le fit bondir et il fut à quatre pattes sans même y avoir pensé. Les crabes détalèrent avec une vitesse surprenante. Il tenta de se lever, tituba comme s'il était ivre.

Et maintenant qu'il était debout, il voyait cette plage grouiller de ces saletés !

Avec le soir tombant, ils sortaient de leur abri. Et ils le boufferaient vivant s'il n'avait pas la force de s'échapper d'ici !

Ils étaient petits, mais leur nombre ne ferait que croître, et une fois qu'il serait trop faible pour se défendre, ils le considéreraient comme un repas, tels des charognards voraces, et ils le dévoreraient vivant ! Gilles frissonna d'effroi.

Il constata que sa vision, bien que toujours floue et limitée par des paupières boursouflées, s'était fortement améliorée durant ce moment d'inconscience.

Comment avait-il réussi à se lever ? Sans cette poussée de sang, pas sûr qu'il y soit parvenu, car ses jambes étaient en compote, et c'était sans compter qu'il n'avait rien avalé depuis trois jours. Mis à part un demi-mètre cube d'eau salée.

Il était sorti de l'eau, c'était déjà ça, mais il n'était pas sauvé pour autant. Sa faiblesse générale démontrait qu'il devait trouver à manger.

Peut-être ces petits crabes, bien que crus, c'était… difficile à imaginer.

Il vit qu'à ses pieds, le crabe qui l'avait « attaqué » gisait, vivant, mais sans doute assommé, car il gigotait péniblement sur le dos.

Un coup de pied, et il aurait son repas.

Gilles le poussa, pour qu'il soit sur ses pattes et le laissa reprendre ses

esprits.

— Va, petit monstre. Mais gare à toi la prochaine fois que tu veux me bouffer, hein ?

Sa voix était complètement éraillée et parler s'avéra douloureux.

Avec la lumière déclinante, il devait coûte que coûte se trouver un abri pour la nuit. C'était même plus important que de trouver à manger.

Si seulement il y voyait clair, mais non ! Gilles s'enfonça dans la jungle qui bordait la plage et buta contre des rocs.

L'île lui avait semblé assez haute, depuis la mer. Peut-être que c'était une petite montagne émergeant de l'océan. En hauteur, les crabes ne le trouveraient pas. Mais grimper, alors que la nuit tombait et qu'il était à bout de force et perclus de courbatures, c'était pratiquement impossible.

Sans vraiment savoir où il posait les mains, ou les pieds, il grimpa en s'agrippant n'importe où. Peut-être qu'un serpent le mordrait, ou que des insectes de la taille d'une orange lui sauteraient à la gorge et lui boufferaient la carotide.

Il devrait être paniqué, mais la réalité était qu'il était soulagé.

La force lui manquait pour grimper très haut et la nuit tomba comme une pierre, en quelques secondes. Une étrange lumière de crépuscule rosé où les couleurs semblaient un peu fluorescentes, et puis plus rien, juste la nuit.

Et une lune, pleine, qui rassurait de sa clarté douce.

Il n'avait grimpé que deux ou trois mètres, mais avait consommé ce qui lui restait de force pour faire cela. Une sorte de petite niche naturelle lui permit de se recroqueviller.

La mer, encore agitée, reflétait les éclats de lune. C'était magnifique.

Une vue paradisiaque dans un enfer pire que celui de Dante.

Ses larmes abondèrent soudain comme plus rien ne les retenait. Ni la lutte pour survivre dans la tempête ni l'énergie pour se maintenir en vie, ni même la faim.

Des soubresauts de plus en plus chaotiques répondirent à la plainte qui giclait à présent de sa gorge, rauque comme le brame d'un cerf blessé.

Pourquoi m'as-tu fait cela, Paul, pourquoi ?

Pourquoi ? Pour un « coup de bite » avec un latino mieux membré que moi ? Le fils infect du boss ? Un Apollon impétueux qui passe son temps à rappeler aux employés qu'il est le fils pourri gâté du boss ?

La réalité, c'était qu'il était un assassin. Un meurtrier sans scrupule,

voilà le vrai visage d'Alejandro. Un sadique qui se déculpabilisait en se cachant derrière une « bonne conscience ». Il n'empêche que la bouée qu'il lui avait donnée l'avait vraiment sauvé, pour le coup. Mais sauvé de quoi ? D'un acte barbare.

Paul… et tu m'as trompé pour ça ? Si ça n'allait plus entre nous, pourquoi ne jamais en avoir parlé ?

Les mots d'Alejandro lui revinrent à l'esprit. *Il ne te quittera jamais…*

Paul l'aimait-il quand même ? Un peu ? Ou était-ce de la pitié ?

La rupture n'avait qu'un mérite, elle était nette.

Il regretterait Paul, parce qu'il l'avait aimé, mais c'était fini. Oui, c'était fini. Ce qu'il ressentait n'était pas de la haine. De la déception, oui. Mais pas de la haine. La césure était franche. Si Paul débarquait, là, maintenant, en larmes et déballant ses plus sincères excuses, Gilles savait qu'il ne les accepterait plus.

Et pourtant, il avait ouvert cette porte de la cabine, croyant qu'il revenait, et il était prêt, à ce moment, à le pardonner.

Mais plus maintenant. Plus après avoir traversé une épreuve inhumaine de trois jours, plus après avoir été assassiné par l'amant de son homme, plus après avoir cru mourir mille fois. Non, un truc s'était brisé en lui.

Les réflexions se succédaient. Et parfois, il revenait en arrière, trouvait des excuses à son attitude, à la distance qu'il avait prise avec lui. Et s'il avait été manipulé par Alejandro ? Et si ce qui avait été un coup d'un soir « accidentel » avait été en réalité un pied dans un engrenage pernicieux ? Qu'il ne voulait pas ça, mais qu'Alejandro l'avait fait chanter pour l'avoir près de lui ? Paul était un bon amant. Très bon amant. Mais à ce point ? Au point que l'autre salaud veuille les séparer ? Lui qui pouvait avoir à peu près n'importe quel mec avec sa belle gueule ? En plus, Paul était « strictement actif », selon ses dires. La vision de Paul avec l'énorme chibre d'Alejandro allant et venant entre ses fesses sans la moindre sensualité à la façon d'un marteau-piqueur démentait ses affirmations.

Était-ce parce que Gilles n'avait pas su lui donner cela ? C'était faux, ils avaient échangé les rôles, plusieurs fois. Mais Paul préférait être au-dessus.

Trop de tendresse dans le couple ? Paul avait-il eu besoin de cette « rage bestiale » que témoignait l'amant latin ?

Sans doute.

Et puis, le cycle reprenait. Il haïssait Paul, le maudissait, et puis… il le voulait dans ses bras.

Il s'éveilla avec des courbatures plus violentes encore. Le soleil était déjà haut au vu de la clarté environnante, mais il était dans l'ombre et donc, cela ne l'affectait pas.

Son estomac grognait. Il fallait trouver à manger, coûte que coûte.

Il constata que sa vue était revenue, avec seulement une petite gêne. Tant mieux.

La plage était en ruine. Le passage du cyclone avait fait beaucoup de dégâts. Entre les feuilles des palmiers qui parsemaient le sable, les stipes brisés des cocotiers, on était loin de la vision idyllique des plages paradisiaques de sable blanc.

À décharge, on était sur une vraie île, sans intervention humaine. Personne ne ramassait les déchets ici, même s'ils étaient naturels.

Gilles déplia ses jambes et gémit de douleur.

Oh merde…

Il fallait qu'il bouge, absolument.

Il redescendit de son abri, qui pour le coup était une véritable aubaine.

Sur la plage, il retrouva les restes de « son » crabe. Dévoré par les siens.

Dur, dur la nature.

D'un pied, Gilles recouvrit la carcasse déchiquetée en plusieurs morceaux. Puis, il se mit en quête de nourriture. Et cela fut plus facile que prévu, grâce aux cocotiers tombés. Des noix, énormes, jonchaient le sol, certaines toujours fixées à leur arbre. Encore fallait-il réussir à ouvrir l'épais bogue, sans outil.

Il en prit une et alla la frapper contre un rocher. Aurait-il la force de l'ouvrir entièrement ?

Et puis, il voulait récupérer l'eau à l'intérieur, ce qui compliquait l'histoire.

Il devrait vite se trouver une petite pierre qu'il aurait bien en main, à la façon des hommes préhistoriques, pour s'assurer qu'il ne fracasse pas bêtement la noix, et perdant du même coup toute son eau.

L'effort paya, car il parvint à en ouvrir une, boire ce qu'il n'avait pas perdu, et puis ronger la chair blanche plus tendre qu'il ne l'eut cru.

L'eau de la noix avait un goût très différent de ce à quoi il s'était attendu. On aurait dit qu'elle était « fumée ».

Déjà, il sentait les bienfaits de cette nourriture. Il espérait que les noix soient bien caloriques pour lui donner des forces rapidement.

Deuxième noix, plus facile à ouvrir, car plus petite… moins d'eau en revanche.

Et voilà qu'il en rongeait une troisième.

Et puis, miracle, il n'eut plus faim. Repu, il s'adossa contre la roche, en lisière de plage, et se reposa.

Il constata seulement maintenant qu'il avait ses deux chaussures. Tant mieux. Elles étaient encore mouillées, alors, il les retira.

Oh merde…

Sa peau s'était retendue, mais ses pieds étaient fripés comme une vieille pomme. Il se releva, alla mettre les chaussures et les chaussettes en plein soleil, et il retira son « beau tee-shirt », car l'effort l'avait souillé de sueur. Réflexion faite, il se déshabilla complètement.

Les vêtements avaient séché durant la nuit, mais il faudrait trouver une source d'eau fraîche pour les rincer du sel. Même les chaussures.

La journée avança, et il ne fit rien d'autre que d'observer l'océan, assis sur le sable.

Il faisait face au nord, ce qui lui évitait d'être ébloui. Demain, s'il était reposé, il ferait le tour de l'île. Peut-être trouverait-il un meilleur abri, ou un bon endroit pour en construire un.

Sans outil, cela promettait du plaisir, mais il y avait un avantage à la situation, c'était que la tempête avait fourni assez de feuilles de palme pour construire toute une ville !

Entre siestes récupératrices et songes éveillés, face à l'océan, Gilles laissa filer la journée. Et lorsque les crabes sortirent dans les ombres naissantes de la fin du jour, il avala ses derniers morceaux de coco et grimpa se réfugier dans son abri.

Il aurait dû explorer la plage, mais franchement, c'était au-dessus de ses forces. L'oisiveté d'aujourd'hui n'était rien d'autre qu'une conséquence de sa fébrilité, de son crash affectif, et de la réalisation angoissante qu'il était un robinson.

Il devait encaisser tout cela et sans doute que l'état de choc dans lequel il se trouvait immanquablement atténuait, en surface, les effets de chacune de ces épreuves qu'il vivait, tandis que le corps et l'esprit se guérissaient tout seuls. Conjuguées, ces épreuves étaient insurmontables, il fallait l'admettre, mais là, en se couchant pour la nuit, il se sentit… bien. Apaisé. Inconfortable, sur ce roc, mais bien.

Comme si une triple dose de Valium l'empêchait de réaliser vraiment ce qui se passait, l'énormité de l'incident de parcours.

Pour tous, il était mort.

Peut-être les autorités concluraient-elles à un suicide suite à la découverte des amants dans cette cabine interne ?

Alejandro avait vraiment bien manigancé son coup. Tout avait été planifié, jusqu'à cette chambre supplémentaire réservée, sait-on comment. Sans doute que quand on est immensément riche, c'est un détail facile à résoudre.

Oui, Gilles était bien mort, officiellement. Personne ne songerait à fouiller les îles perdues pour le cas improbable où il aurait survécu à la noyade, à la tempête, aux requins, et à la faim.

Il était mort, et pourtant bien vif.

La journée avait été tranquille, et pour la première fois, il laissa l'espoir s'installer. C'est dangereux, l'espoir.

Espérer, c'est foncer tête baissée vers la déception. Et ici, seul sur cette île, comment « espérer » que tout aille bien ? C'était de la folie, car au bout, il y aurait toujours la faim, les crabes, les conditions pitoyables de survie, et cela, seulement si « tout allait bien ». Car il y avait aussi l'absence totale de soins, les risques de blessures infectées, un régime alimentaire fait d'autres choses que des noix de coco, d'autres cyclones… une vie à la dure, seul, sans même un ballon qu'il aurait pu appeler « Wilson[1] » pour lui faire la conversation.

Gilles rit, puis pleura.

Il était mort, et bien vif. Comment faire simple quand on peut faire compliqué ?

Recroquevillé, parce qu'il tremblait de froid, ou alors, parce qu'il avait peur, Gilles s'endormit juste après ce moment magique d'une nuit qui tombe soudainement.

Il avait très faim ce matin. Et en même temps, il sentait l'énergie courir dans son corps, par contraste avec les jours précédents, et cela le rassura.

Alors d'abord, les noix de coco et leur eau. Ensuite, on va chercher s'il y a une petite rivière par ici.

Il devait bien y en avoir, l'une ou l'autre. Les pluies torrentielles devaient forcément percoler dans le sol et rejaillir quelque part, sans compter les écoulements jusqu'à l'océan, retardés par l'épaisse végétation. Donc oui, il

devait y avoir de petites rivières… Des fleuves, en réalité, puisqu'ils se jetaient dans la mer !

Il rit. Les fleuves, ici, devaient avoir la taille d'une cuisse !

Grâce à cette pierre trouvée en chemin, il put ouvrir deux noix de coco très proprement et en boire toute l'eau. Ce goût fumé était vraiment très particulier et le surprit une nouvelle fois.

Puis, avec sa pierre, il gratta la chair et profita du repas bien mieux qu'hier.

D'ailleurs, au bout de la seconde noix, il n'eut plus faim. En revanche, ses intestins ne semblaient pas trop apprécier, mais c'était sans doute une conséquence de toute l'eau salée ingurgitée qui n'avait pu que perturber son système digestif, façon « lavement per os ». Boire la tasse toutes les trois minutes avait forcément des conséquences.

Bien décidé à explorer la plage, Gilles se rapprocha de l'eau pour élargir son champ de vision au maximum sur l'île.

La plage n'était longue que de quelques centaines de mètres, puis de chaque côté, la végétation se refermait sur des rocs qui plongeaient dans la mer.

Alors, je vais à gauche ou à droite ?

À droite. Vers l'est. Pour ne jamais être vraiment face au soleil qui l'aveuglerait et, peut-être, l'empêcherait de voir quelque chose d'important.

Le temps qu'il atteigne les plages orientales de l'île et le soleil serait déjà au zénith.

Peut-être qu'il parviendrait à faire le tour complet de l'île aujourd'hui ? Si elle n'était pas trop grande, ce n'était pas impossible. Il avait estimé qu'elle avait une largeur de deux kilomètres. Si elle était ronde, cela ferait six kilomètres de périphérie, à la grosse louche. Ce qui rendait possible un tour complet en un jour, dans de mauvaises conditions de marche.

Il se trompait peut-être complètement dans son estimation, car après tout, à distance, et sans point de comparaison, comment estimer une largeur ? C'était peut-être trois kilomètres, ou un seul. Il haussa les épaules, cela ne servait à rien, ce qu'il devait faire, c'était trouver « son fleuve », boire, laver ses vêtements de tout le sel qui lui brûlait la peau.

Il se tourna donc vers la droite, et d'un pas plutôt preste compte tenu des circonstances, il s'avança, ne regrettant pas, pour le coup, ses bonnes baskets. Pour le même prix, il aurait été habillé, comme il l'avait initialement prévu, avec ses chaussures de ville, ce qui aurait été nettement moins pratique. Pour le tee-shirt « chic », c'est clair qu'il ne résisterait pas longtemps. Trop fin, trop fragile. Et déjà deux gros accrocs.

Ses pantalons en lin seraient probablement vite taillés en short, mais il se força à ne pas prendre de décisions trop rapidement, car il serait peut-être content, un jour, de les avoir intacts. Et après tout, rien ne l'empêchait de rester nu s'il le voulait !

Il devait préserver ce qu'il avait le plus possible pour les faire durer, donc, dès que cela serait possible, il resterait nu, pieds nus. Il tisserait un chapeau avec des languettes de palme, pour se protéger de l'ardent soleil et cela devrait suffire. Ces projets, façon boyscout, c'était presque amusant. Lui qui n'avait jamais été scout parce qu'il détestait cela, il se prenait au jeu de la survie avec un décalage flagrant entre la gravité de la situation et l'amusement qu'il ressentait.

État de choc.

Le bout de la plage arriva vite et il ne vit rien d'autre que ce qu'il avait déjà vu dans « son » coin.

Quand il aurait fait le tour, peut-être deux ou trois fois, il explorerait l'intérieur de l'île, mais c'était beaucoup plus difficile, en raison de la densité de la végétation. On verrait bien, à chaque jour suffit sa peine.

Il escalada les rochers qui se prolongeaient dans l'eau, se faufilant entre les branches tenaces des arbustes qui s'y accrochaient, fit deux nouveaux accrocs à son tee-shirt, *merde !* Et atteignit une nouvelle plage. Identique à la première.

Ce qui caractérisait l'île, il s'en rendait compte maintenant, c'était l'absence de vie animale. L'absence, ce n'était pas le mot, car il entendait les bruits de la vie dans les fourrés. Et puis, il avait vu les crabes grouiller sur la plage une fois la nuit tombée. Non. Ce qu'il constatait, c'était la différence d'avec les modèles qu'il connaissait. Chez lui, des oiseaux auraient survolé en nombre le rivage. Ici, il n'en voyait pas beaucoup. Il les entendait, criards, dans les terres, mais ils ne volaient pas. Une île a forcément un écosystème unique. Pourvu qu'il n'y ait pas de grands prédateurs, ou de prédateurs tout court ! Car après tout, ces petits crabes auraient pu avoir sa peau s'il était tombé dans le coma !

Le soleil n'éclairait que le bord de la plage, le reste, dans l'ombre de la petite montagne, lui permettait d'avoir une vue claire et nette sur le paysage sans être ébloui.

La plage s'étendait, plus longue que celle du nord, et tournait vers la droite, marquant la forme de l'île. Ici aussi, les déchets naturels jonchaient le sol. On voyait à peine le sable blanc.

L'eau, d'une pureté d'azur au nord, était moins belle ici, car les déchets flottaient, ramenés inlassablement jusqu'au rivage. Cela lui permit de comprendre qu'ici les courants ramenaient vers le rivage, et c'est sans doute

grâce à eux qu'il était arrivé jusqu'à l'île, tandis que la plage du nord, maintenant que la tempête était passée, devait avoir des courants « aspirants », car les déchets étaient emmenés au large. C'était bon à savoir.

L'impact des marées se ressentait peu, car la plage était plus inclinée qu'on ne le pensait au premier abord. Quelques mètres de largeur seulement entre la marée haute et la marée basse. C'était plus flagrant ici qu'au nord, où il ne s'était même pas posé la question.

Il progressait bien, vite, cherchant en même temps des fruits qui pourraient diversifier son alimentation, avec toujours cette crainte de manger un fruit toxique.

La plage tournait et là, plus loin, il vit enfin son « fleuve ». Il grava dans un coin de son esprit « rivière au nord-est ».

À peine plus gros que ce à quoi il s'attendait, le lit, creusé dans le sable, avait probablement été englouti avec la tempête et se refaisait sous ses yeux.

Une cinquantaine de centimètres d'eau claire coulait. Il remonta vers les rocs d'où elle chutait, montrant des traces d'usure bien plus ancienne.

C'était certainement truffé de bactéries, mais il faudrait bien qu'il boive, de toute façon. Alors, il fit une coupe avec les mains, et but une gorgée. Fraîche, bonne au goût, il n'osait imaginer les parasites qu'il était en train de boire…

Puis il se dévêtit complètement, et rinça ses vêtements, ses chaussettes, et après une longue hésitation, il rinça ses chaussures. Tant pis si elles étaient à nouveau détrempées, cela valait mieux, sans aucun doute, de se débarrasser du sel.

De toute façon, s'il le voulait, il pourrait se trouver un abri ici pour la nuit pour leur laisser le temps de sécher si marcher à pieds nus était impossible.

Il se lava complètement, utilisant son tee-shirt comme gant de toilette, à défaut de savon, récurant le sel, la transpiration le mieux possible, puis il s'aspergea abondamment et déjà, il se sentait beaucoup mieux, plus léger, plus à l'aise dans son corps courbaturé.

Il rinça à nouveau le tee-shirt, le tordit sans forcer pour ne pas abîmer la fibre fragile, et reprit la marche.

Ouch, les feuilles des palmiers qui jonchaient la plage étaient piquantes, et même coupantes s'il ne prenait pas garde à la façon dont il marchait dessus.

Il était plus prudent de marcher à la limite de l'eau où le sable était exempt de ces longues feuilles et autres déchets. Malheureusement, le contact avec le sel et le sable mouillé était insupportable. Sa peau n'avait pas encore oublié le long séjour… Et plus loin, on devinait qu'il n'y avait pas beaucoup

de plage, mais plutôt des bancs de rochers. Il devrait peut-être remettre ses chaussures…

L'odeur qui régnait ici était particulière.

Contrairement aux plages qu'il connaissait, il y avait aussi une odeur de décomposition végétale. Pas forte ou désagréable, mais différente. Ce n'était pas l'humus des bois de feuillus de chez lui, c'était plus acide, plus « macéré », car l'air était chaud et humide, et il accélérait sans doute le processus, amplifiant les odeurs. À cela s'ajoutaient celles de la mer, iodées.

Il trouva enfin une sorte de compromis entre la zone de plage que les vagues mouillaient à chaque passage et un peu plus en hauteur, là où le sable était presque sec et où peu de branches et feuilles avaient résisté à la marée haute. Il opta pour une nouvelle tentative sans chaussures, car déjà elles le blessaient. Il faut dire que des chaussures mouillées, c'était déjà blessant sur des pieds rongés trois jours par l'eau, mais si l'on y rajoutait le sable qui s'y était invité quand il les avait remises, chaque pas devenait plus pénible.

Pieds nus, donc, il réalisa à quel point la vie citadine ne l'avait pas préparé à de telles épreuves. Ce n'était pas ici une plage « humanisée » comme celles qu'il connaissait déjà, où les déchets passaient par des tamis mécaniques tirés par des tracteurs arpentant les plages à l'aube, avant le débarquement des touristes. Non, ici, des brisures de coco, des feuilles coupantes, ou piquantes, des coquillages cassés coupant comme du verre, et bien d'autres déchets naturels jonchaient la plage. On était loin de la plage « sauvage » et paradisiaque qui nourrissait l'imaginaire collectif. La vue d'ensemble était un chaos, une sorte de foutoir qui ne s'expliquait pas seulement par les conséquences de la tempête récente.

Il fut rapidement contraint à remettre ses chaussures mouillées, car quelques dizaines de mètres dans cet endroit qu'il avait estimé plus « confortable » avaient déjà provoqué d'assez fortes coupures, à sang, sur la plante et les côtés du pied. *Merde !*

Et voilà qui illustrait bien le fait que se nourrir ou s'abriter n'était pas ses seuls soucis. Il n'avait aucun médicament, et peut-être que c'est d'infection qu'il crèverait !

La plage tournait légèrement et il arriva du côté est.

Un changement radical se produisit pratiquement sur cent mètres.

Ici, les feuilles de palme avaient été balayées latéralement par la

tempête et s'accumulaient en lisière de l'eau. Le sable blanc, lissé par le vent, était propre et net, et seuls les déchets partiellement ensablés émergeaient en petites pointes bien visibles et ponctuaient la plage.

Les traces fraîches des pattes des crabes décrivaient de véritables arabesques et rendaient un peu de vie à cette plage dévastée par l'ouragan.

En lisière de la forêt, on pouvait voir un dénivelé conséquent, qu'il n'avait pas constaté au nord, témoignant de la puissance dévastatrice du cyclone qui avait emporté sans doute un mètre de sable. Les racines mises à nu des arbrisseaux de la jungle renforçaient le sentiment postapocalyptique du paysage.

Ici, il était sans doute possible de marcher sans l'inconfort des chaussures trempées et souillées par ses pieds ensablés qui rendaient les frictions abrasives très désagréables. Tant qu'il ferait attention aux pointes qui émergeaient du sable, cela devrait aller.

Il se déchaussa pour une énième tentative et tâta un sable dur qui redeviendrait sûrement doux une fois bien sec et remué par la vie, mais pour le moment c'était un peu comme une dalle de béton. Et tant mieux, en un sens, car la marche serait facilitée.

Ses yeux dardaient à droite et à gauche, toujours en quête d'un meilleur abri, d'un « fleuve » plus large, et de nourriture qu'il pourrait identifier comme comestible.

La progression était tellement plus rapide que la première partie, que très vite, il se retrouva au sud-est de l'île. Ici, le sable avait été balayé un peu vers la forêt et l'on voyait des dunes envahir la lisière de la végétation. Ce n'est pas ici qu'il trouverait un abri, car les stipes brisés de dizaines de cocotiers rendaient l'endroit lugubre. En somme, la face nord était la mieux protégée, si l'on omettait la plage « sale ». Son tour de l'île devenait inutile, car forcément, le sud serait encore plus ravagé, et l'ouest ne serait guère mieux qu'ici.

Le temps de marche, lent, et la hauteur du soleil suggéraient qu'il avait marché trois petites heures, et à ce rythme très ralenti, surtout en début de marche, il avait peut-être bien parcouru cinq ou six kilomètres. En extrapolant, le tour de l'île devait faire une vingtaine de kilomètres, soit une largeur à vue de nez de six ou sept kilomètres. Plus grande, donc, que ce qu'il avait cru voir.

Devait-il faire demi-tour ? Maintenant qu'il savait qu'il ne ferait jamais le tour en une seule journée ? Et qu'en plus, le reste de l'île ne serait guère mieux que l'endroit où il avait échoué ? Bien sûr que non, il fallait qu'il prenne la pleine mesure de « son » île. Il avança donc d'un bon pas vers la pointe sud de ce territoire vierge qui devenait, provisoirement, le sien.

D'un pas soutenu, compte tenu des circonstances, il suivit la plage et ses paysages de plus en plus ravagés par la tempête.

Et là, miracle parmi les miracles, il reconnut distinctement des ananas.

Rien à voir avec les ananas des supermarchés, ceux-ci étaient rosés, assez petits, mais les plantes semblaient se plaire ici, car on les voyait émerger des décombres de la tempête.

Il n'hésita pas un instant, déballa ses vêtements pour atteindre la poche droite de son pantalon, récupéra la pierre à tout faire qu'il avait précieusement gardée et s'attaqua à la tige coriace qui maintenait le fruit en suspension au-dessus de la plante.

Pas sûr qu'il soit mûr, car il était très dur, mais tant pis, il n'avait pas trouvé beaucoup d'autres alternatives jusque-là.

Il réalisa trop tard qu'il n'avait pas besoin de couper le fruit de sa hampe, il lui suffirait de « taillader » directement dans le fruit.

Le baby ananas était moins sucré qu'il ne l'aurait espéré, mais il avait déjà le goût caractéristique de son genre. Peut-être, effectivement, qu'il n'était pas assez mûr, et qu'en patientant, il grossirait encore. Mais il n'avait pas le temps pour cela. Aussi il en mangea un second, et un troisième avant d'avoir les gencives et la langue attaquée par l'acidité du fruit.

Ça suffit pour aujourd'hui…

Il n'avait pas toutes ses calories, mais il ne mourrait pas de faim de sitôt avec les alternatives qu'il avait pour le moment. Coco et ananas.

Un peu de rhum et hop, il ferait la fête !

Il sourit bêtement à cette *chance* et profita du fait qu'il était à l'entrée de la forêt pour voir s'il ne reconnaissait pas d'autres fruits.

Il devait s'assurer qu'il reconnaisse l'endroit pour le cas peu probable où c'était le seul endroit où poussaient les ananas sur cette île.

Il récupéra des feuilles de palmier et les aligna sur la plage de telle manière que la nature ne pourrait le faire. Au moins, en revenant ici, il verrait cette marque et retrouverait ses plants.

Il reprit la route vers le sud.

Les vents, ici, avaient tout chassé vers les terres, et c'était probablement habituel, car peu de grands cocotiers ou palmiers bouchaient la vue. Au contraire, ici on avait une vue sur la montagne qui occupait le centre de l'île. Le flanc était vert, luxuriant, mais orné d'une végétation nettement moins haute que de l'autre côté où elle était protégée par la montagne elle-même des vents dévastateurs, ou d'un soleil trop puissant. De fait, il sentait sa force sur son crâne et il déposa son tee-shirt toujours humide sur la tête pour se rafraîchir et se protéger.

En fait, c'était de loin la plus belle plage. Comme à l'est, les vents avaient nettoyé le sable et la couche superficielle de ce dernier avait été stoppée par la végétation, limitant l'érosion bien plus que sur le côté de l'île.

L'eau était encore agitée à cause des restes de la tempête même si cette dernière était partie. Ce n'est pas aujourd'hui qu'il irait nager, mais il faut dire qu'il n'avait pas la moindre envie de remettre un pied dans l'eau.

Il frissonna d'effroi à l'idée.

Le soleil était si haut, maintenant, qu'il effaçait les ombres des déchets pointus qui émergeaient de la plage. Il dut se concentrer doublement pour savoir où mettre les pieds sans s'écorcher et c'est comme cela qu'il se retrouva cerné par trois chiens sans les avoir vus ou entendus venir.

C'étaient de gros chiens de garde. Peut-être des dobermans. Poils ras, noirs et feu.

Leurs oreilles étaient taillées en pointes, et la queue semblait avoir été taillée aussi, mais comme ils lui faisaient face, il ne pouvait pas l'affirmer.

Leurs grondements avaient été masqués par le bruit des vagues, mais maintenant qu'il les voyait, il les entendait aussi.

Et leurs crocs… Merde, ils allaient attaquer.

Des chiens ? Ici ?

Ce n'est que maintenant qu'il réalisa que c'était impossible.

Avait-il tardé à mettre ce « turban » de fortune sur la tête ? Le soleil tropical le tourmentait-il déjà ?

À vrai dire, il était rouge écrevisse, surtout les bras qui avaient déjà morflé dans l'eau.

Puis il vit le gamin.

Un garçon d'à peine douze ou treize ans.

Arme au poing. Un revolver qui semblait bien trop lourd pour lui.

Le garçon hurla quelque chose en espagnol, ou peut-être en portugais ou une autre langue aux consonances latines qu'il ne connaissait pas. Sa voix n'avait pas encore mué.

— Je ne comprends pas. *I don't understand*, ajouta-t-il de son meilleur anglais.

— Les mains en l'air ! répéta le garçon dans un français teinté d'un fort accent.

— Je ne veux aucun mal, je…

— En l'air !

Le garçon leva les mains et tira en l'air, ce qui fit à peine tressaillir les chiens à l'ouïe pourtant très fine. La jungle devint silencieuse, amplifiant le sentiment de menace que posait le garçon.

Des chiens de garde parfaitement éduqués…

Gilles jeta ses vêtements devant lui, s'affichant nu, les bras en l'air, avec un tee-shirt mouillé sur la tête.

Le ridicule ne tue pas.

Mais ce gamin, en tout cas, savait se servir d'une arme, ce qui n'était guère engageant.

— Où est ton bateau ?

— Je me suis échoué avant-hier, pendant la tempête, cria Gilles. Pour tenter de calmer le jeu. Je n'ai pas de bateau. Juste une bouée de sauvetage.

— Ah ! Impossible, la tempête t'aurait noyé.

— Et pourtant je suis là, et je n'ai que ce que j'ai ici. La bouée est restée sur la plage nord.

Le garçon n'était pas bien visible, car même si le soleil était au plus haut, il était tout de même derrière lui et son visage était dans l'ombre.

Qu'est-ce que ce gamin faisait ici, avec des chiens ?

Il ne semblait pas être un robinson, vu l'état correct de ses vêtements.

— Tu es un pirate ! Ils viennent souvent ici.

— Non ! Je faisais une croisière et l'on m'a balancé par-dessus bord !

— Ah ! Qui ferait ça ?

— L'amant de mon… de…

— De ?

— De ma femme !

— Tu mens, ça crève les yeux !

— L'amant de mon mari ! Voilà !

Le garçon sembla désarçonné un moment. Les chiens réagirent à son éclat de voix et firent quelques pas dans sa direction en grondant, mais le garçon les stoppa d'un ordre net en espagnol. Non, pas espagnol… Oh, peut-être en créole ! Et ils se mirent assis.

— Je ne veux aucun mal. Juste quitter cette île au plus vite !

— Pas possible. Île privée.

Oh… voilà qui expliquait sans doute la réaction très exagérée du garçon.

— Écoute, mon garçon. Je suis inoffensif. Je ne suis pas armé, je n'ai rien d'autre que ces vêtements, et j'aimerais pouvoir me couvrir.

— Mets ce que tu as sur la tête devant ton… *truc* !

Gilles obtempéra immédiatement, se sentant d'autant plus stupide de ne pas avoir eu le réflexe de le faire spontanément.

— Tu es rouge.

— Le soleil…

— Un pirate se serait protégé.

— Je ne suis pas un pirate.

— Comment puis-je en être sûr ?

— Si tu as un accès vers l'extérieur, je peux te donner mon identité et tu verras que je suis bien qui je clame.

— Et tu t'appelles comment, l'étranger ?

— Gilles.

— Et moi, c'est Diego.

— Enchanté, Diego.

Le garçon baissa son arme et les chiens se détendirent, comme s'ils avaient des yeux dans le dos.

Il vit alors toute la jeunesse de cet enfant, qui tenait une arme. Et s'il tenait une arme, à la place d'un adulte pour défendre l'île, alors c'est qu'il n'y avait pas, ou plus d'adultes.

— Où sont tes parents ?

Les yeux du garçon se durcirent et il se détourna en lui faisant signe de le suivre.

Et sans doute, pour cacher des larmes.

Quelques centaines de mètres plus loin, Gilles vit la maison. En hauteur.

Une maison ? Non. Un palais !

Une architecture moderne à l'excès. Des cubes imbriqués, tantôt de verre, tantôt de béton blanchi. La maison surplombait la plage, en retrait et plus haut, sur le flanc de la montagne.

— Mets tes chaussures, dit le garçon sans se retourner.

Et Gilles obéit. Et à raison, car le sentier jusqu'à l'énorme villa ne serait pas facile à grimper à pieds nus.

Il fallait enjamber des tas de déchets que la tempête avait ramenés jusqu'ici.

La villa était partiellement enfermée derrière de solides volets métalliques. Pas leur première tempête, de toute évidence… Ces gars étaient rodés.

Une première terrasse, jonchée de détritus, accueillait normalement une table et des chaises, que l'on voyait renversées dans les massifs végétaux. Lorsque tout était nettoyé, l'endroit devait être magnifique, avec une vue imprenable sur l'océan.

Une petite cabane en dur, dont le toit avait été arraché, abritait un bar. Le volet aussi avait été arraché, mais il gisait là, tordu, sur le sol, toujours accroché par un point.

D'ici, on ne voyait plus la villa. On était seul, isolé.

Les chiens l'escortaient, le reniflaient régulièrement, mais Gilles n'avait pas peur. Il n'y connaissait rien en matière de chien, mais il savait que des chiens tels que ceux-ci, parfaitement éduqués, ne feraient rien sans l'aval de leur jeune maître.

Ils poursuivirent leur ascension et Gilles ressentit toute sa fatigue et ses courbatures lui retomber dessus.

— Un instant, s'il te plaît, demanda-t-il.

Le garçon se retourna et Gilles put voir qu'il avait effectivement pleuré.

— Quoi ?

— Je suis très affaibli et j'ai mal partout. Cette marche m'épuise.

Le gamin s'adossa contre le muret qui bordait les escaliers et attendit, l'air distrait.

Gilles ferma les yeux, et souffla plusieurs fois. Les chiens reniflaient tout son corps, ce qui était embarrassant, au point qu'il dit un « non » ferme et net.

Les chiens regardèrent le garçon, qui les appela au pied.

— On peut y aller, dit Gilles. Pas reposé, bien sûr, mais ayant récupéré un peu de son souffle.

La vue sur la mer devenait de plus en plus belle au fur et à mesure de l'escalade et enfin, il vit à nouveau la maison avant d'atteindre les terrasses supérieures.

Un désastre.

Entre les palmiers arrachés, les feuilles qui recouvraient tout, y compris une piscine généreuse, la villa n'était que l'ombre d'elle-même.

Il y avait une odeur épouvantable ici.

Une odeur… de mort.

Les chiens ne semblaient pas l'ignorer, mais le garçon bien.

— C'est quoi cette odeur ?

— Les derniers pirates.

— Je ne comprends pas.

— Papa les a tués. Mais ils l'ont eu. Et maman aussi.

— Oh !

Gilles inspira trop vite et s'étouffa.

— Quand ?

— Il y a six jours, juste avant la tempête. Ils voulaient de l'aide, parce que la tempête arrivait, mais ils l'ont demandée avec des armes…

— Et tes parents ont protégé l'endroit, c'est ça ? C'est à eux la villa ?

— Non. Au cousin de papa. On est concierge ici. On était.

À l'évidence, le garçon n'avait pas pu enterrer les pirates. Trop petit, ou trop faible pour les transporter.

— Et tes parents ?

— Ils étaient blessés. Ils sont dans la maison. J'ai fait ce que j'ai pu, mais à cause de la tempête, personne n'est venu nous aider. Ils sont morts hier.

Il se retenait de pleurer.

Toute l'horreur du moment lui tomba dessus. Lui et ses problèmes,

c'était une chose. Ce que ce gamin avait vécu, seul, en était une autre. Il se mit à genoux, pour être à sa hauteur, et ouvrit un bras, masquant son entrejambe avec ses vêtements et chaussures.

— Viens là. Tu as le droit de pleurer. Même les hommes pleurent, tu sais.

Ceci, pour le cas où l'on avait matraqué dans son esprit qu'un homme, ça ne pleure pas.

Le garçon hésita, puis se jeta sans ses bras et fondit en larmes. L'arme, fermement serrée dans son petit poing, cogna son dos et le poids, à lui seul, était impressionnant.

Cela dura assez longtemps pour que les genoux de Gilles, sur la pierre de la terrasse, ne supportent plus son poids.

— Allons les voir, tu veux bien ?

Le garçon, secoué par des sanglots incontrôlables, s'écarta et acquiesça.

— Je vais remettre mes vêtements d'abord, si tu veux bien.

Le garçon accepta et se retourna un moment.

Sans perdre un instant, il enfila ses vêtements. Même rafraîchis, ils étaient crasseux et puaient. Tant pis.

— Je te suis.

Le garçon le précéda dans la maison.

La lumière était étrange avec une partie des volets toujours fermés. Mais l'intérieur n'avait subi aucun dégât. Tout était d'une propreté immaculée et dans un ordre presque maladif, ce qui contrastait de façon extrême avec les extérieurs en pagaille.

L'air était frais, à la limite trop froid par contraste, mais Gilles ne s'en plaindrait pas, car ses coups de soleil, jusqu'ici platement ignorés, étaient devenus insupportables à cause de l'effort de la montée.

Ici, les odeurs étaient fraîches, dépourvues de ces fragrances suaves et de décomposition végétale, aggravées peut-être par les conséquences du cyclone.

Pourquoi le garçon n'avait-il pas rouvert tous les volets ?

Peut-être tout simplement parce qu'il était affecté par la mort de ses parents. Bien sûr ! Quel idiot ! Un gamin, jeune, seul, devant gérer la mort de ses deux parents. Et cela suite à une tentative d'invasion du domicile par de vrais pirates modernes ? Pauvre gosse.

Le silence qui régnait dans la maison était lui aussi déplacé, comme

tout, du reste.

Une courte volée de marches les fit descendre d'un demi-niveau. En bas, ils tournèrent vers la gauche, dans une aile secondaire de la maison.

Le même luxe sobre caractérisait les couloirs de cette aile et Gilles découvrit, derrière une porte fermant le couloir, une véritable maison dans la maison.

La conciergerie…

Là, un salon, avec une énorme télévision, là un couloir secondaire qui s'enfonçait sur la droite avec des portes ouvertes où l'on devinait des chambres. Mince, il y en avait plus que nécessaire !

Mais ils continuèrent tout droit, passèrent une cuisine ouverte/salle à manger et arrivèrent vers trois portes, dont une seule était fermée. Un bureau, la chambre du gamin, et la troisième était forcément celle des parents.

Avec une distance qui témoignait de son état de choc, le garçon frappa à la porte, ouvrit et Gilles fut submergé par ses sens.

L'odeur de sang le frappa directement. Ce n'était pas tout, d'autres odeurs, fortes, assaillaient ses narines. Celles de la mort.

L'homme et la femme étaient magnifiques. Si l'on parvenait à faire abstraction du sang et de tout le reste.

Ils étaient couchés sur le lit et Diego avait poussé l'air conditionné au plus fort pour, sans doute, retarder ce terrible moment où les corps se dégraderaient.

Ils étaient enlacés. Et cela n'avait rien d'arrangé. La femme était visiblement morte dans les bras de son mari, la tête sur son épaule, il avait une main posée sur sa joue et des larmes de sang souillaient ses joues.

Voir un tel amour, jusque dans la mort, c'était magnifique. Mais dire que c'était magnifique était épouvantable au vu des circonstances tragiques.

Diego leur parlait d'une voix tendre. C'était bien du créole, cette langue hybride faite de plein d'autres et aux sonorités chantantes.

Il était fort, sans pour autant crâner devant lui. Il avait admis leur mort, c'était clair, mais il ne savait pas quoi faire.

— Nous allons les enterrer, dit Gilles, sans avoir pris le temps de réfléchir à la faisabilité. Il faudrait un endroit où ils pourront être ensemble, si possible, face à l'océan. La vue est si belle.

Diego se tourna vers lui avec des yeux humides.

— J'ai déjà commencé à creuser.

— Et si l'on allait voir ça ?

Le garçon acquiesça.

— Mais as-tu quelque chose à manger ? Je n'ai pas vraiment mangé depuis quatre jours. À part quelques noix de coco, hier et ce matin, et de l'ananas pas mûr. Et j'ai aussi bu un peu d'eau d'une toute petite rivière.

Le garçon fronça les sourcils.

— Il y a des vers dans l'eau. Et des sangsues.

— Oh… je savais que ce n'était pas une bonne idée.

— Tu vas prendre une douche, je vais te préparer des vêtements de papa, mais il était plus grand et plus fort.

— Ce sera mieux que ce que j'ai.

— Et avant de t'habiller, on va voir s'il n'y a pas de sangsues sur ta peau. Pour les vers, on a du vermifuge ici. Ça arrive parfois qu'ils passent à travers la filtration et résistent à la désinfection.

Le garçon lui fit signe de le suivre et Gilles referma la porte derrière lui.

La salle de bain était si luxueuse qu'il avait du mal à croire que ceci était la conciergerie.

Diego lui donna un drap de bain et lui montra comment la douche fonctionnait. Et heureusement, car elle était tellement sophistiquée qu'il fallait presque un diplôme d'ingénieur pour pouvoir l'utiliser.

Il se lava à fond, sans récurer sa peau, car les coups de soleil étaient maintenant douloureux.

Quand il sortit, il constata que le garçon était venu déposer des vêtements.

Avant d'enfiler un boxer, il examina ses bourses, en quête de parasite, s'assura qu'il n'en avait pas sur les fesses et enfila le boxer avant de regarder le reste de son corps.

Merde, il était vraiment brûlé, le soleil tapait dur par ici.

Et de fait, il trouva une sangsue sur le mollet droit.

— J'en ai une ! cria-t-il en panique.

Diego, qui attendait juste à l'extérieur, entra. Il avait une carte de crédit en main et Gilles lui montra l'endroit.

Le garçon ne tenta pas d'arracher le parasite, mais tira un peu sur la « bouche », glissa la carte de crédit, à laquelle elle tenta de se raccrocher.

Le sang pissait fort de son mollet.

— Je n'ai rien senti ! J'aurais dû, non ?

— Elles endorment la peau, on ne sent rien. Et l'on saigne longtemps. On désinfectera une fois que j'aurai retiré celle du dos. Et peut-être des cheveux.

Gilles aurait bien hurlé d'horreur, mais Diego semblait savoir exactement quoi faire.

Île paradisiaque, tu parles !

Heureusement, rien dans les cheveux. Il en était quitte avec deux sangsues, qui gigotaient dans l'évier.

— Ce n'est pas dangereux. Ça fait peur, mais c'est inoffensif.

— Et vous en chopez souvent ?

— Ça arrive. Surtout les chiens. Et les vers aussi.

Gilles frémit.

— Mets de la crème solaire, dit le garçon en lui indiquant un tube. Habille-toi et viens.

Gilles se tartina très généreusement, enfila un short trop large, heureusement il put le resserrer grâce à des lanières et passa un tee-shirt dans lequel on aurait mis deux gars comme lui.

Diego resta silencieux un moment en le voyant entrer dans la cuisine, puis il s'affaira à réchauffer des restes au micro-ondes.

— Tu bois quoi ? De la bière ?

— Non. Pas d'alcool, surtout après une insolation. Et je vais manger assez léger, car je me sens barbouillé.

— C'est le soleil.

Le garçon alla récupérer un vermifuge et du paracétamol dans un placard.

— Prends ça. Au plus vite au mieux.

Gilles obéit en se demandant qui était l'enfant et qui était l'adulte, car ce garçon pas encore pubère se comportait comme un adulte, et lui, comme un gosse.

Gilles engouffra plus vite qu'il ne l'avait voulu les restes de poulet aux légumes – piquants – qui étaient à peine tiédis. Il arrosa cela d'un soda vaguement citronné et trop sucré, mais pour le coup, c'était ce dont il avait besoin.

Le garçon voulut lui reprendre son assiette, mais Gilles l'en empêcha.

— Je me charge de la laver…

— Le lave-vaisselle est là.

Les appartements des concierges avaient leur propre terrasse et leur propre piscine avec également une belle vue sur l'océan. À gauche, l'on voyait le muret de soutènement vers la terrasse de la villa, et à droite, le paysage semblait redescendre vers une ravine où l'on entendait couler un torrent.

Les jardins avaient été construits en terrasses, et formaient un vrai labyrinthe pour accéder de l'une à l'autre.

Une fois dégagés, ces jardins retrouveraient leur beauté.

Un boulot certainement assuré par le père de Diego, à moins que d'autres personnes vivent ici, mais de cela, il doutait. Sinon, le garçon ne serait pas seul, aujourd'hui.

Enfin, ils arrivèrent sur un plateau enherbé assez petit, avec un banc adossé à un massif. La vue était imprenable, tant sur la petite vallée adjacente que sur l'océan. Diego avait dégagé l'endroit, tout nettoyé, et même tondu. Tout au bord du plateau, presque contre le muret de soutènement, il avait commencé à creuser un trou.

— Les chiens t'ont entendu quand j'étais occupé à creuser, sinon je ne serais pas venu. J'ai cru à un survivant chez les pirates.

— Tu es bien courageux d'être venu seul.

— Pas seul. Les chiens sont de vrais gardes. Ils ne t'auraient pas laissé le temps de me faire du mal.

Gilles acquiesça. En même temps, s'il avait eu une arme… Il préféra ne pas répondre. Ce garçon était en état de choc et s'il semblait agir de façon normale, c'était forcément parce qu'il était bien plus affecté qu'il le pensait.

— Je vais continuer le trou, dit Gilles, bien que les forces lui manquent toujours.

— Non, je veux le faire.

— Ou alors, on fait ça à deux, si tu as deux bêches.

Le garçon acquiesça et disparut, prenant seulement un des trois chiens avec lui.

Le trou n'avait qu'un mètre de profondeur, il en fallait le double, pour des raisons sanitaires. *« Six pieds sous terre »*

Pas qu'il soit expert, mais toutes les chansons et autres films semblaient le confirmer.

Il creusa une terre bien plus tendre qu'il ne l'aurait cru. Comme si elle avait été « importée ». Un terreau riche, meuble, et tant mieux !

Il était en nage quand Diego revint, avec une bêche, une pelle et un chapeau.

— Tu as besoin de ça.

Gilles saisit le chapeau mou de toile épaisse et le mit sur sa tête. Ça aidait, effectivement.

Le trou fut vite terminé.

— On attend ce soir pour les amener. Nous sommes fatigués, dit le garçon.

— Tu veux… tu veux qu'on les prépare ?

— Qu'on les prépare ?

— Les laver, les habiller…

— Non. Personne ne les touche. Sauf moi.

— Mais je t'aiderai à les porter.

Le garçon fit un bref « oui » de la tête et retourna vers la maison.

Gilles l'avait perdu de vue, mais il s'y retrouva, malgré tout. Et lorsqu'il fut entré, il sut qu'il devrait se reposer, car le soleil combiné à son épuisement des derniers jours et les efforts fournis cette dernière demi-heure eurent raison de lui.

La fraîcheur à l'intérieur était salvatrice.

Il entendait la douche et se dit qu'il y repasserait aussi, car il était en nage.

Il vérifia qu'il n'était pas trop sale, se déchaussa et s'installa dans un des fauteuils où il s'endormit sans même s'en rendre compte.

Diego avait lavé et changé ses parents durant sa longue sieste.

Le jour ne tarderait pas à tomber.

S'il avait été plus costaud, il aurait chargé le père du garçon sur l'épaule pour le transporter dans les jardins, mais l'homme pesait au moins cent kilos. Il était grand et costaud, alors ils n'eurent pas le choix que de l'enrouler dans un drap et de le transporter comme s'il était dans un hamac.

Gilles prit le côté « tête », plus lourd, et Diego saisit l'autre côté.

Même à deux, ce n'était pas évident.

Le descendre dans le trou non plus ne fut pas aisé.

Ils apportèrent la maman de la même manière et Diego sauta dans le trou pour les réarranger, dans les bras l'un de l'autre.

Gilles le hissa hors du trou. Les chiens hurlèrent comme s'ils comprenaient.

Une plainte, dans la nuit tombante, déchirante.

Et Diego se blottit contre son flanc et le serra en pleurant doucement.

— Tu veux qu'on rajoute une fleur ou quelque chose ?

— Ils ont la vue qu'ils voulaient si cela devait arriver. C'est tout ce qui compte.

Sans état d'âme apparent, le garçon commença à reboucher le trou.

Gilles lui laissa un peu de temps, le temps que les corps aient disparu, puis il se joignit à lui pour terminer le travail.

Gilles tremblait et ses nausées ne faisaient qu'empirer, c'était clair qu'il s'était chopé une insolation, mais dans les circonstances, il n'aurait pas pu se défiler.

— Demain, on se chargera des autres, murmura le garçon.

— Des autres ?

— Les pirates. Pas de tombe pour eux, on les balance dans le torrent et en bas, les crabes feront le reste.

— Mais si la police vient…

— Elle ne viendra pas. Elle n'est jamais venue. On n'est pas en *France* ici. C'est la loi du plus fort qui prévaut. Ils nous ont attaqués, on s'est défendu. C'est comme ça.

Ça, Gilles voulait bien le croire.

Quelle vie horrible ! Dans ce paradis…

À quelques pas de lui, bien qu'il ne les voie pas, il y avait des cadavres de criminels, abattus. Et ce garçon en parlait comme si c'était habituel. Et ça, son état de choc ne l'expliquait pas.

Une bouffée d'air ramena l'odeur de décomposition sur eux. Ils avaient été abattus avant la tempête. Il y a plusieurs jours. La chaleur expliquait la rapidité de la dégradation.

Attendre demain pour s'en débarrasser ? Ce serait pire…

— Il faudrait peut-être s'en charger maintenant…

— Il fait noir. Trop dangereux.

— Il y a des bêtes dangereuses ?

— Pas tant que ça. C'est plutôt les chutes qui sont dangereuses, surtout près du torrent.

— Demain alors.

— Je vais t'installer dans une des chambres des gardes, mais d'abord, on va manger.

— Je n'ai pas faim.

— Tu dois manger, même un peu. Il reste de la pastèque si tu veux.

— Il y a toujours de la place pour de la pastèque.

L'aube se levait à peine. Gilles avait vomi plusieurs fois, sans compter les allers-retours vers les WC où la purge vermifuge avait fait son œuvre, et il avait une fièvre de cheval.

Insolation, sans le moindre doute. Ses jambes tremblaient quand il se mettait dessus, et il serait bien mieux couché pour le reste de la journée, mais il avait une horrible tâche à faire qu'il ne pouvait pas laisser faire par le garçon. En tout cas pas tout seul.

Il prit deux paracétamols d'un coup et après un petit-déjeuner léger préparé par son hôte, il rajouta un ibuprofène. Gilles n'hésita pas avec la crème solaire et s'habilla avec les vêtements de la veille, n'osant pas demander de quoi les changer.

— Au plus vite ce sera fait… dit le garçon.

— Tu aurais pu le faire tout de suite, non ? Pourquoi attendre ?

— Je me suis occupé de mes parents ! répondit le garçon soudain furieux.

— Oui. Bien sûr, c'était maladroit de ma part. Et si tu ne souhaites pas le faire, je le ferai.

Me voilà croque-mort à présent…

— Seul, c'est difficile. Mais à deux, ça ira. Si tu tiens debout !

— Je ne suis pas très bien, c'est vrai. Mais il vaut mieux ne plus attendre.

— Je vais chercher un drap pour les porter, et des masques et des gants, pour les odeurs et les larves.

Oh merde…

— Tu as l'habitude, on dirait.

— L'habitude, non, mais c'est déjà arrivé. Papa se chargeait de tout.

— Comment les pirates n'ont-ils pas réussi à prendre la maison ? Ils avaient l'effet de surprise, non ?

— Vitres blindées, volets sécurisés. C'est un bunker, disait toujours maman. On ne laisse jamais rien ouvert la nuit, et les chiens patrouillent plusieurs fois par jour. Ils ont l'ouïe fine. Ils t'ont entendu, malgré le bruit du

torrent et celui de la mer.

— C'est vrai. Et je n'étais pas particulièrement bruyant. Je veux donc bien te croire. Il y a souvent des visites non sollicitées ?

— Trois ou quatre fois par mois. Des touristes qui trouvent l'île, se fichent qu'elle soit privée et débarquent faire la fête sur la plage en laissant tous leurs déchets derrière eux. Au mieux, ils demandent, quand papa va à leur rencontre. Ils ont des cartes, ils savent qu'ils ne peuvent pas venir ici.

— Qui donc peut être assez riche pour posséder une île de cette taille, et d'y construire un tel palace ?!

— Le cousin de papa est vraiment très très riche. Toute cette branche de la famille est riche. Ils ont plusieurs îles et celle-ci n'est pas la plus grande.

— Et vous ?

— Ricardo n'a pas oublié d'où il vient, contrairement à ses cousins qui sont riches et arrogants. Il a engagé les moins chanceux de la famille, comme nous, et nous a confié la maison. C'est des vacances tous les jours. On est bien logé. Ravitaillé tous les mois, en plus de notre petite ferme où nous avons des poules et où l'on cultive des légumes et des fruits. En échange, on entretient la maison. Et quand Ricardo vient, il vient avec de grosses équipes pour tout ce que papa n'a pas pu faire. Des jardiniers, des plombiers, si nécessaire.

— Si nécessaire… Ricardo sait donc ce qui se passe ici ?

— Il y a les caméras, et puis on a internet par satellite et papa communique avec le bureau de Ricardo, pour les commandes et les problèmes.

— Et je suppose que tu as signalé « le » problème…

— Je n'ai pas les codes. Mais les caméras n'ont pas pu manquer l'attaque, ni même ton arrivée, ou encore l'enterrement de mes parents. En tout cas, quand on les a sortis. Ricardo viendra sûrement très vite dès que l'océan sera calmé. Le temps d'arranger les choses, et il sera là. Une semaine au grand maximum. Et il viendra avec de grosses équipes pour tout nettoyer.

— Tu as un prénom espagnol, mais tu parles créole, je me trompe ?

— On vient de Colombie, à la base, mais on vit, enfin on vivait en Martinique. Moi je n'ai connu que la Martinique et ici.

— Et le cousin de ton papa, il fait quoi dans la vie ?

Diego secoua la tête et regarda le sol.

Sujet tabou.

Et bien sûr, cela fit « tilt ». Pour être riche à ce point, rapidement, c'était forcément un baron de la drogue. Un criminel.

Il serait liquidé vite fait, bien fait dès le débarquement de *cousin Riri*. Et hop, un Gilles dans le torrent !

Pourquoi cela ne l'affectait-il pas plus ? Forcément à cause de son propre état de choc, avec la suite d'événements qui s'enchaînaient les uns derrière les autres comme s'il n'en avait pas encore eu assez. C'était comme s'il était dans un autre univers. Son monde s'était écroulé et il était ailleurs. D'ailleurs, il n'avait pas pensé une seule fois à Paul depuis qu'il avait rencontré le petit Diego. Enfin si, juste là, mais ce n'étaient pas des souvenirs larmoyants qui remontaient à la surface. C'étaient des faits, de simples faits, déconnectés d'une certaine réalité. Parce qu'il fallait bien le dire, tout ceci était tellement aux antipodes de « sa » vie, qu'il ne pouvait l'accepter simplement.

Masque à gaz, gants de vétérinaire jusqu'aux épaules, un tablier en caoutchouc… il n'y a pas à dire, mais cela sentait « l'habitude », quoi qu'en dise Diego.

Dans le masque ample, Diego avait glissé une feuille de papier toilette sur laquelle il avait aspergé du parfum des toilettes. Il savait ce qu'il faisait. Il connaissait la mort de près. C'était sans doute ça le plus effrayant.

Gilles, à vingt-huit ans, n'avait côtoyé la mort qu'au décès de sa grand-mère morte, emportée dans son sommeil à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Ses autres grands-parents étaient morts avant sa naissance. Mais aussi, et surtout, à la mort de ses parents, emportés dans un terrible carambolage. Ni lui ni ses frères et sa sœur n'avaient pu les voir, vu leur état. Ce qui faisait que c'était comme s'ils étaient partis, et qu'un jour, ils reviendraient.

Vivre chez son oncle et sa tante n'avait pas été facile et il était bien content que tout cela soit derrière lui.

Il était le petit dernier d'une famille démarrée sur le tard. On peut dire que la mort, il ne la « connaissait » que par les films plus ou moins sanguinolents. Il savait qu'elle pouvait revêtir des manteaux terribles, mais jamais il n'aurait cru y être confronté, comme aujourd'hui, avec une telle force.

C'était cet état de choc, il en était parfaitement conscient, qui lui avait permis de manipuler les dépouilles mortelles des parents de Diego. C'étaient aussi des morts par balle. Et visiblement, ils avaient survécu plusieurs jours. Pourquoi Ricardo n'avait-il pas envoyé un hélico illico ? La tempête, oui, mais juste après ? Parce qu'il savait qu'ils étaient déjà morts ? Alors, c'est qu'il y avait aussi des caméras de surveillance dans la chambre. Ou il l'avait déduit par l'attitude du garçon. Ou encore, Diego ne lui disait pas tout et avait

effectivement pu prendre contact avec le vrai monde.

Questions inutiles, mais il sentait qu'il devait continuer de se les poser, car un tel environnement, c'est un peu trop enchanteur pour être vrai. On pourrait vite se laisser berner par les vues imprenables, le luxe sobre qui n'était ni décadent ni indécent, par l'île paradisiaque elle-même.

Moins par les corps en putréfaction… Même à travers les cartouches du masque, et le « papier toilette parfumé », l'odeur était intenable.

Son estomac fut pris de convulsions, mais il parvint à s'empêcher de vomir son petit-déjeuner. Les chiens restaient à distance, incommodés, sans doute, ou alors, sur l'ordre de Diego. Gilles s'était laissé distraire par ses pensées et il se reprit quand le garçon commença à glisser les jambes de l'homme, à ses pieds, sur le linceul improvisé.

C'est le moment…

Gilles se pencha, et saisit l'homme défiguré par une balle sous les aisselles. Le ventre, gonflé jusqu'à la limite de rupture, le força à rester prudent. Pas le moment de laisser la carcasse exploser. Au moins, il n'y avait pas de vers visibles.

C'était comme porter un âne mort. Le poids se « mettait mal » et l'effort était deux fois plus intense. Ne parvenant pas à le déplacer, Gilles indiqua au garçon de glisser le drap sous l'homme pendant qu'il le retournait.

Puis, il le remit sur le dos et ils purent l'emporter jusqu'au torrent.

Ici, le vent montait de la mer, suivant la ravine et cela les protégea un moment de la terrible puanteur.

— Attends, dit Gilles. Il y a un truc bizarre.

— Bizarre ?

— L'homme, il aurait dû avoir une arme, non ?

— Elle est sans doute tombée plus loin. Ou il s'est déplacé après le coup de feu.

— Un coup de feu en plein visage ? Il ne s'est pas déplacé. L'arme aurait dû être juste là.

— On vérifiera juste après.

— Regardons quand même dans ses poches s'il n'y a pas un portefeuille ou un truc qui pourrait être utile plus tard.

— Ricardo voudrait cela, effectivement. Des fois que ça ne soit pas des pirates, mais des ennemis.

Des ennemis. Ricardo en avait, donc. Voilà une autre information

précieuse qui ne servirait sans doute à rien, mais qu'il rangea dans un coin de sa tête.

Le chemin jusqu'au torrent passait à travers les parterres chargés, puis par des rochers, devenant de plus en plus difficile à traverser. La rivière n'était pas large, et son lit était creusé et profond. Elle dévalait à grande vitesse, rebondissant sur des rocs arrondis par l'érosion, mais d'ici, on ne voyait pas le bas de sa course à cause de la végétation envahissante qui la surplombait. Ils déposèrent le corps au bord de l'à-pic du lit et sans perdre un instant, Diego fouilla l'homme.

Gilles estimait que c'était à lui de le faire. Voir un gamin faire une sale besogne d'adulte le répugnait, mais lâchement, il ne l'interrompit pas. Fouiller un mort, c'était… écœurant, à tout le moins. Il se promit de devancer le garçon avec les deux autres victimes qui attendaient dans les jardins.

Et sans autre cérémonial, ils roulèrent l'homme dans le canal creusé par l'eau et il fut emporté aussitôt. Pas sûr qu'il arrive entier en bas.

Il était dans un cauchemar, et il allait se réveiller, sur le bateau, avec Paul à côté de lui, dans ses bras. Et ils feraient l'amour comme jamais auparavant pour exorciser ces visions délirantes et abominables.

Bon, et maintenant, le deuxième corps.

Celui-ci non plus n'avait pas d'arme. Cela le fit tiquer, et Diego aussi.

— Tu es sûr qu'ils étaient armés ?

— Oui, tous les quatre. J'en suis sûr.

— Vérifions le troisième.

Pas d'arme non plus.

Cette fois, Gilles se sentit très mal à l'aise. Diego avait-il menti ? Ces gars n'étaient pas des pirates, ou ennemis, mais de simples « touristes » surpris par la tempête et qui avait cherché refuge ici ? Mais alors, qui avait tué les parents du garçon…

Le garçon lui-même ?

Il aurait pu accuser les envahisseurs que son père avait tués. Se débarrasser de parents violents ?

Non. Ce garçon avait sans doute vu des choses qu'un gamin ne devrait jamais voir, mais de là à…

Et cela expliquait-il son « détachement » qu'il avait pris pour un état de choc ?

Mais dans ce cas, pourquoi l'aider, lui, robinson improbable ?

Gilles devenait parano. Non, il devait y avoir une explication simple.

— Quatre envahisseurs, tu dis. Il n'y en a que trois ici.

— On trouvera le quatrième avec les chiens. Il est sans doute tombé pas loin. À cause de l'odeur des trois autres, on ne sait pas où il est.

Gilles acquiesça, avant de se figer.

— Ou alors, il est toujours vivant, et il a pris les armes de ses collègues.

Diego ouvrit de grands yeux, effrayé soudain. Il n'avait pas son arme avec lui.

Il « aboya » des ordres aux chiens et ces derniers, en retrait, furent soudain excités et se mirent à aboyer et courir dans tous les sens, la truffe à l'air ou au sol.

— Débarrassons-nous vite des deux ici, puis on ira s'enfermer.

— Tu as laissé la maison ouverte, il faudra envoyer les chiens en premier, au cas où l'homme serait rentré.

Diego acquiesça. Plus le temps d'être tatillon, Gilles roula la seconde victime dès que Diego l'eût fouillée – zut, il l'avait laissé faire encore une fois – et le garçon glissa le drap dessous.

Moins prudemment, ils retournèrent à la rivière, puis balancèrent l'homme – un jeune homme d'à peine vingt ans – à l'eau.

Et le troisième fut rapidement expédié aussi.

Un chien restait toujours proche d'eux, mais les deux autres exploraient les alentours.

Enfin, ils retournèrent vers la maison et Diego fit inspecter chaque pièce, son arme récupérée en main, et verrouilla le bâtiment.

— Je vais fermer les volets.

— Les vitres sont blindées, tu as dit.

— Oui, mais il y a des limites, on ne sait pas ce qu'ils avaient comme arme.

— Sûrement pas des tanks !

— Mais peut-être un bazooka.

Mais dans quel monde vivait ce gosse !

Le noir se fit total dans un palace soudain oppressant.

Diego actionna divers interrupteurs, et une jolie clarté illumina la pièce.

Les chiens continuaient de patrouiller dans la maison.

— Vous avez des générateurs ?

— En cas de secours, sinon, toute l'énergie provient de panneaux solaires sur les toits de la maison et de la ferme et c'est stocké dans des batteries puissantes.

— Question idiote sans doute, un ennemi saurait-il couper l'énergie à la source ?

— Je ne comprends pas.

— Si j'étais un ennemi, je forcerais les habitants à sortir d'ici. Et pour le faire, le meilleur moyen serait de couper les câbles électriques des panneaux solaires. Ou de saboter les générateurs. Une fois les piles vides…

— On peut le savoir. Les caméras sont équipées de détecteurs de mouvement. Si un homme a été sur le toit, il aura été repéré. J'aurais dû aller voir les rapports journaliers, mais…

— Tu avais d'autres choses à faire. Bien sûr.

— On peut voir facilement si nous sommes sur batterie ou sur l'énergie sol…

Un coup de feu retentit. Assourdissant. Cela venait de la villa. Ils avaient tous les deux sursauté.

Immédiatement, les plaintes d'un des chiens emplirent la maison.

Diego rappela les chiens, mais un second coup de feu fit hurler un autre chien.

Fuck !

Ce n'est pas de la main du baron de la drogue Ricardo qu'il mourrait, finalement, mais de celle d'un pirate !

Il voulait vivre !

Diego disparut et Gilles se lança à sa suite.

Le garçon allait dans la direction opposée au coup de feu.

Un des chiens déboula. Crocs dehors. Des éclaboussures de sang souillaient son poil.

Au loin, on entendait les plaintes déchirantes des pauvres bêtes. Bang ! Bang ! C'était fini.

S'en suivirent des insultes hurlées dont le sens échappait totalement à Gilles à l'exception de « *puta madre* ».

Une voix rauque, qui avançait dans leur direction.

Diego se glissa dans le bureau de son père, se jeta sur une armoire et fit le code du cadenas qui la refermait.

À l'intérieur, il y avait des armes.

— Tiens, j'espère que tu sais t'en servir, dit le gamin de sa voix si immature que Gilles se demanda si elle ne deviendrait jamais celle d'un homme et s'il verrait un autre jour.

— J'ai obtenu un titre olympique de tireur d'élite trois fois de suite.

— Bon. Compris. Jamais tenu une arme. Le cran de sécurité, je le défais. Attention ! Tu tires avec un poignet bien ferme. Ne vise rien de spécial, le centre du corps, c'est bon. Les yeux bien ouverts et ils restent ouverts !

Gilles fit oui de la tête. Horrifié, mais toujours incrédule. Ce n'était qu'une suite logique à toutes les aventures rocambolesques auxquelles il était confronté depuis moins d'une semaine. Le cauchemar finirait bien par s'arrêter.

Ils ressortirent, allèrent dans le couloir « des gardes » et entrèrent dans une chambre. La pièce était grande. C'était comme une petite suite d'hôtel.

Le garçon plaça le chien derrière le pan entrouvert du dressing, et se déplaça au fond de la pièce, vers la salle de bain.

Il indiqua à Gilles de se placer contre le mur, à côté de la porte, et se réfugia dans la baignoire, où il se coucha de sorte à ne pas être vu immédiatement.

Quelle que soit sa stratégie, ce garçon avait été entraîné. Il savait ce qu'il faisait et ce n'était pas à Gilles de remettre cela en cause maintenant.

Il était peut-être l'adulte, mais il était novice.

Un endroit comme ici devait forcément avoir une panic-room, mais sans doute était-elle du côté de l'intrus.

L'homme n'était pas discret. Il hurlait sa rage en se rapprochant. Comment avait-il réussi à entrer sans se faire repérer par l'odorat fin des chiens ? L'odeur de la mort avait-elle masqué sa propre odeur ? Et où se trouvait-il ces derniers jours ? Peut-être était-il rentré la veille ? Au vu de sa rage, c'était peu probable.

Rien n'était calculé, son incursion était vengeresse et impulsive. Il ferait des dégâts, au mépris de sa propre vie. *Un animal blessé est d'autant plus dangereux…*

La tête de Diego émergea de la baignoire et le fixa dans les yeux.

— Sois prêt à tirer, murmura-t-il.

Prêt à tirer ? Prêt à tuer ? Bien sûr que non, il n'était pas prêt ! Mais si

c'était sa vie ou celle de son opposant, il préférait autant garder la sienne !

— Quand ?

— Quand il foncera ici. Mais il sera prêt aussi.

Gilles acquiesça. Son cœur battait à tout rompre, prenant seulement maintenant la mesure de ce qui se déroulait.

Non, Gilles, tu ne rêves pas, alors prépare-toi, nom d'un chien ! Mais si je sors vivant de tout ça, je jure d'allumer un cierge à Sainte-Rita dans toutes les églises que je croiserai jusqu'au restant de mes jours !

La porte de la chambre, laissée entrouverte, grinça.

Diego donna un ordre. Net et clair.

Et le chien bondit sur l'homme. Et il reçut un violent coup de pied, au son que cela fit. Et avant qu'il ne tire sur lui, Gilles tira.

Mais il n'y avait pas qu'un homme. *Fils de pute !* Il y en avait deux.

Une ruse.

Ils avaient fait croire qu'ils n'étaient qu'un. Depuis les coups de feu, espacés comme si un seul homme tirait. Jusqu'aux jurons bien trop bruyants !

Et le deuxième homme, c'était une femme, en retrait, arme pointée devant elle. Déjà, elle roulait au sol pour éviter qu'il ne l'atteigne.

Le premier homme était au sol, la jambe blessée. Il n'était donc pas encore hors service.

Gilles roula aussi, de façon assez peu souple, et sans le moindre état d'âme, il tira sur l'homme une seconde fois, l'atteignant, par le plus pur des hasards, dans le cou.

L'homme agonisait déjà tandis que le chien se jetait sur la femme. Elle s'était glissée sous le lit et n'aurait aucun mal à tirer sur le chien avant qu'il ne l'atteigne.

— Au pied, hurla Gilles, pas certain d'être obéi.

Un coup de feu retentit dans sa direction et une balle siffla juste à côté de sa jambe.

Il n'en fallut pas plus pour Diego pour sortir de nulle part et plonger sous le lit en tirant droit devant lui.

Il rata sa cible visiblement, car la femme attrapa le garçon, réussit à le désarmer. Gilles vit l'arme glisser sur le sol. Le lit faisait des bonds et les chocs témoignaient de la violence du combat. La femme parvint à s'extraire de dessous le lit, avec le garçon coincé dans le creux de son coude gauche, et elle sortit avec l'arme pointée sur la tempe de Diego.

Elle reculait vers l'entrée avec son otage, la panique sur le visage et en même temps, elle affichait un air satisfait et vicieux qui montrait qu'elle était très dangereuse.

Elle recula jusqu'aux escaliers qui remontaient vers la villa. Suivant, sans être dans la ligne de mire de la femme, Gilles, haletant de panique, découvrit encore deux autres hommes dans le salon. Ils étaient blessés. D'où sortaient-ils et pourquoi les chiens ne les avaient-ils pas repérés ?

Il ne pouvait rien faire. Mais il ne pouvait pas laisser Diego non plus.

Lui mettre une balle dans la tête était sans doute la meilleure chose à faire avant de se faire descendre aussi, car ces gens vengeraient la mort des leurs en les torturant. De cela, il n'avait pas le moindre doute.

Gilles était essoufflé par la panique et ses membres ne semblaient plus pouvoir le porter. En fait, ils étaient endormis. Mais il voulait vivre ! Alors il secoua une jambe, puis l'autre, et tenta de se ressaisir. Il devait retrouver son sang-froid. Un minimum vital en tout cas.

Le chien était assis à son pied. Il avait obéi, en fin de compte.

Les deux blessés étaient armés aussi, mais semblaient vaseux. Comme s'ils étaient saouls.

Gilles eut un instant de lucidité. Sans vivres, les gars s'étaient servis dans le bar dévasté par le cyclone et pour les blessés, c'était le meilleur moyen de résister à la douleur.

Pourquoi n'était-il pas encore mort ?

Pourquoi ses complices ne tiraient-ils pas sur lui ? Ou bien la femme ?

Ils attendaient quelque chose d'eux. Les soigner ?

— Que voulez-vous ? hurla-t-il.

La femme répondit en espagnol. Diego avait forcément compris, mais il ne semblait pas réagir à ses mots.

Toutefois, dans le flot de paroles, il crut distinguer *« Ricardo »*. Ces gens le connaîtraient-ils ?

Était-ce la police anti-stup ? Un concurrent ?

— *What do you want !*

Peut-être que comme ça ils se comprendraient ?

Mais avant qu'elle réponde, Diego se laissa tomber au sol, profitant de la distraction provoquée par les questions de Gilles.

La femme visa la tête du garçon et sans hésiter, Gilles tira avant qu'elle ne tire. Et la toucha. En pleine poitrine. Les deux hommes tentèrent de se

lever, mais Gilles cria « attaque ! » et le chien se jeta sur un homme, puis sur l'autre. Ils hurlaient.

Diego assomma l'un des hommes avec la crosse du revolver de la femme, mais n'y arriva pas du premier coup. Putain, ce gosse, quelle violence ! C'était sa rage qui sortait, et l'adrénaline du moment qui faisaient faire des choses épouvantables à un garçon à peine pubère ! Ils étaient responsables de la mort de ses parents, Gilles ne devait pas l'oublier.

De là à se « venger », il y avait là une leçon de vie à donner.

— Laisse-le, Diego ! Il a son compte. Peut-on les enfermer quelque part ? Ton cousin réglera ça. Ils le connaissent. *Ricardo* voudra savoir pourquoi ils sont ici.

C'était comme s'il avait dit le mot magique. « Ricardo ». Dieu sur cette île.

Diego s'affala. Et ses larmes abondèrent.

La fille vivait toujours. La balle semblait l'avoir transpercée sans toucher le cœur, ou un poumon.

— Il y a une pièce. À la cave. Sécurisée.

Grosse surprise. Un baron de la drogue sans geôle, ça aurait été étonnant.

— Reste à savoir comment on va les amener là-bas, ils ne peuvent pas marcher.

Diego rappela le chien qui déchiquetait toujours le bras d'un des gars. L'homme était et restait prostré.

— Je reviens, dit le garçon.

Il se leva. Ses larmes s'étaient arrêtées et l'on voyait à nouveau le probable futur truand réinvestir le corps de l'adolescent.

Il revint quelques minutes plus tard, avec des menottes, et entrava les deux hommes et la femme, puis il saisit cette dernière, la força à se mettre debout malgré ses blessures et Gilles vint l'assister.

Ils la soutinrent jusque tout en bas. Deux niveaux plus bas. Il y avait effectivement ce qui ressemblait à une salle de dégrisement de la police.

Trois murs, le quatrième étant une paroi vitrée. La teinte du verre suggérait une forte épaisseur du blindage.

Ils couchèrent la femme sur la banquette, verrouillèrent la porte et remontèrent.

Quand les trois ennemis furent enfermés, Diego leur apporta une boîte

de soin d'urgence et la glissa du bout du pied dans la pièce avant de refermer la porte à double tour.

— On donnera à manger plus tard, dit-il de façon dépassionnée.

— Les caméras, là-haut, fonctionnent-elles ?

— Oui, bien sûr.

— Ton cousin va donc accélérer sa venue.

— Je crois aussi. Les micros fonctionnent, donc il aura entendu la menace.

— Quelle menace ?

Diego fit signe qu'il en avait trop dit et se tut.

— On va s'occuper des chiens, dit Gilles avant que l'état de choc ne les assomme tous les deux.

— Papa les aimait tant.

— Celui-ci nous a bien aidés. Je crois même qu'on lui doit la vie. Il s'appelle comment ?

— Elle. Et c'est Dinah.

— Dinah.

Enterrer les deux chiens, après toutes ces émotions, avec cet épuisement, c'était la goutte de trop.

En fait, c'était comme si ce « cauchemar » prenait corps. Quittant l'illusion pour devenir réel, concret.

Diego pleurait, lui aussi.

Ils rentrèrent dans la maison, qu'ils avaient prudemment fermée grâce à un boîtier à code, verrouillèrent tout de fond en comble, portes et volets. Puis ils prirent une longue douche, rougie de sang de plusieurs vies, humaines, canines. Ses larmes ne le quittaient pas et lui brûlaient les yeux, comme un rappel des irritations causées par de l'eau de mer. Au sortir de sa douche, Gilles trouva d'autres vêtements, propres, sur le bord de l'évier.

Il s'habilla et retrouva Diego, dans le salon de la villa.

Le garçon avait rouvert les volets de la pièce et la vue, imprenable, s'étala devant eux.

Le contraste était incroyable et Gilles maudissait cette splendeur qui se moquait éperdument des horreurs à l'œuvre ici.

Il s'affala dans le fauteuil chic et soupira, à bout de force.

Le garçon s'assit, puis sans rien dire, il vint contre lui, posa sa tête sur son épaule, pleura, et s'endormit.

Dinah vint s'installer à ses pieds, puis elle grimpa dans le fauteuil. Ce n'était probablement pas permis, mais Gilles la laissa faire. La pauvre bête avait eu son compte d'émotions aussi, et elle avait aussi ses morts à pleurer. Elle se recroquevilla, déposa la tête sur ses cuisses et il lui caressa le flanc. La chienne s'endormit aussitôt.

Gilles regarda par la grande baie. Que pouvait-il encore arriver de pire ?

On verra bien, demain est un autre jour.

Ils avaient dormi jusqu'au lendemain.

Gilles s'éveilla avec encore plus de courbatures ! À chaque fois c'était pire !

Tout, absolument tout faisait mal ! Depuis les conséquences de son séjour en mer, jusqu'aux exercices forcés pour gagner le rivage. Et, bien sûr, il y avait eu les trous creusés, le transport des cadavres, et enfin le pic d'adrénaline de la veille.

Ses coups de soleil qui « cloquaient » un peu partout, comparativement, c'était de la gnognotte !

Le soleil se levait, à gauche, bien qu'on ne le voie pas directement d'ici à cause du coteau qui remontait et le masquait. Les ombres s'étiraient sur la plage en contrebas montrant qu'il était à peine sorti. D'ailleurs, la teinte rosée et paisible du ciel ne démentait pas qu'il se levait à peine.

Diego s'éveilla en le sentant bouger et se redressa rapidement, comme si sa virilité reprenait le dessus et qu'il ne voulait pas passer pour un « bébé ».

Le garçon se leva, s'étira face à la baie vitrée, puis murmura qu'il allait faire à manger.

Gilles se leva également et s'approcha de la grande fenêtre. Il regrettait que les feuilles de palmiers arrachées par la tempête gâchent le jardin, et la piscine, puis il se dirigea non pas vers la cuisine de la conciergerie, mais vers celle de la villa où Diego s'en était allé.

La barista chauffait et le garçon sortit une bouteille de jus d'orange, puis il puisa des gaufres dans le congélateur et les passa au grille-pain.

Avec de la confiture, à défaut de sirop d'érable, c'était juste ce dont Gilles avait besoin. Quelque chose de consistant et plein d'énergie.

Il se sentait faible, encore, mais moins que les jours précédents. Malgré les courbatures, son corps reprenait vigueur.

Ils mangèrent sans échanger un mot, comme s'ils avaient peur de dire un truc inapproprié. Ou parce qu'ils étaient chacun dans leurs pensées.

Les prisonniers… il faudrait les nourrir aussi.

— Je vais apporter à manger aux détenus, dit Diego, semblant lire dans ses pensées. Accompagne-moi pour être sûr qu'ils ne s'échappent pas.

Gilles était étonné qu'il ne les laisse pas crever de faim.

Il acquiesça, se redressa et rangea sa vaisselle dans le lave-vaisselle de cette cuisine.

Diego prit un pain surgelé, deux bouteilles d'eau en plastique, et le précéda dans la cave.

Dinah se colla contre sa cuisse sans qu'il l'ait appelée, pressentant la nécessité de sa présence. Un peu comme les chiens pour aveugles, éduqués à être intuitifs et anticiper le danger potentiel ou avéré. Visiblement, c'était pareil pour les chiens de garde.

Bien que ça le répugne, Gilles prit une arme sur le comptoir, laissée la veille par Diego.

Le garçon ouvrit une série de portes, et au poids de ces dernières, elles étaient blindées, elles aussi.

Ricardo ne regardait pas à la dépense en matière de sécurité ! Cela aussi était un indice de la puissance du « baron ».

En arrivant devant la porte de la cellule, Diego s'arrêta net.

— Ils sont partis !

Gilles se précipita, arme en avant, et constata que la cellule était ouverte, et vide.

Seules des traces de sang bien visibles maculaient la blancheur sans faille de l'endroit.

— On rebrousse chemin ! dit Diego avec urgence.

— Non ! claqua Gilles avec plus d'autorité qu'il ne l'eût cru possible. Il y a une brèche par laquelle ils sont rentrés ! Une porte qui n'a pas été verrouillée, il faut la fermer !

Le garçon acquiesça, lâcha l'eau et le pain, et indiqua à Dinah de « chercher ».

La chienne, truffe au sol, n'eut aucun mal à suivre la piste. Mais Gilles l'aurait fait aussi bien à cause des traces de sang séché. Un coup d'œil et il réalisa qu'ils avaient d'abord tenté de revenir vers le corps abandonné lors de la fusillade d'hier, mais ils avaient été empêchés à cause de la porte blindée. Elle portait des traces de tentative de forçage de ce côté-ci. Ils ne l'avaient pas vu en l'ouvrant. Une chance que ces portes aient bien rempli leur fonction, sinon, Diego et lui auraient été massacrés dans la nuit.

Ce qui perturbait Gilles, c'était que ces gens étaient gravement blessés, ils n'auraient pas pu s'échapper sans aide.

— Je crois qu'il y en a d'autres qui attendaient à l'extérieur, et qu'ils

sont venus libérer ceux qu'on a enfermés ici.

Mais par où étaient-ils entrés ?

Diego acquiesça sans se retourner.

Et puis, au bout d'un couloir kilométrique, ils virent « le jour ».

— C'est le tunnel qui relie la maison à la ferme, dit platement le garçon. Ils auront trouvé les poules, les légumes et les fruits…

— Considérons-les comme perdus.

Le garçon opina une nouvelle fois.

La porte avait été forcée. Mais ils purent la refermer malgré tout.

Comment ces gens avaient-ils pu forcer le blindage ? Ils n'étaient pas équipés pour le faire, non ? Ils étaient menottés de surcroît ! La boîte de matériel de premiers soins que Diego leur avait glissé dans leur cellule contenait sans doute des ciseaux, mais il doutait que l'on puisse se défaire de menottes, ou forcer une porte blindée avec ça.

Diego et Gilles rebroussèrent chemin, Dinah toujours en alerte. Aucune des portes intermédiaires n'échappa à la vigilance du garçon.

De retour dans le salon, Diego retourna dans la chambre où avait eu lieu la première rencontre avec l'ennemi et confirma que l'homme, touché au cou par Gilles, était toujours là.

Il referma la porte.

— Ce n'est pas maintenant qu'on va se débarrasser du corps, dit le garçon sans le moindre état d'âme.

Jeunesse volée.

Gilles était navré pour lui. Mais peut-être que par ici, les gens étaient obligés d'être matures très vite. Après tout, le jeu, la joie de grandir, c'était peut-être un luxe de pays riches.

— Tu ne vas pas à l'école ? demanda Gilles.

Le garçon sembla surpris par la question, qui semblait sortir de nulle part.

— Si. J'étudie ici. L'école à la maison. Et une fois par an, je vais à Fort-de-France passer mes examens.

Gilles acquiesça, impressionné.

— Et tu sais ce que tu veux faire plus tard ?

À part truand, ou baron de la drogue, c'est entendu…

— Oui, je veux faire un master en sciences politiques.

— En science po ?

Gilles éclata de rire.

— Ce n'est pas drôle !

— À ton âge, on veut être pompier, policier, astronaute, mais un master en science po ? Franchement, à douze ou treize ans, c'est…

— J'ai quatorze ans !

— Ouuuuh… excuse-moi, ça change tout.

— Tu te moques !

— Non, réellement, je ne me moque pas, tu m'as surpris, c'est tout. Science po… j'aurai tout vu. Il y a tellement de choses qui font rêver plus que ça ! Paul a fait science po. Il a un bon poste. Mais ce n'est pas une vocation que l'on a si jeune…

Et merde, il avait pensé à Paul…

— Je veux faire ça parce que je veux diriger une des grandes entreprises de Ricardo.

— Je me doute que l'idée vient de quelque part… bon. Désolé de t'avoir donné l'impression de t'insulter. C'était plutôt admiratif en réalité.

Le garçon avait toujours les sourcils froncés.

— On va ouvrir les volets.

— Non ! coupa Diego. Les lance-roquettes, tu as oublié ?

— Si l'on avait dû s'en prendre une, on l'aurait déjà eue. Si cette baraque est bel et bien blindée, il faudra qu'ils forcent les portes, comme ils ont forcé celle du couloir de la ferme. Et s'ils ont choisi celle-là, c'est parce qu'ils savaient qu'on ne les entendrait pas. Et voilà comment ils sont entrés dans la maison sans que les chiens les repèrent ! Ils sont arrivés après notre tour d'inspection d'hier !

Gilles avait vu Diego se servir du panneau de commandes des volets, et il se dirigea vers lui.

Il vit, sur la terrasse, quelque chose de curieux.

Il s'approcha de la grande vitre et inspira d'horreur.

— Un problème ?

— Reste en arrière !

— Quoi ?

Comment Gilles allait-il lui dire que ces hommes avaient déterré ses parents, et les avaient mutilés, puis exposés, ici, sur la terrasse.

— On se retranche dans la conciergerie, répondit Gilles, atone.

Mais Diego s'était malgré tout approché, et il avait vu.

Une plainte monta de sa gorge et Gilles s'agenouilla pour le serrer dans ses bras et détourner sa vue de l'horreur.

Une île paradisiaque. Une villa de rêve, sûrement primée dans une revue d'architecture ou autre. Tout pour être heureux, équilibré.

Et pourtant, rien n'allait.

Rien.

À chaque pas, le « pire » détrônait le « pire ».

Comme Gilles avait compris que leurs ennemis ne reculeraient devant aucune bassesse, il préféra faire le contraire de ce qu'il avait prévu. Il referma tous les volets. Parce que des membres mutilés, ça se déplace, et il y en aurait toujours sous l'une ou l'autre fenêtre.

Le garçon pleurait contre lui. Dans le « petit » salon de la conciergerie. Son âge, enfin en accord avec son esprit et son allure, s'exprimait sans plus aucun tabou. Les sanglots du garçon étaient déchirants et il n'y avait rien à faire d'autre pour le soutenir que de le serrer dans ses bras.

Que faisait la cavalerie quand on avait besoin d'elle ! Ricardo ne prenait-il pas la mesure de ce qui se passait ici ? Où qu'il soit sur le globe, il aurait pu être là maintenant !

Mais sans doute, un robinson échoué et un jeune ado ne valaient-ils pas les dizaines de milliers de dollars que coûterait la résolution de cette crise. Sans compter que cette « crise » était tout sauf anodine.

Quelques éléments lui revenaient à l'esprit. Ces gens auraient pu les tuer, tout de suite, sans hésiter. La fille avait tenu Diego « en otage », alors que si elle l'avait dégommé, elle aurait liquidé Gilles tout aussi facilement, et à cette heure, ces bandits feraient la fête dans la maison. Ils étaient ici en force, puisqu'au moins une personne supplémentaire était restée dans les jardins et avait libéré les prisonniers. S'ils ne les avaient pas tués, c'était parce que le plan n'était pas de vider les réserves de nourriture de cousin Riri, mais était tout autre. Autre élément, Gilles était certain d'avoir entendu le nom de « Ricardo » lors de l'échange en espagnol. Ce qui indiquait qu'ils étaient ici pour une raison bien différente que la piraterie. Ils n'étaient pas des pirates cherchant un refuge pour la tempête. Il y avait même lieu de croire que la tempête avait été la raison de leur venue, sachant que la contre-offensive des hommes de Ricardo ne saurait pas intervenir immédiatement. Il y avait ici quelque chose d'une valeur telle que ces hommes avaient risqué leur peau

pour l'obtenir. Le prix payé était largement au-dessus de ce que pouvait valoir cette chose. Même un seul mort aurait été trop cher pour tout l'or que pouvait receler l'endroit !

Gilles se leva et laissa Diego dans le fauteuil.

Il alluma quelques lumières supplémentaires, car il ne voulait pas de zone d'ombre.

Quelque part, ici, il y avait un boîtier où l'on pouvait voir l'état du réseau électrique. Ce commando ennemi connaissait visiblement son travail, et il semblait évident qu'ils avaient déjà saboté le réseau électrique. Ils étaient donc sur les réserves des accus. Une chance qu'ils soient juste deux et que leurs petits besoins nécessitaient peu d'énergie.

À moins que la piscine, l'épuration des eaux et l'airco soient de très gros consommateurs. Bien sûr qu'ils l'étaient. *Merde.*

— Où règle-t-on la température ici ?

— Pourquoi ?

— Il faut économiser les batteries. Coupons l'airco dans la villa et les pompes des piscines. Et gardons un minimum de consommation ici.

Diego se releva, renifla et étala ses larmes sur son bras.

— Viens, je te montre.

Dinah les suivait et machinalement, Gilles lui caressa la tête. La bête n'était clairement pas habituée à cela, mais elle ne grogna pas.

Les commandes étaient très intuitives et Diego suivit son raisonnement en coupant le fonctionnement des piscines.

Dans tous les cas, il faudrait d'abord les nettoyer.

De retour dans leur salon, Gilles ouvrit son bras, mais Diego eut un sursaut d'orgueil et s'installa dans un autre fauteuil.

Encore un enfant, et il croit déjà être un homme.

C'était vraiment triste. Quel gâchis !

En revanche, Dinah n'eut pas de tels scrupules, elle grimpa sur le fauteuil et se vautra sur Gilles.

Diego lui ordonna de descendre, ce qu'elle fit, la queue entre les jambes, et il la gronda.

— Tu sais bien que tu ne peux pas !

Gilles aurait voulu dire qu'il y avait des choses bien plus graves que des poils de chien sur un fauteuil de luxe, mais il n'était pas là pour interférer dans l'éducation de la chienne.

Il tira un plaid – un plaid ! Dans les Caraïbes ! – et le déposa à ses pieds. Il siffla Dinah, et elle sauta sur l'aubaine pour se coucher contre lui, écrasant ses orteils.

Diego était sur le point de dire quelque chose, mais il se contenta de soupirer.

Et tous les trois s'endormirent, toujours épuisés, malgré le grand matin, par leur stress.

Se réveiller en sursaut avec un chien sur les genoux – oui, la coquine avait profité de son sommeil pour se déplacer jusqu'à ses genoux – n'est pas un bon moyen de bien se réveiller. Gilles se sentait complètement désorienté.

Un vrombissement sourd faisait tout trembler.

Un hélico.

Les renforts !

Gilles aurait dû être soulagé, et en même temps il aurait espéré rester seul un peu plus longtemps.

Oui, il n'était pas à un paradoxe près.

Parce que maintenant, il deviendrait prisonnier, ou en tout cas un « suspect » dans le chef de ces hommes, qui n'auraient aucun état d'âme envers les circonstances qui l'avaient amené ici.

Il n'était pas question que ces hommes le laissent repartir avec un simple « merci d'avoir veillé sur Diego » et une petite tape dans le dos. Avec ce qu'il avait vu, il était fichu. Il avait même tué un homme ! Oh mon Dieu… il avait tué un homme ! Pourquoi n'avait-il pas réalisé l'horreur de ce qu'il avait commis plus tôt ?

Parce qu'il s'était défendu, sans doute. Oui, c'était de la légitime défense ! Mais il avait quand même tué… Un gars.

Il avait peut-être une femme et des enfants. Et même s'il n'en avait pas, il ne méritait pas moins de vivre.

Et puis, il avait tiré sur la fille aussi.

Quoi qu'il en soit, jamais on ne le laisserait repartir.

Le plus logique, c'était qu'ils le zigouilleraient vite fait, et puis, zou, dans le torrent ! Plus de témoin gênant.

Son cœur se remit à battre fort, comme la panique remontait et faisait une pointe douloureuse au niveau de sa poitrine.

L'hélico était déjà reparti, mais un second atterrit.

Diego était près de la porte, mais il n'ouvrit pas. Il était prudent, et il y avait probablement des protocoles. Après tout, c'était peut-être des renforts de l'ennemi qui venaient de débarquer.

Dans les films, ça sentirait bon la testostérone et ça serait excitant.

Dans les faits, il puait la mauvaise transpiration, transpirait à grosses gouttes, l'angoisse le faisait trembler sur ses jambes et dehors, ces gars devaient puer la rage aussi à cause de la chaleur, du suréquipement, de l'excitation de la mission et tout le reste. Sans compter que tout le monde savait que les risques de dérapage étaient bien réels. Un massacre pouvait avoir lieu parce que quelqu'un avait la gâchette trop sensible, ou qu'il n'avait pas détecté une menace bien camouflée.

Il l'avait vu, et expérimenté. La preuve avec son coup de feu mortel. Jamais il n'avait voulu tirer dans le cou de ce gars. Il avait paniqué, et tiré, n'importe où, là où « ça tombait », comme avait dit Diego. Résultat, le gars était mort. Quelle inutilité ! Il culpabiliserait plus tard, sans doute jusqu'à la fin de ses jours. Il devrait vivre avec cela, mais pour l'heure, il n'était pas encore complètement sorti de son état choc.

Même si les épaisses vitres et les volets étouffaient les sons, on entendait un rassemblement près de la porte et au bout d'un moment, une série de « bips » résonnèrent jusqu'ici.

— Ceux qui sont dehors ont le code d'entrée, dit Diego. Mais j'ai tout verrouillé. Ils devront faire un autre code, et je devrai accepter.

— Les caméras, on devrait s'en servir, non ?

— Ils sont forcément masqués, ça pourrait être un leurre. On a un code entre nous.

Trois coups sourds tambourinèrent au volet.

Diego sourit.

— C'est ça, votre *code* ? dit Gilles, incrédule.

— Non, c'est la première partie seulement.

Le garçon appuya sur un bouton d'interphone et se mit à parler en créole. De façon surprenante, Gilles constata qu'il comprenait partiellement, car certains mots étaient en français, d'autres en espagnol facilement reconnaissables. D'autres en revanche n'évoquaient rien.

L'interphone cracha une réponse furieuse.

Peut-être pas furieuse, mais très empressée.

— C'est Jayden. Il m'a donné le code convenu, il ne parle pas sous

contrainte de l'ennemi, sinon il m'aurait donné un autre code.

Le garçon ouvrit le volet.

Ce rideau de fer, compte tenu du moment très tendu, semblait prendre une éternité pour s'ouvrir. Gilles vit les bottines noires d'une dizaine de gaillards.

Le second hélico quitta le toit du bâtiment, et un troisième arriva. Quel débarquement ! Rien pendant des jours et voilà trois hélicos !

Au fur et à mesure que le volet s'ouvrait, Gilles découvrait les tenues noires. Des tenues de commandos, comme on pouvait s'y attendre, avec des sangles en nylon fixées aux cuisses qui maintenaient leurs armes et outils.

À chaque instant, on en découvrait davantage. Aux mouvements de pieds, on sentait leur nervosité. Certains pieds étaient tournés vers l'extérieur, protégeant les arrières de leurs camarades.

Voilà que les premiers visages apparaissaient, se baissant pour voir à l'intérieur.

Le visage de celui qui était près de l'interphone le fixa immédiatement, derrière une écharpe noire de motard remontée jusqu'au nez.

Un homme rustre, nerveux, au crâne rasé presque à ras. Il dévia son regard vers Diego et sembla apaisé.

Enfin, le garçon déverrouilla la porte et l'homme en question entra le premier.

Il se jeta sur le garçon et le serra dans ses bras en murmurant des mots tendres dans ses cheveux.

Puis il se redressa et aboya un ordre en créole, et deux hommes, à sa suite, se jetèrent sur Gilles et le plaquèrent au sol.

Dinah tenta un instant de le protéger, mais le « chef », Jayden, lui ordonna de reculer, ce qu'elle fit.

Gilles n'en attendait pas moins, mais il était quand même très surpris de la violence de cette intervention. Il ne présentait pas de menace ni d'opposition, et là, on le maîtrisait comme un de ces ennemis qui avaient tué la famille du garçon.

— Enfermez-le, et gardez-le à l'œil.

Le genou du gars contre son dos était terriblement douloureux. On aurait dit qu'il était pointu. Ces gars ne sentaient pas leurs forces ou leur poids !

— Je n'ai rien fait ! dit-il. Demandez à Diego !

— On verra plus tard, *Gilles Duprieux*, répondit Jayden.

Et il fut entraîné dans une des chambres. Ouf, ce n'était pas dans la cellule en bas.

Une bonne dizaine d'hommes envahissait l'espace et Gilles n'eut que le temps d'entendre Diego confirmer qu'il n'était pas *un des méchants* avant d'être trop loin pour entendre la suite.

Deux hommes le traînaient en le tenant par-dessous les bras. S'ils lui laissaient le temps de se redresser, il aurait pu être sur pieds, mais ils semblaient préférer porter son poids, le laissant en déséquilibre permanent, plutôt que de risquer qu'il reprenne une assise et puisse éventuellement s'échapper ou riposter d'une manière ou d'une autre en faisant un bond qui les déséquilibrerait.

Ah ! S'échapper !

Ils entrèrent dans le couloir que Diego appelait *le couloir des gardes* et il fut dirigé tout au fond. Un des hommes ouvrit la dernière porte, à droite.

Et il fut pratiquement balancé à l'intérieur. Gilles s'effondra sur le lit, furieux du traitement qu'il recevait, mais il n'eut pas le temps de se relever que la porte fut refermée.

Il se précipita dessus, l'ouvrit, mais les hommes le repoussèrent.

— Tu restes là et tu ne bouges pas. Nous non plus, on ne bouge pas.

Gilles obtempéra. Que faire d'autre ?

Gilles Duprieux…

Comment connaissaient-ils son nom ? Son prénom, certes, il l'avait dit et les caméras étaient doublées de micros, mais son nom, il ne l'avait jamais prononcé.

— Vous feriez mieux de vous occuper de ceux qui sont dehors ! hurla-t-il. Ce sont eux les meurtriers, pas moi !

— On est au courant.

Réponse laconique, mais au moins, ils lui parlaient.

La pièce était sobre, comme tout le reste. Il n'avait pas vu tout de suite que c'était une chambre de quatre. Ou huit.

Il y avait quatre lits à deux places dans la pièce. Deux à gauche de la porte, où il était, et deux sur le mur d'en face, à droite. La chambre était grande, mais pas immense. Il y avait une pièce à l'arrière, face à la porte, et Gilles alla explorer l'endroit, pour calmer sa colère.

La porte donnait sur un petit sas, avec à gauche une salle de bain avec

WC – toujours agréable dans une chambre de huit d'avoir les toilettes dans la salle de bain ! C'était la première « faute » qu'il notait dans l'architecture du bâtiment. À droite, c'était un dressing, très compartimenté. Et vide, bien sûr.

Il retourna dans la chambre et se coucha sur le dos sur un des lits, mains derrière la tête.

Au moins, il n'avait pas été abattu comme un chien, c'était déjà ça.

Aux vibrations sourdes, il sut que le troisième hélico repartait et il n'y en eut pas de quatrième.

Une dizaine d'hommes, plus ceux qu'il n'avait pas vus du troisième hélico. Une quinzaine au total, a priori. Même pour un homme très riche, et bien entouré, c'était beaucoup, non ?

Ce couloir indiquait qu'il y avait moyen de loger pas mal de monde, donc, ce n'était peut-être pas exceptionnel qu'un tel débarquement ait lieu.

D'ordinaire, ils débarquaient sans doute de façon moins spectaculaire, mais à décharge, cette fois il y avait eu une vraie menace. Une menace que, il fallait bien avouer, il avait assez bien gérée avec Diego, pour le novice qu'il était. Diego avait presque tout fait, c'est vrai, mais pas sûr que le garçon s'en serait sorti vivant s'il n'avait pas été là.

Eh ben mon gars, t'es pas dans la merde.

Il se demandait quoi d'autre l'attendait désormais.

Un rituel s'installait.

Deux jours de confinement qui lui rappelait l'enfer du confinement COVID, lorsque Paul, en voyage à l'étranger, avait été confiné à son hôtel – et lui, dans leur appartement, seul. Réflexion faite, peut-être que Paul n'était pas seul à ce moment. Mais soit.

Pas de lumière naturelle, et la seule façon de rythmer le jour, c'était le moment des repas. Hier encore très basiques, ils étaient devenus aujourd'hui plus élaborés. Sans doute que le *chef* avait débarqué, peut-être même avec des vivres frais, car les repas étaient de vrais repas et plus des trucs surgelés réchauffés à la va-vite.

Ce soir, il avait eu droit à un plat dont il ignorait totalement le nom. Une base de poulet, des légumes très en sauce, avec de l'ananas, doux-amer. Un délice, bien que trop piquant pour lui et son palais délicat.

Deux jours entiers, confiné, et pas une seule visite. Pas même celle de Diego.

Il se serait même contenté de Dinah, pour le coup, juste pour qu'il y ait une présence. Mais ce serait vraiment égoïste de sa part et la savoir enfermée avec lui ne l'apaiserait sans doute pas.

Il entendait les passages occasionnels, dans le couloir, des hommes de garde, causant entre eux d'une voix détendue, nuit et jour.

Cet après-midi, il lui avait semblé entendre des coups de feu très distants. Mais peut-être était-ce juste un objet tombé au sol.

Si les « pirates » avaient été retrouvés, il n'en savait rien, parce que l'on ne répondait plus à ses questions. Ce serait incroyable qu'avec autant de bonshommes fringués comme des paras, ils n'aient pas été retrouvés sur une si petite île. À décharge, la jungle était si dense que si l'on passait juste à côté d'un homme habilement camouflé, on pouvait fort bien le manquer. Dinah était sans doute une bonne chienne de garde, mais ce n'était pas forcément un chien-pisteur. Or là, c'est de cela qu'ils avaient besoin.

N'ayant pas l'heure, et la télé étant déconnectée du système, il n'avait aucun moyen de savoir si la nuit était déjà tombée. Probablement que oui, vu qu'il avait déjà pris son repas du soir.

La porte était maintenant systématiquement verrouillée, comme s'il

était capable, à lui seul, de maîtriser toute cette bande de fier-à-bras musculeux, avec ses misérables biceps d'employé de fiduciaire.

Sans doute avaient-ils besoin de tous les hommes pour traquer les « méchants ».

Gilles soupira, regrettant d'avoir pris ce café, car il ne pouvait plus s'endormir.

Encore un truc bizarre. Il était prisonnier, et malgré tout, il recevait de la nourriture digne d'un très bon restaurant, avec entrée, plat, dessert et café.

Pourquoi pas juste du pain (surgelé) et de l'eau comme ils avaient eu l'intention de donner aux prisonniers avant de savoir qu'ils s'étaient échappés ?

Les heures passèrent lentement. Il se tournait et retournait sur le lit, en simple boxer. Vu qu'on ne lui donnait pas de vêtements, il avait jugé plus sage de laver les siens dans la douche. Il les avait tordus, et suspendus devant le flux d'air de la ventilation. Ils seraient sans doute secs demain, et il porterait le short à cru, façon « commando », le temps de laver son boxer, demain.

Bien sûr, il aurait pu tout laver ce soir, mais qui sait s'il ne devrait pas répondre à un interrogatoire cette nuit ?

La réflexion à peine faite, la porte fut déverrouillée et elle s'ouvrit, sans que quiconque se soit annoncé.

Pour le même prix, il était nu, sous la douche ! Faut dire que ces gars en avaient vu d'autres, certainement, mais tout de même, un peu de savoir-vivre, ça ne devrait pas les écorcher !

Il reconnut immédiatement *Jayden*. Malgré le fait qu'il ne l'avait vu qu'avec le visage couvert d'un foulard ou quoi que s'appelle ce bout de tissus qui couvrait le nez et le bas du visage comme une muselière.

L'homme alluma les spots de la chambre et Gilles se redressa contre la tête de lit.

L'homme était effectivement chauve, rasé à trois ou quatre millimètres, ses joues étaient embrouillées d'une barbe jeune. Son regard féroce, sa peau latine basanée, sa carrure…

Milliard, on peut dire qu'il est sexy !

Gros bras, grosses cuisses, pieds massifs dans des bottines usées par le travail, mais entretenues à la perfection.

Son uniforme noir était plus léger que celui avec lequel il était venu et il ne portait qu'une ceinture avec peu d'accessoires, contrairement à la dernière fois qu'ils s'étaient vus et où il était aussi équipé qu'un char d'assaut soviétique un jour de défilé militaire.

— Gilles Duprieux, c'est ça, n'est-ce pas ?

— Vous le savez déjà. Comment, je n'en ai aucune idée.

— Reconnaissance faciale.

— Ah. Bonjour l'intimité.

— Faut pas avoir un compte Facebook si l'on veut rester anonyme.

— Pas faux.

— Comment êtes-vous arrivé ici ?

— Si Diego ne vous l'a pas expliqué, je vais le faire. Vous voulez l'histoire longue ou l'histoire *longue* ?

L'homme sourit.

Et en plus, il est canon quand il sourit !

— Disons plutôt l'histoire courte, je crois déjà en savoir assez.

Gilles tiqua. Diego avait forcément tout raconté, mais cela ne semblait pas être « assez ».

— Je me suis payé une croisière, avec mon copain. Mon petit ami, comme ça c'est clair.

L'homme ne témoigna aucune émotion à cette annonce qui, dans un milieu ultra-viril comme celui-ci, devait être une source de moqueries sans fin et une véritable arme contre lui.

— Notre couple battait de l'aile, et j'ai tenté de tout rabibocher. Croisière de deux semaines dans les Caraïbes, suite VIP… Bref, deux ans d'économies à la poubelle. Mon ami avait déjà un amant, visiblement depuis des années, et ils ont eu l'extrême délicatesse de profiter du voyage pour se « retrouver par hasard » sur le bateau. Pour information, l'amant en question est l'insupportable fils pourri gâté de notre boss. Un sale type arrogant et trop beau pour être honnête, mais disons que c'est sans doute le cocu blessé qui parle. Pas que j'appréciais le gars avant de savoir, mais là, je m'éloigne du sujet. Cet amant, Alejandro, a lui-même concocté ce plan, je n'en ai aucun doute, parce qu'il voulait que Paul rompe avec moi et visiblement, il avait des scrupules à le faire. Il s'est arrangé pour que je les surprenne, en position horizontale. Je vous épargne les détails. Plus tard, Alejandro m'a balancé par-dessus bord, en pleine nuit, avec une bouée de sauvetage *parce qu'il n'est pas un meurtrier*, a-t-il dit. Il ne s'attendait pas à ce que je survive à la tempête annoncée, que je vogue, comme un détritus, poussé par des vents à rendre fou jusqu'ici. Impossible de survivre dans une telle tourmente, mais il faut croire que je me suis battu pour survivre à la noyade et j'ai tenu trois jours. J'ai échoué sur la face nord de l'île. Je me suis nourri avec des noix de coco. J'ai échappé aux crabes voraces qui semblaient me trouver à leur goût, et, le temps

de reprendre un peu de force, je me suis reposé. Puis, j'ai exploré l'île, jusqu'à ma rencontre avec Diego et Dinah, et les deux autres chiens. À peine revenus ici, les pirates nous ont attaqués. Ils avaient déjà tué les parents de Diego plusieurs jours auparavant. On les a enterrés et on a balancé les corps des faux pirates morts dans le torrent. Mais ça, vous le savez déjà. C'est tout. C'est assez court ?

— C'est très… invraisemblable.

— Et pourtant, tout est vrai. Je peux tout prouver. Je suis certain que je suis déclaré mort, sur mon navire. Ils auront conclu à un suicide à cause de ma séparation avec Paul.

— Non. Tout est faux. Vous avez débarqué aux îles Grenadines et n'êtes jamais remonté à bord.

— Quoi ! Mais c'est faux !

— Je sais. Nous avons examiné les bandes vidéo, et l'on voit bien un homme sortir avec les autres touristes après le passage de votre badge aux portiques de sécurité, mais il n'a pas tout à fait votre stature. Pourquoi faire cela ? Vous n'êtes rien.

— Merci pour le constat. Je ne suis rien, effectivement, à part quelqu'un qui avait une vie !

— En débarquant, ce n'est plus au commandant du navire à gérer votre « mort ». Ce n'est plus son problème du tout. Et pour tout le monde, vous n'êtes simplement « pas revenu à bord ». Et comme vous ne réapparaîtrez jamais, dans dix ans, ils finiront par admettre que vous êtes sans doute mort.

— Mais je suis bien vivant. Sauf que vous allez me garder ici parce que j'en ai trop vu, ou me balancer dans le torrent, n'est-ce pas ? Ce que je me demande c'est pourquoi Alejandro avait-il intérêt à « me faire débarquer » ? Un « suicide » aurait été plus « direct » et plus facile à faire admettre. Et il aurait eu Paul directement.

— Peut-être une initiative du commandant de bord, en accord avec cet Alejandro et son nouveau copain. Parce que ça laisse plus de latitude. Et en rentrant chez vous, à Paris, il pourra vider tous vos biens sans que personne ne s'en rende compte.

— Paul ne ferait jamais une chose pareille.

— On connaît mal les gens. C'est peut-être lui qui voulait se débarrasser de vous après tout. Ou alors on lui aura laissé croire que c'était la meilleure solution.

Paul n'aurait jamais accepté un tel scénario, si ? Il ne l'aimait peut-être plus, mais le fait qu'il ne l'ait pas quitté, pour cet Alejandro de malheur, c'était parce qu'il le respectait toujours. Peut-être qu'il avait été complice de

son amant pour qu'il soit comme par hasard à bord, ça, oui. Après tout, il n'avait pas été si surpris que ça, quand il y repensait. Mais de là à l'assassiner en chargeant Alejandro de le pousser par-dessus bord… Non. Pas possible.

— Bref, je suis mort, et en fait, pas. Qu'allez-vous faire de moi ?

L'odeur de Jayden était forte. À la fois très agréable et virile, et à la fois piquante. Comme si cet interrogatoire ne lui plaisait pas et le mettait mal à l'aise.

— Diego certifie que vous n'avez fait que le protéger. J'ai vu les bandes, et je pense que c'est plutôt le contraire, mais vous n'avez pas fui et avez été téméraire.

— Ça ne répond pas à ma question.

— Je ne sais pas ce qu'on va faire de vous. Et je ne suis pas convaincu, si je dois être honnête. Il y a une coïncidence troublante dans ce récit, et nous, on n'aime pas les coïncidences.

Gilles haussa les épaules.

— Je ne sais même pas de quoi vous parlez.

L'homme se leva, et sans répondre, il sortit de la chambre sans se retourner.

Gilles resta là, penaud, sans bouger, dans son boxer ridicule, tandis que les larmes affluèrent soudain.

Paul… il aurait voulu ses bras autour de lui. Il aurait voulu sa bouche contre la sienne. Mais Paul l'avait trahi, d'une manière ou d'une autre, même s'il n'avait rien à voir dans son assassinat. Il l'avait trompé. Pas accidentellement, comme cela avait dû être au début, quand le fils du patron l'avait dragué, avec ses yeux de merlan enchanteur, son sourire magnifique et ses paroles envoûtantes. Mais après la première fois, il aurait dû reprendre ses esprits ! Non ? Mais en fait, non… Et au lieu de cela, ah ! la carrière de Paul avait évolué. Il avait grimpé les échelons rapidement. Et Gilles l'avait félicité. Ce n'était pas pour ses compétences, en fin de compte, qu'il prenait du grade, c'était pour son cul.

Il pleura jusqu'à s'endormir d'épuisement.

Gilles dormait profondément lorsqu'il fut soudainement saisi par les quatre membres et qu'une main recouvrait sa bouche.

Il se débattit comme il le put, mais que pouvait-il faire face à autant de malabars ?

On l'entraîna à l'extérieur et l'instant d'après, il était jeté dans la piscine.

Mon boxer sera lavé, au moins.

L'esprit humain a parfois de curieuses pensées. Il était là, potentiellement en grave danger et au lieu de penser à ce qui allait arriver, il pensait à son calecif !

Depuis qu'Alejandro l'avait jeté par-dessus bord, il fuyait la réalité et c'est à se demander si en fait, il ne faisait pas cela depuis toujours.

À vrai dire, à part son coming-out, à douze ans, parce qu'il avait été surpris avec un magazine gay dans les toilettes de l'école et que la direction avait appelé ses parents, ne lui laissant pas d'autre choix que « d'avouer » – comme si c'était un crime – qu'il était gay, il n'avait jamais fait face à la réalité.

Mais *fuir* au point de penser à son caleçon alors que des gaillards surentraînés le jetaient à la flotte, et sûrement pas pour faire une petite longueur tranquille, cela tournait au déni de sa situation !

Il tenta de se relever, mais une main le repoussa sous l'eau.

Cette fois, la panique l'envahit.

Il se débattit, mais rien n'y fit. Puis, on le souleva et il prit une grande inspiration.

— Que fais-tu ici ? hurla un homme encore plus rustre que Jayden à deux centimètres de son oreille.

Visiblement, la vérité ne les avait pas convaincus. Il était donc fichu.

— Je l'ai dit !

Et retour dans l'eau. Plus longtemps cette fois.

L'interrogatoire se répétait, la panique avait reculé au profit de l'instinct de survie.

Il ne pouvait pas donner d'autres explications.

Même mentir en disant ce qu'ils voulaient entendre requérait qu'il sache ce qu'ils voulaient entendre !

— Je-ne-sais-rien-d'autre !

Nouvelle plongée…

Cela dura une éternité. Ce serait sans fin. Il n'était pas mort noyé en mer, mais cette fois, il était à bout de force et il savait qu'il ne tiendrait plus longtemps.

Et puis, il eut comme une sorte d'illumination.

La porte de sortie à tout ceci, à son amour perdu, à Paul, à son amant diabolique, au meurtre qu'il avait commis pour se défendre, à cette séance de torture en apnée.

Et, avant qu'on ne le ressorte encore, il souffla l'air qu'il avait encore en lui, ouvrit la bouche et se força, malgré ses sens qui le lui interdisaient, à inspirer une grande fois.

L'accumulation d'incidents était trop forte, il n'avait plus la ressource pour lutter, pour contrer, pour « être fort ». En fait, il aurait dû lâcher cette putain de bouée, vestige de la *bonne conscience* de son ennemi Alejandro. Tout serait terminé depuis longtemps, il n'aurait pas eu à souffrir, à tuer, et tout ça pour se retrouver ici, dans cette piscine, à chercher ce qu'il devait avouer. Parce qu'il avait dit la vérité, non ? Sur tout.

Son esprit commençait à sombrer, il le sentait. C'était rapide, bien plus qu'il ne l'avait pensé. Tant mieux. Mais putain que ça faisait mal et se débattre, comme il le faisait par réflexe, n'aidait pas.

L'eau, dans ses poumons, c'était une brûlure interne intense. Cette fois, ses convulsions n'étaient plus une tentative de se soustraire à l'emprise de ces hommes.

Paul… son visage, son sourire… il était toute sa vie… mais ça aussi, c'était fini.

Il sentit son cœur s'arrêter. La peur se dissipa. Il s'apaisait malgré la brûlure. Il lui restait quelques secondes de conscience, mais au moins, il était en paix, et très curieusement, il était serein.

LA PETITE MORT

Il avait grandi avec l'idée que « la petite mort », c'était un court évanouissement consécutif à un orgasme intense.

Il devrait revoir sa compréhension de l'expression. Parce qu'il était mort. Un court moment. Et ce n'était pas un orgasme. Que du contraire.

Il avait senti ce moment où son cœur avait redémarré, en même temps que sa conscience. Le souvenir de sa résurrection revenait en boucle dans son esprit.

« Des mains puissantes qui écrasaient sa poitrine et l'eau qui encombrait ses poumons était expulsée en salves ».

Finalement, le parallèle avec l'orgasme était plus proche, métaphoriquement, qu'il ne le pensait.

« Il était sur le côté maintenant et il toussait ses tripes ».

Il était mort, cette fois-là. Ça, oui. Il en était certain.

Une quiétude l'avait habité à un moment, trop court. Il avait abandonné son instinct de survie, avait compris qu'en définitive, rien ne compte vraiment, pas même lui.

Ce n'était pas du misérabilisme pleurnicheur, c'était juste un fait. On n'est rien, même lorsque l'on a fait de grandes ou de terribles choses.

Alors encore plus lorsque l'on n'a rien fait de sa vie.

« Sa vision qui se recentre sur Jayden, accroupi face à lui. Gilles qui tente, sans succès, d'ajuster son regard, mais l'image restait floue. Il avait bien vu, en revanche, l'homme lui donner une gifle très forte. Et il l'avait sentie, surtout ». Une gifle. Pourquoi ?

« Il était nu, sur le lit de sa chambre ».

Il ne s'était pas souvenu d'avoir été ramené ici, sur ce lit.

Les heures avaient défilé très vite depuis son retour en chambre.

Un des gardes, une garde, pour être précis, était maintenant assis sur une chaise face au lit.

Elle ne le regardait que brièvement, une seconde, avant de replonger dans un bouquin.

Il était revenu à la vie, mais pas par autodétermination. On l'avait ressuscité, alors qu'il aurait préféré rester mort et loin de tout. Il était déjà mort de toute façon, non ?

— Tu dois manger, dit la femme après plusieurs minutes de cette étrange observation.

Gilles tourna la tête vers un plateau avec du pain et de la charcuterie, puis lui tourna le dos et prétendit se rendormir.

Il entendit Jayden entrer. Il avait reconnu son pas ferme.

Un homme comme il aurait voulu être. De corpulence parfaite, de traits magnifiques.

— Il dort, murmura la femme.

— Sûrement pas, répondit Jayden. Retourne-toi, Gilles Duprieux.

Il le tutoyait maintenant.

Gilles renonça à prétendre qu'il dormait et se retourna.

— Oh merde, t'as une sale gueule.

Peut-être que si l'on ne l'avait pas noyé et baffé, ce ne serait pas le cas !

Il ne répondit pas.

Son visage pulsait, maintenant qu'on lui avait fait prendre conscience de son état. Mais c'était sans importance.

— Je ne sais rien d'autre que ce que j'ai dit.

— Et tu as sans doute dit la vérité, mais on ne peut jamais être sûr et encore moins faire confiance au premier venu.

Gilles le fixa sans répondre et Jayden fut très momentanément désarçonné.

— Alors, noyez-moi encore, et encore, et encore. Mais à moins que vous vouliez que je mente, mon discours ne changera pas.

— Tu n'es pas un véritable danger, nous allons te laisser circuler dans certaines zones, j'en suis sûr.

— Vous les avez eus ?

Il faisait référence aux pirates.

— On a la fille et deux gars, et les deux blessés sont morts.

Gilles aurait voulu ajouter qu'ils devraient se méfier, car d'autres

pouvaient se cacher, mais ce n'était pas son affaire et Jayden le savait déjà, de toute façon.

Sans un mot, Jayden ressortit.

Et Gilles se rendormit.

Il ne mangeait pas tout simplement parce qu'il n'avait pas faim. Il aurait dû avoir faim, depuis le temps, mais il n'éprouvait aucune envie de se nourrir, ou de boire.

Il voulait juste dormir.

Un homme était venu, lui avait fait quelques injections dans l'épaule, et était reparti après avoir pris sa tension et ausculté son cœur. On aurait dit un médecin, sauf qu'il était aussi soldat. Enfin, plutôt mercenaire, vu que comme les autres, il semblait faire partie d'une armée non officielle, privée.

Un monde bien particulier dans lequel il était tombé. Et bientôt *Ricardo* allait arriver ? Ça serait pire très vite.

Ce matin, il tenta de se lever, mais il était trop faible et il était certain qu'il avait de la fièvre.

Il eut une nouvelle quinte de toux et renonça à se lever.

Il croyait qu'il devait pisser, mais finalement, la sensation était partie quand il avait toussé.

— Mange, ordonna le nouveau garde.

Se rendait-il compte que s'il bouffait, il allait tout gerber ?

Ses quintes de toux se rapprochaient et le « médecin » revint. Il ne semblait pas satisfait et n'échangeait qu'en créole avec Jayden, mais là encore, certains mots étaient très compréhensibles malgré le fort accent chantant du pays.

Gilles se tapait peut-être bien un début de pneumonie et il fallait faire venir un autre type d'antibiotiques que ceux déjà administrés. Enfin, ça, c'est ce qu'il pensait avoir compris.

Le soir, à en juger par le calme de la maison, il entendit un autre hélico arriver. Et à peine plus tard, il recevait ses antibiotiques. Un hélico, rien que pour lui ?

Il délirait sans doute.

Deux jours plus tard, épuisé, mais en même temps ragaillardi, Gilles se remit au lit, nu, après sa douche. Il ne toussait plus en quintes, mais expectorait de temps en temps les résidus de sa pneumonie. Plus qu'à se reposer et manger, pour reprendre des forces. Ça passait cette fois, bien qu'il préfère éviter les aliments gras.

Plus de visites de Jayden. Ni celles du médecin. Il n'était même pas certain du temps qui s'était écoulé depuis « la piscine ». Trois, quatre jours, ou plus ?

Il changea encore de lit, pour avoir des draps propres, vu que personne ne pensait à lui en donner. Pas plus que des vêtements décents. Raison de sa nudité que les gardes semblaient ignorer. Il n'allait quand même pas se mettre au lit avec les seuls vêtements qu'il avait et qui appartenaient au père de Diego !

Du bruit dans le couloir… et l'on frappa à la porte. Une première. D'ordinaire, on rentrait ici comme dans un moulin.

Son garde se leva, alla ouvrir et Gilles le vit saluer avant de le regarder avec embarras.

Ah, oui, il était nu, et il avait de la visite.

Gilles plongea sous le drap et vit le regard du garde se détendre.

L'instant d'après, une dizaine de personnes – rien de moins – entrait dans la chambre.

Mais c'était la figure de tête qui retenait toute l'attention.

Un homme habillé tout de blanc. Un blanc tirant sur le « crème », avec, pour contraster, une ceinture de cuir beige que l'on voyait entre les pans ouverts de son costume, et il portait des souliers du même ton brun clair.

Gilles blanchit une fois que leurs regards se croisèrent.

Alejandro…

Non. Pas Alejandro. Ouf. Mais un *Colombien* avec des traits si typés qu'il ressemblait au fils de son patron. Il en avait vu deux ou trois autres, ici, parmi les gardes et il fallait croire que ces gens avaient été faits dans le même moule.

Même Diego annonçait déjà des traits similaires. Un visage angulaire, une peau cuivrée et mate, des yeux très légèrement en amande, des pommettes saillantes. En fait, il était si typé que Gilles réalisait que la beauté d'Alejandro tenait plus du type ethnique que d'une beauté propre à lui seul.

Cet homme aussi était très beau. Plus petit et plus étroit que son rival, sans doute moins bellâtre, mais au moins aussi apprêté, car ses vêtements avaient été étudiés pour lui, comme s'ils avaient été faits sur mesure. C'était

probablement le cas à bien y réfléchir.

L'homme sourit. Mais c'était un sourire assez convenu.

Il y avait une fermeté dans son regard et l'on sentait immédiatement qui était le boss ici.

— Pardonnez-moi, je ne me lève pas, dit simplement Gilles.

L'homme sembla surpris que « l'on ose s'adresser à lui avant d'y avoir été convié ».

— Vous êtes nu. Je sais. Les caméras de la pièce me l'ont déjà indiqué.

Des caméras !

Cela enragea Gilles qu'on ne l'en ait même pas informé !

Baron de la drogue… Gilles s'attendait à un rustaud, gras, avec le nez empâté, la cinquantaine ou plus. C'était tout le contraire. Il ne devait pas oublier que derrière des mots « charmants », de beaux vêtements, et une allure magnifique, ce type était un truand, un salaud, une crapule.

La vraie différence physique qu'il constatait entre lui et Alejandro, c'était que « Riri » était vraiment un bel homme. Il avait des *défauts* qui ajoutaient du charme, là où son rival en était dépourvu et n'était que « beau », comme un mannequin top modèle qui, sur photo, était d'une beauté froide et point barre. Non, Ricardo était vraiment un bel homme. Il n'avait que deux ou trois ans de plus que lui, ce qui était le plus surprenant. Gilles ne s'y était pas préparé, mais comment aurait-il pu le faire ? Cette baraque ne « vibrait » pas comme une maison de jeune gars riche. Elle respirait la maturité, la décoration sobre de quelqu'un qui connaît la vraie valeur des choses. Pas celle d'un jeune mec qui aurait voulu en foutre plein la gueule des autres.

Tant de puissance sur les épaules d'un garçon si jeune. C'était sans doute un trait lié à ce milieu si particulier, finalement. Diego, Ricardo, et tout ce monde évoluaient dans un milieu où il faut assumer très jeune de lourdes responsabilités.

Mais tout de même, une telle richesse chez un homme de moins de trente ans, c'était peu courant.

— Je suis un peu coincé avec vous, monsieur Duprieux.

Gilles sursauta à la voix grave du garçon. Première fois qu'il n'était pas « tu » ou « Gilles ». Cet homme voulait montrer qu'il avait de l'éducation.

— Et en quoi cela, cousin Rir…cardo ? Pardonnez-moi, je ne vous connais que sous le nom de cousin Ricardo, ou Ricardo.

L'homme fit un sourire de requin, montrant qu'il n'avait pas apprécié.

— Monsieur Ricardo, ça ira.

— Bien, monsieur Ricardo. Vous disiez ?

— Je suis coincé. D'une part, il y a des zones d'ombres très préoccupantes dans votre histoire, d'autre part…

— D'autre part ?

— Vous avez sauvé la vie de mon petit-cousin Diego. La famille, c'est sacré chez nous. J'ai donc une dette envers vous.

— Si cela peut vous aider, j'essayais surtout de sauver ma peau.

L'homme éclata de rire, et cette fois, ce n'était pas contrefait.

— Vous vous mettez en danger, monsieur Duprieux. J'aime ça, les gens qui ont des couilles.

Gilles étouffa un rire au double sens que l'on pouvait comprendre dans sa réflexion et qui semblait totalement échapper au gangster.

— Vous n'avez pas fait qu'aider ce pauvre garçon à rester vivant, vous avez fait preuve d'empathie, et l'avez aidé à traverser ce moment. Sans compter que vous avez su garder votre sang-froid, en toutes circonstances. Ce sont des qualités rares.

— Si vous le dites, cela me semblait naturel, sur le coup. Le gamin a perdu ses parents, c'est déjà une horreur en soi. Leurs cadavres étaient dans la chambre, mais vous savez tout cela.

— Tout comme j'ai vu les risques que vous avez pris pour le protéger, l'aplomb que vous avez conservé quand il a fallu prendre des décisions sans céder à la panique.

— J'ai paniqué, si je dois l'avouer.

— Et modeste… Le fait est que si Diego est en vie, c'est grâce à vous et pour cela, j'ai une dette.

Gilles devait-il dire que s'il était si « lucide » c'était à cause de l'état de choc dans lequel il était suite aux événements et qui mettait son esprit en mode « automatique » ? Pas sûr qu'en temps normal il ait pu accomplir quoi que ce soit.

— Et me voilà donc dans un dilemme, reprit Ricardo. D'un côté, vous êtes un témoin gênant, doublé d'une éventuelle menace, d'un autre, je suis en dette.

— Disons que les deux s'annulent et que vous me renverrez chez moi par le prochain hélico…

L'homme sourit. Un sourire similaire à celui d'Alejandro, le côté « poseur » en moins.

— Vous comprendrez que c'est impossible. Vous êtes confiné ici, le temps d'y voir plus clair. Je maintiens un garde à vos côtés en toutes circonstances, mais vous pourrez circuler partout et profiter de ces belles installations. Vous mangerez avec nous désormais, cela plaira à Diego qui n'a eu de cesse de plaider votre cause.

— C'est gentil à lui.

— Il est jeune, mais il a l'esprit vif et il sait évaluer les gens. J'ai donc choisi de lui faire confiance. Ne me décevez pas.

— Je n'en ai pas l'intention. De vous décevoir, je veux dire. Par contre, merci pour votre générosité, mais en réalité vous ne faites rien d'autre que de me mettre dans une prison.

— Une prison, certes, mais une prison dorée.

— Cela reste une prison.

— Nous pourrions vous mettre dans notre cellule de contention ? Je gage que les autres locataires seront heureux d'avoir une discussion avec vous.

— Les autres locataires ?

— Cette femme, et ses deux acolytes…

— Ah. Eux… La femme a survécu, c'est incroyable.

— Et elle est soignée. La balle n'a fait que traverser le haut de sa poitrine sans rien toucher de majeur.

— Je préfère effectivement profiter des installations extérieures plutôt que de partager cette cellule avec celle qui a voulu me tuer.

— Si elle avait voulu vous tuer, vous seriez mort, monsieur Duprieux. Voilà qui rajoute au mystère qui vous entoure.

— Vous connaissez donc cette femme si vous connaissez ses intentions et ses habiletés ?

— Oui, nous la connaissons, et son équipe également. Des mercenaires qui honorent des contrats juteux. Nous l'interrogeons en ce moment même. Mais ils ne diront rien.

— Alors, vous devrez les liquider.

— C'est une possibilité.

— Il y en a d'autres ?

L'homme sourit, inclina la tête et ressortit avec sa *cour* de gardes. Gilles repéra qu'il n'y avait pas que des gardes, il y avait aussi deux femmes en tailleur et un homme en costume. Des secrétaires, ou autre.

La porte était à peine fermée, que quelqu'un frappa à nouveau.

Le garde ouvrit et c'est un Diego souriant qui apparut à l'embrasure. Dinah n'était pas avec lui.

Le garçon portait une pile de vêtements. Et cette fois, c'était pratiquement toute une garde-robe.

— On mange dans une heure, dit le garçon avant de ressortir avec son joli sourire.

Gilles avait senti que le garçon voulait lui faire une accolade, mais il s'était retenu.

Et voilà. Il avait rencontré son bourreau.

Tout le rendait sympathique, si l'on s'écartait du contexte, parce que c'était un charmeur naturel. Comme Alejandro, tant qu'on ne le connaissait pas mieux.

Raison de plus pour s'en méfier. Cela ne devrait pas être trop difficile, car sa ressemblance ethnique l'associait aisément avec l'homme qu'il haïssait le plus au monde. C'était plus facile de rester sur ses gardes en les « associant ».

L'amant de son homme. Enfin, de son ex. Il ne devait plus penser à Paul comme son homme. C'était facile, en théorie, mais en réalité, c'était tout le contraire.

Gilles se releva, examina les vêtements que Diego venait de lui donner.

Ils étaient à sa taille, ce n'était donc pas des vêtements de son papa.

Il enfila rapidement un slip, des chaussettes fines, un tee-shirt blanc très fin aussi et un pantalon en lin beige. Pour peu, il ressemblerait à Ricardo en version plus simple.

Le pantalon flottait un tout petit peu. Il y avait une ceinture, alors il la passa et serra sans inconfort.

Devant le miroir, il constata qu'il avait belle allure. C'était la première fois qu'il était habillé depuis des jours. L'avantage de ce temps qui s'était écoulé depuis son arrivée ici, et surtout, dans cette chambre, c'était que ses coups de soleil avaient pâli pour prendre une tournure légèrement hâlée. Il lui en faudrait plus pour être vraiment bronzé, mais au moins, le « mode vacances » de sa peau était lancé.

Le tee-shirt était si fin qu'il était presque transparent. C'est bien simple, on devinait les poils de son torse à travers, tant par transparence qu'en raison

de la finesse qui épousait les reliefs pileux. Le fil de la maille avait un diamètre variable, ce qui donnait une allure de soie sauvage, c'était sans doute fragile, mais élégant. Il ne tordrait pas ce tee-shirt au-dessus de l'évier quand il voudrait le laver comme ses autres vêtements.

Sa broussaille sur la tête était hirsute malgré la douche et il était plus que temps qu'il se rase. Pas que la barbe ne lui aille pas, il aimait bien, en réalité, mais il avait hâte de se sentir plus « net ».

Il humidifia ses cheveux, dompta ses mèches et se présenta au garde.

— Je suis prêt.

— Chaussures, dit simplement le garde sans autre expression.

— Les miennes sont…

— Pas celles-là.

Et il indiqua une boîte, près de la porte d'entrée. Une boîte qu'il n'avait pas repérée plus tôt.

Les chaussures étaient flambant neuves, encore dans leur emballage et visiblement, elles ne venaient pas du marchand du coin. Des chaussures de luxe. Il examina la pointure. Mince, la sienne !

Si ce n'est pas un hasard, ça !

Ou alors, Diego avait-il transmis ses mensurations ? Mesuré ses pantalons, et tee-shirts ? Et tout ça était neuf ?

Waouh.

Il y avait au moins trois tee-shirts, autant de slips et de chaussettes et même… un maillot de bain ! M'enfin, c'est quoi ce truc ! Prisonnier, mais choyé, habillé comme un prince ?

Le sens de la famille allait très loin ici ! Ce n'est pas parce qu'il avait aidé – et non sauvé – un garçon de quatorze ans qu'il méritait tout ça. Un short, des sandales et un bête tee-shirt pour touriste auraient suffi !

Il passa les lacets dans les trous et serra à mesure de son pied.

Il avait presque l'air d'un mafioso lui aussi ! Tout chic et décontracté à la fois !

Le garde acquiesça et le précéda pour ouvrir la porte. Dans le couloir, un autre garde prit le relais et l'escorta vers le salon.

Ricardo était assis dans le grand fauteuil, un verre en cristal à la main avec un liquide ambré qu'il agitait machinalement pour le faire tourner sur les bords.

Il écoutait l'une des dames en tailleur et l'autre femme prenait des

notes. Trois gardes étaient debout, très en arrière. Jayden était dans un autre fauteuil de dos par rapport à Gilles. Il était en costume sombre. Gris anthracite, chemise.

Son crâne affichait une chevelure plus dense que dans ses souvenirs, sans doute avait-il rasé son crâne avant de venir ici et que maintenant, il laissait pousser ses cheveux. Ils étaient noirs comme du charbon. Comme tous les hommes ici. Sa barbe restait courte et nette sur les bords.

L'incarnation de la virilité, selon Gilles. Un très bel homme. Comme un acteur de cinéma. Sa carrure tendait le veston et Gilles était certain – bien qu'il ne puisse pas le voir d'ici – que ses pectoraux tendaient la chemise. Une chemise forcément cintrée.

Il avait une oreillette en plastique transparent et Gilles lui trouvait un air de garde du corps particulièrement excitant.

L'homme se rendait-il compte de ce pouvoir de séduction qu'il avait ?

Ricardo, en revanche, ne devait pas douter du sien, car il posait, même là, dans la tranquillité de son intérieur, comme s'il jouait un rôle.

La femme leva les yeux vers Gilles, un court instant, et Ricardo se retourna pour suivre son regard, comme s'il n'avait pas entendu Gilles et son garde arriver.

Ses yeux balayèrent Gilles des pieds à la tête, plusieurs fois, et être scruté ainsi lui donnait l'impression d'être plus nu qu'il l'était lors de leur première rencontre.

Ricardo indiqua un fauteuil, du côté de la fille, proche de la grande baie vitrée. Dommage, il aurait aimé être face à l'océan…

Il se glissa entre les fauteuils, sans s'arrêter, suivi par « son ombre ».

Dehors, Diego et des gardes jouaient avec un ballon dans la piscine. Voir le garçon rire le fit sourire. Dinah était couchée hors de la zone d'éclaboussement, et prétendait dormir, à l'ombre d'un buisson.

Voir la terrasse débarrassée de toute trace de la tempête, c'était incroyable. Bien sûr, il savait déjà que la vue était magnifique, mais là, elle était époustouflante.

Le fait que Ricardo les laisse utiliser « sa » piscine, plutôt que la piscine, plus petite de la conciergerie, était perturbant. Pour la sécurité, peut-être ?

Gilles se laissa tomber dans un fauteuil ferme, mais confortable qui n'attendait que cela. Un tissu épais, chiné blanc, gris avec des traces de fibres marron, donnait une fausse allure de simplicité. La coupe sobre, comme toute la déco, ici, ne disait pas autre chose. Ces fauteuils devaient coûter une

fortune. Il s'habituerait vite au grand luxe et ne pourrait plus supporter le confort « Ikea premier prix » de son appartement si cela s'éternisait !

Une petite table de salon à côté de lui contenait un petit plat de biscuits salés. Il aurait bien plongé la main dedans, mais c'eût été très impoli.

Pourquoi tant de scrupules alors qu'il était la victime ici ? Le contexte le demandait. Il devait bien l'avouer, il était impressionné au point de s'écraser complètement devant cet homme qui tenait son sort entre deux doigts.

Même sa cabine VIP du bateau de croisière, ce n'était rien par rapport à tout ceci.

Oh oui, je pourrais m'habituer à ça…

Un jeune homme entra dans la pièce depuis un côté de la maison qu'il n'avait pas encore exploré.

— Souhaitez-vous un apéritif avant le repas ? demanda-t-il avec un très fort accent créole.

— Un apéritif ?

Il regarda Ricardo pour voir « si c'était inclus dans son forfait prisonnier de luxe », mais l'homme avait repris sa conversation avec sa dame.

— Ma foi… oui, je veux bien. Que proposez-vous ?

— Ce que vous voulez.

Gilles avait envie de rire. C'était le genre de réponse stupide, parce qu'au premier truc qu'il demanderait, le gars lui dirait, je n'ai pas ceci, ou je n'ai pas cela.

— Un *Old Fashioned*, répondit-il pour se moquer gentiment du garçon.

Il aurait du bourbon, mais sans doute pas d'Angostura…

Le garçon le surprit en inclinant la tête et retourna dans son antre. Sans doute, un bar.

Gilles l'imaginait aller vite consulter son manuel de cocktails, constater qu'il lui manquait l'un ou l'autre ingrédient et revenir. Ce n'était pas très gentil de sa part. D'autant que les *Old Fashioned*, il aimait, certes, mais pour l'heure, il se serait contenté d'un *Gin Tonic*.

Le garçon revint, effectivement. Mais avec le cocktail. Tout y était, l'écorce d'orange, un peu de sucre roux non dilué dans le fond… c'était parfait.

Gilles le remercia, sentant poindre le rouge de la honte d'avoir voulu mettre en défaut le garçon. Puis, comme Ricardo ne regardait pas, il leva son

verre en direction de Jayden, qui lui, le dévisageait très ouvertement, avec un très léger sourire en coin, comme s'il avait percé à jour son vilain petit manège.

Jayden avait un verre, entamé, sur sa petite table. Il le prit et le leva en direction de Gilles.

Putain qu'il était beau ce mec !

Gilles huma le breuvage. Par tous les diables, le garçon n'avait pas oublié de parfumer le verre avec le zeste de l'orange !

Le mélange était encore meilleur que quand Paul le préparait ! Ces arômes le replongèrent en arrière, quand il était encore innocent de ce qui se passait derrière son dos. Sentant les larmes arriver, Gilles se tourna vers la terrasse. Il n'aurait pas osé regarder Jayden, mais il était clair que ce dernier le fixait avec intensité.

Derrière Gilles, le garde se tenait, silencieux comme les autres gardes. C'était un peu glauque comme atmosphère, en somme. Triste en tout cas.

Un apéro, c'est fait pour rire, se détendre, oublier. Pas pour être guindé, coincé ou être triste.

On n'entendait pratiquement pas les sons de la terrasse, et c'était dommage, car c'était la seule animation qu'il y avait ici. Ils auraient pu ouvrir la baie vitrée, car on voyait que certains châssis étaient mobiles, mais tout était fermé.

Gilles vida son verre, sans même s'en rendre compte, et un deuxième apparut sans qu'il l'ait demandé.

Avec les médicaments qu'il avait pris ces derniers jours, combiné à la mauvaise alimentation des dernières semaines, Gilles eut très vite la tête qui tourne.

Il ne devrait pas terminer le cocktail amer. Mais il le fit. Une évasion, en quelque sorte, momentanée.

Il n'était pas saoul, quand même pas, mais s'il y avait du vin à table…

Une petite mort… était-il sorti des limbes de l'enfer ? Hallucinait-il ?

Tout était si contrasté. Très beau et horrible à la fois. Des gens si gentils et ignobles en même temps… Il avait perdu ses repères.

Mais il revivait, non ? Il avait décidé d'apprécier ces moments, quels qu'ils soient, car c'étaient peut-être les derniers qu'il vivait. Alors il sourit, béatement, et lorsque Ricardo se leva à l'appel venu des cuisines, il se leva aussi. Jayden à ses côtés pour le guider vers la salle à manger, tel un amant.

Il sentait si bon. L'homme, le musc, rien d'excessif. Il aurait voulu se

plaquer contre lui, et l'embrasser. L'alcool désinhibe, il devait se méfier de lui-même.

Il n'éprouvait qu'un désir charnel, des pulsions. Ce n'était en rien de l'amour, mais il ressentait le besoin d'exorciser les sentiments qu'il ressentait pour Paul. Amour, haine, trahison, tendresse.

Cette fois, une larme glissa sur sa joue. Personne ne vit rien lorsqu'il l'écrasa contre le revers de la main. Personne, sauf, sans doute, Jayden.

Mais la belle brute ne dit rien et poursuivit sa marche comme si de rien n'était. Et comme il le précédait légèrement, maintenant, Gilles eut un aperçu de son corps, de dos. Et de ses fesses, dans un costume hyper serré. Le monde est vraiment trop injuste. Certains ont tout, et d'autres, rien.

Bien sûr que le repas avait été parfait. Comme s'il avait pu en douter. Et il s'était contenté d'eau pétillante, par prudence, bien que se taper une bonne cuite l'ait fortement tenté. Après tout, il ne devait pas conduire, et il n'avait de comptes à rendre à personne.

Ricardo avait été amusé par le choix de Gilles et ne cessait de répéter que le vin était très bon, ce dont il ne doutait pas un instant. Une bouteille à deux mille euros ou un truc du genre.

Puis, le dessert. Le chef, comme il l'avait compris les jours précédents, était un vrai chef. Pas juste quelqu'un qui savait se débrouiller en cuisine. Non… ce gars ou cette fille avait du savoir-faire, de l'audace et savait présenter les plats comme dans un grand restaurant.

Quand on a les moyens… pas difficile d'engager un bon chef.

À la fin du repas, on apporta les cafés, et le chef et sa cuisine, trois personnes au total, vinrent pour les saluer. Et accessoirement recevoir les félicitations des convives, ce que Ricardo fit immédiatement. Un point pour lui, il était moins arrogant qu'Alejandro !

Ce qui frappait aussi, c'était la moyenne d'âge. Deux garçons, une fille, tous moins de trente ans. Comme le barman, qui avait aussi à peine vingt ans.

C'était comme si Ricardo voulait donner sa chance aux jeunes. Il ne sacrifiait pas la qualité pour cela, mais il y avait comme… un choix assez osé derrière cela. Ou alors était-ce pour masquer sa propre jeunesse ? Avoir du personnel plus jeune que lui pour qu'il paraisse plus « vieux » et donc, plus « mature » ? Être un très jeune boss, très riche, dans un monde aussi dur que celui de la drogue qui était guidé, pour peu qu'il le sache, par des hommes, et sans doute quelques femmes, d'expérience, cela ne devait pas être évident au quotidien.

Cette attitude tantôt *good guy,* tantôt *bad guy* était un peu agaçante, finalement. Parce que Ricardo n'avait de cesse de montrer qu'il était un *good guy*, alors que cela crevait les yeux qu'il ne l'était pas.

On sentait de la crainte chez ses hommes. Pas de la peur, mais une inquiétude permanente de mal faire. Comme si échouer, à leurs yeux, n'était pas une option. Perdre la face, ou montrer une faiblesse était aussi une chose, ici, qui n'existait pas. Diego lui-même, du haut de ses 14 ans, se montrait dur, intransigeant, fort, un vrai petit homme, alors que ce n'était qu'un jeune ado

avec même pas un début de moustache pour montrer qu'il n'était plus loin de l'âge adulte. Même sa voix d'enfant démentait son attitude contrôlée.

Ce milieu devait être terrible pour les « faibles ».

Un baron de la drogue… Les choses n'avaient jamais été dites, il fallait bien l'admettre. Mais Ricardo en avait l'image. C'était même une caricature de baron. Chaque trait était forcé.

Le pouvoir sur ses hommes. La richesse extrême. Les moyens techniques. Les ennemis qui avaient percé à jour son repaire. Les gardes du corps et sa milice privée.

On ne pouvait qu'imaginer un patron du crime.

Quoi d'autre ?

Rien n'aurait pu lui permettre d'accéder à de tels moyens financiers, humains, et autres à un âge si peu avancé. Pas encore trente ans, ou alors tout juste, et déjà propriétaire d'une île, et forcément d'au moins une autre résidence pas moins riche que celle-ci. Hélicos et autres…

La culture martiniquaise, ou colombienne, était très différente de la culture européenne, c'était une évidence. Mais à ce point différente que seules les apparences restaient similaires ? Belle demeure, bon cuistot, mixologue, culture du luxe dans tous ses aspects, ça, Gilles connaissait pour le voir régulièrement dans les films et aussi au boulot, quand des gens très fortunés passaient dans les couloirs pour se rendre dans le service de Paul. Il n'empêche que ce n'était jamais lié à la violence. Une telle débauche de moyens, tous plus brutaux les uns que les autres, ça, c'était seulement dans les films d'action qu'on voyait ça. On n'était pas dans « James Bond » ici ! Même si tout y ressemblait, avec l'adrénaline en plus.

Sans doute Gilles avait-il trop peu de culture générale et se laissait-il surprendre par ce qui semblait parfaitement normal pour ces gens ?

Des milices héliportées, c'est peut-être normal ici.

À l'image des excès des Émiratis de Dubaï, amplement documentés, Gilles se trouvait peut-être dans un cas de figure similaire.

— Puis-je me permettre une question ? demanda Gilles. Mais si je dépasse les limites, dites-le-moi simplement, pas la peine de m'envoyer vos gardes du corps.

— Une question… enfin, répondit Ricardo tout en sirotant son cognac derrière un sourire authentique.

Gilles déposa sa tasse de café vide et prit « son cognac ».

— Que faites-vous dans la vie ?

— Ce que je fais ?

— Oui. Qu'est-ce qu'un homme peut faire pour avoir une telle fortune, s'entourer d'une milice et être la cible indirecte de tueurs qui n'ont pas hésité à tuer un concierge et sa femme, en courant le risque de perdre eux-mêmes la vie ?

— J'ai gagné sept cent trente millions de dollars au Loto américain, à Vegas.

Gilles ne l'avait pas vue venir, celle-là.

Tout s'expliquait, le jeune âge, un gain pareil, cela ne passe pas inaperçu et cela fait des jaloux, et pour peu qu'il ait refusé son aide à telle ou telle cause, peut-être qu'on lui en voulait pour ça ?

Gilles était coi.

Et soudain, Ricardo et tout le monde ici éclatèrent de rire.

Gilles se sentait encore plus bête, comprenant que l'on se moquait de lui.

— Je suppose que je n'aurai pas de vraie réponse alors ?

— Non, répondit Ricardo avant de reprendre une gorgée de cognac avec un sourire sincèrement amusé au coin des lèvres.

— J'aurai essayé.

Jayden, en face, ne riait plus, lui. Il le dévisageait de façon énigmatique. Gilles avait sans doute outrepassé ses « droits » en posant cette question, la preuve avec cette réponse laconique qui lui avait valu d'être la cible des rires.

Baron de la drogue, ça se confirmait, sinon Ricardo lui aurait vraiment dit ce qu'il faisait dans la vie.

— Voulez-vous rejoindre mes hommes à la piscine pour brûler toutes ces bonnes calories du repas ? ajouta Ricardo.

— Certainement pas ! Et sûrement pas avec vos hommes ! Je n'ai pas un bon souvenir de la dernière fois !

— Demain, alors. Il faut vous remettre en forme.

— Plus tard. J'ai d'abord à récupérer de ma pneumonie, elle m'a fait perdre la moitié de mes muscles.

— Vous n'étiez déjà pas bien gros en arrivant.

— Merci de me rappeler que j'étais surveillé. Mais j'y pense, pourquoi n'êtes-vous pas arrivé plus tôt ? Le p'tit en aurait bien eu besoin.

— Croyez-le ou non, nous sommes arrivés au plus vite. Une telle mission ne s'improvise pas. Qui sait s'il y a encore des hommes dehors ?

Gilles frissonna.

— J'espère que vous les avez tous eus !

— Il en viendra d'autres. Et encore d'autres. Il en vient toujours.

— Vous avez l'habitude, on dirait.

— On ne s'entoure pas de vitres blindées pour rien.

— Ce n'est pas des gars comme moi qui peuvent savoir des choses comme ça. Dans mon cas, c'est plutôt double vitrage sur vieux châssis dans une tour de banlieue. Je ne connais pas tout ça.

— Votre boîte est plutôt bien protégée, elle au moins.

— Vous la connaissez ?

— Nous avons mené notre petite enquête sur vous, Gilles Duprieux. Nous savons pas mal de choses.

— J'ose à peine imaginer ce que vous savez.

— Trop, pas assez, tout dépend du point de vue.

— Je voudrais revenir un mois en arrière et m'être cassé la jambe et avoir été contraint d'annuler ce stupide voyage.

— Mais alors, vous n'auriez pas su que votre ami vous trompait.

— En fait, je pense que je n'aurais pas tardé à l'apprendre. Cette crapule d'Alejandro m'a délibérément poussé dans un piège, pour que je l'apprenne. Il aurait trouvé un autre moyen, car il a sans doute estimé qu'il avait assez attendu *mon* Paul. D'une façon ou d'une autre, nos jours ensemble étaient arrivés à leur terme. J'aurais voulu que ça se termine bien. Mais non. Je suis « mort ». Et soyons clairs, je ne récupérerai jamais ma vie d'avant. Et vous savez quoi, Ricardo ? Je m'en fiche. Ma vie n'était pas si belle, en fin de compte. Nous voulions déménager. Paul avait une villa en vue, mais comme nous voulions faire 50/50, j'avais demandé d'attendre un peu que j'aie assez d'économies. Au final, je suppose que j'ai fait une grosse économie en n'achetant pas avec Paul.

— C'est « Monsieur Ricardo », souvenez-vous-en.

— Bien sûr.

— Bien, allez vous coucher, j'ai encore à faire.

Gilles termina d'un trait son cognac, manqua de s'étouffer parce qu'il n'avait pas l'habitude des alcools forts, salua Ricardo tandis que son garde se plaçait plus près, puis quitta la pièce en regardant une dernière fois Jayden.

L'homme regardait vers la piscine. L'eau était illuminée par un éclairage intérieur, et elle était paisible à présent puisque plus personne n'y

était. Les jardins aussi étaient éclairés de façon subtile et discrète. Mais derrière cela, c'était la nuit noire, sans lune.

La chambre avait été refaite. Tous les lits étaient tirés à quatre épingles, et une odeur fraîche remplaçait celle qu'un homme malade pendant des jours avait laissée. Il se déshabilla en gardant son boxer, sachant que son garde resterait là, mais surtout que les caméras discrètes n'en perdaient pas une miette, et il alla à la salle de bain. Il prit une douche très rapide, ne retirant son boxer qu'une fois dans la cabine de douche italienne. Puis, une fois sec, il remit son boxer qui ne datait que de la soirée, et retourna dans la chambre.

Sa tête tournait à cause de tout ce qu'il avait bu, mais rien qu'il ne sache pas gérer.

Il reprit son « premier lit », ayant l'embarras du choix et se retourna, dos au garde. Il sentit le sommeil lui tomber dessus et ne tenta pas de le retenir, plus vite il dormirait, mieux ce serait.

— Vous êtes attendu à la piscine, dit le garde qui avait remplacé celui de la veille.

Encore un beau gars dans le genre physique de Ricardo et Diego. *Et Alejandro*. Celui-ci était barbu, avec une densité de poils noirs et drus assez impressionnante.

— Il est genre cinq heures du matin !

— Sept.

— Aucune envie d'aller nager après ce que vous m'avez fait subir. Et l'on n'a même pas déjeuné !

— C'est l'habitude, ici. Piscine, puis déjeuner sur la terrasse, puis douche, et ensuite on s'habille.

— Qui sera là ?

— Monsieur Ricardo, de toute évidence. Et quelques gardes, tant dans la piscine qu'aux abords.

— Dites-lui que je passe mon tour.

— Je ne crois pas, non. Monsieur Ricardo est particulièrement généreux avec vos conditions de…

— Mes conditions de quoi ? D'emprisonnement ? De séquestration ?

— J'allais dire de séjour parmi nous.

— Ah ! De séjour ! Oups, désolé d'avoir mal saisi la nuance.

— Dois-je m'énerver ?

— *Dois-je m'énerver ?* imita Gilles. C'est une blague ?

— Je n'ai aucune envie de rire, monsieur Duprieux.

— C'est bon, je vais le mettre, votre foutu maillot !

— Ce n'est pas utile, ils sont tout nus. Une serviette, ou votre robe de chambre suffira.

— Il n'en est pas question ! Il y a un gosse ! Et puis, je ne nage pas à poil devant des étrangers ! Seul, peut-être bien, mais ici, c'est hors de question ! En plus, il y a des caméras partout !

— Comme vous voudrez.

Gilles alla vers ses vêtements, qui avaient été rangés dans le dressing, prit le maillot et retira son boxer pour enfiler le slip de bain.

Puis il mit le peignoir, et prit un drap de bain.

— C'est bon comme ça ? aboya-t-il avec arrogance sans masquer son énervement.

L'homme haussa les épaules et l'escorta à l'extérieur où, comme il l'avait dit, des hommes montaient la garde sur le pourtour de la piscine, tandis que d'autres patrouillaient dans les jardins.

Trois hommes nageaient.

Parmi eux, il y avait Jayden. Il était dos à lui et l'on devinait ses fesses nues.

Un homme et une femme nageaient aussi.

Ricardo n'était pas là. Gilles repéra un transat, il y jeta sa serviette et ouvrit son peignoir.

Puis, dans son beau maillot bleu, il avança vers la piscine à débordement. Ses bras étaient bronzés de façon inégale, consécutivement à ses brûlures et ses peaux qui avaient pelé et rougi à nouveau lors de sa dérive en pleine mer. Son visage était aussi bronzé, mais le reste de son corps était plutôt blanc comme un cachet d'aspirine. Il se rendait compte qu'il devait avoir l'air absolument ridicule. D'autant que le maillot, conçu pour mettre en valeur celui qui le portait, concentrait toute l'attention sur son corps. Sa blancheur lui fit réaliser qu'il était le seul « Blanc ». Les autres étaient tous latinos, avec des différences notables de teinte de peau, ou d'allure de cheveux. Noirs, mais tantôt lisses, tantôt frisés. Les types étaient en fait très différents à l'exception des « Colombiens » qu'il pensait pouvoir distinguer avec leurs visages plus typés. Être le seul « Blanc », c'était aussi, pour lui, un constat qu'en Europe, parmi tous les « Blancs », les gens plus ou moins

basanés devaient se sentir « observés », comme lui, maintenant. Il n'avait jamais réalisé cela avant ce moment. Le regard, même discret, des autres, était une pression déroutante, pour ne pas dire dérangeante. Il se souvenait d'un ami d'école d'origine africaine, lors du voyage scolaire de fin d'études, qui n'avait pas voulu se mettre en maillot pour aller sur la plage, à Barcelone, avec comme prétexte qu'il l'avait oublié. Il comprenait maintenant qu'il n'avait pas supporté l'idée du regard des autres. Parce que oui, les autres regardaient. Sans arrière-pensées, probablement, mais ils regardaient, curieux, comme on le regardait ici, avec son corps pâlot et décharné par les semaines d'épreuves.

Il s'avança jusqu'aux marches de la piscine, espérant vite se cacher dans l'eau, et descendit sur la première marche.

L'eau était moins chaude qu'on aurait pu le penser vu les températures extérieures. Mais elle était très confortable tout de même.

Il descendit encore une marche, s'émerveillant du contraste incroyable entre sa situation et la beauté de son environnement. Le soleil se levait à peine et le ciel, encore rosé, comme chaque matin, était magnifique. À droite, à l'ouest, les flancs d'une avancée de l'île étaient éclairés par le soleil rasant, tandis qu'à gauche, tout était encore sombre. Les contrastes révélés par les ombres montraient que la maison était dans le creux d'une sorte de baie, dans l'île. Pas aussi arrondie qu'une véritable baie, mais on était tout de même au centre d'un arc doux, un val, ce qui expliquait que la petite montagne de l'île semblait plonger, à droite et à gauche, dans l'océan à travers ces deux « bras » plus élevés.

Les jardins, nets et propres, se prolongeaient virtuellement à toute l'île, sauvage. C'était à couper le souffle.

À l'ouest, il voyait pratiquement le soleil progresser sur le flanc éclairé. Juste la pointe il y a quelques instants, la clarté était maintenant à mi-chemin de ce bras de montagne. Il fut soudain ébloui par un reflet. Le soleil venait de se réfléchir dans une zone nouvellement éclairée.

Sans doute une patrouille, sur l'île, avec des jumelles, parce qu'on imaginait mal quoi d'autre pouvait faire un tel éclat. Cela lui rappela l'éclat qu'il avait vu depuis la mer lors de sa dérive vers l'île. Il avait vu, le temps d'un passage au-dessus des vagues, le reflet du soleil dans l'une des vitres de la maison que Diego avait rouverte après le gros de la tempête.

Un éclat qui avait boosté ses sens, et donné un regain d'énergie là où, quand il y repensait, il aurait dû abandonner par épuisement. Lâcher prise, et se noyer. Un reflet salvateur.

Il entra dans l'eau, et se laissa tomber en avant, plongeant la tête sous l'eau.

L'eau ne sentait pas le chlore. Si la tempête l'avait souillée, on n'en voyait plus aucune trace, car elle était limpide. Il fit un aller-retour, sans se soucier de Jayden et des deux autres gardes qui, eux, faisaient leurs allers-retours avec énergie. Un entraînement, pour eux. De la détente, pour lui.

Ricardo apparut enfin, en robe de chambre en coton éponge d'un bleu similaire au bleu du maillot de Gilles.

Peut-être portait-il son maillot ?

L'homme ouvrit le peignoir et Gilles le vit nu. Entièrement nu. Et magnifique.

Cet homme était sans doute un « homme d'affaires », mais il avait un corps très bien entretenu. Musclé, sans excès, avec des jambes poilues et un torse presque imberbe à l'exception d'une touffe dense au centre de ses pectoraux.

Aucune trace de maillot n'altérait la pigmentation caramel de sa peau, ce qui signifiait qu'il nageait, ou se relaxait au soleil toujours nu.

La similarité de son corps avec celui d'Alejandro était flagrante. Sauf que sa verge n'était pas aussi grosse et longue que l'homme qui lui avait volé son compagnon. L'homme avait un sexe presque noir, sur un corps d'un brun caramel, ou miel, c'était assez singulier pour le remarquer. C'était une belle verge, qui pendait bas, avec un prépuce généreux et des bourses noires elles aussi et qui pendaient bien. Ricardo n'était pas plus basané que les autres, c'était surprenant, ce sexe si sombre. Bien sûr, la plupart des hommes ont un sexe plus foncé que leur peau au naturel, mais ici, la différence était saisissante. Pour le souvenir qu'il en avait, même Alejandro n'était pas si foncé. Et il lui semblait bien que les gardes, ici, dont certains étaient plus basanés que Ricardo, n'avaient pas un sexe si noir.

Gilles se mit à rougir quand il réalisa que tout le monde avait dû suivre son regard. Même Ricardo souriait. Il savait qu'il était beau, c'était indéniable, mais c'était sans l'arrogance d'Alejandro.

— Une belle journée qui commence, dit le baron de la drogue.

— Euh… oui.

— Et tu n'es pas incommodé d'être le seul en maillot ici ?

— Non, répondit rapidement Gilles. Et puis… j'ai cru que Diego serait là. Je ne voudrais pas…

— Il en a vu d'autres, mais de toute façon, il ne vient jamais à la piscine si tôt le matin. Demain, si tu veux, tu pourras te débarrasser du maillot.

Quelle curieuse conversation ! Et en plus, Ricardo le tutoyait à présent.

— Tout le monde n'est pas nu, ajouta Gilles pour combler un vide. Les gardes sont habillés.

Ricardo rit doucement. Forcément, il devait penser que Gilles était pudique, ce qui était vrai. Et c'était un autre moyen, pour Ricardo, d'affirmer son statut « supérieur ». Garder l'autre dans l'embarras, c'était avoir la dominance sur lui.

Jayden était soudain juste à côté de Gilles, presque contre lui.

Les gardes… il y en avait une dizaine en tout et pour tout ici. D'autres étaient probablement dans la maison.

Mais alors, qui donc explorait l'île à l'ouest ?

— Jayden, tu as des troupes qui patrouillent l'île ?

— Non. Pas à cette heure.

Gilles blanchit et se précipita hors de l'eau. Il sauta sur Ricardo et le jeta dans la piscine.

Au même moment, un coup de feu retentit.

Du sang souillait l'eau de la piscine.

Protégés par la piscine, seuls leurs visages émergeaient, renversés en arrière pour n'offrir aucun point de mire au tireur d'élite que Gilles avait repéré.

Un tireur d'élite. Voilà ce qu'il avait aperçu. Le soleil s'était brièvement réfléchi dans la lunette de visée alors que l'homme les observait. Puis, il s'était retiré dans l'ombre et avait attendu son heure.

Sans Gilles, Ricardo serait mort. Il était blessé, mais ce ne devait pas être trop grave, car il ne semblait pas affecté.

Autour d'eux, c'était le branle-bas de combat. Jayden était venu en renfort de Gilles pour protéger Ricardo, lui aussi faisait la planche pour ne pas avoir le visage complètement hors de l'eau. Avec cette piscine à débordement, la margelle des côtés était pratiquement à fleur de l'eau du côté ouest. Une chance qu'ils n'étaient pas au bout de la piscine, là où le débordement se faisait, car là un tireur d'élite aurait sans doute pu voir leur nez émerger et viser les visages.

Deux autres coups de feu avaient retenti, mais tout le monde étant prêt, il ne semblait pas y avoir d'autres blessés.

Il allait falloir sortir de l'eau, mais sans un bon blindage, c'était inenvisageable pour le moment. Vu la distance qui les séparait du tireur, les

hommes de Jayden n'arriveraient pas à le rejoindre et le neutraliser de sitôt.

Jayden soutenait aussi sa nuque maintenant, en plus de celle de Ricardo.

La main de l'homme était ferme. Un peu trop ferme, si bien que la pression piquait sa nuque. Mais dire qu'il voulait qu'il le lâche, c'eût été mentir, car le simple fait qu'il le touche le rassurait. Gilles et Ricardo flottaient, côte à côte, sans un mot, tandis que Jayden, juste derrière eux, les pieds au sol, les soutenait forcément moins bien enfoncé dans l'eau qu'eux. Cet homme risquait sa vie pour d'autres. C'était… stupide. Sa vie ne valait pas moins que la leur.

Par moments, son torse velu effleurait l'épaule de Gilles et c'était troublant.

Ricardo et Jayden parlaient, en créole, et cette fois, les oreilles dans l'eau, Gilles ne pouvait pas suivre leur conversation, mais il reconnaissait bien le timbre paniqué dans leurs deux voix.

À un moment, Ricardo prit la main de Gilles, et la serra fort. Pour se rassurer. Ou peut-être, pour le remercier de lui avoir sauvé la vie.

C'était inconfortable et embarrassant.

Il aurait voulu le lâcher, mais c'était impossible et de toute façon, il n'aurait pas osé. En Europe, personne n'aurait fait ça, ou alors juste offrir une pression courte et rassurante.

Mais il est vrai qu'il avait déjà constaté que les Africains, ou Nord-Africains n'hésitaient pas, eux, à se tenir la main, le temps d'un échange verbal amical. Question de coutume, et c'était sans doute ce qui s'était passé ici.

À l'intérieur de la maison, juste derrière les grandes baies vitrées, Gilles voyait des gardes s'équiper de leur « armure » blindée d'intervention.

Puis, l'une des fenêtres s'ouvrit et les hommes sortirent des tables, renversées sur le côté, pour créer une sorte de couloir protégé entre la baie et la piscine.

L'un des hommes cria quelque chose à Jayden et celui-ci lâcha momentanément Ricardo, mais pas Gilles, pour attraper un casque qu'il passa à Ricardo et qui l'enfila.

Puis une veste, sans doute en kevlar, arriva par les airs. Et le patron des lieux l'enfila, sous l'eau.

À un signe que Gilles n'avait pas bien décodé, Ricardo nagea sous l'eau pour rejoindre la relative protection des tables. Elles n'empêcheraient pas une balle de les traverser, mais elles occultaient le passage. Ricardo rampa sur la

terrasse et dès qu'il fut à portée, ses hommes le tirèrent à l'intérieur et l'entraînèrent plus à l'intérieur.

— À nous, dit Jayden. Je vais te soutenir.

— Je crois avoir compris la manœuvre.

— Je ne lâche pas ton cou.

Soit. Gilles savait qu'il était inutile de répondre. Ces hommes connaissaient leur boulot et les contredire ne ferait que les agacer.

L'homme se glissa sous lui, à la manière d'un sauveteur, et l'entraîna vers les marches.

Gilles sentait bien son corps contre le sien. Et même, son sexe, nu, qui flottait et frôlait le creux de son dos par moments. Comment rendre un moment embarrassant encore plus embarrassant ?

Et en même temps, Gilles ne pouvait plus le nier plus longtemps, mais il avait craqué pour lui, et si l'occasion…

Quel idiot il était ! Ce gars puait l'hétéro endurci ! Ça ne voulait rien dire, c'est vrai, il n'empêche que ses chances de passer un moment horizontal avec lui étaient aussi nulles que ses chances d'un jour embarquer pour la station spatiale internationale.

Quoique, juste là, ils passaient un « moment horizontal » ! Gilles aurait bien ri, si la tension de Jayden ne déteignait pas sur lui.

Le moment était passé, Gilles le savait. Le tireur d'élite devait être en train de replier dare-dare son matériel et filer se planquer quelque part, sachant que les hommes de Jayden seraient sur lui dans quelques dizaines de minutes au pire. Ça ne lui laissait pas beaucoup de temps pour filer.

Jayden le hissa hors de l'eau, leurs deux corps fermement pressés l'un contre l'autre, comme des amants. Il pourrait y repenser plus tard. Un filet de sang, fluidifié par l'eau, ruisselait sur le coude de Jayden. C'était le garde du corps qui avait été blessé ? Il aurait juré que c'était Ricardo, parce que le sang souillait déjà leur entourage avant que Jayden ne les atteigne.

Et merde…

Gilles venait de comprendre que les picotements qu'il sentait avec la pression de la main de Jayden sur sa nuque, c'était à cause de sa blessure. C'est lui qui avait été touché par la balle !

Cette réalisation mit un sens à ses sensations et la panique l'envahit, et la douleur aussi.

Et comme des gardes les tiraient à l'intérieur, et refermaient la porte vitrée, Gilles se mit à trembler de façon incontrôlable. Des convulsions de

plus en plus fortes, des voix fortes autour de lui, une piqûre dans l'épaule et un voile noir devant ses yeux.

Il avait été touché au cou. Effleuré par une balle, causant un minimum de dégâts. La carotide avait été touchée, mais la pression de Jayden avait permis d'éviter le pire.

Il était recousu et allongé sur son lit, dans son maillot sec, ce qui signifiait qu'il était resté un bon moment dans les vapes.

Le garde-médecin avait été rassurant quand il lui avait expliqué tout cela à son réveil d'une manière totalement dépassionnée.

Du repos maintenant.

Génial, encore du repos… Il en avait marre de ne plus pouvoir rien faire !

Même si nager, ce matin, avait été une source d'*embarras*, c'était aussi l'occasion de faire enfin quelque chose dans ce trou à rats ! Il aurait voulu profiter de l'endroit, vraiment. Marcher dans cette jungle, observer cette belle nature, s'étendre sur la plage… passer des vacances.

Au lieu de ça, la croisière avait été un flop magistral. Un tournant inéluctable dans sa vie. Un point de non-retour qui séparait sa vie d'avant, de simple employé préposé aux dossiers d'assurances familiales sans grand intérêt, et sa vie d'après, au milieu de truands, de fusillades, de meurtres.

Et de blessures potentiellement mortelles.

Et donc, il se retrouvait avec une balle qui avait frôlé, et même percé sa carotide, et le comble, c'était qu'il avait échappé au pire en voulant sauver son geôlier !

La porte s'ouvrit sur Jayden et Diego. Dinah était à la suite du garçon et se précipita sur lui pour le renifler. Pas très hygiénique tout ça, mais il supposait que le large pansement au cou maintiendrait la stérilité de la blessure.

— Doucement, ma belle, tout va bien.

Il frictionna affectueusement la tête de l'animal, mais cela ne fit que l'exciter davantage.

Diego la rappela au pied, et elle obéit.

— Tu ne rates rien de la fête, on dirait, dit Diego avec un sourire affectueux et moqueur.

— Rappelle-moi de remercier notre hôte pour son sens unique de l'accueil.

Diego et Jayden rirent ensemble.

Le jeune garçon s'approcha et prit la main de Gilles.

— Je n'ai jamais dit merci pour ce que tu as fait pour moi.

Gilles haussa les épaules et le regretta immédiatement, car une douleur vive le pinça au cou.

— Je n'ai rien fait de spécial, Diego. On essayait de sauver notre peau, c'est tout.

— Pas ça. Mais ce que tu as fait, pour mes parents.

— C'était normal.

— Chez toi peut-être. Mais ici… pas forcément. Les enterrer, oui, je crois que tout le monde m'aurait aidé pour ça. Mais tu m'as soutenu… j'en avais besoin.

— J'ose à peine imaginer ce que tu vis.

Le garçon se replia un peu sur lui-même et Jayden en profita pour avancer d'un pas.

— C'était courageux, ce que tu as fait.

— Quoi ça ?

— Sortir de l'eau, et attraper Ricardo. Je ne sais même pas comment tu as compris que…

— J'avais vu un reflet à l'ouest dans la montagne. Je croyais que c'étaient tes hommes, avec des jumelles, mais j'ai réalisé qu'il y avait trop de gardes autour de nous. Et tu n'aurais jamais envoyé deux ou trois hommes seuls, face à une menace inconnue. Puis je t'ai posé la question de savoir s'il y avait une patrouille dans les terres, et tu as dit que non. J'ai compris que l'on était observé, mais qui dit observé…

— Je comprends ton raisonnement. Mais il fallait des couilles pour prendre le risque de sauver celui qui t'enferme ici.

Gilles résista à l'envie de hausser à nouveau les épaules.

— Personne ne mérite de mourir. Même les salauds.

— Ricardo n'est pas un salaud.

— Je ne dis pas ça pour lui, forcément…

Mais en fait, oui. Un salaud bien éduqué, mais un baron de la drogue ne peut pas être autre chose qu'un meurtrier à large échelle.

— Il y a des salauds qui méritent de mourir, crois-moi, reprit Jayden.

— Je ne sais pas, le gars qui m'a pris mon homme et qui m'a balancé par-dessus bord, sans doute. Mais là, c'est juste mes émotions qui parlent.

— Outre les émotions, nous en voyons des vraies crapules, et crois-moi quand je te dis que certains seraient mieux morts que vifs.

— Je suppose que je n'ai pas encore assez vécu dans votre univers pour m'en rendre compte.

— Des mecs qui font dans le trafic de gosses, de drogue, et qui violent parfois des gamines de cinq ans en représailles, soi-disant, contre des communautés qui refusent de marcher dans leur chemin. On en voit beaucoup.

— Et vous ne faites pas ça, vous ?

— Non. Absolument pas.

— Bien sûr… mais viol ou pas, le trafic de drogue a toujours des conséquences graves aux divers maillons de la chaîne et surtout, tout au bout avec les milliers de victimes que cela fait.

— Tu crois que Ricardo fait dans le trafic de drogue ?

— C'est évident, non ?

Jayden rit.

— Tu es loin du compte. Même si j'admets que ce n'est pas toujours un enfant de chœur, malgré ses airs d'ange.

Ses airs d'ange ? Ricardo n'avait pas des airs d'ange. Il puait l'autorité et l'intransigeance.

— Oh… il ne fait pas dans le trafic de drogue ? reprit Gilles, mesurant en retard les propos de Jayden.

— Pas du tout.

— Il fait quoi alors ?

— Tu lui as déjà demandé. Il te le dira quand il estimera que c'est le moment.

Plus le temps passait, moins Gilles comprenait son ennemi. Ça aurait dû être le contraire, normalement. Il aurait dû comprendre les rouages de ce qui passait ici, les pièces devraient se mettre en place toutes seules, et au lieu de cela, plus ça allait, moins ça allait !

Et pourquoi rester ici alors que l'île semblait si dangereuse ?

Pourquoi ne pas rentrer avec l'hélico qui était sur le toit ?

Parce que le danger était pire là d'où ils venaient ?

— Tu peux me dire, au moins, si vous avez attrapé le tireur ?

— Oui, on l'a eu. Il est avec ses amis dans la cellule. Des spécialistes vont arriver pour les interroger.

Gilles frissonna. Des « spécialistes », ça voulait forcément dire des bourreaux adeptes de la torture.

— Et l'on sait déjà qui sont ces gens, ou quelles sont leurs motivations ?

— Oui, le milieu du grand banditisme n'est pas si grand, et à force de les fréquenter, on finit par les connaître. Mais non, on ne connaît pas leurs motivations. D'où l'arrivée des spécialistes. Ils ont résisté à nos interrogatoires.

— Je présume que ça va faire mal.

Jayden ne répondit que par un bref hochement de tête.

Quelle vie… Et dire qu'il se plaignait de sa vie insipide d'employé d'une fiduciaire et d'un cabinet d'assurances !

Un bateau avait accosté non loin de la plage et la matinée s'était déroulée tranquillement. Sur la terrasse de la seconde piscine, protégé de tirs latéraux éventuels, Gilles, bardé de crème solaire, observait le déchargement du bateau. Il semblait remarquer pour la première fois les chants des oiseaux, mêlés aux bruits de la mer. De temps en temps, à distance, on entendait les hommes parler, ou rire. On oublierait vite ce qui se passait ici. La vue était moins large depuis ce point de vue que depuis la grande terrasse. Il avait été décidé que pour le moment, c'est ici qu'ils se baigneraient. Même si la piscine était plus petite, elle faisait tout de même un bon dix mètres sur quatre, et cela n'avait pas empêché les gardes de faire leurs longueurs matinales. En maillot, vu la présence de Diego. Contrairement à ce qu'ils avaient dit hier, ils respectaient tout de même « l'innocence » du garçon.

Gilles avait fait trempette, jusqu'au torse, afin de ne pas mouiller son bandage. La douleur était présente, mais tout à fait supportable malgré l'absence d'antidouleur.

Sur la plage, il assistait au débarquement de gardes supplémentaires, d'une meute de cinq ou six chiens, de marchandises. Ainsi que les fameux « spécialistes » de l'interrogation.

Pourvu qu'ils ne viennent pas pour moi aussi !

Malgré les circonstances, Gilles n'oubliait pas qu'il était toujours « suspect » dans le chef de ces hommes.

Ricardo s'était joint à eux, ce matin, avec un maillot rouge très moulant, ce qui était pire, sans doute, que s'il n'avait rien eu.

C'est vrai qu'il était très séduisant. Outre les différences d'attitudes, petit à petit, il parvenait à faire la différence avec les impressions qu'Alejandro lui avait laissées. Parce que c'était ça aussi, le rejet qu'il éprouvait par rapport à son hôte. Il l'associait inconsciemment, sur des bases physiques uniquement, à cette crapule de voleur de mari.

Et voilà comment des haines pouvaient se transférer à une communauté entière, alors qu'ils n'avaient rien à voir. C'étaient les bases du racisme, mais pas seulement du racisme. La même chose était vraie entre les gens de couches sociales très différentes, entre des boss et des ouvriers, entre des hommes et des femmes. Les clichés, les préjugés, envahissaient l'espace jusqu'à aveugler le bon sens. Et voilà pourquoi Gilles était resté sur ses gardes

face à Ricardo. Ce n'était pas parce que l'homme avait été peu accueillant et méfiant que Gilles avait du mal avec lui, c'était parce qu'il l'associait à Alejandro, et qu'ils étaient du même genre, de la même ethnie, du même groupe social. C'était ridicule.

Bien sûr, son côté « truand » était avéré, mais s'il devait être honnête, qu'avait-il fait réellement ? Jusqu'ici, rien qui ne puisse s'expliquer et même se justifier. Il avait traqué et enfermé des hommes et femmes qui en voulaient à son intégrité physique, celle de son petit-cousin, et qui avaient tué son cousin et sa femme. Avait-il lui-même tué ? Ou donné l'ordre de le faire ? Non. Ce n'était peut-être pas un saint, mais dans les conditions de vie qui semblaient être celles en usage dans les Caraïbes, aux dires de Diego, ce n'était pas forcément une crapule.

Après les trempettes du matin, ils avaient déjeuné. Et Ricardo avait remercié, pour la première fois, Gilles. Il l'avait dit simplement, et avait changé de sujet. Un peu comme si ce fait le dérangeait. Et sans doute que dans les mentalités d'ici, cela avait plus de conséquences qu'en Europe. Ricardo avait déjà sous-entendu qu'il lui était redevable d'avoir sauvé la vie de Diego, alors avoir sauvé la sienne, ça le plaçait sans doute dans une position difficile.

Ricardo s'était retiré dans son bureau, avec certains de ses hommes, et avait invité Gilles à se reposer au bord de la seconde piscine, plus sécurisée, paradoxalement.

Peut-être que Gilles avait mal interprété cette seconde piscine. Ce n'était peut-être pas celle des concierges et des gardes comme il l'avait pensé, mais plus enfermée entre les murs de la villa, elle offrait une plus grande sécurité, au détriment d'une vue large sur les paysages extraordinaires.

D'ailleurs, elle n'avait pas été occupée, jusqu'ici. Les gardes allaient dans celle de Ricardo. On aurait pu croire qu'elle lui serait réservée, à lui et ses invités. Mais non, à croire qu'il préférait une piscine « vivante » à une piscine déserte.

Depuis son transat, Gilles profitait de ce moment « hors de tout ».

Les oiseaux chantaient, avec des sons qu'il ne connaissait pas, ce qui rajoutait une dimension tropicale à ce moment. Le soleil brûlait déjà, mais, tartiné de crème solaire et à l'ombre d'un parasol rose corail, il ne risquait rien.

Le personnel de maison passait chez tout le monde pour servir à boire. C'était un peu tôt, dans la matinée, mais à l'insistance d'un des gardes, il accepta une coupe de champagne. Une Veuve Clicquot, pour être précis. Et en fin de compte, ils vidèrent la bouteille à trois.

Et Ricardo laissait faire ? Soit c'était le patron le plus cool de l'histoire,

soit Gilles n'avait pas encore compris les enjeux de cette milice qui s'était mise au service du milliardaire.

Vers midi, les nouvelles personnes arrivèrent sur la terrasse supérieure et Gilles se retrouva seul, avec un seul garde, tandis que les autres avaient rejoint le groupe. Diego vint lui tenir compagnie, sans Dinah, qui à ses dires, avait rejoint la meute. Dommage, il aurait apprécié la compagnie de la chienne.

— Tu veux manger un bout ? demanda le garçon.

— Par cette chaleur ? Je n'ai pas faim du tout.

— Manolo a préparé de petits en-cas frais à grignoter. Je le sais, parce que j'ai fait un détour par les cuisines avant de venir ici.

Diego lui fit un clin d'œil qui signifiait qu'il avait déjà engouffré une bonne quantité de ces plats.

À cet âge-là, mieux vaut les tuer que de les nourrir !

Gilles sourit.

— Une salade de tomates ? ajouta le garçon.

— Il y a toujours une petite place pour une salade de tomates.

— Je vais chercher tout ça.

Le garçon s'adressa en créole au garde, qui répondit avec un large sourire.

Il détala et pendant ce temps, le garde rapprochait une table du parasol et mit trois chaises.

Diego revint très vite avec trois assiettes, des couverts et trois verres.

L'un des commis de cuisine arriva ensuite avec quelques plats, et les déposa en échangeant quelques mots avec le garde, puis s'inclina légèrement et présenta les plats.

— Caprese, salade niçoise et cannelés au parmesan. Laitue avec vinaigrette de framboise et gaspachos.

Gilles ouvrit de grands yeux.

Un « petit en-cas » ? Vraiment ?

— Il y a à manger pour douze ! dit Gilles.

Le garde éclata de rire.

— Nous mangeons beaucoup, dit-il.

— Et vous restez mince !

— Beaucoup d'exercices !

— Ce qui n'est pas mon cas. Je vais donc faire attention !

Diego plongeait déjà sur les plats et le commis se retira avec un sourire.

— Bon, ben y'a plus qu'à s'empiffrer ! dit Gilles, soudain en appétit.

Le commis revint avec une cruche d'eau glacée dans laquelle trempaient des écorces de citron.

Si on lui avait dit qu'un jour, il aurait droit à un tel traitement de luxe…

Il devait juste s'assurer de garder les yeux bien ouverts et de ne pas se laisser aveugler par toutes ces merveilles. Parce qu'en marge, il y avait des meurtres, des histoires pas nettes et une tonne indécente de fric aux origines encore à éclaircir.

Ils terminaient de manger lorsque trois personnes entrèrent sur la terrasse.

Une femme au visage étroit dominait en taille deux hommes petits et râblés. Son sourire était carnassier et nul besoin de dire qui ils étaient.

Les « spécialistes. »

— Monsieur Duprieux, je présume ?

— Lui-même.

— Avez-vous quelques minutes à nous accorder ?

— Je suppose que vous n'allez pas me couper les doigts ou un truc du genre ?

L'humour était maladroit, mais que pouvait-il faire d'autre ?

Elle rit d'un rire qui aurait presque sonné juste, si ses deux compagnons n'étaient pas restés placides.

— Où allons-nous ?

— Il y a un petit salon au sous-sol.

Une salle de torture…

— Je vous suis. Ai-je le temps de passer aux toilettes ?

— C'est entendu.

Autant vider sa vessie, qui s'était soudain fait remarquer. C'était toujours comme ça avec lui, le stress, ça le fait pisser.

Le petit salon semblait être une pièce parfaitement inutile dans une telle

demeure.

Un salon, c'était exactement cela. Sans fenêtre, sans télé, sans rien d'autre que des sofas autour d'une table basse.

Des tableaux étaient sur les murs, mais le stress remontait tellement qu'il n'y prêtait pas attention.

— Prenez place. Nous avons quelques questions.

— Je me doute…

— Quel est votre âge ?

— Pardon ?

— Votre âge, monsieur Duprieux.

— Je ne m'attendais pas à ce genre de questions…

— Votre âge ?

— Vingt-huit ans.

— Votre profession ?

— Vous le savez déjà, mais jouons le jeu. Je suis employé, à Paris, dans la plus grande compagnie d'assur…

— Le nom ?

— Est-ce nécessaire ? Posez-moi des questions dont vous ignorez la réponse !

— Il y a des procédures. Mais nous pouvons peut-être accélérer un peu le processus, je vous le concède. Votre compagnon ?

— Quoi mon compagnon ? Et c'est ex-compagnon, pour l'information.

— Son nom ?

— Paul. Paul d'Oultremagne. Vingt-neuf ans, yeux noisette, caucasien, un mètre quatre-vingt et dix-sept centimètres sur quatre et demi. Actif exclusivement, enfin, ça, c'était avant sa rencontre avec cette crapule de fils du patron.

— Pardon ?

— Oh, excusez-moi, je pensais que vous vouliez avoir toutes les stats, tant qu'on y était, bien que rien de tout ceci ne vous regarde.

— Sa fonction ?

— Au sein de l'entreprise ? Il était en charge d'un service du côté de la fiduciaire, dans les investissements, mais je n'ai jamais bien compris quel service précisément, car il restait assez mystérieux. Discrétion

professionnelle, affirmait-il. Même vis-à-vis de moi. Je sais, c'est surprenant. Bref, c'était la même boîte que moi, mais un tout autre département. Je n'en sais pas plus.

— Et cette croisière ?

— Je comprends que vous ayez été engagés par *Monsieur Ricardo* pour me tirer les vers du nez, mais les réponses, vous les avez déjà. Je me suis amplement répété, et vous avez certainement vu les bandes vidéo.

— Ça n'existe plus, les bandes vidéo, Gilles Duprieux.

Gilles soupira, excédé.

— Les enregistrements, alors, si vous tenez à ce que je sois précis.

Gilles était énervé, mais il avait le sentiment que c'était exactement là où la dame voulait en venir. L'agacer, pour lui faire « cracher le morceau ». Sauf qu'il avait déjà tout dit.

— La croisière ?

Gilles inspira doucement, souffla tout aussi doucement pour rester zen, et relata tout, pour la millième fois.

— Ce sera tout pour le moment, mais nous serons sûrement amenés à reparler de ceci après avoir questionné les hôtes détenus en bas.

— Vous qui aimez la précision, je ne pense pas que « les hôtes » soient un terme approprié, railla-t-il.

La dame sourit et cette fois, il y avait un réel amusement qui transparaissait.

— Ne soyez pas arrogant, monsieur Duprieux, je ne fais que mon travail.

— Et je ne doute pas que vous le fassiez bien. Mais tout de même, je sais que mon aventure est incroyable, que je n'avais pratiquement aucune chance de survivre, mais si vous avez vérifié les *enregistrements* du bateau, et vous l'avez forcément fait, vous savez que j'y étais, et puis plus. Vous connaissez mon nom, c'est donc que votre système de reconnaissance faciale, via Facebook ou autre, est efficace. Et donc, vous savez que je suis qui je clame. Que tout est vrai, de A à Z.

— Ce n'est pas cela qui nous inquiète, monsieur Duprieux.

— Mais c'est quoi alors ?

— Si Ricardo ne vous a rien dit, je ne le dirai pas non plus.

— C'est fou comme ça fait avancer le schmilblick ! Et donc, personne ne me dira rien et on tournera en rond longtemps.

— Peut-être pas. Nos *pensionnaires* du sous-sol ont peut-être des choses à nous apprendre.

— Ils ne parleront pas. J'ai vu leur détermination ! Jusqu'à mourir comme des crétins ! C'est d'un stupide ! Mieux vaut parler et vivre plutôt que se taire et mourir !

— Nous sommes d'accord.

— Eh ben, ça fait au moins un point commun ! Ce n'est pas si mal !

— Je vous laisse retourner à votre bronzage. Vous en avez besoin.

— Vous n'aimez pas les Blancs ?

— Je n'ai aucun problème avec les Blancs, monsieur Duprieux. Mais vous ressemblez à un ouvrier de chantier au premier jour de ses vacances.

— Et ? Quel mal y a-t-il à être *un ouvrier de chantier au premier jour de ses vacances* ?

— Vos bras sont bruns, votre visage aussi, mais tout le reste est d'une pâleur dérangeante, par contraste, uniquement, n'y voyez rien d'autre. Voyez-vous, les garçons qui reviennent de la plage, tout bronzés, avec des fesses toutes blanches à cause de leur maillot, c'est assez… sexy, je trouve. Vous, c'est comme si le maillot avait tout couvert, sauf la tête et les bras.

— Comme un ouvrier de chantier. J'ai saisi. Mais ce n'est pas gentil pour eux. Ou pour moi, en l'occurrence.

— Qui parle d'être gentil ?

— Civilisé, peut-être ? Disons que je ne me permettrais jamais ce type de remarques.

— Vos yeux parlent d'eux-mêmes. Vous évaluez ma taille et la comparez à mes compagnons. C'est aussi insultant. Pour moi, pour eux.

— Je n'ai rien dit !

— Mais c'est tout comme. Les regards peuvent faire plus mal que les mots.

— Je suis désolé si j'ai vexé qui que ce soit avec mes regards, ce n'était pas mon intention.

Elle sourit en dévoilant des dents bien blanches.

— Vous êtes facilement manipulable. Je vous ai emmené où je voulais très facilement.

— Parce que je devais être sur mes gardes, peut-être ?

Elle sourit à nouveau.

— Sans doute. Mais au moins, vous ne mentez pas, et c'est ce que je voulais savoir.

Gilles ne comprenait rien à ses paroles. Comment pouvait-elle savoir qu'il ne mentait pas ? Il avait dit la vérité, ça, oui, mais il aurait pu mentir, non ?

Ou alors, cette histoire de regards vers elle et ses « petits hommes de main » ?

S'il avait nié, pour se protéger… Elle l'aurait su.

Le temps qu'il finisse de réfléchir, et les trois « inquisiteurs » étaient partis.

Il regarda encore cette pièce sans fenêtre. C'était comme un bunker. Ici, peut-être, Ricardo recevait ses « clients », en toute discrétion.

Combien de pièces de ce genre y avait-il dans cette maison ? Elle était immense, c'est vrai, mais à bien y regarder, pas tant que ça. C'étaient les demi-niveaux qui donnaient l'impression de grandeur. Un demi-étage plus bas pour le quartier des concierges et des gardes, encore un demi plus bas pour les sous-sols où il se trouvait et encore un demi pour la cellule et le tunnel vers la ferme qui, lui, remontait. Les quartiers personnels de Ricardo avaient aussi plusieurs niveaux. Comme on pouvait le constater depuis l'extérieur, à la piscine.

Gilles remonta jusqu'à la piscine, seul pour une fois, et s'installa sur un transat.

Cette femme n'avait posé aucune question sur sa vie depuis qu'il s'était échoué ici. Aucune par rapport à Diego et leur mésaventure avec les envahisseurs. Comme si elle n'était intéressée que par sa vie d'avant.

Bizarre.

Il ne resta pas longtemps seul, car son garde vint le rejoindre. L'homme s'était mis en maillot et fit quelques longueurs dans la piscine. S'il avait pu, Gilles en aurait fait aussi. Alors, pour éviter de tremper son pansement, il s'assit sur la margelle et laissa ses pieds pendre dans l'eau, son dos au soleil.

Sa rencontre avec *Madame Lucifer* ne cessait de le perturber. Elle parlait comme un ange, mais dégageait une aura démoniaque.

Il se trempa jusqu'aux clavicules dans l'eau, savourant la relative fraîcheur, puis retourna se coucher sur le transat. Mais comme la chaleur était plus forte que jamais, il finit par rentrer au frais, et alla se vautrer sur son lit.

Son garde prit un des lits et s'étendit, lui aussi. Leur porte était restée ouverte, puisqu'ils ne dormaient pas vraiment.

Et c'est là que Gilles entendit les cris.

Son garde se leva rapidement et alla fermer la porte, étouffant les cris, puis, il revint se coucher.

Et voilà, les tortures commencent.

À croire qu'on avait voulu qu'il entende cela…

Gilles avait très mal dormi. Son esprit ne faisait que tourner en boucle autour des cris terrifiants qu'il avait entendus. Terrifiants… le mot était faible ! Sa mémoire altérait et amplifiait à chaque fois ces cris, y ajoutant des images qu'il ne pouvait pas avoir vues.

Terrifié, oui, il était terrifié. Encore plus que lorsqu'il était passé par-dessus bord. À ce moment, il était saoul, ce qui expliquait peut-être le décalage, et ensuite, l'instinct de survie avait reflué ses angoisses pour être à peine conscient et rester opérationnel sans l'émotionnel.

Tout ce qu'il vivait depuis ce moment était surréaliste. Les morts, les coups de feu…

Jusqu'aux hurlements.

Là, il était sorti d'une sorte de torpeur. Comme si tout devenait plus réel.

Alors oui, il avait mal dormi. En fait, il n'avait pas dormi du tout.

Il s'était tourné et retourné dans son lit toute la nuit, bien conscient de ne pas laisser son garde dormir, lui non plus. Cela était bien peu de choses par rapport à ce que vivaient, en bas dans les caves, les prisonniers.

Gilles se redressa, jeta un œil dans le lit où se reposait le garde, et ne le vit pas bouger. Il s'était endormi, finalement. Alors, il alla aux toilettes. Puis, il passa sous la douche.

Il n'était pas encore sorti que l'on frappait à leur porte.

La porte s'ouvrit et Gilles entendit un homme discuter avec le garde, maintenant réveillé.

Il rinça le savon qui couvrait son corps et attrapa la serviette pour se sécher.

Puis, Gilles s'enroula dedans et retourna dans la chambre.

Un autre garde avait remplacé celui de la nuit. Ce dernier était sans doute parti se laver, et dormir.

— Je suis venu vous chercher pour la piscine.

— Je passe mon tour. Pas dormi de la nuit.

L'homme fit un sourire rustre.

— Ce n'était pas une suggestion. Vous me suivez à la piscine.

Hanté par les cris d'hier soir, Gilles ne voulait pas être le prochain à crier. Ce garde était une sorte de brute qui semblait préférer « taper » avant de répéter un ordre.

— C'est bon, je viens.

— Votre maillot…

— À quoi bon, personne ne le met, sauf moi.

L'homme ricana.

Ce gars ne l'aimait pas. C'était sans doute un de ces homophobes qui se fichait de la gueule des gens différents juste parce qu'il était trop con pour comprendre que la différence, ce n'est pas une menace. En quoi le fait qu'il soit gay le mettait-il en danger ? Avait-il l'impression que sa virilité était en péril ?

Encore un idiot. Comme tant d'autres. Qui ne comprenait pas que l'on ne doit pas forcément tout comprendre pour accepter.

Bien sûr que cela devait sembler « impossible » à ces hommes de comprendre que l'on peut ne pas être « ému » par une femme – par le sexe avec une femme – mais ce n'est pas parce que l'on ne désire pas une chose qu'on ne l'aime pas.

Cet homme ne l'aimait pas, tant pis pour lui. Lui, il n'aimait pas les gros cons, pourtant, il faisait avec !

Ce que l'homme s'était gardé de dire, c'est que tout le monde, pour le coup, était en maillot.

Gilles envoya un sourire glacial au garde dont les yeux pétillaient d'un plaisir sadique.

Alors, il s'installa sur un transat, enroulé dans son drap de bain, et se contenta de regarder les gens nager. Ils étaient en maillot, mais pourquoi ?

Les nouveaux venus ?

La femme tortionnaire ? Elle n'était pas encore là. Diego en revanche arriva, impossible, dès lors de faire une scène et d'aller nager à poil.

— Je retourne chercher mon maillot.

— Trop tard, répondit le garde avec un plaisir évident au visage.

— Trop tard ?

Gilles se leva, et fit demi-tour vers sa chambre.

L'homme le saisit au bras.

— Ne – me – touchez – pas !

— Pas d'esclandre, c'est les ordres, c'est tout.

— L'ordre ne précisait pas le port du maillot.

— Vous l'avez mis tous les jours, c'est pas moi qui ai changé la routine.

— Et vous auriez pu m'avertir. Un problème avec moi ?

— Il y aura toujours un problème avec vous.

Quoi qu'il ait voulu dire, c'était clair.

— Eh ben, si je ne peux pas aller chercher mon maillot, vous irez le chercher pour moi !

L'homme se rapprocha de lui. Leurs fronts se touchaient presque. C'était comme s'il attendait un prétexte pour pouvoir l'étaler au sol d'un retour de baffe, ou d'un poing. Gilles ne céda pas à son regard tueur et autour d'eux, le silence s'était fait. Personne ne devait rien y comprendre et franchement, cet échange était excessif par rapport à la gravité des faits. C'était comme si l'homme exprimait enfin toute sa haine.

— Kev ! Recule !

C'était la voix de Jayden.

« Kev » ne recula pas immédiatement et l'un de ses collègues le tira en arrière. Il se laissa tirer en arrière, sans doute heureux de la porte de sortie que lui donnait ce collègue.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? dit Jayden d'une voix de tonnerre.

— *Il* a oublié son maillot.

Il avait dit « il » avec un ton plein de haine.

Cette explication n'en était pas une, mais visiblement, personne ne cherchait de véritables raisons.

— Eh ben, qu'il aille le chercher ! Et tu l'accompagnes, et gare si ça dérape !

Gilles n'attendit pas l'homme et rentra dans la maison, l'entendant marcher bruyamment derrière lui.

C'était l'un des nouveaux gardes. Ceux qui étaient arrivés la veille. Les autres n'étaient pas particulièrement sympathiques, mais jamais ils ne l'avaient provoqué. Tiens, au fond, les débriefings, ici, devaient être complets,

sinon Gilles réalisa que jamais « brutus » n'aurait su pour le coup du maillot les autres jours.

Gilles prit son slip de bain sur le séchoir à serviettes de la salle de bain et retourna dans la chambre.

— C'était quoi, cette poussée de testostérone ? Qu'est-ce que je vous ai fait pour mériter votre haine ?

Gilles voulait casser la tension avant qu'elle n'explose, parce qu'il n'avait aucune envie de se retrouver à l'autre bout du poing du gars.

L'homme serra les mâchoires et ne répondit pas.

Même les préférences sexuelles de Gilles ne pouvaient pas expliquer une telle hargne. Ils ne se connaissaient que depuis moins de 24 h. Si l'on peut dire qu'ils « se connaissaient ». C'était donc que Gilles « représentait » quelque chose pour cet homme, mais que ce n'était pas lui, directement, qui était l'objet de sa haine.

Cela confirmait, sans doute, que l'homme était un homophobe notoire, et que face à ses collègues, il devait l'affirmer. Mais quand même, plus il y pensait, plus Gilles trouvait que c'était démesuré. Bien sûr, les phobies sont par nature excessives.

Ou alors, l'homme qu'il avait accidentellement tué était un parent, ou un ami ? Dans ce cas, cet homme était un ennemi !

Il devait le dire à Jayden, discrètement.

— Retournez-vous, dit Gilles avec un ton volontairement un peu provocateur. Je vais mettre mon maillot et je n'ai pas l'habitude qu'un mec me mate les fesses quand je suis nu.

C'est sûr, il poussait sa chance en renversant les rôles, d'autant qu'il aurait pu enfiler son maillot dans la salle de bain.

L'homme semblait à la limite d'étouffer, mais il se retourna et Gilles sourit intérieurement.

Il enfila son maillot, mit sa serviette sur l'épaule. Il hésita à faire perdre du temps à l'homme en se couvrant de crème solaire, mais c'était un peu idiot d'aller nager tout de suite après l'avoir mise. Il la mettrait après, d'autant que le soleil se levait à peine.

Il précéda l'homme jusqu'à la terrasse secondaire et vit que Ricardo était déjà là, en maillot, et riait avec la « tortionnaire ».

Elle lui tenait le bras ! Comme un couple qui se promène.

Ricardo le vit arriver et lui fit un simple hochement de tête avant de se concentrer sur la dame.

Ses charmes froids étaient indéniables, malgré ses sourires.

La dame avait un corps parfaitement équilibré et plutôt musclé, comme une athlète. Et Ricardo déployait ses charmes, ce qui était au moins aussi surprenant que les sourires de la femme.

Il l'invita dans l'eau, et elle le suivit sans cesser leur conversation, puis ils firent quelques allers-retours avant que d'autres gardes les rejoignent, ainsi que Diego.

Alors, bien que rien n'ait été dit, Gilles y alla aussi, prenant garde de ne pas mouiller son pansement. Il n'était pas retourné chercher ce fichu maillot pour rien !

L'instant d'après, Jayden, en maillot, était à côté de lui.

— Kevin est bourru, murmura-t-il.

— C'est quoi son problème ? Il n'aime pas les gays ?

Jayden haussa les épaules, ne répondant pas vraiment.

Si Ricardo était un homme très séduisant, surtout ici, lorsqu'il draguait cette femme et n'était qu'un sourire, Jayden ne l'était pas moins.

Les souvenirs du corps nu du chef des gardes du corps, contre lui, alors qu'il le ramenait à l'intérieur de la maison après le coup de feu du tir d'élite, et surtout, sa verge qui lui avait effleuré le creux de son dos, et même ses fesses, fit monter une brusque poussée de désir, doublé de timidité, et Gilles sentit ses joues s'embraser.

Comment ne pas passer en boucle dans son esprit les attributs avantageux du garçon ? Et pire, quand il était là, devant lui, en chair et en os ? Jayden avait tout pour lui ! Un corps absolument parfait, un charme naturel et une virilité qui ne semblaient pas souffrir de sa gentillesse ni de son empathie. Comme s'il savait qu'il n'avait pas besoin d'être dur pour que son autorité soit respectée.

C'était un chef qu'on écoutait, sans même le questionner. D'ailleurs, « Kev » n'avait fait rien d'autre que cela, tout en prétendant garder la main. Et cette effronterie, c'était seulement parce qu'il ne semblait pas appartenir à l'unité de Jayden.

— Nous allons patrouiller sur la plage après le petit-déjeuner. Diego a déjà demandé pour venir, et si tu veux te déverrouiller les jambes…

— Plus de danger ?

— Il semble que non, mais nous ne nous laisserons pas surprendre, pour le cas où. Nous prenons les chiens et Dinah restera avec vous deux. En plus de deux de mes gars.

— Cela ne me semble pas très logique. Nous exposer…

— Ricardo a besoin d'intimité.

Les yeux de Gilles glissèrent sur Ricardo et sa partenaire de nage.

— Oh…

Jayden éclata de rire.

— Tu ne sais pas être discret, hein ?

— Il fallait ?

— C'était implicite. Et je ne parlais pas de ce type d'intimité.

— De laquelle alors ?

— Pas tes affaires, n'est-ce pas ?

Jayden souriait toujours. Diable qu'il était beau.

Pourquoi ce chef, si sévère d'ordinaire, était-il si « gentil » aujourd'hui ?

Gilles avait bien une réponse, mais il ne voulait pas y croire. Il avait peur d'y croire, pour être plus correct, car y croire, c'était espérer, et espérer, c'était risquer de se tromper. Et s'il se trompait… la chute serait cruelle.

Et puis, peut-être que Gilles voulait juste trouver la parade à la déchirure provoquée par Paul, une échappatoire à ce cataclysme interne qui remettait toute sa vie en perspective.

Objectivement, il ne pouvait pas être prêt à une nouvelle aventure alors qu'il n'avait même pas fait le deuil de l'ancienne. Et pourtant, le voilà en train d'admirer ce mec canon à tête de brute, comme un puceau sans cavalier au bal de promo !

Ressaisis-toi, bordel, t'es plus en terminale !

Gilles reçut en prêt un short en toile légère, genre toile de « parachute », et fut invité à mettre sa nouvelle paire de baskets.

Il enfila un tee-shirt sans doute un peu trop beau pour aller faire une promenade sur la plage, mais il n'aurait pas osé aller torse nu, à cause des coups de soleil.

Diego lui donna une casquette, comme il rejoignit tout le monde sur la terrasse.

Un groupe d'une dizaine d'hommes et de femmes, avec les chiens répartis à 360° et qui étaient à l'affût des mouvements. C'était impressionnant.

Dinah trotta jusqu'à lui et lui lécha la main. Il lui caressa la tête. Brave bête qui ne recevait pas beaucoup de câlins, à l'évidence.

Il ne s'y connaissait pas vraiment en matière de chiens, mais il se souvenait de Blacky-Jack, leur petit bâtard noir. Le pauvre chien était mort écrasé quand Gilles avait six ou sept ans et depuis, ils n'avaient plus eu de chien. Alors ensuite, à Paris, c'était impensable d'en reprendre un, et sa vie s'était écoulée jusqu'ici sans frustration, car elle ne permettait pas, tout simplement, d'avoir un animal, petit ou grand. Un poisson rouge, à la rigueur, mais cela ne l'émouvait pas plus que ça.

Dinah et lui, c'était un peu deux écorchés, en un sens. Ils avaient besoin l'un de l'autre. En tout cas, c'est ce qu'il voulait croire.

Et Diego aussi. Ce pauvre gosse était plus amoché qu'eux tous réunis, mais il ne le montrait pas. Ou plutôt, il avait appris à ne pas le faire, comme un chat blessé.

Jayden était revenu dans son rôle de chef, ou de commandeur, Gilles ne savait pas comment le nommer. Son visage était plus dur, rustre, sec, autoritaire, comme au début. Il venait de briefer ses hommes sur leur mission.

Les chiens renifleraient les sols en quête de traces de passage humain. Cela ne serait pas trop difficile, car depuis la tempête, seuls quelques patrouilles et Gilles lui-même avaient foulé les plages. Et les crabes, bien sûr.

Les traces seraient donc faciles à voir, même pour les humains. Gilles supposait que Jayden voulait faire tester les abords de la forêt, là où les traces étaient invisibles. C'est en tout cas ce qu'il aurait fait s'il était aux commandes.

Et visiblement, cela se ferait au pas de course, car Jayden donna le signal de départ et ses hommes – en combinaison noire qui se choperait tout le soleil – se mirent à trotter dans le labyrinthe du jardin jusqu'aux escaliers qui descendaient à la plage. Leur arme était arrimée à leur cuisse et certains en possédaient même deux.

Diego donna un coup de coude à Gilles et il se lança à leur poursuite, avec deux hommes pour fermer la course.

Si tous les chiens étaient maintenant à l'avant, Dinah restait près d'eux et à chaque écart, le garçon la rappelait.

Elle mourait d'envie de courir, c'était évident, mais elle obéit à Diego à la perfection. Enfin sur la plage, tout le monde attendait les derniers et, toujours au pas de course, ils commencèrent leur exploration.

Merde, Jayden, t'aurais pu prévenir !

Gilles n'avait plus la forme, mais si Jayden pensait pouvoir ridiculiser l'ex-employé d'un cabinet d'assurance, il se trompait ! Gilles courait

beaucoup. Même le matin et le soir, il allait et revenait du boulot en courant ! Il mettait sa tenue de sport, ses autres vêtements étaient dans son sac à dos, et il partait en courant, même en hiver, même sous la pluie. Et il arrivait dix bonnes minutes avant Paul, qui prenait le métro. Quatre kilomètres aller, quatre kilomètres retour. C'est long, mais pas tant que ça. Il arrivait en nage au boulot, mais comme il y avait une salle de sport, il se douchait rapidement en arrivant et revêtait son costume-cravate, et tant pis pour les faux plis occasionnés par le transport.

Gilles ne se considérait pas comme un sportif, car un sportif aurait couru plus que ça. Et d'une traite. Lui, il ne courait que les jours de travail, jamais le week-end. Tout était parti d'une période de grève des transports en commun. Il s'était lancé et comme c'était plus pratique et plus rapide, l'habitude était restée. De fil en aiguille, il avait réalisé que malgré les conditions météo souvent mauvaises, il aimait se décrasser les artères avant et après une journée de travail assis à écouter « bobonne qui avait inondé les appartements du dessous parce qu'elle avait mal branché sa machine à laver ». Une caricature. Mais à peine.

Peut-être que cela, Jayden le savait aussi, et qu'il l'avait mis au défi de courir avec ses hommes…

Aussi, il trotta, peinant sans doute un peu parce que l'on perd vite l'habitude, mais aussi parce que courir sur du sable, c'est plus difficile que sur du tarmac.

Le seul à vraiment peiner, c'était Diego, le plus jeune ! Dinah, elle, était aux anges et elle sautait autour d'eux, croyant à un jeu.

Les chiens repérèrent quelques anciennes traces. À chaque fois, Diego, lui et les deux gardes restèrent en arrière sur la plage, aux aguets avec Dinah, tandis que les autres s'enfonçaient dans les fourrés pour remonter la piste.

Cela cassait son rythme de course, mais en même temps, cela lui permettait de se remettre dans le bain en douceur.

Et à chaque fois, le groupe revenait sur la plage avec un signe de tête qui disait « non ».

À midi, ils étaient déjà au nord de l'île.

Les dégâts de la tempête étaient très visibles ici. C'était en réalité la partie la plus sauvage de l'île. Personne ne viendrait nettoyer les plages si un grand vent ne chassait pas lui-même les déchets végétaux vers la mer.

Il retrouva son abri du premier jour et le montra à Diego. Les chiens allaient et venaient entre l'abri et lui, et Gilles s'étonna que son odeur soit encore si présente, là, des semaines après son passage.

Diego ramassa la bouée.

Peut-être que Gilles aurait dû le faire. C'était grâce à elle qu'il avait la vie sauve. Mais sur le coup, cela fit remonter un jet d'acide dans sa gorge. Preuve, s'il en fallait, qu'il masquait son traumatisme, mais qu'il était toujours bien là.

— Laisse-la là.

— On ne peut pas. C'est de la pollution inutile.

Diego n'avait pas tort.

— Alors, donne-la-moi. C'est moi qui l'ai amenée, après tout.

Le garçon opina du chef et lui tendit la bouée de sauvetage en plastique dur. La corde avait été rongée par l'un ou l'autre rongeur, ou peut-être, par les crabes.

Gilles la passa sur son épaule et remarqua que Jayden, l'air de rien, observait la scène. Pas seulement la manière dont Gilles gérait ses retrouvailles avec la bouée, mais avec son « camp » de fortune. Et il scrutait tous les détails. Peut-être pour confirmer, ou infirmer l'histoire de Gilles.

Le tour reprit, vers le côté de l'île que Gilles n'avait pas encore vu.

Et là, bien leur en prit, car les chiens se mirent en alerte.

Ils repérèrent très facilement une embarcation, cachée et recouverte de feuilles de palme. Ce qui frappa immédiatement Gilles, c'est qu'elles avaient été coupées et non arrachées par la tempête. Leur position, bien organisée sur la petite embarcation à moteur, indiquait que le bateau était arrivé après la tempête, pas avant. Pourquoi ne pas ramasser les feuilles déjà au sol ?

Rien, à première vue, n'indiquait que l'embarcation venait tout juste d'arriver. Impossible donc de déterminer si de nouveaux envahisseurs étaient là, ou si c'était, par exemple, le bateau du tireur d'élite.

Le bateau fut inspecté, reniflé, et une équipe de six partit avec les chiens sur les traces de son ou ses propriétaires.

— Diego, viens là, appela Jayden en joignant le geste à la parole d'une main pressée.

Le garçon accourut et, bien sûr, Gilles suivit.

— On ne peut pas laisser cette embarcation ici. Tu vas la conduire dans notre port.

— Sûr !

Le garçon était fier de se rendre utile et se précipita pour aider les hommes à la remettre à flot et tester le moteur.

— Gilles, tu l'accompagnes.

— Je peux encore courir, j'ai de l'endurance.

— Je vois ça, mais ça m'arrangerait que tu y ailles aussi, avec un homme. Le p'tit aura besoin d'aide.

— J'en doute, mais je suppose que tu préfères que je n'assiste pas à la prochaine étape ? Vous avez repéré quelqu'un, c'est ça ?

Jayden le regarda un instant sans répondre. Puis finalement, il acquiesça.

— Tu veux me mettre en sécurité, ou tu veux juste que je n'assiste pas à la suite ?

Le souvenir des cris de torture lui revint instantanément à l'esprit.

— Sécurité.

Mais Gilles n'était pas convaincu, et la dureté du visage de Jayden le confirmait.

À droite, Diego aidait deux hommes à tirer le canot et le mettre à flot. L'un des deux inspectait l'embarcation et vérifiait sans doute que leur ennemi n'avait pas laissé une vilaine surprise dans le genre, « un trou discret dans le fond de l'embarcation ».

Puis, celui qui avait fait l'inspection fit un signe de tête à Gilles d'embarquer pendant que lui et Diego poussaient le canot.

Dès que la flottaison fut suffisante, Diego embarqua et l'homme, avec de l'eau jusqu'aux genoux, embarqua aussi. Jayden, sur la plage, les regarda partir, puis il se retourna vers ses hommes et s'enfonça dans la jungle.

Le moteur était électrique, et peu bruyant. Pas une grosse surprise. Mais ce qui l'était, c'était que la clé était restée à bord. Bien sûr, le tireur – si c'était lui – devait penser qu'il ne risquait rien à laisser la clé. Mais c'était une erreur, la preuve, ils lui avaient piqué son bateau.

Un tireur d'élite ultra formé commettrait-il cette erreur ?

— Un problème, monsieur Duprieux ?

Gilles se tourna vers le garde.

— Non. Enfin… je ne sais pas. Je me demande pourquoi la clé était à bord et pas dans la poche du propriétaire du bateau.

— Je ne vois qu'une raison, répondit le garde. Ils étaient plusieurs et au cas où celui qui avait la clé tombait sous notre contre-offensive, les autres pouvaient toujours récupérer le bateau.

— Cela ne me rassure qu'à moitié parce qu'alors, cela signifie que le tireur d'élite n'était pas seul ; or vous n'en avez attrapé qu'un…

Le garde acquiesça, soudain soucieux, à en juger par ses sourcils qui se rapprochaient.

— C'est quoi l'autonomie d'un tel bateau ?

— Deux ou trois heures. Ils sont lourds à cause des batteries, d'où notre petite vitesse.

— Et la jauge de la batterie dit quoi ?

— Pratiquement pleine.

— Cela signifie qu'ils viennent de très près. Ou alors ils auraient été largués par un yacht plus important, à proximité du rivage.

— Peu de chance. Les caméras sont toujours actives, malgré la tempête. Du sommet, on a une vue panoramique. Un bateau de la taille d'un yacht aurait été repéré. Un esquif de cette taille-ci, peut-être pas.

Gilles fronça les sourcils.

— Alors, il était ici avant la tempête, rechargé à bloc pour pouvoir rejoindre un point éloigné, une autre île sans doute. Cette embarcation attendait. Mais après la tempête, quelqu'un a pris soin de venir s'assurer qu'elle était toujours bien dissimulée.

Le garde haussa les épaules.

— Ou alors…

Diego et le garde le regardaient avec curiosité.

— Ou alors, reprit Gilles. On savait qu'on trouverait le bateau. Et qu'on le… Merde !

Le garde avait blanchi d'un coup et sans attendre, il bifurqua vers la plage ouest.

— La jauge ! cria Diego. Elle est descendue d'un coup !

— On saute ! hurla le garde en plongeant dans l'eau sans regarder si les autres suivaient.

L'embarcation s'était presque renversée dans son mouvement, mais Gilles attrapa un Diego tétanisé et le balança par-dessus bord.

Ils nageaient depuis moins de dix secondes lorsqu'une forte déflagration retentit et les souffla par l'arrière.

Diego avait la tête sous l'eau, mais pas lui. Il fut assommé pendant un moment, par le souffle. Désorienté. Mais c'était une chance qu'ils étaient sous l'eau en grande partie, car les débris ne les avaient pas touchés.

Le garde revenait vers eux et aida Gilles à garder la tête hors de l'eau.

Je m'en souviendrai de cette putain de croisière dans les Caraïbes !

Ils étaient sur la plage, à bout de souffle malgré la faible distance. L'adrénaline étant retombée, ils étaient exténués.

Gilles fut pris d'un fou rire nerveux.

— Je crois que quelqu'un m'en veut très fort, dit-il entre deux rires déments.

— Non, répondit le garde. Je crois qu'ils voulaient que l'on ramène le canot dans notre hangar, avec nos autres bateaux. Ils auraient fait exploser leur bombe à ce moment-là, et nous n'aurions plus eu de bateaux pour quitter l'île.

— Il y a toujours l'hélico.

— Huit personnes. Dix, en se serrant et en mettant les plus légers. Le temps d'en faire venir un autre…

On courait, à leur droite. Le garde avait perdu son arme dans la fuite. Gilles avait déjà une grosse pierre dans la main. Ça ferait peu de dégâts, mais c'était mieux que rien.

Diego tremblait de peur et Gilles lui donna la main.

Puis, Dinah fut sur eux et les lécha. Elle avait eu peur elle aussi.

Les autres chiens déboulaient aussi et formaient un cercle autour d'eux, têtes vers l'extérieur, pour les protéger.

Ensuite, Jayden et ses gars furent là. Il avait relevé Diego et l'observait sous toutes les coutures, lui frictionnant les cheveux.

Diego dut répéter trois fois que ça allait avant que l'homme le lâche.

Son uniforme était taché de transpiration. Sans doute encore plus à cause du stress de l'explosion et de leur course folle qui avait suivi. Il avait eu peur. Sa poitrine, serrée, gonflait rapidement le haut de la tunique, laissant deviner ses pectoraux saillants. Et lorsqu'il bougeait, Gilles ne pouvait manquer ses fesses, trop à l'étroit dans le bas du vêtement, elles étaient rondes et saillantes, et chaque mouvement les faisait tressauter de telle manière que Gilles aurait voulu les empaumer.

Ces uniformes sont tellement sexy… Ils étaient tous sexy là-dedans, même les filles.

Il aurait bien voulu que Jayden le prenne aussi dans ses gros bras, mais l'homme ne fit que lui taper sur l'épaule avant de demander un rapport à son garde.

— Un piège, je suis sûr, conclut le garde.

Jayden semblait penser la même chose.

— Cela signifie que nous ne sommes en sécurité nulle part, répondit-il. Il y a peut-être d'autres pièges.

— Diego et Gilles, vous rentrez à pied avec trois gardes et trois chiens. Nous poursuivons notre mission.

— C'est pas dangereux ? demanda Gilles.

— On n'est pas payé pour faire des biscuits au beurre.

Gilles savait reconnaître une rebuffade quand il en entendait une. Jayden avait utilisé un ton sans doute trop sec, mais il reflétait sa nervosité bien légitime.

— Et en rentrant, commencez les inspections du matériel.

— En commençant par le hangar à bateau ?

— Non. Il est bien isolé, et ces gars comptaient sur cet esquif pour tout détruire. On terminera par ça.

À l'aide de son talkie-walkie, Jayden prévint la maison de ce qui s'était produit ici. Forcément, ils avaient dû entendre l'explosion.

Mais qu'est-ce que je fous dans cette galère !

Ils marchèrent d'un bon pas, mais n'arrivèrent que vers quatre heures, épuisés par la marche forcée et les émotions.

L'accueil fut assez chaud, pour une fois.

Ricardo, confiné à l'intérieur et sous bonne garde, insista pour qu'ils prennent une douche, puis se reposent. Déjà, la garde fouillait les bâtiments, vérifiait les serrures, les blindages des portes. La ferme avait été verrouillée aussi, et les animaux y étaient enfermés, bien que là, aucun blindage n'empêcherait des personnes mal intentionnées de leur causer du tort.

Le cuistot et ses commis avaient récolté tous les légumes possibles, se préparant à un siège de « six mois », vu la masse récoltée.

Les fourneaux allaient tourner et les congélateurs se remplir !

Gilles sortait de sa douche lorsqu'il entendit la voix de Ricardo, dans sa chambre.

Il s'enroula dans une serviette et sortit pour le rejoindre.

— Je crois que j'étais plus en sécurité sur ce bateau de croisière avec ce connard d'Alejandro plutôt qu'ici, finalement !

Ricardo eut la décence de sourire.

— Peut-être, mais je te rassure, ce n'est pas toujours comme ça.

— Pas toujours ? Cela sous-entend que cela arrive quand même !

— Rarement, mais je ne peux pas nier que cela se soit déjà produit, dans une moindre mesure.

— Quelle vie ! Et moi qui me plaignais de ma vie ! J'ai eu plus d'émotions en quelques semaines qu'en une vie. Même deux !

Ricardo lui tapa sur l'épaule et y laissa la main.

— Je suis désolé.

Gilles haussa les épaules, peut-être pour chasser, l'air de rien, la main de Ricardo.

— Vais-je être libéré, à un moment ? demanda-t-il.

Ricardo haussa les épaules.

— À l'évidence, pas tout de suite.

— Je n'ai rien fait !

— Je te crois, mais même si je le voulais, nous sommes coincés ici. Cette attaque, ici, n'est certainement que la pointe d'un iceberg. Quelqu'un en veut à mon empire. Je ne peux pas risquer de quitter l'île.

— Nous serons bientôt tous morts !

— Non. Nous aurons ces salauds. Ils n'ont aucun endroit pour se cacher à long terme. Je doute qu'il y ait d'autres de ces scélérats ici. Ou alors un, ou deux. Guère plus, et Jayden peut contrôler ça. Alors qu'à terre, qui sait combien sont prêts à nous assaillir ?

— Je n'en crois pas mes oreilles !

Et c'était vrai. Si Ricardo disait vrai, alors dans dix ans ils seraient encore ici !

— Allons prendre l'apéritif, dit Ricardo, comme si Gilles n'avait pas parlé.

Prendre l'apéritif ! Il venait juste d'échapper à l'explosion, en mer, de son canot, et Ricardo en parlait comme si ce n'était qu'un détail insignifiant !

D'une façon ou d'une autre, Gilles devait sortir Diego de tout ça ! Ce gamin avait droit à une vie ! Ce n'était pas des trucs pour les enfants. Ni les ados. Ni les adultes, fallait bien le dire !

— Si je bois maintenant, répondit Gilles. Je me bourre la gueule !

Ricardo éclata de rire et tapa encore quelques fois sur son épaule, comme s'ils étaient de vieux amis.

Habillé pour le soir avec un pantalon blanc, une chemise à col Mao en lin écru, il chaussa les beaux souliers marron clair et se regarda dans le miroir.

En dehors de son nez, très rougi par le soleil, il avait une très belle allure. Sa jeune barbe commençait à ressembler à quelque chose, mais il voulait toujours la raser. Difficile à assumer quand on est entouré de gaillards à la barbe épaisse et noire, alors que la sienne était châtain clair, fine et moins bien fournie.

Le salon avait déjà quelques convives pour le soir. Toujours les mêmes.

Des gardes endimanchés, l'interrogatrice et ses deux sbires…

Oh. Et Jayden qui était revenu, douché et habillé pour le soir.

— Rentré bredouille ? demanda Gilles par politesse.

— Non. On a trouvé leur camp, un camp de deux personnes. Ensuite, on a mis la main sur eux, assez facilement.

— Bref, vous les avez ramenés à l'intérieur. Le loup est dans la bergerie. Ils pourraient cacher des clés, ou des armes.

— Où ça ? demanda Jayden avec un sourire ironique.

— Dois-je répondre ?

— Ils ont été fouillés et passés à la raquette.

— La raquette ?

— Un détecteur de métaux.

— Ou d'explosif ?

— Crois-le ou non, mais ils ont été testés pour ça aussi. Ils n'ont pas trop apprécié.

Jayden rit. Et la dame, qui s'était rapprochée, riait aussi. Charmante, délicieuse, tigresse.

— Ricardo se fait attendre… dit Gilles pour masquer son inconfort.

Pour un gars qui était pressé de *prendre l'apéro*, il mettait leur patience à l'épreuve !

Pourquoi la dame s'était-elle rapprochée ? Il aurait voulu rester « seul » avec Jayden !

— Je n'ai pas compris votre nom, demanda-t-il à la femme.

— Je ne vous l'ai pas donné, monsieur Duprieux.

— Vous pouvez m'appeler Gilles. Tout le monde le fait ici. Ou

presque.

— Appelez-moi Clara. Mais c'est un faux nom.

Gilles éclata de rire.

— Vous êtes bel homme quand vous riez, dit-elle.

— Tenteriez-vous de me séduire ? Vous savez que je suis un homme-à-homme, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. Un Gin Tonic ? J'ai cru comprendre que vous aimiez ça.

— Oui, effectivement, avec le champagne. Le bon, du moins. Pas un de ces demi-secs sirupeux.

— Je suis parfaitement d'accord avec vous ! dit-elle.

Voilà qui était intrigant. Hier, elle était inquisitrice, tortionnaire, impitoyable et aujourd'hui, elle était la douceur incarnée.

Elle se leva, et se dirigea vers le garçon qui s'occupait du bar, puis revint vers eux.

Zut, il n'en avait pas profité pour se rapprocher de Jayden.

— Et alors, ces gars ?

— Un garçon, une fille, très entraînés au camouflage, mais avec peu d'expériences avec les chiens. Je serais passé vingt fois devant eux sans les voir, mais les chiens les ont repérés facilement.

— Trop facilement ?

— Je ne dirais pas ça.

— Avaient-ils la télécommande pour faire sauter le bateau ?

— Mais c'est qu'il est perspicace notre Gilles ! Oui, ils l'avaient.

— Alors nous avons peut-être tous nos ennemis.

Ricardo fit son entrée, royale, comme chaque soir.

Il y avait ici un cérémonial que Gilles ne comprenait pas encore très bien.

Soit le garçon était mégalo, ou narcissique, ou il y avait quelque chose qui le dépassait. Il fallait toujours qu'il arrive le dernier, comme une vedette de cinéma.

Bien sûr, c'était le boss, ici. Mais il aurait aussi bien pu arriver le premier, non ? On n'était pas au spectacle où des inconnus « doivent vous voir » ! Il était entouré de ses gardes et de son personnel !

Peut-être que le garçon s'était pris le melon, à force. Et qu'il se la jouait

Louis XIV. Après tout, il était très très riche, et sans doute que ça monte à la tête ce genre de truc. Peut-être organiserait-il une visite lors de son *lever* ? Gilles sourit à cette référence. Ses cours d'Histoire étaient loin, mais il se souvenait de ça, au moins ! Le *lever du Roi* !

Ricardo, tu es vraiment un mégalo !

L'homme salua « Clara » et deux ou trois personnes avant de s'installer près de Jayden, sur l'accoudoir, ce qui ne ressemblait pas du tout aux manières habituelles du garçon.

Tout était dans l'attitude. Faussement naturelle. Oui, c'était un poseur doublé d'un charmeur.

Le barman, ou mixologue, il ne savait plus trop comment dire, apporta un plateau avec quatre verres. Il servit à Ricardo un cocktail bleuté, à Clara une coupe de champagne – zut, il croyait que c'était pour lui – une bière brune pratiquement sans col pour Jayden et le dernier verre était pour lui.

Un verre ciselé de losanges, surmonté d'une brochette de quartiers de citron vert, un liquide noyé dans les glaçons, légèrement doré. Son Gin Tonic ?

Clara se pencha vers lui.

— *Gin Tonic royal*. Je me suis dit que vous aimeriez.

— Royal ?

— Arrosé de champagne. La bouteille était ouverte, de toute façon…

Le visage de Gilles s'illumina.

Le verre sentait l'écorce de citron vert. Il hésitait à tremper la brochette dans le liquide sans savoir si elle était là pour ça, ou pour la déco…

Il but une gorgée et fut ravi. Cela ne dénaturait pas le Gin Tonic, en revanche, le champagne perdait sa subtilité. Un mousseux bon marché ferait sans doute l'affaire. Il doutait qu'il sente la différence.

Ricardo finit par s'installer dans « son » fauteuil, face à la baie, et convia Clara à le rejoindre.

Après ces émotions, l'alcool eut un effet accentué sur Gilles et sans doute, n'aurait-il pas dû reprendre un second… L'indécence du moment ne lui échappa pas. Ce luxe, cette distance, et dans les caves, des prisonniers qui avaient rejoint ceux qui avaient été torturés pendant qu'ici on buvait des cocktails de luxe. Oui, l'indécence.

Quant au troisième apéro… il se souvenait vaguement l'avoir pris en main, mais certainement pas de l'avoir commandé.

En revanche, il espérait bien ne pas oublier la poitrine de Jayden contre

laquelle il était appuyé. L'homme riait, en tentant de le garder debout.

Ricardo, lui, ne riait pas du tout, et Gilles retrouva les expressions faciales d'Alejandro qu'il lui avait trouvées au tout début.

Gilles regarda Jayden dans les yeux, puis, avant de se dégonfler, il déposa un baiser sur ses lèvres.

Jayden s'écarta immédiatement, le tenant à distance et riant de plus belle. Il parlait, mais Gilles ne comprenait rien.

Comment pouvait-il être si saoul, avec seulement trois verres ? Même bien dosés, ce n'était pas possible.

J'ai été drogué.

Tout tournait et la nausée montait, montait, montait.

Il allait vomir, mais il ne voulait pas se déverser sur Jayden.

Jayden… aux lèvres de velours… mais qui l'avait repoussé.

Bien sûr, crétin, qu'il t'a repoussé !

Des bras costauds l'entraînaient aux toilettes et il vomit sans la moindre élégance – comme s'il y avait moyen de vomir avec distinction !

Ça n'en finissait pas.

— Jayden ! s'entendit-il hurler. Jayden !

Les hommes riaient.

Sans doute un coup de ce garde homophobe. Forcément, il lui avait glissé un truc dans son verre pour qu'il se ridiculise !

— Jayden ! hurlait-il de plus belle.

— Il est pas là, mon mignon. Tu es à nous.

Il réalisa que les deux hommes, c'était les gars de Clara.

Gilles perdit brièvement connaissance, et s'éveilla, nu, allongé sur une sorte de table de gynéco.

Les deux collègues de Clara étaient là. Ils portaient des blouses d'infirmiers de salle d'op.

Le temps d'ajuster ses esprits et il constata que Clara était là aussi. En tenue également.

Elle mit des lunettes anti-éclaboussure sur le visage et remonta son masque.

Et Gilles hurla de terreur.

Gilles était aphone. Il avait crié. Comme ces hommes en bas, la veille.

Hurlé, quand les instruments avaient caressé sa peau.

Avait-il été torturé ? Non. Mais c'était tout comme, car la terreur de l'anticipation, elle, était bien là.

— Allons, Gilles. Petite nature ?

— Dites ce que vous voulez que j'avoue et j'avouerai ! Mais ne me torturez pas ! Je ne vois plus rien ! Tout est flou ! Qu'est-ce que vous m'avez donné !

— Rien de méchant. Enfin, si, cela pourrait l'être. Du Rohypnol. La drogue du violeur.

— Je ne veux pas être violé !

— On ne l'utilisera pas pour ça, vos petites fesses roses sont à l'abri. En revanche, vous devriez être hagard, somnolent, détendu. Je pense que vous avez un effet paradoxal. Agressivité et excitation. Vous étiez aussi désinhibé, avec Jayden, ce qui était attendu. Pauvre Jayden. Il n'y a pas plus hétéro que lui.

Était-ce pour cela qu'il l'avait embrassé, devant tout le monde ? Mince.

— Je veux vomir.

— Vous n'avez plus rien à vomir, et nous avons des questions. Après, nous vous donnerons un antidote et tout ira mieux.

— Vous m'avez drogué pour m'interroger ?

La lame d'un couteau courait sur ses jambes, effleurant ses bourses, menaçante, mais Gilles s'était apaisé. S'ils voulaient le faire souffrir, ils l'auraient déjà fait.

Cette évidence lui apparaissait clairement.

— Ricardo et Jayden préféraient des méthodes douces, avec vous. Ils ne croient pas en votre culpabilité, malgré les coïncidences plus que troublantes. C'est pour cela qu'ils ont fait appel à moi. Un visage d'ange peut parfois masquer un monstre.

— Votre visage n'a rien de celui d'un ange !

— Je ne parlais pas de moi, Gilles Duprieux, mais de vous. Mais merci pour le compliment, en passant.

— Mais qu'est-ce que j'aurais pu faire de si terrible ? ajouta Gilles ne comprenant qu'après-coup que Clara avait été vexée par ses mots.

— Vous voulez dire, à part vous retrouver sur cette île au même moment où des envahisseurs tentent de la prendre ? Et priver ainsi mon patron d'une retraite en toute sécurité ?

— Vous connaissez mon histoire.

— Bien documentée, vérifiée sous tous les angles. Mais il y a un trou dans cette histoire. Un trou que vous avez comblé de façon… abracadabrante.

— Un trou ? Quel trou ?

Il fut pris d'un spasme et vomit sur le gars à côté de lui. Clara se trompait, il avait encore des choses à vomir.

L'homme ragea et le menaça avec la pointe de son couteau, juste sous la gorge.

— Du calme, Carlo, notre ami nous avait prévenus.

L'homme retira son couteau.

— Quel trou ? reprit Gilles comme si rien ne s'était passé.

Peut-être que la drogue était efficace, après tout, car sa peur semblait se retirer plus le temps passait. La terreur d'il y a quelques instants faisait place à un certain… apaisement.

— Il n'y a pas qu'une seule coïncidence troublante, reprit-elle. Mais nous allons commencer par celle qui vous a amené ici. C'est assez surprenant, vous en conviendrez. Votre présence sur ce bateau de croisière est effectivement documentée. Votre absence aussi, bien que l'on vous voie descendre au premier port et jamais remonter. Nous admettons qu'un leurre vous ait remplacé au pied levé pour faire croire que vous étiez descendu. Vos deux « profils » ne correspondent pas. Si, entre le moment où vous dites avoir été jeté par-dessus bord et ce fameux port, vous n'aviez pas totalement disparu des caméras de sécurité du bateau, on aurait pu douter de votre récit. Votre « remplaçant » n'est pas clairement identifiable, il avait votre badge, et est sorti en évitant de regarder les caméras. Cela semble indiquer, qu'effectivement, vous avez disparu un soir. Ce qui nous trouble dans votre récit, c'est que vous ayez survécu à ce terrible ouragan, seul, en pleine mer, durant trois jours. Qu'en outre, vous ayez passé une dizaine d'îles, pour échouer, justement sur celle-ci. D'où notre questionnement. Avez-vous, ou non, délibérément sauté à l'eau, à un point convenu, et avez-vous été récupéré par des complices qui vous ont conduits ici, en avance sur la tempête ?

Gilles manqua de s'étouffer. À vrai dire, il avait du mal à respirer et transpirait beaucoup. Ils interpréteraient cela pour de la culpabilité, à coup sûr ! Mais c'était la drogue, et le choc !

— J'ai dit la vérité, rien que la vérité !

— Et pourtant, la coïncidence…

— Je me fous de vos coïncidences ! hurla-t-il. Je ne demande pas mieux de retourner sur cette croisière et de moi-même foutre à l'eau ce meurtrier d'Alejandro !

— Son profil n'est pas celui d'un meurtrier…

— Oh, vous l'avez étudié, lui aussi ?

— Vous n'imaginez pas ce que Ricardo peut faire, avec son argent. Quand on en a beaucoup, il y a des dépenses qui ne comptent pas quand elles sont nécessaires.

— Alejandro est un sale gosse pourri gâté, narcissique et d'une arrogance que je n'ai jamais rencontrée avant. En revanche, même moi je n'aurais jamais cru qu'il soit un meurtrier. Mais il l'est. J'étais le rival pour lui. Il voulait mon homme. Il voulait ma place. Paul est… était quelqu'un de formidable, jusqu'il y a deux ans. Ce crétin est tombé amoureux de ce salaud de fils de boss, et n'a pas eu les burnes de me le dire, et mettre fin à notre relation. Je crois qu'il m'aimait toujours, mais pour être franc, je ne suis pas sûr. Alejandro a dit que Paul ne saurait jamais choisir entre lui – entendez l'homme *parfait* – et moi, l'homme ordinaire. Alors il a volé ce choix à Paul.

— Le garçon semble très affecté par votre… suicide, même si la thèse officielle est que vous avez fui. Je vous le confirme.

Gilles aurait dû être apaisé par les mots de Clara, mais il ne ressentait que de la rage.

— Qu'il crève, et Alejandro avec.

— D'où notre seconde coïncidence troublante.

— Parce qu'une, ce n'était pas assez ?

— Il semble en effet. Mais nous en reparlerons plus tard. D'abord, vous allez retracer toute cette histoire.

— Encore ?

— Encore. Et encore. Et encore. Nous ne sommes pas pressés.

— Vos autres *invités* vous confirmeront que nous ne connaissons pas.

— Cela ne veut rien dire. Une bonne mission fait parfois appel à des gens qui ne se connaissent pas. Elle pourrait jouer sur deux tableaux. Les

méchants envahisseurs, et les charmants sauveurs. Vous avez sauvé Diego à plusieurs reprises, aujourd'hui encore, et vous avez sauvé Ricardo, comme si vous saviez qu'il allait être la cible d'un tir lointain.

— Oh putain ! Je le crois pas ! De la déduction, pauvre conne ! Je suis payé pour cela à mon boulot. Je dois discerner, dans les récits des gens, ceux qui cherchent à frauder de ceux qui disent la vérité !

— Et vous vous en sortez ?

— J'ai toujours ce boulot. Alors, je suppose que oui.

— Mon point est, vous pourriez vous faire passer pour un sauveur, pour attaquer l'empire de Ricardo depuis le cœur.

— Clara, vous cherchez à me faire avouer des choses que je n'ai pas commises et dont je n'ai même pas conscience, vu que je ne connais même pas *Monsieur Ricardo*, son empire et son trafic ! Il y a un moyen très simple de remédier à cela.

— Ah bon ?

— Déposez-moi là où je suis « officiellement descendu du bateau ». Je serai hors de vos pattes, loin de votre patron, et donc inoffensif.

— Loin de mon patron, oui, c'est vrai. Mais inoffensif ? Je ne crois pas, non. Il se fait que vous en avez vu beaucoup. Quand on est riche, comme Ricardo, on a forcément des ennemis qui utiliseraient n'importe quoi pour le faire tomber. Donc, non, nous ne vous écarterons pas.

— Alors, enfermez-moi, mettez-moi sur une autre île, que sais-je !

Clara sourit. À nouveau, comme une tigresse le ferait avant de dévorer une proie piégée dans ses griffes.

Elle jouait avec lui, faisait monter la tension.

Gilles soupira. Et merde, il l'avait traitée de « pauvre conne ».

— Qu'est-ce que vous voulez de plus…

— Toute la vérité.

Et Gilles répéta, mot pour mot, son parcours depuis qu'il avait surpris son homme au lit avec le fils de son patron.

Mais cette fois, peut-être à cause de la drogue, ou parce qu'il finissait par accepter la réalité, il pleura.

C'était un peu comme s'il acceptait la réalité. En étant sous l'influence de la drogue, c'était un comble. Mais oui, Paul l'avait quitté, et depuis des années. Pour ce crétin de bellâtre arrogant qui avait quoi de plus que lui ? Le fric, une grosse queue et l'endurance pour la rendre utile !

En fait, oui, c'était à peu près tout. Grosse fortune, une belle gueule et un corps bien foutu, et un équipement à rendre jaloux un âne. Mais au-delà de ça ? Rien.

Pourquoi tu m'as fait ça, espèce d'idiot de Paul de merde !

Il avait parlé tout haut, exposant sa honte, sa douleur.

Mais tant pis pour sa pudeur.

En fait, tant mieux. Parce que le dire, face à des gens, surtout des gens qu'il ne connaissait pas, et n'appréciait pas, c'était aussi admettre son erreur sans risque de laisser des traces permanentes. S'il s'était confié à des proches, ç'aurait été une tout autre histoire. Parce que ce qui a été dit ne pouvait plus être retiré et il aurait à vivre avec leur regard toute sa vie. L'erreur d'avoir été naïf, d'avoir été aveugle de la tromperie de son homme, c'était humiliant. Il avait cru à ces heures supplémentaires, bordel ! Il avait cru Paul, pour toutes les excuses. Même pour sa chute de libido !

Et pendant ce temps, il s'était envoyé en l'air avec l'autre con.

Avec ce fourbe, cet assassin, ce… Oh !

Mais voilà comment il pouvait prouver qu'il disait la vérité !

— Je sais comment je peux prouver ce que je dis !

— Ah ? Et comment ?

— Vous qui avez le bras si long, et visiblement des moyens sans limites, vous n'avez qu'à interroger Alejandro lui-même et le confondre ! Il niera tout en bloc, évidemment. Mais *Carlo* et votre autre gars, s'ils jouent aussi bien du couteau qu'ils en ont l'air, ils sauront lui tirer les vers du nez ! Et vous verrez que je n'ai pas menti !

Clara sourit.

— Marrant que vous disiez cela…

Marrant ? À se demander ce que ça avait de drôle !

Ils l'avaient reconduit dans sa chambre, où il s'était déshonoré encore deux fois en repeignant les murs du couloir, et le sol de la chambre.

Personne ne tenta de lui imposer de nettoyer. De toute façon, il les aurait envoyés balader ! Ce n'était pas comme s'il était responsable de son état !

Tout tournait autour de lui et respirer était difficile.

Gilles était toujours aussi nu, sur son lit, ou ailleurs. Avait-il été passé

sous la douche ? Il était mouillé. Il en avait l'impression en tout cas.

Plus certain qu'il n'ait pas imaginé tout ça. Il délirait. Oui, c'est ça, il délirait.

Insolation. Bouée. Naufrage. Pleine mer. Il était cuit par le soleil, immergé dans l'eau salée qui brûlait sa peau aussi sûrement que le soleil.

Il avait chaud, trop chaud. Il n'était plus sûr de rien. La confusion était totale.

Sa mémoire s'effaçait, s'altérait.

Il… il…

Paul. Que m'as-tu fait ?

Il avait une migraine épouvantable. Il faisait sombre, mais pas assez pour ne pas voir deux ombres penchées sur lui.

Deux gardes. Un homme, une femme. Et l'homme, c'était son « ami homophobe ».

— Il est réveillé, entendit-il.

Plus que jamais, il était confus.

— Aucune résistance, et ça se dit un homme !

— Arrête, crétin, tu n'aurais pas fait le poids non plus. Deux doses, en plus de l'alcool. Pas étonnant qu'il ait pioncé 24 h !

24 h ? Il avait dormi un jour entier ?

Il tenta de se redresser, mais les nausées, couplées aux migraines, revinrent immédiatement, comme une très sale gueule de bois.

— Bois, petit, dit l'homme.

Il y avait presque de l'affection dans ses mots, et pourtant, ils suivaient une insulte.

Gilles sentit qu'on le redressait, mais il était flasque, amorphe, comme un lendemain de veille vraiment trop arrosée.

Il tenta de boire au verre que lui tenait la femme pendant que l'homme le maintenait en position. Il en renversa la moitié sur lui, ne sachant pas bien contrôler sa déglutition, ce qui agaça l'homme. *Kevin*.

L'instant d'après, la dame l'essuyait avec le drap et ils le saisirent par les pieds et les aisselles pour le transporter sur un autre lit. Au sec.

Les deux gardes parlaient, peut-être à lui, ou entre eux. Il se sentait happé par le sommeil et sans doute qu'il se rendormit.

Gilles avait une perfusion.

Encore ! Décidément, cela devient une habitude !

La migraine était partie, et le tournis aussi. Mais les nausées étaient toujours là, même si nettement moins fortes.

Les deux mêmes gardes étaient dans la pièce et une lumière assez douce éclairait l'espace, cette fois.

Ils causaient dans un coin, adossés à une petite table et semblaient profiter d'un café, ou d'un thé. Leurs rires discrets ne ressemblaient pas à des moqueries, mais plutôt à deux amis qui partagent des souvenirs amusants. Gilles comprit, rien qu'à les voir, qu'ils se tournaient autour, l'un comme l'autre, mais qu'ils n'avaient pas encore osé faire le premier pas. Le pire, c'est qu'ils ne se rendaient pas compte que tout autre observateur, comme lui, le voyait. De la perte de temps, du gâchis.

En constatant qu'il était éveillé, ils se levèrent et vinrent le voir.

Un drap couvrait sa nudité, mais cela n'empêchait pas Gilles de se sentir complètement exposé.

— J'ai dormi longtemps ? demanda-t-il.

— En tout ? Deux jours.

Deux jours !

— Mais qu'est-ce que vous m'avez donné pour me fiche par terre comme ça !

L'homme haussa les épaules.

— Pas nous. Mais tu étais loin. Il a fallu te réhydrater.

Le gars indiquait la perfusion.

— Et tu as pas mal déconné. Apparemment, tu es sensible aux drogues.

Tu m'étonnes !

Gilles se souvenait de son opération aux amygdales, adulte. Il avait reçu un calmant avant l'opération et c'était comme s'il était complètement shooté !

À sa décharge, il ne prenait rien comme drogue. Ni pétard, ni poppers, ni ecsta, ni rien d'autre, même en soirée. Même l'alcool, il n'en abusait pas. Pas qu'il soit contre, mais il savait s'amuser avec peu, alors pourquoi en vouloir plus ?

Ceci expliquait peut-être cela.

— Et t'as embrassé Jayden, dit la fille.

Les deux gardes éclatèrent de rire et il sentit le rouge lui monter aux joues.

Oui, ça, il s'en souvenait.

— Et t'as glissé ta main sous sa chemise, ajouta l'homme. Pour lui palper les pecs, et l'autre main serrait une fesse. Ça m'étonne qu'il ne t'en ait pas retourné une !

Ils rirent de plus belle.

Oh mon Dieu, ça, il ne s'en souvenait pas. Il était mort de honte.

— Paraît que cette drogue désinhibe. Mais bon, on savait déjà tous que t'en bavais pour lui.

Oh merde… Il n'y aurait donc aucune limite à sa honte. Il n'était pas différent de ces deux gardes entichés, finalement. Tout le monde « savait » et personne ne disait rien.

— Jayden n'est pas comme toi. Là, il a compris que c'était la drogue qui parlait, et lui aussi, il savait que t'en pinçais pour lui, mais ne t'avise pas de recommencer. Il ne le prendra pas bien.

L'homme n'avait pas eu la réaction homophobe escomptée. Il n'approuvait pas explicitement, mais il ne l'avait pas insulté. Cela aurait été facile, pourtant. Gilles fronça les sourcils, perplexe.

Jayden, en plus, savait que ce gars lui cherchait des poux. Était-ce bien prudent de le mettre dans la même pièce que lui, presque seul à seul… était-ce pour se « venger » de son audace ?

Il avait peut-être l'esprit plus clair, après autant de sommeil, mais il était toujours aussi paumé.

— Tu peux manger, dit la fille. Le chef a fait de petits plats, mais il dit qu'il n'y a rien de mieux qu'une soupe de poulet et un sandwich au jambon pour récupérer vite d'une gueule de bois. Alors voilà déjà le sandwich, et je vais chercher la soupe.

Il n'eut pas le temps de répondre que la fille était sortie et que le gars s'avançait vers lui, les yeux soudain bagarreurs. Ainsi donc, il masquait son attitude face à la fille.

— Clara n'en a pas fini avec toi. Et moi non plus.

— Qu'est-ce que je t'ai fait ? Rien à ce que je sache.

— Tu crois vraiment cela ?

— J'aurais fait ou dit quelque chose dans mon sommeil pour t'offenser ?

— Et tu ne t'en rends même pas compte…

La porte de la chambre s'ouvrit. Déjà revenue ? Juste à temps !

— Kevin !

C'était Jayden.

L'homme se recula, mais ne décolla pas ses yeux de ceux de Gilles.

— Arrête, une bonne fois pour toutes. Je t'ai mis ici, avec lui, pour que

tu comprennes ce que nous savons déjà tous.

De quoi parlait-il ?

— Va faire un tour, reprit Jayden. Je prends le relais quinze minutes et dis à Maria de revenir avec toi à ce moment.

L'homme salua d'un très bref mouvement de tête et sortit. Cela frisait l'insolence, mais juste pas assez pour être remis à sa place.

Jayden soupira une fois la porte refermée.

— Tête de lard, dit Gilles.

— Si je n'en avais qu'une à gérer…

Il sourit légèrement.

— Je suis désolé, dit Gilles. Il semble que j'ai eu des gestes inappropriés.

Jayden confirma d'un léger rictus.

— Je suppose que c'est l'effet de la drogue, mais je ne me souviens pas de tout, apparemment.

— Que les choses soient claires, je ne suis pas intéressé. Et si j'avais pu l'être, je suis au boulot ici, donc dans tous les cas, ma réponse aurait été la même, et c'est « non ».

— Il y a quand même un espoir ? Après ?

— Non. Aucun. Vraiment aucun. J'ai l'esprit ouvert, mais ça, ça ne m'intéresse pas.

— Jamais essayé avec un garçon ?

— Non ! C'est pas du tout mon truc.

— Je vais te répondre ce que j'ai entendu dix mille fois, dans l'autre sens… *Si tu n'as jamais essayé, comment peux-tu savoir que ce n'est pas pour toi ?*

— Hahaha, bien essayé, mais je ne suis pas de ce bord.

— Ou alors… *Il suffit que tu tombes sur le bon gars*, non ?

— Si cela avait dû se produire, cela se serait déjà produit. Va-t'en comprendre pourquoi, mais j'attire plus facilement les garçons que les filles !

Il rit, comme si c'était amusant.

— Je veux dire que je me fais draguer partout, sauf par les filles ! C'est devenu une habitude. Faut croire que je dégage un truc que vous, les homos, vous aimez.

Oh putain que oui !

Cette fois, c'était Gilles qui riait.

— Mais les filles ? Elles devraient aussi tomber sous ton charme.

Gilles comprit que l'homme, malgré ses airs, était un grand timide. Autant avec les hommes, vu son absence d'attrait, il pouvait être « naturel », et donc sexy malgré lui, autant, avec les filles, il se recroquevillait dans sa coquille.

Gilles soupira. Un vrai hétéro.

— Dommage, j'aurai essayé.

— Même si j'avais eu un faible enclin à tester, ma position, ici, m'interdirait de franchir cette limite. Ne te fais donc plus aucune idée. Ce sera toujours non.

— En tout cas, notre tête de lard et Maria, ils sont prêts à la franchir, cette limite !

Merde, il avait cafté.

Jayden fronça les sourcils. N'aurait-il pas vu ?

— Et, Jayden…

— Oui ?

— Je suis désolé pour mon attitude, cela ne se reproduira plus.

— Je n'en doute pas. Et de mon côté, je m'abstiendrai de nager à poil dans la piscine pour ne pas te tenter cruellement.

— Oh, c'est inutile. J'ai l'habitude des choses inaccessibles, tu n'as pas idée. On vit dans un monde d'hétéros, avant tout, alors les tentations… Et puis, ce n'est pas parce qu'on ne peut pas s'acheter une Rolex qu'on ne peut pas regarder la vitrine, hein ?

Jayden rit généreusement.

— Mais à l'avenir, faudra juste éviter de me frôler avec ton sexe dans la piscine, même pour me sauver de la noyade.

— Ah, oui… j'avais remarqué, mais l'urgence…

— Je sais… mais ça m'a donné quelques fantasmes.

— Le propre des fantasmes est de rester dans la tête, pas de se réaliser. Je peux être un fantasme, ça m'honore en un sens, mais qu'on soit au clair, ne me le dis pas, ça, c'est embarrassant.

— Compris, chef.

Jayden lui tapa trois fois sur l'épaule, comme il le faisait souvent.

— Des nouvelles des prisonniers ? demanda Gilles pour changer de ce sujet incommodant.

— Ils sont interrogés, et ne craquent pas. C'est tout ce que tu dois savoir. Même la grande Clara est tombée sur un os, on dirait.

Gilles acquiesça. On le tenait à l'écart du résultat des interrogations, mais ce n'était pas surprenant. Étant donné qu'il était l'une des victimes de ces crapules, il aurait voulu savoir ce qu'il en était, et surtout, pourquoi.

— Sans rancune alors ? dit-il.

— Rancune ?

— Pour le baiser.

Jayden rit.

— Sans rancune. Par contre, faudra revoir ta technique, parce que j'ai connu mieux.

Gilles éclata de rire à son tour. C'était surréaliste.

C'est vrai qu'il avait craqué pour ce gros dur. Et sans doute parce qu'il percevait intuitivement qu'il était inatteignable.

Jusque-là, il n'avait pas admis l'échec de sa relation avec Paul. Alors sans doute avait-il voulu masquer sa douleur en se tournant vers un amant potentiel, mais impossible à atteindre ? Justement le mec canon, objet de tous les fantasmes ?

Sauf qu'en son for intérieur, il savait très bien qu'il ne l'aurait jamais, et tant mieux. Il n'était même pas surpris, pour être honnête. Et pas déçu de cette rebuffade. Si ce n'était pour la honte d'avoir été trop entreprenant qui le poursuivrait quelque temps, il serait juste soulagé.

Après tout, on ne sort pas de huit années de vie commune en se jetant dans les bras musculeux d'un homme, aussi beau soit-il.

Il devrait apprendre à être célibataire. Et c'est cela qui faisait mal. Une pointe dans la poitrine…

— Demain, il faudra te lever. Diego est intenable depuis que tu es isolé ici.

Gilles sourit.

— Il n'a pas de séquelles de l'explosion ?

— Non, et c'est grâce à toi, même si Clara dit que tu aurais très bien pu savoir que ce bateau allait exploser et que tout ceci était peut-être une manœuvre pour nous faire croire que tu n'y es pour rien.

Gilles leva les yeux au ciel.

— Il y aura toujours un complot, pour les complotistes. Un coupable, pour les accusateurs. Ils cherchent une vérité qui sied leurs convictions et ils la cherchent par tous les moyens. Je ne peux pas prouver ce que je dis autrement que comme je l'ai fait jusqu'ici. Mais la victime, ici, c'est moi.

Jayden agréa d'un tout petit mouvement de tête.

Gilles se rappela qu'il y avait des caméras, ici aussi, et donc, ils étaient sur écoute. Le garde en chef ne pouvait pas prendre position ouvertement, mais Gilles le sentait convaincu de son innocence.

Il avait mis du temps à se rendormir. Jayden avait été remplacé par Kevin et Maria, revenus avec sa soupe. Et pendant qu'ils roucoulaient dans un coin, il avait grignoté plus qu'il ne l'eût cru possible.

Plus tard, le « médecin » lui retira la perfusion et vérifia sa blessure dans le cou. Bien qu'elle soit refermée depuis deux jours, il la désinfecta, par prudence. De toute façon, après son séjour dans la mer suite à l'explosion du bateau, si elle avait dû s'infecter, ce serait déjà fait.

Il s'éveilla en sentant un baiser glacé sur la joue.

Il rêvait ? Il était toujours confus ?

Dinah !

La chienne était contente de le voir et cela facilita son réveil de voir un tel enthousiasme.

Enfin quelqu'un qui m'apprécie dans cette baraque !

Enfin… pas exactement quelqu'un, mais il s'en contenterait.

Diego aussi était content, mais il était contraint à suivre les ordres, donc il ne pouvait pas l'exprimer ouvertement.

— Je viens te chercher pour nager.

— Il est tôt ?

— Le soleil va se lever, dépêche-toi, c'est le plus beau moment de la journée.

— J'enfile mon maillot et j'arrive.

Le garçon sortit de la chambre, mais Dinah resta près de lui. Elle attendait ses caresses !

Ce qu'il fit. Brave bête.

Et dire qu'elle était plutôt effrayante avec ses oreilles taillées en pointes et sa queue coupée, façon « doberman » dans « Magnum » des années 80. Mais c'était juste une brave chienne, dressée pour garder. Peut-être pour tuer, aussi, mais on sentait que ce n'était pas sa vraie nature. Elle était brave et ne semblait pouvoir l'exprimer qu'avec lui.

— Ne sois pas trop bon avec ces choses-là, elles peuvent t'arracher un bras comme rien.

Gilles se tourna vers Kevin, lui fit un signe de tête, puis se leva.

Dans la salle de bain, il récupéra son maillot et après un passage aux toilettes, puis à la douche, il l'enfila. Il saisit un drap de bain sur l'étagère et suivit Kevin et Maria jusqu'à la piscine.

Il avait vu les traces de deux lits défaits, ces idiots n'avaient même pas partagé le même lit. La vie est trop courte, les gars, il faut profiter des moments que l'on a parce que demain, tout peut être fini. Et encore, « fini », ce n'est rien, mais on pourrait avoir un accident, ne plus être capable de marcher, ou perdre un bras, ou n'importe quoi qui ferait regretter de ne pas avoir « vécu » quand on le pouvait.

Deux gardes étaient dans la piscine. Un coup d'œil et Gilles vit qu'ils étaient en maillot. Sans doute à cause de Diego qui les avait rejoints ?

Le garçon fit une « bombe » pour entrer dans l'eau.

Ou alors était-ce à cause de Clara ? Pas d'autres filles en tout cas, car jusque-là, les gardes féminines étaient aussi nues pour nager que leurs collègues masculins. Une promiscuité inhabituelle. Il se demandait si à l'armée, en France, une telle proximité existait ou si cela était dû à une mentalité plus libérée venue tout droit de Martinique, mixée avec des coutumes colombiennes. Il n'était pas impossible, non plus, que ce soit juste l'influence de Ricardo qui rendait cela possible, ou souhaité.

Les oiseaux commençaient leur concert quotidien. Diego avait raison, le lever du soleil était un moment fabuleux. Cette lumière rasante, sur la mer, alors qu'ici, ils étaient encore dans l'ombre, ce ciel qui rosissait et des bouts de plage éclairés, pour peu, il se croirait en vacances. Comment pouvait-il à chaque fois tomber dans le piège ? Un paysage paradisiaque et hop, il oubliait qu'il était prisonnier, qu'il y avait des morts, des tortures, des explosions…

La chaleur était agréable à cette heure. La température fraîche de la maison faisait oublier les vraies conditions extérieures. Fraîche, ce n'était pas exactement le mot. On pouvait dire « froide ». Comme s'il fallait montrer que l'on avait un airco puissant ! Un, ou deux degrés de plus n'auraient fait de mal à personne, mais ça, c'était son avis de Parisien habitué au climat froid et humide.

Il laissa sa serviette sur un transat et entra dans l'eau. Il fit quelques longueurs tranquille tandis que les autres nageurs semblaient en pleine compétition. Diego en tête comme s'il devait prouver qu'il était à la hauteur.

Puis, à la sixième longueur, Gilles sortit, et il se vautra sur « son » transat pour regarder le jour s'installer. Et Ricardo fit son entrée, avec Clara au bras.

Ils riaient.

Elle avait un maillot une pièce d'un jaune éclatant qui faisait ressortir sa peau mordorée parfaite et pendant un court instant, Gilles oublia quel genre de monstre elle était. Ricardo, toujours aussi séducteur, avait un maillot que n'aurait pas renié un créateur de mode. Tissu aux couleurs vives, multicolores, avec une coupe particulièrement seyante et qui soutenait bien « l'attirail ». Il fit un plongeon et entama une série d'allers-retours tandis que Clara entra dans l'eau plus posément. Pas un regard dans sa direction.

Elle aurait pu prendre de ses nouvelles, après avoir surdosé son cocktail, mais non, elle l'ignorait, simplement. Et Ricardo aussi.

Diego vint s'installer sur le transat à côté de lui, et Dinah se coucha dans l'espace entre eux deux.

— C'est beau, hein ? dit le garçon.

— C'est magnifique, tu avais raison.

Pas que Gilles en doute, mais le garçon semblait si content de partager cela avec lui.

— Ça va bientôt faire un mois que mes parents sont morts.

Il avait dit cela sans émotion apparente.

— On pourrait cueillir des fleurs, si tu veux, et les déposer sur leur tombe.

Le visage du garçon s'illumina un instant, avant de s'assombrir à nouveau.

— C'est des trucs de filles, ça.

— Ne sois pas idiot. Tu as le droit d'être triste. Et qu'ils te manquent est parfaitement normal.

— Personne ici ne semble… non rien.

— Ne semble quoi ?

— … intéressé par ça.

— Ce n'est pas du désintérêt. Tu comprendras, en grandissant, que la mort des autres, ça fait peur, parce que ça nous ramène à notre propre mort.

Tes parents ne souffrent plus, c'est tout ce que tu dois te dire.

— Ils m'ont protégé jusqu'au bout.

— Et tu les aurais rendus fiers. Je n'ai jamais connu un garçon aussi courageux, si tu veux tout savoir. Tellement courageux, que ça me fait peur.

— Peur ?

— Tu as vu des horreurs.

Diego haussa les épaules, puis c'était comme s'il rétrécissait et redevenait un petit garçon.

— Je suis tout seul maintenant. Mais Ricardo, il ne me laissera pas tomber.

— Je n'en ai pas le moindre doute. En cela, tu as de la chance.

Diego se tourna vers Dinah et posa une main sur la tête de la chienne.

Jusqu'ici, Gilles n'avait encore vu personne caresser les chiens, pas même le jeune garçon. Diego avait besoin d'une présence.

— Alors, ça te dirait, après le petit-déjeuner, qu'on aille cueillir des fleurs ? Si Jayden nous laisse faire, je veux dire.

Diego accepta en jetant des coups d'œil furtifs sur les côtés pour voir si les gardes avaient entendu.

Un vrai p'tit mec qui avait déjà appris à ne pas montrer ses « faiblesses ».

Bien sûr, Gilles avait trop mangé. Mais comment résister à toutes ces bonnes choses ? Que des produits frais, des associations surprenantes de sucré/salé, et même des croissants ! Ici ! Après la piscine, il s'était habillé légèrement avec le short de jogging qu'il avait reçu en prêt et d'un tee-shirt dont les couleurs bleutées, par chance, étaient assorties. Il s'était enduit de crème solaire, puis était allé au déjeuner-buffet gargantuesque. Pas de gaspillage pour autant, il savait que ce qui n'avait pas été consommé se retrouverait dans le lunch, ou au petit-déjeuner du lendemain.

Suivis par deux autres gardes qui avaient pris le relais sur Kevin et Maria, Diego, Dinah et lui arpentaient les jardins, repus.

Diego tenait le sécateur et semblait hésiter, à chaque fois qu'il fallait couper une fleur comme s'il commettait un crime.

— Elles vont repousser, ne t'inquiète pas.

— Ce n'est pas ça, mais je prive le jardin de…

— De rien du tout ! Déjà, à part nous, personne ne vient ici ! Ensuite, on fait comme tu as dit, on prend les fleurs à l'arrière des parterres, là où l'on ne les voit pas, ou presque pas. Donc, on peut. Et Ricardo ne t'a pas empêché de le faire.

— Il ne le sait même pas !

— Bien sûr que si !

Gilles pointa les deux gardes qui les suivaient.

— Si tu crois qu'ils ne se sont pas assurés qu'on pouvait le faire…

Diego sourit.

Un bruit persistant montait. Un grondement. Le torrent ?

Non, un hélico !

Ils revinrent sur le plateau où avaient été réenterrés les parents du garçon et déposèrent les fleurs. Le garçon se rapprocha de lui, mais n'osa pas se mettre contre lui, alors Gilles l'attira dans son bras. Le garçon frissonna un moment, puis quelques sanglots lui échappèrent.

Bientôt, un hélico se posa sur la plage. Forcément, vu que l'héliport contenait déjà un appareil. Un appareil, qui, en outre, faisait de l'ombre aux panneaux solaires en dessous de lui !

Probablement qu'en d'autres temps, l'appareil se déplaçait et se rangeait ailleurs. C'est vrai que vue des jardins, la maison était moins belle à cause de l'énorme libellule mécanique. Jayden avait probablement ordonné qu'il reste là, tant pour une évacuation rapide, que pour éviter un sabotage.

— On a de la visite, on dirait.

Le garçon renifla, s'essuya le visage et le nez contre son avant-bras et confirma d'un hochement de tête les paroles de Gilles.

— Tu crois qu'on doit aller s'habiller ?

Il avait dit cela pour distraire le garçon du moment solennel dans lequel il avait sombré. Il aurait dû le laisser seul, un moment, mais sans doute que le gamin ne le souhaitait pas.

Dinah se frottait sur sa cuisse et butait avec sa truffe. Puis elle se mit debout et lui lécha le visage.

— Dinah !

Le garçon riait maintenant.

Il la chassa, et elle prit cela pour un jeu, car elle revint en courant et les évita de justesse, avant de détaler, puis revenir brusquement et d'esquiver une nouvelle fois.

Ils retournèrent vers la maison et Jayden, qui les attendait, les dirigea vers la grande terrasse et la grande piscine.

Ça sentait la visite officielle…

— On doit se changer ?

— Trop tard pour ça. Mais ça devrait aller.

— Je ne dois pas aller dans ma chambre ? Cela ne me concerne pas, hein ? Si c'est encore des amis de Ricardo, dans le genre de Clara, je préfère ne pas être là.

Jayden lui répondit par un sourire triste. Ou plutôt navré. Aïe.

Clara et ses sbires étaient là, mais pas Ricardo, qui travaillait sans doute dans ses bureaux, comme chaque jour.

Par prudence, Gilles se plaça à l'ombre d'un parasol, ce qui avait aussi comme mérite d'éviter d'être ébloui.

Les gardes s'étaient rassemblés, mais il en manquait quelques-uns qui étaient sans doute allés à la rencontre des nouveaux venus.

Enfin, on entendit des voix, par-delà la piscine à débordement.

Et puis des têtes, des visages essoufflés par la montée depuis la plage.

Trois gardes, suivis de deux hommes en complets noirs, à tête de garde du corps, eux aussi, mais inconnus au bataillon.

Sûrement un client, ou concurrent de Ricardo qui venait pour affaire.

Et puis, deux hommes.

Et Gilles sentit le sang quitter son visage et ses jambes ne purent plus le porter. Il s'effondra. Des bras le retinrent et le remirent sur pied, le soutenant.

Là, droit devant lui, Alejandro, et Paul.

Le fils de son patron avait un sourire tout en dents. Tel un requin prêt à se jeter sur une proie piégée. Il entrait ici en terrain conquis, comme s'il était familier des lieux.

Mais à leur tour, Alejandro et Paul l'aperçurent.

Le visage de Paul s'illumina, incrédule, et celui d'Alejandro cessa brusquement de sourire, tout aussi incrédule.

Tout avait été orchestré au millimètre, de cela, Gilles n'en avait aucun doute.

Clara s'était glissée près de lui, Jayden restait juste en arrière prêt à le

soutenir à nouveau si nécessaire.

Paul allait faire un pas, mais Alejandro le retint. Livide.

— Intéressant, murmura Clara, sarcastique.

Gilles n'aurait pas pu dire un mot.

Ricardo avait choisi son moment, comme d'habitude, pour faire sa *grande entrée*.

Et cela agaça profondément Gilles, parce que l'intensité du moment n'était pas à la théâtralité du maître de maison.

— Mon cher cousin ! s'exclama haut et fort un Ricardo avec sourire tout aussi machiavélique et d'une blancheur immaculée.

Clara se pencha à nouveau vers Gilles.

— Et ça, Gilles Duprieux, c'est notre deuxième coïncidence…

Gilles se tourna vers Clara, hébété.

— Le défunt père de Ricardo est le frère de votre patron. Surprenant, n'est-ce pas, comme le monde est petit ?

Gilles aurait voulu dire quelque chose. N'importe quoi. Mais c'était impossible. Il était submergé par tout.

Absolument tout.

Paul. Alejandro. Son meurtre raté, les parents assassinés de Diego, les envahisseurs, son interrogatoire, le coup mortel qu'il avait porté involontairement à un homme et maintenant, ceci.

Il regardait cette femme, sans la voir, cherchait dans ses yeux une explication, alors que c'était elle qui en attendait une.

Sa tête se mit à tourner et il réalisa qu'il ne respirait plus. Alors, il força l'air dans ses poumons. Ses genoux heurtèrent le sol, mais Jayden l'empêcha de tomber plus bas.

Paul. Il était près de lui. Le serrait dans ses bras, à genoux lui aussi. Pleurait. Son visage enfoui dans la poitrine de Gilles.

Mais Gilles le repoussa doucement.

Il tourna son visage vers Clara et articula, sans parvenir à sortir un son.

Ma chambre.

Peut-être que cet état de choc ci dépassait tout ceux qu'il avait ressentis, ou aurait dû ressentir en tout cas.

Pas que ce soit une somme ingérable d'émotions aussi diverses que contradictoires. Amour, haine, pour un Paul dépité et forcément manipulé, lui aussi dans un amour pervers pour un narcissique pourri gâté par un père trop permissif et abusant de sa position sociale. Il n'empêche que même s'il avait été manipulé, ou séduit, par cet homme, il aurait dû avoir l'honnêteté de mettre un terme à sa relation avec Gilles et ne pas jouer sur les deux tableaux.

Quelles qu'en soient les raisons, les explications, il ne pouvait pas s'en sortir comme ça. Gilles ne doutait pas qu'Alejandro était un manipulateur, il l'avait constaté lui-même. Peut-être qu'il avait piégé Paul à l'aimer, mais Paul s'était laissé faire. Menace de licenciement ? Tombé amoureux du bellâtre ? Aucune importance, ce n'était pas un accident de passage, un coup de queue d'un soir, c'était une aventure, et elle durait depuis trop longtemps. Paul avait-il laissé des indices ? Sans doute que Gilles aurait dû comprendre sa distance, sa chute de libido… Ah ! Il aurait pu ne pas avoir la naïveté de croire que ces heures interminables, au boulot, où il passait parfois des soirées, et même des nuits, étaient vraiment du travail. Oui, il aurait dû comprendre. Mais depuis quand c'est à la victime de faire le travail ? Il payait déjà bien assez cher !

Paul. Tu m'as lâché pour ça. Eh ben, bonne chance avec cette crapule !

On dit que l'on reçoit ce que l'on mérite. C'était sans doute vrai, souvent. Le karma. Paul recevait, là maintenant, la monnaie de sa pièce. Mais pourquoi lui, Gilles, devait-il être la victime collatérale de ce triste spectacle ?

C'était un véritable coup bas. Parce qu'en fin de compte, Paul avait ce qu'il voulait – un homme riche, beau, visiblement un bon coup au pieu – alors que lui, il avait tout perdu, même la vie, dans cette aventure. Sa vie d'avant, en tout cas.

Alejandro Ramirez, cousin de Ricardo ? Ricardo Ramirez, sans doute. Bien sûr, des Ramirez, c'était un peu le pendant de « Dupont » en France. Mais il aurait peut-être tilté plus tôt, s'il avait entendu le nom. Déjà qu'il leur trouvait une ressemblance à ces deux-là ! Maintenant, il savait pourquoi !

Ce n'était pas que le type colombien qu'ils avaient, c'était aussi des traits de la famille.

Tu parles d'une coïncidence… Clara n'avait pas tort, c'était troublant.

Il n'y était pour rien, et n'aurait jamais dû arriver ici pour toutes les raisons que l'on sait, mais c'était troublant, il voulait bien l'admettre.

Fortuit. Sauf, peut-être Alejandro, sur ce bateau de croisière. Qui avait peut-être profité du voyage pour être de passage « légitimement » dans le coin. Mais même cela, cela semblait être tiré par les cheveux. Clara finirait par s'en rendre compte. Sainte Clara, détentrice du Pouvoir ultime de vie ou de mort sur quiconque ! Elle avait sa vie entre ses mains. Elle le savait, et elle kiffait ça, la garce !

Gilles n'avait jamais douté de ses compétences. Il y a des gens qui « transpirent » ce en quoi ils sont bons. Et cette femme avait tout pour être une interrogatrice impitoyable. La distance qu'elle pouvait maintenir avec son « client », l'intelligence fine, sa compréhension de la nature humaine et de celle de la personne en face d'elle, la froideur requise pour assumer les conséquences de ce qu'elle faisait. Et elle aimait ça, oh oui, elle aimait ça.

Gilles avait senti la jouissance déborder dans ses mots quand elle avait dit « *et ça, Gilles Duprieux, c'est notre deuxième coïncidence* ». Des mots qu'elle avait anticipés, savourés, tournés dans sa tête, parce que tout avait été prévu depuis des jours, sans doute même avant qu'elle débarque ici, quand elle investiguait. Clara était une femme dangereuse pour qui se mettait en travers de sa route, et une précieuse alliée pour qui avait su s'offrir ses services.

Elle était telle une chatte traquant des souris, et une fois qu'elle en avait attrapé une, elle jouait avec elle jusqu'à décider de son sort final. Peut-être Clara le laisserait-elle partir, ou alors elle s'acharnerait sur lui jusqu'à une mise à mort lente, cruelle, et jouissive pour elle.

En somme, les gars prisonniers en bas étaient mieux logés. S'ils n'étaient pas déjà morts, ils connaissaient leur sort sans équivoque. Lui, il devrait vivre avec les angoisses jusqu'à la fin de son « jeu ».

Gilles n'avait voulu voir personne, pas même Diego. Ses deux gardes du jour restaient silencieux, comme s'ils savaient qu'il valait mieux se taire.

Ni Ricardo, occupé à causer avec son cousin, ni Jayden n'avaient cherché à l'approcher après ce « moment ».

Bien sûr, Clara et ses hommes devaient être en train d'écouter avec beaucoup d'attention les mots d'Alejandro. Et ceux de Paul. De leurs paroles, ou mensonges, dépendrait son sort. Si seulement cette femme avait assez de discernement pour voir que oui, les coïncidences, ça arrive, la preuve.

Mais il devait avouer que tout semblait fichu pour lui. Parce que tout pouvait aussi s'expliquer par une culpabilité. Il aurait pu avoir quitté le navire, prétendant à une chute, un meurtre, avoir été récupéré par des complices, déposé sur l'île juste avant la tempête, comme elle l'avait dit, et toute la suite

que l'on connaît. C'était plus plausible que sa version, pourtant vraie, des faits.

Il était cuit. Même s'il ne comprenait pas ce que sa présence ici, s'il était un ennemi, changerait. Il aurait déjà eu le temps de zigouiller Ricardo, s'il était un assassin.

Alejandro ne dirait jamais qu'il l'avait balancé par-dessus bord. C'était d'une évidence incontournable. Tout au plus admettrait-il la relation avec Paul, le fait d'avoir été surpris au lit, et peut-être, leur « discussion ». Mais il affirmerait avoir quitté la chambre et s'en être retourné auprès de Paul.

La théorie du suicide étant plausible, il consentirait à avouer avoir organisé, avec Paul et le commandant de bord, la « sortie » officielle de Gilles à l'escale suivante, et peut-être même se serait-il arrangé pour que *l'idée vienne* de Paul.

Oui, c'était exactement le genre de manipulateur que ce gosse de riche pourri gâté était.

Paul, lui, devait vivre un moment de soulagement. Il l'avait vu à son visage, donc il n'était pas de mèche avec le meurtre. Il avait dû gober l'histoire du suicide, et le revoir, ici, devait le soulager, car il n'avait pu manquer de se sentir coupable d'avoir incité la mort de Gilles. Oui, il était soulagé, c'était flagrant. Et il l'avait approché, l'avait serré dans ses bras, et avait pleuré. Mais ça ne pardonnait rien, n'excusait rien. Le fait est qu'il l'avait trompé depuis au moins deux ans, que leur couple, réellement, était mort depuis au moins ce temps-là, peut-être plus. Qu'il l'aime toujours un peu, c'était possible. On peut ne plus aimer au fond de son cœur quelqu'un et ne pas le haïr pour autant. Il y a des couples qui divorcent et restent amis.

Gilles était trop blessé dans son amour-propre pour un jour être capable de laisser une place à Paul en tant qu'ami.

C'était fini, et bien fini.

Les gardes changèrent, en fin de journée, et l'un des nouveaux venus lui proposa de rejoindre le groupe pour le souper. Gilles se contenta de regarder, avec des yeux vitreux, le gars. Puis il se retourna et chercha à s'endormir.

Ce qu'il n'arriva pas à faire de toute la nuit.

Il faudrait bien qu'il sorte d'ici. Il crevait de faim. Il entendait déjà de l'activité dans le couloir, mais rien qui indiquait que le jour soit déjà levé.

Il passa sous la douche, épuisé par une nuit blanche à tourner et retourner tout dans sa tête. Il enfila un tee-shirt propre et fut surpris de voir que ses tee-shirts sales avaient été lavés, repassés, pliés, rangés. Pareil avec

les sous-vêtements qu'on lui avait fournis. Ils n'avaient pas à faire ça. Qu'on lui indique la machine à laver et c'est tout !

Ses gardes l'attendaient dans la chambre, vifs, eux aussi, malgré leur nuit blanche. D'ordinaire, l'un des deux piquait du nez pendant que l'autre veillait, mais cette fois, son agitation avait dû les déranger.

— Je vais me trouver un truc à manger.

Les deux hommes acquiescèrent en même temps, et l'un d'eux le précéda et ouvrit la porte.

En fait, ils l'escortaient d'une façon différente de l'ordinaire. Ils ne se contentaient pas de suivre. Il était un peu comme une star de cinéma. Il aurait bien ri de la situation, mais c'était impossible.

Par les vitres, on voyait les jardins éclairés par les luminaires discrets, mais la nuit était bien là. Des silhouettes patrouillaient dehors et le garde de tête se signala en cognant trois fois la baie vitrée du poing.

Ici, des balises au sol diffusaient assez d'éclairage pour se déplacer sans allumer les éclairages généraux.

À la cuisine, on entendait du bruit et Gilles ne fut qu'à moitié surpris de voir qu'un des commis était déjà à l'œuvre, pétrissant du pain.

Il sourit poliment et s'apprêtait à abandonner sa pâte dans le pétrin pour s'occuper d'eux.

— Non, ne t'inquiète pas, dit Gilles. Je veux juste un truc à grignoter, et peut-être quelques réserves pour la journée… et à boire, tant qu'on y est. Je peux trouver cela dans le frigo ?

— Oui, monsieur. Il y a toujours des restes emballés sous cellophane. Vous pourrez facilement choisir ce que vous voulez. Le frigo de droite, si vous voulez bien.

Gilles lui fit un remerciement de la tête, alla jusqu'audit frigo et l'ouvrit.

C'était le plus gros frigo qu'il avait jamais vu. Il repéra rapidement les restes de la veille et piocha deux ou trois petits plats, sûr de ne pas tomber sur un truc dégueulasse, car jusqu'ici, tout avait été très bon.

Lorsqu'il ferma la porte du frigo, il sursauta en découvrant Ricardo.

L'homme était en pyjama de soie. D'une finesse telle que ses formes – qu'il connaissait déjà pour l'avoir vu nager nu – étaient très visibles. Même sa relativement faible pilosité transparaissait, c'était dire la finesse du tissu.

— Déjà debout ? demanda l'homme un peu froidement.

— Une petite faim.

Ricardo opina du chef.

— Moi aussi, dit-il. On mange ensemble ? Sur la terrasse de la piscine ?

— Vous êtes chez vous, vous mangez où vous voulez, mais… je préférerais aller dans ma chambre, pour ma part.

Gilles fit mine de passer, mais Ricardo l'attrapa par l'avant-bras avec une fermeté surprenante.

— J'insiste.

Gilles soupira.

— Eh bien, puisque je n'ai pas le choix, je vous suis.

Ricardo sembla pris au dépourvu et un instant de morosité passa devant ses yeux.

Ils sortirent et les gardes suivirent avec des assiettes, des verres et une carafe d'eau.

— Un café, éventuellement ? demanda Ricardo.

— Alors je suis sûr de ne pas dormir du tout.

Ils s'installèrent sur une table ronde. Les parasols avaient été repliés pour la nuit.

Des lanternes furent allumées tout autour d'eux pour y voir plus clair sans pour autant tout allumer, comme d'ordinaire le soir.

Ricardo lui indiqua une place et Gilles s'y affala.

Il était trop épuisé pour ceci. Il voulait juste bouffer et retourner au lit. Point à la ligne. Ricardo allait lui tenir la jambe pendant des heures.

Des insectes volaient déjà tout autour d'eux, mais n'étaient pas « menaçants ». Pas de moustiques, jusqu'ici !

— Tu dois te poser beaucoup de questions, dit Ricardo en ouvrant les différents plats.

Gilles faillit recracher son verre d'eau.

— Des questions ? Non… dit-il. Pourquoi aurais-je des questions ?

Ricardo sembla décontenancé.

— Évidemment que j'ai des questions ! Et déjà, pourquoi mange-t-on ensemble ? J'ai cru comprendre que j'étais l'ennemi !

— Tu reconnaîtras que les éléments sont perturbants. Mais si tu veux mon avis, personne ici, à part quelques-uns, ne croit cela. Nous devons être prudents.

— Tu as l'air… gentil. Ton cousin est un monstre. Qui me dit que tu n'es pas comme lui ? On ne bâtit pas des fortunes en étant gentil, n'est-ce pas ?

— Pas faux. Mais contrairement à mon cousin, et mes autres cousins et cousines, je me suis bâti seul. Mon père avait une fortune, certes, héritée pour partie de son père à lui, comme ses deux frères. Mais je me suis attaqué à une part de marché que les autres n'ont pas suivie. Ils sont sûrement jaloux de ma réussite, car si j'ai eu les fonds de base pour assurer mes ambitions, je me suis fait tout seul, mais ils sont assez riches eux-mêmes pour que ce ne soit pas un problème.

— Quand on est riche, on dit qu'on en veut toujours plus.

— Sans doute, je ne le nie pas, mais il y a des limites. De plus, si je meurs, ils savent qu'ils n'auront rien, il vaut mieux que l'on reste partenaires qu'ennemis.

— Partenaires ?

— En quelque sorte. Eux, on dira que leur fortune, c'est les paradis fiscaux. Tu l'auras compris toi-même.

Non, il ne l'avait pas compris, parce que Paul ne l'avait jamais dit. Il savait que la fiduciaire gérait des placements, mais ce type de placements ? C'était légal ? Sans doute, oui, sinon le père d'Alejandro n'aurait pas pignon sur rue à Paris.

— Je ne sais toujours pas ce que tu fais, je rappelle.

— Import-export, mondial, pas juste l'Amérique du Sud. Je finance des start-ups dans le domaine médical, mais pour cette partie-là, j'attends toujours que ça rapporte. Et puis, j'ai les parts des compagnies d'assurances de mon père, comme mes deux oncles.

— Et tout ça fait de toi un millionnaire ?

— Un peu plus qu'un millionnaire… Mais ce n'est pas l'objet, n'est-ce pas ?

— Je crois que tu es un baron de la drogue.

Ricardo éclata d'un rire spontané assez rare pour être noté.

Voilà la vraie différence avec son cousin. Quand il riait, il irradiait une véritable joie, il n'y avait aucune hypocrisie ni aucun artifice.

Alejandro était sans doute plus beau, d'un point de vue strictement plastique, mais Gilles ne lui trouvait aucun charme. Et il semblait déjà, à une trentaine d'années, atteint de jeunisme. On le sentait guetter les premières rides, et sans aucun doute, se tartinait-il déjà de « sérum anti-âge » luxueux à l'efficacité douteuse sur une peau jeune. Il vieillirait mal, tentant par tous les

moyens de « sembler » jeune, botox, fils d'or, lifting, implants capillaires, colorations qui rendaient la coiffure « terne » et « morte », et tout le monde verrait le subterfuge et qu'il n'acceptait pas son âge, tout simplement.

Ricardo, lui, se rirait de son âge, de ses rares cheveux blancs et de ses rides. Il était certes tiré à quatre épingles, mais il semblait en phase avec lui-même. C'est en tout cas l'impression qu'il donnait.

— Je touche un peu à la drogue quand même. Médicale, cela va de soi. Contrôlée par l'État. Un marché que je n'aurais pas dû prendre tant il est sous le feu permanent des projecteurs et des critiques. Ça rapporte gros, faut être honnête, mais je peux m'en passer.

— J'imagine.

Gilles mangea un peu, et très vite il n'eut plus faim. Ce qui le surprit lui-même vu qu'il n'avait plus rien avalé depuis le petit-déjeuner de la veille.

— On nage ?

— Je n'ai pas mon maillot.

— Il fait nuit !

— Les lumières sont allumées.

— Tous ces gardes t'ont déjà vu nu. Je te rappelle que pour quelqu'un qui est pudique, tu restes souvent nu dans ta chambre, et il y a des caméras. On t'a dit qu'il y en avait, non ?

— Oui, après-coup.

Ricardo se leva, et défit son pyjama. Il le laissa glisser au sol. Ce tissu… glissant sur sa peau… Oh merde, c'était comme un strip-teaseur, mais en mieux. Le pyjama, fin et souple, avait contourné ses jambes, son sexe, son corps en glissant sur le sol, comme pour mieux en révéler les contours.

— Qu'est-ce que tu regardes ? demanda Ricardo.

— Rien, la vie est injuste. Certains semblent tout avoir.

Ricardo rit doucement et tira sur son bras pour l'aider à se lever, puis il se retourna et plongea dans la piscine.

Gilles se déshabilla vite fait, regardant si on l'observait. Et, bien sûr, c'était le cas, puis il s'enfonça aussi vite que possible dans l'eau en masquant ses parties intimes d'une main.

L'eau tiède était agréable. On sentait que le jour ne tarderait plus à se lever, car il y avait comme un frémissement de lueur sur la gauche.

Il nagea, conscient que les spots de la piscine rendaient sa nudité plus visible que sur la terrasse. Tant pis.

Ils n'étaient « que » deux, puisque les gardes restaient discrets.

Ricardo faisait des longueurs avec énergie, et lui, mollement, pour se détendre, pas pour se muscler.

Il craignait que les autres arrivent, comme il était d'usage de se baigner très tôt, avant les brûlures du soleil.

— Je vais retourner dans ma chambre.

— Tu ne dois pas t'enfermer.

— Et affronter ce sale type et mon ex ? Non. Peu pour moi. Ah, vous avez dû vous marrer en m'entendant parler de lui. Vous saviez exactement de qui je parlais et pas un ne m'a laissé entrevoir un truc. Je vous en veux tous pour ça.

— Désolé, mais il le fallait.

— Bon, je pars, et que Clara passe me voir pour me dire si elle me cuisine davantage, ou si je suis libre de partir.

— De partir ?

— Je ne vais pas rester ici tout même ! Pas après tout ça !

Ricardo avait l'air déçu.

Pendant un moment, il n'y eut plus que les bruits des insectes, et ceux des oiseaux, qui commençaient à bouger et se manifester.

Des bruits très différents de ceux du jour. C'était… apaisant. Mais le moment ne se prêtait pas à cela. Comme il n'avait pas de serviette de bain, il rentra, mouillé, dans la maison, abandonnant son assiette sur la table après que le garde lui avait fait signe de la laisser. Ses vêtements devant lui pour cacher son intimité, il entra dans la chambre, se sécha à la salle de bain et enfila son slip, puis il se recoucha, et cette fois, il s'endormit.

Il se leva vers midi, avec le terrible dilemme de savoir ce qu'il devait faire. Sortir et s'installer sur un transat, comme s'il était chez lui, ou rester ici.

La faim, revenue après le grignotage de la fin de nuit, le poussait à sortir. La raison, également, car il ne pouvait pas rester enfermé toute sa vie.

Mais il redoutait le moment, « la scène ».

Parce qu'il y en aurait une.

Le coup bas de Ricardo et sa clique, personnifiée par Clara, ne se digérerait pas facilement. Il savait aussi que bouder ne servait à rien, ni pour lui ni pour personne.

Alors, il enfila son maillot, se badigeonna la crème solaire sur tout le corps, s'arma d'un drap de bain éponge immense, sans doute prévu pour les transats, et sortit avec ses deux ombres silencieuses.

Il passa devant la « petite » terrasse. Personne. Peut-être qu'il pouvait s'installer ici et rester discret.

Ou alors, aller sur l'autre ? La grande terrasse ? Avec tout le monde ? Le choix n'était pas vite fait, car les deux présentaient des avantages. La grande terrasse, mieux équipée, avec une vue plus large, permettrait de se reposer comme s'il ne boudait pas. La petite aurait l'avantage de la discrétion, mais sûrement, un des gardes signalerait qu'il était ici et alors, il aurait à répondre à des questions enfantines du genre « Et pourquoi n'es-tu pas venu avec les autres ? ».

Il était déjà agacé. Alors, il remonta le demi-étage vers la grande maison, d'un pas franc.

Il entendait parler dans le salon, mais ne s'y arrêta pas. Alejandro et Ricardo discutaient, un verre à la main et leur conversation s'interrompit un instant, avant de reprendre.

Dehors, pas de trace de Clara ou de ses deux toutous, c'était déjà ça. Par contre, Paul était installé, à gauche, sur un transat. Il s'installa donc à droite, tirant bruyamment sur un parasol pour être à l'ombre. On lui avait fourni tout ce qu'il fallait, sauf des lunettes de soleil et cela était très gênant sous ces latitudes.

Forcément, Paul l'avait vu, à moins qu'il soit profondément endormi. En tout cas, il resta sur son transat.

Gilles redressa le fauteuil pour être en position semi-assise, face à la splendide vue, étala son drap de bain, roulant une extrémité pour y reposer sa tête comme un coussin, et s'installa.

Pratiquement tout de suite, une ombre apparut à ses côtés. Il s'apprêtait à renvoyer Paul vertement, mais c'était le barman.

Alors, déterminé à se détendre, il prit un Gin-Tonic royal, mais en insistant sur le « *sans la petite touche de Clara* ». Le garçon eut la décence de rougir et s'éclipsa.

Plus tard, on lui apporta de quoi grignoter, et tant mieux, car il redoutait le moment où il devrait se lever et faire face à Paul.

La chaleur était intenable, car le parasol, s'il isolait de l'ardeur des rayons lumineux, faisait un peu effet de serre aussi. Finalement, il se leva. Paul prétendait dormir, mais il le connaissait assez pour savoir qu'il n'en était rien.

Gilles fit quelques longueurs et dans la maison, malgré le reflet, il vit

que Ricardo et Alejandro le regardaient.

Puis, il se recoucha sur son transat et se laissa sécher naturellement.

Malgré la crème solaire, il sentait qu'il passait sa limite d'exposition, alors, il reprit ses affaires, et avant de retourner dans sa chambre, il arpenta un peu les jardins, ayant décidé de repasser par l'autre terrasse pour rentrer et éviter Ricardo. Et surtout Alejandro.

Dinah le surprit au détour d'une allée entre deux terrasses fleuries. Elle surveillait ses deux gardes. Il avait presque oublié leur présence, à ses basques, tant ils restaient discrets et que leur présence était devenue « naturelle ».

Il caressa un moment l'animal, puis, sur un coup de tête, il se décida à descendre jusqu'à la plage, mais ça, cela requérait peut-être l'autorisation des gardes, car rien n'indiquait que tout risque était écarté.

— Je voudrais descendre jusqu'à la plage, c'est d'accord ?

— Ricardo a dit que vous pouviez aller où vous voulez.

Zut, s'il avait su, il serait allé bronzer en bas. Demain, il ferait ça.

Descendre allait assez vite, car les marches avaient été bien pensées. Mais il se souvenait de la remontée. Ce serait autre chose. La chienne courait devant, revenant fréquemment pour voir ce qui le retenait, et repartait aussitôt, tout heureuse.

Le bar de la terrasse intermédiaire, qu'il n'avait pas encore vu en fonction, avait été restauré sans qu'il ait vu quelqu'un y travailler. À quoi pouvait-il bien servir, vu que jusque-là, personne ne venait s'installer sur ce plateau ? Il poursuivit sa descente et foula enfin le sable fin. La plage était propre. Soit les feuilles et détritus de la tempête avaient été nettoyés, soit l'hélico avait fait l'effet de « souffleur » en se posant ici et chassé les crasses plus loin.

Gilles découvrit qu'il y avait également un petit bar ici. Presque un cabanon, comparativement. En piteux état. La tempête ? Oui, certainement, mais l'abandon aussi, sûrement. Sans doute y stockait-on, d'ordinaire, des transats et autres matériels de plage.

Il se balada, les pieds dans l'eau, pendant quelques centaines de mètres, puis revint. Dinah était comme une folle. Elle courait dans l'eau, et lui, il chopait des bouts de bois et les jetait pour qu'elle les rapporte, ce qu'elle faisait avec une sorte de plaisir enthousiaste comme il n'avait jamais vu.

Il retrouvait le sourire, car il sentit des crampes dans ses joues, à force de rire.

— On rentre maintenant, dit-il.

La chienne prétendit ne pas comprendre, et elle détala loin devant.

Sur le trajet du retour, ses discrets surveillants étaient proches de lui, à peine deux marches plus bas. Leur proximité était un peu invasive comme s'ils étaient soudain entrés dans sa bulle.

— Plus de nouvelles d'ennemis ? Ce serait surprenant qu'ils ne fassent pas une nouvelle attaque, non ?

— Nous sommes prêts et nous surveillons toute l'île.

Comment surveiller « toute l'île » ? Cela semblait impossible. La première fois, avec juste deux concierges et un gamin, ils avaient pu accoster discrètement dans ce début de tempête qui avait distrait les occupants de l'île. Et si c'était encore le cas ? Une arrivée nocturne ? Se cacher la journée dans la jungle ? Une nouvelle invasion pourrait causer bien du tort.

Mais ce n'était pas à lui de dire cela, ses mots lui avaient déjà coûté assez cher comme ça !

Il repassa par la petite piscine, retrouva sa chambre, et se doucha.

Oui, il avait un peu cuit cet après-midi, il le sentait à l'eau sur son corps.

Il trouva de l'après-solaire et en abusa, puis il s'habilla pour le soir.

Maintenant, on verrait ce que Clara, Ricardo et Alejandro lui réservaient pour le reste de la soirée.

D'un pas décidé, il sortit de la chambre pour rejoindre le salon.

Gilles se sentait tout petit, face à cette sorte de rencontre jet set. Une première pour lui. Coincé entre les griffes de son hôte, et celles de sa tourmenteuse, il était particulièrement impressionné.

L'apéritif avait été tendu, c'est le moins que l'on puisse dire. Clara avait refusé le fauteuil que Gilles lui avait proposé – par politesse uniquement parce qu'il aurait préféré la jeter dans le torrent – et s'était assise sur l'accoudoir du sien. Comme pour affirmer sa supériorité sur lui.

Rétrospectivement, c'était peut-être une manière de le protéger des regards glacials d'Alejandro et de ceux, plus mielleux, de Paul.

Maintenant qu'il pouvait bien l'observer, Paul avait vieilli de dix ans en un mois. Des cernes noircissaient ses yeux, et même sa peau d'ordinaire si lisse semblait sèche comme celle de quelqu'un de malade.

Le remords ?

Qu'il s'étouffe avec !

Gilles avait pris « son » Gin Tonic royal, mais là où les autres avaient repris un second apéritif, lui, il avait tiré le premier en longueur. Ce n'était pas le moment de laisser son esprit s'embrumer, car il dirait, ou ferait, des choses inappropriées.

Il ne voulait pas se donner en spectacle, mais qu'est-ce qu'il avait envie de se jeter sur Alejandro et lui péter la gueule ! Un second apéro supprimerait ses réticences à faire juste ça. Par moments, il hésitait. Il se voyait lui démolir la face, peut-être même viserait-il son nez, juste pour l'enlaidir définitivement. Mais avec sa chance, cela ne ferait que le rendre plus beau, en mettant enfin un « défaut » sur ce visage trop parfait. Les gueules de brute, au nez cassé, c'était sexy aussi.

Kevin était derrière le fils de son désormais ex-patron. Et Gilles comprit qu'ils se connaissaient très bien. Kevin était arrivé avec la seconde vague de gardes et il était en train de se demander si cette seconde vague n'était pas, en fait, des gardes du père d'Alejandro, prêtés, ou arrivés anticipativement ici pour s'assurer que le terrain était sûr pour l'arrivée de l'enfant prodige. Pourquoi Kevin et ses collègues n'avaient-ils pas informé Alejandro de la présence de Gilles, dans ce cas ? Il y avait peut-être une raison à chercher dans le fait que le père du garçon l'avait peut-être interdit, pour ne pas nuire à l'enquête de Clara. Qui sait ce que pensait, effectivement, son ex-patron, de

l'attitude de son fils ?

Ceci expliquerait pourquoi « Kev » avait une telle attitude face à Gilles. Il était « l'ennemi ». Et Kevin n'était peut-être pas homophobe du tout, en fin de compte. Juste, protecteur.

La seule réjouissance était venue de Diego et Dinah, conviés, eux aussi, et qui s'étaient installés sur une chaise à côté de lui. Le chien allant même jusqu'à se coucher sur ses pieds, ce que Gilles avait laissé faire.

Oui, il était en sécurité, d'une certaine manière. Clara à sa gauche, un gamin de quatorze ans à sa droite qui n'hésiterait pas à prendre sa défense avec toute l'insouciance de son âge, et Dinah, doberman de garde à ses pieds.

Il aurait bien souri, en fait. Mais il savait cette protection temporaire.

Paul déviait ses regards, et tantôt, il voulait parler, tantôt, il se ravisait.

Dans tous les cas, il était dans l'ombre d'Alejandro.

Ce qui avait frappé Gilles, en fin d'apéritif, c'était qu'ils étaient ici en tant que couple. Pas en tant « qu'amis ». Leur relation semblait connue et acceptée de tous – y compris de Kevin.

Cela ne voulait rien dire d'autre que ce simple constat, mais à Paris, Alejandro n'était pas « out » du tout. Il y avait des rumeurs, et l'on sait comme elles peuvent être destructrices. Les gens pensent qu'il n'y a pas de fumée sans feu, mais pour le même prix, Alejandro aurait pu être juste un type pédant et trop bien fringué.

Cette façon de cataloguer les gens le dégoûtait, mais il ne pouvait nier faire exactement la même chose.

Jayden était, avec deux autres gardes, près de Ricardo. D'ordinaire, Clara aurait été près de lui. Il y avait donc un message dans cet arrangement de personnes. Un message qu'il n'avait pas l'habitude de lire, de comprendre ou tout simplement de percevoir.

De quoi Ricardo et son cousin avaient-ils parlé tout l'après-midi ? De cela ?

Assurément. Mais sans Clara, ce qui était surprenant, car elle aurait voulu savoir. Ou alors, elle était restée dans la salle de surveillance, avec les écrans vidéo, et avait écouté leur conversation ?

Gilles se mettait à penser différemment depuis qu'il était ici. Comme s'il était dans un complot.

Ce qui était le cas, en partie, mais sa participation était fortuite.

En face d'eux, à table, Paul et son nouveau mec. Quel « faux pas » de la part du chef de Ricardo d'avoir placé ses ennemis en face de lui comme si

cela allait les réconcilier.

Service cinq étoiles, qui passa sans que Gilles s'y intéresse. Il aurait mangé des spaghettis sauce tomate de chez Flunch que cela aurait été la même chose. Il n'avait d'ailleurs pas pris de vin, et s'était contenté d'eau pétillante.

Où donc était-il tombé ?

Comment rentrerait-il à Paris ?

Était-ce encore chez lui ? Paul devrait déménager, mais peut-être que c'est lui qui devrait prendre ses affaires et disparaître. Son boulot… inutile de dire que « papa » ne le garderait pas. Sa vie, quoi qu'elle devienne, ne serait plus jamais la même. Et la réalisation de tous ces changements forcés commençait à s'installer petit à petit. Et cela faisait mal, parce qu'il se sentait paumé.

Ricardo se donnait du mal, sans en avoir l'air, pour être un hôte correct, mais lui aussi était mal pris dans cette histoire. Que devait-il faire de lui ? Gilles en était bien conscient. Même si Ricardo avait finalement dit de quoi il vivait, Gilles ne croyait pas que l'on puisse amasser une telle fortune si « honnêtement ». Il y avait, là derrière, quelque chose de moche, et il en voulait pour preuve la sécurité dont il s'entourait. L'indice absolu de cette nécessité de se protéger, ce n'était pas Jayden et son équipe de gros bras qui le fournissait, c'était un gamin de quatorze ans qui savait manipuler des armes et qui avait déjà tué. Et l'on pouvait rajouter que ses parents avaient payé bien cher la position qu'ils avaient occupée ici. On n'apprend pas à son gosse à manipuler des armes à feu si ce n'est pas parce que l'on vit dans un monde dangereux. D'une façon ou d'une autre, il était dans une mafia. Peut-être pas celle de la drogue, mais dans tous les cas, ce qu'il avait vu ici était à ranger du côté « criminel » et non « légitime défense » comme ils le clamaient tous.

Bien lui en avait pris de ne pas boire, parce que Paul, lui, abusait.

Et lorsqu'à la fin du repas, Ricardo proposa une promenade digestive dans les jardins, Paul s'était invité au bras de Gilles. Alejandro l'aurait bien fusillé du regard, mais sans doute « qu'en mémoire du passé », il laissait faire, finalement.

Gilles se dégagea du bras envahissant de son ex, sans y mettre de gants. Il n'éprouvait que de la répulsion.

Le groupe déambulait dans les jardins éclairés, escorté par la dizaine de gardes, chacun prenant sa route et causant avec son homologue. Ricardo et son cousin avaient tourné à gauche, et Gilles, à droite. Vers le torrent.

— Je suis désolé, dit simplement Paul.

Gilles ne répondit pas immédiatement, il marchait, mécaniquement. Paul ayant un peu trop bu, il tituba et se raccrocha au bras de Gilles et cette

fois, Gilles le laissa en place.

— Désolé ? Mais de quoi ? De m'avoir trompé toutes ces années ? D'avoir monté ce coup sur le bateau ? De t'être indirectement rendu complice de mon meurtre ?

— Je… j'ignorais tout. Même le fait qu'Alejandro nous rejoindrait sur ce bateau. Je ne savais pas, je te le jure.

— Je n'y crois pas un instant, mais aucune importance, de toute façon. Il fallait que cela soit dit, c'est fait, maintenant, chacun sa vie. Mais ne m'en veux pas de ne pas te souhaiter une belle vie avec ce type. En plus, c'est une crapule égocentrique et tu en pâtiras tôt ou tard, mais je suppose que l'on a que ce qu'on mérite.

— Je l'aime vraiment.

Pan, dans la gueule.

Ça faisait mal. Mais enfin un peu d'honnêteté.

— Tu vas emporter tes affaires en rentrant à Paris, je suppose ?

Paul acquiesça dans l'obscurité, mais Gilles avait perçu le mouvement. Il soupira.

— Au moins, c'est clair.

— Et toi ? Je ne veux pas que tu souffres de ça. Je te laisse toutes mes parts de l'appartement. J'ai assez de côté, de toute façon.

— J'imagine. En plus, j'ai cru comprendre que tu gagnais bien plus que ce que tu m'as toujours affirmé.

— Ah, tu sais ? Je ne pouvais rien dire. Clause de confidentialité. Même à toi. Nos clients… c'est parfois des gens connus.

— Qui blanchissent de l'argent, ou le planquent dans des paradis fiscaux.

— Légalement. Tout est légal !

— Peut-être. Mais pas éthique, en tout cas.

— Nous n'allons pas refaire le monde.

— C'est clair. Qu'il crève. Quand tu vois cet endroit…

— C'est magnifique, n'est-ce pas ?

— Plus que ça, c'est le paradis sur terre. Enfin, pour moi c'est l'enfer, mais ça, c'est une autre histoire.

— J'en suis désolé.

— Ce que je veux dire, c'est que des endroits comme ça, cela me

rappelle la misère d'où je viens. On n'avait pas toujours à manger quand j'étais petit. Et j'ai réussi là où mes parents ont crevé dans la misère en donnant tout pour que leurs gosses réussissent. Et j'ai réussi. Pas comme ma sœur qui a épousé ce beauf, mais ça, c'est une autre histoire. Pareil avec mes crétins de frangins. Et quand nous avons été recueillis par mon oncle et ma tante, ça n'a guère été mieux. Et voilà qu'ici, des millions sont investis dans une résidence secondaire d'un luxe indécent. Avec un chef étoilé aux cuisines, un service digne des plus grands hôtels. Tu sais que quelqu'un fait mon linge ? Je n'ai même pas encore vu qui ! Je n'ai pas l'habitude qu'on touche à mes slips !

— Moi je le faisais.

— Ou moi les tiens.

Ils rirent soudain, complices, comme avant, pour un court instant.

Mais l'ambiance retomba aussi vite.

— C'est un coup de pute que tu m'as fait. Et je ne parle pas de la croisière. Je parle de ces années passées à me mentir. Et dire que je voulais tout arranger entre nous. Quel imbécile j'étais !

— J'étais coincé, tu dois me croire. Je ne pouvais rien dire. Alejandro… tu sais qu'il est discret sur qui il est.

— Et ? Je ne méritais pas de savoir ?

— Il avait peur que tu vendes la mèche.

— Tout le monde le savait. Tout le monde l'a toujours su, et si ça se trouve, ils savaient que c'était avec toi qu'il couchait et ils me regardaient tous les jours en pensant que j'étais le gros con de cocu qui ne voyait rien.

— Non ! Personne ne savait !

— La vérité, c'est comme l'eau. Elle trouve toujours son chemin.

Ils étaient arrivés au bord du torrent.

Il pourrait se jeter dedans, en entraînant Paul. Et tout serait fini pour eux deux. La tentation… elle était bien là. Quelque chose lui disait de le faire. En son for intérieur. C'était injuste pour Paul. Mais ne l'avait-il pas placé dans une situation similaire ? Condamné à suffoquer en silence ?

Il fit un léger pas en avant.

Ses émotions le submergeaient soudain. Les larmes affluaient, libératrices.

Paul le regarda dans les yeux. Ici, pas d'éclairage artificiel, juste la lune qui scintillait sur le tumulte du torrent. Le grondement de l'eau et le constant murmure des insectes et des quelques oiseaux qui avaient oublié d'aller

dormir.

Ses yeux étaient magnifiques, malgré les tracas qui les avaient fait vieillir prématurément. Un regard doux, comme aux premiers jours. Tendre, amoureux. Oui, Paul l'aimait encore. Mais pas comme il aimait son nouvel amant. En un sens, leur amour était plus profond. Voué à l'échec, sans doute, mais profond néanmoins. Ils auraient dû se séparer il y a longtemps, en bons termes, et repartir chacun de leur côté. Peut-être que Gilles n'avait pas vu ça non plus, et qu'indirectement, il avait ouvert la voie à cette trahison. Cela ne faisait pas de lui le responsable de la tromperie.

Mais là, dans ce clair de lune, sur une île de rêve, leurs yeux brillaient, comme à vingt ans.

Gilles ne pouvait plus parler. Mais il lisait, dans le regard de son ex-amant, ce qu'il ressentait au fond de lui.

Le torrent, c'était une fin honorable pour eux deux. Paul était d'accord.

C'était un peu comme Thelma et Louise, dans cet ultime moment. Paul se crispa à Gilles, comme pour lui dire, *je suis prêt*.

Vivait-il aussi un enfer, malgré ses paroles ? *Je l'aime vraiment*. Quelle cruauté ! La culpabilité, ces deux années, l'avait-elle bouffé de l'intérieur ?

Et sans doute que l'accumulation de tout ce qui s'était passé ces dernières semaines avait aussi préparé Gilles à *être prêt*.

Ensemble. À la vie, à la mort.

Paul déposa un baiser sur ses lèvres. Un baiser d'adieu, un baiser d'excuse.

Et Gilles l'accepta.

Un baiser d'adieu, un baiser d'excuse. Rien d'autre que cela.

Il ferma les yeux, et Paul aussi.

Et ils se laissèrent tomber en avant.

— Holà, les garçons !

Des mains les retenaient. Les gardes. Gilles les avait oubliés, un court moment.

On les tirait en arrière maintenant. De force.

Ils s'étaient lâchés, le moment était passé.

Un garde le tenait fermement par l'épaule et l'autre s'occupait de Paul.

Tout aurait pu être fini quelques instants plus tôt. Alors pourquoi était-il encore ici ? À ruminer sa peine et sa colère ?

Gilles se dégagea et tenta une nouvelle fois, seul, de se jeter dans l'eau. Mais des mains plus fermes le saisirent et le lancèrent sur le côté, avant de le traîner comme une merde en amont de la berge. Gilles se releva et parvint par miracle à s'échapper de la prise du garde. Il traça, droit devant, remontant les jardins vers la maison.

Il s'enfonça dans le bâtiment, jusqu'à sa chambre, et se jeta sur son lit.

Renoncer à la vie, à l'amour, accepter la défaite, ce n'est pas facile.

D'autant que pour lui, c'était la première fois. Paul était son premier amour. Celui dont on dit qu'il est le plus important, et qui conditionne tout le reste de la vie en créant un point de référence.

Bien sûr que Paul avait créé un « précédent », qu'ils s'étaient vraiment aimés, mais sans doute étaient-ils trop jeunes ? À vingt ans, ils n'avaient pas la même maturité qu'aujourd'hui, à vingt-huit. Auraient-ils fait la même erreur s'ils s'étaient rencontrés aujourd'hui ?

Ou alors, leur amour n'avait pas été une erreur, mais il n'était tout simplement pas destiné à durer ?

La nuit fut pénible et, bien sûr, la surveillance s'était renforcée. Les gardes avaient cafté, et ils l'avaient rapporté à qui de droit.

Gilles aurait voulu les bras de Jayden, là tout de suite, pour la nuit. Pas pour faire l'amour. Non, ça, il avait compris que l'homme ne serait jamais à lui. Mais pour le réconforter. Un peu comme il avait réconforté Diego. Des bras, et c'est tout. Une présence.

Il se sentait tellement seul, même s'il était constamment entouré. Seul, comme un petit gravier dans un paquet de riz. Isolé. Paumé. Pas à sa place.

L'aide vint d'où il ne l'attendait pas.

Plus tard dans la nuit, Ricardo était passé « voir comment ça allait », mais bien sûr il ne pouvait rien lui dire, outre ses sanglots. Cela confirmait que les gardes avaient rapporté l'incident jusqu'à lui. Ricardo était reparti après avoir posé, un instant, sa main sur son épaule.

Un geste qui l'avait décontenancé, car jamais ce probable « Parrain » n'avait manifesté d'intérêt réel pour sa petite personne. Une, peut-être deux minutes après son départ, la porte s'était rouverte, et Dinah était entrée.

La chienne était venue le renifler, grimpant sur le lit – ce qui était assurément interdit – et s'était allongée contre lui avec de petits glapissements plaintifs.

On dit que ce sont des bêtes, mais elles sont sensibles aux émotions. Et

Ricardo aussi, d'ailleurs, car il avait compris, sans pouvoir agir autrement que comme ça.

Gilles avait enserré la terrible bête, supporté ses léchouilles sur son visage pour essuyer ses larmes, et il s'était finalement endormi. Avec elle dans les bras.

Gilles se décida à reprendre ses routines.

Douche. Maillot. Piscine. Petit-déjeuner.

Il aurait bien lu un roman ou quelque chose, mais il n'y avait pas de livres ici.

Il réalisa, après un mois, qu'il était coupé de tout contact extérieur, de tous ses réseaux sociaux. Et jusque-là, les nouvelles du monde ne lui manquaient pas. Pas plus que ses contacts sur Facebook, pour être honnête.

Ils auraient dû être revenus de croisière depuis longtemps. Comment Paul avait-il géré son « congé prolongé » ? Sans doute qu'avec le fils du patron comme alibi, c'était plus facile. Peut-être même faisait-il du télétravail, ici, ou depuis l'hôtel où ils avaient dû finir le périple après le bateau. Le temps de faire le « deuil » de Gilles…

En tout cas, les deux larrons n'étaient pas en vue jusqu'ici.

Gilles ne savait même pas où ils dormaient.

Il y avait peut-être un quartier « invité ». Lui, il était dans celui des gardes. D'ailleurs, ces derniers occupaient les autres chambres du couloir, ce qui renforçait la « légitimité » dudit couloir. Et Diego, était-il seul dans ses appartements ?

Des questions inutiles. Parce que ça ne le concernait pas. Mais une chose était certaine, il était loin d'avoir vu toute la maison malgré son long séjour ici, car il fallait aussi loger les cuistots, les gens qui s'occupaient de l'ordre ici, la nuit, sans doute, vu qu'il n'avait vu personne. Et même, les jardiniers. Ou alors, c'étaient les mêmes personnes qui effectuaient tantôt une tâche, tantôt une autre ?

Il était tellement peu familier de la vie « avec des domestiques » qu'il ne comprenait pas le fonctionnement. Il semblait que la discrétion soit le mot d'ordre. Il n'empêche, ces gens étaient des « invisibles » et cela était insupportable pour Gilles. Parce que c'est aussi ce qu'il avait été toute sa vie professionnelle. Il faisait le job, mais il n'était « rien ».

Triste, non ? Triste d'être indispensable, et pourtant relégué loin des yeux.

Il retourna en chambre, se barda de crème solaire, et alla rôtir ses chairs au soleil. Pas trop longtemps, parce qu'il avait toujours les excès d'hier à éliminer.

Il rejetait ce mode de vie des gens riches et oisifs, mais s'il devait être honnête, il pourrait vite s'habituer.

Farniente.

Sauf qu'à la longue, c'était un peu rasoir.

Pris d'une inspiration, il se souvint de la cabane abîmée par la tempête, là en bas, sur la plage.

Et s'il s'occupait de sa restauration ? Il pourrait bénéficier de cela après-coup, non ? Cela lui changerait les idées.

Il en informa ses gardes, en retrait, et descendit sur la plage sans attendre leur consentement.

D'abord, faire le bilan de ce qui était à faire.

Il était à l'ombre de palmiers, ce qui faciliterait le travail.

La cabane était comme un petit bar de plage, avec ses palmes sèches pour faire le toit, un comptoir rustique. Tant le toit que le volet qui refermait le bar au-dessus du comptoir avaient été soufflés par la tempête.

On imaginait bien l'ambiance « plage sud-américaine » du cabanon. Contrairement au bar de la terrasse à l'arrière du débordement de la piscine, ce bar-ci était vraiment d'allure rustique. Comme s'il était antérieur à la villa. Ce qui était peut-être le cas, après tout. La maison avait peut-être été construite sur les fondations d'une autre villa. Une île héritée par Ricardo de son papa ?

Gilles ouvrit la porte latérale de l'abri et confirma le capharnaüm qui y régnait.

Parasols, transats, tabourets étaient entassés, et ensablés. La mer était remontée jusqu'ici, dans la tempête, donc, pour les parasols, comme ils n'avaient pas été mis à sécher et qu'on était dans un climat tropical, les tissus avaient moisi.

Zut, c'était mal barré.

Les travaux attendraient, il fallait d'abord tout dégager.

C'était une perte totale. Le frigo était fichu, sans doute que le groupe électrogène l'était aussi. Mais une chose à la fois, d'abord, tout vider.

Il s'y attela et sans un mot, un de ses gardiens l'aida tandis que l'autre scrutait les alentours.

Cette attitude surprit Gilles.

Jusqu'ici, il avait eu l'impression que les gardes le surveillaient. Mais là, c'était plutôt comme… des gardes du corps. Comme s'il devait être protégé.

La matinée se termina avec l'évacuation des dernières grosses pièces, qui étaient maintenant alignées sur la plage, séchant au soleil.

Sans doute qu'il faudrait faire un grand feu de tout cela, mais peut-être qu'un peu d'huile de coude permettrait de récupérer une partie des meubles.

Les tabourets étaient moisis, mais c'était superficiel, pareil pour les transats en bois. Tandis que les toiles des parasols semblaient irrécupérables, mais peut-être qu'avec un produit anti-moisissure adéquat et une bonne brosse ?

Le frigo était à moitié rempli de sable et il fallait prendre garde aux verres cassés qui avaient chuté depuis leur étagère.

Pas de bouteille d'alcool ici, en revanche. Sans doute que le bar ne s'ouvrait que quand le maître des lieux était ici, et vu qu'il avait fort à faire, cela viendrait plus tard.

Au moins, Gilles avait quelque chose à faire. Et ça, c'était un vrai changement.

Il ne le faisait pas pour Ricardo, son geôlier, mais pour lui-même. Pour s'occuper et peut-être aussi pour s'isoler un peu.

Jayden et sa patrouille passèrent, vers midi. Le soleil tapait fort maintenant.

— Chef, une p'tite bière ! cria-t-il avec un sourire.

Ses gars rirent et en demandèrent une aussi.

C'était le premier vrai contact « familier » que le chef des gardes avait avec lui depuis ce fameux moment inconfortable.

— Faudra repasser plus tard !

Jayden sortit une tablette de sa poche et prit des photos de tout.

— On devra commander des choses, dit-il simplement pour expliquer ses photos.

— Mais d'abord, il faut redonner un peu de vie à cet endroit, dit une des filles du groupe. Qui voudrait s'installer ici ? C'est pitoyable.

Et ça l'était. Un peu comme une plage abandonnée en fin d'été quand tous les touristes sont repartis.

— Je vais faire ce que je peux, dit Gilles. Mais pas sûr que je puisse

faire grand-chose.

— Pour le toit, on peut rapporter des feuilles de palme, il y en a assez pour refaire cent toits comme celui-ci.

— Si l'on a de quoi les fixer…

— Diego saura comment faire, il s'en occupait avec son père.

C'était une idée… et le garçon ne demanderait pas mieux.

Gilles approuva.

Il était temps de rentrer, la chaleur était trop importante.

La patrouille poursuivit ses inspections et Gilles, lui, remonta vers la maison.

Diego l'attendait avec ses outils, une bobine de fil de fer sur l'épaule, une pelle et une brosse. Et Dinah.

Il n'était qu'un sourire.

Ils ne redescendirent que vers 4 h, quand la température commençait à redescendre.

L'inconvénient, c'est que le soleil les cuirait latéralement jusqu'au coucher. Il allait crever de chaud, mais il l'avait voulu. Donc, il n'allait pas faire la fine bouche.

Avec une besace isotherme, glaçons et bouteilles d'eau, ils descendirent jusqu'à la plage.

Les gardes, toujours aussi muets, portaient plus que leur part, ce qui arrangeait tant Diego que Gilles. On aurait dit qu'ils étaient contents, eux aussi, de faire un truc « utile ».

Dinah voulait jouer sans cesse avec eux et finit par se lasser. Elle se vautra à l'ombre, près du garde qui restait attentif à l'environnement.

La patrouille repassa, un peu plus tard, alors que le sable était dégagé et que les morceaux de verre avaient été séparés du tas, assez grossièrement.

Le reste était évacué à l'arrière, par prudence, et Diego avait dit qu'il viendrait le tamiser demain pour s'assurer que tout le verre avait bien été retiré.

La patrouille avait les bras chargés des plus belles feuilles de palme. Diego était ravi.

Le nouveau toit attendrait demain, car le soir ne tarderait plus à tomber.

Mais ils avaient de la matière et c'était un pas de plus dans la bonne direction.

Mais quelle direction ?

Gilles ne doutait pas qu'il était utilisé, ou à tout le moins, qu'il le serait à un moment ou à un autre. Ricardo lui avait laissé la vie, mais sans doute parce qu'il comptait bien demander un retour de l'ascenseur à un moment ou à un autre.

Tout petit qu'il soit, Gilles n'était qu'un élément dans un grand ensemble. Un accident de parcours qui servirait les intérêts du richissime et mystérieux latino devenu martiniquais.

Sans être pressés par le temps, Diego et Gilles réinstallaient le toit. Parfois avec l'aide d'un des deux gardes, parfois pas, en fonction de qui était avec eux.

Kevin par exemple faisait son travail de garde, mais c'était tout.

Ce soir, ils auraient fini.

Jayden avait émis l'idée que les parasols puissent être démontés, pour que les tissus soient lavés en machine.

Selon Gilles, c'était peine perdue, et mieux valait les laver sur pied, tendu, que risquer qu'ils rétrécissent et ne puissent plus être remontés. Jusque-là, un seul parasol avait été démonté, on attendait toujours le résultat.

Ricardo, Alejandro, Clara et Paul les « régalèrent » d'une promenade digestive cet après-midi, et, chose surprenante, ils portaient tous des vivres et des boissons.

Pendant que Ricardo les félicitait pour cette initiative, ne manquant pas de rappeler que s'il n'y avait pas eu toutes ces péripéties, ses hommes se seraient déjà chargés de la restauration. Quant aux parasols, le passage en machine n'était pas une bonne idée et il avait déjà commandé cinq nouveaux parasols et deux fois plus de transats. Ça, c'était pour impressionner son cousin, rien d'autre, car franchement, les transats étaient facilement récupérables.

L'apéritif, improvisé, perdura jusqu'au coucher du soleil, et alors que les crabes couraient sur la plage, à la limite de la lumière, une véritable armada d'hommes descendit torches, tables et chaises et le souper s'improvisa ici, sur le sable, à la lueur des flammes. Deux feux furent allumés sur les côtés, pour garder les crabes à distance, et l'ambiance était franchement très agréable.

Alejandro ne pouvait s'empêcher de montrer à Gilles qu'il était le nouveau « coq ». C'était pathétique, et inutilement douloureux tant pour Gilles que pour Paul qui ne voulait pas cela.

Gilles surprit un regard surprenant entre Ricardo et Jayden, une sorte d'acquiescement du patron à l'attention de son chef de corps. Jayden se fendit d'un sourire et l'instant d'après, l'homme se plaça près de Gilles.

Tout près de Gilles. En fait, il se plaça contre lui. Comme s'il y avait un

« truc » entre eux.

Gilles, interloqué, regarda Jayden, qui lui fit un clin d'œil complice, et Ricardo ne fit pas autre chose.

C'était comme s'ils défendaient son honneur, face aux insultes du cousin. Il savait se défendre seul, mais cela faisait plaisir d'être, pour une fois, soutenu.

Il ne manquait qu'une chose, de la musique.

Gardes, commis de cuisine, et enfin le fameux « personnel invisible », tout le monde était ici et c'était comme si l'on faisait la fête. Des rires, des accolades, des anecdotes, un peu trop d'alcool, et Gilles oublia, un soir, ses tracas.

Dinah courait avec Diego derrière les crabes. Il n'en avait pas peur. Les bestioles détalaient plus vite que lui, et seule Dinah parvenait à en attraper. Mais elle le regrettait rapidement.

Et dire qu'il y a trois jours, il avait voulu se jeter dans le torrent. Sur le moment, cela semblait approprié. Sa vie était fichue, sans perspective, il avait tout perdu, il n'était plus rien. Il savait aussi que sa vie amoureuse était finie avec Paul et leur instant de lucidité, ou d'aveuglement, n'était pas contrefait. Ils voulaient tous les deux se rejoindre, dans la mort. Mais à vingt-huit ans, une autre vie, peut-être, pouvait se mettre en route. Il était prématuré de baisser les bras.

Jayden avait beaucoup trop bu, ce qui était une première. Lui qui avait un contrôle parfait sur lui-même, c'était comme si c'était son jour de congé.

Lorsqu'il fallut repartir, il soutint le gaillard costaud sur le trajet du retour.

Ses hommes auraient été plus efficaces pour s'acquitter de cette tâche, mais au vu du rôle *de possible amant* qu'il avait joué toute la soirée, il était difficile de faire autrement que de s'en charger lui-même.

Jayden était avachi sur lui et murmurait des propos incohérents. Tenir sa taille était pour Gilles une réelle torture, car vraiment il désirait cet homme. Enfin non, plus réellement. Là aussi, le moment était passé.

Enfin dans la maison, les chemins se séparèrent et les hommes de Jayden le remplacèrent pour le soutenir. Tant mieux, parce que Gilles l'aurait emmené directement dans sa chambre et l'aurait laissé sur le lit voisin avec la difficulté de ne pas dépasser les limites. Peut-être qu'il était lui-même un peu trop saoul.

Il prit une douche, malgré l'heure tardive, car il était sale d'avoir travaillé la journée. Puis s'affala sur son lit. Pas de gardes… tiens. Surprenant.

La porte s'ouvrit sans que l'on y ait frappé.

Ricardo… Non ! Alejandro !

L'homme avait un sourire carnassier.

— Tu ne t'amuses pas avec Jayden ? demanda-t-il, connaissant par avance la réponse.

— Cela se voit, non ? Tu fais quoi dans ma chambre, tu viens m'achever ?

Le garçon rit.

— Tu es coriace, je dois te reconnaître ça. Mais fiche la paix à Paul ! Il a le droit de t'oublier.

— Tu veux dire que ça t'arrangerait, c'est ça ? Paul fait ce qu'il veut.

— Il t'a embrassé, l'autre jour.

— *Tes* gardes ont encore cafté, c'est ça ? Il était saoul, c'est tout.

— Ce ne sont pas mes gardes, mais ceux de notre grand-père, aujourd'hui décédé. Ils travaillent désormais pour toute la famille.

— Paul et moi, c'est fini, tu me l'as fait comprendre de manière brutale, pas besoin d'un rappel.

— Tu as intérêt.

— Sinon ?

— Sinon, je ne te raterai pas cette fois.

Et vlan, voilà des aveux !

Si seulement Clara était derrière le pupitre des vidéos !

— Un jour, peut-être, reprit Gilles d'une façon sèche. Je te raconterai ce que tu m'as fait endurer. Et crois-moi, je te le ferai payer.

— Mais pas demain. Je ne suis pas venu te voir pour te parler de Paul, je suis venu pour t'avertir de ne pas moufter.

— Moufter… tu parles comme ça, toi ? Comme une racaille de banlieue ? Allons, le fils à papa n'a pas reçu une meilleure éducation ?

Alejandro serra les poings, mais il parvint à se contrôler.

— Tu fermes ta gueule et c'est tout. Il a fallu que tu ouvres ta grande gueule et maintenant, tout le monde sait que je suis gay. Ma famille n'avait pas à savoir. Tu as fichu ma vie en l'air.

— Oups. Oh pardoooonn. Pauvre petit gamin coincé dans son placard ! Ma faute, bien sûr… Et j'ai fichu ta vie en l'air en racontant ce que tu m'as

fait ? Il y a comme deux détails de l'histoire que tu n'as pas compris. Le premier, c'est que je ne savais pas que ces gens te connaissaient. Mais je t'avoue que si je l'avais su, j'aurais eu beaucoup de plaisir à le dire. Le second me semble bien plus important, en réalité. C'est toi, il me semble, qui as fichu ma vie en l'air en me balançant par-dessus bord.

— J'te dis de te taire, c'est tout, et c'est ce que tu feras.

— J'ai déjà dit tout ce que j'avais à dire. Et non, je ne me laisserai pas impressionner. Si je dois « moufter », je moufterai. Et j'en savourerai chaque moment.

Alejandro s'approcha d'un pas, l'œil mauvais.

— Tu fermeras ta gueule, ou je te promets…

— Quoi ? De me balancer par-dessus bord ? Déjà fait.

— Je sais que tu tiens encore à lui, souviens-t'en.

— Ainsi, tu menaces Paul… ah, que c'est beau l'amour ! Mais tu te trompes. Quoi qu'il y ait pu avoir, Paul et moi, c'est fini. Tu t'en es déjà assuré. Venge-toi sur lui si tu veux, défigure-le, jette-le de la falaise. Je n'étais sûrement pas le premier, vu la facilité avec laquelle tu as fait cela, et Paul ne sera pas le dernier. En revanche, faudrait peut-être que quelqu'un l'avertisse que tu n'es pas le bel amant qu'il croit. Mais je ne le ferai pas. Plus mon problème, il mérite ce qui lui arrive.

C'était faux, dès demain, il avertirait Paul. Sauf que ce dernier était aveuglé par son nouvel amour et ne voudrait pas le croire…

— Je te jure que je peux te faire payer.

— Et je te jure que je m'en fous. Maintenant, dégage d'ici.

— Je ne sais pas pourquoi Ricardo te garde ici, il aurait dû te liquider.

— Liquider ? Il en a eu l'occasion. Peut-être qu'il n'est pas aussi mauvais que toi, après tout.

Alejandro rit.

— Visiblement, tu ne connais pas Ricardo.

— Visiblement, je ne te connaissais pas non plus. C'est sans doute un trait de famille.

Le bellâtre serra les dents et sortit en claquant la porte.

Pas habitué à ce qu'on lui tienne tête, visiblement.

Gilles souffla et détendit son dos. Merde, une crampe le saisit tant il s'était tendu durant l'échange. Pour toutes ses bravades, il savait qu'il avait juste crâné. Qu'il savait que les caméras surveillaient tout et qu'il ne risquait

pas grand-chose. Tenir tête à quelqu'un qui s'est comporté comme un monarque absolu de droit divin toute sa vie, c'était une première pour lui. La pression retombait, comme après un accident de voiture où une brève tension avait tout crispé.

Relax, Gilles, je suis fier de toi !

Quelques minutes plus tard, deux gardes entrèrent. Kevin, et une collègue féminine.

La femme profita du passage aux toilettes de Kevin pour s'approcher de Gilles.

— Un message de Clara. *Une rencontre intéressante*, murmura-t-elle avec un clin d'œil.

Et elle s'écarta pour s'installer sur un des lits, pour y dormir. Kevin prendrait le premier quart.

La nuit avait une nouvelle fois été difficile.

Tout lui tournait à l'esprit. Il aurait dû dire ceci, répondre cela… les menaces ne l'affectaient pas, avait-il dit, mais c'était faux. Il était mort de trouille.

Crâner n'était pas dans ses habitudes. La différence, c'est que pour une fois, il ne se sentait pas seul. Et le pire, c'est que l'aide venait de son ennemi.

Pas que Ricardo soit un ennemi dans le sens habituel du terme. Ils ne se faisaient pas la guerre. Ceci dit, il était séquestré contre son gré, dans une cage dorée, mais séquestré néanmoins. Et il avait été torturé, ou menacé de l'être, ce qui revenait au même parce que la torture psychologique n'est pas moins « désagréable » que la torture physique. Quant au contexte idyllique de cette « cage », on ne pouvait pas dire que le décor était indicatif de la qualité du séjour.

Oui, il vivait dans un luxe qui le dépassait complètement. Le truc, c'est qu'il ne voulait pas y croire, c'était aussi simple que ça. Des gens vivaient-ils vraiment dans une aisance pareille ? Et s'il s'en remettait juste à cette expérience, il pouvait confirmer que non, l'argent ne faisait pas le bonheur. Quand il voyait les merdes que Ricardo traînait derrière lui, Gilles était content de n'avoir que ses factures en retard à payer ! Il ne voudrait d'une telle fortune pour rien au monde ! Toutefois, il ne pouvait pas ignorer que certaines choses de ce milieu de luxe avaient un certain *pouvoir* sur lui. Il était en marge, alors qu'eux, c'était leur réalité, leur norme. Ce qu'il devait faire, c'était se projeter dans cette *normalité*, pour mieux comprendre, appréhender, anticiper leurs réactions.

Par exemple, boire du champagne, tous les jours, comme l'on boit un soda de chez « Discount Market ». Ou, ne pas s'émerveiller des mets incroyables concoctés chaque soir. Et pareil pour la vue époustouflante dont il semblait être le seul à profiter.

Ces gens avaient grandi dans ces environnements, c'était leur norme. De cela, on ne pouvait pas les blâmer. Pas plus qu'on ne pouvait blâmer les p'tites racailles de banlieue de n'avoir que leur point de vue pour évoluer et interagir avec les autres.

S'il se posait la question, c'était parce qu'Alejandro était venu le voir pour une raison précise qui n'avait rien à voir avec Paul, quoi qu'il ait tenté de le faire croire.

Le garçon avait peur. C'était le monde à l'envers. Mais peur de quoi ?

Qu'il « moufte » ? Gilles n'allait pas faire de vagues, ni objecter ni protester, et contre qui d'abord ? Et puis, il avait déjà tout dit, tout expliqué, en long et en large, un million de fois. Il ne pourrait jamais nier avoir dit tout cela. C'était connu de tous ici. Alors qui donc effrayait le garçon au point qu'il veuille le faire taire ?

Cela voulait dire une seule chose, quelqu'un allait arriver. Quelqu'un qui ignorait que le garçon fricotait avec d'autres garçons. Quelqu'un d'assez important pour lui faire craindre ses ires, et assez ignorant pour que personne, ici, ne lui fasse le récit de Gilles. Le père d'Alejandro ?

Mais-mais-mais, voilà qui devenait intéressant.

Gilles ne put empêcher un sourire sarcastique. Parce que bien sûr, menace ou pas, Gilles ne se retiendrait pas de tout balancer.

Il se leva, sans doute un peu trop tôt, et prit sa douche.

Il fallait qu'il trouve le paracétamol parce qu'il avait un fond de migraine qui s'était installé durablement ces dernières heures.

La faute aux tournées de rhum martiniquais. Une chance qu'il ne soit que moyennement fan du rhum. En punch, ça passait. Ou bien sûr en mojito, mais pur, au goulot, de gars en gars ? Bof. Jayden avait bien apprécié, lui.

— Piscine, les gars ? dit-il à ses deux gardes.

— Je n'ai pas mon bikini, dit la fille.

Gilles haussa les épaules.

— Vous y alliez tous à poil. Il n'y a que moi qui mettais mon maillot, avant.

— C'était avant l'arrivée des autres, et de Clara et son équipe.

Très juste, depuis, c'était maillot pour tous.

— Il est tôt, tu as le temps d'aller chercher ton maillot dans ta chambre. Et toi, Kevin ?

— J'sais pas nager.

Gilles éclata de rire.

— Je suppose que c'est une blague.

Le garçon se fendit d'un sourire.

D'un sourire !

Si même « Kev » s'essayait à l'humour !

— Pareil, dit-il. Pas mon maillot, j'ai pas pensé à en prendre un en venant ici.

— Vas-y en slip. Ou à poil.

— Tu vas regarder.

— Ah ! Comme si je regardais n'importe quoi !

— Tu regardes Jayden !

— Parce qu'il est sexy !

Et il se tourna vers la fille.

— Pas vrai ? dit-il en faisant un clin d'œil à la fille.

Elle sembla comprendre son jeu.

— Oui, il est sexy, répondit-elle.

— Et pas moi ? s'offusqua Kevin.

Il était certes un peu rustre, mais dans son genre il était plutôt bel homme.

Gilles devait profiter de l'occasion pour rendre la monnaie de sa pièce.

— Pas du tout mon genre. Pas assez viril. Mais je ne juge pas, hein ? On est comme on est et on plaît forcément à quelqu'un. C'est juste que pas à moi, pour le coup.

— Quoi ! Je suis plus costaud et plus poilu que Jayden !

— Justement… un peu trop, ça fait un peu animal, ajouta Gilles en masquant qu'en réalité, il pensait tout le contraire.

— Faut savoir, pas assez ou trop ?

— Désolé, Kevin, t'es juste pas… enfin j'imagine qu'avec certaines filles pas trop difficiles.

— Mais qu'est-ce que tu dis ! Je n'ai pas de problème pour… enfin…

draguer quoi !

— Des bars où l'on paie les charmes ?

— Mais non !

— Ne t'inquiète pas, je ne regarderai pas tes miches poilues, Kevin. Et puis, tu peux garder ton slip, hein ?

— Mais c'est quoi cette conversation !

Et cette fois, c'est Gilles qui rit, et la fille aussi.

— J't'ai eu !

— Crétin !

Kevin rit aussi, finalement, et il lui tapa sur le dos, avec un peu trop de force, pour se « venger ».

Ce changement d'ambiance était peut-être une chose bénéfique pour tout le monde, et lui en particulier.

Hier, il avait involontairement pu démontrer qu'il n'avait pas menti quant au fait qu'Alejandro l'avait fait passer par-dessus bord, et aujourd'hui, Kevin riait avec lui. Y'avait-il un lien ?

Bon, ils n'étaient pas potes, mais peut-être l'ambiance pouvait-elle s'améliorer.

— Tu sais quoi ? Je vais aller nager ! dit le garde.

— Moi aussi, dit sa collègue. Mais laissez-moi le temps de mettre mon maillot. Je vous rejoins là-bas !

Elle disparut et Gilles alla passer son maillot dans la salle de bain avant de prendre trois serviettes de bain.

Kevin illumina la piscine secondaire et salua ses collègues qui patrouillaient à l'extérieur.

Puis, sans autre forme d'avertissement, il se désapa et sauta dans l'eau.

Pour sûr, il avait les fesses poilues…

Gilles entra dans l'eau, fit une longueur, puis s'arrêta au niveau de Kevin.

— J'ai menti, j'ai maté tes fesses, dit-il en riant.

— Je le savais !

Kevin rit généreusement. Quel changement !

Pourquoi une telle différence ? Qu'est-ce qui avait changé ?

Gilles était le même, il n'avait pas changé son discours d'un iota, il était

donc, encore et toujours une « menace », un « ennemi potentiel » pour *l'empire Ramirez*.

Même si Kevin avait pu constater qu'il avait dit la vérité, il s'était tout de même opposé frontalement à ce garde et en toute logique, l'attitude de Kevin ne devait pas changer. Or, il s'était détendu. Au point de se foutre à poil pour nager !

Gilles avait pu se moquer de lui, de son allure. Loin de lui l'idée de se moquer de qui que ce soit pour son apparence. *No body shaming* comme il l'entendait partout, et c'était une notion avec laquelle il était parfaitement d'accord.

Déjà, Kevin n'avait pas à rougir de son allure, mais quand bien même il n'aurait pas été « bien fait », cela ne ferait pas de lui quelqu'un de moins valable – ou moins détestable en l'occurrence.

Il devait admettre qu'il avait charrié ce malabar sur son allure, et peut-être que cela entrait dans la catégorie « *body shaming* » d'une façon non voulue et malhabile. Toutefois, il se défendait de penser à mal, car vraiment, on est comme on est. Certaines personnes moins bien loties ont peut-être la ressource pour altérer leur allure, par des vêtements, par du maquillage, par une attitude, ou même par chirurgie, mais c'est loin d'être le cas de la majorité des gens. Dans la rue, Gilles aimait observer les couples et même s'ils sont loin d'être des top-modèles, ils trouvent l'âme sœur, en général. Un beau physique permet de gagner du temps dans le processus de drague. Mais c'est tout. Et même, peut-être qu'un beau physique referme des portes et mène les rapprochements vers « le coup d'un soir ».

Et sans doute qu'à terme, c'est handicapant. S'il prenait Alejandro comme exemple, il devait admettre que le garçon n'avait certainement pas de problème pour mettre quelqu'un dans son lit. Mais guère plus.

Oui, enfin, ça, c'était avant qu'il mette Paul dans le sien. C'était peut-être un contre-exemple.

Tout avait-il commencé, entre eux, par un « coup de queue » accidentel ? Un « moment » de sexe, sans doute satisfaisant sur le coup, mais qui avait « dégénéré » sur le plus long terme ? Paul avait-il été frustré que le sexe, bien sur le coup, soit confondu avec de l'amour dans le regard d'Alejandro ? Après tout, les gens très beaux, n'ayant aucun effort à fournir pour séduire, finissent sans doute par, justement, ne jamais faire l'effort d'accepter l'autre pour ce qu'il est dans son ensemble, avec ses défauts. Jamais de compromis, puisqu'il est facile, sans effort de trouver quelqu'un d'autre, n'importe quand.

Qu'est-ce qui attendait Paul ? Souffrir dans le sillage d'un amant qui croyait aimer, mais en réalité qui confondait sexe et amour ?

Plus son problème.

Alors pourquoi cela le perturbait-il ?

Les gens ordinaires, ou qui se considéraient un peu vite comme « laids », sans forcément l'être, doivent, a priori, s'ouvrir à l'autre, se livrer, se mettre en danger, prendre un risque. Ils développent sans doute une plus grande compréhension de l'autre. Bien entendu, là, il généralisait. C'était réducteur. Et rien n'empêchait que ça soit juste l'inverse, car tout le monde est différent.

Il philosophait, cherchait des excuses, des raisons, dans cette piscine, face à un gars qui l'avait brusqué, qui avait été détestable jusqu'ici et qui, en fait, n'était *rebutant* qu'à cause de son attitude. Mais pourquoi faisait-il cela ?

La garde les avait rejoints avec son bikini très coloré qui mettait tellement bien sa belle couleur de peau en valeur.

Et ils nageaient, à trois, dans cette fin de nuit chaude et douce. Et cela lui fit du bien. Un semblant de normalité, dans un contexte surréaliste.

Gilles sortit de l'eau, se sécha sous le regard des gardes du jardin. Et comme Kevin semblait prêt à sortir de l'eau aussi, Gilles déploya une serviette pour qu'il puisse sortir de l'eau sans que personne ne voie rien de son intimité.

Et Kevin lui fit un remerciement silencieux par un hochement discret de la tête.

Leur sortie correspondait avec le doux lever du soleil et l'éveil de la maison.

Ces gens se levaient tôt, se couchaient tard et faisaient une sieste dans l'après-midi aux heures les plus chaudes. C'était un rythme qui lui convenait bien, il devait l'admettre. Il était loin de la vie trépidante de Paris, comme si, ici, tout tournait au ralenti. Cela ne voulait pas dire que cela tournait vraiment au ralenti, cela en avait seulement l'air, car tout était fait. Chacun à son niveau. Un vrai boulot, avec une cadence plus détendue. Pourquoi n'était-ce pas possible chez eux ? Le climat ? Forcément. Les pays chauds ont des rythmes plus lents à cause de la chaleur écrasante, ce qui ne présume pas de l'efficacité du boulot abattu, en fin de journée.

Gilles entendit du bruit, au-dessus de lui.

Il se retourna vivement, soudain en alerte. Personne ne s'inquiétait…

Sur le toit, il distingua des silhouettes et soudain, l'hélicoptère fut illuminé.

Il se préparait à partir…

Oh ! Pourrait-il monter à bord et reprendre sa vie ? L'appareil n'allait

quand même pas faire le retour à vide, non ?

Ou alors… Alejandro repartait-il ? D'où les avertissements non voilés d'hier ?

L'un des gardes, visiblement pilote à ses heures, embarqua seul dans l'habitacle. Avec le rebord du toit, Gilles le perdit de vue.

— Reculons-nous, dit Kevin.

Ils se déplacèrent au bout de la piscine, là où elle débordait jusqu'à la terrasse inférieure avec le bar restauré.

D'ici, on voyait mieux le pilote faire sa checklist, puis il éteignit l'intérieur de son cockpit et lança ses moteurs.

Très vite, l'appareil décolla. C'était un moyen porteur. Que partait-il faire ?

Le bruit était assourdissant et l'air déplacé soulevait le drap de bain qu'ils avaient autour de la taille. Pour Gilles ou la garde, ce n'était pas grave, ils avaient un maillot. Mais pour Kevin, c'était plus gênant.

Gilles réfréna l'envie de regarder, ou de rire.

Et très vite, l'appareil était haut et fonçait vers la mer.

— Que se passe-t-il ?

Kevin haussa les épaules. Il ne savait pas, ou ne voulait pas le dire.

— J'aurais voulu partir avec lui. Rentrer chez moi. Reprendre ma vie. Qu'est-ce que je fais encore ici ?

Le garde, fidèle à lui-même, haussa les épaules.

Mais la garde, elle, se pencha.

— Tu n'as pas compris, hein ?

— Pas compris quoi ? Que je suis prisonnier ? Détenu malgré moi ?

Elle hocha la tête, navrée.

— Tu n'es pas prisonnier. Pas exactement. Tu n'avais pas remarqué que nous ne te gardons pas, mais que nous te protégeons ?

Si, il avait remarqué le changement d'attitude, sans le comprendre.

— Pourquoi ?

Elle allait répondre, mais Kevin lui donna un coup de coude qui aurait dû être discret. Il ne l'était pas.

La fille se tut, mais c'était trop tard, il avait compris qu'un truc se tramait dans son dos. Un truc qui, peut-être, expliquait aussi le changement

d'attitude de Kevin.

Le petit-déjeuner avait été un peu glacial. L'ambiance était retombée.

Quand Diego arriva, il lui fit son magnifique sourire et cela remit un peu de baume sur le cœur de Gilles.

— On termine le toit aujourd'hui ? demanda le garçon.

— Oh que oui ! Et après, fiesta ! Hier, ça manquait juste de musique, ça m'a surpris, je dois dire. La réputation des Caraïbes, c'est aussi la musique entraînante ! J'ai hâte que ce bâtiment puisse reprendre ses fonctions !

— Mon père aimait bien s'installer sur la plage et s'occuper du bar quand il y avait du monde.

Le garçon était songeur, mais pas accablé, ce qui était troublant pour Gilles et sa vision européenne de la mort. Perdre ses parents, dans ces conditions, ça devait être encore plus terrible que dans des conditions plus… classiques, comme quand lui avait perdu les siens. Gilles n'osait pas imaginer le traumatisme.

Mais pour Diego, ça allait. Soit il était en état de choc et compensait la perte par sa bonne humeur, soit il y avait plus que ce que l'on pouvait discerner.

Peut-être un enfant battu ? Libéré de la pression familiale ? Il semblait se plaire ici. Il était de bonne volonté, était dans tous les coups dès qu'il fallait aider. Pour preuve, cette cabane sur la plage. Il venait de dire que son père aimait bien cet endroit. Ce souvenir de son père était positif, et refaire le toit, c'était un peu marcher dans les pas de son père. Faire en sorte que cet endroit ne tombe pas en ruine.

Cela laissait Gilles perplexe.

Le soleil était mordant à présent, mais sa peau, il devait bien le dire, s'habituait. Il ne renoncerait pas de sitôt à la crème solaire, mais il était clair que ses rougeurs cédaient la place à un bronzage prometteur, bien qu'irrégulier.

Pendant un moment, Gilles crut que Paul voulait venir les aider. Il aurait refusé, c'était clair, mais finalement, le garçon n'avait rien demandé et il gardait ses distances, comme s'il sentait que cela enflammerait les humeurs de son ex-compagnon de vie.

En fait, Gilles avait intégré leur séparation, cette fois. Sans doute plus

que Paul qui, lui, devait y penser depuis des années, ne sachant probablement pas comment la gérer. Il s'était sans doute installé dans une zone grise, floue. « Je ne t'aime plus, mais si, quand même un peu », « je veux te quitter, mais je ne sais pas ». Gilles pouvait supposer, avec la quasi-certitude de ne pas se tromper, que cela s'était installé si doucement, si insidieusement, et sur des années, qu'il s'était habitué à ces paradoxes. Pas Gilles. Lui, il avait pris tout dans la gueule en une demi-seconde, lorsqu'il avait ouvert cette foutue porte de cabine.

Merde, Paul, tu m'as toujours affirmé que tu n'étais pas passif !

Il aurait voulu de la diversité dans leurs ébats. Mais non.

Et comme si tomber sur son homme en train de se faire défoncer – il n'y avait pas d'autres mots – par un « ami » n'était pas suffisant, il avait fallu que cet « ami » se débarrasse de lui. Pourquoi là ? L'opportunité ? Alejandro aurait pu s'en débarrasser avant, non ? Déjà, il aurait dû le licencier, ou le muter ailleurs.

Non, il n'avait rien fait. La page était tournée. Gilles ne renierait jamais ce qu'il avait vécu avec Paul, mais c'était bien fini.

Vers dix heures, la dernière palme était harnachée aux autres. Le toit était terminé et Gilles était assez fier de leur travail. Tout le mérite revenait au garçon, car d'un point de vue technique, ce qui semblait si simple et logique n'était pas si facile pour un garçon de bureau comme lui.

Leurs gardes arpentaient la plage, les observant, passant à l'occasion une feuille, ou un outil.

Gilles et Diego redescendirent de leur échelle. Un vrai professionnel aurait peut-être à redire, mais l'effort était tout de même payant.

Ils reculèrent jusqu'à l'eau pour admirer leur travail et Gilles tapa quelques fois sur l'épaule du garçon pour le féliciter. Pour être franc, Gilles aurait travaillé d'une manière bien plus simple, « à la boyscout », et cela aurait fait illusion jusqu'à la première pluie.

— Bon, on va attaquer la peinture cet après-midi ! dit Diego.

— On a de la peinture ? Ici ?

Le garçon acquiesça.

Dinah gronda en regardant vers l'océan.

Les gardes se mirent en alerte et l'un d'eux sortit son talkie-walkie.

Très vite, ils entendirent un grondement.

L'hélico. Il revenait.

Elle avait l'air d'une reine. Son tailleur vieux rose en tissu épais et tissé volontairement de façon grossière avec un fil au calibre « tout-venant » semblait sorti de chez Chanel. Dans cette chaleur tropicale, c'était hautement improbable, car même lui pouvait dire que le vêtement était prévu pour des climats comme celui de Paris, Milan, ou Zurich. Mais qui se soucie du fait que le tailleur soit approprié quand le message était tout autre. On avait, ici, une femme mature d'un raffinement que l'on rencontrait seulement dans les publicités pour parfums.

Elle venait de descendre de l'appareil, avec trois gardes du corps en complets noirs. Ils avaient du style, eux aussi, mais ils étaient tellement clichés que c'en était risible. Comme si un garde du corps était forcément en complet noir, oreillette « transparente » et lunettes de soleil.

La femme avait peut-être soixante-dix ans, peut-être plus, mais elle avait cette allure formidable qui touche certains aînés sur qui l'âge semblait uniquement les faire bonifier, comme Sean Connery ou Audrey Hepburn.

Une noblesse de traits, un teint solaire, des cheveux argent qu'elle ne teignait pas, ce qui était un fait assez rare. Cette femme assumait son âge, et elle pouvait le faire avec la plus grande assurance, car elle était magnifique.

Elle avait refusé l'aide de Jayden pour descendre de l'appareil, par orgueil, peut-être, ou pour montrer qu'elle assurait. Et visiblement, elle n'en avait pas besoin. On percevait son dynamisme dans chacun de ses mouvements.

Depuis le bout de la terrasse, Gilles observait la scène. Diego l'avait laissé planté là dès qu'il avait compris qui était à bord et il était remonté jusqu'à la villa en courant avec Dinah sur ses pas.

Sur le côté du toit, Ricardo et Alejandro souriaient généreusement. Un sourire authentique, même chez l'autre enflure.

La dame leur rendit leur sourire et ouvrit les bras pour les accueillir, et leur faire une accolade généreuse. Diego avait trouvé son chemin jusqu'au toit et voilà qu'il se jetait aussi sur la vieille dame qui riait aux éclats, puis son visage s'assombrit et elle parla au garçon avant de ne serrer que lui dans des bras soudain tendres.

Une gentille femme, que les trois larrons appréciaient sans le moindre doute. Même Alejandro qui ne semblait aimer que lui-même.

Gilles avait peu de doute sur l'identité de cette femme. Les faits parlaient d'eux-mêmes. C'était un membre de la famille, et comme les deux

cousins semblaient l'apprécier de façon égale, c'était qu'elle était dans leur arbre généalogique à tous les deux. *Leur grand-mère…* et par extension familiale, celle du petit-cousin de Ricardo.

Elle couvrit tout le paysage vers la baie d'un regard à la ronde, dit quelque chose qu'il n'entendait pas d'ici, puis ses yeux croisèrent ceux de Gilles et s'étrécirent. Un regard soudain pesant, autoritaire, comme si, passé ce moment de réunion familiale, elle redevenait cette reine distante qu'elle incarnait à merveille.

Non, pas une reine, une baronne.

Vu le contexte mafieux, c'était plus indiqué, si Ricardo était un baron de la drogue, ou du crime, ou d'on ne sait quoi encore. Ses explications n'étaient pas suffisantes, Gilles flairait quelque chose de pas net. En même temps, il ne fallait pas avoir le nez fin pour s'en rendre compte ! Et donc, forcément, cela faisait de sa grand-mère, une baronne.

Gilles avait cru comprendre que le grand-père était mort et que sa fortune avait été divisée entre ses fils. Le père de Ricardo, lui, s'était dirigé vers une façon plus « éthique » de s'enrichir, celui d'Alejandro ne cachait pas qu'il gérait des fortunes dans les paradis fiscaux. Pas moral, mais officiellement, pas illégal. Sur ce dernier point, Gilles commençait à avoir des doutes sérieux, parce que cette famille avait sans doute trouvé une faille dans le système pour s'enrichir de façon non éthique et pas forcément si légale que ça.

La Baronne dévia son regard pour le porter sur le reste du personnel qui était en train de sortir de la villa et venait rejoindre Gilles sur la terrasse.

Houlà, ça en faisait du monde !

Les gardes, ça, il les connaissait tous maintenant. Pas beaucoup d'échange verbal avec la plupart d'entre eux, mais soit. Il reconnut le chef et ses commis, avec le barman-mixologue-sommelier-maître d'hôtel.

Vinrent ensuite les deux toutes petites dames, une très jeune et une plus âgée vues sur la plage et qui comptaient parmi les fameuses petites mains invisibles. Elles s'occupaient, entre autres, de son linge, mais sans doute aussi de l'entretien de la maison. Elles étaient restées discrètes à la fête sur la plage, mais les revoir, « déjà », démontrait l'importance de la nouvelle arrivée. Là, il y avait aussi deux gars, également un jeune et un plus âgé, qu'il avait déjà vus dans les jardins. Tour à tour pool boys et jardiniers. Discrets aussi, par nature, mais moins effacés que les dames de la maison. Le plus jeune jardinier fit un sourire furtif à la jeune fille et au teint rosi de ses joues, il était clair qu'il la courtisait. La jeune fille lui répondit par un aussi rapide sourire. Ils étaient jeunes, et sur cette île aux possibilités très limitées, la demande dépassait de loin l'offre.

Gilles sourit de voir tant d'innocence, c'était rafraîchissant.

Le temps qu'il sorte de ses rêveries, l'ensemble du personnel était aligné, autour de la piscine, comme dans ces « grandes maisons anglaises ». Gilles hésitait, devait-il se mettre dans la file ?

Ce sont ses gardes, qu'il avait presque oubliés, qui l'attirèrent dans l'alignement.

La *Baronne* et sa cour arrivèrent depuis le côté est du jardin. Celui qu'il n'avait pas encore exploré. Il semblait y avoir une connexion avec la plate-forme de l'héliport, ce qui était logique.

La dame tenait ses deux petits-fils par les bras et ils étaient fiers qu'elle s'y accroche. Elle leur parlait d'une voix gaie et ils riaient simultanément. Quel changement d'ambiance ! Diego et Dinah les précédaient de deux ou trois pas et le garçon semblait heureux, lui aussi.

Sans doute que dans la culture colombienne, ou martiniquaise, le sens de la famille était non seulement plus poussé qu'en Europe, mais plus étendu également, un peu comme chez les Africains, qui étaient des oncles et des tantes, des papas ou des mamans bien au-delà des limites strictes du sang. Pour peu que l'on soit de l'entourage, du même village, on était « un oncle ». Il se souvenait de l'accueil qu'il avait eu chez Julien, un de ses amis congolais de l'époque où ils étaient tous deux étudiants. Ils cohabitaient à l'université dans le même logement. Un week-end, il l'avait ramené dans sa famille et ses jeunes frères l'avaient appelé « tonton Gilles ». Parce que, même blanc comme un cachet d'aspirine, il était un oncle pour ces enfants. Ou même un « papa », comme disait la mère de Julien. Il avait eu du mal à comprendre le concept, sur le coup. Mais assez pour comprendre ce qu'il voyait ici. Diego était un petit-cousin de Ricardo, du côté de sa mère, mais pour la Baronne, il était aussi un « petit-fils ». Ou arrière-petit-fils, pour être plus précis.

C'était touchant à voir.

Ce qui l'était moins, c'était le passage en revue des troupes. Une véritable Générale. Elle salua tout le monde, serra toutes les mains, et certains eurent le privilège de l'accolade.

Tiens, il manque Clara et ses sbires.

Étaient-ils repartis ?

Possible, mais peu probable. Quand ? L'hélico était parti à vide.

Avec Ricardo et Alejandro à sa suite, la dame faisait lentement le tour de la piscine. On sentait l'admiration chez tous ces gens. Comme s'ils voyaient une célébrité de la télé, ou du cinéma.

Baronne jusque dans les gestes. Oui, elle avait la gentillesse de saluer tout le monde généreusement, mais cela traduisait plus qu'un statut. Il y avait

comme un parfum de… primauté. Madame daigne saluer le petit peuple et rappeler, par là, son statut de femme de haute condition, supérieure à toute cette misérable populace.

Elle n'avait rien fait de mal, bien sûr, et ces protocoles étaient dictés par l'usage, mais cela gênait Gilles que l'on soit encore, comme au Moyen Âge, à prendre des gens pour des élites, et ces élites pour des Dieux.

Au moins, pour une fois, c'est une femme qui a ce statut.

Et elle a la classe, et la grâce pour affirmer sa place. En plus d'une évidente autorité.

Paul était là aussi, dans « sa » ligne. Il ne l'avait pas vue arriver.

Lorsqu'elle passa devant lui, elle s'arrêta longuement, le regarda de haut en bas, rit gentiment et échangea des mots avec lui. Avec la distance, Gilles ne comprenait rien, mais cela ressemblait à des compliments. Elle le prit par le bras, comme un vieil ami, et se saisit du bras d'Alejandro.

Pour un garçon qui était encore dans le placard il y a moins d'une semaine, Alejandro réussissait son coming-out forcé plutôt bien d'un point de vue familial ! Au moins, avec sa grand-mère.

Elle poursuivit ses salutations personnalisées, avec maintenant un homme à chaque bras. Une manière de clamer que ce couple avait son assentiment, et gare à celui qui ne l'accepterait pas. C'était assez culotté, et assez chanceux, pour eux deux. Gilles ressentit un pincement au cœur.

Lui qui ne rêvait que de voir leur déchéance arriver au plus tôt, voilà qu'ils étaient encensés par la Baronne elle-même !

Elle se rapprochait. La brise ramena sur lui le parfum doux, fleuri, subtil. Au moins, elle n'abusait pas de parfums capiteux qui le prenaient à chaque fois à la gorge.

Et voilà qu'elle saluait son voisin, « son » garde. Paul lui jetait des coups d'œil brefs, intimidés, maladroits. Alejandro semblait le fusiller en permanence et clairement, il l'assumait sans la moindre gêne.

Gilles serra les dents et tint le regard du rival d'hier.

Et la dame se déplaça et… passa devant lui sans même un regard, pour s'arrêter face à « son » autre garde.

Gilles était sur le cul. Elle ne le connaissait pas, elle aurait pu faire un salut plus que symbolique, mais là, non. Elle l'avait délibérément ignoré. Ce qui était pire que tout. Une insulte au vu et su de tous.

Quelle espèce de sale bique !

Alejandro affichait maintenant un sourire narquois. Paul n'osait plus le

regarder. Et Ricardo, il semblait navré. Il eut un petit sourire aussi, mais de soutien. Sans la moindre trace d'insulte ou de supériorité.

C'était trop pour Gilles. Aussi, il quitta le rang et rentra dans la maison.

Déjà qu'il était retenu ici contre sa volonté, mais en plus il était insulté en pleine face devant tout le monde ? C'était trop.

Pas qu'il soit impétueux, ou boudeur, mais l'autre vieille peau, là, qui qu'elle soit, elle ne pouvait pas être aussi infecte. C'était plus que probablement dangereux de s'en faire une ennemie, car cette femme devait faire exécuter des opposants tous les matins avant le petit-déjeuner. Pour Gilles, son « pouvoir » n'était pas une raison pour être grossière. Ce n'était rien d'autre que de l'indécence, doublée de l'impérialisme de certains patrons. Elle envoyait à tous un message fort, qui serait retenu, et commenté.

Il se retrouva nez à nez avec un Jayden fou furieux. Ses mâchoires étaient serrées et l'on voyait qu'il se contenait pour ne pas rajouter un scandale au scandale.

— Oui, je sais, je file dans ma chambre, dit Gilles comme un sale gosse répondant à une punition de ses parents qu'ils n'avaient pas encore eu le temps de formuler.

Il passa outre Jayden, butant même contre son épaule faute de place pour pouvoir passer.

Il entendait des pas le rejoindre, ses gardes, forcément.

Il fit un détour par la cuisine, ouvrit le frigo où se trouvaient les restes de la veille, et prit, au hasard, les dernières langoustes cuites au barbecue sur la plage et un plat de tomates.

Il retourna dans sa chambre, laissa entrer ses gardes derrière lui, verrouilla la porte, emporta la clé qu'il déposa dans l'un des quatre petits coffres pour les effets personnels de valeur des occupants de la chambre. Il forma un code. Évidemment, il n'avait pas réfléchi et réalisa que c'était celui de sa date anniversaire de rencontre avec Paul. Quelle ironie !

Les gardes ne semblaient pas avoir compris sa manœuvre. Ils étaient enfermés ici, jusqu'à ce qu'il décide d'ouvrir.

Un petit acte de rébellion insignifiant. Parce qu'une porte, même costaude et blindée comme celle-ci, cela pouvait se forcer, avec le temps.

Il s'installa en tailleur sur son lit.

— Quelqu'un veut des langoustes ?

Les gardes avaient prévenu l'extérieur sans que Gilles s'en rende compte. Pas par talkie-walkie, il l'aurait entendu. Un « PANIC BUTTON » ? Pas impossible.

Le temps d'installer la Baronne martinico-colombienne dans la villa de luxe, son tailleur Chanel et tout son fatras rapporté par hélico, la garde tambourinait à la porte.

— Gilles, espèce d'idiot, ouvre cette porte !

Il avait ignoré, tout bonnement, les injonctions de Jayden.

C'était impossible, avec deux gardes qui le regardaient avec des yeux en boules de loto, stupéfaits, visiblement, de son audace. Le truc, et tout le monde le savait, c'est qu'on ne pouvait pas le contraindre par la force d'ouvrir le coffre contenant la clé. Seule la torture y parviendrait, et personne ne voulait s'y résoudre.

Pas qu'il s'en plaigne.

— Je suis sous bonne garde. Personne ne craint rien. Je ne vais pas tuer la Baronne ni ses petits-fils, bien que l'envie n'en soit pas loin. Tu peux aller dormir, je ne ferai pas d'histoire.

— T'es vraiment con par moments ! Et je te signale qu'on dirait un sale gosse qui boude !

— Je ne boude pas, je m'isole, puisque de toute façon, je n'ai rien d'autre à faire !

Si, en fin de compte, il boudait. Il fallait bien l'admettre. Mais c'était plus que ça. Il était vexé, en réalité. Pas qu'il soit si susceptible que ça, mais on le traitait comme un pestiféré, un criminel ! Alors qu'ils étaient tous des criminels ici ! Tous, sauf lui ! Un comble !

Ils se protégeaient de lui ? Lui ! Il était gentil comme un poussin ! Et eux, ils le voyaient comme un poussin avec un bazooka !

— Je sortirai demain matin, et j'irai travailler à la cabane. Je ne veux voir personne. Et même mes deux charmants compagnons que j'embarrasse pour le moment, si je pouvais, je ne les verrais pas. Foutez-moi la paix !

Jayden attendit un moment sans répondre.

— Bon. C'est d'accord. Laisse-les sortir et enferme-toi pour la nuit. Et

tu n'ouvriras qu'en cas d'urgence si moi, et moi seul, te dis que tu peux sortir.

Le cerveau de Gilles se mit en alerte. Ça sonnait comme un piège.

— Ah ! Tu me prends pour un con ? Tu vas en profiter pour me piquer la clé.

— Si tu veux tout savoir, Gilles, j'ai un double des clés, avec toutes les autres, dans un coffre. Je peux entrer quand je veux. J'osais espérer qu'on n'en arrive pas là.

Merde !

Il soupira, se releva du lit en prenant garde de ne pas renverser le plateau de nourriture, et se dirigea vers le coffre.

Il prit la clé et l'un des gardes lui arracha des mains, sans un mot, avec des yeux furieux.

Gilles eut un bref instant de panique, puis se détendit. Ils ne pouvaient rien lui faire qu'ils n'avaient pas déjà fait. Rien.

Sauf la torture.

La porte fut ouverte et Jayden entra comme un sanglier en pleine charge.

Il repéra Gilles et lui fonça dessus. Là, il n'était pas sexy du tout. Il faisait peur.

Et sans qu'il la voie venir, Gilles se prit une baffe dans la figure qui l'étourdit à moitié.

Lorsqu'il émergea de sa confusion, il était seul, dans la chambre, et la clé, dans la serrure, scellait la porte.

L'heure du réveil indiquait huit heures. Huit heures du mat, et personne ne l'avait convié à la traditionnelle baignade matinale.

Il se leva, vérifia la porte. Toujours fermée à clé.

Et pan, il se prenait un retour de manivelle. Ne plus jamais faire confiance. Voilà la leçon à retenir.

Sa joue piquait toujours de la baffe d'hier. Et pour cause, il avait un coquard et sa pommette gauche était gonflée ! *Bordel, Jayden !*

Il grignota le reste de salade de tomates, rinça la vaisselle à l'évier et se coucha sur le lit.

Puis, il se releva, soudain agacé de savoir qu'on l'observait, et reprit

son slip de la veille dans le panier de linge sale et il couvrit la caméra. Le fait de savoir que le slip était placé côté « fesses » sur la lentille de l'indiscrète caméra était satisfaisant. Ridicule, mais satisfaisant.

Au moins, il pourrait se reposer sans se faire espionner. À se demander pourquoi il n'avait pas fait cela plus tôt ! Il alla à l'évier et rasa cette jeune barbe qui soudain l'insupportait. Dommage, il était plutôt canon avec. Si un jour il s'échappait d'ici, et qu'il pouvait reprendre sa vie en main, il se laisserait pousser la barbe.

Cela lui allait bien. Oh, moins bien qu'à ces gardes à la barbe noire qui étaient vraiment très virils avec leurs barbes courtes ou longues, mais toujours nettes, avec des bords taillés au cordeau ! La sienne était moins touffue, mais s'il la conservait à 5 mm, il ferait peut-être tourner quelques têtes. Il sourit bêtement devant le miroir. Quelle sale gueule il avait avec son coquard !

Il se trouvait ordinaire, avec la barbe rasée. Mais ordinaire ne voulait pas dire insipide. Il avait son charme aux dires de Paul. Rien à voir avec lui, car Paul était vraiment un bel homme.

Pas étonnant que l'autre séducteur de mes deux me l'ait volé !

Il passa sous la douche, puis enfila un short et un tee-shirt léger. Pour la crème solaire, il attendrait, inutile à ce stade.

Jayden était bien capable de le faire macérer dans sa fange pour se venger de son attitude.

Deux, trois, quatre heures s'écoulèrent. Et toujours rien.

Adieu l'idée de travailler à la cabane aujourd'hui ! La chaleur serait trop importante à présent. Il en profita pour se reposer l'esprit. En fait, bien qu'il ne fasse rien – en dehors de cette tâche qu'il s'était trouvée – Gilles avait l'esprit en constante ébullition. Et pour une fois, il avait le temps de se relaxer, à l'abri du regard de « Moscou ». Il jeta un œil vers ce slip qui pendait ridiculement à la caméra de surveillance et sourit.

L'incertitude de la durée de la « punition » de Jayden n'était pas un problème, en réalité. Il savait qu'il ne pouvait rien changer à la situation. Prisonnier dans sa chambre, ou dans le cadre idyllique de l'île et de la maison, c'était du pareil au même. Pour une fois, il n'essayait pas de trouver des raisons, des explications, et il ne se faisait aucune réflexion quant à la situation.

En revanche, il avait le temps de penser à lui. Et rien qu'à lui. Hors de tout contexte.

Et c'est vrai que jusqu'ici, il s'était laissé aveugler par la singularité de la situation. Île paradisiaque, criminels, échanges de tirs, meurtres, des enfants devenus adultes et issus de la pègre martiniquaise, dont un lui avait piqué son

mec. Comment ne pas se laisser envahir par tant d'éléments qui, isolément, seraient déjà submergeant, alors ensemble… c'était tout simplement ingérable.

Gilles mit tout cela de côté. Derrière tout cela, il y avait « lui ». Peut-être que sa vie n'était pas exceptionnelle, jusque-là, mais elle n'était pas nulle pour autant.

Il s'était affranchi d'une famille toxique, du moins ses frères et sa sœur. Il avait un job en deçà de ses compétences, mais c'était un job qui payait son loyer. Sans aucun doute, Paul gérait cela maintenant. Il mettrait leurs affaires à l'abri et vendrait les biens, vu qu'il était considéré comme « disparu ». L'entourage véreux d'Alejandro trouverait le moyen de contourner son absence. Merde, ce sont les frangins et la sœurette qui allaient récupérer le fric ! La bonne aubaine pour ces faignants coincés dans leur beaufitude. Mais cela avait-il vraiment une importance majeure ?

Objectivement, non. Il pourrait reconstruire une autre vie, s'il sortait d'ici sur ses deux pieds. Il n'était pas sans ressource, sans capacité. Et il savait, pour l'avoir vu autour de lui, que l'on croit toujours que l'on vit l'amour de sa vie, jusqu'au moment où cet amour disparaît, et en fait, cela ouvre la possibilité à d'autres amours.

Bien sûr, il devrait digérer le fait de cette trahison, et bien sûr, c'était douloureux et ça lui donnait l'envie d'envoyer de la vaisselle sur les murs, ou mieux, dans la gueule d'Alejandro. Mais il savait qu'il n'y avait pas de retour en arrière. Son *crime* était d'avoir été dans le déni du problème.

Et il s'était matérialisé en la personne d'*Alejandro-el-salvador* !

Si Gilles devait être objectif, quoi qu'il pense de la personne, il lui devait le fait qu'il avait révélé l'échec et la fin de leur couple. Bon, la manière n'y était pas, mais le fait est qu'*Alejandro-le-sauveur*, en mettant fin au couple, leur permettait à tous les deux de repartir. Paul avait déjà retrouvé un Roméo, restait juste à espérer pour lui qu'il survivrait à cet homme.

Gilles en était convaincu, ils s'étaient rencontrés trop jeunes. Ils avaient cru que c'était parti pour la vie, mais leurs chemins avaient divergé au fur et à mesure qu'ils prenaient de la maturité et devenaient de véritables adultes. Si lentement, sans doute, que le temps de le comprendre, il était trop tard. Peut-être qu'un jour, Gilles serait capable d'entendre comment Paul avait « rencontré » son nouvel amant. Le comment, il savait, ils se croisaient au boulot et l'un avait eu les yeux sur l'autre. Il imaginait l'impétueux Alejandro forcer le trait pour séduire Paul. Peut-être juste pour tirer son coup. Un instant de faiblesse de la part de Paul et l'aventure entre eux s'était répétée… Mais c'était facile de mettre la faute sur ce crétin de bellâtre quand, en réalité, c'était peut-être l'inverse qui s'était produit. Non, la vraie question, la seule qui comptait, c'était le « pourquoi » c'était arrivé.

Il repensa à plus loin avant cela. À sa jeunesse dans sa famille mal fichue, mais pas si exceptionnellement mauvaise tant qu'ils n'avaient pas su qu'il était gay.

Gilles l'avait compris assez jeune. Sans doute trop jeune, avant dix ans, quand un cousin à peine plus âgé lui avait proposé de « jouer ». Papa et Maman vivaient toujours.

Des tests de gamin, explorer une sexualité naissante. Mais pour lui, c'était une révélation. Il avait su, déjà à ce moment, que c'était ce qu'il était. Gay.

On disait « pédé » à cette époque, et surtout, dans ce milieu qui était le sien. Et le simple fait que cela soit une insulte avait laissé Gilles sur ses gardes. Ne jamais en parler. Surtout pas aux gens proches.

Surtout pas à papa, ou ses grands frères, ou les amis de la famille et leurs blagues potaches sur les « pédés », les insinuations constantes et maladroites sur les mœurs honteuses de « ceux qui s'enculent ». Mais si Gilles se souvenait bien, tant son père que ses amis et collègues de travail qui passaient à la maison se riaient des autres en se faisant des « pesées », simulaient des « enculades », en s'esclaffant, la bière à la main.

Ce constant rappel à l'homosexualité avait sans doute scellé son sort. Jamais il ne le dirait à sa famille. Le malaise qu'il éprouvait, à l'époque, devant cette exposition bestiale soulevait des réflexions paradoxales en lui. Gilles ne pourrait pas jurer qu'ils soient vraiment homophobes. Mal informés, abrutis, crétins, ça oui, mais par « contagion ». C'était le milieu qui voulait ça. Sans doute qu'il est plus facile d'être un enfant gay dans une famille ouverte d'esprit, modeste ou non, que dans un milieu fermé comme celui d'où il venait.

Les paradoxes lui explosaient au visage. D'un côté, c'était « mal » d'être homosexuel, d'un autre côté, « ils » semblaient tous très heureux de jouer à l'être, jusqu'à se travestir « pour faire une blague » ou lors du carnaval, lorsque tout est permis sans jugement.

Il aurait voulu leur dire, du haut de ses huit, dix et puis douze ans que les homos, ce n'était pas ce qu'ils disaient. Que lui, il désirait les garçons de son âge, mais ne se retrouvait pas dans leurs grossièretés, leurs exagérations, leurs visions perverses d'une chose qui lui apparaissait simple, et naturelle.

Il se sentait plus « homme » qu'eux, d'une certaine manière, parce que ce qu'ils faisaient en forçant les traits des gays, ils le faisaient aussi en se moquant des femmes. Déjà, il avait compris, sans vraiment pouvoir mettre le doigt dessus, qu'ils étaient juste de gros cons insécures dans leur virilité.

C'était tellement plus facile de se moquer des homos, des femmes. Plus facile que d'être un « homme », vraiment. Pour eux, le monde était binaire.

On était homme, ou femme, hétéro, ou homo. Et c'était tout. Les bis, qui marchaient à voile et à vapeur, c'était juste des gays refoulés qui n'assumaient pas. Et les gays étaient forcément tous des caricatures de travelos.

Quels idiots !

L'infinité des possibilités ne lui était venue que plus tard, avec la maturité et l'expérience. Non, les hommes ne doivent pas être des gros durs pour être des hommes. Non, ils ne doivent pas œuvrer à s'affirmer dans un monde binaire.

Gilles avait vu, au fil des ans, plus de variants à la sexualité et aux genres que de grains de riz dans un paquet d'Uncle Ben's format cantine scolaire.

Il avait donc grandi, jusqu'à douze ans, en se sentant totalement isolé, unique.

Et puis, il y avait eu le moment « Marco », un collègue de papa.

Il s'en était fallu de peu et rétrospectivement, il avait joué avec le feu, et s'était brûlé.

Marco était un des « jeunes » collègues de son père. Gay complètement refoulé, mais ça, il ne pouvait pas le savoir à l'époque.

Il avait des traits rudes, grossiers, trop masculins comme s'il les forçait. Il avait une tendance non admise à aimer les garçons. Pas forcément les jeunes garçons, que cela soit clair. Déjà à ce moment, Gilles se sentait attiré par ce « vieux » d'une vingtaine d'années. Maçon, comme papa, déjà bourru, par contagion et sans doute pas avec toutes les frites dans le même sachet.

Et souvent, quand il était à la maison, avec d'autres, à partager des cannettes d'une sous-marque de bière devant un match de foot, ou un barbecue, leurs regards se croisaient.

Gilles avait sans doute été attiré par cette force qu'il dégageait, ce côté ultra homme qui, sans doute, le collait-il un peu sans vraiment s'en rendre compte. Il ne comprenait pas, parce que trop jeune, que Marco en faisait trop pour cacher ce qu'il était. Mais ça lui plaisait, à Gilles. Parce que justement, le garçon n'était pas comme les clichés dont ils se moquaient tous.

Il s'installait à côté de lui pour regarder les matchs, ou s'il restait des places libres à table, il choisissait celle près de Marco.

L'homme lui frictionnait souvent les cheveux, affectueusement, mais sans outrepasser quelque limite que ce soit. Gilles aurait bien voulu, justement, qu'il les dépasse. C'était naïf de sa part, mais à douze ans, on croit déjà tout savoir.

Et puis, il y avait eu cette fois où la limite, justement, avait été

dépassée. Une seule fois, mais cela avait frisé la catastrophe.

Gilles était entré dans la salle de bain pour aller aux WC, sans frapper. Il se fait que Marco y était et avait visiblement oublié de verrouiller la porte. Il ne se souvenait plus s'il savait que l'homme y était, ou si c'était vraiment une coïncidence. Mais sans doute avait-il cherché la confrontation « accidentelle ».

Gilles l'avait surpris en train de se masturber en reniflant – grand choc – un des caleçons de son père récupéré dans le bac à linge.

C'est plus tard que le choc était venu parce que sur le coup, il n'avait vu que l'énorme sexe du garçon. Forcément, à douze ans, Gilles avait un kiki tout rikiki et là, il voyait un homme adulte et en pleine forme. Le contraste ne pouvait que surprendre.

Marco s'était interrompu, la rage d'avoir été surpris, enlaidissant son visage, et il avait eu ces mots durs et maladroits : *« C'est ce que tu voulais de toute façon, hein ? ».*

Puis il avait disparu. Et plus jamais il n'était revenu à la maison.

Plus jamais. Et personne ne parlait de cette absence, ce qui était une torture.

Gilles aurait dû être bouleversé par cet acte qui, chez d'autres, aurait été traumatisant. Mais il ne l'avait pas été et franchement, il comprenait déjà à l'époque le conflit dans lequel il avait placé le garçon. Forcément que Marco avait compris qu'il l'attirait, même s'il refoulait aux yeux des autres, il avait dû comprendre. Et il avait été surpris en fâcheuse posture, ce qui devait être humiliant et peut-être même que ça le poursuivait aujourd'hui encore.

Le caleçon de son père ! Par-dessus tout !

Le jeune homme fantasmait sur son père ! Ça, Gilles ne l'avait compris que beaucoup plus tard.

Gilles n'aurait pas parlé. Jamais. Il n'aurait pas cafté, et au contraire, à cette époque, il aurait voulu se rapprocher de lui et l'initier. Par naïveté, il ne réalisait pas les implications que cela engendrait. Il ne comprenait même pas la notion de pédophilie puisqu'il se percevait comme « sexuellement mature » en un sens. La bêtise adolescente, l'éveil des désirs, inappropriés, sans aucun doute.

Mais Marco ne le désirait pas. Sinon, c'est son slip à lui qu'il aurait pris dans le panier de linge. Non. Marco désirait son père.

Et ce choc-là fut le véritable séisme révélé par l'incident, des années plus tard. Après l'accident de ses parents. Et avant même de comprendre le concept de fétichisme des « *sniffeurs* », ce qui viendra encore plus tard.

Si un homme aussi viril, aussi virulent avec ses blagues homophobes, reniflait les caleçons d'un autre homme en se branlant, alors qu'en était-il de tous ces autres hommes qui se prétendaient purs hétéros ? Et son père, était-il aussi entre deux eaux ? Et pour mieux le masquer, il surjouait sa virilité machiste au détriment des gays et même des femmes ?

Gilles y repensait rarement aujourd'hui, mais c'est vrai que là, couché sur un lit avec rien d'autre à faire, il pouvait faire ces petites introspections dans ce qui avait construit sa vie. Et voilà peut-être aussi pourquoi savoir que ses fesses qui avaient touché ce caleçon qui pendait maintenant de façon ridicule à la caméra suscitait un tel plaisir.

Vous n'avez qu'à sniffer mon slip, maintenant !

Il rit tout seul.

Le calme dans la pièce était apaisant. En fait, ce qui l'était, c'était d'être seul. Même plus une caméra pour scruter ses faits et gestes.

Il ne devait pas parler pour autant, car le micro, lui, fonctionnait toujours. Il n'avait donc gagné qu'un répit, mais tout répit était bon à prendre.

Seul… quelle délivrance !

Cela le ramena à ce moment, après ses études universitaires en économie sociale – pas très loin de ce que ce brave Diego voulait faire – où il avait avoué à sa famille orpheline avoir rencontré l'amour de sa vie.

Et puis, il avait présenté Paul. Et tout était parti en vrille.

Aucun regret là-dessus. Sa famille, du moins ce qu'il en restait, l'avait banni à tout jamais. Même sa sœur de qui il avait toujours été proche.

Il pouvait regretter de ne pas avoir eu une famille ouverte d'esprit, affectueuse, cultivée au moins un minimum, mais son enfance n'avait pas été malheureuse. Bizarre, pauvre à tous les niveaux, mais pas malheureuse.

Et puis, le grand silence, assourdissant, destructeur, annihilant toute une vie en une demi-seconde, comme un Hiroshima familial.

Plus rien.

Ils vivaient, ça, il le savait, car il lui arrivait d'aller voir les profils Facebook de ses frères. Ces crétins n'avaient pas rendu confidentielles les informations et publications, donc il voyait tout. Les Noëls, les mariages, eh oui, les neveux et nièces, les oncles et tantes qui vieillissaient plutôt bien, et partaient en croisière avec l'un ou l'autre une fois par an ! Et eux qui avaient répété toute leur vie que c'étaient des trucs ringards de nouveaux riches !

Éprouvait-il de la jalousie ?

Non. Pas même du regret.

Ils l'avaient chassé de leur vie avec une telle brutalité et immédiateté, que Gilles savait qu'ils savaient depuis longtemps et qu'ils refusaient d'y croire. Peut-être même depuis l'incident « Marco ».

Rien ne disait que son père n'avait pas fini par l'apprendre. Peut-être que Marco lui avait avoué, par peur que Gilles cafte ?

Cette coupure, nette, avait été le véritable tournant dans sa vie. On pouvait dire que c'était à cause, ou grâce à cela qu'il avait vraiment commencé à vivre.

Avec Paul, avec un boulot, à Paris.

Pour être franc, son oncle Jordan, devenu son tuteur, l'avait laissé aller à l'université, grâce à des bourses et parce que ses professeurs avaient confirmé, les uns après les autres, qu'il « avait une bonne tête et que cela serait dommage de ne pas l'y envoyer ».

Un effort réel, pour eux. Et ça, il le leur devait. Ils avaient sacrifié beaucoup pour arriver à joindre les deux bouts, car son oncle et sa tante non plus n'étaient pas très riches.

Une page tournée définitivement. Ou pas. Car si un jour il réussissait vraiment à percer, il n'hésiterait pas, lui aussi à s'assurer qu'ils le sachent.

Le Facebook déverrouillé de ses frères n'était peut-être qu'une manière de le rendre jaloux.

Il ne l'était pas.

Il était navré, ça, oui, mais pas jaloux.

Gilles se redressa soudain.

Il venait d'entendre… un coup de feu ? Oh ! un second. Et un troisième !

Il en vint deux autres, coup sur coup !

Le son était éloigné, à peine audible. Il n'aurait pas pu confondre avec autre chose, toutefois.

Une fois qu'on a été dans une fusillade, on reconnaît le son entre mille.

Son cœur se mit à battre vite. Très vite. La panique remonta d'un cran et il se plaça près de la porte, l'oreille collée dessus pour tenter de discerner les bruits, d'éventuelles courses dans la maison.

Mais plus rien.

Comme s'il était le seul à avoir entendu. Pas de course effrénée, de gardes paniqués. C'était comme s'il avait imaginé le truc.

Deux heures, puis trois, puis quatre.

Le soir ne devait plus trop tarder maintenant.

Pas de repas, rien.

Comme s'ils étaient tous morts.

Il aurait dû paniquer, mais il restait serein. Quelques coups de feu, ce n'était pas assez pour tuer tout le monde ici. Une nouvelle attaque, ou des exercices. Rien d'autre.

Il n'allait pas rester ici éternellement.

Puis, plus tard encore, il entendit enfin des pas dans le couloir. Plusieurs personnes.

La porte s'ouvrit, un plateau-repas fut glissé au sol et la porte se referma immédiatement avant qu'il réussisse à l'atteindre.

Qu'à cela ne tienne, au moins, il avait la confirmation que tout le monde n'était pas mort dans cette baraque !

Il ramassa le plateau, s'installa sur son lit, et souleva les cloches qui gardaient les plats au chaud.

Que du bon.

Cette froideur soudaine, ou ce calme, contrastant avec la qualité de la nourriture, n'augurait rien de bon.

Cette deuxième journée se terminait lorsque Jayden entra dans la chambre, sans y avoir été sollicité.

Il arracha le caleçon pendu de la caméra et le jeta à la figure de Gilles. Son visage était dur, mais Gilles y détectait de l'amusement. Comme s'il voulait dire « qui fait le malin tombe dans le ravin ».

— Habille-toi mieux que ça. On a des invités.

Des invités ? Encore ? Il n'avait rien entendu cette fois. Pas d'hélico.

Et la Baronne ? Toujours là avec son arrogance élégante ?

— Je peux rester ici, j'embarrasse tout le monde.

— Oh… pauvre petit poussin. Dépêche-toi ! Sinon, oui, tu restes ici.

Donnait-il l'impression de s'apitoyer sur lui-même ?

Merde quoi, il était retenu prisonnier !

— Qui est là ?

— La police.

— La police ?

Une bouffée d'espoir l'envahit. Si la police était là, alors il pourrait dire qu'il était ici contre son gré !

Puis l'enthousiasme retomba.

Forcément des flics véreux, qui venaient chercher leur pitance dans une enveloppe, pour fermer les yeux.

— Te réjouis pas trop vite, je connais ce regard. Ils sont là pour l'enquête et tu devras parler.

— Parler ? Mais pour dire quoi ?

— Raconter ce que tu as vu.

— Et j'ai vu quoi ?

Jayden soupira, agacé.

— Fais pas le malin !

— Vous allez tout me foutre sur le dos, c'est ça ?

— Non, bien que tu ne parleras pas de l'incident « Alejandro », inutile de les embrouiller.

— Pardon ?

— Ils ne t'écouteraient pas, de toute façon. Les Ramirez… c'est un peu les mentors du pays, si tu veux savoir. Un scandale, passe encore, mais une tentative de meurtre ? Ils ne pourront pas fermer les yeux et cela aurait des répercussions terribles pour la population.

— Une menace, Jayden ? C'est une menace ? Parce qu'on déverse des millions dans l'économie, on a le droit de se débarrasser de son rival ? Et je ne peux pas le dire, sinon quoi ? Plein de gens vont perdre leur boulot ou je ne sais quoi ? Les riches peuvent faire ce qu'ils veulent ici ?

— C'est pas ça. Mais Madame va arranger cela, la police n'a pas à s'en charger.

— Madame. Ah oui. Celle que tout le monde vénère ici et qui n'a même pas la politesse de dire bonjour à celui qui a sauvé les miches de son petit-fils chéri !

— Elle est coincée par cette situation embarrassante. Alejandro d'une part, dont elle soutient ouvertement *sa nouvelle vie*. Et Ricardo qui te doit la sienne. Diego aussi. Oui, elle est coincée. Mais une chose à la fois.

— Vous m'avez rédigé un mémo sur ce que je peux dire ou pas ?

Jayden sourit. Un sourire froid.

— Il se trouve que oui.

Il sortit un papier plié en quatre de sa poche arrière.

Le papier était tiède, chauffé par la fesse de Jayden !

Il aurait dû éprouver une bouffée de désir. Mais non.

Pourquoi ? Parce que Jayden s'était déclaré comme « pur hétéro » ?

Non. Parce que Jayden s'était retourné contre lui, qu'il ne pourrait jamais l'aimer, même si un jour, peut-être, il en viendrait à l'apprécier comme ami.

Jayden était déjà de l'histoire ancienne. Un plan qui n'a jamais marché. Une roue de secours pour pallier la gifle épouvantable qu'il avait reçue de Paul et Alejandro et tout ce qui avait suivi.

— Je ne mentirai pas, Jayden. C'est hors de question.

— Bien sûr que non. Tu diras la vérité, comme tu l'as dite jusqu'ici. Simplement… pas toute la vérité.

— Omettre, c'est aussi un mensonge quand on sait que cela change le

sens des choses.

— Ce qui ne sera pas le cas ici, puisque les seules choses que tu omettras n'ont rien à voir avec nos envahisseurs. Oh, tu ne sais pas. Ils ont réussi à s'évader, hier, et ils ont trouvé une arme. On a dû les abattre.

Comme c'était pratique.

— Tu veux dire que les seules personnes qui auraient pu contredire mes paroles ou offrir une réelle explication sont mortes ?

— Oui, toutes.

— La fille aussi ?

— Bien sûr, j'ai dit « toutes », cela inclut la fille.

— Et donc, vous allez me mettre ça sur le dos, n'est-ce pas ? Pour vous débarrasser de moi ? C'est une idée d'Alejandro, hein ?

— Non. De Madame Ramirez. Mais on ne mettra rien sur ton dos. Tu es invité, ici.

— Retenu prisonnier plutôt. Ça, je présume que je ne peux pas le dire.

Jayden soupira.

— Ricardo veut que tu restes et que tu te plaises ici. Si je dois être franc, je crois qu'il culpabilise et ne t'a jamais vraiment remercié. Il voudrait que tu te sentes à l'aise.

— Ça ne risque pas d'arriver. Je me sens épié, où que j'aille. Surveillé en permanence, je ne peux rien faire, vraiment.

— Tu restaurais la cabane de la plage de ton plein gré.

— Pour m'occuper ! Et forcément, cela ne risquait rien. Je n'ai pas vu la moitié de cette maison, on me traite comme un pestiféré.

— Je n'ai pas eu cette impression, répondit sèchement Jayden, vexé.

— Me laisserais-tu prendre un des bateaux à moteur auxquels vous faisiez référence quand il a fallu reconduire le canot depuis l'autre côté de l'île ?

— Bien sûr, si tu sais piloter.

— Vraiment ? Je suis surpris. J'ai plutôt eu l'impression de ne rien pouvoir faire.

— Chez nous, quand on a un invité, il est chez lui. C'est pas des paroles en l'air comme chez vous. Tu pouvais circuler dès lors que nous avons admis ta non-culpabilité dans ce curieux concours de circonstances. Tu ne l'as pas fait.

— J'aime la façon pudique dont tu qualifies les accusations que j'ai subies. Je suis continuellement suivi, jusqu'aux chiottes.

— Pour ta protection, au cas où.

— Ce n'est pas moi qui suis en danger, pas plus que vous tous, pour être précis.

— On ne sait pas ça. D'où la prudence. Et c'est aussi pour cela qu'on a appelé les garde-côtes des Antilles. Ils rapatrieront les dépouilles des envahisseurs, et tenteront de les identifier.

— Clara n'aura donc pas réussi à les faire parler, finalement.

— Tenté, et échoué.

— Ça, Jayden, c'est la version officielle. Vous n'aviez plus besoin d'eux, et vous les avez laissés s'échapper pour les abattre. La bonne excuse.

— Crois ce que tu veux.

Ce n'était peut-être pas exactement ça, mais ce n'était peut-être pas très loin non plus. Et la preuve, c'est que les garde-côtes auraient pu être appelés depuis longtemps.

Les Ramirez étaient au-dessus des lois, ou pensaient l'être, ce qui était la même chose. Ils prétendaient jouer la transparence, mais ils étaient plus opaques que jamais.

C'étaient des ennemis. Mais des ennemis de qui ? Quel était leur crime ?

— Je veux rentrer avec eux.

— Qui ?

— Les policiers.

— Pourquoi ?

— Pour reprendre ma vie en main.

— Tu as cru que nous te gardions ici à cause de ce que tu avais vu.

— C'est aussi ce que vous m'avez dit.

— Ça, c'était avant que nous te jugions innocent des accusations qui pesaient sur toi. Tu as l'occasion, maintenant, de parler. À l'autorité. Repars avec eux, si tu veux, je n'en ai cure. Au contraire, une épine hors du pied ! Mais ce n'est pas moi que tu blesses, c'est Ricardo et cela, je me dois de l'empêcher. Alors, reconsidère ta position !

— Je devrais m'écraser parce que j'ai sauvé la peau d'un type qui est probablement un criminel ?

Jayden éclata d'un rire sincère.

— Tu crois toujours cela, hein ?

— Il n'y a pas de fumée sans feu. Tout le monde ne se fait pas envahir sur son île avec des morts à la pelle ! Merde quoi ! Dix morts au moins ! C'est dix de trop !

— Je suis d'accord avec toi, mais tu remarqueras que je n'y suis pour rien. Les morts ont eu lieu avant notre arrivée, et hier avec cet échange de tirs.

— Cinq morts de plus, oui. J'ai entendu les coups de feu. Cinq. À moins d'être super habile avec vos jouets, je ne vois pas comment l'ennemi, qui a tiré le premier, s'en est sorti sans faire de bruit, lui.

— Ils avaient des silencieux.

— Et tu me disais que mon histoire était abracadabrante. Improbable. Alors que tout ce que j'entends l'est. Ils s'échappent, trouvent des armes qui, justement, sont équipées mystérieusement de silencieux, on ne sait pas pourquoi. Et ils sont morts après être passés entre les mains délicates de Clara sans dire qui ils étaient et ce qu'ils faisaient ici ? Et c'est moi qui raconte des couillonnades.

— Bon, va t'habiller, tu deviens dangereux pour toi-même quand tu réfléchis trop.

— Ils sont venus comment, ces garde-côtes ?

— Sur leur yacht. C'est une vedette rapide. Ils ont mouillé près de notre hangar, au quai. Ils dormiront là, sauf leur capitaine qui a été invité dans la maison et ils repartiront avec les dépouilles, demain matin. Elles sont mises en sac en ce moment.

— Donc, je dois passer un nouvel interrogatoire. Mais je ne peux pas repartir avec ces garde-côtes, c'est ça ?

— Cela nous arrangerait.

— Je ne comprends pas. Pourquoi me garder ici ? Vous venez d'officialiser la fusillade. J'ai cru qu'à cause de ce que j'avais vu… Que cela expliquait que je sois prisonnier !

— Tu n'es pas prisonnier.

— Tu sais que oui. Appelons un chat un chat. Même là, mes déclarations devront être retenues.

— Seulement en ce qui concerne les raisons de ton arrivée ici. Ça nous arrangerait que tu dises que tu es tombé par-dessus bord.

— Et les déclarations qui ont été faites par le commandant de mon bateau de croisière comme quoi je suis descendu à quai ?

— On s'en charge.

— Et tout me retombera dessus à un moment. Je sais que pour vous, je vais être le bouc émissaire.

— Nous ne sommes pas comme ça.

— Vous êtes bien des choses dont je n'ai vu qu'une minuscule partie, mais assez, en tout cas, pour savoir que oui, vous êtes comme ça.

Jayden resta silencieux un moment.

— Dans le salon, dans dix minutes, dit-il avant de ressortir de la chambre sans verrouiller la porte.

Gilles se tourna vers la liste des choses à ne pas dire que Jayden lui avait donnée et soupira. Quelle mascarade !

La Baronne parlait doucement avec Clara. On aurait dit deux vieilles dames en train de boire le thé en partageant quelques commérages bienveillants.

Clara n'avait rien d'une vieille femme, sauf, peut-être, son tailleur que n'aurait pas renié Madââaame Ramirez.

Cette femme qui lui avait fait une si bonne première impression, il ne pouvait plus la voir. Il avait été vexé, c'est vrai, par le fait qu'elle le nie devant tout le monde. Il savait qu'il y avait plus que cela. Plus qu'un simple déni. Ce genre de femme calculait tout ce qu'elle faisait, telle une joueuse d'échecs de haut niveau. Elle anticipait ses « coups », et cela se percevait. Qu'avait-elle en stock pour lui ?

Car Jayden mentait, il n'y avait aucun doute. Il était arrivé ici par hasard, oui, mais il serait utilisé et servirait un dessein encore à déterminer.

Paul était dans un fauteuil et Alejandro était assis sur l'accoudoir, s'appuyant contre lui. Une sorte de… complicité était perceptible entre eux. Et cette attention, de laisser le bon fauteuil à Paul, ne ressemblait pas au fils de son ex-patron. C'était pour le « show ». Parce que grand-mère était là, ou parce que les garde-côtes les observaient. Tout de même, cela lui pinça le cœur, et il savait qu'il devait absolument passer à autre chose. Même si ceci était cruel.

En uniformes, sur la terrasse, les officiels de la garde des Antilles causaient, un verre à la main, avec un Ricardo rayonnant sur la terrasse, au bord de la piscine.

Plus discrets que jamais, les hommes de Ricardo étaient absents à l'exception de Jayden, Maria et un des gardes du corps de la *Baronne*.

Sam, le barman, entra dans la pièce, avec un plateau et un Gin Tonic royal, et vint directement vers lui.

Bien sûr.

Il prit la boisson, remercia Sam dans un murmure et tendit son verre en direction de Paul, qui l'observait assidûment.

Diego arriva, sur ces entrefaites, et le garçon se colla contre Gilles avec un très grand sourire. S'il avait osé, le garçon lui aurait pris la main. Difficile de réaliser qu'il était encore si jeune quand il « jouait » à l'homme, avec ce regard d'homme qui a déjà tout vu. C'est bien simple, s'il n'avait pas sa voix de petit garçon, pas encore muée, on pourrait croire à un ado de dix-sept, peut-être même dix-huit ans. Sauf par moments, comme ici, où il avait un moment « enfant ».

Et Dinah, qui le suivait partout, vint renifler les jambes de Gilles et s'assit à leurs pieds, se penchant légèrement pour susciter le contact physique avec leurs jambes.

Gilles caressa brièvement les cheveux de Diego et revit Marco, quand il lui faisait la même chose. Un geste innocent, mais pour Gilles, à l'époque, ça voulait dire tellement plus. Qu'il avait pu être bête !

Et pourvu que Diego n'entretienne pas, pour lui, des sentiments inadéquats. Parce qu'aujourd'hui, c'était lui l'adulte, et il comprenait les limites.

Gilles caressa la tête de Dinah et s'accroupit un instant pour se mettre à son niveau.

Le chien lui lécha le visage, ce qui le dégoûtait, mais en même temps, il était ici avec les deux seules personnes sincères. Et encore, Dinah n'était pas une personne.

Quand le chien commença à être un peu trop enthousiaste, il lui dit un « non » ferme, et elle se calma.

Il savait qu'on les observait. Ou plutôt, qu'on l'observait, lui.

Il n'en avait cure. Dinah et Diego lui avaient rendu le sourire, et pour l'heure, c'est tout ce qui comptait.

Jayden était là aussi, maintenant, devant eux et il leur fit signe de le suivre jusqu'au sofa, resté libre pour eux deux.

Sam apporta un jus à Diego et le garçon fit « santé » avec Gilles.

Ricardo et les garde-côtes, verres en main comme lors d'un cocktail, entrèrent dans la maison. Le capitaine, un homme d'à peine une quarantaine d'années, blanc comme Gilles, s'avança vers lui.

— J'ai cru comprendre que vous aviez des choses à nous dire, dit-il avec un fort accent marseillais.

Était-il en détachement ici ? Avait-il migré ? Voir un « blanc » à la tête de cette police avait un arrière-goût post-colonialiste, mais il se faisait peut-être des idées. Il avait sans doute eu ce poste par le mérite, et non son origine continentale.

Gilles n'était pas trop sûr de son grade, de son rang, ni de l'organisation de la police maritime de Martinique. Visiblement, son écusson, sur son épaule, indiquait qu'il était de la douane des Antilles.

— Je ne sais pas que ce que vous voulez savoir, précisément, répondit Gilles.

— Et si nous commencions par votre nom ?

— Gilles. Gilles Duprieux. Et cet interrogatoire doit-il se faire en public ?

— Non, bien sûr, nous pouvons nous isoler, mais j'ai pensé que c'était juste une formalité, une confirmation de ce que j'ai déjà entendu…

— Je n'ai rien à cacher, ils connaissent déjà tous mon histoire.

— Je vais enregistrer, si vous le voulez bien, nous rédigerons le rapport et vous le signerez demain matin. Et le garçon aussi.

— Eh bien, pour commencer, j'étais en croisière, avec cet homme.

Gilles indiqua Paul.

— Mon compagnon, pendant presque huit ans. Et nous sommes tombés, à bord, sur cet homme.

Il indiqua Alejandro. Jayden serrait les dents et tout le monde ici semblait retenir son souffle, ne s'étant pas attendu à un tel démarrage en trombe.

— C'est le fils de mon patron, à Paris. Ils sont amants depuis des années, et je l'ai découvert de la pire des manières sur ce bateau, lorsque je les ai surpris au lit. Je vous épargnerai les détails, à moins que vous les vouliez ? Cela intéressera peut-être sa grand-mère de savoir quel genre d'homme est son petit-fils ?

Le capitaine lui-même semblait très embarrassé par les déclarations de Gilles auxquelles il ne s'était visiblement pas préparé. Peut-être que cette partie de l'histoire ne lui avait pas été communiquée. Mais c'était des informations connues de tous, et ne pas les dire, c'était comme mentir et cela laisserait des blancs dans l'histoire qui se retournerait contre lui.

— Nous pouvons nous isoler, si vous le souhaitez, ajouta l'homme,

réalisant son erreur d'avoir un peu forcé la main du garçon en lui disant de faire ses déclarations ici.

— J'en déduis que vous ignoriez cette partie ? C'est un peu tard pour s'isoler, je pense. Du reste, tout le monde ici sait que je suis le cocu de l'histoire. Ceci explique sans doute que je ne fasse pas des bonds de joie en sa présence. Le reste n'est pas plus réjouissant, mais là, vous connaissez déjà l'histoire.

Gilles raconta tout, la « chute » depuis sa cabine, l'épreuve de survie en pleine tempête en mer, le fait d'avoir échoué ici, d'avoir trouvé Diego, d'avoir enterré ses parents, d'avoir affronté les envahisseurs, d'avoir balancé les corps dans le torrent, pas pour masquer les meurtres, mais parce qu'il fallait se débarrasser des corps en putréfaction au plus vite.

Il raconta l'explosion du canot, et toute la suite des événements, sans masquer qu'il n'avait pas particulièrement été bien accueilli, ou considéré, à cause des curieuses coïncidences qui rattachaient son job parisien, le fils de son patron, et le propriétaire de cette île.

Alejandro et Paul confirmèrent ses paroles. Puis, Diego raconta son histoire, depuis son point de vue, jusqu'à l'arrivée de Gilles.

L'entendre en parler ainsi, avec un détachement dépourvu d'émotion, c'était plus perturbant que les horreurs qu'il décrivait.

Toutefois, quand Gilles passa son bras par-dessus ses épaules, retenant ses sanglots tant l'horreur était immense, le garçon se blottit contre lui, l'enserra par la taille et se mit à sangloter, devant tout le monde.

C'était comme s'ils étaient seuls. Alors que tout le monde les regardait avec un malaise certain.

C'était aussi comme si personne, à part Gilles, n'avait su mesurer l'étendue de sa douleur. Comme s'ils avaient pris pour acquis « qu'il prenait bien la chose ».

C'était juste un petit garçon qui crânait, parce qu'il savait que dans ce milieu, on ne pouvait pas être faible.

— Bien, je pense que nous avons tout. Nous fouillerons la base du torrent, pour d'éventuels restes s'ils n'ont pas été rendus à la mer… Mais… encore une question, monsieur Duprieux. Il y a une lacune dans votre histoire et je suis certain que vous allez la combler.

Et pan, il allait morfler. Parce que oui, il y avait des lacunes, orchestrées par Jayden !

— Je vous écoute.

— Vous devez votre survie à cette bouée de sauvetage. Mais je vois

mal comment, en chutant, saoul, vous auriez pu l'attraper.

— C'est très juste.

Et là, juste comme ça, Alejandro se leva.

— C'est moi, dit-il. À ma demande, et pour ne pas m'impliquer et complexifier l'affaire, nous avons jugé utile de ne pas rajouter une affaire sur une affaire. Gilles et moi avons eu des mots, seul à seul, dans sa cabine. C'est vrai, il était saoul, et nous nous sommes échangé des paroles difficiles, le ton est monté, nous en sommes venus aux mains. Et dans un mouvement, peut-être accentué accidentellement par moi, il a basculé par-dessus bord. J'ai aussitôt jeté la bouée.

Le capitaine fronça les sourcils et son regard oscillait de Gilles à Alejandro.

— Ce pourrait être interprété comme une tentative de meurtre, monsieur Ramirez. Ce qui change bien des choses, non pas avec cette histoire d'envahisseurs, mais avec le destin de monsieur Duprieux.

— C'était vraiment un accident. Et, bien sûr, nous sommes conscients du caractère… particulier de cette histoire. J'assume ma dispute. Mais je réfute le fait d'avoir voulu éliminer mon rival.

— Alors, pourquoi ne pas avoir fait stopper le bâtiment ? Il aurait pu être repêché.

— La nuit ? Le temps de tout arrêter, faire demi-tour, nous ne l'aurions jamais retrouvé. Et puis, si je dois être franc, pour moi il était déjà mort, il n'avait sans doute pas survécu à la chute d'une telle hauteur, les remous des moteurs et encore moins aurait-il pu réussir à retrouver la bouée.

— Mais au moins, vous auriez essayé.

Alejandro acquiesça.

— C'est vrai, mais sur le coup… l'accident était providentiel. Je n'en suis pas fier aujourd'hui. Mais j'admets avoir eu des pensées égoïstes. Paul n'aurait plus à choisir.

— C'est monstrueux.

— Je sais, et c'est pourquoi je suis ici. Quand Ricardo m'a prévenu de l'arrivée de Gilles, après qu'il lui avait raconté son histoire sans savoir à qui il parlait, nous sommes venus ici immédiatement. Je n'ai pas fui mes responsabilités. Gilles a reçu mes excuses, et il est ici, traité comme un prince.

Le capitaine fixa Gilles.

Et c'est là qu'il pouvait tout faire basculer. Il avait ce pouvoir.

Alejandro irait en taule sur un simple mot de sa part, quelles que soient

les conséquences pour Gilles lui-même.

Chacun retenait son souffle ici, même le capitaine qui, à son regard, priait pour ne pas avoir à gérer une situation pareille.

— Il dit vrai, s'entendit dire Gilles. On m'a demandé de passer sur cette partie de l'histoire pour éviter de rajouter une dimension à une série de faits sordides et totalement indépendants. L'intention n'était pas de mentir, mais d'arriver aux faits.

Le capitaine sembla soulagé.

— Si vous pouviez passer sur les raisons de l'arrivée de monsieur Duprieux sur cette île, je vous en serais très reconnaissante.

Premiers mots de la Baronne. Et des insinuations pas voilées du tout.

— Madame, répondit le capitaine. Je serai juge de cela. Si effectivement il en ressort que cela n'a rien à voir, je serai indulgent quant à l'attitude de votre petit-fils. Mais vous me laisserez juge de cela, n'est-ce pas ?

— C'est entendu. Et si votre décision devait aller dans le bon sens, sachez que nous nous en souviendrons.

— Je vous entends.

Voilà une tentative de corruption claire et nette qui indiqua à Gilles que non, il ne pourrait pas repartir sur le yacht avec la police maritime, ou la douane, peu importe. S'il demandait à repartir avec eux, c'était un aveu qu'il était, jusque-là, séquestré et cela mettrait le capitaine dans un tel embarras que pour les « pot-de-vin » à peine sous-entendus, il devrait peut-être se débarrasser de lui en pleine mer.

C'était sans doute exagéré de penser cela, mais il en avait assez entendu, ici, pour savoir que c'était possible. Les truands, il le savait maintenant, ça existe vraiment.

La discussion semblait terminée et Ricardo convia tout le monde à passer à table.

La grand-mère de Ricardo se leva, s'approcha et prit le bras de Gilles.

Grosse surprise.

— Bien joué, murmura-t-elle. Je n'oublierai pas.

Elle lâcha son bras et prit celui de Ricardo.

Ce dernier fit un rapide clin d'œil à Gilles. Mais pourquoi cela, il ne le comprit pas. Pas plus qu'il ne comprit les paroles de la Baronne. *Bien joué. Je n'oublierai pas.* Était-ce ironique ? Au premier degré ? Au second ? Un avertissement ou un remerciement ? Avec ce genre de femme, c'était impossible de le savoir. Elle misait tout sur son apparence, son élégance, qui

devait faire tourner les têtes et détourner les esprits de sa plus grande force, à savoir, son intelligence.

Diego l'entraîna vers un côté de la table en le tirant par la main. Il était redevenu l'enfant qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être.

Encore des langoustes au barbecue.

Aurait-il un jour pensé pouvoir dire une chose pareille ? Il adorait, mais il semblait qu'il ne mange plus que ça !

Le luxe, on s'y habitue et cela devient banal.

Sur la petite terrasse, le chef lui-même grillait la précieuse chair, tandis que les commis passaient avec la desserte et servaient les convives.

Tout était parfait, excellent, et les vins étaient exceptionnels.

Il devait fuir d'ici au plus vite parce que l'endroit commençait à le corrompre.

Il tendit son assiette et se laissa resservir.

Putain qu'il aimait ça.

Il nagea de bonne heure, dans la seconde piscine, laissant Paul et Alejandro profiter de leur moment, avec tout le monde, dans la piscine principale. Personne, parmi les douaniers, ne serait surpris de le voir s'isoler après ce qu'il avait dit hier. Et c'était aussi pour cela qu'il le faisait.

Affronter le regard d'Alejandro, et celui de Paul, c'était impossible. Il aurait voulu en avoir la force, mais il ne l'avait tout simplement pas.

Les voir s'amuser, se regarder avec des yeux doux. Non. Impossible. C'était et ce n'était pas de la jalousie. Il avait tourné la page, oui, mais on n'oublie pas autant d'années de vie commune en un claquement de doigts.

Il allait sortir de l'eau quand Diego vint le rejoindre, depuis l'autre piscine, et fit la bombe juste à cinquante centimètres de lui.

Le garçon riait avec un réel amusement. Il semblait clair que d'avoir parlé, face à tout le monde, y compris des gens totalement étrangers à son cercle, avait libéré quelque chose. Tant mieux. Du moins, si ce n'était pas une nouvelle façade qu'il s'imposait.

— On va peindre la cabane aujourd'hui ? J'ai déjà descendu les peintures, hier, quand tu étais dans ta chambre.

— D'accord. Mais on mange avant !

Le garçon semblait tellement content que cela fit plaisir à voir et Gilles le regarda avec tendresse quand il sortit de l'eau pour aller prévenir la cuisine qu'ils mangeraient avant les autres. Ce qui n'était pas plus mal en fin de compte.

Il n'avait que vingt-huit ans. C'était encore jeune. Toutes ces années, il n'avait jamais eu l'envie d'avoir des enfants, mais voilà qu'il se sentait « paternel » avec ce garçon comme si ce manque, enfoui en lui depuis toujours, venait de se déclarer. Avec Paul, il n'avait jamais parlé de cela et très honnêtement, il ne s'était pas consciemment posé la question. Au contraire, ce qu'il voyait des gosses des autres, c'était qu'ils étaient souvent chiants, bruyants, pleurnichards et capricieux.

Diego n'était rien de tout ça. Ce n'était plus un jeune enfant, c'est vrai, mais on le sentait épanoui, malgré tout. Et l'on pouvait dire sans gros risques qu'il avait dû être un chouette gosse.

Et voilà que la fibre paternelle de Gilles se développait. C'était bien le

moment.

Il sortit de l'eau, se sécha, et, entouré de sa serviette, il rentra dans la maison.

Comme toujours, l'air conditionné sur sa peau humide fit l'effet d'un glaçon.

Il se dirigea vers la cuisine et rencontra Ricardo, en maillot avec le drap de bain sur l'épaule, qui allait faire son « entrée », en retard comme toujours, à la grande piscine.

— Bonjour, Gilles. Déjà nagé ?

— Oui, cela me semble évident.

— Et tu vas manger, je vois. On se voit sur la terrasse après ?

— Peu de chance, j'ai promis à Diego d'aller peindre.

— Ah. Bien. Nous avons prévu une promenade, fin de matinée. Avec un pique-nique au sommet de l'île. Tu nous accompagnes ?

— Si la peinture est finie, pourquoi pas.

— J'ai hâte. Alors, ne traîne pas.

Et Ricardo lui fit un clin d'œil. Le second en deux jours.

Et un sourire en plus !

Cet homme était un mystère. Bourru à ses heures, impitoyable à d'autres, et charmant quand on ne s'y attendait plus.

Une promenade, pourquoi pas. Et au sommet ? Cela semblait prometteur.

Il en parla à Diego qui était encore plus enthousiaste et qui le pressa de manger pour s'assurer qu'ils aient le temps de tout peindre !

Ce n'est que lorsqu'ils furent sur la plage que Gilles constata l'absence de gardes. Zéro. Pas même un, ce qui aurait déjà été une nette amélioration.

Diego se déshabilla presque entièrement pour n'être qu'en slip.

— On va se salir, dit-il pour expliquer cela.

Il avait raison, aussi Gilles l'imita.

Étant plus grand, Gilles prit le haut des murs sans même qu'ils s'arrangent entre eux. Le fait même de la rusticité de la cabane permettait de peindre de façon un peu potache, sans protection, et cela accélérait le travail.

Face avant, faite !

Ils peignirent un côté, puis l'autre et c'est lorsqu'ils peignirent le dos de

la cabane que Gilles entendit des bruits sur la plage.

Les garde-côtes… ils étaient au pied du torrent, plus loin sur la plage.

Gilles n'avait jamais osé y aller, de peur de… de voir les cadavres.

Mais là, il se sentait obligé d'y aller.

— On finit l'extérieur et l'on va voir les policiers, dit-il.

Diego acquiesça, partagé, comme lui entre la curiosité et le fait de savoir ce qu'ils y verraient.

Dinah grondait en s'approchant des six ou sept hommes et femmes rassemblés près de l'embouchure de la rivière.

— Dinah ! Au pied ! claqua Gilles avant que Diego ne lui en donne l'ordre.

Il regarda le garçon et s'excusa d'avoir pris la préséance sur lui.

Le chien se mit contre la cuisse de Gilles et poursuivit l'avancée jusqu'aux hommes.

Gilles se demandait comment on allait de l'autre côté de la rivière, car le lit était large, et semblait trop profond pour une traversée simple et rapide.

Le capitaine était absent, mais Gilles reconnut certains des hommes qui étaient présents hier soir, au repas et surtout, à l'interrogatoire.

Il les salua et Diego fit de même.

À droite, le grondement de l'eau, imperceptible depuis la cabane, était impressionnant. On pouvait voir le torrent chuter depuis assez haut, creusant un trou, ici au bas de la montagne et filer ensuite vers la mer, dans un lit large creusé dans le sable.

Le torrent dévalait le flanc de la montagne et lui-même était serti dans la roche qu'il avait creusée profondément, raison pour laquelle on ne l'entendait pas plus loin.

La végétation ployait sur lui et le masquait pratiquement totalement, si ce n'est dans ces derniers mètres.

Par-dessus le point de chute, dans la roche, des escaliers de pierre avaient été creusés et rejoignaient une passerelle qui enjambait le cours d'eau, puis redescendaient de l'autre côté. Voilà comment on traversait cet obstacle, des hommes de la marine côtière se trouvaient, en ce moment, sur le pont et cherchaient, visiblement, les restes humains.

Pour l'instant, ils étaient bredouilles.

— Rien trouvé encore ?

— Non, dit une femme. Vous êtes sûr d'avoir jeté les corps là-haut ?

— Plus que certain.

Un autre homme parlait dans un talkie-walkie, mais avec le brouhaha de l'eau, on ne comprenait pas ce qu'il disait.

Soudain, il prévint tout le monde.

— Ça devrait arriver ! dit-il.

Quoi « ça ? »

Un sac de toile bourré de tissus chuta soudain depuis les derniers mètres du torrent.

Il était déchiqueté de partout et son contenu – de la toile d'origine inconnue – s'échappait. Le sac rebondit littéralement sur l'eau et fut entraîné vers la mer où des gardes le récupérèrent de justesse avant qu'il n'atteigne l'eau.

— Et voilà, nous avons notre explication. Ces hommes ne sont pas restés coincés, ils ont filé directement dans la mer, et le flux sous-marin, causé par la rivière, les aura entraînés au loin. Les requins se seront chargés du reste.

Gilles frissonna.

Quelle fin inhumaine ! Même pour des truands qui voulaient leur peau.

Bon, ceux qu'ils avaient balancés étaient déjà morts depuis plusieurs jours, mais il y avait eu les autres, et c'était sans compter qu'il imaginait bien ceux qui, encore vivants, avaient été jetés là. Supposition, évidemment, mais plus que jamais, il avait l'impression d'avoir été « accueilli » par la mafia martiniquaise et ses origines colombiennes.

— Un fémur ! cria quelqu'un.

Un os, effectivement, s'enfonça dans le bassin creusé au bas du torrent. Il venait de chuter. Délogé, sans aucun doute, par le passage du gros sac.

— Il y en a peut-être d'autres, dit la dame qui avait parlé plus tôt.

— Ce qui m'interpelle c'est que l'os soit à nu !

— Pas moi, dit Gilles. Ces gars pourrissaient déjà et rien que la puissance de l'eau, y'a de quoi décaper toutes les chairs.

C'était sordide et il s'en rendit compte au moment où il le disait.

— Va falloir aller récupérer cet os, pour une analyse ADN. Il y en a sans doute d'autres dans le fond.

Ses collègues acquiescèrent, et le pire, c'est qu'ils avaient l'air d'aimer

l'idée d'aller plonger dans cette marmite d'os !

Gilles et Diego prirent congé et retournèrent à la cabane, ils avaient l'intérieur à peindre. Comme pour l'extérieur, ils se désapèrent et reprirent leur travail.

Peu avant midi, tout était replié. Ils étaient crasseux et couverts de peinture blanche, il faut dire que Gilles avait trouvé malin de faire une grande trace avec son pinceau sur le dos de Diego et que cela avait déclenché une « bagarre » de peinture hilarante.

Moins hilarante, quand, de retour à la villa, il avait fallu se nettoyer.

À peine sorti de la douche, il se rhabilla et retourna dans le salon où « l'expédition » se tenait prête à partir et les attendait.

Diego arriva, avec Dinah. Il restait une trace de peinture sur le front et cela ressemblait à une « peinture de guerre ». La trace n'avait pas pu lui échapper, il l'avait donc laissée volontairement et cela fit sourire Gilles.

Pratiquement tout le monde lui signala la tache, et à chaque fois, il prétendait l'ignorer, signe qu'il ne l'ignorait pas du tout.

C'était un peu comme une marque de fierté. Il s'était rendu utile en s'amusant, sans doute pour la première fois depuis longtemps, et voulait le signaler.

Jayden lança la marche et comme Gilles était en short, contrairement aux autres qui semblaient équipés pour la traversée de la jungle, il le plaça vers l'arrière. Diego l'y rejoignit, avec Dinah. Paul et Alejandro étaient à l'avant, avec Ricardo et Clara. La Baronne était restée à la maison, pas qu'elle ne soit pas capable de faire l'escalade, mais sans doute n'avait-elle pas de tenue appropriée, ou alors, elle ne voulait pas que l'on se rende compte de ses limites.

Les gardes portaient les vivres et les affaires. Sam et un des commis faisaient la route avec eux.

Ils dépassèrent rapidement la ferme que Gilles voyait pour la première fois. Un bâtiment sobre, mais qui n'avait pas souffert de l'invasion comme l'avait craint Gilles. Le potager, où tout avait été récolté, même trop en avance, avait déjà été retourné et de nouveaux semis perçaient déjà. Il y avait là plus qu'un garde-manger. Il y avait des poules, qui gambadaient dans un très grand enclos. Mais qui donc s'en occupait ? Cela ne semblait être la tâche de personne, pourtant tout était entretenu.

Le chemin était tracé jusqu'au sommet. Mais il était si peu emprunté, qu'il fallait tailler dans la végétation pour passer. Les jeunes palmiers avaient des feuilles tranchantes et d'autres plantes n'étaient guère plus douces au contact de ses jambes nues.

Il était déjà lacéré, mais rien en profondeur, heureusement.

— Il y a des serpents ici ?

— Non, pas sur cette île, répondit Diego. On a des mygales, mais elles s'enfuient en général. Le pire, ici, c'est les scolopendres. Elles peuvent atteindre 40 cm et leurs morsures sont venimeuses et très douloureuses. On en verra sûrement.

— Dangereuses ?

— Cela dépend si l'on est allergique ou pas, mais ne t'inquiète pas, on a tout ce qu'il faut avec nous. Et tant qu'on y est, on a une plante très dangereuse en bas, près de la plage. Les mancenilliers. Des fruits comme des petites pommes. Tout est toxique dans cette plante. Ça cause des brûlures sévères, même l'eau qui ruisselle dessus devient toxique.

— Mince, je pense bien en avoir vu, quand je crevais de faim, mais les « pommes » étaient si petites que j'ai préféré manger les ananas.

— Une chance, parce que tu te serais brûlé la bouche, la gorge, l'estomac, et tout le trajet jusqu'à la sortie et il n'est pas sûr que tu aurais survécu aux douleurs.

— Charmant cet endroit.

— Il n'y a pas beaucoup de danger, en réalité. C'est comme partout. Je suis sûr que tu as plus de chance de te faire renverser par une voiture, à Paris, que de mourir ici d'une scolopendre ou d'une mygale. Les jardins sont traités pour que l'un et l'autre ne viennent pas et la maison est gardée bien froide pour éviter qu'elles rentrent. Tu ne crains rien.

— Si. Je suis là, avec mes jambes nues, et vous êtes tous habillés comme en hiver !

— J'aurais dû te donner un des pantalons de papa, mais ils sont tellement grands…

Gilles haussa les épaules et ne quitta plus le sentier des yeux.

Une heure et demie pour gravir la côte que l'on ne pouvait pas qualifier réellement de montagne. C'était un ancien volcan, sans doute, dont l'érosion avait déjà beaucoup fait son œuvre. Ce devait être effectivement très ancien, si, sur une île, une telle faune et flore était présente après les ravages d'une éruption. Mais bon, il n'y connaissait rien.

Et puis, la récompense ultime.

Le sommet. Une vue époustouflante, à perte de vue.

D'ici, on distinguait deux ou trois îles, toutes petites, à 360 degrés à la ronde, bien que de la plage, il n'en avait vu aucune. C'était donc vrai qu'il

aurait pu tomber, avant, sur une autre île, mais celle-ci était de loin la plus importante du lot.

Le seul élément intriguant était le grand mât, ici au sommet, où des caméras pointées vers la mer, mais aussi vers le rivage étaient disposées en nombre assez conséquent. Des antennes, ou émetteurs faisaient le relais avec la terre ferme et à droite, il y avait même une antenne parabolique.

Pourquoi les envahisseurs n'étaient-ils pas venus ici directement pour couper tous les moyens de communication ? C'était une vraie question.

Bien sûr, il fallait connaître le sentier, et le débroussailler.

Des gardes s'occupaient de dégager l'endroit où la végétation reprenait ses droits, tandis que d'autres aidaient Sam et le commis à dresser le pique-nique.

Quelqu'un lui planta un chapeau sur la tête.

Gilles se retourna sur Ricardo.

L'homme semblait heureux d'être ici.

— C'est beau, hein ? Mais faut garder quelque chose sur la tête parce que le soleil tape fort. Et surtout sur la tête de ceux qui n'ont pas l'habitude de sa rudesse.

— Il y a du vent ici, il ne fait pas trop chaud.

— C'est une illusion, parce que nous sommes ruisselants de sueur d'avoir grimpé tout ça. Mais dans un quart d'heure, tu vas cuire comme un œuf dans une poêle.

— Merci de m'avoir emmené ici avec vous.

— Mais de rien. Cela valait la peine de faire tous ces efforts, n'est-ce pas ?

— Oh que oui ! Mais mes jambes redoutent déjà la descente.

— Moi aussi. C'est toujours plus difficile de descendre que de monter, contrairement aux croyances. Et Gilles… Je voulais dire… Merci de ne pas avoir chargé mon cousin. La famille, pour nous, c'est sacré.

— J'ai vu. Et c'est au point de mentir à la police. Ils ont trouvé des os, en bas du torrent, complètement décharnés. Des chances qu'ils n'appartiennent pas aux hommes dont nous nous sommes débarrassés ?

Ricardo haussa les épaules et sourit.

— Ce territoire est géré par la France, mais ce n'est pas la France. Nous avons des usages très différents. Pays de la débrouille, pour beaucoup. Et il y a pas mal de trafics. Drogue, trafic d'organes et traite des êtres humains. C'est

un peu une plaque tournante vers l'Europe et les États-Unis, j'en ai bien peur.

— Des choses à me dire ? C'est peut-être le moment de m'expliquer d'où vient toute cette fortune.

— Et d'un, cela ne te concerne pas, de deux, si nous trempions là-dedans, je ne vois pas pourquoi je te le dirais.

— J'imagine, effectivement. Mais je ne peux m'empêcher de me poser des questions. Vos gardes, vos ennemis… je n'ai jamais rencontré une chose pareille, alors c'est normal que je me méfie et que je pose la question.

— Oui, bien sûr. Mais dans ma position, tu n'aurais pas agi autrement. Tu te serais méfié de cet intrus qui débarque par hasard sur ton île et qui se trouve être le rival de ton propre cousin.

— Oh, pas de doute. Mais les cadavres qui hantent le torrent ne datent pas de mon arrivée. J'ai cru comprendre qu'il y en avait déjà, plus anciens. Cela risque-t-il d'être un problème pour la police ?

— Pas que je sache.

Mais Ricardo n'était plus si à l'aise, tout à coup. Et cela renforça les convictions de Gilles dans l'idée qu'il trempait bien dans une histoire de trafic.

Cette soudaine fragilité le rendit plus sympathique. Comme si la possibilité que son argent, sa notoriété ne puisse pas le sauver de tout. Il redevenait un homme, tout simplement. Et cette fragilité le rendait… désirable.

Oui, on pouvait dire cela. Désirable.

Il avait du charme, et avait appris à séduire toute sa vie, sans doute que c'était dans ses gènes ou dans son éducation, car tout semblait calculé pour plaire. Comme Alejandro lorsqu'il avait besoin de quelque chose. Ou la Baronne. Était-ce lié au statut ? Ou était-ce un trait de famille ?

Les gardes étaient dans leur tenue d'intervention, comme lorsqu'il les avait vus la première fois. Et ils étaient armés. Que redoutaient-ils ? L'île était sécurisée, non ?

Lorsque le pique-nique fut dressé, Gilles attrapa une crise de fou rire incontrôlable.

Un pique-nique, pour lui, c'était manger sur le pouce, éventuellement assis sur un grand drap, avec les moyens du bord. Ce n'était pas, en tout cas, manger les restes de langouste, et autres délicatesses, dans une vaisselle en argent. Ni boire un champagne très frais, dans des coupes qui avaient, contre toute attente, résisté à l'ascension. Si des bulles il devait y avoir, il se serait contenté de flûtes en plastique. Moins glamour, c'est vrai, mais plus pratique

pour l'occasion.

Gilles ne se rattrapait pas et personne ne semblait comprendre l'origine de son rire. Diego, par contagion, riait aussi et Dinah, qui avait rejoint les chiens de tête, était maintenant occupée à bondir autour de lui.

— Faudra t'habituer, dit Paul, le faisant sursauter.

Gilles se tourna vers lui.

— M'habituer ?

Paul était le seul à pouvoir le comprendre, pour le coup. Leurs huit années de vie commune, cela peut effectivement expliquer cela.

— Pourquoi devrais-je m'y habituer ?

Les yeux de Paul glissèrent un instant vers Alejandro, puis Ricardo.

Il avait gaffé et s'en rendait compte.

— Pourquoi dis-tu cela ? répéta Gilles, fermement.

— Pour rien, j'ai cru comprendre… non rien.

— Comprendre quoi ?

— Que tu vas rester ici un bon moment !

Paul avait lâché cela par dépit, mais cela fit l'effet d'une douche froide.

— Je refuse de rester ici.

Paul haussa les épaules et s'enfuit rejoindre « son » homme, qui causait avec Ricardo et Clara.

Soudain de très mauvaise humeur, Gilles fit cul sec de la coupe qu'on lui tendit et la rendit à Sam.

Le garçon n'interpréta pas le geste de la bonne manière et tendit une nouvelle coupe à Gilles.

Gilles la termina de la même manière et la rendit au garçon en lui faisant « non » de la main, puis, il s'isola, en bord de crête de la montagne et s'assit sur un rocher, face au nord.

Dinah se coucha à ses pieds, haletant, car elle avait trop chaud et Gilles la caressa.

— On passe à table.

C'était Ricardo.

— Je pars avec la police, répondit Gilles.

— Ah. Et pourquoi ?

— Suis-je prisonnier, ou ai-je le droit de récupérer ma vie ?

— Alejandro m'a certifié que tout était déjà en règle, à Paris, te concernant. Fin de contrat, prime généreuse de départ…

— Ah bon ? Je ne suis pas au courant.

— Nous devions te le dire plus tard. Son ami… ton ex-ami va gérer tes affaires et les envoyer ici, ainsi que la moitié de la valeur de l'appartement.

— De mieux en mieux.

— C'est à ma demande, comme ça, tu le sais. Je voulais… compenser un peu le tort qui t'a été fait, et tout le monde était d'accord.

— Sauf, à l'évidence, moi, qui n'ai pas été consulté. Je suis pourtant… un tantinet concerné.

— J'ai… euh. J'ai besoin d'un nouveau concierge ici.

— Je ne suis pas concierge.

— C'est une bonne position.

— Si l'on sait tuer les intrus.

— Il y aura une garde permanente, désormais. Et j'ai surtout besoin d'un secrétaire, à vrai dire, qui gardera la maison en mon absence.

— Je ne suis pas secrétaire et je ne suis pas qualifié pour la position.

— Non, tes qualifications vont au-delà du job que tu as accepté chez mon oncle, je le sais. Mais j'ai besoin de quelqu'un sur qui je peux compter.

— Pas moi.

— Je te l'ai dit, la famille, chez nous, c'est important.

— Je ne suis pas de la famille.

— Mais cesse un instant de m'interrompre ! Je sais tout cela ! Mais chez nous, quand tu sauves quelqu'un, tu fais un peu partie de sa famille, elle t'est redevable. *JE* te suis redevable !

Pour admettre cela, Ricardo le milliardaire avait dû prendre sur lui à un point que Gilles osait à peine imaginer.

— Je n'ai pas été consulté.

— Non. C'est vrai. Je devais d'abord m'assurer de quelques détails.

— Comme ?

— Je te l'ai dit, gérer tes biens, ton travail. Tu sembles te plaire ici et Diego t'aime bien. Vous faites une bonne équipe et cela manque ici. Les parents de Diego n'étaient pas toujours… très gentils avec lui, mais c'était la

famille, donc je devais leur laisser une chance et ils bossaient bien. Le garçon a une tête, contrairement à ses parents. Il est coriace, et étudie pour réussir, et je ne doute pas qu'il passe sans encombre ses examens de fin d'année, et son BAC, déjà, l'année prochaine à Fort-de-France. Il veut faire des études de sciences politiques. Quel gamin rêve de cela ? Il veut suivre les traces de mon père, réussir et il y arrivera.

— Pas ici. Il manipule des armes, a déjà tué un homme, défendu ton domaine, perdu ses parents. Il aura déjà de la chance s'il n'est pas traumatisé à vie.

— Ils connaissaient les risques. Et d'ordinaire, il y a plus de monde ici. Mais depuis trois mois, c'est vrai que j'ai dû rappeler mon personnel, pour le mettre ailleurs. Cela s'est su, visiblement, et l'opportunité de me prendre mon île a ouvert des appétits.

— Ils ne pouvaient ignorer que vous la reprendriez vite.

— Bien sûr, mais sans doute après avoir pillé tout ce qui était possible.

— Il n'y a pas grand-chose. Une des forces de cette villa, c'est sa sobriété.

— C'est vrai, je n'aime pas le luxe.

Gilles manqua de s'étouffer et lorgna les bouteilles de Veuve Clicquot vides. Une demi-douzaine, déjà.

Ricardo suivit son regard et sourit.

— J'ai cru comprendre que c'était ton préféré.

Gilles souleva un sourcil. Comment savait-il cela ? Paul ? Et quand étaient arrivées ces bouteilles ? Avec la Baronne !

— C'est vrai, pas que j'y connaisse grand-chose. Mais j'ai une longue histoire avec ce champagne. Pas que j'en boive souvent. Sans doute une fois l'an.

— Ici, tu pourras en boire tous les jours.

— Je ne suis pas à vendre.

— C'est une vraie proposition. Je ne voulais pas en parler maintenant. Alors, profitons de la vue, mangeons et l'on en causera en bas ? Quand la police sera hors de nos têtes, et que mon cousin sera reparti ?

— Il repart ?

— Il ne peut pas prolonger indéfiniment ses vacances… et puis… mon oncle a été un peu surpris par la tournure des choses. Avec Paul, je veux dire.

— Tout le monde, au bureau, savait déjà pour lui. Je doute que son père

l'ait ignoré. Ce qui m'enrage, c'est qu'ils savaient sans doute pour Paul et lui, et personne ne m'a jamais rien dit.

— Je ne peux pas dire que c'était une surprise pour moi non plus. Mais c'est un autre sujet, et cela ne nous regarde pas.

— Ils partent quand ?

— Demain. Avec grand-mère.

— Et toi ?

— Je vais installer mes bureaux quelques semaines ici. Plus par sécurité qu'autre chose, car ce ne sera pas toujours très pratique. La connexion internet n'est pas toujours très stable. J'aurai mes renforts, promis par grand-mère, pour quadriller les jardins et l'île. Dix hommes. Et si tu acceptes, je suis prêt à te laisser mon chef quand je repartirai.

Gilles éclata de rire.

— Je t'ai dit que je ne suis pas à vendre. Et de plus, je sais cuisiner. Pas aussi bien, on est d'accord, mais qui le pourrait ? Tu as trouvé la perle rare.

— L'argent permet bien des choses. Mais on finit par perdre le sens des choses simples.

C'était un aveu nostalgique. Mais qui dit nostalgique…

— Tu n'as pas toujours été riche ?

— Tu as encore beaucoup à apprendre sur moi. Nous avons connu la misère. Vraiment. Mais c'est aussi grâce à cela que j'ai pu reprendre là où mes parents ont échoué.

Surprenant.

— Je reprendrais bien une coupe de champagne, s'il en reste. J'ai un peu bâclé ma dégustation.

Ricardo sourit et fit signe à Sam de venir.

Quand Gilles reçut sa coupe, Ricardo était parti, et il discutait avec Clara.

Cette coupe de Veuve Clicquot, ici, au sommet de la montagne, dans ce décor merveilleux, cette chaleur supportable, c'était… quelque chose qu'il n'oublierait jamais. La vue circulaire sur un océan d'un bleu magnifique, les petites îles émergentes, la flore de l'île vue du haut… Il s'installerait bien ici, dans un observatoire panoramique !

Il ne fallait pas qu'il se laisse acheter par ces merveilles qu'on lui balançait à la figure.

Il ne le fallait pas.

Mais entre un quatre-vingt mètres carrés à Paris – ce qui était énorme pour la ville – assorti d'un boulot peu motivant, ou une île de peut-être trois ou quatre mille hectares, assorti d'un job de rêve, le choix semblait tout indiqué.

Sauf que ce n'était pas si simple.

Tout en bas, Gilles repéra le yacht de la police, amarré à une sorte de petit port qui rentrait dans les terres, comme une crique, avec un petit bâtiment au bout de celle-ci. Et plus à gauche, il devinait l'équipe de policiers, ou douaniers. Il n'était pas certain de comprendre l'organisation de ce service des mers, en tout cas de ceux qui faisaient autorité. Dingue que l'on puisse les voir si nets d'ici !

On ne voyait pas ce qu'ils faisaient, mais on voyait bien l'endroit où ils étaient.

Le sang des morts coulait dans ce torrent et le bassin, devenu ossuaire, abritait la mémoire d'hommes, de femmes, morts depuis peut-être l'origine de la villa.

Voulait-il d'une vie comme celle-là ?

Il finirait peut-être aussi, dans ce torrent, déchiqueté, ses chairs nettoyées par la force de l'eau, ne laissant que des os, peut-être, au fond d'un bassin, comme souvenir de son passage ici.

Il se retourna vers Sam, et lui fit un clin d'œil pour l'appeler et il leva sa coupe vide.

Comme il l'avait anticipé, la descente fut bien plus compliquée que la montée.

Il chuta de nombreuses fois et s'écorcha genoux et coudes.

Son *léger* abus de champagne n'y était pas pour rien, mais dans l'absolu, il n'avait pas tant bu que cela, si l'on considérait la durée de l'apéritif en altitude.

Il était sous la douche lorsque l'on frappa à la porte et que l'on entra dans la chambre.

Gilles n'avait pas dit d'entrer, donc c'était un habitué.

Il sortit de la douche, et découvrit Kevin sur le pas de la porte de la salle de bain.

Bonjour l'intimité.

L'homme le regarda de haut en bas, rapidement, puis se retourna.

— On vous attend au salon, le plus vite possible.

Gilles prit une serviette propre et s'essuya. Merde, les écorchures saignaient un peu et il avait complètement taché le drap de bain.

Il enfila un slip, un short propre et un nouveau tee-shirt. Tiens, il avait des vêtements supplémentaires dans sa pile… Qu'importe d'où ils sortaient, c'étaient des vêtements chic, adaptés à ce climat.

Il se pressa vers le salon et vit un ciel noir à l'horizon.

Ils allaient avoir un gros orage, mais personne n'en avait parlé, donc probablement pas une tempête comme il avait connu.

Le capitaine était là, avec quelques-uns de ses hommes. Ricardo, la Baronne, Clara, Jayden, ils étaient là aussi.

— Ah, te voilà, dit Ricardo.

— Je me débarrassais de toute cette sueur de notre escapade.

Et l'autre effet bénéfique, c'est que les résidus d'alcool ne se ressentaient plus !

— Par contre, tes blessures saignent.

Gilles se pencha et constata que des traînées rouges coulaient sur ses

tibias.

— Merde !

— On s'en occupera après. Le capitaine voulait te faire signer ta déclaration et partir au plus vite, avant l'orage.

Cela semblait fichu, de l'avis de Gilles, mais bon, il n'était pas marin, et encore moins familier du climat d'ici.

Tout le monde le regardait, ce qui était très embarrassant.

Il prit les papiers et le stylo des mains du capitaine et se déplaça, seul, jusqu'au comptoir du bar. Seul Jayden suivit.

Quatre feuilles entières.

Il les lut et la transcription était correcte.

Il signa.

— Rajoutez lu et approuvé, et la date, dit le capitaine.

— Je ne sais pas quelle date on est.

— Le 27 septembre.

— Oh, ça alors ! C'est mon anniversaire !

— Eh ben, bon anniversaire alors ! Comme vous n'avez plus de papier d'identité, nous allons vous faire une déclaration de perte. Toutefois, je crains qu'il faille venir à terre pour refaire des papiers d'identité officiels.

— Je pensais que Paul les aurait repris sur le bateau ! évidemment, j'avais d'autres chats à fouetter et la perte de mes papiers était le moindre de mes soucis.

Le capitaine haussa les épaules.

— S'il les a, qu'il vous les donne, sinon il faudra les refaire à Fort-de-France.

Gilles acquiesça.

— La pêche a-t-elle été bonne ? ajouta Gilles en faisant référence à l'éventuelle récupération d'os dans le bassin.

— Au-delà de toute espérance. Nous reviendrons une fois les analyses effectuées.

Jayden et Ricardo avaient l'air préoccupés.

Tu m'étonnes ! Des cadavres en veux-tu en voilà, ce n'est pas tous les jours qu'ils devaient voir cela.

— Nos hommes-grenouilles ont récupéré au moins sept individus, sept

crânes, pour être précis, et certains tellement érodés qu'ils sont là depuis longtemps. C'est bien plus que vous ne l'aviez déclaré.

Gilles haussa les épaules.

— Je vous ai dit ce que je savais. Et le gamin vous a dit que cela s'était déjà produit dans le passé. Quant à l'âge des restes, l'érosion peut être très rapide et s'expliquer par le mouvement continu de l'eau dans le bassin.

— Non, je ne pense pas, car si les remous sont très forts près de la chute et jusqu'à la mer, sur les côtés du bassin, c'est très calme. C'est là que les os ont stagné. Et un torse aussi, avec de la chair.

Gilles frissonna. Quelle horreur !

— Je vous ai dit la vérité, et je ne sais rien de plus.

— Je vous crois. Vous étiez sur ce bateau de croisière, vous n'auriez pas pu être là avant.

Était-ce une menace voilée à l'attention de Ricardo ?

Le capitaine s'approcha pour récupérer les papiers et murmura.

— Avez-vous besoin d'assistance ?

— Non, merci, je crois que ça ira, répondit Gilles dans le même murmure.

Il aurait tellement voulu dire « oui ». Mais c'était forcément un piège. Hier, cet homme avait accepté à demi-mot un pot-de-vin. Il était à la solde des Ramirez, sans être, pour autant, un truand. Disons qu'il était payé pour fermer les yeux, en échange d'avantages pour lui, ou ses hommes, ou le pays.

Mais il y avait probablement plus que ça. Quelque chose que Gilles percevait sans pouvoir mettre un nom dessus.

Ricardo et sa famille n'étaient pas nets, mais étaient-ce des truands pour autant ?

Graisser des pattes ne faisait pas d'eux de vrais mafieux.

Le capitaine salua tout le monde et quitta rapidement la villa avec ses hommes.

Jayden et deux de ses gardes les raccompagnèrent à la vedette.

Voilà qui changeait un peu la donne.

Au moins sept corps ? Et ça, c'était seulement ceux qui s'étaient retrouvés coincés dans le bassin. Le reste des corps avait été emporté jusqu'à la mer. La preuve, ils s'étaient débarrassés de plusieurs corps, mais un seul, remonté par les policiers, avait encore de la chair sur lui. Les autres avaient donc disparu. Un ratio qui sous-entendait que si sept crânes étaient là, au

moins une vingtaine d'autres avait filé directement dans la mer, peut-être même plus.

De quoi flipper sérieusement.

La proposition de Ricardo devenait de moins en moins alléchante au fur et à mesure qu'il y pensait.

La Baronne quitta son fauteuil et s'approcha de lui, Clara à peine un pas derrière elle.

— Vous avez décidé de rester…

Et toc, c'était bien un piège ! Et donc, le capitaine ne ferait rien, sans doute, des restes humains repêchés. Sans doute les balancerait-il par-dessus bord, ou ne garderait-il que celui dont il était sûr qu'il pouvait justifier l'origine : celui avec la chair et qui figurait dans le rapport de Gilles.

— Bien sûr que j'ai décidé de rester. Je ne voudrais pas manquer la fête.

— La fête ? Oh, c'est vrai, c'est votre anniversaire. Vingt-neuf ans ?

— Hélas, oui.

— Hélas ? Une chance, oui !

— Je m'étais promis de me marier avant trente ans. Paul était d'accord. Je pense que c'est un peu fichu de ce côté-là.

Elle acquiesça.

— Nous n'allons pas nous laisser envahir par une mauvaise ambiance, n'est-ce pas ? Un anniversaire, cela se fête !

Elle regarda Ricardo, qui s'illumina d'un sourire et fila vers les cuisines.

Changer le menu à cette heure tardive, Gilles supposait que le chef avait déjà connu pire.

— Et si nous ouvrions quelques bouteilles supplémentaires au bord de la piscine pour fêter cela ? Avant la pluie, cela s'entend. Mon pauvre petit-fils va devoir refaire ses stocks, je le crains, car il semble que vous ayez un peu abusé, là-haut, de ce précieux nectar.

— Je n'étais pas le seul à boire !

— Oh, je sais. J'ai tout vu sur les écrans.

Et comme ça, une fête d'anniversaire fut improvisée.

Au loin, les éclairs frappaient la mer dans la nuit. Ce déchaînement était impressionnant. Ce qui changeait des orages à Paris, c'était qu'ici, la vue était parfaitement dégagée jusqu'à l'horizon, dont on avait une vue d'autant plus éloignée qu'on était en hauteur.

Les éclairs brisaient la nuit. Ils se dédoublaient sur le miroir de l'eau relativement calme encore, amplifiant encore l'impact visuel. Les grondements étaient lointains. L'air vibrait et sentait l'ozone. Avec un peu de chance, il passerait à côté, car le vent ne se levait pas encore ici.

Gilles n'abusait plus du champagne, surtout après l'après-midi bien arrosé. Diego avait eu droit à une coupe, lui aussi. Il prétendait détester cela, mais il ne pouvait pas masquer sa fierté d'être associé à la fête et, plus que jamais, il jouait à « l'adulte ».

Les jardins, illuminés, avaient une aura particulière. Les insectes et les oiseaux s'étaient tus avec les grondements annonciateurs de troubles et sans doute se préparaient-ils à affronter les éléments, se cachant, s'abritant comme ils pouvaient. L'apéritif se prolongea longtemps. Paul l'avait félicité avec une vraie chaleur teintée, toutefois, d'embarras, car Alejandro était à côté de lui. Le nouvel amant avait simplement tendu la main, et c'était comme s'il signait un acte de paix par ce simple geste. Un geste approuvé par « Grand-Mère ». Gilles ne se faisait pas d'illusion. Cette paix n'était qu'une mascarade parce qu'en un sens, il lui avait sauvé son p'tit cul marron en ne l'accusant pas de meurtre.

Clara s'approcha et le prit par le bras sans lui laisser le choix. Elle sourit doucement et l'entraîna plus loin. Ils circulaient dans les jardins dans cette ambiance particulière, entre grondements, chaleur, intoxication alcoolique au champagne et sans doute le soulagement de voir la police partie.

— Je reste très intrigué par vous, dit Gilles. Vous êtes une femme dangereuse, mais même le capitaine des douanes semblait respecter votre présence et vous n'avez même pas été interrogée.

— Roger et moi nous connaissons. Assez intimement, d'ailleurs. Vieille histoire. Ma présence ici l'a rassuré, si vous voulez tout savoir.

— Ah bon ?

— Chut. Ne parlons plus et profitons de cette jolie vue avant le déluge.

— Vous êtes une femme mystérieuse.

— J'y travaille en permanence. Vous n'imaginez pas les efforts que cela me coûte. Une femme devrait pouvoir garder une part d'énigmes autour d'elle, ne trouvez-vous pas ?

— Elle devrait pouvoir être beaucoup de choses, mais… bourreau ?

— Bourreau ? Je ne suis pas un bourreau. Juste une *inquisitrice*, si l'on

garde votre vocabulaire médiéval.

— Pour le compte de qui, de quoi ?

Elle se blottit contre lui.

— Ah, ça, Gilles… cela fait partie du mystère, justement, ne trouvez-vous pas ?

— Vous retournez mes questions contre moi pour contourner le problème. Et, bien sûr, je sais que vous ne me répondrez pas franchement. Mais ces hommes et cette femme, les prisonniers, vous ont-ils dit qui les avait envoyés ? Savons-nous enfin pourquoi nous avons été au cœur de cette attaque ?

— Vous êtes trop curieux pour votre propre bien, Gilles Duprieux. Disons… que nous en savons assez.

— Et ? Le danger est-il écarté ? Ce que je veux demander, en réalité, c'est… puis-je décemment accepter l'offre de Ricardo ?

Elle sourit.

— Il y aura toujours du danger autour de Ricardo Ramirez. Mais pour l'heure, nous nous occupons, en ce moment, à terre, de ces menaces-ci.

— Une réponse de Normand. Ni oui ni non, peut-être bien que si, peut-être bien que non…

— C'est comme ça la vie par ici. Vous avez tendance, vous, les Parisiens, à voir les Antilles comme une terre de vacances. Mais il s'y passe bien d'autres choses. Des gens vivent ici, toute l'année, et pas dans de beaux hôtels tout propres avec des buffets à volonté que l'on jette aux ordures en fin de service pour les recharger avec une opulence indécente au service suivant.

— Je sais cela.

— Vraiment ?

— Je ne suis pas si ignare.

— Je n'en doute pas, mais savez-vous ce que c'est de survivre à la misère, au quotidien ?

— Croyez-le ou non, mais oui, je le sais. Je sais aussi que la misère est différente dans chaque culture. Je ne peux donc que supposer celle d'ici.

— C'est une réponse sage, monsieur Duprieux, Gilles, si vous permettez.

— Bien sûr, Clara, je pensais que nous avions déjà passé le stade de formalité.

— Oui… Mais Rosa Ramirez a changé un peu la donne, n'est-ce pas ?

— La Bar… oh, oui. Bien sûr. Une personnalité, cette femme. Et séduisante. Comme un requin, devrais-je ajouter.

— Elle est dangereuse, par obligation, mais elle a un grand cœur.

— J'ai vu cela. Sa famille, ça compte pour elle.

— C'est son héritage. Elle le chouchoute. Qui fera du mal aux siens en paiera les conséquences.

— Je suppose que nos *amis* ne reviendront pas de sitôt. Surtout si elle sait de qui il s'agit.

— C'est clair. Mais ici, c'était une mise en garde, pour vous.

— Pour moi ? Je ne ferais pas de mal à une mouche.

— Mais vous pourriez en causer. Alejandro…

— … C'est un sale gosse pourri gâté et tout le monde le sait. Je ne retirerai jamais ce que j'ai dit. Et ce n'est pas parce qu'il m'a piqué mon mec que je dis cela. Je pensais déjà cela avant de savoir qu'il couchait avec mon homme. Sans compter son attitude, après cette révélation où il s'est dévoilé pour l'ordure qu'il est. Il m'a quand même jeté par-dessus bord. Me tuer n'était certainement pas une première pour lui, vu la facilité avec laquelle il l'a fait.

— Vous voyez ? Vous êtes dangereux pour vous-même.

— Devrais-je jouer aux hypocrites ? Je lui en veux, et je lui souhaite le pire. Des hémorroïdes jusqu'au restant de ses jours, par exemple. Mais je ne souhaite pas être la cause directe de ses malheurs. Je laisse le karma s'en charger. Il s'en charge toujours.

— Sage décision. Mais cessons de nous tourmenter, nous avons un anniversaire à célébrer.

Bien qu'improvisée, la fête d'anniversaire était formidable. Il avait dansé sur des rythmes endiablés, on l'avait jeté tout habillé dans la piscine, et, miracle, un gâteau d'anniversaire avait été réalisé en dernière minute.

Trop d'alcool, sûrement, mais pour la première fois depuis très longtemps, Gilles était détendu et assez curieusement, il se sentait heureux.

Cinq minutes de bonheur, c'est déjà ça de pris.

Même dans les pires situations, l'on pouvait s'amuser. L'image d'enfants jouant sur des tas d'immondices dans des pays lointains lui revint en mémoire. Ils avaient l'air heureux, alors que tous les éléments leur étaient défavorables.

Comme il y avait beaucoup moins de femmes que d'hommes, il avait été invité par des gardes à partager une salsa, et même par Alejandro.

Quant à *Rosa-la-Baronne,* c'est sur un slow qu'ils avaient dansé.

— Vous bougez bien, Gilles Duprieux. Vous savez ce que l'on dit de la façon dont un homme danse, n'est-ce pas ?

— Non, mais je devine votre réponse.

— Qu'il fait bien l'amour ! Et c'est surtout vrai s'il bouge plus de trois articulations majeures à la fois. Ce qui est votre cas.

— Vous me faites rougir, madame Ramirez.

— La Baronne, ça me va.

Gilles manqua d'étouffer.

— Tout se sait ici. Ne l'oubliez jamais. Mais sachez que cela m'a flattée plutôt que vexée.

— Ce n'était en aucun cas une insulte, au début en tout cas, ajouta-t-il avec un sourire.

— Je n'en doute pas.

La nuit était très avancée. Il ne dormait pas.

En fait, ses émotions remontaient et il ne pouvait pas les contrôler.

Il sortit de sa chambre et s'installa, dans le noir, dans le salon de la conciergerie, face à la fenêtre.

L'orage était là, et déversait ses flots de pluie en déferlantes et en bourrasques.

Quand il pleut ici…

Les éclairs étaient encore plus nombreux et ici, les grondements étaient assez forts, alors que dans sa chambre, ils étaient très atténués.

Peut-être était-ce pour cela qu'il ne parvenait pas à dormir. L'orage tropical.

Mais c'était probablement la mélancolie qui, en réalité, le perturbait. La sensation d'avoir changé de vie, pour toujours. Et c'est vrai que, quoi qu'il fasse, il ne pourrait plus jamais remettre les souliers de l'ancien « Gilles ». Il avait vu des choses qu'aucun homme ne devrait voir, ou faire.

Il se releva, alla dans le frigo et prit une petite bouteille d'eau pétillante puis vint se réinstaller dans le salon.

Le spectacle était fascinant, mais sa vue était troublée par ses larmes.

Qu'allait-il devenir ?

Il sursauta quand une truffe froide buta contre sa main.

Dinah…

Il se pencha vers l'animal et l'embrassa sur le crâne.

— Qu'est-ce que tu fais ici, hein ? dit-il en lui frictionnant les bajoues.

Elle ne comprenait pas, évidemment, mais elle semblait sentir son humeur et posa sa tête sur ses genoux avec un soupir.

Gilles tira un plaid, le déploya à côté de lui et fit signe au doberman de venir s'installer.

La chienne bondit sur l'aubaine et se roula contre lui. Elle sembla s'endormir instantanément et Gilles posa sa main sur son flanc, la sentant respirer.

— Toi non plus tu ne parviens pas à dormir ?

Gilles sursauta à la voix de Diego. Puis il sourit.

Il se poussa un peu et fit signe au garçon de s'installer aussi.

— Sacrée fête, hein ? dit-il pour meubler le silence.

— Moi, mon anniversaire, c'est la semaine prochaine, dit simplement le garçon.

La tristesse était palpable. Il aurait quinze ans. Gilles donnerait beaucoup pour avoir encore quinze ans, avoir l'innocence, sans les tracas. Quoique dans le cas de Diego, il n'avait eu ni l'un ni l'autre.

Ils regardèrent le spectacle féerique comme l'on regarde un feu de bois.

— Je voudrais être au sommet de la montagne, maintenant, et voir ces éclairs tout autour de moi, dit Gilles.

— Non, tu ne le veux pas. Les éclairs frappent le paratonnerre, là-haut, sans arrêt. Et la pluie, et le vent… tu ne tiendrais pas trois minutes.

Gilles rit.

— Oh, mais si, tu peux ! rajouta le garçon. Viens !

Il prit la main de Gilles et le força à se lever. Dinah les regarda un instant, avant de se recoucher dans un soupir.

Le garçon semblait tout excité et il l'entraîna dans la salle de surveillance vidéo.

La porte était ouverte. Normalement, un garde s'y enfermait, même la

nuit, mais avec cet orage, il y avait fort à parier qu'ils ne risquaient pas un débarquement ennemi.

Diego s'installa à la console et se mit à pianoter sur le tableau de bord.

Sur les écrans, Gilles reconnut, en vision de nuit, différentes pièces de la maison, et d'autres, qu'il ne connaissait pas. Il vit sa chambre passer brièvement. Mince, l'image était claire et nette.

Puis il vit, tout aussi brièvement, la salle où les prisonniers avaient été enfermés.

Il eut un choc en repensant à leur destin. La salle était vide maintenant. Toute trace de leur passage avait été effacée.

Les écrans changeaient comme Diego cherchait les bonnes caméras et voilà que l'on voyait les jardins en noir et blanc, sous des trombes d'eau, avec, au loin, les éclairs qui blanchissaient l'écran momentanément.

Et puis voilà que l'on était au sommet de la montagne. Aucun doute.

L'ensemble des écrans s'alignèrent pour offrir une vue panoramique.

Bien sûr, la vision nocturne rendait tout en noir et blanc, mais c'était époustouflant. Les éclairs frappaient partout, bang, bang, bang. Ce déchaînement était tel qu'il se demandait comment c'était possible.

— C'est beau. Merci de m'avoir montré ça.

— En plein jour, c'est encore plus beau.

— J'aurais dû te demander de me montrer cela avant !

— Et moi, j'aurais dû y penser.

— Tiens, mais, j'y pense, ça enregistre ?

— Oui, sur sept jours, puis ça réenregistre dessus.

— Toutes les caméras ?

— Oui, bien sûr.

— Tu crois… tu crois qu'on peut voir l'évasion des prisonniers ?

— Je suppose, c'était il y a moins de sept jours… mais je ne sais pas si on peut…

Diego se mit malgré tout à chercher la caméra et trouva d'abord celle du couloir, puis sur un autre écran, il afficha celle de la cellule.

Il revint en arrière, de plusieurs jours, puis stoppa quand les prisonniers étaient dans leur cellule.

Vivants… et dans quelques heures, ils seraient morts.

C'était malsain de revoir ça. Du voyeurisme. Mais personne n'avait voulu lui dire comment ils s'étaient échappés. Forcément, Jayden avait visionné les bandes. Enfin, pas les bandes, ça n'existait plus les bandes !

Avec la manette, Diego repoussa en avant et il y eut soudain plus de monde dans la pièce.

Clara était là et Jayden. Oh, la Baronne aussi.

— Il y a du son ?

— Oui.

— Visiblement, c'est après cet interrogatoire qu'ils se sont échappés. Je voudrais écouter ce qui s'est dit.

— Je ne crois pas que Jayden serait d'accord.

— Il n'en saura rien si tu ne dis rien. Et si tu veux, tu n'as qu'à me montrer comme ça marche, et j'écouterai tout seul. Tu ne seras pas inquiété.

Diego appuya sur un bouton et soudain, on entendait ce qui se passait. Il mit sur « pause » et indiqua comment avancer ou reculer, avec le joystick. Puis, il synchronisa l'écran du couloir et coupla les deux ensembles. Il se leva.

— Je retourne dans le salon.

— Je n'en ai pas pour longtemps, t'inquiète.

Gilles prit place à la console. C'était impressionnant de voir cela en tant que voyeur. Effrayant aussi. Il prenait bien conscience que dans sa chambre, tout ce qu'il faisait se voyait.

Il réenclencha la vidéo.

Sur l'écran de droite, Ricardo, Alejandro et même Paul apparurent dans le couloir et rejoignirent Clara et la Baronne. Paul ?

Beaucoup de monde, pour un interrogatoire.

— *J'espère que vous êtes bien installés*, dit la Baronne.

— *On dira rien, poufiasse*, répondit l'homme du milieu.

Rosa Ramirez ouvrit son sac, sortit un revolver et abattit les deux hommes à la gauche de l'homme qui venait de parler.

Le cœur de Gilles bondit dans sa poitrine et il appuya sur « pause » avec le poing.

Il se leva, incapable d'inspirer, le cœur cognant soudain dans sa poitrine. Puis il parvint enfin à forcer l'air dans ses poumons et haleta, paniqué, tandis qu'il prenait la mesure de ce qu'il venait de voir. Son cœur martelait ses tripes et il se concentra dessus pour le forcer à ralentir. Le choc de l'effarement avait été total.

Ces prisonniers ne s'étaient pas échappés, ils avaient été abattus. Par une « charmante vieille dame ». La Baronne. D'un cartel.

Respire, Gilles, respire !

Lorsque son cœur se calma un peu, Gilles reprit place à la console.

Il s'était attendu à des aveux, sans doute extorqués par la force, mais ça…

D'un doigt tremblant, il réenclencha la vidéo.

— *On peut tous crever, mais au bout, c'est vous tous qui crevez !*

L'homme était bien sûr de lui.

Mais plus pour longtemps.

Rosa lui tira une balle dans la tête à bout portant.

Dans les films, c'est toujours très visuel. Ici, pas. Pas de crâne éclaté. Juste une masse inanimée qui s'effondrait et une mare de sang à l'arrière, contre le mur.

Gilles tremblait. Il hésita à quitter l'endroit en courant. Mais il devait savoir.

Et qu'est-ce que Paul faisait là ?

Le garçon avait l'air choqué. *Tu m'étonnes !* Mais il n'était pas surpris.

Personne ne l'était. Ni Clara, ni Jayden, ni Ricardo et encore moins Alejandro.

Rosa se tourna vers la fille.

— *Alors ?* dit-elle. *Qui ?*

— *Franca !* hurla la fille.

— *C'est ce que je pensais.*

Et elle tira une balle dans la tête de la fille et acheva les autres prisonniers. Sans le moindre état d'âme.

À l'évidence, la méthode de la Baronne, plus expéditive, avait obtenu de meilleurs résultats.

Dire qu'il était en état de choc était une lapalissade. Cela allait de pair avec ce qu'il venait de voir. Tout autre état était impensable.

Gilles changea les écrans comme il l'avait vu faire, revint presque par hasard sur celui au sommet de la montagne et laissa la salle de surveillance dans cet état avant d'en sortir.

Il tremblait.

Trop de questions.

Et ces morts… Pourquoi ?

Il retrouva Diego, qui attendait près de Dinah.

— Alors ?

— Alors rien, ils se sont échappés. Et la fusillade… pas beau à voir. Tu as bien fait de ne pas rester, je ne sais pas ce qui m'a pris. Va au lit maintenant.

Le garçon sembla vouloir rouspéter, mais sans doute que la mine de Gilles indiquait qu'il valait mieux ne pas bougonner.

Le garçon siffla Dinah. La chienne prétendit ne pas entendre, puis elle se leva et suivit à regret le garçon jusque dans les appartements de la conciergerie.

Gilles resta à la fenêtre, puis remonta jusqu'au grand salon.

L'éclairage du jardin, martelé par une pluie battante, lui permit de se diriger vers le bar sans allumer les grands lampadaires.

Il prit un verre, une bouteille au hasard et se servit une bonne rasade.

Whisky, à l'odeur.

Il se rapprocha de la vitre et vida la moitié de son verre.

Puis il le laissa tomber au sol. Le verre éclata, répandant le whisky tout autour de lui. Gilles n'osait pas bouger de peur de blesser ses pieds nus sur le verre.

Il se contenta de fixer les éclairs, au loin, et de s'abrutir sur les mouvements de la pluie qui balayait, en vague, l'eau de la piscine.

Dans le reflet de la vitre, il vit une forme, derrière lui.

Et à l'odeur subtile, c'était Ricardo.

— Alors comme ça, ils se sont échappés ? poursuivit Gilles d'une voix atone.

Gilles voulait donner une dernière chance à son ex-futur employeur de dire la vérité.

— Tu connais la réponse. Tu étais dans la salle de surveillance.

— Toi, Alejandro, ta grand-mère, Clara et forcément Jayden, je l'imagine bien. Mais Paul ?

— Ils devaient mourir. Ils n'ont pas souffert si cela peut te rassurer.

— Personne ne doit mourir.

— Eux, bien. Ils avaient accepté un contrat sur ma tête, et prendre la villa c'était s'assurer que je vienne ici.

— Et tu es venu. Et maintenant, on attend quoi ? Une bombe sur la gueule ?

— Non. On espère juste qu'ils ne savent pas qu'on sait qui est derrière, et peut-être pourra-t-on agir préventivement.

— Franca ? dit Gilles sans réellement attendre de réponse.

Ricardo soupira.

— Mon ex-femme.

— La famille… C'est effectivement très sacré chez les Ramirez.

— C'est plus compliqué que ça.

— C'est toujours plus compliqué que ça. Mais même un mauvais divorce… et un esprit revanchard, à ce point… je pense que c'est assez inédit.

— Tu dois savoir que…

— Non ! Je ne veux rien savoir ! Assez de mensonges !

— Tu y es mêlé, malgré toi.

— Renvoyez-moi à Paris !

— Impossible, tu en sais trop.

Ricardo s'était rapproché de lui. Tellement proche, comme pour le consoler.

— Tu marches dans le verre cassé, ajouta-t-il. Viens par là.

Gilles sentait une blessure au pied, effectivement, mais cela avait-il vraiment de l'importance ?

— C'est pour ça que tu voulais m'engager ? Pour m'éloigner des gens ? Que je ne puisse parler à personne ?

— Non. Pas pour ça…

Ricardo s'approcha d'un demi-pas et déposa un baiser sur les lèvres de Gilles.

Gilles ne réagit pas immédiatement à ce qu'il se passait. Il était en complet décalage par rapport à ses sensations. Mais lorsqu'il comprit ce qui était en train de se produire, il repoussa violemment Ricardo et l'envoya valser dans un fauteuil.

Puis, il s'enfuit dans sa chambre.

Il aurait pu verrouiller la porte, mais il savait qu'il ne serait pas suivi, et

que, pour un temps trop court, on lui ficherait la paix.

Il était de retour au point zéro.

Paumé comme un chat malade sous une pluie froide d'automne à Tchernobyl.

Dans sa chambre. Seul. Sans ami, sans personne. Même pas Paul qui aurait dû être capable de le comprendre. Même en tant qu'ex, il aurait pu le comprendre.

Ou plutôt, il aurait dû. Sauf que Paul était dans cette geôle lorsque Rosa avait tiré. C'était un homme totalement différent, totalement inconnu. Et il avait vécu avec lui. Assistait-il déjà, à l'époque de leur vie commune, à des exécutions sommaires telles que celles-ci ?

Paul n'avait pas bougé. Pas empêché cela. Personne ne l'avait fait. Pas Jayden, pas Ricardo.

Alejandro, Gilles savait déjà que c'était un meurtrier. Mais les autres, en ne faisant rien, s'étaient rendus complices.

Où étaient donc les coïncidences, maintenant ? Hein ? Paul et son nouveau mec, ici, participant à des meurtres ? *Comme par hasard…*

Ils avaient été convoqués ici. Par Ricardo, ou sans doute, par la tête de la famille, Rosa. Officiellement, pour éclaircir le mystère du débarquement de Gilles. Jusque-là, c'était compréhensible. Un pur hasard, aucun doute. Pour ça, il était bien placé pour le savoir. Mais ensuite, plus rien n'était du hasard. Et sûrement pas ces morts. Abattus comme des chiens par la gentille grand-mère, qui, pour le coup, était le grand méchant loup.

Que savaient-ils qu'il ignorait ? Pourquoi ne semblaient-ils pas surpris ? Pourquoi mentir à la police et même, les appeler alors qu'il aurait été plus simple de foutre les cadavres dans le torrent avec les autres ?

Paul, mais que viens-tu faire ici ? Cela n'a aucun sens !

Objectivement, il savait depuis longtemps qu'il y avait une zone d'ombre autour de Paul. Il n'avait pas voulu voir, ça, c'était certain, mais quand il y repensait, il « savait » qu'un truc n'allait pas.

Un mystère qui avait trouvé, pensait-il, sa justification avec la vérité sur sa liaison avec le fils du patron. Mais il y avait bien plus, au vu des derniers développements.

Paul ne disait plus rien depuis des années sur son job. Il était… comme un autre.

Ce n'était pas l'amour qui était mort entre eux, c'était Paul, qui était mort. Qui était devenu cet autre que Gilles avait vu sur la vidéo. Il s'était recroquevillé sur des responsabilités dont il ne pouvait parler, et ça le bouffait de l'intérieur. Il y a six mois, Gilles avait essayé de lui parler, pour comprendre, mais cela avait rapidement tourné en dispute. C'était notamment cette dispute qui avait donné l'idée à Gilles d'organiser cette croisière. Pour « reconstruire ».

Qu'avait-il manqué ? Paul n'était pas un mafieux, si ?

C'était impensable.

Ou alors, avait-il vu trop d'argent sale passer et n'avait-il plus pu fermer les yeux ? Avait-il été inclus dans une sale histoire ? Parce que ceci, ces morts, c'étaient aussi des fantômes de son passé. Il n'aurait jamais assisté à cela s'il n'y avait pas une bonne raison.

Donc, si lui, Gilles Duprieux, était arrivé par hasard dans cette histoire sordide, Paul, clairement pas. Qu'en aurait-il été s'il n'y avait pas eu cette croisière ? Alejandro aurait-il été invité ici depuis Paris ?

Pas sûr. Le garçon était arrivé sur l'île parce qu'il fallait authentifier les paroles de Gilles. Aucun des autres cousins de Ricardo n'était ici, ni même le père d'Alejandro. C'était donc une simple « opportunité », une *coïncidence*.

Cela ne retirait rien au fait qu'il savait des choses, et Paul aussi. Tout comme la grand-mère, qui avait débarqué pour faire le ménage dans ce bordel.

La Matrone de la famille.

Et maintenant, cette *Franca*, ex-femme de Ricardo, qui tombait dans la soupe comme une perruque mal collée.

Épouse jalouse ? Revancharde ? Pas contente de son contrat de mariage ? Pas assez de tunes pour la grande vie ? Ou simplement dénonciatrice des crimes organisés de son ex-famille ?

Car c'était bien d'accuser cette femme de tous les maux, mais pour le même prix, cette femme était une héroïne qui voulait décapiter un cartel !

Et ce baiser…

Il en prenait conscience, vraiment, maintenant.

Ne dit-on pas que les parrains de la mafia embrassent sur la bouche leurs poulains destinés à l'abattoir ?

Le baiser de la mort… Ce truc a même un nom.

Allait-il être sacrifié ? Avait-il « trahi » ?

En un sens, oui, en rentrant dans cette pièce de surveillance, en visionnant l'exécution, il avait été trop intrusif. Il avait trahi la confiance de Ricardo, un peu à l'instar des épouses de Barbe bleue qui, poussées par leur curiosité, entraient dans la seule pièce où elles ne pouvaient pas aller. La différence, c'est qu'elles savaient qu'elles ne pouvaient y entrer. Lui, on lui avait dit « tu peux circuler partout ». Peut-être que là, c'était implicitement interdit. Mais bon. Il n'y était pas allé avec méfiance, ou pour espionner, il y était allé pour… conforter les affirmations. Assister à l'*évasion* et évidemment, tenter d'en savoir plus sur les motivations de ces envahisseurs, vu qu'on ne lui disait presque rien.

Et il avait fait juste cela, comme les femmes de Barbe bleue, laisser sa curiosité diriger ses actes. Avait-il senti qu'un truc n'était pas net ?

Il avait maintenant vu l'horreur qui se passait, presque au quotidien, dans ces murs. Sans doute que s'il remontait plus loin, il verrait Clara torturer ces hommes et cette femme. Pour obtenir des aveux qui ne viendraient qu'avec Rosa. Les espoirs de ces prisonniers tenaient sans doute dans le fait qu'ils pensaient être délivrés par des complices. Rosa avait mis fin à ces espoirs en abattant d'entrée de jeu deux hommes. Elle savait ce qu'elle faisait, la *Marraine* Rosa. Une poigne de fer, comme l'on pouvait l'attendre de la part de l'épouse du *Parrain* qui avait su placer ses fils au vu et au su de tous, sans qu'ils puissent être inquiétés.

Heureusement que Diego n'avait pas assisté à cela. Heureusement, sinon, lui aussi, sans doute, aurait-il reçu le *baiser*.

Pauvre petit, il fallait vraiment qu'il fiche le camp d'ici.

Ricardo avait parlé d'un piège monté par ces envahisseurs, pour le faire revenir sur l'île. Ce qui voulait dire que son empire allait être sous pression, à l'extérieur. Que ses rivaux allaient tenter de s'en emparer ou de le démanteler et il ne pourrait rien empêcher, coincé, prisonnier, sur son île de rêve.

Qu'ils s'entretuent, cela fera du mauvais monde en moins !

Mais ils auraient pu attendre qu'il soit rentré au pays !

Cela voulait dire aussi que le commando qui avait tenté de prendre l'île n'était pas très proche de la tête pensante, car c'était une équipe sacrifiée. L'avaient-ils su ? Non, forcément pas. Ils se disaient prêts à mourir, mais l'est-on jamais ? Ils étaient déterminés, mais relativement ignorants, d'où peut-être, leur détermination ? Parce que celle qui visiblement dirigeait cette

attaque ne pouvait pas ignorer que Ricardo avait de la ressource pour se défendre.

Un bad boy, Parrain, ou ce qui s'en rapprochait le plus, cela sait comment s'entourer efficacement. Et là, Gilles reconnaissait que son hôte avait raison sur un point, la famille d'abord.

Il les voyait se serrer les coudes, avec l'ajout de gardes de « la famille » en plus de ceux de Ricardo lui-même. Le débarquement de Clara et ses sbires, forcément aux ordres de Mamy Rosa, avec qui elle causait beaucoup, et puis, l'arrivée de la Baronne elle-même.

Oui, la famille, ça comptait pour les Ramirez.

Même Alejandro s'était plié aux règles de la famille. Il aurait dû… tenter de le tuer à nouveau, ou lui mettre de très gros bâtons dans les pattes. Mais il s'était tenu en retrait, se pliant aux dictats de son cousin, et surtout, ceux de sa grand-mère. Solidaire, même. Comment Paul pouvait-il l'aimer ? Parce que c'était un mauvais garçon ? Il ne lui connaissait pas ce goût pour les hommes « brutes », toujours à la limite de le rudoyer, des bandits en col blanc.

Techniquement, Gilles aussi avait toujours été attiré par les *bad boys*, les voyous, les lascars de tout crin, mais ça, c'était de l'ordre du fantasme parce que dans les faits, il préférait un copain tranquille avec une petite vie pépère !

Et Ricardo ? Quel genre de bad boy était-il ? Quel empire dirigeait-il vraiment ?

Trop de questions, pas de réponses.

Le baiser de la mort…

Cette image revenait toujours, même lorsqu'il tentait de s'en détourner.

Il allait mourir. Voilà ce qu'il devait accepter.

Pouvait-il se racheter ? Le souhaitait-il ? Une excuse suffirait-elle ? Peut-être que s'il offrait son petit doigt, comme chez les yakusas, serait-il lavé de sa « traîtrise » ?

Une traîtrise qui n'en était pas tout à fait une, parce qu'il n'avait pas vraiment cherché à espionner, juste à comprendre. Jamais, dans ses pires cauchemars, il n'aurait imaginé une chose pareille.

Il s'était endormi, finalement, d'épuisement, ou par fuite de la vision effrayante de ces hommes abattus qui tournait en boucle dans son esprit anéanti.

Mais là, il se réveillait, en sursaut, à cause du vrombissement, au-dessus de sa tête. L'hélico.

Il jeta un œil à l'heure. 8 h, déjà. Il n'avait fermé l'œil que deux, ou trois heures. Puis il réalisa ce que signifiait ce départ d'hélico.

C'était aujourd'hui que Paul repartait.

Et l'orage ? Fini ?

Pas même un au revoir ? Ou un adieu ? Après tout, qu'ils aillent au diable !

Et pan, encore un coup dans le dos ! Il ne devrait pas avoir mal, il devrait être soulagé !

Mais non. Il n'était pas à un paradoxe près.

Cesse de pleurnicher sur ton sort ! Ta situation est déjà bien assez compliquée comme ça !

N'empêche, ça fait mal. Un pan de vie s'était effondré, sans un mot, sans une explication en dehors du fait de savoir qu'un *coup de queue* du fils du patron avait tourné en romance derrière son dos, pour devenir une vilaine histoire de règlements de compte entre mafieux.

On frappa à la porte, timidement.

— Oui ?

Une bouffée d'espoir… Paul qui se précipitait pour lui dire au revoir, et qu'il était désolé pour tout ça et…

Non. C'était Maria.

— Vous êtes attendu à la salle à manger pour le petit-déjeuner, dit-elle d'une voix presque désolée.

— Je n'ai pas faim.

— Madame insiste.

— Ah, si Madame insiste…

Il avait dit cela avec ironie, mais Maria ne semblait pas l'avoir compris.

Si Madââame visionnait les caméras en ce moment, elle ne manquerait pas, elle, de comprendre cette ironie.

Il attendit que la femme sorte de la chambre pour aller faire ses ablutions matinales. Qu'importe qu'on l'observe, finalement, ils connaissaient déjà tout de son anatomie, non ? Et puis… il y avait eu ce baiser.

Et cela changeait tout.

Il était en sursis.

La salle à manger n'était rien que pour eux deux. Pas de Ricardo, pas de gardes, personne, en dehors de cette femme dont la grâce et l'élégance ne pouvaient plus masquer la brutalité. Une femme sans scrupules, sans cœur, cruelle, impitoyable. Le genre de personnes que l'on ne pouvait pas attendrir, dont il ne fallait attendre aucune marque d'empathie. Sauf si l'on possédait une partie de ses gènes.

Elle ne leva pas les yeux à son approche et il hésita à prendre la place en face d'elle.

D'une main, et sans lever le regard d'une tablette où elle semblait lire un journal, elle lui indiqua la chaise.

Gilles s'installa et, le temps qu'elle daigne lever les yeux, il observa la table dressée pour eux deux, avec plus à manger que pour nourrir une colonie de touristes au club Med. L'image de ces grands centres de vacances où l'on avait l'impression que les gens payaient pour s'empiffrer et gaspiller lui vint à l'esprit. Ça le répugnait, mais n'avait-il pas fait la même chose en payant cette croisière ? Des monceaux de bouffe en veux-tu, en voilà. Mais pas, ou peu de gaspillage constaté, s'il devait être honnête.

Il n'empêche que tout, ici, semblait fait maison, et Gilles se surprit à saliver rien qu'à voir les petits pains, les charcuteries inhabituelles, les fromages, et les plats que le chef avait concoctés. Depuis la salade Waldorf jusqu'aux roulades de saumon fumé farcies d'avocat et de… crème fraîche ? Tout semblait si appétissant !

Enfin, elle déposa sa tablette et se redressa vers lui.

— Nous sommes partis d'un mauvais pied, dit-elle.

Un euphémisme.

Il se contenta de hocher la tête, ne sachant pas où elle voulait en venir.

Il se savait condamné, mais pourquoi jouer avec lui pour lui rappeler sans relâche qu'il n'était rien et qu'elle avait le pouvoir ?

— Nous ferions n'importe quoi pour sauver notre famille.

— J'ai cru le comprendre, en effet, répondit-il avec un sarcasme non dissimulé dans sa voix.

Parlait-elle d'elle-même à la première personne du pluriel ? Ou ceci englobait-il toute la famille ?

— Ricardo, le seul fils de mon fils aîné… c'est un terrain dangereux.

— Je ne comprends pas.

— Ceux qui lui veulent des ennuis me trouveront sur leur chemin.

— J'ai vu.

— Oh, non, jeune homme, vous n'avez rien vu.

Peut-être, effectivement. Il voulait bien le croire. Gilles haussa les épaules en guise d'acquiescement.

— Je le referais, dix fois, s'il le fallait.

— Nous parlons bien de tuer de sang-froid ces gens, n'est-ce pas ?

— Oui. Mais il y a le reste, que vous ne voyez pas. Ces gens qui s'en prennent à lui, ils sont déjà morts à mes yeux.

— Qu'a-t-il de si extraordinaire, que sa vie vaille plus que celle de ceux qui se mettent en travers de son chemin ?

— Vous ignorez beaucoup de choses.

— Éclairez-moi ? Mais vous ne le ferez pas, n'est-ce pas ? Toujours ces énigmes, ces ellipses, c'est usant, à force.

— Je peux vous donner un indice, toutefois.

— Que je ne saurai pas vérifier, de toute façon ! Et donc, qui ne m'avancera à rien si ce n'est à susciter davantage de questions.

Elle sourit, surprise de constater, sans doute, qu'il n'était pas dupe.

— Mon cher et défunt mari, Ernesto, a construit un véritable empire financier. Avec des moyens que l'on réprouve aujourd'hui, mais qui, à l'époque, était dans l'air du temps.

— Drogues ? Trafic d'humains ?

— Et plus encore. La main-d'œuvre à bon marché, cela semble être une source inépuisable d'enrichissement pour ceux qui savent la mettre en place. Et tout le monde est gagnant dans la course. Des pauvres à demi morts de faim, qui ont soudain un boulot, mal payé, certes, mais qui leur permet enfin de survivre.

— De survivre, c'est vous qui l'avez dit. Mais dans quelles conditions ? Et là, vous parlez de travailleurs, j'imagine des cueilleurs d'oranges, ou de bananes, mais vous omettez, sans doute sciemment, de parler de ces filles, que l'on envoie dans les rues et qui doivent faire cinq passes à l'heure sans même avoir le temps de se rafraîchir.

— Vous semblez bien informé, me semble-t-il. Ce n'est pas faux ce que vous dites. Toutefois, nous n'avons pas inventé la nature humaine. Il y aura toujours des gens prêts à payer pour cela. Et c'est vrai que tout n'est pas toujours reluisant. En attendant, elles peuvent envoyer, chaque mois, de

l'argent à leur famille.

— Une véritable œuvre caritative. Ça doit vous donner bonne conscience, n'est-ce pas ?

Rosa tapa la main sur la table.

— Vous n'êtes pas en position de juger, monsieur Duprieux !

— Vous avez tort, madame Ramirez, je le suis. En mon âme et conscience ! Même si cela n'a guère de poids dans l'équilibre de *notre* relation. Je n'ai pas à approuver ces trafics, ou vos méthodes, ceci dit en passant !

— C'est vrai, mais ces commerces existeront toujours, avec ou sans nous. Et mon mari, sachez-le, est un repenti. Il a tout abandonné, même sa vie, en échange de l'assurance que les siens seraient protégés par la police.

Gilles ne s'attendait pas à celle-là.

— Nos deux fils étaient très jeunes, et ils ont grandi dans un milieu plus adéquat où ils sont devenus de grands financiers, en toute légalité.

Pas tant que ça, bobonne, s'il faut tuer pour protéger ta famille ! Gilles choisit de ne pas relever.

— Roberto et Carlo ont eu de bonnes carrières, même si les débuts ont été difficiles une fois que mon mari avait raccroché. Roberto, le père de Ricardo, a eu la nostalgie des affaires de son père, après quelques années financièrement très difficiles, lui et sa jeune famille a connu la misère. Roberto a cédé à l'appel des sirènes et il a été tenté de chausser les souliers de son père par dépit… Enfin, soit, au bout du compte, *ils* ont eu sa peau.

— Ils ?

— Des rivaux.

— Et maintenant, c'est Ricardo qui a repris tout cela ?

— Non. Et oui. Seulement les affaires légales, où il a fait fortune.

— Bien sûr.

— N'ayez pas cet air farouche et incrédule, Gilles Duprieux, c'est la vérité.

— Une vérité de cet ordre ne provoquerait pas tant de morts.

— Il y a d'autres implications.

— Dont la vôtre. Vous n'avez pas perdu la main, depuis le décès prématuré de votre mari.

— Il a fallu garder un pied dedans, un pied dehors, je le concède. Les rivalités, ça ne s'oublie pas.

— Mais pourquoi la police ne fait-elle pas ce travail ?

— Oh, elle le fait, bien plus que vous le pensez. Mais trêve de bavardage, et déjeunons.

— C'est tout ? Vous ouvrez une discussion et vous la refermez comme ça ?

— Je voulais juste vous dire que les choses ne sont pas forcément ce qu'elles semblent être. Et mon Ricardo… je ne sais pas ce qu'il a vu comme potentiel chez vous. Il affirme que vous sauriez être un équipier de poids.

Gilles éclata de rire.

— Je travaille pour votre autre fils. Je travaillais, disons plutôt. Et je répondais juste au téléphone pour valider, ou non, des dossiers d'assurance. Je ne suis rien.

— Je suis d'accord avec vous, vous n'êtes rien. Mais il semble penser autrement. C'est pourquoi je vous donne une autre chance. Une chance de faire vos preuves. Acceptez le poste qu'il vous propose, et nous rediscuterons lorsque vous les aurez faites, ces preuves.

— Je ne ferai rien d'illégal.

— C'est même là-dessus que nous comptons ! Nous savons que vous êtes intègre, nous avons mené nos investigations.

Qu'est-ce qui allait lui tomber sur la gueule ? Ça puait l'arnaque à cent mètres !

— Vous avez indirectement défendu votre autre petit-fils, Alejandro, alors que vous savez pertinemment bien qu'il m'a assassiné.

— Techniquement, non, me semble-t-il, dit-elle en esquissant un sourire.

— Effectivement, il a raté son coup, mais il ne pouvait pas le savoir. Je n'avais aucune chance de survivre, si ce n'est une sur un million. Et tout ça, pour avoir mon mec. Un motif de meurtre un peu léger, vous ne trouvez pas ?

Rosa soupira.

— Il a fait une erreur de jugement, et cela ne se reproduira pas. Il sait maintenant que vous êtes sous la protection de la famille. Vous avez prêté main-forte à Diego lorsqu'il était seul et désemparé, vous lui avez sauvé la vie. Et je ne parle pas de mon Ricardo, pour lequel vous avez pris une balle dans le cou. Je vous suis redevable pour cela. Et puis, Alejandro n'osera plus tenter quoi que ce soit, je vous le garantis. Il me trouverait sur son chemin. Mais n'allez pas trop vite en conclusions et gardez l'esprit ouvert, Gilles, je vous appellerai Gilles à présent. Alejandro a cru qu'il devait se débarrasser de vous pour une bonne raison.

— Laquelle ? En dehors du fait que j'étais le compagnon de son amant ?

— Il a eu une mauvaise information. Il a cru que vous aviez été recruté par l'ennemi, vu vos liens avec son… amant. Pour la bonne somme d'argent, les gens sont prêts à faire n'importe quoi.

— Je ne ferais pas de mal à une mouche !

— C'est faux, et nous le savons tous les deux. J'ai vu les enregistrements lorsque vous défendiez la vie de Diego. Mais pour en revenir aux motivations de mon petit-fils, vous auriez pu passer des informations sensibles, par exemple, sur l'entreprise de mon Carlo et d'Alejandro. Soyez indulgent, il a été mal conseillé. Votre voyage… dans cette partie du monde, justement maintenant… C'étaient des indices qui renforçaient les fausses informations qu'on lui a transmises. Nous pensons qu'il a été piégé. Pour en faire un meurtrier. Et donc, légalement, condamnable.

— C'est pour cela que vous avez fait venir la police, n'est-ce pas ? Pour que je le blanchisse officiellement ? Parce qu'une menace plane sur lui ?

— Entre autres. Vous êtes perspicace. Ricardo n'a peut-être pas tort, finalement.

— Une question personnelle, si je puis me permettre…

— Je vous écoute.

— L'homosexualité d'Alejandro… cela vous gêne ?

— Cela ne me fait pas bondir de joie, si c'est la réponse que vous attendez. Je pense que c'est une source de soucis supplémentaire avec laquelle il aura à vivre. Je me doute que la plupart d'entre vous préféreraient une vie normale, et par normale, je veux dire hétérosexuelle.

— Pour faire court, pas moi. Je pense mener une vie « normale ». J'ai les mêmes soucis que tout le monde. La preuve, mon homme vient de me quitter pour un bellâtre friqué avec qui il avait une liaison depuis des années. Les hétéros vivent ces épreuves aussi. Et au début, j'aurais donné n'importe quoi pour ne pas être gay, ce qui m'a quand même bien pourri la vie au début. Je suis heureux de l'être, aujourd'hui. Le chemin difficile pour l'admettre, et le vivre au quotidien a fait de moi quelqu'un qui sait profiter de ce qu'il a. J'ai raté mon couple, à l'évidence, mais je ne le regrette pas. Je vis les moments présents avec intensité. En tant qu'hétéro, cela ne m'aurait même pas effleuré que la vie pouvait être tellement plus *fabuleuse* que ce qu'elle montrait. C'est nous, Rosa, je vous appellerai Rosa, ce sera plus simple, qui avons de la chance. Nous savons vivre, profiter de ce que la vie nous donne, et nous sommes d'accord que la plupart des gens n'ont pas tout ceci, n'est-ce pas ?

Il indiqua la pièce à la ronde.

Rosa sourit.

— Personne ne m'appelle Rosa en dehors du cercle très restreint de ma famille.

— Il y a un début à tout.

— Mais je vous appelle Gilles, alors, c'est assez logique. Je vous permets donc de le faire. Cela en perturbera plus d'un. J'adore. Et pour répondre à votre réflexion, je vois ce que vous voulez dire. Ma vie, différente, avec mon mari, nous a appris à savourer les petits moments, comme les grands. Dommage pour Alejandro qu'il ne l'ait pas compris plus tôt, il en aurait profité plus tôt aussi.

— Vous saviez ?

— Tout le monde savait. Son père se lamente qu'il n'aura jamais de petits-enfants pour hériter de son empire parisien. Il oublie qu'il a deux filles, aussi, et qu'elles sont toutes les deux sur le point d'accoucher. Ces hommes qui s'imaginent que le sang ne se transmet que par les hommes. C'est navrant.

— Ce qui est surtout navrant, c'est de croire qu'il faut des enfants pour exister. Comme si transmettre son héritage génétique était une prolongation de soi pour un futur où nous serons absents.

— N'est-ce pas le cas ?

— Que savez-vous de vos ancêtres ? Je veux dire, ceux qui, il y a des centaines d'années, foulaient cette terre ? Rien. Vous portez leurs gènes, certes, et alors ? Ils ne sont pas plus vivants pour autant. Avoir des enfants, par peur de disparaître, c'est ridicule. Je dirais même que c'est de l'orgueil. Une forme de quête de l'immortalité plutôt déplacée, de mon point de vue.

— Je trouve que c'est rassurant, au contraire.

— Si vous le voulez. Mais tout le monde ne veut pas des enfants. Il y a d'autres façons de vivre que celle de se projeter dans le futur à travers une marmaille chargée de la lourde responsabilité de vous faire honneur et qui, peut-être, n'en a rien à fiche de ce que vous avez accompli ou sacrifié pour qu'ils reprennent vos souliers.

— Vous laissez votre passé obscurcir votre avenir. Vos parents ne vous ont pas transmis ce goût de la vie.

— Non, certainement pas. Ce qui ne veut pas dire que je n'ai pas, tout seul, développé un sens de la vie qui m'est unique.

— J'entends bien votre réponse, mais vous êtes jeune. Attendez d'avoir, disons, cinquante ans et de regretter de ne pas avoir d'enfants.

— Qui vous dit que j'en voudrai à ce moment ? Je peux vieillir seul, je crois.

— Sans héritage ? Je ne parle pas d'argent ici.

— J'emporte ce que j'ai construit avec moi, et moi seul. Et puis, imaginez que Paul et moi ayons eu des enfants, d'une façon ou d'une autre. Vous imaginez le bordel aujourd'hui ?

— Je le vois avec Ricardo et *Franca*. Il est très affecté.

— Ricardo a des enfants ?

— Deux. Noah et Mya. Quatre et trois ans.

— Il n'a pas l'air du genre à en avoir.

— Faut-il un « genre » pour avoir des enfants ? Il n'en voulait pas. C'est sûr. Mais il avait l'impression de devoir en avoir. La pression n'est jamais bonne sur les hommes, ou les femmes. Franca en voulait, elle. Et aujourd'hui, c'est le contraire. Elle les renierait, si elle le pouvait tant ils ressemblent à leur père et Ricardo, lui, les voit comme des dieux. C'est un papa gâteau qui est tellement fier de ses petits !

— Et qui a la garde ?

— Partagée, mais cela fait six mois qu'elle n'est plus venue les prendre ou alors pour les faire garder par une nounou. Dur, pour les enfants.

— Et il ne les a pas emmenés avec lui ?

— Voyons, Gilles… vraiment ? Non, ils sont en sécurité. Ils viendront plus tard.

Ricardo, papa ? C'était… perturbant. Il n'avait pas l'air d'un père, mais cela expliquait peut-être cette nostalgie dans son regard. Cette tristesse.

— Cette femme, Franca, des choses que je devrais savoir maintenant sur leur divorce qui pourraient changer ma décision d'accepter ou pas l'offre de Ricardo ?

— Accepter ? Ce n'est pas exactement comme si vous aviez le choix. Enfin, si, je suppose qu'il y a toujours une sortie à tout.

Elle avait dit cela sur un ton qui entendait que la « sortie » en question se ferait les pieds devant dans le torrent.

— Pour Franca, elle ne sera plus un problème bientôt. Elle a perdu contre les avocats de mon petit-fils et cherche à se venger, mais nous gérons le problème.

Gilles imaginait bien Rosa dégainant un revolver et l'abattant d'un coup de feu à la tête.

Un monde dans lequel il ne voulait pas vivre, assurément, mais en même temps, ce monde-là existait et mettre des œillères n'y changeait rien.

Maintenant qu'il « avait vu », il ne pourrait plus jamais prétendre qu'il ne savait pas.

C'est sûr, Franca allait morfler.

— Vous êtes sûr que c'est elle ?

— Ses hommes l'ont dit.

— Ils pourraient vous mener sur une fausse piste. Cela vous a semblé tellement évident que vous l'avez cru d'entrée de jeu. Ils ont peut-être dit ce que vous vouliez entendre.

Rosa sourit.

— Vraiment, Gilles, je suis surprise que vous y ayez pensé. À part Clara et moi, tout le monde y a cru. Il y a d'autres indices qui concordent, si vous voulez tout savoir.

À nouveau, il haussa les épaules. Pas son affaire.

Ce sentiment d'être revenu au point zéro de sa vie était plus fort que jamais. Un nouveau départ était possible, sans Paul, sans Paris, sans dossiers insipides avec des gens de bonne foi sur qui il fallait économiser et des profiteurs qui tentaient d'escroquer leur assurance. Tout était à nouveau possible, pourvu qu'il vive.

— Une dernière question ? ajouta-t-il.

— Et puis nous profiterons de cet excellent repas.

— Bien sûr. Pourquoi m'avoir nié, le jour de votre arrivée ?

— Parce que je sais ce que vous voulez, Gilles.

— Ah ? Et qu'est-ce que je veux ? Dites-le-moi, puisque je semble l'avoir oublié.

Pour masquer son inquiétude d'une réponse laconique, il prit le verre de jus d'orange et but une gorgée.

— Séduire mon petit-fils et piller sa fortune, comme Franca, et d'innombrables prétendants.

Gilles n'aurait pas dû boire ce jus d'orange.

Rosa n'avait plus qu'à aller changer de tailleur et prendre une douche.

La journée se déroula bien mieux qu'elle n'avait commencé.

Le temps s'était remis, ce qui, paraît-il, n'était pas gagné. Les orages tropicaux allaient et venaient dans cette région. Diego disait que lorsque cela commençait, il y en avait tous les jours un peu. Parfois vingt minutes, parfois deux heures, mais tous les jours. Ici, rien encore, ciel bleu azur, pas un nuage à l'horizon.

Peut-être que l'incident de ce matin avait permis à Gilles de cesser de penser à la façon lâche dont Paul était parti. Tout ce qu'il savait, c'était qu'Alejandro avait assuré que la clôture de l'histoire entre Paul et Gilles se passerait de façon loyale, équitable et il avait ajouté qu'il mettrait, de sa poche, un petit complément pour s'excuser de son comportement.

C'était surtout, Gilles n'était pas dupe, une façon de le remercier de lui avoir sauvé la mise face à la police.

Qu'il le garde son sale fric. Je lui cracherai à la figure s'il ose me le donner ! C'était déjà bien assez pénible comme ça, il n'avait pas besoin d'être acheté, par-dessus le marché ! D'autant qu'il ne doutait pas qu'en acceptant un « dédommagement », il mettait le doigt dans un engrenage dangereux où il serait « redevable », et cela, c'était hors de question.

Jayden l'avait convié à un jogging avec quelques gardes, mais Gilles avait décliné. Trop mangé, et surtout, il voulait être un peu seul.

Vu qu'on le laissait déambuler, il s'arma d'un chapeau de paille, un drap de plage dont il orna ses épaules après s'être enduit de crème solaire de la tête aux pieds et commença à explorer son environnement un peu plus lointain que celui qu'il connaissait déjà. Il terminerait son tour par un repos sur la plage, sur un des transats fichus. Fichus, pour ces gens, car ce n'étaient pas quelques piqûres de mildiou sur la toile qui allaient le rebuter ! D'autant que depuis qu'il les avait étendus, les UV avaient pas mal reblanchi la toile abîmée.

Les jardins étaient plus vastes qu'il ne l'avait pensé, car au-delà des terrasses jouxtant les piscines et la villa, il y avait des plateaux plus ou moins grands avec des points de vue exceptionnels. Il trouva le chemin jusqu'au toit et son héliport, sans l'hélico pour une fois, et il grimpa sur le caillebotis, juste pour tester le point de vue d'ici. C'était encore plus beau. Il aurait bien posé son transat ici, tout seul !

Il repéra un sentier qui remontait le flanc de la montagne et l'emprunta, même si son but était de descendre jusqu'à la mer.

Le chemin menait à la ferme, avec des méandres épousant les reliefs du terrain. Ils interdisaient de voir au-delà de quelques mètres, ce qui avait son charme et lui donnait l'illusion, de courte durée, qu'il était seul au monde, sur cette magnifique île. Cela ne dura que le temps du trajet, car dès le bâtiment en vue, il vit deux hommes et une femme qui y travaillaient, avec Diego.

Le garçon lui fit de grands signes avec son sourire tellement rafraîchissant et il l'invita à venir boire un peu d'eau glacée.

Dinah bondissait maintenant autour de Gilles et quémandait des caresses, ce que Gilles ne refusa pas. Évidemment, elle en voulait encore plus après cela.

Diego lui montra tous les recoins de la ferme. Les poules, les potagers, il y avait même des rangs de fleurs qui étaient cultivées pour garnir la maison.

Gilles réalisa qu'il ne s'était même pas posé la question de savoir d'où venaient les bouquets de fleurs du salon. Ils auraient dû venir ici, avec Diego, quand ils avaient cueilli des fleurs pour mettre sur la tombe des parents. Le garçon avait sans doute préféré utiliser celles des jardins que ses parents entretenaient plutôt que celles-ci.

Gilles soupira.

Il avait juste transposé sa vie parisienne à celle-ci sans vraiment comprendre que soit on importait la nourriture, soit on la cultivait, mais rien ne venait par hasard. Et cela remettait les choses en perspective. On peut même dire que cela refondait ses bases, et c'était bien.

Puis, Diego lui donna les instructions pour aller directement à la plage et Gilles s'y rendit, avec Dinah qui ne le lâchait plus.

La présence de la chienne était apaisante. D'un côté, il voulait être tout à fait seul, d'un autre, pas. Dinah offrait une alternative plus que convenable. Une présence rassurante, mais non humaine.

En longeant la villa par l'est, il tomba sur une terrasse plus privée, qui ne pouvait qu'être celle de Ricardo. Puis il le vit. L'homme y prenait un bain de soleil, nu.

— Oups, désolé, dit Gilles qui n'avait pas eu le temps de rebrousser chemin avant d'être repéré. Je n'avais aucune idée que le chemin passait par ici.

— Pas de souci, répondit Ricardo avec un sourire un peu contrefait.

En réalité, il semblait contrarié.

— J'allais à la plage et Diego m'a indiqué le chemin…

— Depuis la ferme, c'est effectivement la route la plus directe.

— Je ne fais que passer, à plus tard et encore désolé.

Gilles se remit en route, Dinah contre sa cuisse.

— Ça dérange si je t'accompagne ?

Merde !

— Euh, non. Fais comme chez toi.

Ricardo rit d'un soudain éclat, amusé sans doute par l'humour et l'audace de Gilles.

Et c'est là que Gilles réalisa que cet homme, seul, ici, sur sa terrasse, devait être bien seul dans sa vie, même s'il était entouré d'une armée de domestiques et de gardiens. Que personne ne lui parlait jamais de façon si familière, comme il venait de le faire. Que tout le monde avait une déférence vis-à-vis de lui qui, à la longue, devait le peser, car même si tous semblaient sincèrement l'apprécier, il restait l'employeur. Et rien, du coup, n'était vraiment naturel dans leurs interactions.

Gilles, en tout cas, ça l'asphyxierait de ne jamais pouvoir être détendu parmi les autres. D'être un « patron », plutôt qu'un ami, ou au moins, une connaissance.

Gilles changeait un peu les usages du milliardaire, en forçant d'autres manières. Ça surprenait Ricardo, et ça lui plaisait, sinon Gilles aurait déjà reçu une remarque, même glissée discrètement par Jayden ou un garde.

— Je chausse mes sandales et j'enfile un short.

Gilles sourit. Il le voyait nu, et ce n'était pas la première fois. Enfiler un short semblait un peu ridicule, du coup. Gilles eut le temps de l'observer, alors qu'il se levait. La différence entre ici, et lorsqu'il l'avait vu dans le plus simple appareil à la piscine, c'était qu'ici, il était détendu, naturel. Chez *lui*. Il ne jouait pas un « rôle » devant ses propres gardes. Il était décontracté et le fait d'être à l'aise rendait son corps plus… naturel. Comment décrire autrement ce que Gilles percevait ? C'était comme un acteur de cinéma qui devait jouer une scène, nu, sur un plateau devant tout le monde. Même en ayant l'air naturel, il ne saurait l'être. Alors qu'ici, il l'était vraiment malgré la présence de Gilles. Et seulement Gilles. Ceci étant dit, il n'avait pas de gardes ici. Surprenant.

Le corps de Ricardo était du coup moins… sec. Ses muscles fins et assez généreux semblaient plus ronds, mais c'était peut-être juste une perception, ici, sous ce soleil généreux qui changeait la vue par rapport à la lumière rasante et moins dense du matin. Et ce sexe sombre, intriguant, ballottait contre sa cuisse lorsqu'il se leva. Encore une fois il fut frappé par la différence que Ricardo avait par rapport aux autres gardes qu'il avait vus nus

ici. Bien sûr, ils étaient martiniquais, alors que Ricardo était colombien de souche. Ce qui faisait peut-être toute la différence. Mais Alejandro n'était pas comme lui, avec un sexe très foncé, et même noir. Non, ces gardes et Alejandro avaient bien un sexe et des bourses plus foncées que leur peau, mais à peine. Comme c'était le cas de Gilles, mais à niveau sensiblement moins contrasté.

Oui, c'était perturbant, mais plus que tout, Gilles trouvait cela très esthétique. Ces contrastes forts mettaient en valeur sa virilité. Même ses pectoraux bien dessinés, accentués par des tétons larges de couleur grain de café, ne donnaient qu'une seule envie, les embrasser. De tels contrastes surprenaient toujours le blanc qu'il était. Gilles sentit ses joues s'empourprer et il se détourna vers les fleurs des arbustes du jardin.

— Je faisais une courte pause entre deux dossiers ennuyants, mais je crois que je vais prendre ma matinée de congé, ajouta Ricardo comme pour se donner une justification à lui-même.

— Une question qui ne me regarde pas… Tu sais travailler d'ici ? Je veux dire, une bonne connexion, ce n'est pas tout. Il y a les réunions et tout le reste, non ?

— J'avais déjà des habitudes de solitaire avant cette fichue pandémie. Je travaillais beaucoup à distance, maintenant, je ne fais presque plus que cela, et cela me convient très bien. Les visioconférences, c'est très pratique dans mon cas et cela me fait gagner un temps précieux.

Gilles pouvait bien imaginer cela. Il avait travaillé à distance depuis chez lui pendant six mois, mais c'était rapidement devenu un enfer. Il faut dire qu'entre un bureau de neuf mètres carrés à la maison, avec seulement quatre murs pour compagnie, plutôt que des bureaux, plus ou moins ouverts, où il croisait des dizaines de collègues chaque jour, la différence était appréciable. Il avait déprimé au point de demander à réintégrer son bureau avant l'heure, ce qui avait été autorisé, vu le faible nombre d'employés désireux de revenir. D'autant que Paul, lui, à l'exception des quinze premiers jours de confinement, n'avait jamais cessé de venir au bureau. Sa fonction exigeait qu'il y soit. C'était ce qu'il avait dit en tout cas.

— Je peux facilement imaginer que travailler avec une vue comme celle-ci, ça change de celle d'un bureau en ville.

— Pour être franc, je travaille mieux depuis mes bureaux en ville. Je suis moins distrait. Ici, mes yeux sont constamment sur la mer. En plus, les circonstances sont un peu particulières.

Gilles acquiesça et Ricardo rentra dans ce qui devait être sa chambre.

Son corps était vraiment magnifique. Ses fesses étaient petites et bien moulées, étroites et fermes. Elles étaient creusées de deux fossettes

charmantes. Son bassin aussi était étroit, mais l'on ne pouvait pas dire qu'il était malingre. Au contraire, sa musculature était celle d'un athlète, pas celle d'un bodybuilder, ce qui était une différence de gabarit très marquée et qu'il avait tendance à préférer. Son dos avait une peau lisse qui épousait ses muscles. Il fut séduit, encore, par sa peau mordorée que l'exposition régulière au soleil faisait tirer sur l'acajou.

Ses traits angulaires que l'on aurait dits d'origines aztèques, avec un nez fin et un peu busqué, des narines longues et minces, des pommettes saillantes qui auraient été sévères sur un visage austère, et qui étaient ici très séduisantes.

Gilles, mon gars, qu'est-ce qui t'arrive ? Ce type est un tueur qui ne se pose même pas de question avant d'abattre quelqu'un.

Ricardo ressortit presque aussitôt avec un short luxueux. C'était adéquat, dans le contexte de la villa, mais sur la plage, il serait trop chic.

Il ramassa sa serviette et précéda Gilles sur le chemin. Arrivé dans les jardins au niveau de la piscine, il héla un des gardes et signala sa destination puis ajouta quelques mots en créole que Gilles ne comprit pas.

Après le dialogue stressant de ce matin, avec la Baronne, se retrouver, seul, avec *LE* Baron, c'était intimidant.

Pas son plan pour la journée, mais il devrait faire avec. Adieu solitude.

Dinah partait loin en avant, avant de revenir jusqu'à lui et de repartir. Elle était toute contente de bouger. Quelle énergie, surtout dans cette chaleur !

La plage avait été bien nettoyée dans les environs immédiats de la cabane.

Gilles se dirigea directement vers les transats et en tira un, parmi les moins abîmés.

— Je nous installe où ?

— À l'ombre, mais je ne sais pas si ces transats tiendront le coup.

— Ils sont piqués par l'humidité, mais leur confort n'a pas changé.

Ricardo haussa les épaules, visiblement, il n'avait pas ou plus l'habitude de se contenter de ce qu'il y avait.

Il aida Gilles à déployer les pieds, le dossier et à mettre le fauteuil en position, puis il l'aida à prendre un deuxième.

Gilles aurait voulu s'écarter un peu du *grand boss*, mais Ricardo attira le second fauteuil contre le sien. Puis il étendit sa serviette et se vautra dessus, face à la mer.

Gilles suivit son exemple et effleura accidentellement son bras tant ils

étaient proches. Embarrassant.

Surtout après… ce baiser de la mort.

Et là, ça lui revint, ce baiser qu'il avait mis de côté.

Il n'en comprenait pas la réelle signification.

Rosa insinuait qu'il n'était pas en danger. Mais, il y avait eu ce baiser complètement hors contexte. Et Ricardo agissait maintenant comme s'il n'y avait rien eu. Même un baiser de *désir* aurait été plus clair que cela !

Un ennemi, qui faisait figure d'ange, cela voulait dire quelque chose. Mais quoi ? Gilles ne se souvenait plus s'ils étaient seuls à ce moment ou si un garde était présent, dans l'ombre, discret, mais une chose était claire, Ricardo n'avait pas fait cela pour rien.

Inspirer la crainte ?

C'était réussi. Et en même temps, Gilles n'était pas terrifié, comme il aurait dû l'être. Il était comme un mouton, à l'abattoir, qui avait accepté son sort et qui attendait qu'on lui tranche la gorge. Résigné.

Il devait savoir ce que ce baiser signifiait et maintenant semblait le bon moment pour poser cette question avant qu'elle ne l'obsède.

— Ricardo, j'ai une question.

— Encore ?

L'homme se tourna vers lui et posa sa tête sur son coude replié.

— Je voulais savoir…

Mais voilà que deux gardes arrivèrent, juste là, suivis de Sam le barman avec une glacière.

Zut, c'était fichu pour poser cette question sans témoins.

— Tu disais ?

— Je… non. Rien.

Ricardo s'apprêtait à répondre, puis se tourna vers Sam.

— Tu nous prépares un mojito ? dit Ricardo.

— Tout de suite, répondit le garçon.

Un mojito, et il n'était pas encore midi !

Gilles aurait bien objecté, mais il faut croire qu'il est vraiment très difficile, voire impossible de résister à l'appel du mojito, sur une plage, face à un océan bleu azur, sous des palmiers qui vous fournissent une ombre indispensable.

Sam, avec l'aide des gardes, ouvrit la cahute, installa son bar, et s'affaira.

Gilles constata que l'intérieur avait été terminé. Le mur du fond avait retrouvé ses verres, et sous le comptoir, Gilles entendit le bruit de bouteilles qui s'entrechoquaient.

Du frigo portable, Sam sortit des glaçons, de la menthe fraîche – forcément de la ferme – et se lança dans les préparatifs. Il aligna cinq gros verres et se prit au jeu de l'excès de zèle en jonglant avec ses bouteilles et ses verres.

Gilles sourit. Le garçon était jeune et il voulait montrer toute la palette de son art. Dans la maison, cela aurait été incongru, mais ici, cela avait du sens.

Tout le monde l'observait et lorsqu'il planta les pailles en inox dans les glaçons des verres, il fut généreusement applaudi par Ricardo. Tout le monde suivit, bien sûr, et Sam salua avec un sourire plaisant.

Gilles reçut son verre juste après Ricardo et s'amusa de voir que tous ici, même Sam, profitaient du moment de détente.

Je pourrais m'habituer à ça…

Gilles soupira et se vautra dans son transat, et regarda la mer.

Les vagues roulaient presque jusqu'à leurs pieds, vu la marée haute, le doux son de l'eau glissant sur le sable était relaxant.

Cette mer qui avait été si terrible et qui, maintenant, était l'opposé parfait de l'enfer qu'il avait vécu.

— Tu voulais dire quelque chose, reprit Ricardo.

— Pas en présence d'autres personnes.

— Je sais ce que tu vas demander.

Gilles aspira une bonne gorgée de mojito. Sam avait un peu forcé sur le rhum ambré, mais ce n'était pas accidentel. D'ordinaire, ses cocktails étaient plus équilibrés. Aurait-il reçu des instructions de les faire plus corsés pour favoriser la détente ?

— Ah bon ?

— Oui. Tu vas demander pourquoi…

Gilles se tourna vers lui. Savait-il vraiment ce qu'il allait demander ?

— … Paul est reparti sans dire au revoir, n'est-ce pas ?

— … Euh… Oui. C'est ça. Pourquoi je n'ai pas été réveillé… ?

Ricardo avait presque l'air déçu, mais il ne l'était pas autant que Gilles.

Crever l'abcès aurait aidé à passer à autre chose, mais là, il s'était coincé lui-même.

Le pire, c'est que Ricardo le savait.

La mer, le soleil, l'alcool, toutes les conditions étaient là, et Gilles se détendit tellement, qu'il somnola.

Il était conscient que son bras effleurait régulièrement celui de Ricardo. Leurs poils se frôlaient. Il savait qu'il devait le rétracter, mais le sommeil était là, trop proche pour qu'il en ait quelque chose à foutre. Alors avec l'alcool en plus… D'ailleurs, Ricardo aurait pu faire pareil, et il ne le faisait pas non plus.

Et juste avant de dormir, il réalisa qu'il désirait le truand.

Et que ce *baiser de la mort* était peut-être un moyen maladroit, pour Ricardo, de dire exactement la même chose.

Gilles s'éveilla aux rires qui fusaient derrière lui. De nombreux rires.

Le temps de reprendre ses esprits, de se rappeler où il était, il constata que Ricardo n'était plus sur son transat.

D'ailleurs, le fauteuil de plage avait été sensiblement écarté.

En dormant, Gilles avait-il fait des gestes déplacés ?

Il se redressa, et se retourna.

Il y avait presque tous les gardes, et bien sûr, Rosa et Clara, qui riaient autour d'un mojito.

Des tables mange-debout étaient installées près de la cahute et les commis du chef y posaient de petits plats.

Déjeuner tardif improvisé… Lui qui avait voulu rester seul, c'était fichu depuis le début ! Dire que sa journée prenait un tournant qu'il regrettait ne saurait être plus faux, car cette sensation de fête permanente, c'était comme des bulles de bonheur qui donnait l'illusion de vraies vacances. Meilleures que ne l'auraient été celles passées sur cette fichue croisière.

Il se redressa et Dinah, qui avait perçu son réveil, courut jusqu'à lui et avant qu'il n'ait pu l'en empêcher, elle lui avait léché le visage.

— Moi aussi je t'aime bien, grosse brute.

Il se leva. Ouf, il ne s'était pas fichu à poil quand ils étaient venus ici ! Il se dirigea vers l'attroupement, se doutant que s'il n'avait pas été

officiellement convié, il ne serait pas exclu pour autant.

— Voilà notre marmotte ! dit Jayden un sourire alcoolisé aux lèvres.

Gilles sourit. C'était une remarque parfaitement justifiée. Il n'avait rien capté des préparatifs.

— Tu as le droit de boire, toi ? Ton boulot ne se fera pas tout seul !

— À peine levé et déjà désagréable !

Son sourire démentait ses mots.

— La moitié de mes hommes ne boivent pas d'alcool, comme ça, tu sais.

— Ce n'était pas une critique, si je dois te rassurer. C'est quoi ce déjeuner-surprise ?

— Ricardo avait faim, et il a trouvé que c'était une bonne idée de prendre une collation ici. Ce n'est pas inhabituel, bien que d'ordinaire, nous faisons cela sur le palier intermédiaire, juste derrière la piscine.

— Plus pratique pour le chef.

— Oui, mais ici, il peut nous griller des queues de langoustes ou des brochettes, quand il y en a. Aujourd'hui, ce sont des rats grillés.

— Quoi ?

Jayden éclata d'un rire spontané dont il ne semblait pas capable de se reprendre.

— Ta tête ! Tu es si crédule !

— Je voudrais t'y voir ! Vous bouffez des trucs dont j'ignore le nom, et en Thaïlande, j'ai vraiment vu qu'on vendait des rats grillés sur le bord des routes ! C'est donc possible !

Jayden riait toujours. Diable qu'il était sexy.

Ses pensées replongèrent sur celles qu'il avait eues en s'endormant.

Ses yeux cherchèrent Ricardo. Il causait avec Rosa et Clara.

Oui, il était séduisant, mais c'était un salaud déguisé en ange.

Peut-être pas en ange, mais en quelqu'un de bien. Et il ne l'était pas. Il ne pouvait pas l'être. Ou alors, c'était lui qui ne voulait pas qu'il soit un mec bien ? Parce qu'il avait peur de céder à la tentation de se rapprocher de lui ?

C'était un monstre. Désirable. Et merde ! Fallait encore qu'il craque pour le *bad boy* ! Sauf que cette fois, c'était un vrai !

Il avait craqué pour Jayden aussi. Le garde hyper testostéroné à la gueule de belle brute et au sourire charmeur. Son métier n'était officiellement

pas à ranger dans une catégorie mafieuse, sauf que… Jayden savait exactement la vie de qui il protégeait, et donc, c'était aussi un mauvais garçon. Complice de crimes. Et s'ils œuvraient dans le domaine de la drogue – et pas ce bla-bla quant à la drogue médicale – alors il était complice de morts par milliers dans le monde.

Ses tripes remuaient en regardant Ricardo, il ne pouvait pas craquer pour lui. De cela, il était certain. C'était à coup sûr s'engager sur une mauvaise voie.

Et en même temps, il était piégé ici, avec lui. Donc, il était déjà sur cette voie. Il était la cible collatérale d'un ennemi invisible, *Franca et Compagnie*, et aucun doute que Ricardo devienne l'ennemi public numéro un de la police si les os repêchés au pied de la chute s'avéraient d'origine non *déclarée*.

Car il y a une différence entre des crimes issus de la légitime défense, et déclarés immédiatement à la police, et des crimes anciens, non déclarés, d'origine indéfinissable. Enfin ça, c'est ce qui devrait être. Mais ici encore, les règles étaient sans doute très différentes de celles qu'il connaissait, c'est ce que Diego avait dit au tout début.

Rosa lui offrit une flûte de mousseux. Pas du champagne pour une fois, mais du cava. Pour Gilles, cela ne faisait pas énormément de différence, s'il devait être honnête, il aimait les bulles, mais ne pouvait pas dire qu'il était un très grand connaisseur. Et ce cava ne serait pas, dans tous les cas, un vin mousseux de piètre qualité.

Elle souriait, comme si l'incident du matin n'avait jamais existé, comme si ses mots « *je sais ce que vous voulez* » n'avaient jamais été prononcés.

Le pire, c'est que sans ces mots, Gilles n'aurait pas pris conscience de l'implication possible du baiser de Ricardo.

Il avait nié que peut-être, c'était autre chose qu'un baiser mafieux destiné aux traîtres. Et d'ailleurs, s'il avait conclu à ce baiser de la mort, n'était-ce pas déjà un signe qu'il était dans le déni ?

Il devait rester à distance. Tout ceci était trop dangereux pour un jeune homme qui venait d'être largué par son copain, qui avait été *assassiné* par son rival, et qui tombait sous le charme de celui qui le maintenait prisonnier sur une île paradisiaque.

Syndrome de Stockholm ? Allait-il commencer à penser comme Ricardo ? Lui trouver des excuses, des raisons aux meurtres ?

Gilles vida la flûte aussi vite qu'il osa le faire, prétexta déposer le verre sur le comptoir de Sam et ramassa un bout de bois qu'il lança à Dinah.

La chienne, heureuse de jouer, ne se rendait pas compte qu'il l'entraînait de plus en plus loin et lui, il prétendait aussi que l'éloignement était fortuit.

Très vite, il était au bord de la rivière, obstacle physique. Il ne pouvait pas aller plus loin sans sciemment grimper sur le petit pont et enjamber ainsi le *trou aux os*. Vidé de son contenu funeste.

Tant pis pour ce que les autres penseraient, il fit juste cela et passa de l'autre côté. Le torrent avait doublé avec les pluies de la veille et une odeur fraîche s'en dégageait.

Depuis le pont, on voyait partiellement la fête plus loin. Personne ne regardait dans sa direction, et tant mieux, alors, il poursuivit sa route, avec Dinah.

La chienne était son seul réconfort ici. Elle, et Diego qui, malgré ce qu'il avait vu, conservait encore un peu d'innocence.

— Allez, ma belle, on court !

Et ils firent la course.

Gilles ne voyait pas bien, tout était trouble. À cause de larmes qui se retrouvaient dans ses yeux sans qu'il puisse les expliquer.

Il était assis, dans le sable, à contempler la mer. Les vagues étaient petites et la marée, descendue durant sa sieste et le déjeuner improvisé, recommençait à monter. Une brise tiède, venant de la mer, compensait un soleil intense.

Dinah s'était endormie à ses pieds, la langue pendante. Il la caressait nonchalamment.

Ce qui frappait, ici, à l'ouest de l'île, c'était la forme des palmiers. Le vent les avait moins martyrisés qu'au sud et à l'est. Contrairement aux palmiers des hôtels, des plages « humanisées », ces palmiers n'étaient pas taillés. Leur stipe était couvert des vieilles feuilles depuis le haut jusqu'à la moitié. C'était impressionnant de les découvrir sous leur véritable forme.

Même sur la plage sud, ils avaient été toilettés. La tempête ne pouvait être responsable, seule, du nettoyage de leurs feuilles mortes pratiquement jusqu'à la cime bien verte.

— Besoin d'être seul ?

Gilles sursauta à la voix de Ricardo.

Il acquiesça.

— Je n'ai pas l'habitude du monde, mentit-il.

— J'aime aussi m'isoler.

— Par choix ou par contrainte ?

— Un peu des deux, je suppose.

— Comme sur cette terrasse très privée à côté de ta chambre ? Plutôt qu'à côté de ta magnifique piscine ?

— Je pourrais y aller, c'est vrai. Il faut croire que je ne suis pas très sociable.

— Ça, j'ai du mal à le croire.

— Il faut se méfier des apparences. Dans tous les cas, mon rythme n'est pas celui des autres. Je travaille beaucoup, mais c'est surtout la nuit que je suis efficace, quand tout le monde dort et qu'il n'y a pas de bruit.

— C'est un peu comme Paris. Mon moment préféré, c'est la nuit. Il y a une ambiance particulière.

— Pigale ?

— Non, rit Gilles. Pas ce genre d'ambiance. Pas pour moi en tout cas. Je parle des rues où peu de voitures circulent. La vie n'est pas absente, mais tout est calme. Je crois que j'aime aussi la nuit. Mais c'est incompatible avec un métier où il faut parler à des clients toute la journée.

— Ici, tu pourras travailler quand tu veux. Tant que le boulot est fait, je me fiche que ça soit la nuit ou le jour. Ou même que le travail prenne quatre ou huit heures. Les gens devraient pouvoir travailler à leur rythme et gérer leurs objectifs.

— Tu crois ce que tu dis ? C'est impossible, et tu le sais. Imagine des usines où les gens viennent quand ils veulent.

— Et si, en fin de compte, le travail est fait ?

— Il y aura toujours des tire-au-flanc qui, du coup, feront capoter ton équilibre. Et je ne te parle même pas de la difficulté d'organiser les choses.

— Je suppose, oui. Mais quand c'est possible, pourquoi pas ?

Gilles haussa les épaules.

— Tu voulais t'isoler, alors ? De moi ?

Gilles se retourna vers Ricardo.

— Des autres, oui, sûrement. Et de toi aussi, je suppose.

Ricardo sourit, mais l'on sentait la tristesse dans son regard.

— Je t'incommode, je le vois bien.

— Je ne suis pas habitué à ce milieu, répondit diplomatiquement Gilles.

— Précise « milieu » ?

— Un luxe pareil, c'est intimidant. Et indécent aussi pour des gens comme moi. Le champagne pète à toutes les heures. Moi, c'est tout juste si je me permets une bouteille par an. Deux, les bonnes années.

— Tu vis à Paris. Pour la moitié du monde, c'est aussi un luxe indécent.

— Pas faux. Je ne te contredis pas. Et pour être franc, quand j'y ai emménagé, les loyers m'ont arraché la gueule. Je ne comprenais pas comment les gens faisaient pour payer des sommes à ce point outrageuses.

— Moi, c'est pareil, c'est mon monde, celui que j'ai toujours connu et dans lequel j'ai grandi. Enfin, pas toujours, mais disons la plupart du temps. Nous avons eu nos vaches maigres aussi. Et ce luxe, ici, il n'est pas clinquant, hein ? J'espère qu'il ne l'est pas. Je ne suis pas un nouveau riche. Je ne veux pas exposer ma richesse.

— Ce que j'en pense n'a pas d'importance. Je n'y suis pas habitué,

c'est tout.

— Et pour le reste ? Il n'y a pas que ce luxe qui t'embête. Je te mets mal à l'aise.

— Oui. C'est vrai.

Inutile de le nier, mieux valait la franchise que de s'embourber dans des excuses bidon.

— Ricardo, je voudrais partir d'ici. Rentrer chez moi.

— J'ai cru comprendre que tu n'avais plus de chez-toi.

— Je dois retrouver un toit, c'est évident. Mais je ne suis pas fait pour ce milieu. Les meurtres, c'est pas mon genre de vie.

— Me croirais-tu si je te disais que ce n'est pas le mien non plus ? On a été un peu poussé dedans, mais ce n'est pas notre ordinaire, malgré ce que je t'ai dit au début. Je ne sais même pas pourquoi. Pour t'impressionner, sans doute, pour crâner, aussi.

— Et les os dans la rivière ? Ils ne datent pas d'hier.

— La vie dans les Caraïbes est plus dure qu'à Paris. Ça, je ne le nie pas. Mais on s'y fait.

— Diego a vu plus de morts qu'il ne le devrait. Et c'est sans compter ses parents, abattus sauvagement par balle.

— Nous avons tous vu plus de morts que nécessaire. C'est dur, mais c'est pire sur le continent. Mes parents m'ont raconté des choses bien plus atroces de leur jeunesse en Colombie. Je suis heureux d'avoir échappé à cela en Martinique. Mais même là, ce n'est pas une carte postale pour touriste.

— Je suis sans doute naïf, et j'ai osé croire que oui, cette croisière devait être *une carte postale pour touristes*. Alors je ne parle même pas d'ici, sur cette île paradisiaque. Le fait est que c'est un véritable enfer. Admets-le. Et je voudrais rentrer en France.

Ricardo soupira.

— Alors tu rentreras.

Gilles n'aurait pu dire s'il était soulagé ou déçu.

— Donne-moi quelques semaines. C'est tout ce que je demande. Laisse-moi le temps de normaliser la situation et l'on envisagera ton retour.

— Pourquoi attendre ?

— J'espérais…

— Rosa pense que je suis ici pour te piquer ton fric. Te séduire et te prendre ton argent, comme Franca.

— Grand-mère est très protectrice.

— C'est tout ce que tu as à dire ? Ça ne te choque pas ? Parce que je suis gay, je dois forcément vouloir baiser avec tous les mecs que je croise, et particulièrement s'ils sont riches ?

— Tu voulais Jayden.

— Ça, c'est un coup bas ! Jayden est sexy comme une bête, je l'admets. Mais je crois que c'est le désespoir qui me poussait vers lui. Oublier Paul, par tous les moyens.

— Grand-mère a donc raison de penser que peut-être, pour oublier Paul, tu voudras me séduire.

— Je ne veux pas te séduire.

— Je ne suis pas à ton goût ?

— Je n'ai pas d'a priori sur les gens. Ils m'intéressent, ou pas. Qu'importe leur allure. Sur le principe, tout le monde est à mon goût pourvu qu'il y ait de vrais échanges.

— Moi j'ai un type de garçon que j'aime.

Oh ! Ça, c'était franc de le dire comme ça, sans tergiverser.

— Allons donc ! On m'a laissé entendre que tu étais hétéro. Franca, les enfants…

— Tu devrais savoir que cela ne veut rien dire. J'ai aimé Franca, vraiment. Mais elle, elle n'en voulait qu'à mon argent. Nous avons eu des enfants. Elle voulait me coincer, je pense, et préparer notre divorce en s'assurant de bons revenus avec les enfants comme levier de chantage. Belle vie, hein ? L'argent peut faire beaucoup de choses, mais le bonheur n'en fait pas partie. Si j'avais vraiment le choix, c'est un garçon que j'aurais épousé.

— La Martinique permet le mariage gay, à moins que je me trompe.

— Ce n'est pas si simple. Mon milieu est assez conservateur.

— Rosa n'a pas l'air d'être si coincée que ça. Elle n'a pas condamné Alejandro.

— Elle devait donner l'image d'une femme tolérante, et elle s'est retrouvée au pied du mur. Bien sûr qu'elle a prétendu que ça allait. Maintenant, elle ne pourra plus prétendre le contraire. Tant mieux pour lui.

— Et donc, ton genre de garçons ?

— J'ai un faible pour les garçons blancs.

Gilles éclata de rire.

— Comme nous, on peut avoir un faible pour les garçons de couleur.

Franchement, je n'ai pas de type. Ce qui m'intéresse, c'est la personne, pas sa couleur. Ce qui ne veut pas dire que les particularités d'une personne ne rajoutent pas à leur charme.

— Et tu me trouves comment ?

— Direct, comme question, et je n'y répondrai pas.

— Moche, donc.

— Ricardo ! Cette conversation m'embarrasse.

— Puisque tu n'as pas l'air de comprendre où je veux en venir, tu es mon genre de garçon.

— D'où le baiser de la mort.

— Le… quoi ?

— Tu m'as embrassé comme un parrain embrasse un traître, juste quand je me suis fait pincer à la sortie de la salle de surveillance vidéo.

— C'est comme ça que tu as compris ma manœuvre malhabile ?

— Oui.

— Et maintenant ? Gilles, puis-je t'embrasser, avec ton consentement, cette fois ?

Gilles était pris dans un paradoxe. Il le voulait, et il ne le voulait pas.

— Je ne sais pas.

— La réponse devrait être simple. Oui, ou non.

— Mon corps dit oui, ma raison dit non. La situation est trop compliquée.

— Il faut parfois un peu de spontanéité.

— Avec moins de morts, et une situation plus claire, je saurais me décider, mais là, j'ai l'impression d'être tombé dans un piège, ou un nid de vipères.

Ricardo était déçu, et ne le cachait pas. Il n'avait pas l'habitude qu'on lui dise « non ».

— Je comprends, dit-il en se levant et en se retournant vers la plage sud.

Gilles était tenté de le rappeler. Mais ce serait une erreur.

Ricardo se retourna.

— J'organise une garden-party dans quinze jours. Il y aura tous les écornifleurs que les Antilles comptent et qui viendront se goinfrer et profiter

du champagne en montrant les nouvelles rivières de diamants de leurs épouses. Le sommet du mauvais goût et de la décadence, telle que tu l'imagines. Après, tu décideras si tu veux rester ou partir.

Dinah s'était relevée, croyant qu'ils repartaient avec Ricardo, puis elle se recoucha et posa sa tête sur sa cuisse.

La vie des chiens était bien plus simple.

Au moins, les intentions de Ricardo étaient claires pour une fois. Et cela changeait tout.

Cela levait certains malentendus, comme le pourquoi il était si attentionné.

Il resta sur la plage, seul, à réfléchir aux implications de ces révélations.

Ricardo avait craqué pour lui.

Gilles n'en revenait pas. C'était… une première en réalité. Même avec Paul, c'est lui qui avait fait le premier pas. Ce qui était perturbant, c'est que Ricardo connaissait son histoire. Il savait qu'il sortait tout juste d'une sale situation. La venue de Paul et d'Alejandro l'avait certainement stimulé et peut-être avait-il joué là-dessus pour lui faire accepter la rupture. Ricardo, tout « séduit » qu'il puisse être, avait un peu joué les manipulateurs, pour le coup.

Mais cela n'était pas relevant, pour l'heure, car ce qui comptait, c'était ce qu'il avait dit. Gilles était son type d'hommes.

Rosa savait-elle cela ? Accepterait-elle d'avoir deux petits-fils gays ?

Qu'elle l'accepte ou pas, en réalité, n'avait pas d'importance, tant pis pour elle si elle avait du mal avec ça, ce n'était pas son problème. Connaissant un peu comment fonctionnait *la bête*, elle le savait déjà.

Lorsque Gilles remonta à la villa, il put s'installer à la piscine, avec Rosa et Clara. Elles étaient à l'autre bout, certes, mais il n'avait plus à les craindre.

Oui, Rosa savait que son petit-fils était gay. Sinon, elle n'aurait jamais cru que Gilles tentait de « séduire Ricardo pour son argent ». Et ça, Ricardo ne semblait pas l'avoir compris. Elle était peut-être coincée dans sa génération, avec plus de mal à accepter les différences, mais Gilles n'était pas d'accord avec Ricardo quand il disait qu'elle avait été mise au pied du mur.

Et même, elle était probablement plus à l'aise avec l'homosexualité de Ricardo, car il avait eu des enfants, qu'avec celle d'Alejandro. C'était ridicule, pour leur génération, pas pour celle de Rosa. Les enfants étaient l'avenir. Pas forcément parce qu'on avait le désir d'en avoir, mais pour le devoir, la tradition et le sentiment de se « remplacer ». Comme si les adultes

ne pouvaient être reconnus comme « complets » qu'en ayant démontré leur capacité à procréer. C'était ridicule, mais c'était une pression sociale universelle.

Ricardo, au moins, avait des enfants. Il avait peut-être été coincé par Franca, au début de leur couple, mais ses gosses, il les aimait à en croire Rosa. Et ça, c'était plutôt un bon signe. Un signe de quoi, il l'ignorait, mais il estimait que c'était un élément positif.

Peu avant la tombée de la nuit, l'hélico revint.

Gilles ne put manquer les caisses de Veuve Clicquot. Une dizaine.

Il saliva et se rappela sa réflexion de midi quant aux mousseux et aux champagnes. Et il sourit. À quoi bon se mentir, il avait quand même un peu des goûts de luxe.

Jayden semblait de constante mauvaise humeur. Il ne cachait pas son opposition vis-à-vis de cette fête, qualifiant cela d'irresponsable. Même face à Ricardo.

Ce n'était pas faux. Parmi les invités VIP, des meurtriers pouvaient se cacher. D'autant que s'ils étaient du même genre de milieu que les Ramirez, il était probable qu'ils viennent avec leurs gardes du corps, ce qui rajoutait à la complexité, car si Ricardo connaissait ses invités, il ne savait rien des gens qu'ils amèneraient. Gilles ne pouvait qu'être d'accord avec Jayden.

C'était irresponsable.

Le pire, c'est que l'homme semblait lui en vouloir à lui, comme si c'était un de ses caprices !

Ricardo voulait impressionner Gilles, ça, c'était sûr. Mais il n'avait pas encore compris que Gilles n'était pas intéressé par les démonstrations de pouvoir et d'argent. L'argent corrompait même les plus résistants. Paul ne s'était-il pas laissé entraîner là-dedans, pour un très bon salaire ?

Gilles osait à peine imaginer le casse-tête que l'organisation d'une *garden-party*, occasionnait, aussi, ces jours-ci, il se tenait au plus loin de tout.

Il avait vaguement entendu que le chef aurait des aides supplémentaires, que des gardes les rejoindraient aussi, ainsi qu'un apport de vivres. Tout cela par bateau. Et des garçons et filles de salle viendraient en renfort.

Sam, en revanche, semblait le seul à sourire. Il se tiendrait au bar du plateau intermédiaire, derrière la piscine, et était déjà à son affaire.

Comment s'assureraient-ils que l'ennemi serait gardé à distance ?

La réponse vint à trois jours de la réception.

Un des quelques navires que l'on voyait ces jours-ci venait d'accoster dans le mini-port, apportant marchandises et matériel, et une partie du personnel. Et surtout, Franca et ses deux enfants.

À en croire Rosa, elle n'avait plus vu ses enfants depuis un moment. À croire qu'elle les avait retrouvés. Peut-être sur ce bateau puisqu'ils étaient pour le moment sous la responsabilité de Ricardo. Lui-même les ayant confié à des personnes de toute grande confiance, pour les protéger le temps qu'il était ici, sur son île.

Gilles s'était attendu à voir un monstre égocentrique. Une femme agaçante aux manières capricieuses, excessives, avec une voix insupportable.

Il n'en était rien. Franca était charmante. Jolie, élégante, et sans les excès qu'il avait imaginés. Tout inspirait la grâce chez elle. Une femme très séduisante, mais surtout, elle avait l'air d'une très gentille femme.

Elle ne l'était pas, et Gilles gardait ses instincts en mode « vigilance accrue », car même s'il n'avait eu qu'une version de l'histoire, il ne pouvait y avoir de fumée sans feu.

Elle n'était qu'un sourire, certes distant, lorsque Ricardo l'accueillit. Ils s'embrassèrent sans chaleur, comme deux amis que la vie a séparés.

Mais elle perdit vite tout intérêt pour Ricardo, lorsque les deux enfants, portés dans les bras d'une nounou, se dégagèrent et coururent vers leur père.

Ricardo était déjà à genoux quand les deux enfants le percutèrent en hurlant de joie. Gilles voyait un père, comme tant d'autres, heureux de ses enfants. Et cela était une facette de l'homme qui le surprenait le plus. Il savait déjà qu'il était père, mais pas qu'il était un « papa ». Un papa poule, probablement, car il y avait une chaleur qui se moquait bien des conventions et du regard des autres dans les rires qui s'échangeaient maintenant.

Ricardo « mordait » ses enfants comme un loup en poussant des grognements « terrifiants » et les enfants gloussaient à la fois amusés et effarouchés.

L'accueil de Rosa vis-à-vis de Franca était nettement plus austère, mais c'était comme si l'ex-femme de Ricardo n'en avait cure. Là, Gilles comprit l'hypocrisie qui se jouait.

Franca se montrait sous son plus beau jour en sachant que tout le monde, ici, la détestait. Elle forçait le respect, d'une certaine manière, car accepter l'invitation, en sachant dans quelles conditions elle serait accueillie, c'était faire preuve d'une grande force. Ce qui amena Gilles à reconnaître qu'amener l'ennemi ici, c'était garantir que les Kalachnikovs resteraient silencieuses, pour éviter les balles perdues, et les erreurs de cible, ou les

représailles immédiates. Mais cela ne garantissait pas tout. Et Jayden le savait.

L'humeur du chef des gardes semblait sous contrôle. En revanche, l'homme s'était complètement refermé. Comme les premiers jours sur l'île. Coincé dans sa fonction et assumant son rôle avec un professionnalisme intransigeant.

Si Gilles l'avait vu détendu, amusant, et probablement plus proche de qui il était vraiment, il le voyait maintenant sous l'angle professionnel et il apparaissait de façon claire qu'il valait mieux rester hors de son chemin. Ce n'était pas le moment de faire de l'humour avec lui, c'était comme si ce dernier s'était évaporé.

À vrai dire, tout le monde avait redoublé d'efforts pour faire son job au mieux. Que cela soit les gardes, ou les cuisines, ou les dames qui s'occupaient du ménage. Même les jardins avaient retrouvé tout leur lustre d'avant la tempête.

L'un des bateaux, il y a trois jours, avait apporté une cargaison de plantes fleuries et trois nouveaux jardiniers avaient tout installé avant de repartir, hier, avec un autre bateau.

Ricardo faisait les choses en grand, aucun doute, et il dépensait sans compter.

Quant à Gilles, il aurait voulu se rendre utile, car il détestait se sentir comme un cheveu dans la soupe. Il n'était pas un paresseux, et encore moins un profiteur.

Alors, il faisait un p'tit truc par ici, un petit truc par-là. Ramasser des feuilles dans les jardins, et même, hier, il avait aidé à ratisser la plage. Ratisser la plage ! Pour se débarrasser des petits déchets qui souillaient le beau sable clair et fin.

Une hérésie selon lui, mais tout le monde semblait trouver cela convenable.

Du coup, les plus petits déchets de la taille d'un petit pois restaient, piquant le sable presque blanc de points sombres.

Les nouveaux transats de plage et les parasols étaient arrivés et étaient déjà là, toujours emballés, le long de la cabane restaurée et bien sûr, le nouveau frigo et son groupe électrogène étaient là aussi.

Combien Ricardo dépensait-il pour cette fête ? Dix, vingt mille euros ?

Plus, beaucoup plus…

Oui, c'était indécent. De l'argent qu'il aurait pu donner à une association plutôt que de divertir des riches qui n'étaient là que parce qu'ils devaient se montrer.

Pourquoi l'écœurer ainsi ? Ricardo faisait cela pour lui. Il ne l'avait pas dit expressément, mais c'était tout comme. Et l'attitude de Jayden à son encontre n'avait pas dit autre chose. Ricardo ne pouvait ignorer que c'était tout ce qu'il détestait. Cela, Gilles l'avait dit sans détour.

Ces deux dernières semaines, ils s'étaient peu vus. Ricardo restait dans ses bureaux et travaillait intensément. Durant ses pauses, il supervisait les préparatifs avec une sorte de flegme efficace, à l'anglaise. Ses avis étaient pensés, efficaces, concis et rarement remis en question par le personnel concerné. Et lorsqu'ils l'étaient, il écoutait et répondait avec intelligence. Il était d'une efficacité peu commune et malgré son statut de patron, il n'abusait jamais de son autorité, et cela semblait bien fonctionner. Ici aussi, Gilles se méfiait des apparences. S'il voulait rester objectif, il ne devait pas se laisser endormir par cette douce efficacité. Il y avait peut-être, derrière tout cela, des promesses non visibles de représailles, ou de *primes* qui altéraient la réalité.

Diego, lui, avait disparu dans sa chambre, où il semblait rattraper un retard scolaire accumulé ces dernières semaines. Gilles le voyait à la piscine, le matin, puis, après un rapide petit-déjeuner, il s'enfermait dans sa chambre, avec ou sans Dinah. On ne le revoyait que brièvement à midi où il prenait un repas, le plus souvent seul, avant de disparaître à nouveau. Dinah, elle, répartissait son temps entre le garçon et Gilles.

Franca s'approcha de lui et lui tendit une main molle, avec un sourire parfaitement contrôlé.

— Gilles, si j'ai bien compris…

Elle avait un accent doux, hispanique.

— Oui, bonjour, enchanté.

— Enchanté ? Les Français n'ont pas oublié leur galanterie, je constate.

— Pourquoi l'auraient-ils oubliée ?

— Vous êtes le premier, ici, à m'offrir un accueil à peu près convenable.

— Vous m'excuserez, alors, pour cet « à peu près ». Je ne connais pas vos usages, mais si je les connaissais, je vous garantis que je vous aurais offert un accueil tout à fait convenable.

Elle pouffa d'un rire doux qui semblait sincère.

— Des vraies manières de gentleman, dit-elle ensuite. Vous avez du sang anglais ?

Il sourit et elle lui prit le bras.

— Faisons le tour des jardins, si vous le voulez bien, Ricardo est trop occupé avec les enfants pour le faire.

Gilles se tourna vers son hôte. Cette situation était embarrassante. Il chercha un contact avec Ricardo, mais ce dernier était trop occupé avec ses enfants. Rosa, en revanche, le fixait avec dureté. Et c'est ce qui le décida à accepter. Un acte de défiance, en somme.

— Ne vous inquiétez pas, ajouta Franca. Ce sont des rapaces, et je suis leur proie, mais je ne suis pas du genre à me laisser attraper si facilement.

— Sachez, madame, que je n'y comprends rien à vos histoires, et que je ne tiens pas à y être mêlé d'aucune façon que ce soit.

Il avait dit cela assez fort pour que Jayden, qui était juste derrière, l'entende.

Elle se serra contre lui et l'entraîna.

— Vous connaissez Ricardo depuis longtemps ?

— Vous connaissez déjà les réponses à vos questions, je me trompe ?

— Je voulais l'entendre. Il est votre amant ?

— Madame !

— C'est un bel homme. Et il est tendre. Et bon au lit.

— Je ne veux pas le savoir !

Elle rit.

— Je cherche juste à vous embarrasser.

— Et vous y arrivez parfaitement !

— Je suis un peu nerveuse, pour ne rien vous cacher. Cette invitation était un peu… surprenante. Ma présence ici ne change rien, et comme vous le savez certainement, nous ne sommes plus en très bons termes.

— Vous êtes divorcés, alors je peux comprendre cela.

— C'est toujours un peu sordide, les divorces. Mais vous savez cela, n'est-ce pas ?

— Vous semblez très bien informée.

— C'est tout ce qu'il me reste, les informations. Allons, explorons ces merveilleux jardins. Ricardo a toujours eu un goût exceptionnel pour les belles choses. Si vous aviez vu cet endroit il y a quatre ans. Il l'a repris de son père et en a fait ce chef-d'œuvre.

— C'est si récent que cela ?

— Les infrastructures sont plus anciennes, mais il a tout transformé,

modernisé, mis au goût du jour, et il en a fait un endroit autonome. J'ai encore connu les groupes électrogènes bruyants et malodorants pour fournir l'électricité à tout le complexe.

— L'endroit est impressionnant, j'en conviens.

— Mais ?

— Les circonstances…

— Ah, oui. Évidemment.

Il ne savait pas ce qu'elle savait exactement. Elle était, aux dires des autres, la commanditaire des meurtres perpétrés ici, et donc il avait bien failli être l'une de ces victimes collatérales, ainsi que Diego. Ou alors, elle n'était qu'un pion manipulé. Dans tous les cas, il n'allait pas s'épancher avec elle sur la situation.

— C'est ici qu'il m'a fait sa demande en mariage. Le saviez-vous ?

— Non. Mais cela ne me regarde pas.

— Je vous embarrasse ?

— Ce n'est pas cela, mais je ne veux pas être utilisé. Je sais que vous m'avez pris le bras pour les enrager.

— C'est faux. Je vous ai pris le bras parce que c'est le seul, ici, sur lequel je puisse m'appuyer. Ricardo aurait eu l'élégance de me tendre le sien, mais cela aurait été si inconfortable, pour tous les deux, que nous préférons tous les deux nous abstenir de cela. Vous tombez à pic, si je puis dire.

— Du coup, les regards hostiles seront sur moi ?

— Du coup, ils se méfieront de ce que je pourrais vous dire.

— Ne me dites rien, je ne veux rien savoir. Je serai bientôt de retour en France, de toute façon. Je ne vous servirai à rien.

— Se pourrait-il que vous soyez naïf à ce point ? Une fois que le clan Ramirez met la main sur vous, il ne vous lâche plus.

— Le clan Ramirez… il ne m'apprécie pas particulièrement.

— Une information que vous auriez dû garder pour vous, je vous remercie de votre honnêteté.

— Vous le saviez déjà.

— Je m'en doutais, c'est évident. Mais vous l'avez confirmée. Cela ne change rien. Ils ne vous lâcheront plus. Alejandro, Rosa… aucun ne vous épargnera.

— Je crois que j'ai eu ma dose, et si nous abrégions cette promenade ?

— Je vous incommode ?

— Vous m'incommodez tous. Je suis ignorant de vos usages et franchement, ce jeu, entre vous, ça me dépasse. Je suis peut-être un pion sur votre échiquier, que vous promenez à votre guise, mais je ne me laisserai pas faire si facilement.

— Vous connaissez le propre du pion, n'est-ce pas ?

— Celui que l'on sacrifie le plus facilement ?

Elle posa sa tête sur le haut de son bras et l'entraîna vers l'un des nouveaux massifs de fleurs.

Ricardo était métamorphosé au contact de ses enfants. Il jouait avec eux, à la piscine, sur la plage. Franca restait à l'écart, mais se montrait assez pour qu'il ne l'oublie pas. Les repas étaient glacials, sans doute à cause de l'attitude de Rosa qui ne cessait de se rappeler aux bons souvenirs de tout le monde. Tant et si bien que Gilles s'arrangeait pour manger avant, ou après et il disparaissait, officiellement en promenade avec Dinah. Il voulait juste fuir cette ambiance toxique et ce jeu de dupes.

Pas sûr qu'inviter Franca était une si bonne idée que ça. Peut-être que la présence des enfants garantirait une sorte de trêve ?

Il ne pouvait pas le dire, mais ce qui était sûr, c'était que les dernières heures avant cette garden-party étaient terribles.

Ce matin, on montait des tonnelles blanches dans le jardin, des tentes de fraîcheur où de l'eau était brumisée. Il y avait des fauteuils un peu partout et la nervosité du personnel était à son comble pour que tout soit parfait. Tout l'était déjà, du point de vue de Gilles, mais il voyait, çà et là, que l'on replaçait des fauteuils pour qu'ils soient dans l'exact bon angle, pour que tous les détails soient léchés, dans un souci de perfection absolue.

Les nouvelles têtes, qui feraient le service dans quelques heures, répétaient, avec Sam ou le chef, les protocoles. Ces nouvelles personnes le regardaient avec une déférence à laquelle il n'était pas habitué.

Il se sentait comme un intrus ici, assistant aux derniers préparatifs comme cela avait dû être le cas lors de LA réception à Vaux-le-Vicomte qui avait valu à Nicolas Fouquet son poste, son domaine et sa tête, en quelque sorte. Ricardo allait trop loin, en faisait trop, pour épater la galerie, rappeler sa puissance et cela ferait des jaloux.

— Monsieur Duprieux ! héla un homme qu'il ne connaissait pas.

— Oui ?

— Pouvez-vous me suivre, je vous prie ?

— Pour quelle raison ?

— Pour essayer votre costume. S'il y a des retouches, je dois pouvoir les faire à temps.

— Mon… costume ?

L'homme le regarda comme s'il lui manquait des cases.

Un costume. Il n'y avait pas pensé. Bien sûr que Ricardo avait pensé à un costume pour lui. Il n'allait pas déambuler en short devant des gens fringués en Armani !

Il le suivit au sous-sol de la villa où il découvrit un nouveau réseau de chambres, nettement plus petites.

L'homme dépendit un cintre d'un crochet du dressing, où une housse en mousseline écrue cachait un costume blanc.

Du blanc ? Un tout petit peu ivoire, s'il fallait être précis. C'était un blanc chaud et non un blanc froid. Pour lui qui avait déjà la peau blanche ?

Sur ces magnifiques latinos à peau bronzée, le blanc était très seyant, mais sur lui ?

— Vous pouvez vous déshabiller…

L'homme déhoussa complètement le costume et étendit le pantalon sur le lit, puis alla chercher son mètre ruban.

En slip, et intimidé, Gilles attendit, comme un poireau, qu'il revienne. Sans autre formalité, l'homme passa le ruban autour de sa poitrine, puis mesura son encolure. Ensuite, il plongea dans une valise et en sortit une chemise blanche encore emballée. Il la déplia, ôtant les épingles et les piquant dans une petite boule de mousse sur la commode, puis la déboutonna.

Sans mots, il aida Gilles à la passer. C'était embarrassant.

Puis il la boutonna lui-même. Gilles se laissa faire, n'étant pas habitué aux usages.

L'homme lui tendit le pantalon et laissa Gilles le passer et le fermer.

Un peu serré, mais juste ce qu'il fallait, sans doute, pour mouler son bassin et ses fesses.

— Montez sur ce tabouret.

Gilles s'exécuta et laissa l'homme étirer le tissu jusqu'aux pieds nus de Gilles. Puis, il fit un bord, mit des épingles et vérifia la longueur des pans.

— Le veston maintenant.

Il avait la classe, ça, c'est le moins que l'on puisse dire.

— Pourquoi tout ce blanc ? C'est salissant.

L'homme sourit.

— Je vous prépare trois jeux complets. Vous pourrez changer en cours de soirée.

Gilles devait avoir l'air très surpris, car l'homme rit doucement.

— C'est une white party.

— Oh, je ne savais pas.

— Vous aurez une ceinture rouge, pour le contraste.

— C'est permis ?

— C'est Ricardo qui l'a demandé.

— Cela me mettra en avant.

L'homme haussa les épaules.

— Lui aussi aura un élément rouge.

Cette remarque intrigua Gilles.

— Et les autres ?

— Ils n'oseraient pas.

Gilles fut pris d'un soudain éclat de rire. Pourquoi n'était-il pas surpris ?

— Les costumes seront dans votre chambre dans deux heures.

— Les chaussures ?

— Elles sont déjà dans votre chambre.

— Merci.

— C'est mon métier.

— Qu'importe, merci du soin que vous prenez.

Cela embarrassait l'homme. Aussi, Gilles se déshabilla-t-il rapidement, tendit le costume à l'homme et replongea dans son short, qui, pour le coup, lui donnait l'impression d'enfiler des « guenilles ».

Il n'avait jamais porté un costume de cette classe.

Il devait valoir une fortune, et il en avait trois !

Qu'est-ce que Ricardo essayait de prouver ? Tentait-il de l'acheter ?

Tout le monde a un prix. Il avait entendu cette réplique dans un film.

Avait-il un prix aussi ?

Ce n'étaient pas ces démonstrations d'abondance et de décadence qui l'achèteraient, de cela au moins, il en était certain.

Il pourrait se faire à une vie dans cette villa, avec des paysages si beaux que cela faisait mal aux yeux, mais cette richesse dégoulinante ? Il était incommodé.

Et en même temps, il était curieux. Cette curiosité était-elle légitime ? Sans doute, oui.

Ce qui frappa Gilles, en ressortant, c'était l'animation qui avait décuplé sur le temps de l'essayage.

C'était comme si le temps venait à manquer.

Tout semblait prêt pourtant.

Gilles osa s'aventurer sur la terrasse de la piscine. De ce point de vue, il voyait une dizaine de yachts qui avait mouillé l'ancre à quelques dizaines de mètres de la plage, et une dizaine d'autres qui approchait. Forcément, il n'y aurait pas assez de place dans le petit port.

Il supposait que tous ces gens dormiraient à bord de leurs somptueux navires de plaisance.

La taille de ces yachts était impressionnante. Il sourit en reconnaissant la vedette de la police qui avait mouillé, elle aussi, assez petite, comparativement.

Jayden, ou Ricardo, n'étaient pas fous. Ils avaient su assurer un support officiel de sécurité.

Bon. Là, ça devenait sérieux. Ricardo, ou Rosa, Clara et même Franca, personne n'était ici. Il vit Jayden, de loin, mais en dehors de lui et de quelques gardes qu'il connaissait déjà, tout le monde avait disparu.

Il était sans doute temps d'aller se préparer, ou faire une petite sieste courte pour se mettre en forme.

— Monsieur Duprieux !

Il se retourna vers une jeune femme essoufflée.

— Je vous cherchais !

— Que puis-je pour vous ?

— Je suis la coiffeuse. On m'a demandé de vous couper les cheveux et tailler votre barbe.

— Oh ?

Gilles passa sa main dans les cheveux. Et dans sa nouvelle barbe qui

repoussait depuis une semaine. Il était temps en effet.

— Je vous suis.

Il retourna dans sa chambre avec une nouvelle coupe de cheveux. Il se sentait tout propre et tout léger.

Une boîte à chaussures avait été déposée sur le lit et par curiosité, il l'ouvrit.

Des chaussures blanches, grosse surprise. Il y avait aussi un panama d'un blanc inhabituel. Il était coutumier des couleurs paille pour ces chapeaux.

Il l'essaya et ça lui tombait plutôt bien.

Bon. La douche, maintenant ou après la sieste ?

Il s'éveilla en sursaut au son assez timide de quelqu'un qui frappait à la porte.

— Oui ?

Gilles s'assura que les draps le couvraient.

Une jeune femme entra et salua. Elle portait trois housses et un paquet de chemises qui semblaient trop lourdes pour elle.

Elle sembla hésiter, mais Gilles lui indiqua l'un des trois autres lits et elle déposa sa charge avant de disparaître.

Il était temps.

Il se leva, repassa par la salle de bain pour une douche rapide, vu qu'il avait déjà pris soin de lui juste avant sa sieste.

Il ajusta sa nouvelle coupe de cheveux, caressa sa jeune barbe qu'il avait insisté pour garder. Il l'aimait bien et cela cassait un peu son quotidien parisien.

Il s'aspergea de déodorant antiperspirant, conscient qu'il allait mourir de chaud dans quelques instants. Tiens, il y avait un parfum encore emballé sur la tablette de l'évier. Il déballa la boîte, prit le flacon et sentit le parfum.

Pas mal. Ça sentait comme Ricardo, grosse surprise.

Il s'habilla, hésitant à laisser un peu d'amplitude à la chemise ou de la tendre de façon plus formelle. Non. Il n'était pas formel. Alors il tira un peu dessus pour la faire légèrement blouser, il enfila les chaussures, boucla une

ceinture en cuir rouge mat, puis passa le veston léger.

Oh, il y avait même des lunettes de soleil à monture blanche.

Le chapeau maintenant.

Oh putain, quelle allure !

Son reflet, dans le miroir, était impressionnant. Oui, il pourrait s'habituer à cette image de lui !

On frappa à la porte.

— Oui ?

Diego apparut, tout en blanc. Il était adorable dans son costume. Bien plus que lui ne le serait jamais.

Son sourire tout en dents blanches était magnifique.

— On est attendu, je suppose.

— Oui. Et on m'a demandé de veiller sur toi.

— Veiller sur moi ?

— Nous aurons aussi Kevin avec nous. Jayden dit que tout le monde voudra savoir qui tu es et il m'a chargé de repousser les gens trop insistants.

— Tu as le droit de t'amuser aussi !

— Oh, je sais qu'avec toi, je m'amuserai.

— Suis-je si drôle que ça ?

— Non, mais tu es jeune, tu sais t'amuser. Il y aura de la musique et des filles !

— Je suis gay !

— Mais moi pas ! Et tu vas voir comme elles vont vouloir t'approcher !

Il souriait, un peu goguenard.

— Pourquoi moi ?

— Parce qu'elles ne te connaissent pas. Mais si tu es ici, c'est que tu es une personne importante ! Du coup, j'en rattraperai peut-être une !

Il rit et Gilles rit aussi.

— Tu es trop jeune !

Diego haussa les épaules.

— J'ai des besoins comme tout le monde !

Gilles redoubla de rire. Le gamin avait quinze ans maintenant. C'était

donc assez logique, mais avec sa voix prépubère, pas sûr que les filles se bousculent ! Ou alors une gamine de son âge ! Mais ça, Gilles n'allait pas le lui dire, il fallait qu'il apprenne par lui-même. Et puis, il fallait bien admettre que c'était un charmeur naturel, à croire que c'était dans les gènes de la famille.

Gilles lui aurait bien frictionné les cheveux, mais il aurait détruit probablement deux heures d'ajustement de chaque mèche de cheveux.

Un vrai petit mec.

Il y avait déjà des gens sur la terrasse. Gilles salua Rosa qui ne tarit pas d'éloges quant à son allure, même si d'entrée de jeu elle désapprouva la ceinture rouge. Elle ne pouvait manquer de savoir qu'il n'y était pour rien.

Elle s'inséra entre lui et Diego, et leur prit le bras à tous les deux.

Diego était fier, si fier ! Et Gilles, une fois de plus, se sentait utilisé.

Elle n'avait rien fait d'autre que d'officialiser sa présence ici, à la plus haute place. Tous les yeux seraient sur lui désormais. Merci, Rosa.

— Franca voudra être à votre bras le plus souvent possible.

— Je fais cet effet aux femmes.

Elle rit doucement.

— Personne ne m'a expliqué les codes de ce qui va se jouer ce soir. J'aurais aimé être informé.

— Et nous priver du régal de cette déconfiture ?

Plaisantait-elle ? Elle voudrait sans doute le faire croire, mais elle était très sérieuse, il en était certain.

Aucun doute, cette garden-party serait redoutable.

Le pion dans un jeu d'échecs. Sacrifiable à l'envi.

Dire qu'il était exposé, c'était sous-estimer la mise en avant que Ricardo avait orchestrée.

Il n'était pas si timide d'ordinaire, mais être le point focal de tous ces gens, c'était très angoissant.

Il y avait là tout le gratin du coin. Et au-delà. Des hommes politiques, de riches industriels, et bien plus de jeunes que Gilles ne l'avait imaginé. Comme si ici, réussir dans la vie – dans le sens où Ricardo l'entendait – était possible à tout âge, sans prérequis, ou alors, grâce à la fortune de « papa ».

Diego ne pouvait pas comprendre cela, il évoluait dans cet univers, même s'il était un peu en marge. Le monde des riches, c'était malgré tout le sien, même si lui, et ses parents avant lui n'étaient pas riches. Tout ce qu'il voyait, c'était le bling-bling. Mais sans doute plus encore, vu la rareté des occasions, pour Diego, c'était la présence des filles ! Certaines accompagnaient leurs parents. D'autres étaient ici seules, en tant que femmes d'affaires, influenceuses et autres. Ou alors elles accompagnaient un conjoint vingt ans plus vieux qu'elles.

Au moins, le garçon savait se tenir et limitait ses avances à des œillades inoffensives, des sourires qu'il espérait ravageurs, et des haussements de sourcils hilarants.

Ricardo fit son entrée tardivement, seul. Vu l'absence de Clara jusqu'ici, Gilles avait cru qu'ils arriveraient ensemble.

Il était absolument magnifique dans un costume très similaire au sien. Pas de ceinture rouge, mais un foulard de poche grenat qui débordait de la poche pectorale de son veston.

Il fut amplement applaudi pour la qualité de la réception que Gilles n'avait pas encore pris le temps d'apprécier.

Le bal des faux-culs commença directement à ce moment, comme il aurait dû s'y attendre.

Les rires forcés, les compliments, tout sonnait tellement faux que Gilles avait envie de rire. Comme si de mauvais acteurs jouaient de mauvaises caricatures d'un dîner mondain. C'était sans doute cela le plus impressionnant. Il y avait ici des codes hypocrites que Gilles ne comprenait pas bien, parce que franchement, un aveugle aurait « vu » ces simagrées en moins de deux secondes. Que dire des petits rires retenus, des paroles

convenues… ? Gilles ne pensait pas cela possible, en toute honnêteté. C'était trop gros.

Les gardes étaient en smoking noir, et très curieusement, cela ne tranchait pas avec les invités. Ils étaient discrets, se déplaçaient tout aussi discrètement dans les ombres du jardin et pour peu, on les oublierait.

Maria était la garde qui suivait Ricardo comme son ombre et cela rappela à Gilles que Kevin était le sien.

Rosa avait le sien aussi et Franca, jusqu'ici assez distante, en avait un également. Les enfants de Ricardo avaient rejoint leur père dès qu'il était apparu. C'était triste pour eux de ne pas avoir fait l'entrée avec lui. En fait, c'était triste pour lui aussi. Des règles que Gilles savait qu'il ne supporterait pas.

— Allons jusqu'à la plage, dit Gilles. Voir comment cela se passe là-bas.

— Tu ne veux pas rester ici ? répondit Diego en soulevant les sourcils en direction d'une jeune femme d'une vingtaine d'années.

— Tu peux rester si tu veux, mais j'ai besoin de changer d'air, ces gens m'insupportent déjà.

Le garçon haussa les épaules.

— Je reste avec toi. C'est ma mission.

Il fit un clin d'œil à Gilles.

— Tu m'embarrasses, je ne voudrais pas que tu rates cette fête.

— Je ne rate rien, je t'assure.

— Si tu es sûr, alors, on y va.

— On peut s'arrêter par le bar et prendre un mojito.

— Tu n'as pas l'âge !

— Ils ont une version sans alcool !

— Il y en aura aussi en bas, non ?

— On en prendra un deuxième en bas, si tu veux. Mais pour être franc, à cette heure, il n'y aura personne en bas. Tout le monde est ici.

— On verra.

Sam leur fit un mojito avec un entrain et un amusement non contrefait. Et Gilles ferma les yeux lorsqu'il vit la bouteille de rhum mettre un petit

« glouc » ambré dans le verre d'un Diego aux anges. Kevin, son garde « bourreau », ne but qu'un verre d'eau, ce qui devait être très frustrant.

Ils s'attardèrent un peu ici, grignotèrent quelques zakouskis et poursuivirent tranquillement, verre à la main, vers la plage.

Tout était prêt, ici, pour la « nocturne ». Des dizaines de flambeaux n'attendaient qu'à être allumés et un orchestre de plage s'installait à la lueur de quelques brûlots qui avaient aussi le mérite de garder les crabes à distance.

En dehors des personnes qui travaillaient, il n'y avait personne, effectivement.

Diego n'attendit pas et alla à la cahute où il commanda deux autres mojitos.

Puis, constatant que Gilles le regardait avec un regard oblique, il rajouta « sans alcool » pour le sien.

Ils le burent, à deux, avec un Kevin silencieux derrière eux, en regardant l'océan. La nuit tombait et Gilles ne doutait pas que la vraie fête se passerait ici, dans la simplicité relative de la plage, plus tard dans la soirée.

— Faudrait remonter. Ricardo voudrait que tu sois près de lui.

— Pourquoi ?

— Gilles, il fait tout ça pour toi.

— Il mêle les rendez-vous d'affaires à quelque chose d'autre, mais je doute que ceci soit pour moi.

— Il n'a pas invité n'importe qui, c'est vrai, mais il fait ça pour toi. C'est évident. Il t'a donné sa ceinture rouge ! C'est pas quelque chose qu'on fait à la légère.

— Elle a une signification, cette ceinture ?

— Il la porte à toutes les grandes occasions. C'est un peu son signe distinctif. Un code que je n'ai jamais bien compris. Mais je sais que c'est important pour lui.

— Et il me l'a donnée ? Je ne comprends pas.

Diego fit la moue.

— Si vraiment tu ne comprends pas, ce n'est pas à moi de te le dire.

Gilles se tourna vers Kevin avec des yeux interrogateurs et ce dernier ne fit qu'un simple hochement de tête.

Merde, tout le monde ici sait !

Personne, donc, n'ignorait que Ricardo avait des vues sur Gilles, pas même les invités.

Le prendraient-ils pour un gigolo ? Et Franca ? Plus distante aujourd'hui depuis qu'elle l'avait vu en costume…

Manipulé. Un pion sur un échiquier.

Les vapeurs des mojitos lui montèrent soudain à la tête.

Gilles se laissa entraîner vers la villa. Chaque interaction avec les invités, il les comprendrait sous cet angle-là maintenant. Au moins, cela avait clarifié les intentions de Ricardo aux yeux de tous.

Rosa fonça sur lui, avec un sourire plaqué.

— Où étiez-vous, les garçons ?

— Un petit tour à la plage pour voir si tout était en ordre.

— Et ?

— C'était en ordre.

— Bien sûr que ça l'était !

— Rosa… m'aiderez-vous à quitter tout cela si Ricardo n'honore pas sa promesse ?

— Quelle promesse ?

— Je voudrais rentrer en France.

— Et quitter tout ça ?

Elle fit un grand geste à la ronde.

— Je n'aime pas le faste, encore moins celui-ci que je trouve… décadent, si j'ose vous le dire. Et contrairement à ce que vous avez insinué, je ne cours pas derrière l'argent, ou la lumière d'un homme flamboyant.

— Je m'en rends compte, maintenant. J'ai été un peu hâtive dans mon jugement, et je l'admets. Oui, je vous aiderai, mais pas si c'est pour rendre mon Ricky malheureux.

Gilles soupira. Autant prêcher dans le désert. Il était livré à lui-même.

À moins que la solution ne vienne de Franca.

Il ne retourna changer de chemise et de veston qu'une seule fois, et seulement parce qu'un homme – visiblement très important vu la manière dont on le traitait – avait renversé son *Bloody Mary* sur lui.

Encore une chose que l'incident lui apprit. Personne n'a de tenue de rechange, sauf lui, visiblement. Revenir tout propre, c'était impliquer qu'il avait les moyens, et une place ici pour les stocker…

Tout le monde lui parlait avec une gentillesse sournoise. Il n'était plus dupe, mais il jouait le jeu.

C'étaient des requins et il était une petite proie sans défense. Ils le bouffaient tout cru, encore et encore. Et lui, il prétendait ne pas le remarquer.

« Et vous faites quoi dans la vie ? », « Vous connaissez Ricardo comment ? », « Ricardo est un ami de longue date, mais je n'ai jamais entendu parler de vous »… Ce genre de commentaires auxquels il se soustrayait avec un rire qui ne voulait rien dire, mais qui pouvait en dire long selon l'interprétation qu'on lui donnait.

« Vous faites quoi dans la vie ? » – éclat de rire… Cela pouvait dire qu'il était un dangereux Baron, lui aussi, comme cela pouvait ne rien dire.

Et la soirée devint assez amusante du coup, quand il réalisa que lui aussi, il pouvait « jouer ».

Diego était de plus en plus alcoolisé et Gilles se demandait comment c'était possible, car il ne buvait que du coca.

À un moment, Gilles lui arracha son coca des mains et but une gorgée.

— Du rhum !

Diego tenta de s'en sortir avec un grand sourire. Cela ne marcha pas.

— Je goûterai tous tes verres !

Là, le garçon était dépité.

— Si tu crois que tu vas séduire les filles en étant saoul, tu as encore des choses à apprendre !

— L'alcool, ça désinhibe, tenta de justifier le garçon.

— Un peu, peut-être, mais là, tu es saoul ! Tu vas aller vomir tes tripes et rester dans ta chambre et tout rater de la fin de la soirée ! Quant aux filles, une fois qu'elles t'auront vu gerber, adieu la drague !

Diego semblait comprendre et il était dépité.

— Tu veux aller jouer avec les petits, ou rester avec les grands ?

— Les grands !

— Alors, comporte-toi en personne responsable !

Gilles réalisa qu'il parlait comme son père !

— Désolé, Diego, je n'ai pas le droit de te dire ça.

Le garçon n'était pas fier.

— Bon, il y a encore moyen de sauver cette soirée, hein ?

Diego sembla reprendre un peu d'espoir.

— Bon, et ces filles ? Sur lesquelles as-tu des vues ?

— Toutes !

Gilles éclata de rire et, curieusement, Kevin aussi.

Gilles décida qu'il limiterait, lui aussi, sa consommation d'alcool et ils déambulèrent entre les gens en s'arrangeant pour être au plus près des jeunes filles, jusqu'à ce que l'une d'elles se mit à parler à Diego pendant que Gilles piochait une brochette de scampi grillés. Lui et Kevin s'éloignèrent, petit à petit et pendant un moment, Gilles vit la panique dans le regard du garçon. Il lui fit un clin d'œil et s'éloigna définitivement.

Le garçon avait été à la pêche, et cela avait fonctionné.

Ricardo était toujours en conversation avec l'un ou l'autre, et lui envoyait des signes assez peu discrets accompagnés d'un sourire.

La nuit était tombée maintenant. Et doucement, l'on glissa vers la plage où le groupe jouait déjà.

Sans qu'il le sente approcher, le capitaine de la douane qui l'avait interrogé était à côté de lui.

— Bonsoir, monsieur Duprieux, nous n'avons pas encore eu l'occasion de parler, ce soir. J'ai cru que vous m'évitiez.

— Si vous m'avez bien observé, j'évite tout le monde ! Ces milieux mondains, ce n'est pas pour moi.

L'homme se fendit d'un sourire.

— Du nouveau dans cette affaire ? demanda Gilles.

— Laquelle ? Il semble y avoir des affaires dans les affaires !

— Cela a l'air bien compliqué, effectivement.

— Nous connaissons l'identité de vos assaillants, mais je n'en dirai rien pour les besoins de la justice.

— Dites-moi au moins que l'on coincera ces salopards.

L'homme haussa les épaules.

— Je ne peux rien dire, sauf que votre ami n'est pas impliqué.

— Paul ?

— Je parlais de Ricardo.

— Oh.

— Je ne vous cache pas que j'ai plus de mal avec son cousin. Il n'a pas

été tout à fait honnête lors de l'entretien et disons que je sais lire entre les lignes. Comme cette affaire-là n'a rien à voir avec celle-ci, et qu'il n'y a pas eu mort d'homme, je ne peux rien faire sans votre témoignage.

— Qui ne changerait rien, et vous le savez.

— Les bras longs, j'en connais un bout, mais personne n'est à l'abri des lois, monsieur Duprieux.

— Gilles. Appelez-moi Gilles. Ici du moins, quand les circonstances le permettent.

— Et moi, c'est Richard.

Ils se serrèrent la main comme s'ils se rencontraient pour la première fois.

— Vous avez perdu votre petit chaperon ?

— Disons qu'il était temps de le laisser prendre un premier envol. Il ne voit pas beaucoup de filles ici, c'est une occasion pour lui de s'essayer aux techniques de drague, et probablement de se prendre des râteaux. Mais il faut bien démarrer un moment et nous sommes tous passés par là, n'est-ce pas ? Je lui ai laissé son intimité. Et ce n'était pas un chaperon.

Ou alors, si ?

Les flambeaux de la plage donnaient une allure magnifique à la fête.

Les barbecues grillaient toute sorte de poissons ou de viandes d'une façon très simple. Ici, c'était un retour aux bases. Pains et viandes grillées, ananas rôtis au feu et de l'alcool à flots. La musique créole emballait l'ambiance avec les vagues en bruit de fond. Le contraste entre tous ces gens guindés et la sobriété du moment mettait tout cela en perspective d'une façon très équilibrée. C'était, pour Gilles, le meilleur moment de la réception.

Sauf que peut-être, c'était artificiel. Un luxe des riches, de jouer aux « pauvres ».

Tiens, Gilles réalisait qu'il n'avait pas vu passer les caisses de Veuve Clicquot à l'apéro. Il y avait bien eu du champagne, mais pas celui-là.

— Je vous laisse, dit le capitaine. Mais je crains que maintenant que vous êtes seul, l'on vous aborde. Vous n'avez pas l'habitude, donc une mise en garde, si vous le permettez.

— Je suis tout ouïe.

— Ne baissez jamais votre garde. Ils vont tester vos limites et chercher vos faiblesses.

— Je m'en doutais un peu. Et cela ne devrait pas être difficile.

— Je vous observerai. Si vous voulez tout savoir, je le fais depuis le début, en réalité. Vous avez mis les pieds dans quelque chose qui nous dépasse tous les deux. Je voudrais y voir clair. Je crois que ceux qui ont causé tout ce grabuge sont ici. L'occasion est trop belle. Je crois que Ricardo le sait aussi, c'est pour cela que j'ai été invité et que je suis ici, dans mon bel uniforme blanc.

— Merci, Richard, pour ces mots. Cela me rassure. Pensez-vous que nous soyons en danger ?

— Je ne pense pas. Toutefois, entre la présence de la ministre des Outre-mer et celle des personnalités importantes de la région, il y aurait de quoi faire un « coup ». Nous veillons, dans l'ombre. Et Jayden fait un excellent travail.

— Vous semblez bien le connaître. Jayden, je veux dire.

Richard sourit et acquiesça.

— On peut dire ça. Une vieille connaissance.

— Mais vous ne m'en direz pas plus, je sais. Et moi, je suis trop curieux.

— C'est normal. Allez vous amuser, vous avez votre garde du corps, ce qui rajoute au mystère autour de vous. Ricardo est un finaud, il vous a placé en avant, avec des symboles forts, mais il ne vous laisse pas sans protection.

— Avec ou sans garde, une balle tirée à bout portant fera les mêmes dégâts.

— Pas d'armes sur l'île. Les employés temporaires, ainsi que les invités ont tous été passés au crible. Cela n'a pas fait que des heureux.

— Des armes cachées sur l'île, c'était toujours possible.

— Mais peu probable. L'ennemi de Ricardo n'a pas intérêt à le faire tomber devant témoins. Cela ressemble à une vengeance, un règlement de compte. C'est trop sauvage pour être autre chose.

Richard lui serra la main et le quitta.

Gilles fut immédiatement abordé par un couple plus âgé, qui se présenta.

Et les questions reprirent, et ses éclats de rire pour éluder les réponses suivirent.

— Comment trouves-tu la fête ?

Gilles se retourna sur Ricardo.

— Très belle, très chère aussi. Beaucoup de faux-culs.

— Tous, en réalité. Mais dans mon métier, cela fait partie du décorum. Tu trouves que c'est cher, peut-être même te dis-tu que c'est de l'argent gaspillé. C'est pourtant dans ce genre de moment, plus détendu, que se discute l'avenir de grandes entreprises, ou se concluent des affaires.

— Et tu en as conclu ?

— Trois. Deux de moins d'un million d'euros, et une de près d'un milliard.

— Un milliard !

— Pas une affaire neuve, évidemment, mais un joli contrat qui vient de m'être confirmé. Cela représente beaucoup d'emplois.

— Légal ?

— Bien sûr !

— Désolé, ça ne me regarde pas.

Ricardo l'attrapa par le bras. Pas comme un amant, mais comme un ami.

— Allons danser. Ces musiciens sont fameux, non ?

— Ils sont extra, mais je ne danse pas.

— Pourquoi ? La danse, c'est la vie.

— Aurais-tu oublié ? Les Blancs ne savent pas danser !

— Foutaise. C'est faux.

— En tout cas, moi, je ne sais pas.

— Grand-mère a dit que si. Et sais-tu faire l'amour ?

— Pardon ? C'est hors sujet !

— Pas du tout ! Il y a un lien ! C'est une question de façon de bouger.

— Cette conversation dérape ! Et Rosa m'a dit à peu près la même chose !

— Ça ne m'étonne pas d'elle. Allons, viens montrer à tout le monde comment le « Blanc » bouge son popotin !

— Tu te moques !

— Oui, et j'adore ça.

— Tu l'auras voulu !

Gilles se dégagea et, aidé par les dernières vapeurs hilares d'alcool qu'il avait dans le sang, il se planta devant les musiciens, et se mit à danser, avec une dame, d'abord, puis deux, puis trois.

Quelqu'un lui passa un godet de rhum, il commit l'imprudence de le boire cul sec. Ceci étant, au fil des godets, il dansait de mieux en mieux. Du moins, il en avait l'impression.

Tout n'était pas à jeter dans cette soirée.

Il avait trop bu, mais il n'était pas complètement pété.

Il se vautra sur l'une des chaises longues et se laissa le temps de récupérer, car son cœur, pas trop habitué aux déhanchements, battait la chamade.

Derrière les flambeaux, il voyait les crabes tenter la lumière, et ils détalaient dès que quelqu'un approchait.

Des toilettes éphémères avaient été installées, surtout pour les dames, et il s'amusa de constater que même les gens très riches devaient se contenter de ces épouvantables cabines en plastique malodorantes. La différence, c'était qu'une dame les nettoyait entre chaque personne.

Certains repartaient déjà. On les escortait jusqu'au port, où un hors-bord les embarquait et les reconduisait jusqu'à leur yacht.

Là, entre trois et quatre heures du matin, Diego refit surface.

Il était sur un nuage et complètement débraillé. Gilles se releva et alla vers lui.

— Eh bien, mon garçon ! La soirée a été bonne, on dirait ! Venez par ici avant que *Grand-mère* vous voie !

Il réajusta sa chemise, l'obligea à la remettre dans ses pantalons, tira sur les épaules pour lui redonner un peu d'allure et remit en forme sa coiffure.

— Ça valait la peine au moins ?

— La meilleure soirée de ma vie.

— On dirait bien ! Mais j'espère que tu as été prudent et que vous n'avez pas… enfin pas sans…

— Oh non ! On n'a pas été jusque-là ! Mais j'avais tout prévu au cas où !

Il extirpa un préservatif de sa poche et le lui montra.

— Eh bien, toi ! Tu ne perds pas le nord. C'est bien d'être prudent !

Petit conseil d'ami, sois toujours préparé au pire, et tu ne seras jamais déçu. Maintenant… n'es-tu pas un peu jeune ? Et elle ?

— J'ai quinze ans ! Et elle en a presque dix-huit ! On a juste flirté !

— Pendant six heures ?

— Et causé, beaucoup causé. Elle est très intelligente et m'a posé beaucoup de questions sur mon parcours scolaire, sur ce que je fais ici, et même sur toi.

— Sur moi ?

— Oui, ce que tu fais ici. Ce qu'il y a entre toi et Ricardo. Ce genre de trucs.

Drôle de questions de la part d'une jeune fille qui s'amourache d'un gamin.

Gilles fronça les sourcils.

Kevin s'avança.

— Des questions sur les affaires de Ricardo ? dit le garde, le ton sérieux.

— Oh oui, tout le monde veut toujours tout savoir de lui !

— Le contrat avec l'armée ?

— Comment le sais-tu ?

— Je dois parler à Jayden, immédiatement. Mais je ne vous lâche pas, donc suivez-moi. Tous les deux.

Diego s'accrocha au bras de Gilles. Avait-il encore bu, ou ce rapprochement était juste culturel ?

— J'ai fait quelque chose de mal ?

— Non, Diego. Rien du tout.

La dernière chose qu'il fallait, c'était le culpabiliser. Malgré tout, il s'était fait avoir. Normal, pour un garçon de son âge avec les hormones en pleine ébullition. Peu de chance, d'ailleurs, que la fille ne soit pas, en réalité, adulte. Au moins, elle n'avait pas abusé de lui. Enfin, pas sévèrement. Enfin, si, c'était grave et c'était aussi de l'abus. Il ne fallait pas que Kevin le traumatise à vie avec des questions qui lui feraient comprendre qu'il s'était fait avoir jusqu'au trognon.

Pendant que tout le monde s'était focalisé sur Gilles, l'ennemi avait modifié sa tactique. Et eux, gros idiots, ils ne l'avaient pas anticipé.

Jayden était fou furieux.

— J'avais dit que Diego devait rester avec vous !

Le garçon, heureusement, n'était plus dans la pièce. Au moins, Jayden avait du tact.

— Désolé, Jayden, se justifia Kevin. L'accent était mis sur Gilles, et le garçon ne devait servir qu'à faire en sorte qu'il soit accompagné.

— J'avais été clair.

Kevin était livide, et pour un homme à la peau mordorée, c'était impressionnant.

— Et qui est cette fille, alors ?

— Nous avons cru qu'elle était avec l'ambassadeur du Venezuela. Sa fille.

— L'ambassadeur et sa femme n'ont pas d'enfant ! Quelqu'un s'est introduit et a sciemment ciblé Diego ! L'information est sensible !

— Le garçon ne sait rien.

— Et c'est une chance !

— Dois-je sortir ? intervint Gilles. Moi non plus je ne sais rien et je ne tiens pas à savoir quoi que ce soit !

— Ricardo te fait confiance.

— Cela m'est égal, je ne veux rien savoir de ces trucs louches.

— Non, tu restes avec moi et toi, Kevin, tu rassembles cinq gars et vous cherchez la fille. Elle ne peut pas être dans la maison, vu qu'elle est fermée aux visiteurs.

— Et ceux qui vont dormir ? demanda Gilles. Ils devront bien entrer, et certains sont peut-être déjà entrés, non ?

— Ils sont dans une aile qui n'a pas accès à la maison. Les accès vers la maison ont été verrouillés.

— En es-tu sûr ? S'ils ont pu ruser avec la cible, ils pourraient ruser avec les accès. Et j'ai aidé Diego à se rhabiller. Il était débraillé. On aurait aussi pu lui glisser un micro dans ses vêtements.

— Fuck ! jura Jayden. Kevin, envoie-moi trois gars de la réserve. Que des nôtres, et fais revenir Diego !

Kevin sortit de la pièce et Diego revint. Le pauvre avait une mine déconfite.

— Je ne savais pas… dit-il, avec un visage malheureux.

— Ce n'est pas de ta faute.

Jayden mit un doigt sur la bouche pour indiquer le silence, puis il mima de se déshabiller.

Le garçon ne devait rien y comprendre, mais il savait que Jayden n'aurait jamais dit cela pour rien. Gilles porta son regard aux alentours, repéra un plaid sur le sofa, le prit et il l'étendit devant le garçon pour qu'il puisse se dénuder en toute intimité.

Emmailloté dans la couverture, Jayden ramassa ses vêtements, et les examina.

Et là, dans la poche arrière des pantalons, il trouva ce qui ressemblait à une carte SIM. Diego était horrifié. Jayden lui posait des questions banales, qu'il aurait posées de toute façon. À quoi la fille ressemblait, ce genre de choses.

Le garçon hésitait avant de répondre, de peur de gaffer, mais Jayden le rassurait régulièrement d'une main sur l'épaule.

— Ta chemise est sale à force d'avoir fricoté avec cette fille. Va mettre ta tenue de rechange.

Et voilà comment Jayden se débarrassait du micro sans laisser entendre que le lien était compromis.

Diego avait compris le message et Jayden lui frictionna les cheveux. Et tant pis pour la coiffure du garçon !

Le tas de vêtements fut récupéré par l'un des nouveaux gardes qui entra.

Jayden communiquait avec lui par gestes, tels des sourds, et l'homme s'éclipsa avec sa charge.

Jayden fit signe à Gilles de s'approcher et il le fouilla succinctement, insistant seulement sur les endroits où un micro aurait pu être posé.

— *Clear*. Et voilà comment on a évité une catastrophe. Tu as de l'esprit, Gilles.

— Fraude à l'assurance. J'en entends beaucoup, et je dois déduire depuis de maigres indices, le plus souvent. J'ai l'habitude de penser hors du cadre et de ne pas faire confiance aux gens.

— Une chance pour nous, je n'y aurais jamais pensé. Et je l'avoue, c'est de ma faute si Diego s'est fait piéger. J'aurais dû anticiper et être clair avec Kevin que Diego aussi pouvait être utilisé. Et à toi aussi j'aurais dû le dire.

— Moi, je savais que j'étais utilisé.

— C'est un banc de requins parmi lesquels, toi, petit poisson rouge, devait nager. Il semble, en définitive, que le petit poisson, ce n'était pas toi, mais Diego.

— Cela veut dire aussi que celui ou celle qui a mis ce plan sur pied sait que le garçon est susceptible de connaître des choses. Et surtout, comment le piéger. Avec sa voix d'enfant, ce n'était pas gagné d'avance de tenter de le séduire. Il fallait savoir qu'il n'avait d'enfant que la voix.

— Ce qui implique que c'est Franca !

— Ou un des gardes qui n'est pas directement attaché à Ricardo.

— Tu parles de ceux de Rosa ? Aucune chance. Ils sont très fiables.

— Je me suis rappelé une phrase de film, avant la réception. Tout le monde a un prix. Je me demandais si Ricardo… enfin… peu importe. Ce que je veux dire c'est que les gardes, ils ont un prix aussi. Cherche les comptes, et tu verras si l'un d'eux ne s'est pas soudainement enrichi.

— Pas légal, ça. En plus, tu penses bien qu'il ou elle n'aura pas mis cela sur son compte personnel.

— Ce qui tombe bien, c'est que tu as un représentant de l'autorité dans la maison, et il peut choisir de passer outre ces questions de légalité étant donné l'urgence de la situation.

— Oui, et toi, tu as un ex qui est accrédité pour explorer les comptes des paradis fiscaux. Sans doute qu'il ne peut pas aller sur le compte lui-même, mais savoir s'il y en a d'ouverts au nom d'un de nos gars, ou au nom d'un de ses proches.

— Paul n'acceptera jamais. Ce n'est pas légal.

— On parie ? Il aura l'aval de Richard. Euh, du capitaine des douanes.

— Un pote à toi.

— Non, pas vraiment un pote. Mais cela ne te regarde pas.

Gilles acquiesça, il n'avait pas envie d'avoir le moindre contact avec Paul. Pourtant, il était prêt à parier que Jayden lui demanderait de faire juste ça. L'appeler au boulot, où il était forcément rentré.

Le petit poisson rouge, puisqu'il en était un aussi, allait devoir devenir un piranha s'il voulait survivre parmi ces requins blancs.

Malgré l'heure, malgré l'épuisement, malgré la situation, Jayden insista pour que Gilles, Diego et Kevin, libéré de sa tâche de recherche, ressortent, et se promènent, comme si de rien n'était parmi les derniers invités qui tardaient à se retirer.

Dans la villa, les pièces qui auraient pu être compromises par ces mêmes invités, ou le personnel extérieur, furent discrètement fouillées. Quel qu'en soit le résultat, Gilles savait que dans la salle de surveillance vidéo, les enregistrements étaient passés au crible, tandis que sur d'autres écrans, l'on cherchait activement la jeune femme. Ricardo les rejoignit, avec un sourire complètement contrefait. Il s'accrocha au bras de Gilles avec cette familiarité déconcertante qu'il voyait souvent ici.

— Elle te plaît, ma petite fête ?

— Est-ce le moment de répondre ? interrogea Gilles.

— Sans doute pas, mais garder les apparences, Gilles, c'est très important.

Ricardo avait clairement trop bu et ses mots n'étaient plus aussi assurés qu'à l'ordinaire.

— J'aurais apprécié les efforts, en tout cas. En revanche, je ne suis pas certain que tout ceci soit pour moi.

— Tu t'habitueras.

— Et pourquoi devrais-je m'habituer ? Je repars à Paris dès que possible.

Ricardo fit une moue alcoolisée, puis il rit en se penchant sur l'épaule de Gilles.

— Jayden a dit que nous devions dormir dans le bunker ce soir.

Ricardo avait dit cela comme ça, sans aucun rapport avec ses mots précédents.

— Je ne suis pas au courant et je ne sais même pas de quel bunker tu parles.

— Une panic-room construite au sous-sol. Il a dit que tu me protégerais.

— Tu es vraiment saoul, ma parole !

— Un peu. J'ai dû boire avec tout le monde !

— Ricardo, faudrait que tu prennes congé de tout le monde avant de te déshonorer. Va te coucher.

— J'ai encore des gens à voir.

— Tu les verras demain. Je suppose qu'ils seront là, non ?

— Déjeuner sur la plage… puis ils partent. Sauf toi, hein ?

— Je vais chercher Clara, elle te mettra au lit ! Tu ne tiens plus debout.

— Pourquoi Clara ?

— Tu es très proche d'elle, non ?

— Mais c'est toi qui dois le faire.

— Pourquoi ? Je suis la personne la moins indiquée pour faire ça !

— Au contraire ! Jayden dit que tu es le seul ici en qui l'on peut faire confiance.

— Il a dit ça ?

— Et il a raison ! Les autres, ils ont tous des intérêts personnels.

— Tu es saoul, tu dis des bêtises.

Gilles se tourna vers Maria et Kevin qui se tenaient en retrait.

— Venez, on va le conduire à son bunker.

— J'appelle de l'aide, répondit Maria.

Et elle parla dans le micro lié à son oreillette.

Deux gardes arrivèrent presque aussitôt.

— Reconduisez-le, il faut le mettre au lit, dit Gilles.

— Si je dois aller au lit, comme un enfant, alors laisse-moi en boire un dernier avec toi !

— Tu as trop bu, mais je présume que cela ne changera plus grand-chose. Un verre, et c'est tout ! Je pense bien en avoir besoin d'un aussi pour éliminer ce stress inutile !

Ricardo lui fit un sourire.

Ils se dirigèrent vers le bar où Maria avait pris les devants et commandé deux verres.

— Et un petit pour Diego.

Le visage du garçon s'illumina.

— Il n'a que quinze ans !

— Parce qu'à cet âge-là, tu n'avais jamais goûté d'alcool, sans doute ?

— Peut-être bien que si, mais tu devrais lui donner l'exemple ! Et puis, il a réussi à en siffler quelques-uns derrière mon dos !

Diego avait un visage qui respirait « l'innocence » tandis que Ricardo haussait les épaules.

— Sam, un p'tit pour le p'tit ! commanda Ricardo.

Gilles fit un regard oblique à Sam et ce dernier fit un clin d'œil en retour. Il sous-doserait.

Ce n'était peut-être pas très grave, mais Gilles se retrouva soudain dans une position qu'il n'avait jamais connue. Celle de « l'adulte responsable ». Et cette attitude était perturbante. Il n'avait pas d'enfant, n'en aurait probablement jamais, mais il réalisa que ça ne lui aurait pas déplu. Tant qu'il ne devenait pas comme ses parents !

Si le verre de Diego était clairement léger, en témoigne la moue du garçon, le sien était vraiment très fort. Une sorte de rhum sucré à prendre en pousse-café et qui devait faire une cinquantaine de degrés, si pas plus.

— C'est bon, mais ça arrache la gueule !

Gilles l'avait à peine déposé que Sam le remplissait à l'invitation de Ricardo.

— Oh oh ! doucement, je ne suis pas resté quasi sobre toute la soirée pour me saouler en dernière minute !

— Tu dois pouvoir te lâcher un peu, Gilles, tu es coincé.

— À qui la faute ? On ne peut pas dire que cette soirée était de tout repos.

— Mais c'était une belle soirée, hein ?

Il y avait presque une supplication dans l'intonation de Ricardo. Il avait vraiment voulu l'impressionner, ce qui avait été le cas. Comment ne pas l'être ?

— Oui, Ricardo, c'était une belle soirée. On en reparlera quand tu auras cuvé ! Et maintenant, bunker !

Gilles attrapa le haut du bras de Ricardo, sans égard pour l'ego de ce chef tout puissant.

Quelques regards se tournèrent vers eux, et Gilles les ignora résolument.

Il chopa Diego de la même manière et entraîna les deux garçons vers la villa, suivant, en réalité, les pas de Maria qui ouvrait la voie.

Encore une partie de la villa qu'il ne connaissait pas.

Une première porte blindée à code, qui se referma derrière eux avec un « clang » lourd et sourd. Puis une seconde porte, plus épaisse encore qui était doublée d'un second système de fermeture avec trois verrous manuels supplémentaires.

Un véritable petit appartement. Plus ça allait, plus Gilles avait l'impression que cette villa était à rallonge. Elle était immense, en surface, mais elle se triplait si l'on comptait les sous-sols.

— Sa chambre ? demanda Gilles à Maria.

— Diego dormira ici, dans le salon, avec nous deux.

Pendant un moment, Gilles crut qu'elle parlait d'elle et de lui, mais elle faisait plutôt référence à elle et Kevin. Il constata que les autres gardes étaient restés à l'extérieur du bunker.

— Oh… et moi ?

— Ricardo a mentionné que vous partageriez sa chambre.

— Il n'en est pas question !

— Il y a deux lits.

— Allons voir ça. Mais je n'aime pas ça !

Ricardo était devenu silencieux au fil de la marche jusqu'ici. Sans doute l'effet de l'alcool qui s'activait avec la marche et avait été rehaussé par ce rhum fort.

La chambre était petite, quand on considérait la taille de la villa. Il y avait effectivement deux grands lits séparés d'un petit mètre et à peine plus, de chaque côté, jusqu'aux murs latéraux.

Ricardo se laissa tomber sur le premier lit avec un rire d'enfant qui joue.

Gilles soupira.

— Besoin d'aide pour le déshabiller ? demanda Kevin.

Ah. Parce qu'en plus il devrait le déshabiller ?

— Je suppose que je vais juste lui retirer le veston et les chaussures, répondit Gilles.

— Bien.

L'instant d'après, Kevin était sorti et la porte se refermait. Un « clang » démontra que cette porte aussi était blindée. Et puisque c'est ce que l'on attendait, il alla la verrouiller.

S'il y avait bien une chose que Gilles ne voulait pas, c'était se retrouver seul avec Ricardo, saoul de surcroît. D'autant qu'il était lui-même un peu sur l'air.

Pourquoi cela tombait-il sur sa pomme ? Parce qu'il était le seul homme de confiance, comme avait dit Jayden ?

Gilles se dirigea vers Ricardo et le redressa. L'homme était toujours hilare et prétendait vouloir lui « échapper ».

— Ton veston, Ricardo !

L'homme fit la moue et se laissa ôter le veston, puis se renversa sur le lit et tendit une jambe.

— Je ne suis pas ton personnel de maison !

— Je suis trop saoul pour le faire moi-même !

Gilles doutait qu'il soit saoul à ce point, mais dans le doute, il retira les chaussures de Ricardo.

Diable que cet homme avait les pieds fins et longs. On ne regarde pas les pieds des gens. En tout cas, lui, il ne regardait jamais les pieds, mais il devait admettre que Ricardo avait de beaux pieds. Du coup, il retira ses chaussettes fines et cela ne fit que confirmer la beauté de ses pieds. Quelques poils noirs garnissaient la peau lisse et douce, et il en avait aussi sur les orteils. Voilà bien une chose à laquelle il ne s'attendait pas, cela ne faisait que les rendre plus… attirants.

Il ne s'était jamais posé la question de savoir si des pieds pouvaient être attirants. Il avait sa réponse, et cela l'amusa.

Ricardo essayait de déboutonner son pantalon, mais il n'y arrivait pas.

Gilles soupira, puis l'aida.

Les mains de Ricardo se posèrent accidentellement sur les siennes, pour l'aider. Embarrassant.

— Allez, on retire le falzar, dit Gilles d'une voix qu'il voulait assurée, mais qui était un peu troublée, s'il devait être honnête.

Le tissu fin de son bas de costume glissa et le sexe de Ricardo resta coincé un moment en arrière avant d'être libéré soudain, et il bondit dans ses sous-vêtements, de façon très gênante.

Gilles ne put que constater la presque-érection de l'homme.

— Bon, plus d'intérêt de garder la chemise, je suppose.

Il tira le bras de Ricardo pour le remettre assis et déboutonna sa chemise.

Ricardo s'accrocha à lui, pour ne pas tomber, et coucha sa tête sur son bras.

— Je ne sais pas défaire tes boutons comme ça !

— Arrache tout, alors !

Ricardo était vraiment saoul, plus de doute.

Gilles se dégagea, parvint à retirer sa chemise et fut envahi de l'odeur douce de Ricardo. Une odeur virile, pleine de phéromones. Ou alors, c'était juste le désir qui montait.

Ricardo était à nouveau vautré sur son lit, en caleçon, et sa main caressait son sexe, comme pour le remettre en place.

Gilles dégagea le drap et le couvrit.

Puis, il se releva, alla se déshabiller à son tour, de dos par rapport à Ricardo, et se coucha sur l'autre lit.

Le temps de se couvrir du drap, et Ricardo était sur lui.

— Embrasse-moi, idiot.

— Tu es saoul.

— Toi aussi, mais je sais ce que je fais. Je veux t'embrasser et te faire l'amour.

— On en discutera quand tu seras sobre ! Mais je connais déjà ma réponse.

Ricardo se mit à califourchon sur lui et lui maintint les bras levés.

Il n'était pas si ivre que cela vu la force qu'il pouvait encore développer !

— Tu m'as eu ! Tu n'es pas aussi bourré que ça !

— Assez bonne résistance à l'alcool. Il fallait que j'aie l'air saoul pour justifier mon départ de la fête. Gilles, je veux faire l'amour avec toi.

— Je t'ai dit non, Ricardo. C'est trop compliqué.

— Je sais que tu me désires aussi.

— Tu es bel homme, c'est vrai, mais nous n'avons rien en commun.

— Tu as vu tout ce que je pourrais t'offrir…

— Oh, c'était une démonstration ?

Bien sûr que ça l'était, il n'en avait jamais douté.

— Je peux te donner tout, ou renoncer à tout, si tu veux.

— Ricardo, tu parles comme si tu étais amoureux. On ne tombe pas amoureux si vite, et de quelqu'un que l'on a considéré comme l'ennemi pendant des semaines.

— Je ne t'ai jamais considéré comme un ennemi. J'ai su que tu disais la vérité dès le départ. C'est les autres qui voulaient s'assurer que tu étais bien celui que tu disais.

Ricardo déposa ses lèvres sur celles de Gilles.

Moment de faiblesse absolue, les résolutions du garçon fondirent comme neige au soleil. Il ferma les yeux, et retourna le baiser tandis que des mains fouillaient son corps.

Gilles pleura ce matin.

Il avait été faible et s'était laissé guider par ses hormones et l'alcool !

Ils avaient fait l'amour. Du sexe. Pur. Sans sentiment. Du très bon sexe. Inutile de prétendre que Ricardo ne savait pas y faire, même en étant éméché. Il avait pris son temps malgré des premiers instants plus passionnés, embrassés, même qui, s'ils avaient été poursuivis, auraient raccourci la séance à quelques minutes à peine. Au lieu de cela, Ricardo avait exploré son corps, embrassé chaque partie de sa peau, et, malgré la longueur de la soirée qui les avait fait transpirer abondamment, il avait semblé apprécier son odeur. L'inverse était vrai également. Ce garçon sentait les épices, le cumin, l'anis étoilé et le citron, mais ça, c'était à cause des effluves de son eau de toilette qui persistaient. Il sentait l'homme, le désir, et ses baisers, encore teintés, de ce rhum sucré et fort, étaient aphrodisiaques. Ricardo menait la danse, et peut-être à cause de cela, Gilles n'avait pas pu montrer la palette de ses qualités à faire l'amour, mais son amant, lui, n'avait pas à rougir de ses performances. Il prenait son temps, le menant au bord de la jouissance, le titillant, testant ses plaisirs pour comprendre ce qui échauffait Gilles le plus. Et puis… Il l'avait engouffré d'une bouche experte, et fait jouir une première fois. Puis, au lieu de s'endormir, il avait poursuivi son étreinte, jusqu'à s'enfoncer en lui et lui donner un second orgasme tandis que Ricardo avait son premier.

Des bouffées de désir incontrôlables. Peut-être à cause de toute cette tension qui s'était relâchée d'un seul coup ? Il devait y avoir une raison, à cette incroyable performance. L'expertise ne pouvait tout expliquer.

Mais au petit matin, alors qu'il s'était éveillé avec un homme dans son

bras qui enserrait sa taille, Gilles réalisait que ce n'était pas ce qu'il voulait. Pas avec l'ennemi. Pas avec l'homme qui le retenait prisonnier ici, qui l'avait dépossédé de tout, en quelque sorte. Il n'avait plus rien, pas même le choix.

Il était piégé avec un homme qui le désirait et qui lui susurrait des « je t'aime » impossibles.

Les coups de foudre, cela existait sans doute, mais il avait perçu bien plus qu'une passion hormonale incontrôlable. Ricardo était fou de lui. Et tous les indices qu'il avait perçus sans les comprendre se mettaient en place dans son esprit, tel un puzzle, offrant une image de plus en plus détaillée de cet amour.

Les intentions, les tenues à distance, cette réception à dix millions de dollars… il voulait le séduire, coûte que coûte.

Et ces mots… « *Je peux te donner tout, ou renoncer à tout, si tu veux* »…

C'était tellement excessif.

Gilles ne pourrait plus aimer. Il avait aimé Paul. S'envoyer en l'air, comme cette nuit, oui, assurément. Mais aimer ? Cela faisait trop mal. On dit d'un premier amour qu'il marque au fer rouge l'esprit. Crée un précédent, et sert de borne. Mais aimer, comme il avait aimé Paul à leurs débuts ? Il n'aurait plus l'énergie et encore moins la confiance. Parce que tout a une fin. Et une belle histoire, toujours, trouve un terme. Même dans la vieille, les amants sont, à un moment, séparés. Ou alors, comme ses parents, ils partent ensemble. Il n'était pas certain d'avoir les ressources en lui pour recommencer cela. Et ce, malgré cette fabuleuse nuit.

Admettre qu'il n'aimait plus Paul était difficile, même s'il avait compris que l'amour était mort depuis un moment entre eux. Ils vivaient ensemble comme deux potes, deux amis, coincés dans leurs habitudes et leurs routines, mais ils ne s'aimaient plus. Le comprendre lui avait pris des années, mais cela rendait la blessure profonde, encore vive.

Ricardo était un homme riche, puissant, sollicité de partout et les prétendants ou les prétendantes devaient être nombreux. Il avait pu le comprendre, hier soir, lorsque tout le monde cherchait son attention. Ricardo était comme une vedette de cinéma dans un cocktail chic. D'une part, les gens agissaient comme s'il était une personne « normale », d'autre part, ils s'immisçaient dans sa bulle pour causer de n'importe quoi, juste pour avoir son attention.

Comment Ricardo faisait-il pour résister à cette pression constante ? Gilles, lui, les aurait envoyés péter sur les roses depuis longtemps. Évidemment, l'on n'envoie pas balader quelqu'un avec qui l'on négocie un contrat à un milliard de dollars.

Et ça, c'était le côté « pile » du gaillard, celle qui étincelait, celle de l'homme d'affaires souriant et généreux, le papa poule, l'homme séduisant et dont la solitude donnait l'envie qu'on le serre dans ses bras. Il y avait aussi le côté « face ». Sombre, mystérieux, un truand, un parrain, ou quoi que l'on puisse appeler cet homme qui s'enrichissait de façon douteuse, par la drogue, ou des trafics divers encore à démasquer. Une crapule, un assassin. Avec un sourire carnassier et une intransigeance létale pour qui osait l'affronter.

Gilles repensait à son réveil, avec ce formidable amant dans les bras, il s'était tourné vers lui et s'était installé à son tour dans les siens. Sa joue contre son épaule, sa bouche frôlant un téton sombre où quelques poils qui l'entouraient chatouillaient ses lèvres. Son bras était couché sur son ventre qui n'était plus moite des efforts de la nuit, et il le sentait respirer doucement. La peau était lisse et bien plus douce que celle de Paul. Il ne devait pas le comparer à son ancien amant. C'était un chemin dangereux, il y aurait toujours des choses « mieux », ou « moins bien ». Chaque individu était unique et c'est cela qu'il devait retenir… La peau douce de Ricardo, son flanc délicat et ferme qu'il tenait dans son bras. Il soupira.

Oui, il avait envie de lui. Mais sans doute avait-il juste envie d'un homme ? Oublier Paul. Faire l'amour comme si rien d'autre ne comptait. Jouir en gueulant pour expulser cette rage d'avoir été évincé ?

Ricardo pouvait être ça. Un « fuck buddy ». Mais cela ne ferait qu'empirer une situation déjà désastreuse.

Il ne l'aimait pas. Certes, il était intrigué, séduit, mais ce n'était pas ça l'amour. Pourquoi Ricardo semblait-il l'aimer, alors ?

Ce n'était pas possible.

Un homme puissant, intelligent comme il l'était, ne pouvait pas être happé dans une amourette comme un gamin à l'école maternelle qui tombait amoureux de sa maîtresse. C'était ce qui arrivait ici. Ricardo avait craqué pour lui, il pensait être amoureux, mais c'était sans doute juste de l'intérêt, du désir, guère plus. Peut-être parce que depuis le début, Gilles lui résistait et que son instinct de chasseur, de prédateur, voulait le posséder.

Gilles devrait se sentir flatté, il essayait en tout cas. Mais tout ce qu'il ressentait dans ses tripes, c'était de la répulsion. Pas pour son physique, au contraire, ça, c'était la poudre aux yeux. Mais pour ce qu'il était, ce qu'il représentait. Un loup, déguisé en agneau. Pas si différent de sa grand-mère Rosa qui avait abattu à bout portant des prisonniers alors qu'il aurait suffi de les rendre à la police.

— Je n'aime pas voir tes larmes, murmura Ricardo dans son oreille.

— Un grain de sable dans l'œil, renifla Gilles.

— Il faudrait toute une plage pour te faire pleurer comme ça, mon

amour.

— Ricardo… je ne suis pas ton amour.

— Pourquoi ? Je t'aime. Je te l'ai dit toute la nuit.

— Justement. Tu ne me connais pas. Je ne te connais pas. Tu ne peux pas me dire que tu m'aimes. C'est impossible. Et moi… je ne t'aime pas.

— Tu enfonces un clou rouillé dans mon cœur.

— Je n'ai pas l'intention de te faire mal, Ricardo. Je ne comprends pas ton intérêt pour moi. Et même si c'était le cas, je sors à peine d'une histoire qui ne s'est pas exactement bien terminée, merci à ton cousin. Je suis paumé. Et comme si cela ne suffisait pas, tu es…

— Je suis ?

— Je ne sais pas qui tu es, justement.

— Juste un homme, qui est tombé amoureux.

— Ça n'existe pas, Ricardo. Et il faut être deux pour être amoureux, tu ne peux pas m'imposer ton amour et attendre que je ressente la même chose. Je ne le veux pas. Ce que je veux, c'est…

— Rentrer à Paris. Je sais. Tu vas rentrer à Paris. Et l'on ne se verra plus, puisque c'est ce que tu veux !

— Inutile d'être sec ! Je n'ai rien demandé.

— J'ai un déjeuner à organiser. Je te laisse te préparer.

Ricardo était blessé, et peut-être que Gilles n'avait pas été très diplomate, mais il valait mieux souffler la flamme du désir tant qu'elle n'était pas brûlante parce qu'après, ce serait plus difficile encore.

— Comment dois-je m'habiller ?

— Tu fais comme tu veux.

Ricardo remit son caleçon et sortit de la chambre. Visiblement, il y avait une salle de bain, car Gilles entendit la douche fonctionner pendant qu'il se rhabillait avec les vêtements de la veille.

Gilles sortit de la chambre, comme Ricardo y revenait déjà.

— Kevin, tu ramènes Gilles à sa chambre, s'il te plaît.

— Bien, monsieur.

Cette froideur, soudaine, ça faisait mal. Mais c'était compréhensible et Gilles n'en fut pas vexé.

Dans le sofa, Diego dormait toujours, sa touffe de cheveux dépassait d'un drap posé sur lui. Maria et Kevin avaient sans doute dormi à tour de rôle,

se reposant dans un fauteuil quand ils le pouvaient.

Gilles préféra ne pas répondre et il suivit Kevin jusqu'à la porte que l'homme déverrouilla, puis frappa une série de fois avant d'ouvrir dès que, de l'autre côté, une autre série de coups à la porte avait retenti en réponse.

Gilles remonta dans sa chambre, mais cette fois, Kevin resta avec lui, s'enfermant dans la grande chambre.

— Je vais me doucher, dit Gilles. Si tu veux te doucher aussi, vas-y.

— Je n'ai pas eu d'instructions pour quitter mon poste, je ne le quitterai donc pas.

— Tu es dans les mêmes vêtements depuis 24 h !

Kevin haussa les épaules.

— Je me changerai quand on me remplacera.

— Appelle quelqu'un, alors. Bon, je vais me laver.

Kevin se retourna en acquiesçant et Gilles retira ses vêtements de la veille, ne gardant que le caleçon jusqu'à la salle de bain.

Il se doucha, laissant à nouveau ses émotions déborder. Qu'avait-il fait pour mériter une chose pareille ? Mais surtout, pourquoi cela faisait-il si mal ? Les mots de Ricardo ne cessaient de repasser en boucle dans son esprit, comme un vinyle rayé.

« Je t'aime – Je t'aime – je t'aime ».

Gilles aurait presque voulu y croire. Tout aurait été plus simple s'il pouvait simplement tomber amoureux.

Ricardo le désirait, oui. Mais il ne l'aimait pas, c'était une illusion.

La douche dura bien plus longtemps que nécessaire. Il la laissa sur « froid » tout le temps. Froid, ici, c'était tiède en réalité. C'était donc très supportable et cela lui faisait du bien pour tenter de se reprendre.

Il se sécha enfin, se brossa les dents puis s'enroula dans sa serviette avant de revenir vers la chambre.

Kevin n'était plus là, mais une garde le remplaçait. Gilles sourit, content de voir que l'homme avait écouté ses conseils. Il ne supportait pas d'avoir des gens autour de lui en permanence. Il n'avait pas besoin d'être protégé. Enfin, peut-être que si, dans cette vie-ci, mais il n'aimait pas cela.

Il ne connaissait pas cette fille, le fait qu'elle ne soit pas du noyau interne le surprit un peu.

— Je m'habille et je suppose que l'on descend sur la plage.

La fille répondit d'un simple hochement de tête.

Pas éloquente, la fille !

Gilles alla dans le dressing et décida de s'habiller d'un short beige, d'un tee-shirt assorti.

Il suivit la jeune femme hors de la chambre et ils coupèrent au court en passant par la terrasse de la conciergerie, comme il l'appelait.

Il n'y avait personne ici, ce qui était rare.

Mais il faut dire que les gardes devaient majoritairement être à la plage, déjà.

Les seuls qu'ils avaient croisés gardaient la villa afin que personne n'y rentre.

Ils bifurquèrent à gauche.

— C'est plus court tout droit, dit Gilles.

— J'ai pour instruction de vous amener à un autre endroit avant.

Ah ?

Cette voix avait quelque chose de familier. Il ne connaissait pas la fille, mais c'était comme s'il l'avait déjà entendue.

Ils étaient seuls dans cette partie des jardins où l'on voyait encore les traces de la réception d'hier. Les gens n'ont aucun respect et laissent traîner des trucs partout sans égard pour ceux qui devront ramasser.

Et puis, ça lui revint.

Diego. Et sa copine.

C'était la même fille ! Pas une fille, une femme ! Et vraiment pas si jeune que ça !

Tout avait changé dans son allure. Même, sans doute, la teinte de ses cheveux ! Portait-elle une perruque hier ? Sûrement, car là, ses cheveux courts ne pourraient pas être une coiffure postiche.

— C'était vous ! La fille de Diego ! Qui a tenté de lui soutirer des informations.

— C'est dommage, monsieur Duprieux. Nous étions presque arrivés.

Elle sortit un revolver d'un repli de son uniforme.

Une bouffée d'adrénaline l'envahit. Fuir ? Hurler ? Pour le moment, il était juste tétanisé, mais ça, il savait que c'était la pire réaction possible, celle d'une proie qui attend d'être achevée par le prédateur avant d'être bouffée.

— À l'aide ! hurla-t-il avant de décamper dans la direction opposée.

Un coup de feu. Il tomba, puis tenta de se relever. Il ne savait pas.

Des bras le saisirent. L'instant d'après, il était transporté, au pas de course.

Il avait la tête qui tourne et réalisa, seulement maintenant, qu'il avait été atteint par la balle.

La course se faisait sans ménagement. Tout faisait soudain très mal.

Il était face vers le sol, donc il ne percevait que les pieds de ces hommes qui le transportaient. Chaussures militaires, uniformes, camouflage vert.

Et voilà qu'il entendait les aboiements des chiens de la garde.

On avait lâché les chiens. C'était donc que ces gars n'étaient pas dans le bon camp. On l'enlevait, nom d'un chien !

Il se débattit si soudainement que certains perdirent leur agrippe sur lui et qu'il tomba sur le sol et se cogna la tête contre un roc émergeant.

Désorienté, il avait probablement perdu connaissance un court instant, car on le chargeait à nouveau et cette fois, il n'aurait pas l'occasion de s'échapper ou de les ralentir.

Qu'espéraient ces gars ? L'île était pratiquement une forteresse ! On ne pouvait s'en échapper !

Déjà, s'ils avaient réussi à arriver jusqu'ici, c'était forcément en se dissimulant à bord d'un des yachts, mais repartir, ce serait encore une autre affaire ! Le yacht en question ne serait jamais aussi rapide que la vedette des douanes, dont la mission première était justement de rattraper des fuyards !

Il avait été une proie facile. Trop tentante pour l'ennemi qui avait profité de l'opportunité.

Atteindre Ricardo en visant son « beau ». Celui que l'on avait volontairement mis en avant toute la soirée devant tout le monde. Exposé, comme un cube de fromage dans une souricière.

Et il avait joué son rôle à la perfection. Celui de l'amant de Ricardo. Jusqu'à coucher avec lui au su de tous.

Kevin faisait-il partie des ennemis ? Le garçon avait été désagréable et même assez brut dès le départ, mais c'était lorsqu'il pensait qu'il était une menace pour son patron, et il dépendait indirectement de Rosa. Elle n'avait pu que donner des instructions appelant à la méfiance le concernant. Il était hors de cause, mais comment Kevin avait-il pu passer la main à cette fille ? Il se souvenait parfaitement d'avoir entendu Jayden dire qu'il ne fallait faire confiance qu'aux gardes du cercle intérieur.

Oui, en tout cas pour Ricardo, mais lui ? S'il devait être une proie, c'était logique qu'à un moment la sécurité laisse apparaître une « faille », pour

tenter le rat, l'attirer dans le piège.

L'instant d'après, les chiens sautaient sur ces hommes. Des coups de feu retentirent. Un chien couina. Gilles était au sol et se protégeait le visage, par réflexe.

Des cris, tout autour de lui, encore des coups de feu. Deux, trois, quatre, un homme qui s'effondrait sur lui. Gilles cria, cédant complètement à la panique.

Pourquoi avait-il cru que « tout allait s'arranger ». C'était comme si son esprit, depuis le début de l'enlèvement, refusait de comprendre, de croire ce qui se passait.

Ça hurlait de partout, et le pire, c'était qu'il n'y comprenait plus rien.

Il voulait juste que ça se finisse, mais le moment semblait ne jamais finir.

Des bras le saisirent et il se crispa en hurlant, les yeux clos par la peur.

L'odeur du sang était sur lui. Le sien, ou celui de l'homme effondré sur lui.

L'agitation était totale et plus cela allait, plus il était confus.

Et puis, des bras, autour de lui. Le serrant comme un enfant.

Jayden.

Des mots qu'il ne comprenait pas, doux, sans l'urgence qu'exigeait la situation.

Il était en état de choc, flasque, à l'opposé de l'hystérie qui avait un temps pris possession de lui.

Au moins, cela, il le comprenait.

Et c'était sans doute parce qu'il le réalisait qu'il put enfin se récupérer.

— Là… ça va aller maintenant. Il faut que l'on te transporte à notre infirmerie. Tu es blessé.

La police était là, avec des gardes de Ricardo. Les chiens étaient maintenus à distance et leur gardien leur faisait faire des rondes de plus en plus distantes, comme pour déjouer de nouvelles menaces ou trouver des pistes.

— Aide-moi à me mettre debout, murmura Gilles, à bout de force.

Il tremblait, mais ce n'était plus la peur. Elle était partie. C'était le contrecoup.

— Non. Tu ne peux pas. Ta jambe gauche est touchée. C'est pas très beau.

— Oh…

— Une civière est en route.

— Vous aviez tout prévu… j'ai servi d'appât.

— On devait les coincer.

Gilles acquiesça.

Et voilà une raison de plus pour quitter cet endroit.

Et Ricardo, lui avait-il fait les yeux doux pour la crédibilité de tout cela ? Pour qu'il ne soit pas juste un simple « cube de fromage » dans la souricière, mais tout un tas de riz, irrésistible, pour déloger tous les rats de la maison.

Ça expliquerait tout. Et lui, comme un gros con naïf, il y avait cru.

Il ne voulait pas de cet amour, c'était clair désormais, mais l'utiliser en prétextant un amour fou ?

C'était cruel.

La matinée passa très vite. L'extraction de la balle avait été réalisée par Corinne, une chirurgienne qui était l'épouse d'un des hommes d'affaires invités à la petite sauterie de Ricardo.

Jayden affirmait que leur équipe aurait pu s'en charger, mais pourquoi se priver des talents de cette femme puisqu'ils l'avaient sous la main ?

Les calmants et les anesthésiants lui avaient permis de survoler ce moment sans difficulté. Il avait un vague souvenir que l'on dégageait le comptoir de la cuisine de la conciergerie et l'instant d'après, il était cul nu, allongé sur le marbre frais et Jayden lui parlait à vingt centimètres de son visage pour le distraire pendant que l'on s'affairait sur sa cuisse. Quatre gaillards le maintenaient. Jambes, bras, et Jayden qui appuyait sur son torse en même temps qu'il causait de façon ininterrompue. Les anesthésiants n'avaient pas été suffisants et il avait hurlé de douleur à un certain moment, en délirant. Il se souvenait avoir dit que dans les films, les gens serrent les dents quand on retire une balle avec un sécateur rouillé ou un couteau de cuisine. Corinne n'avait pas eu à travailler avec de tels outils, car il y avait une infirmerie assez bien outillée pour les petites urgences. C'est elle qui avait estimé que le comptoir de la cuisine valait mieux que le fauteuil basculant de la salle de soins, car ce dernier était trop bas. C'étaient des détails dont il n'aurait jamais dû se souvenir, vu son état délirant, mais ils étaient clairs et vifs dans son esprit. Tout comme il se rappelait le visage concerné de Jayden, et la voix douce et rassurante de Corinne.

Il avait dégusté quand elle chipotait et il se souvenait avoir pensé qu'on lui sectionnait la jambe. Le délire s'était arrêté là. L'instant suivant, la couture de la plaie. Il était apaisé et Jayden l'épongeait, car il était ruisselant de transpiration.

Gilles comprit que Jayden avait eu aussi peur que lui. Il fut remis sur la civière, et transporté dans sa chambre, le temps de gérer les autres urgences.

— On te prépare une chambre, dit Maria.

— Celle-ci ne convient plus ?

— Pas assez défendable. Et puis, la vue n'est pas terrible, hein ?

Il avait envie de dire « il était temps ! ». Il s'était emmerdé des jours ici, sans aucune activité possible, sans notion du temps, pas même la lumière du jour pour ponctuer ses journées.

Où l'installerait-on ? Conciergerie ? L'ancienne chambre des parents de Diego ? Les effets conjugués des antidouleurs, et du contrecoup, firent qu'il s'endormit.

Ricardo l'avait fait installer dans l'aile « familiale ».

Il savait que la chambre voisine était celle de Clara, et un peu plus loin, c'était celle de Rosa.

La pièce était aussi spacieuse que sa première chambre, sauf que celle-ci se présentait un peu comme une suite junior dans un hôtel. Lit king size, petit salon avec bureau, une grande télé, mais surtout une baie vitrée sur les jardins avec une très petite terrasse garnie d'une table bistrot et deux chaises du même type. Pas de doute, les vitres étaient ici aussi blindées et l'on pouvait voir deux rangs de volets. Un extérieur, et un intérieur. Le blindage, ici, c'était quelque chose que l'on ne prenait pas à la légère, mais l'ennemi trouverait toujours une faille, non ? La preuve, cela ne l'avait pas empêché d'agir.

Il y avait une légère odeur de moisissure et de renfermé. La chambre avait été aérée avant son arrivée, et l'on sentait que tout avait été rafraîchi, mais les odeurs incrustées, ça remonte toujours. Certains seraient incommodés, lui pas. En fait, si cela avait été trop parfait, il n'aurait pas apprécié autant.

L'effet des médicaments s'estompait doucement et la douleur devint de plus en plus vive. Il se contenta de serrer les dents, mais Maria s'en rendit compte et fit appeler Jayden.

L'homme ne tarda pas à venir.

— On a de la morphine et nous avons les instructions pour te l'administrer.

— Trois doses !

Jayden sourit.

— Ce sont des comprimés, ça agit moins vite, il faudra faire avec.

On s'occupait de lui comme un bébé, et franchement, c'était assez agréable. Il n'avait pas l'habitude de tant de sollicitude.

Puis il fut seul, avec Maria.

Sa jambe pulsait. Il se serait bien installé près de la fenêtre, mais bouger semblait impossible.

Il repensa à Clara, sa voisine de chambre.

Il l'avait vue, ce matin, aux côtés des gardes de Jayden, lors de la prise

d'otage. Elle n'était pas restée sur la touche et il se souvenait qu'elle avait elle-même arrêté des hommes. Ensuite, quand Richard et sa police étaient arrivés, elle avait passé la main, tout simplement, comme les gardes de Jayden, et ne faisait plus qu'assister en laissant aux professionnels la pleine gestion de l'intervention. Trois assaillants étaient morts. La « jeune » copine de Diego était légèrement blessée, et un des malfrats était opéré d'une balle au thorax, en ce moment, par la chirurgienne. Peut-être que l'opération était finie, en fait, car il y avait déjà quelques heures qui s'étaient écoulées, mais personne ne lui avait donné de nouvelles depuis qu'il était dans cette nouvelle chambre.

La vue latérale sur les jardins, côté est, était magnifique et très colorée de fleurs tropicales. Il aurait préféré être face à la mer, tant qu'à faire.

Le pire, c'était qu'il réalisait qu'il n'était pas encore près de rentrer à Paris, avec cette blessure !

Ou alors, par un vol médicalisé ?

Il avait pris une assurance voyage, mais pas sûr que cela couvre ce cas de figure ! Il devrait le savoir ! C'était un peu son métier quand même !

Aucune chance. Mais peut-être que Richard, des Douanes, pourrait l'aider ? Déjà, avec son passeport. Ensuite, peut-être un rapatriement officiel.

Sauf que, rentrer à Paris maintenant, c'était impossible. Plus d'appartement. Paul était en train de le liquider, peut-être même qu'en ce moment, c'était fait. Il était donc officiellement SDF ! *Merde !* Aller chez des amis ? Il n'en avait pas qui soient à ce point intime pour qu'ils puissent gérer un blessé par balle. Ou alors Charlotte, elle adorerait, ça la changerait de ses chats. Mais elle habitait un 30 m² au cinquième étage. Bref, impossible.

Maison de convalescence ? Il n'était pas assez riche pour ça.

Reprendre contact avec la famille ? Hors de question ! Ils seraient trop heureux de savoir qu'il avait presque été refroidi par balle !

Non, il était coincé ici, pour le moment. Un SDF dans une villa de luxe, avec vue imprenable sur la mafia martiniquaise !

Il imaginait le raffut, dehors, entre les invités, le déjeuner sur la plage fichu, la police qui fouillait tous les yachts avant de laisser repartir les gens. Jayden qui devait être dans un état de stress intense, et Richard qui avait certainement pris les commandes officielles de la crise. Dans tous les cas, Jayden avait été bien inspiré de le convier. Parce que ceci pouvait être réglé par la voie légale, ce qui, vu le nombre et l'importance des témoins, était un impératif absolu.

Et Ricardo, que faisait-il ? Allait-il de yacht en yacht saluer ses invités et leur souhaiter un agréable retour en donnant des nouvelles à la vérité

tronquée et en leur passant un panier « petit-déjeuner » ?

Prétendait-il qu'il s'agissait de voleurs souhaitant profiter du gratin présent pour les délester de leurs richesses ?

Il ne doutait pas que l'homme trouverait une excuse plausible qui rassurerait tout le monde. Et pour sûr, l'on parlerait longtemps de l'incident. Tel qu'il percevait Ricardo, ce dernier transformerait cet incident en profit. Comment ? Gilles l'ignorait, mais c'était bien le genre du personnage.

Et à propos de Ricardo… Où était-il maintenant ? Sur ces rafiots à faire la causette, ou dans son bunker ?

Il n'était même pas venu le voir ! Tu parles d'un gars amoureux !

Ricardo dormirait dans son abri ce soir, c'était certain. Seul, dans ce grand lit.

Sa vie était triste. Ses enfants… où étaient-ils ? Il les avait vus avec Franca et la nounou en début de soirée, mais plus après. N'auraient-ils pas dû être aussi dans le bunker ? C'était un point de faiblesse de Ricardo, encore plus que lui !

Où dormaient-ils ? Avec leur mère ? Dans le quartier familial ? Celui des invités, isolés de la maison par une porte blindée ? Était-elle inquiétée par la police ?

Il y avait des suspicions contre elle. Pour Gilles, c'était juste une femme blessée. Elle avait peut-être cru, naïvement, que ce mariage la ferait grimper dans l'échelle sociale. Cela avait été le cas, sans doute, mais une fois passée l'excitation d'être « Madame Ramirez », avec tout le fatras qui va avec, elle avait compris que Ricardo ne l'aimerait jamais complètement. Pas parce qu'il était gay, ou bi, mais parce que ce mariage n'était pas passionné.

Elle-même n'était pas passionnée. Gilles supposait qu'une fois les premiers émois passés, cela était devenu une « norme » et ne présentait plus que ponctuellement un intérêt. Alors, sans passion pour tenir le couple, les disputes avaient commencé.

Franca était sans doute aigrie, aujourd'hui. Gilles la voyait surtout comme une femme qui réalisait qu'elle avait été idiote de croire que l'argent et la célébrité compenseraient tout le reste. Et comme elle ne pouvait pas se remettre en question, elle en voulait à son ex-mari.

Le point de vue de Jayden serait forcément différent. Il verrait Franca comme une véritable ennemie parce qu'il ferait le parallèle avec le divorce et les guerres par avocats interposés. C'était un raccourci dangereux. Il fallait garder cela comme une des options possibles, mais pas se focaliser là-dessus. Depuis le début, l'ennemi de Ricardo démontrait qu'il était là où l'on ne l'attendait pas. Et Jayden devrait s'en souvenir.

— J'ai vraiment très mal, Maria. Tu ne sais rien y faire, mais crois-tu que je puisse avoir un petit truc à grignoter, et à boire ? Cela me distraira de manger un bout.

La jeune femme se dirigea vers la porte et parla à travers celle-ci, demandant un lunch pour deux et des boissons fraîches.

Avant son départ, Corinne était venue le voir et avait vérifié ses constantes. Elle lui parlait avec familiarité, d'égale à égal. Comme si pour elle, le fait qu'il soit identifié comme « le compagnon de Ricardo », avec l'ex-madame Ramirez toujours dans la maison, faisait qu'il était un peu comme elle, un éternel « second ». Elle était chirurgienne, il n'était rien d'autre qu'un employé, mais cette façon de le traiter en égal fut sans doute la première image positive de ce milieu. Une vraie chaleur qui venait sans qu'il l'ait attendue.

— Dès que possible, il faudra bouger cette jambe. Réintroduire les flexions d'ici quelques jours, sinon, tu boiteras à vie, j'en ai bien peur. Un kiné ne serait pas du luxe, j'en parlerai à Ricardo.

— Je pourrais aller dans un hôpital.

Elle rit.

— Aucune chance qu'il te lâche ! J'ai vu son regard. Si cela avait été une question de vie ou de mort, tu serais parti en hélico. Mais comme j'étais là, et que le job a été fait, il te gardera sous la main. Les hommes de pouvoir tiennent à leurs trésors.

— Je ne suis pas une « chose ».

Elle haussa les épaules avec un sourire doux.

— J'ai bien compris que tout ceci était nouveau pour toi, malgré ce que Ricardo a fait croire à tout le monde. Mais derrière la façade austère des conventions, il y a un homme bien.

— Tu connais si bien Ricardo ?

— Je les connais tous. Ils sont coincés par leurs responsabilités. Mon mari, c'est pareil. Il brasse des millions tous les jours. Ça finit par leur jouer des tours. Lorsqu'ils gagnent, tout va bien, lorsqu'ils perdent, c'est un drame. C'est un peu comme une drogue pour eux.

— Je n'ai pas eu l'impression que Ricardo était accroché à son argent à ce point.

— Il est tellement riche, que peut-être il a appris à relativiser. Si l'on amputait sa fortune de quatre-vingts pour cent, il serait encore très riche !

Mais plus d'argent veut dire aussi plus de responsabilités. Moi, je sauve des vies, nos hommes aussi, en quelque sorte, bien qu'ils ne s'en rendent plus compte. Lorsque leur argent sauve des entreprises, ce sont des milliers d'emplois qui sont sauvés. Tout ce qu'ils voient, c'est les millions qu'ils font, ils ont oublié ceux qui permettent cela. Toutes les petites mains. Ce sont des variables, pour eux, mais il n'empêche que sans leurs investissements parfois discutables, ces *variables* disparaîtraient vraiment.

Gilles n'avait jamais pensé à cela. Il se focalisait sur la fortune excessive des gens, pas sur les retombées de cela. Il avait cessé de croire que l'argent des riches ruisselait jusqu'aux petites gens. Ce serait vrai s'ils dépensaient tout, mais ce n'était pas le cas. La fortune de Ricardo en était la preuve. Oui, il avait dépensé des dizaines de milliers d'euros pour cette réception et cet argent ruisselait vers tous les intervenants jusqu'aux petits producteurs, mais c'était une goutte dans un océan de sa fortune, qui, elle, dormait. Un milliard, ou plus, qui ne ruisselait pas.

— Je ne pense pas t'avoir remerciée de m'avoir sauvé la peau.

— C'était inutile. Tout le monde ferait pareil.

Corinne partit avec des encouragements et la promesse de laisser ses instructions à l'équipe en place.

Le soir tomba et Maria fut remplacée par un des gardes des premiers jours. José ou Roberto, il n'était plus certain et n'osait pas lui demander son prénom.

Et toujours pas de Ricardo.

La nuit fut atroce. Les douleurs ne cessaient pas et lançaient en pointes comme une rage de dents. Des pulsations infernales qui l'obligeaient à mordre sur sa chique. Il aurait voulu gémir, crier, mais son garde serait privé d'un sommeil réparateur. Dehors, il voyait les torches des rondes. Des patrouilles à deux, ou trois, avec toujours au moins un des chiens.

Les chiens… l'un d'entre eux était mort. C'était aussi une des victimes de cette attaque ratée.

Oh… et si c'était Dinah ? Il n'avait pas eu la présence d'esprit de le demander.

Bien qu'aucun son ne parvienne, il vit passer tant de monde cette nuit qu'il comprit à quel point cet endroit tournait comme une usine, 24 h/24. L'entretien des jardins, jusqu'au balayage des terrasses, tout cela tournait la nuit, quand personne ne voyait rien. C'était sans doute pareil à l'intérieur de la maison. Les troupes de fées du logis s'activaient. Et les chambres seraient faites lorsque les dormeurs seraient dehors.

Lui, forcément, serait calé ici quelques jours, au frais, et là, il était content que cela soit ici et plus dans son ancienne chambre où le temps aurait semblé encore plus long.

Deux jours. Il fallut tout ce temps à Ricardo pour venir le voir en personne.

Gilles était furieux. Sa colère était enflée par sa douleur et par le fait que ses doses de morphine lui donnaient la gerbe.

Gilles voyait bien que le garçon n'avait pas beaucoup dormi. Qu'il était accablé par l'incident. Mais sans doute par l'ensemble de celui-ci et ses effets collatéraux plutôt que par la balle que Gilles avait – encore – prise.

Ricardo s'agenouilla au bord du lit et prit la main de Gilles.

— Mon amour, je suis désolé pour tout ceci.

Cela enflamma son humeur instantanément.

— Il faut cesser ces prétendus ! J'ai rempli ma mission de leurre et de proie facile ! Inutile de poursuivre cette comédie !

Ricardo semblait choqué.

— Je n'ai jamais voulu…

— Ricardo. J'ai trop mal pour argumenter. J'ai pris deux balles pour toi. Parce que la première, ça ne suffisait visiblement pas et que vous avez trouvé amusant de m'utiliser.

— Jamais nous…

Gilles leva la main pour le faire taire.

— Parle à Jayden. Il sait. Je n'ai plus rien à dire ! Et qu'on m'apporte cette putain de morphine !

Ricardo se releva. Il était meurtri. Gilles savait qu'il exagérait. En fait, non. Il n'exagérait pas. Il avait été utilisé au péril de sa vie !

Merde quoi !

Un aide-permanent arriva avec l'hélico ce soir-là. L'homme était à la fois infirmier, aide-soignant, kiné. Un « peu de tout » médical.

Pas particulièrement sympathique et il ne souriait pas. Frank. Comment avait-il été recruté ? Mystère.

L'homme l'aida à se laver complètement, ce qui changeait de ces derniers jours. Et dès le premier soir, il l'aida à se mettre debout et faire trois pas.

En sueur, Gilles s'effondra dans le fauteuil après ces efforts et l'on changea ses draps pendant qu'il récupérait.

Et puis, retour au lit.

Et comme ça, jour après jour. Pendant une dizaine de jours d'enfer, avant de pouvoir enfin marcher jusqu'à la terrasse de la piscine en suant à grosses gouttes sous les efforts.

Tout était fait pour son confort. Ça, au moins, il ne pouvait pas le nier. Mais il avait créé le malaise en s'engueulant avec Ricardo. Enfin, plutôt, en lui gueulant dessus. Rosa l'avait à peine salué. Franca n'était pas en vue. Ni les enfants. Mais il avait entendu Diego rire dans les jardins avec un homme, sans doute un jardinier. Et Dinah.

La chienne l'avait senti et elle avait accouru lui faire la fête. Il craignait qu'elle lui fasse mal avec son excitation, mais de façon surprenante, elle semblait « sentir » sa blessure sous le bandage et évitait l'endroit.

Il la caressa et peu après, Diego était là aussi avec un sourire aussi énorme que lorsqu'il avait causé les « filles de la soirée ».

— Je voulais venir te voir, mais c'était interdit, dit-il.

— Je présume que c'était pour la sécurité.

— Tout est rentré dans l'ordre, la police a attrapé ces gens.

— Il y a eu des morts ?

Il acquiesça.

— Ils ont voulu te tuer, dit le garçon simplement avec un sourire qui démentait l'horreur de ses propos.

Il était sincèrement content de le voir et cela aussi lui fit chaud au cœur.

— Est-ce que tu peux m'en dire plus ? Personne ne me dit rien.

— Personne n'ose te parler, il paraît que tu mords ! C'est Maria qui l'a dit à Kevin.

Gilles rit doucement.

— J'ai tellement mal que j'ai sans doute été un peu ronchon.

— Ricardo est parti. Hier.

— Oh…

— Il a reconduit Franca, avec Jayden et quelques gars. Il m'a confié la maison !

— Super ! C'est toi le patron !

— Il y a toujours grand-mère qui veille. Elle va rentrer aussi, mais elle

attend le retour de Ricardo.

— Il revient quand ?

Diego haussa les épaules.

— Tu sais qui m'a tiré dessus ?

— Non. Mais je sais que le groupe est arrivé en se faisant passer pour le personnel de bord de l'ambassadeur du Venezuela. Il était furieux. Son yacht était tombé en panne et il a dû en trouver un autre d'urgence. On sait pourquoi !

— Et comment ces gens comptaient-ils repartir ?

— Il y avait un hors-bord très rapide sur la plage. Mais Jayden a dit qu'il y avait peu de chance que ce soit leur moyen de fuite. Il dit qu'un hydravion attendait sûrement en mer, ou un hélico sur flotteurs.

— Je me demande ce qu'ils comptaient faire de moi !

— Monnaie d'échange, rançon, ou chantage. On ne sait pas.

— Qu'a fait Ricardo pour provoquer tout cela ?

— Jalousie ?

— Ils n'ont pas choisi le bon otage ! Ils auraient eu plus de chance avec toi ! Ou avec Rosa, mais le pire, ça aurait été ses enfants !

Diego haussa les épaules, réalisant que peut-être, Gilles avait raison.

— Ricardo aurait payé la rançon. Mais gare à sa vengeance après ! Ils ne connaissent pas Ricardo. Il ne se laisse pas faire et je suis certain que s'il a quitté l'île, c'est pour organiser une contre-attaque !

— Une contre-attaque ! Cela ne fera qu'empirer les choses !

— Pas par ici. Ici, c'est celui qui crie le plus fort qui gagne. Même la police ne pourra rien.

— Peut-être, je suppose que tu connais mieux ces choses-là.

Diego fit la moue.

Au bout d'un moment trop court, Frank vint le chercher et le fit rentrer dans la chambre.

Il n'avait pas tort. Autant il avait envie de rester dans ce bel environnement, autant il avait trop chaud et ne demandait qu'à dormir. Les jours où il marcherait de nouveau seul et sans problèmes étaient loin.

C'est fou comme les choses lui apparaissaient de façon différente, maintenant qu'il était à peu près seul.

Le faste s'était évaporé et, s'il était toujours dans un luxe cinq étoiles,

ce n'était plus exactement ce qui le marquait. Il voyait l'envers du décor, la réalité derrière l'opulence. Les paroles de Corinne lui revinrent à l'esprit, elle n'était « que » la femme de son mari, n'existant « que » dans son ombre, alors qu'elle était certainement plus importante que lui. On l'avait fait passer pour un prétendant sérieux de Ricardo, pour dévier momentanément les projecteurs vers lui. Il était comme ces braves jardiniers, un petit personnel de l'ombre, un *invisible* provisoirement placé sous la lumière pour les besoins d'une opération, et il retournait à présent à sa place. Derrière la façade.

Les semaines filaient à toute vitesse. À défaut de réelles douleurs, il peinait à marcher sans boiter. Finie la morphine, et ses atroces nausées ! Son kiné ne l'avait pas ménagé et il était content du résultat. Gilles un peu moins. Il aurait voulu trotter comme un cheval, mais il en était encore au stade « poulain qui tente de se relever pour la première fois » et s'il avait eu une canne, il en aurait abusé.

Se retrouver sur cette île, avec seulement Rosa qui gardait ses distances et gérait ses propres affaires depuis son bureau, et Diego qui était parti un court moment passer ses examens scolaires et était revenu très fier d'avoir bien réussi, c'était une expérience particulière. La villa se gérait curieusement. Tantôt, le garçon reprenait les rênes en enfilant les chaussures de son père, et aussi parce que Ricardo lui avait confié la tâche. Tantôt, Rosa y allait de sa personne et dirigeait le personnel toujours en place. Jayden n'était pas revenu avec ses gardes et ceux arrivés avec Rosa s'installaient dans la place comme s'ils étaient chez eux, ce qui agaçait Gilles. Il n'avait pourtant rien à dire.

L'absence de Ricardo était dans l'ordre des choses, il avait son boulot après tout, et quoi qu'il en dise, il ne pouvait pas tout résoudre depuis le bureau de ses appartements de son île.

Ce qui était plus blessant, c'est que l'homme ne lui donnait même pas de nouvelles. Enfin peut-être que si, à Rosa, mais on ne lui transmettait rien, et pour être honnête, il ne le demandait pas. Il aurait voulu que l'information circule, ou qu'un mot s'échappe de l'un ou l'autre habitant provisoire, histoire de satisfaire sa curiosité. C'était comme si l'on avait passé le mot de ne rien lui dire, et donc il mettait un point d'honneur à ne rien demander.

Stupide orgueil.

En temps normal, Gilles était un garçon discret et ne voulait jamais se mettre en avant ou s'imposer. Son état d'esprit avait un petit peu évolué en ce sens que, cette fois, il n'était pas ici par choix. Il avait maintes fois insisté pour rentrer à Paris, ses demandes restant lettre morte. Sa discrétion, il l'avait assez bien remisée, pour le coup. Là où l'ancien Gilles serait resté dans sa chambre, et n'aurait utilisé que la cuisine de la conciergerie ou sa terrasse et sa piscine, comme il le faisait au début, le nouveau Gilles s'installait avec un soupçon d'arrogance sur celle de la grande piscine, prenant la meilleure place face à la mer. Il avait ses petites habitudes, c'est vrai, avec « son » transat, « sa » place à l'ombre quand le soleil était au plus haut, et « son » parasol

pour le reste du temps.

Il grignotait ici, sur une petite table destinée aux rafraîchissements. Personne ne se restaurait ici, sauf lui.

Et, bien entendu, il était gentil avec tout le monde, et surtout avec les « invisibles », lorsqu'il les croisait. Ses gardes semblaient l'apprécier, ou en tout cas, il n'avait pas l'impression d'être une charge pénible.

Le seul problème, c'était la plage. Il ne pouvait pas y aller. Trop dangereux.

Par contre, l'un de ses exercices imposés par Frank-le-Terrible, avant son retour pour la Martinique, c'était de monter et descendre les escaliers jusqu'à la plage. Trois allers-retours, au début, cinq maintenant, et dix la semaine prochaine. Pour des raisons de sécurité, Kevin avait demandé que les escaliers utilisés soient ceux vers la ferme. Moins raides, plus courts. Tant pis pour la plage, mais il ne s'en plaindrait pas.

Que faisait-il toujours ici ? Rosa ignorait ses demandes réitérées chaque semaine. Elle avait promis de l'aider à rentrer à Paris, lors de la réception du mois dernier. À chaque fois, elle prétendait qu'elle ne ferait rien tant que son petit-fils n'était pas revenu, question de correction, disait-elle. Cette excuse ne lui convenait pas. Il était prisonnier, un point c'est tout.

Très vite, cette vie oisive l'avait ennuyé. Des vacances au soleil, un temps, ça va, mais on n'était pas dans Jules Verne et son « deux ans de vacances » dont il avait gardé un si bon souvenir.

Il n'était pas non plus un robinson, il était bel et bien captif.

Captif d'un monstre égocentrique, qui l'avait utilisé en prétendant l'aimer. Peut-être juste pour tirer son coup avec un « Blanc ».

L'impression de « passion » s'était évaporée. Ricardo était parti, et sans doute, il baisait à droite et à gauche, développant de nouvelles passions pour des hommes de passage, Blancs, ou pas.

Ces pensées lui donnaient des aigreurs, ce qui allait à l'encontre de sentiments d'orgueil qu'il éprouvait en parallèle, parce que, il fallait l'admettre, c'était toujours agréable d'être désiré, d'autant plus par un homme puissant et beau comme Ricardo.

Le garçon était fils unique. Avec un comportement de fils unique qui n'a pas été habitué à partager ses jouets. Les choses tournaient autour de lui, et il avait du mal lorsqu'on le contrariait. C'était sans doute, paradoxalement, ce que Ricardo avait apprécié chez lui. Qu'il le considère comme un homme comme les autres, et pas comme le « boss tout puissant » envers qui une forme de déférence est attendue. Ricardo jouait les patrons sympas, laissait ses employés le tutoyer – bien que par ici, il avait remarqué que tout le monde

se tutoyait de toute façon, exception faite de lui ! – il écoutait les conseils pros de ses « invisibles » et souvent, il les suivait.

Mais, c'était le boss, et il le rappelait de façon constante, à sa manière. Tantôt d'une main douce, mais aussi, d'une main ferme. Et celle-là, Gilles ne l'aimait pas du tout.

Il arrivait toujours le dernier, pour que l'on doive l'attendre. Il s'isolait plutôt que de partager un moment à plusieurs, à discuter sur la terrasse, ou s'y reposer. Et puis, il avait son quartier « prison », où il avait maintenu des gens captifs, jusqu'à se rendre complice de les abattre. Rosa avait tiré, mais Ricardo n'avait rien dit. Pas plus que Clara, Jayden, Alejandro – qui était déjà un assassin avéré – ou Paul.

Il essaya de se détacher de l'idée que Paul puisse être mêlé à tout ceci. Et il réalisa qu'il s'en fichait, finalement. Après tout, c'était même bien fait pour lui.

Pour en revenir à Ricardo, l'absence de réaction, sur les bandes vidéo, démontrait qu'il avait, en la matière, une certaine habitude.

La pègre martiniquaise, ou, qui sait, colombienne. Parce que vivre en Martinique ne signifiait en rien qu'il n'était pas un des patrons mafieux de Colombie. Quand on savait que son grand-père était un repenti, rien n'indiquait, du coup, que les petits-fils n'étaient pas retombés dans les travers de leurs ancêtres. Rosa avait confié que le père de Ricardo avait fait un pas en arrière à ce sujet.

— Kevin, penses-tu qu'aujourd'hui nous puissions grimper la montagne ?

— Jusqu'où ?

— Tout en haut.

— Grimper, oui, redescendre, non. Trop pénible pour toi.

— C'est vrai. Épuisement en montant, douleurs en descendant. J'aimerais tant revoir ce paysage depuis tout en haut.

— Attendons quelques jours encore. Il faut remuscler ces jambes de poulet.

Kevin éclata de rire, puis réalisa qu'il avait outrepassé sa fonction.

Gilles rit aussi.

C'était vrai qu'il s'était fort amaigri.

— Eh ben, faisons des exercices, alors.

— Nous n'avons pas accès à la salle de fitness. Ce qui est dommage, car nous aurions pu utiliser le vélo d'appartement, quitte à le déplacer dans la

chambre.

C'était vrai. Pourquoi cela n'avait-il pas été envisagé avant le départ de Ricardo ? Cela tombait sous le sens.

— Rocky Balboa ne s'est pas entraîné sur du matériel pro et il a gagné son match !

— C'était un film ! Et, désolé de te contredire, mais il a perdu !

— Mais nous pouvons nous en inspirer, n'est-ce pas ?

— Pourquoi pas ? Les gars font leur jogging tous les jours, et des pompes, en plus de s'entraîner au combat.

— Je ne vois rien de tout cela ! À part le jogging, mais je pensais que c'était fini pour le moment.

— Oh non. Pas du tout. Nous devons rester vifs et ici, on se la coulerait vite douce si l'on n'y prenait pas garde. « Ils » ont démontré que l'on ne peut pas baisser notre garde. Alors on s'entraîne !

— Des pompes ? Je ne suis pas certain d'arriver à en faire ! Déjà avant ! Mais c'est vrai que je faisais mon jogging tous les jours pour aller au boulot. Ça ne me manque pas, mais il est peut-être temps d'y repenser.

— Courir ? Je doute que tu y arrives.

— Trotter, au début.

— Il ne faut pas forcer.

— La blessure est guérie.

— En surface ! Les muscles ont été pulvérisés ! Tu as eu de la chance que l'os ne l'ait pas été aussi.

— Nous pourrions trotter dans les jardins. Cela changerait de grimper des marches.

— L'un n'empêche pas l'autre.

Au sourire du garde, Gilles savait déjà qu'il regretterait sa demande.

Il y avait une construction assez particulière dans le jardin. Sur un terrain consacré à l'ombre, à la fraîcheur. On aurait dit un puits, ou un reste de cheminée. Un muret de pierre, un bon mètre en retrait du puits, empêchait que l'on y tombe. Il empêchait aussi qu'on l'aperçoive. C'est aussi pour cela que Gilles ne l'avait jamais vu.

Tout en bas du puits, Kevin avait expliqué qu'il y avait une grotte, par

laquelle on pouvait accéder à la plage. Il disait qu'à une époque très lointaine, les pirates hissaient la marchandise par le puits et qu'ici, à l'endroit de la maison, une grotte cachait leur trésor. L'idée de voir « l'histoire » en direct était très excitante.

Les « Pirates des Caraïbes » revêtaient un parfum d'authenticité.

— Avez-vous exploré cette grotte, suite à nos incursions ?

Cela semblait être un bon moyen de venir discrètement jusqu'ici, pour peu que l'on soit équipé pour l'ascension.

— C'est par là qu'ils allaient t'évacuer. Nous avions laissé cet endroit sans surveillance exprès. En bas, en revanche, il y avait des gardes cachés, à la sortie de la grotte. Une grotte officiellement condamnée, mais nous avions découvert qu'elle avait été rouverte.

— Et l'on ne me le dit que maintenant ?

Kevin haussa les épaules.

— Tu n'as rien demandé.

Gilles imaginait bien les pirates mouiller l'ancre, proche de la plage, décharger leur marchandise sur des chaloupes, venir jusqu'à l'entrée de la grotte, ancien lit d'un ancien torrent. Il les voyait hisser leurs lourdes charges jusqu'ici et aller vers ce qui serait la villa plus tard.

Une grotte, ou une caverne, plutôt. Il comprenait mieux la maison de Ricardo maintenant. Un tiers en extérieur, toute pimpante et vitrée, deux tiers en souterrain… L'espace creux avait été construit en exploitant chaque recoin. Voilà pourquoi ses anciens quartiers s'enfonçaient dans la colline et n'avaient pas de fenêtre. Voilà pourquoi il y avait des niveaux inférieurs, deux ou trois. Des zones de stockage, mais aussi les quartiers des invités. Tandis que les quartiers du maître de maison étaient eux en extérieur, avec la lumière. C'était déjà immense en soi, mais lorsque l'on considérait l'ensemble, c'était titanesque. Là où Gilles avait naïvement cru que cela avait été creusé, il comprenait mieux l'opportunité de l'endroit.

— Des trésors ?

— Des… Oh non ! Pas de trésor.

Kevin rit.

— On appelle ce trou le Gouffre des Âmes.

— C'est assez poétique, mais je me doute qu'il y a une histoire sordide derrière cela.

— On raconte que les prisonniers dont les rançons n'étaient pas payées étaient précipités dans le trou.

S'ils survivaient à la chute de quelques dizaines de mètres parce qu'ils avaient été freinés par les parois ou qu'ils s'y étaient accrochés, ils avaient la vie sauve. Mais même ceux-là ne survivaient pas à leurs os brisés et finissaient tout de même par mourir, là en bas, après une agonie assez longue. Ce trou est maudit.

— Autre époque, je présume. Qui penserait à jeter des corps là-dedans ?

Et il se remémora les corps qu'il avait lui-même balancés dans le torrent.

Kevin sembla lire ses pensées, car il offrit un rare geste tendre. Il lui pressa l'épaule.

Un courant d'air remonta du trou et un souffle très audible, presque un sifflement résonna.

Les âmes…

Gilles n'était pas superstitieux, mais cet endroit lui donna la chair de poule.

L'air expulsé avait une odeur. Un peu familière et très malodorante.

Il blanchit. Cela sentait le cadavre.

— Kevin…

— J'ai senti. On rentre ! Tu voulais apprendre à courir, c'est le moment !

La douleur oubliée, Gilles trottait aussi vite que possible, accroché au bras de Kevin.

L'homme avait déjà donné l'alerte par son oreillette et lorsqu'ils arrivèrent sur la terrasse, les volets se fermaient déjà.

Des gardes s'équipaient de leurs armes et faisaient entrer les dernières personnes à l'extérieur.

C'était trop tard, pour Gilles, un mort qui sent, ce n'est plus une menace depuis longtemps. Un appel fut lancé par un garde à la voix forte pour que tout le monde se rassemble.

Des retardataires frappèrent à la porte vitrée de la conciergerie. Ils venaient de la ferme et c'étaient aussi eux qui entretenaient les jardins. Un garde les sépara immédiatement. Comment n'avaient-ils pas senti l'odeur lors de l'entretien des jardins ? Même Gilles y pensait sur le trajet du retour.

Il s'effondra dans un fauteuil, incapable de tenir debout plus longtemps.

Il crevait de mal.

Diego le trouva, avec Dinah.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Le Gouffre des Âmes…

— Il ne faut pas aller par là, l'endroit est maudit !

Était-ce la raison pour laquelle les jardiniers l'avaient évité et que personne n'avait remarqué l'odeur ?

— C'est juste une cavité !

— Quelqu'un est tombé dedans ! Ou on l'a jeté !

— Peut-être durant la réception ?

Le garçon fit signe que non. L'endroit avait été fouillé, forcément, et puis il y avait eu des gardes en permanence cachés dans le fond à ce moment. Le fameux piège… Donc effectivement, cela datait d'après la garden-party.

Oui, bien sûr. Et puis l'odeur de mort était réelle, mais pas puissante. Un décès récent. Vu les conditions chaudes et humides, peut-être deux jours, un seul si cela allait très vite ici. Il n'oubliait pas l'odeur immonde de charogne des hommes morts, quand il était arrivé, et cela ne faisait que quelques jours qu'ils étaient là.

Tout le monde était là à présent.

Tout le monde.

Sauf Rosa.

La vieille femme fut rapidement retrouvée. Morte. Complètement désarticulée et brisée par la chute dans le puits, le visage tuméfié au-delà de tout ce que Gilles pensait possible.

Dire que cela avait fait l'effet d'une bombe n'était pas exagéré. Tout le monde pleurait ici. Les gardes, le personnel, Diego, évidemment. Tout le monde, sauf lui, mais bon, il avait quelques raisons de ne pas s'en émouvoir outre mesure. Et puis le karma, c'était une chose à laquelle il croyait vraiment. Cette femme, à tort ou à raison, avait liquidé trop de gens. Cette fois, c'était son tour. Une sale mort, il fallait le dire.

Il semblait être le seul à garder la tête sur les épaules et se poser les bonnes questions.

Comment sa garde ne s'était-elle pas aperçue de son absence ?

Elle s'enfermait, parfois deux jours dans sa chambre. L'assassin avait profité de cela.

Un assassin qui connaissait la maison, ses habitudes. Un assassin qui était là, parmi eux. Et cette vérité frappa l'ensemble de la trentaine de résidants comme un coup de massue quand il le signala.

Rosa, morte. Même après l'état de choc de tout le monde, Gilles ne pouvait pas dire qu'il était très surpris.

Cette femme avait un charisme propre à son « clan », mais elle avait un cœur de pierre. C'était aussi un assassin avéré, et la mort des prisonniers n'était qu'un petit échantillonnage de ce qu'elle savait faire. Avait-elle poussé un cran trop loin le fait de protéger sa tribu à tout prix ?

Les attaques s'étaient faites nombreuses, depuis qu'il était là. En fait, pour tout ce que Diego en avait dit sur les attaques occasionnelles de pirates actuels, la réalité était que pratiquement pas une semaine ne passait sans un incident majeur !

Le garçon pleurait dans ses bras, se serrant contre lui. Le salon était devenu leur quartier général. Avec les volets baissés, c'était sinistre, mais il se voyait mal mettre une salsa pour remonter le moral de tout le monde.

Il ne pouvait pas éponger la souffrance du garçon. Il craignait aussi que son manque d'empathie quant à la mort de Rosa lui joue des tours. La douleur du garçon, en revanche, parvint un peu à l'atteindre.

Le gamin n'avait pas pleuré comme ça pour ses parents. Enfin, si, mais il sentait que cette fois, c'était plus fort.

Maria semblait reprendre la main sur les gardes de Rosa. Elle organisa un débriefing à chaud, avec deux autres gardes. Chacun fut interrogé sur ses fonctions et agissements au moment supposé de la mort de Rosa.

Dans l'après-midi, simultanément, la vedette de police et l'hélico de Ricardo arrivèrent.

Il fallait une morte pour qu'ils se revoient.

Ricardo avait les yeux rougis lorsqu'il entra, escorté, dans le salon.

Il fit un bref salut de tête en sa direction, et Diego quitta ses bras pour se jeter dans ceux de Ricardo. Les deux hommes pleurèrent. Des larmes impudiques qui auraient dû rester intimes, mais ici, tout le monde les leur pardonnerait.

Le Gouffre des Âmes accueillait un nouvel esprit pour l'éternité.

Rosa avait-elle souffert ? Comment avait-elle pu être soustraite à la maison sans que quiconque s'en rende compte ?

Une promenade nocturne qui s'était terminée par une chute aussi fatale qu'accidentelle ? Un suicide ?

Il ne fallait pas oublier ces explications plus simples. On était peut-être dans une psychose depuis des semaines et donc tout passait d'abord par les filtres de « méfiance », de suspicion, de complot ou de cabale. Mais les accidents simples, cela arrive aussi et un malheur ne protège pas d'un second malheur. Il n'y a pas d'immunité pour ce genre de chose.

Gilles faisait son enquête dans son coin, vu que tout le monde était tétanisé. Depuis le départ de Ricardo, il ne parlait pratiquement à personne, à vrai dire. S'il devait l'admettre, il avait été assez affecté par ce départ. *Pas le moment de se lamenter !*

En fait, le savoir de retour, ça le soulageait. *Tu parles d'une contradiction !*

Bon. Les faits maintenant.

La terrasse de Rosa étant fermée de l'intérieur, elle n'était pas sortie par là.

Les *bandes* vidéo ne la voyaient nulle part depuis ce soir où elle était rentrée dans sa chambre après un repas, seule en cuisine, à l'exception d'un garde.

Elle n'était donc pas sortie, et ça, c'était un mystère pour un agent d'assurance comme lui. Il pouvait être utile, il le savait. Encore fallait-il qu'on le laisse aider.

Le capitaine Richard présenta ses condoléances et sans autre forme de mise en place, il prit la main en s'isolant avec Maria pour débriefer sur ses avancées.

Jayden et ses hommes entrèrent après avoir sécurisé les alentours, semblait-il.

Il vint directement vers Gilles.

— C'est toi qui l'as trouvée, dit-il sans même dire bonjour.

— Avec Kevin, mes exercices du jour. Il me racontait l'histoire du puits et nous avons senti une odeur…

Jayden acquiesça. Ses traits étaient tirés. Ce n'était pas sa patronne, mais visiblement, c'était tout comme.

Une famille.

Peut-être que quand on vit toujours ensemble, même dans le cadre du boulot, c'est ce que l'on devient.

Gilles n'avait jamais vu le véritable bon côté de cette femme, mais il ne pouvait nier que c'était un personnage de caractère qui ne laissait pas indifférent. Une femme redoutable, et peut-être avec une tendresse enrobée dans du papier de verre. Elle lui avait semblé revêche, d'une fermeté presque maladive, comme pour se protéger elle-même d'agresseurs potentiels. Il ne l'aimait pas, mais c'était parce qu'il n'était pas du bon côté de « sa famille ». Gilles ne doutait pas que si elle l'avait vraiment considéré comme un ennemi, elle lui aurait mené la vie encore plus dure, de façon sournoise ou piquante, à l'image de cette première fois où ils s'étaient vus. Avec de vrais ennemis, elle devait être impitoyable et sans état d'âme.

Les prisonniers qu'elle avait abattus froidement ne le contrediraient pas s'ils pouvaient encore s'exprimer. Et même là, il y avait des manières impérialistes. Elle s'arrogeait le droit de vie ou de mort sur les autres, et jouait avec ce pouvoir pour terroriser ses ennemis.

Elle n'avait pas « simplement » tué ces gens d'une balle. Non, elle avait créé une tension avec un double meurtre qui semblait gratuit, puis seulement, elle avait interrogé les autres prisonniers. Cela démontrait une maîtrise de la technique, et une maîtrise sous-entend qu'il y avait eu beaucoup de pratique.

Gilles aurait bien dit « qu'elle méritait » cette mort disgracieuse, elle qui était toujours tirée à quatre épingles, mais il ne croyait pas que quiconque méritait de mourir avant son heure, même les pires salauds. De là à dire qu'il était ému, c'était un grand pas qu'il ne franchirait pas. Sa mort ne lui faisait ni chaud ni froid, et ce qu'il ressentait, malgré tout comme émotion, tenait plus de l'empathie vis-à-vis de ceux qui l'aimaient. Comme Diego. Et même la souffrance de Jayden l'affectait. Mais ces émotions étaient bel et bien distinctes du trépas de la Baronne.

Rosa Ramirez n'était plus, mais ici, il était le seul à ne pas être affecté. Et là vint une autre révélation : il se trompait, forcément. Au moins une autre personne, ici, n'était pas émue. Celle qui avait fait le coup.

C'était là qu'il fallait chercher, et très vite, avant que toute l'émotion ne s'estompe.

Chacun, ici, avait les yeux rougis ou les traits tirés, mais au moins une personne mentait, simulait.

Gilles fut glacé par le soudain silence et il se retourna.

Une housse mortuaire, sur une civière portée par deux policiers.

Ils emmenaient le corps de la tête de famille à leur bateau.

Gilles ne se laissa pas entraîner dans cette bouffée d'émotions, même si

la scène était poignante, quoi qu'il pense de Rosa. Il scruta les visages de chacun ici. Et tous étaient affectés. Tous, sauf deux. Deux hommes. Deux gardes de Rosa elle-même. Pas qu'ils soient flagrants. Ils inclinaient la tête et semblaient se recueillir, mais cela sonnait un peu « distant ». Au vu des réactions des autres, unanimes. Ils faisaient tache. Et mieux, ils se tenaient côte à côte.

Certaines personnes ne savent pas gérer la mort d'un être proche, ou cher, et toutes les réactions, qu'elles soient de larmes, ou de rires incontrôlables, étaient possibles. Et même l'absence apparente d'émotion n'était pas inhabituelle parce que chacun gère différemment sa souffrance. Mais deux gardes, les siens de surcroît, l'un à côté de l'autre, avec la même difficulté à extérioriser leur peine alors que tous, ici, pleuraient comme vache-qui-pisse ?

Ce n'était en rien une preuve, mais il fallait bien démarrer par quelque chose.

S'il disait cela à Richard, il se ferait rabrouer. Pas assez scientifique. Pas une preuve.

Mais peut-être qu'à Jayden ?

Gilles doutait que l'homme soit réceptif à ses impressions, ses intuitions. De plus, il avait des choses plus urgentes à gérer que les émois, ou non, de deux hommes de son équipe. Techniquement, ils n'étaient pas de son équipe, mais ils étaient tout de même sous son autorité, et maintenant plus que jamais.

Que devait-il faire alors ?

Continuer de mener son enquête seul ? Le danger n'était pas uniquement dans ce qu'il risquait bien de trouver, il était aussi dans le fait qu'à force d'enquêter, les soupçons dus à son intérêt pour le meurtre pouvaient lui retomber dessus.

Rosa sortit de la villa d'une façon bien moins élégante qu'elle n'y était entrée. Le corps brisé par la chute. Ce qui rassura Gilles, dans ce destin funeste, c'est qu'elle n'avait pas hurlé alors qu'on la jetait dans le puits. Elle était donc inconsciente, ou déjà morte. Sinon, les chiens l'auraient entendue.

Ou alors, elle était bâillonnée et avait vécu sa mort de façon très consciente.

Gilles frissonna. Non, elle avait été retrouvée sans bâillon.

Ce n'était pas seulement le Gouffre des Âmes qui était maudit, c'était toute l'île.

Peut-être que les morts des siècles écoulés revenaient hanter ceux qui troublaient leur repos ?

Peut-être était-ce une malédiction qui frappait l'île et ceux qui tentaient d'y habiter ?

Que l'on soit riche ou pauvre, le sort frappait sans distinction ici.

Le Gouffre des Âmes était un endroit où, peut-être, Gilles passerait du temps. Non pas en tant que victime, il pouvait l'espérer, mais en tant que source de réflexions. Les endroits glauques, atypiques, où les silences et les bruits s'alternent et deviennent hypnotiques comme les craquements d'un feu de bois, avaient cet effet sur lui. Le poids de l'Histoire et la Mémoire des morts s'attardent dans l'éther des lieux. Il ne fallait pas croire aux fantômes pour cela. C'était un fait universel. Qui pouvait dire ne pas être ému en visitant, par exemple, le Colisée ? Les milliers de morts laissent une trace que l'on peine à définir, mais leur présence persiste, envers et contre tout. Gilles était très réceptif à cela. Ce n'était pas les morts, en tant que tels, car il ne percevait rien des personnalités de ces derniers, mais c'était leur histoire, qui entrait dans l'Histoire.

Riches ou mendiants, peu importe.

Et c'était vrai avec le Gouffre des Âmes. Il ne portait pas ce nom pour rien. D'autres, sensibles comme lui, avaient perçu ce « moment », ce « souffle » de l'Histoire.

Et la souffrance qui l'accompagnait.

Gilles sortit sur la terrasse, prit une chaise, et remonta les jardins jusqu'au fameux puits.

Ici est morte Rosa Ramirez.

L'écriteau n'était pas encore en place, mais une plaque commémorative ne tarderait pas, il en était certain. Avec peut-être un buisson fleuri. Un hibiscus rouge, peut-être. Elle semblait les aimer.

Il se mit à l'intérieur du muret de protection, posa sa chaise juste à cinquante centimètres du trou, s'installa, ferma les yeux et laissa les sons l'envahir.

Et aussi les odeurs salines, qui avaient chassé depuis un moment déjà celles de la mort.

L'ambiance était épouvantable à la villa depuis deux jours.

Un climat de suspicion de plus en plus pesant ne quittait plus la place.

Et pour cause, tout le monde savait qu'il y avait un assassin parmi eux, et pire, il ou elle avait touché à *la meeerveilleuse* Rosa.

La vedette des douanes était repartie dès sa cargaison inhabituelle chargée, laissant quatre policiers et son capitaine ici. Elle reviendrait demain soir.

Gilles savait que son ancienne chambre avait été mise à contribution pour les loger parce que ses dernières affaires s'y trouvant avaient été rapportées dans la nouvelle chambre.

Entre les sautes d'humeur des uns et des autres, Richard et Jayden menaient leurs enquêtes sans détour ni langue de bois, et, bien que personne ne divulgue quoi que ce soit de leur entretien personnel avec eux, les commentaires quant à cet entretien ne tarissaient pas de critiques.

C'était comme si ces gens, habitués aux affaires louches, aux meurtres et tout ce qui entourait leur fonction, découvraient que l'on peut, soi-même, être accusé d'un crime odieux et, selon eux, impensable.

Gilles avait également été convoqué, pour cette fin de matinée. On verrait bien ce qu'il en retournerait.

Dire que cela le stressait aurait été mentir. Il n'était pas indifférent au tohu-bohu, ou à la mort de Rosa, mais elle n'était rien d'autre pour lui qu'une femme qui n'avait pas été tendre à son égard.

Quand bien même elle avait admis à demi-mot avoir exagéré, ce n'était vrai qu'entre eux deux et jamais, à sa connaissance, Rosa n'avait admis en « public » que Gilles n'était pas un de ces croqueurs de diamants que Ricardo devait rencontrer fréquemment sur sa route.

Il terminait ses exercices dans les jardins lorsque Kevin reçut l'instruction de revenir à la villa avec lui pour la petite discussion prévue.

Zut, plus le temps de se doucher.

Kevin le laissa à l'entrée du bureau, qui était gardée par un des policiers.

L'homme le laissa entrer avec un hochement de tête assez formel.

Gilles avait soudain l'impression d'aller à l'abattoir.

Il fut surpris de constater que Ricardo était là, lui aussi, assis sur le côté, dans un fauteuil. Son costume beige, très chic, cadrait mal avec le contexte de l'interrogation. Il ne devrait pas être ici, cela pourrait nuire à l'enquête, pour une question de partialité.

Même Jayden n'aurait pas dû être là, en réalité, quand on y réfléchissait bien.

Si cela devait être une enquête officielle, seuls les policiers devraient être habilités à procéder à l'interrogation.

Gilles était encore en sueur à cause de ses exercices et il espérait que les autres ne penseraient pas qu'il craignait d'être interrogé et que c'était un aveu de culpabilité.

— Gilles, bonjour. On n'a pas encore eu l'occasion de parler, dit Richard sans chaleur.

— Effectivement, mais je comprends que la situation ne le permettait pas.

Gilles jeta un œil à Ricardo. Le voir dans cet état était… perturbant. Cette fragilité affichée, ce n'était pas très « Parrain ». Qu'il souffre était une chose, qu'il le montre, une autre. Les loups ne montrent pas leur faiblesse lorsqu'ils sont blessés, non ? Ni les lions, d'ailleurs. Ricardo devrait savoir qu'afficher une faiblesse était un risque qu'il prenait. À moins, bien entendu, que cela fasse partie de sa palette de jeu parce qu'il voulait en tirer quelque chose.

Jayden, en revanche, s'était repris. On le sentait très affecté, mais son professionnalisme lui permettait de compartimenter sa douleur et de la séparer de son rôle, ici, en tant que chef de la garde. C'était très touchant de le sentir affaibli, car en somme, l'on devait rarement voir ce trait de caractère sur ce genre de bogosse-brute épaisse.

Affecté par la mort de cette vieille rosse.

Bon, c'est vrai, ce n'était pas très gentil de sa part de manquer de respect à une morte. Mais il ne pouvait pas s'en empêcher, comme si la pression de Rosa sur son esprit s'était enfin relâchée. Dire qu'elle avait une emprise sur les gens, c'était une lapalissade, il suffisait de voir tout le monde ici, lui y compris. Cette femme parvenait à entrer dans l'esprit de tout le monde et pour Gilles, il avait suffi d'une seconde, lorsqu'elle ne l'avait pas salué, en public, l'humiliant du même coup de façon indélébile, pour le restant de ses jours. Son ressenti actuel n'était donc pas « gratuit », ce n'était pas

simplement un manque d'affinité ou un désamour. C'était aussi la vexation d'avoir été nié en tant qu'homme, en tant que victime, et ce, sans la moindre diplomatie.

Gilles savait que sans cet incident, ou plutôt, sans cet acte délibéré, il aurait presque pu apprécier la vieille femme. Elle avait de l'esprit, de la tenue, de la grâce, de l'énergie et ça, il aimait bien. C'était son côté « je tire d'abord et je pose les questions ensuite » qui faisait qu'il ne pouvait pas s'émouvoir de son trépas.

Ricardo le regardait, du coin de l'œil, jambes croisées, avachi de façon inélégante sur ce fauteuil. Aurait-il bu ? Cela pourrait expliquer ce relâchement excessif.

Ils ne s'étaient plus parlé. C'était impossible. Et maintenant… quelque chose était peut-être cassé.

Jayden aussi le regardait avec une sorte de vide dans le regard.

— J'espère que votre jambe se remet bien, dit le capitaine.

— Je présume que vous avez déjà la réponse à cette question, Richard. Je pense que cela va, compte tenu de ce à quoi j'ai échappé, mais je m'en serais bien passé, de cette balle. Mais bon, je ne suis pas ici pour parler de moi, je suppose. Je vous écoute…

— En fait, si, nous voudrions savoir…

— Juste une question si vous le permettez, avant l'interrogatoire. Si ce dernier est officiel, pourquoi Ricardo et Jayden y participent-ils ? Pas que j'ai des choses à cacher, mais il me semble que ce n'est pas très déontologique. Si j'avais des choses à dire contre eux, leur présence pourrait m'en empêcher.

Ricardo inspira bruyamment, choqué, tandis que Jayden laissa échapper un sourire incontrôlé.

— Vous avez raison. Vous n'êtes pas ici pour être interrogés sur le meurtre. Vous n'auriez pas pu le commettre dans votre état, de toute façon. Et nous savons que vous êtes resté à distance de la chambre de Rosa Ramirez.

En fait, c'était faux. Il aurait pu passer par la terrasse, frapper à la fenêtre, elle lui aurait ouvert et…

— Vous semblez troublé, Gilles Duprieux.

— Oui, et justement parce que je viens de réaliser que je sais comment elle est sortie sans apparaître sur les caméras.

— Ah ? Nous serions heureux de l'entendre ! Un vrai casse-tête ! On se croirait dans le *Mystère de la Chambre Jaune*[2] !

— C'est bien plus simple que cela. C'est toujours plus simple. C'est

comme l'œuf de Colomb. Une fois que l'on connaît la réponse, elle paraît si simple que l'on ne veut pas croire que l'on soit passé à côté.

— Et à côté de quoi sommes-nous passés ?

— Sa terrasse. Elle était sur sa terrasse, ou alors elle est sortie à l'invitation de quelqu'un. Et donc, ça aurait pu être moi.

— Un aveu de culpabilité ?

— J'aurais eu du mal à traîner sa carcasse jusqu'au Gouffre des Âmes. Une promenade à son bras aurait été tout aussi difficile, dans le noir, et tout le monde sait que l'on ne se fréquentait pas beaucoup. Elle aurait donc trouvé ma demande suspecte, n'est-ce pas ? La prudence ne devait jamais la lâcher, surtout dans des circonstances telles que nous les connaissons depuis des semaines.

— Très juste. Mais si elle est sortie, comment se fait-il que sa fenêtre soit verrouillée de l'intérieur ?

— Iriez-vous jusqu'à dire que personne, et par cela j'entends également ses gardes, n'est entré dans sa chambre ? Je pense même pouvoir vous dire lequel, bien que j'aie deux potentiels assassins à l'esprit. Ils auraient pu refermer cette porte-fenêtre.

— Nous avons visionné les bandes, ses gardes ne sont entrés que quelques secondes. Pas le temps d'aller jusqu'à la fenêtre et la refermer. Nous y avions pensé aussi.

— Et qu'y faisaient-ils ? Si je puis me permettre de demander ?

— Vu votre esprit d'analyse, je vais vous le dire. Cela peut nous donner un éclairage nouveau. Ils apportaient à manger et ressortaient aussitôt avec l'ancien plateau, vide.

— Intéressant. Mais cela ne fait que confirmer ce que j'en pense.

— Et quoi donc ?

— Le premier garde entre, ferme la porte-fenêtre en question et dépose un plateau-repas. Plus tard, voire le lendemain, un autre garde apporte à manger, reste assez peu de temps pour affirmer vos paroles, à savoir qu'il n'aurait pas pu aller jusqu'à la porte-fenêtre, et ressortir. Il emporte le plateau-repas précédent. Le premier revient plus tard, et fait pareil.

— Et la nourriture consommée ?

— Il faudrait voir la vidéo. Un sac ? Une poubelle ? Vider le contenu d'un plateau se fait en deux secondes.

— Et vous avez déduit cela tout seul ?

— J'ai l'esprit d'analyse, mes clients… souvent, ils tentent de filouter,

alors, il faut tout écouter, même ce qui n'est pas dit. Faire croire que Rosa était en vie pour vous empêcher de remonter trop loin dans la vision des enregistrements n'est pas difficile. Du coup, cela assurait que l'on ne retourne pas jusqu'à ce fameux moment où cette fenêtre a été refermée. Un moment peut-être proche de l'enlèvement, ou plusieurs heures après qu'elle a été conviée hors de sa chambre. Qui sait, elle faisait peut-être naturellement des balades nocturnes, le soir quand tout est calme, avec l'un de ses gardes ? Rien n'indique que cela ait été prémédité, c'était peut-être juste une opportunité.

— Mais, pourquoi ?

— Pourquoi ? Parce que *Rosa* ! Désolé de vous l'apprendre, et désolé si je choque quelqu'un ici, mais ce n'est pas exactement une femme tendre et douce. Tout le monde l'aime ici, c'est donc que c'est avec moi qu'elle a un problème, et peut-être aurais-je gagné à la connaître vraiment. Je sais que mes mots doivent offusquer tout le monde, mais j'ai vu sa face sombre. Assez pour affirmer que je n'aimerais pas me retrouver seul avec elle dans une pièce vide alors que je viens de finir en douce *son* pot de Nutella !

— Tu ne peux pas dire une chose pareille ! hurla Ricardo.

— Si, Ricardo. Je l'ai dit, et je le redirai. Personne n'a oublié l'accueil qu'elle m'a réservé. Tout le monde est témoin. Et je ne la connaissais même pas. Ce n'est pas comme si j'étais coupable d'un crime quelconque à son encontre !

— Elle croyait que tu voulais ma fortune !

— Je sais, elle me l'a dit, finalement. Cela n'empêche qu'elle n'était pas commode avec ceux qu'elle ne connaissait pas. Pour les autres, je ne sais pas, mais je suppose qu'elle devait être une bonne « grand-mère » pour tout le monde, ici.

Il tut ce qu'il savait quant aux meurtres qu'elle avait perpétrés et vit le soulagement dans le regard de Jayden.

— C'est une hypothèse intéressante, dit le capitaine Richard. Pourquoi ne pas en avoir parlé avant ?

— Parce que j'ai vu deux gardes qui n'étaient pas émus en voyant passer la dépouille de madame Ramirez contenue dans un sac impersonnel, transformant une véritable légende en simple tas de viande avariée ? Qui aurait cru que l'on puisse échafauder toute une hypothèse sur deux bobines coincées ? Même moi, j'ai dû me retenir de verser une petite larme ! Le moment était très solennel et émouvant ! Mais pas pour eux. Ceci n'est pas une preuve, capitaine, il vous en aurait fallu plus, et à juste titre.

— C'est vrai. J'irai revoir les bandes sous cet angle. Maintenant, passons à la raison de votre venue ici.

— Oh ? Ce n'était pas pour m'interroger ?

— Je vous l'ai dit d'entrée de jeu. Nous savions que vous n'êtes pas coupable. Vous êtes en permanence avec un garde, et la caméra de votre chambre montre que vous n'êtes pas sorti seul, à aucun moment.

— J'ai donc été considéré comme un coupable potentiel.

— Cela va de soi. Tout le monde ici. Rosa n'est pas morte toute seule.

— C'est aussi une chose que je me suis demandée. Un accident ?

— Alors la porte de sa terrasse serait restée ouverte…

— Très juste.

— Et donc, pour les prochains jours, nous voudrions que vous restiez dans la chambre de monsieur Ramirez.

— Pardon ?

— Vous êtes le seul, ici, en qui nous puissions avoir une totale confiance. L'ennemi n'aurait pas pu vous acheter. Ricardo doit avoir une protection.

Gilles éclata de rire et montra ses biceps.

— Tu parles d'une protection, et je ne parle pas de ma patte-folle !

— Pas ce type de protection, évidemment. Vous aurez juste un bouton d'alerte en permanence sur vous, comme lui, du reste. Pas de garde ni personne d'autre dans sa chambre, ou sa safe-room. Ça, c'est pour la nuit, et pour le jour, il y aura des gardes d'horizons différents autour de vous deux pour s'assurer qu'une éventuelle brebis galeuse soit rapidement maîtrisée en cas de besoin.

— Et pourquoi pas la nuit ? Cela m'éviterait de porter une si lourde responsabilité.

— La nuit, tout est plus compliqué. Et dormir la lumière allumée n'est pas simple.

— Pour sauver ma peau, je le ferais.

— Vous déclinez la proposition ?

Gilles soupira et regarda Ricardo, qui semblait furieux.

— Il y a… ce n'est pas simple.

— Tu seras payé pour ça, si c'est ça qui t'inquiète ! mugit Ricardo.

À Gilles d'être vexé !

— Je ne demande rien, Ricardo. Rien ! Juste de rentrer à Paris et quitter cette fichue île !

Ricardo s'enfonça dans son fauteuil, encore plus renfrogné qu'avant.

— Quinze jours, demanda Jayden d'une voix monocorde pour tenter de calmer la soudaine tension dans la pièce. Avec notre protection autour de la chambre.

— Et en plus, il faut rester confiné ? J'ai eu ma dose du confinement ! Paris d'abord, ici ensuite ! Cela fait deux ans que je suis confiné ! Je ne suis pas en prison à ce que je sache !

— Non, on peut organiser des moments dans la maison, et même la terrasse…

— Et à ma salle de sport, ajouta Ricardo. Pour faire gonfler les baguettes qui te servent de bras.

Cela aurait pu être une insulte, mais Gilles avait repéré cette légère inflexion dans la voix de Ricardo. Il savait que c'était une tentative d'humour pour détendre l'atmosphère.

Ricardo n'était pas arrogant comme son cousin, mais il savait donner l'impression qu'il l'était.

Et c'est ce qui le décida à accepter.

— Moi et mes baguettes, on accepte. Quinze jours. Mais, on fait chambre à part !

— Justement… reprit Richard. Je ne préférerais pas…

Gilles leva les yeux au ciel.

Comment revenir en arrière sur ses mots ?

Gilles les regrettait déjà.

Oui, ils avaient fait l'amour dans cette safe-room. Mais ce n'était pas dans de bonnes conditions et certainement pas pour les bonnes raisons.

Ah ça non ! Ils avaient fait l'amour parce qu'ils étaient saouls. Parce que Ricardo disait qu'il était épris de lui, et même qu'il l'aimait. Mais c'était une manipulation pour obtenir quelque chose de lui. C'était comme ça que fonctionnait ce type d'homme. Il prenait ce qu'il voulait, comme il voulait, parce qu'il estimait qu'il en avait le droit. Un droit de cuissage, en quelque sorte, sur tout ce qui se trouvait sur ses propriétés. Comme s'il n'avait jamais appris à considérer les autres et que cela s'était ancré en lui. Pas vraiment une attitude d'enfant gâté, malgré le luxe et les services dont il s'entourait, mais c'était un homme de poigne qui ne se posait pas la question de savoir si ses « ordres » convenaient ou pas. Là, il en avait eu un exemple flagrant. Comme Gilles était le seul en qui l'on pouvait faire confiance, il avait pris pour acquis qu'il serait son « gardien », un peu comme son majordome, ou son serviteur. Lui demander n'était qu'une formalité inutile et lorsqu'il avait cru que Gilles

allait refuser, il lui avait proposé de l'argent. De l'argent ! Comme s'il était à vendre. Comme si accepter la proposition était un présupposé sans autre alternative.

Cet homme pouvait être si charmant et si détestable tout à la fois.

Gilles n'avait plus qu'à s'en mordre les doigts parce qu'une chose était certaine, l'humeur de Ricardo serait exécrable. Sans doute aussi parce que Gilles n'avait pas sauté de joie à l'idée d'assurer une fonction de presse-bouton anti-terreurs nocturnes.

Le garçon était irritable, c'était indéniable. On ne pourrait lui reprocher d'être mal par rapport à la mort de sa grand-mère, et d'en plus, devoir en assumer la responsabilité indirecte avec des conséquences que Gilles percevait sans toutefois les mesurer pleinement.

Et même si leur petite aventure d'un soir, dans le bunker, avait tourné court, il n'en restait pas moins qu'ils avaient passé un bon moment ensemble et cela aussi était inadéquat dans la situation actuelle. Comment ne pas être tourmenté par ces faits ? Ricardo n'était pas un surhomme, et lui non plus.

Lorsque Jayden vint le chercher, juste après le repas du soir, Gilles n'aurait pu être plus nerveux. Pour une raison inexplicable, il se sentait comme un nouveau gigolo entrant pour la première fois chez un client. Il se sentait gauche, transpirait nerveusement, redoutant le moment.

Il faut dire aussi qu'il n'était jamais entré dans les appartements de Ricardo, et il appréhendait ce moment.

Jayden passa devant ses collègues, qui gardaient la porte, et frappa trois fois avant d'entrer sans attendre la réponse.

La pièce était immense et contrastait avec le reste de la maison. Ici, des tableaux d'art moderne, faits de peinture, de cordes colorées ou de tissus utilisés de façon… intéressante, garnissaient chaque mur. Par contraste, les deux tableaux classiques n'en ressortaient que davantage. On aurait dit un Rembrandt, et un Bruegel. De bien belles copies. Il prendrait le temps de les regarder. Oh, et là, un Picasso. Était-il possible que cela soit des originaux ? Mince. Ricardo était milliardaire, c'était donc certainement des vrais !

Les pièces qu'il découvrait avaient la taille de cinq fois son appartement parisien au moins.

À droite, une large et magnifique vue s'ouvrait sur la mer éclairée des dernières lueurs du soleil et grâce aux fenêtres qui revenaient de deux ou trois mètres sur les murs latéraux, cette vue s'élargissait en panorama. Un petit salon – comparativement à celui d'en bas – faisait face au paysage.

Ricardo avait son propre bar, sur le mur arrière. C'était moins épuré que le reste de la maison aussi au niveau des tons utilisés pour l'ameublement. Ici, les couleurs étaient chatoyantes à la différence des gris de partout ailleurs.

De part et d'autre du bar, il y avait des portes. Celle de droite donnait assurément sur la chambre, puisque la terrasse s'y trouvait. L'autre devait être celle du bureau.

Sans doute que Gilles aurait inversé ces deux pièces. Un bureau, c'est pour y travailler en plein jour, lorsque l'on a besoin de lumière naturelle et que les yeux aiment se distraire un instant, ici, sur de beaux paysages et sur les jardins. Alors que la chambre, c'est pour y dormir, lorsque la nuit est déjà tombée et qu'une vue imprenable présente peu d'intérêt.

— Ricardo, nous sommes là ! dit Jayden d'une voix forte.

Par la porte du bureau, Ricardo sortit, les cheveux mouillés par une douche récente, son corps enserré dans un peignoir de soie sans doute un peu trop moulant, car l'on voyait l'évidence de sa virilité encore émoustillée par la stimulation de la douche.

— Bien, répondit-il. Eh bien, visitons les lieux, alors.

Ricardo retourna vers la pièce qu'il venait de quitter.

— Ici, ma chambre…

— Oh, je croyais que c'était le bureau !

— Qui s'enfermerait dans un bureau triste et sombre ?

Gilles fut surpris par la soudaine connexion qu'il ressentait. Il avait pensé la même chose, et ça, c'était rare entre eux deux.

— Tu étais sur ta terrasse, l'autre jour. J'ai cru que c'était la terrasse de ta chambre…

— Mon bureau…

Gilles sourit.

La chambre était assez petite, ce qui contrastait avec le reste de ses appartements.

Un lit double, king size, semblait coincé entre deux murs avec moins d'un mètre de chaque côté. Les draps satinés, reflétaient, en ton sur ton, des motifs floraux entrecroisés d'arabesques. C'était assez féminin et raffiné, et en même temps, la sobriété de la pièce le permettait.

À la gauche de la chambre, une ouverture sans porte menait à la salle de bain et au dressing. Ces deux espaces combinés étaient plus grands que la chambre.

— Et donc, il faudra que je dorme ici aussi, répéta Gilles, suite aux *injonctions* de Richard et Jayden.

Ricardo haussa les épaules, comme s'il devait lui-même s'en accommoder.

— Je dormirai par terre, si tu veux, répondit Ricardo.

Il avait dit cela juste pour provoquer Gilles.

— C'est une idée, répondit-il sur le même ton.

Ricardo se tourna vers lui, choqué qu'on lui réponde si familièrement, et surtout qu'il soit insulté dans sa propre maison.

Ricardo quitta la pièce en jurant en créole, le tout accompagné de grands gestes.

— Il n'y en a pas un pour rattraper l'autre ! intervint Jayden.

— J'aurais préféré dormir au bunker, comme on l'avait dit, reprit Gilles. Il y avait deux lits !

— La dernière fois, l'un des lits est resté froid !

— La faute à l'alcool !

Gilles réalisait bien qu'il faisait un peu sa tête de lard pour le coup. Cette mauvaise foi n'était pas habituelle et il devrait bien admettre, tôt ou tard, que ce *moment d'égarement*, avec Ricardo, avait été un vrai bon moment. Bon moment, oui, mais qui compliquait davantage une situation déjà très tendue !

— Vous êtes tous le deux à baffer ! Bordel ! Il y a des choses plus importantes !

Jayden quitta la pièce, et claqua la porte des appartements.

Du coup, Gilles se retrouvait seul dans la chambre, et ne savait pas quoi faire.

Par la porte de la chambre, il voyait Ricardo, face à la baie, les bras croisés sur le torse, les jambes à peine écartées. En contre-jour, comme ça, ça aurait fait une magnifique photo pour les calendriers des pompiers martiniquais.

Merde ! Il n'a pas le droit d'être sexy ! C'est un sale gamin pourri gâté !

Et en même temps, Gilles n'était pas différent, avec sa saute d'humeur.

Il aurait voulu lâcher prise le premier, mais en faisant cela, il renforçait l'attitude de sale gosse de Ricardo, non ?

Il expira doucement l'air qu'il retenait dans sa poitrine suite au départ de Jayden.

Gilles se dirigea vers la baie et se glissa près de Ricardo.

L'homme prétendit ne pas le voir.

— Je suis désolé pour mon attitude, dit Gilles, presque dans un souffle. C'était indélicat de ma part et certainement encore plus en cette période de deuil.

Ricardo resta immobile pendant un moment, bataillant intérieurement pour savoir comment réagir.

Gilles le voyait trembler doucement. Voulant, par fierté, faire comme si de rien n'était. Et en même temps, il semblait prêt à fondre en larmes.

Gilles détourna les yeux vers la mer.

L'instant d'après, Ricardo se blottit contre lui, le fit pivoter et se serra contre sa poitrine. Il était secoué de sanglots.

Gilles referma les bras autour de lui, parce que c'était indiqué.

Ricardo était plus grand que lui et la position était forcément inconfortable pour le beau latino. Il était voûté, sur lui, et il l'agrippait de toutes ses forces, comme s'il craignait qu'il s'en aille.

— Elle me manque tellement, dit-il.

C'était une sale rosse !

— J'imagine que pour ceux qui la connaissaient…

— Sa famille, c'était tout pour elle. C'était elle la tête de la famille. Pas mon grand-père. Tout le monde a toujours cru que c'était lui, mais en vrai, c'était elle.

Gilles frissonna. Il n'était pas surpris. Cette femme avait un tempérament de général en campagne. Elle était dure, intransigeante, et le fait de savoir abattre de sang-froid des êtres humains témoignait que peut-être bien que oui, la tête de cette entreprise mafieuse, c'était elle.

Dans un univers machiste comme celui-là, il n'était pas étonnant que le couple Ramirez prétende que le pouvoir était détenu par son mari. Il était les bras, les ordres, la ligne de conduite, mais elle était la tête.

Rusée comme un renard. Gilles se souvenait de ce qui avait été dit. Le fait que le mari soit un repenti, cela venait d'elle.

Il y avait quelque chose à éclaircir de ce côté-là. Des détails le titillaient sans qu'il puisse mettre le doigt dessus.

Tout de même, attaquer l'île, avec un prix humain très élevé, tout cela pour faire venir Ricardo dessus. Et le mort, au final, ce n'était pas lui, c'était la « gentille grand-mère ».

Gilles remonta sa main droite le long du dos courbé de Ricardo et glissa ses doigts dans ses cheveux, pour soutenir sa tête, contre lui.

Ricardo commençait à réaliser que la position était physiquement inconfortable, alors, il se redressa et nicha son visage dans le creux du cou de Gilles.

Les larmes chaudes mouillaient de façon très désagréable sa peau, mais il pouvait endurer cela. Par moments, Ricardo ouvrait un œil, et ses cils le chatouillaient avant de refermer les yeux.

C'étaient des sensations curieuses. Il devait admettre qu'il ne connaissait pas cela. Un grand gaillard, viril comme Ricardo, qui masquait ses émotions pour ne pas être une « proie facile » pour ses détracteurs, le voir pleurer, ça surprenait.

Paul ne pleurait jamais. C'était arrivé, bien sûr, mais dans ce cas, il ne se blottissait pas contre lui. Et Gilles, lui-même, ne faisait pas autre chose.

— C'est toujours triste de perdre quelqu'un qu'on aime, reprit doucement Gilles, en caressant délicatement les cheveux noirs de cet homme. Et ici, cette perte s'est faite d'une façon tragique, c'est encore pire.

— Ils l'ont prise, ils l'ont tuée. Ils ne devaient pas s'en prendre à elle. Tout sera encore pire maintenant.

— Pire ?

— Je suis contraint à la venger. Mon oncle ne fera pas autre chose.

— Oh…

Il n'avait pas pensé à cela.

Et puis, la pièce tomba. C'était exactement ce qui était prévu.

— Je dois voir Jayden.

Ricardo se redressa, déposa un rapide baiser sur sa joue, sans outrepasser ses droits et se sépara de l'étreinte.

— Merci, murmura-t-il avant de se détourner et d'aller à la salle de bain.

Gilles fonça sur la porte d'entrée et l'ouvrit.

Deux gardes, surpris, dégainèrent leur arme.

— Un problème ? dit l'un d'eux.

— Non, mais je dois voir Jayden au plus vite.

— Je l'appelle.

L'homme actionna le micro de son oreillette et demanda à Jayden de

venir rapidement à « la galerie ».

La galerie ?

Oh, sans doute en référence aux tableaux de maîtres…

Une autre façon aussi, s'ils étaient entendus, de ne pas dire où précisément.

Quoique. Il ne devait pas avoir d'autres endroits du genre dans cette villa et pour une personne un minimum informée, l'endroit ne devait pas poser de doute.

Gilles retourna près de Ricardo, qui, entre temps, s'était assis sur le large sofa face à la grande baie. Sans en demander la permission, il s'installa contre lui et lui prit la main.

Je ne suis pas à une contradiction près…

Il regarda la main bronzée de Ricardo et sentait son regard sur lui. Gilles n'osait pas le regarder.

Sa main était molle, affaiblie par le chagrin et un peu moite. Mais ça, c'était peut-être parce qu'il avait essuyé ses larmes.

— Je suis paumé, Ricardo. Complètement paumé. Je ne sais pas ce que je dois faire. Mets-toi à ma place. Ma vie est chamboulée. J'ai perdu ce que je croyais être l'amour de ma vie d'une façon… cruelle, et pire, j'ai plongé à l'aveugle dans un cauchemar où la peur ne me quitte plus.

Oui, c'était ça, le sentiment qui l'habitait en permanence. La peur…

— Je ne parle même pas des morts… Dans mon monde, ça n'existe pas la mort. Pas comme ça en tout cas. Il y a des morts tragiques, des maladies, des accidents, mais c'est surtout de vieillesse que l'on meurt. Pas d'un coup de feu en pleine tête. Pas en jetant les gens dans un trou. On ne déterre pas les morts pour les démembrer et les exposer à un enfant. On ne torture pas. Je ne sais même pas pourquoi je te dis ça, tu dois le savoir, n'est-ce pas ?

— Je… je veux juste avoir quelque chose de normal. Normal pour vous tous. Ma normalité à moi, c'est tout ça.

Ricardo montra le paysage et la villa de son autre main.

— Ma normalité, ce sont les chiffres, les comptes, les exports, les profits, les arnaqueurs, et, oui, les assassins, poursuivit Ricardo. Ce n'est pas l'amour. L'amour, c'est dans les films, ça existe dans la vraie vie, mais je ne le rencontre que très rarement. Tu vois, mon monde, c'est l'opposé du tien. Et je n'en peux plus. Je voudrais une vie banale, sans relief, sans heurts, sans de constantes mises en garde, sans devoir regarder par-dessus mon épaule. Je voudrais pouvoir aimer. Pour… t'aimer.

— Je ne suis pas un lot de consolation. Je représente peut-être cette « vie normale » que tu cherches, mais je veux pouvoir être aimé pour moi, pas pour ce que je représente.

— Mais c'est exactement ça, Gilles, je suis tombé amoureux avant même de comprendre que tu avais effectivement une vie très ordinaire.

— Je ne sais pas comment je dois prendre cela.

— Je veux dire une vie normale. J'ai été séduit instantanément.

— Parce que je suis un Blanc.

— Et tu étais sale, amaigri, amoché, avec des yeux rouges de lapin sous amphétamines. Le fait que tu sois blanc, et beau, c'est un plus que je ne rejette pas, mais tu aurais été violet que cela n'aurait rien changé. En plus, je te rappelle que tu étais rouge de coups de soleil avec la peau pelée par endroits et des cloques sur les oreilles. C'était hilarant.

— Tu as le don pour faire des compliments, décidément.

Ricardo sourit.

— Oui, je suis un peu trop franc, je sais. Mais tout ça pour dire que j'ai eu le coup de foudre. Un coup de foudre qui aurait dû passer, mais qui n'a fait que s'installer et se renforcer. Et ça, c'était avant de te voir en vrai. Là, j'ai su que c'était toi.

— Pour quoi ? Un coup de queue d'une nuit ?

— Ce n'est pas une question de sexe. Même si les souvenirs de notre nuit me suivent encore. Je n'ai pas énormément d'expérience avec un homme. Et j'ai déjà connu des garçons très bons au lit, mais cela n'a rien à voir avec toi. Toi, tu es… c'était magique.

— Nous étions saouls.

— Alors nous devrions recommencer ? On saura si c'était l'alcool qui parlait.

— Bien essayé.

Gilles se fendit d'un sourire.

— Pourquoi moi, Ricardo ? Tu peux avoir n'importe quel garçon.

— Ce n'est pas le sexe qui m'intéresse. Enfin si, aussi. C'est la personne. Toi. Tu sais, Franca, c'était arrangé, mais je l'ai vraiment aimée. Après, ça a dégénéré, mais au début… nos enfants, elle les voulait. Et moi, j'en avais besoin, pour ma légitimité, mais je n'ai pas eu de mal à les faire. C'était passionné. Mais pas autant qu'avec toi. Je me sens tout… ramolli à l'intérieur quand je te regarde.

— Tes enfants, tu en parles comme de « choses », comme d'un « devoir conjugal ».

— Parce que c'était le cas. J'étais un père, mais il m'a fallu du temps pour devenir un papa.

Ça aussi c'était une chose interpelante… ses enfants… Il devrait en parler à Jayden.

— Je ne suis pas un substitut au bonheur, dit Gilles pour paraphraser ses propos précédents.

— Je sais… je sais, Gilles. Et je sais que je n'ai pas été tout à fait à la hauteur. J'ai pourtant tenté de te faire oublier toutes ces mauvaises histoires avec ma *garden-party*.

— Et j'ai été impressionné et heureux, je crois, d'y avoir participé. Mais il ne faut pas m'acheter avec des verroteries. Je veux dire que tout ton fric, je m'en fiche. J'aime cette maison, j'aime cet endroit, mais je peux vivre dans un deux-pièces comme je l'ai fait avant de rencontrer Paul. Je n'ai pas besoin que l'on m'en mette plein la vue avec du pognon. Au contraire, ça me… dégoûte. Je suis peut-être cash en disant cela. Mais je n'ai pas vécu dans l'opulence et ces codes ne sont pas les miens. Je me sens mal à l'aise.

— À la soirée, je t'ai dit que j'avais fait cela pour toi, pour te montrer ce que tu pourrais avoir, mais je t'ai dit aussi que je pouvais renoncer à tout cela.

— Tu le crois peut-être, Ricardo, mais non. Tu ne pourrais pas. Tu ne pourrais pas vivre avec cinquante euros pour toute la semaine. Tu ne pourrais pas renoncer à ça.

Et cette fois, c'est Gilles qui embrassa le paysage d'un mouvement de bras.

— Tu as été élevé dans le luxe. Tant mieux pour toi. Mais supposer que tu peux tout lâcher, c'est un mythe. Une illusion que tu voudrais croire. Tu ne peux pas. Pas tant pour le fric que pour le statut. Chuter de statut social, c'est une épreuve à la limite du surmontable.

— Quand c'est accidentel, oui, je veux bien croire, dit doucement Ricardo avec une voix teintée de doutes. Mais si c'est un souhait ? Si je le fais par amour ?

— Tu en viendrais à me le reprocher. Non, Ricardo, ne change pas pour moi ni pour personne. Soit quelqu'un t'aimera pour qui tu es, soit il n'aura pas sa place à tes côtés. Et l'inverse est vrai aussi, tu devras aimer l'autre pour qui il est, pas pour qui tu voudrais qu'il soit.

— Je ne veux pas que tu changes.

— Mais tu le fais, inconsciemment. Ces beaux vêtements… ils sont magnifiques, mais ce n'est pas moi. Je comprends qu'il a fallu faire dans l'urgence et je n'en veux à personne. Mais peut-être qu'il faut me laisser une vraie place.

— Je suis un peu interventionniste. Je l'admets.

Gilles éclata de rire.

Un peu ?

Ricardo sembla comprendre son rire et il rit aussi, avant de se coucher sur son épaule.

— J'ai tellement envie de t'avoir à mes côtés.

— Laisse-moi le temps de panser mes plaies. C'est tout ce que je demande avant de pouvoir commencer à y réfléchir. Et plus de pétarades dans tous les sens et de meurtres et de coups foireux.

La main de Ricardo serra très fort la sienne.

— Je t'aime, Gilles. Je t'aime tellement. Si tu savais comme j'ai mal au cœur de ne pas sentir ton amour en retour.

Gilles se tourna et Ricardo releva le visage vers lui.

Il avait les yeux humides. Ses iris, presque noirs, le fixaient avec une détresse terriblement touchante.

Il était sincère et, pour la première fois, Gilles crut à son amour. Un véritable amour.

Il était beau dans cette faiblesse affichée. Livré à lui, osant se dévoiler. Beau ? Non. Magnifique.

Alors Gilles déposa un baiser sur ses lèvres et Ricardo trembla.

La porte s'ouvrit comme si on la défonçait et Jayden apparut, le visage rouge.

Il stoppa net, cherchant à comprendre.

Il les avait quittés, en furie, à cause de leur attitude, et il les retrouvait enlacés et s'embrassant comme des tourtereaux au printemps.

Le visage de Jayden s'apaisa instantanément. Il semblait prêt à faire une remarque, et très justifiée, quant à la volatilité de leurs humeurs. Il y a des gens dont les expressions faciales sont transparentes, par moments.

— Tu voulais me voir ?

Gilles se leva, car il n'était pas pratique de se retourner pour lui parler.

Ricardo se leva également et les invita à aller au bar, où des tabourets permettaient de s'installer à trois. Ricardo passa de l'autre côté du comptoir et ouvrit une armoire sous le rebord, d'où il sortit trois verres à whisky pendant que Jayden et Gilles s'installaient.

— Il m'est venu un truc auquel vous avez certainement pensé. Deux choses en réalité.

— Dis toujours, répondit Jayden.

— C'est en rapport avec la mort de Rosa.

Gilles jeta un coup d'œil rapide à Ricardo, hésitant à parler devant lui, car cela allait remuer la douleur.

— Je t'écoute.

— Je me suis demandé si Ricardo était vraiment la cible. Il aurait pu être abattu. Lorsque je l'ai sauvé cette première fois, le tireur d'élite aurait eu le temps de le tuer. Le fait que je me jette sur lui, et me chope le tir, ce n'est peut-être pas un hasard. Moi, je pouvais mourir, je ne compte pas pour ces gens et cela aurait laissé entendre que c'était un tir raté, que la cible était bien Ricardo. Comme je l'ai dit, le tireur aurait déjà eu le temps de le tuer. Il devait être dans la ligne de mire depuis qu'il était sorti sur la terrasse.

Il fit une courte pause pour voir comment ses mots étaient reçus, mais il ne vit rien dans les expressions de Jayden qui puisse l'éclairer sur ce qu'il en pensait.

— Ensuite, reprit-il. Il y a Rosa. Tout porte à croire que sa mort était juste « une opportunité ». Désolé de le dire comme ça. Mais c'est pareil avec Ricardo, les opportunités, et exactement les mêmes, s'étaient déjà offertes. Je l'ai trouvé, seul, sans gardes, sur sa terrasse en train de bronzer. Par hasard, c'est vrai, mais j'imagine que des tueurs ayant déjà payé un prix aussi élevé pour envahir l'île doivent être capables de sauter sur une occasion comme celle-là. Or, jusqu'à preuve du contraire, Ricardo est encore bel et bien là.

Rosa, en revanche… Bref, je pense que c'était elle la cible, depuis le début. *Ils* sont informés et ils devaient savoir qu'elle débarquerait pour s'en mêler ou pour gérer le gâchis. Je pense qu'ils l'ont sortie de sa zone de protection en l'amenant ici. C'était un coup monté, un leurre. Bien sûr, ce qui questionne, c'est de savoir pourquoi ne pas la liquider chez elle et la faire venir ici. Je n'ai pas toutes les réponses.

Les yeux de Gilles oscillaient entre ceux de Ricardo, à nouveau trempé de douleur, et ceux de Jayden, devenus durs comme de la pierre.

— Et il y a encore une chose… poursuivit Gilles. Les enfants… Comment imaginer qu'ils soient en sécurité ? J'ai du mal à imaginer qu'ils ne soient pas un moyen de pression contre Ricardo. Sont-ils si bien protégés que cela ?

— Ils sont protégés, répondit simplement Jayden.

Ricardo, lui, était devenu livide.

— Mais pas tant que ça, ajouta Ricardo. Jayden, mes enfants…

— Vous avez pris pour acquis que c'était Franca qui était derrière tout cela, ajouta Gilles. Tablant sur le fait qu'elle ne toucherait pas à ses propres enfants. Elle a peut-être joué un rôle dont elle ne soupçonnait pas l'ampleur. Elle a peut-être donné des informations, ou que sais-je, mais mon avis externe, c'est qu'elle n'y est pour rien. Si les enfants n'ont pas été touchés, c'est parce que la cible n'est pas Ricardo. Pas directement en tout cas. À terme, peut-être, ceci servira à faire pression sur lui. Mais pas dans l'immédiat. Et, j'ose à peine le dire, car la réponse est évidente, mais Rosa avait-elle des ennemis ? Je ne parle pas de vagues rivalités, je parle de véritables ennemis.

Ricardo et Jayden se regardèrent un très court instant, mais assez pour que Gilles comprenne que oui, elle en avait, et ils en savaient bien plus qu'ils le disaient.

— Gilles, dit Ricardo. Il y a quelque chose que…

— Tais-toi, Ricardo, coupa Jayden. Il n'a pas à savoir.

— Si, justement.

— Ce n'est pas à nous de le dire. Le moment viendra.

— Faites comme si je n'étais pas là ! coupa Gilles.

Jayden s'approcha.

— Retiens juste que tu n'as peut-être pas tort. C'est une impression que j'ai aussi, mais personne ne semble d'accord avec moi parce que les attaques sur l'île ont été très nombreuses et ciblées sur Ricardo et ce qui gravite autour de lui, son cousin et sa femme, les concierges, par exemple.

— Ou pas, reprit Gilles, sachant qu'on ne répondrait pas en toute franchise à ses questionnements. Les occasions de se débarrasser de Ricardo n'ont pas manqué. Et si nous considérons ces deux gardes que j'ai repérés, ils auraient pu lui régler son compte facilement, et depuis longtemps. Sauf qu'ils ne l'ont pas fait et s'en sont pris à Rosa qu'ils accompagnaient déjà avant d'arriver ici.

— Oui, c'étaient des gardes de Rosa, et, oui, ils auraient pu faire cela n'importe quand, avant.

— Ou alors… Ils ne sont pas les tueurs.

— Tu viens d'expliquer la façon avec laquelle ils avaient pu simuler qu'elle était toujours dans sa chambre.

— Simuler sa présence, ce n'est pas la tuer. Il y a de fortes présomptions, mais nous pourrions avoir un autre assassin, et ces deux gardes l'ont couvert, ou ils ont eu l'instruction de le faire.

Jayden hochait la tête et Ricardo semblait perdu.

— Il y a aussi le problème des enfants, reprit Gilles. À moins que là aussi, il me manque des informations ? En tout cas, si je croise cela avec la mort de Rosa, j'en conclus que si la mort de Rosa Ramirez était un moyen de pression sur Ricardo, peut-être même l'exécution d'une menace parce qu'il ne réagissait pas à un chantage, alors ils s'en seraient pris à des proies plus faciles, moins risquées et ayant plus d'effets sur lui. Encore plus d'effet, disons.

— Je n'ai pas reçu ce type de menace et l'on ne me fait pas chanter. Mais cela aurait pu être un avertissement, n'est-ce pas, Jayden ? demanda Ricardo. Et la prochaine fois, ce sera mes gosses ?

— J'aimerais croire que les truands ne touchent pas à des enfants, continua Gilles, vu l'absence de réponse du chef des gardes. Après ce que j'ai vu ici, je sais que rien ne les arrêtera s'ils ont une idée derrière la tête.

Ricardo reprit son service là où il s'était arrêté.

Mais au lieu de whisky, comme Gilles l'avait supposé, ce fut un rhum qu'il servit.

Jayden lui fit signe de ne pas forcer la dose de son verre.

Puis, une fois la bouteille rangée, Ricardo prit un des verres, attendit que les deux autres aient le leur, trinqua et fit cul sec.

Gilles aussi.

Il n'aurait pas dû et s'étouffa.

Et malgré les paroles qu'ils venaient d'échanger, pendant un instant, ils

oublièrent tout et rirent.

Jayden était reparti, soucieux.

Gilles savait que ses paroles l'avaient perturbé. Ricardo, lui, était dans cet état de choc qui l'empêchait de réfléchir aux conséquences, quelles qu'elles soient, de cette véritable hécatombe.

L'homme s'approcha de lui, le prit par la main, n'osant pas le regarder et il l'entraîna vers le sofa qu'ils occupaient plus tôt.

Gilles se laissa guider. Il se doutait où tout ceci les mènerait. Et il était mort de trouille. Mais peut-être était-il temps de lâcher prise. De voir où cela les mènerait. Peut-être avait-il besoin de cette distraction. Ou peut-être était-il temps d'accepter de prendre un risque.

Le risque d'aimer, à nouveau. Même si c'était très tôt après la mort de son couple dont il n'avait jamais vraiment pris le temps de faire le deuil.

Il avait accepté que c'était fini. Ça, oui. La trahison avait un goût trop amer pour laisser à l'espoir la possibilité d'embrouiller ses esprits comme ils l'avaient fait aux débuts de cette nouvelle vie.

— Je voudrais être plus vieux d'un an, dit simplement Ricardo. Être sorti de tout cela.

— Pourquoi ?

— Pour ne plus devoir me soucier.

— Il y aura toujours quelque chose, Ricardo. Toujours. Et vouloir être plus vieux, échapper aux épreuves, c'est aussi prendre un raccourci dangereux. Ceci nous construit. Crois-le ou non, mais même ces horribles épreuves sont importantes, car elles mettent en perspective le bon que nous pouvons en retirer. Je veux dire, que si l'on n'a pas connu le malheur, comment reconnaître le bonheur ?

— Ai-je une chance pour que tu m'aimes un jour ?

Gilles soupira.

— Je crois. J'espère. Je dois admettre que je ne suis pas indifférent. Mais ne t'emballe pas, ce n'est pas encore de l'amour que je ressens, c'est beaucoup trop rapide pour moi.

— Du désir ?

— Oui. Ça, je dois l'admettre.

— Plus que pour le beau cul de Jayden ?

— Rien n'égalera jamais le cul de Jayden.

Ils rirent.

Puis Ricardo se pencha vers Gilles et doucement, il chercha ses lèvres.

— Venez dans mes bras, Gilles Duprieux. J'ai besoin de vous étreindre.

— D'ordinaire, c'est moi qui câline… Je n'ai pas l'habitude d'être pris dans les bras.

— Paul ?

— Paul n'était pas ce genre de « mec câlin ». Il était sensible, bien sûr, mais il gardait un peu de distance et quand il n'allait pas bien, il venait dans mes bras.

— S'il ne comprenait pas ton chagrin, quand tu en avais, c'est un idiot.

— Ne parlons pas de lui si tu veux bien. Ça fait encore mal.

— Bien sûr. Et maintenant, c'est moi l'idiot.

Gilles rit, avec mélancolie.

Sa vie d'avant était une chose, mais il était certain aujourd'hui que ce n'était pas ce que Paul et lui étaient vraiment. Paul serait plus heureux avec un homme comme ce connard d'Alejandro. Froid et distant et peut-être amoureux de lui, mais sans grande chaleur. Oui, Paul avait peut-être besoin de ça.

De ça et de son énorme queue !

Il était évident qu'aimer Ricardo serait tout autre chose. L'homme ne semblait pas avoir peur d'afficher, avec lui, ses émotions, sa détresse, ses faiblesses, ses besoins.

Gilles expira tout l'air qu'il avait dans sa poitrine et se coucha sur Ricardo, mais au lieu de viser son épaule, il se coucha, sur le dos et posa sa tête sur ses cuisses, le regardant d'en bas.

Ricardo souriait. Ses cheveux noirs bouclaient et ses joues, non rasées depuis la mort de Rosa, étaient visiblement garnies d'un poil inhabituellement fin. Il leva une main, caressa la joue et confirma la douceur de sa barbe.

Elle était moins drue et dense que celle de ses gardes. Mais qu'est-ce que ça lui allait bien !

Gilles se poussa un peu en arrière, pour mieux placer ses jambes sur l'accoudoir et Ricardo glissa son bras gauche sous sa nuque et déposa le droit sur son ventre.

Une illusion de détente, assurément. Mais tout est bon à prendre, non ?

C'est un peu comme « le repos du guerrier » où tout ce qui est pris est

pris.

— Je t'aime, mon beau Parisien.

Gilles étouffa un sanglot soudain. Il aurait tellement voulu pouvoir lui répondre la même chose.

Ricardo sentit sa détresse, se pencha, embrassa ses lèvres un long moment.

Des larmes coulaient de ses joues vers les siennes et c'était un moment particulièrement puissant.

Non, Ricardo ne serait jamais un « coup d'un soir ». Ce n'était pas ce qu'il était, pas avec lui, en tout cas.

— Faisons l'amour, murmura Gilles. J'en ai besoin. Et j'en ai envie.

Le baiser de Ricardo s'appuya fortement pendant qu'il tentait de contrôler ses émotions, puis, sans crier gare, il glissa son bras droit sous ses genoux et il se releva en le portant.

Gilles n'était peut-être pas très lourd, mais tout de même, il n'était pas un poids plume non plus et la performance les fit rire.

Bien sûr, Ricardo dut le libérer au bout de quelques pas, car il avait sans doute surestimé ses capacités. Le garçon lui reprit la main et l'entraîna dans la chambre, qu'il verrouilla sans doute par habitude.

Ricardo, malgré son empressement, prit son temps pour déshabiller Gilles.

Il ne quittait ses yeux que quand il le fallait bien.

Et lorsqu'il s'accroupit, pour descendre pantalons et sous-vêtements, Ricardo posa un instant sa joue contre le bas-ventre de Gilles et respira sa peau, son pubis tout en empaumant ses fesses.

— J'ai tellement envie de toi… dit-il dans un souffle.

— Pas trop vite, je t'en prie. Prenons le temps…

Ils s'allongèrent, nus, sur le lit et Gilles se coucha dans son bras.

Sa peau était douce, ses muscles fermes étaient lisses et hormis cette jolie touffe de poils tendres au centre de sa poitrine, le haut de son corps était glabre.

La main de Gilles glissait sur cette peau mate, ambrée, si belle qu'on aurait dit qu'elle avait été retouchée et lissée sur Photoshop.

Ses doigts glissèrent sur ce ventre ferme, frôlèrent son nombril, ce qui fit tressaillir Ricardo.

Point faible… c'est bon à savoir.

Gilles sourit.

Il aurait voulu se coucher sur lui, l'embrasser, le respirer, mais il savait que s'il laissait la passion l'envahir, tout serait fini avant le quart d'heure.

Il inspira, néanmoins, et pivota la tête pour respirer son épaule. Son aisselle, musquée, sentait l'homme et c'était enivrant.

Déjà, son érection faisait mal et il devait absolument se calmer.

Était-ce la nouveauté qui l'excitait comme ça ? Il ne lui semblait pas que Paul sentait si bon. Ni même qu'il l'excitait autant, même au début de leur relation.

Il ne s'était jamais plaint des bras de Paul. C'était un bon amant. Ici, il y avait quelque chose en plus. Peut-être le sentiment de braver l'interdit ?

Il était adulte, rien de tout ceci n'était interdit. Alors quoi ?

Il laissa son nez fouiller les poils doux de ses dessous de bras. Mince. Aurait-il pu imaginer que cela puisse être si excitant ? Le parfum était enivrant et réveillait en lui des instincts primaires et lui montait à la tête plus sûrement qu'un bon whisky.

Il se recoucha, pour ne pas céder à cette exaltation et laissa sa main découvrir les poils qui descendaient de son nombril jusqu'à son pubis. Ils étaient moins doux et souples que ceux de sa poitrine. Comme s'ils appartenaient à un autre homme. C'était assez curieux, ces deux textures différentes à quelques centimètres l'une de l'autre.

Bien sûr, il ne pouvait manquer de frôler son magnifique sexe et s'émerveilla de l'équilibre qu'il avait. Il le saisit, le redressa pour pouvoir mieux l'observer.

Qu'il avait hâte qu'ils fassent l'amour !

Puis, Gilles réalisa qu'ils faisaient déjà l'amour.

Non, ce n'était pas un plan cul. Ce n'était pas un coup d'un soir. Une séance de sexe rapide. Ils faisaient vraiment l'amour. Et ça, ça changeait tout.

Ricardo tourna ses lèvres vers les siennes, et ils s'embrassèrent tendrement.

La nuit était tombée. Ils étaient revenus nus, tous les deux, devant cette baie vitrée, avec un paysage qu'une pleine lune magnifiait.

Reste ici, toujours…

Gilles avait rejoint Ricardo, s'étonnant de s'éveiller seul dans le lit.

Il avait rapidement vu sa silhouette près de la fenêtre. La lumière nocturne et particulière réfléchissait sur le côté de son corps, dessinant ses muscles et ses formes comme un artiste qui esquisse ses modèles. Cet homme était si beau. Et si tendre au lit. Tendre, et passionné tout à la fois, car il n'y avait aucune indolence dans sa manière de faire l'amour.

Une fois, deux fois, trois fois, ils avaient fait l'amour, changeant les rôles, les positions, mais toujours avec une passion que Gilles découvrait.

Le voyant là, seul, devant cette fenêtre, Gilles avait craint, un instant, qu'il l'avait déçu. Il avait hésité avant de s'approcher et avait fait assez de bruit en se déplaçant pour ne pas le faire sursauter.

Néanmoins, quand il avait posé ses mains autour de lui, Ricardo avait tressailli et son visage s'était tourné au maximum pour chercher ses lèvres. Et Gilles l'avait embrassé.

Il était rassuré à présent. Ricardo ne le fuyait pas.

Ils s'étaient étreints un long moment, puis, main dans la main, ils regardaient ce paysage, sans un mot.

— Je ne sais pas si je survivrai sans toi, dit finalement le garçon. Je suis vraiment amoureux et je n'ai jamais fait aussi bien l'amour de toute ma vie qu'avec toi.

Gilles posa sa tête contre son épaule.

Le pire, c'était qu'il avait envie de dire « je t'aime ». Malgré toutes ses réticences, ses appréhensions, ses rejets parfaitement justifiés pour ce que Ricardo était et ce qu'il représentait.

Oui, il était plus que probable qu'il était, lui aussi, en train de tomber pour le bel étalon latino.

— Je ne peux pas dire ce que j'ai envie de dire, Ricardo. Mais ceci, je peux le dire… Moi non plus je n'ai jamais fait l'amour de façon aussi passionnée qu'avec toi.

Voilà, c'était dit.

Ricardo serra sa main si fort, que cela faisait mal et il se mit à sangloter.

— Je deviens une chiffe molle, ma parole.

— Et tant mieux. Je te préfère sensible que quand tu joues au dur. Et tant que j'y suis, je déteste quand tu fais « ta star » en arrivant toujours le dernier !

Ricardo éclata d'un rire doux, transformant ses larmes en fou rire.

— C'est la position qui veut ça.

— C'est stupide.

— Je sais. J'ai été éduqué comme ça.

— Gardons cela pour les réceptions, alors ?

— Cela veut-il dire que tu seras là pour la prochaine ?

— Peut-être bien que oui, si nous ne nous faisons pas tuer avant.

Gilles frissonna à ses propres paroles.

— Tu grelottes, il fait froid.

— Quelle idée, aussi, de mettre ton air conditionné à moins dix degrés !

— C'est pour les bestioles, tu le sais. Elles préfèrent la chaleur et fuient le froid.

Gilles le savait, depuis peu, mais c'était quand même surprenant.

— Retournons au lit, dit-il, se dégageant doucement de l'épaule de Ricardo.

— Non, installons-nous ici, je vais chercher une couverture. J'aime regarder la mer éclairée par la lune, ça m'apaise.

Et ils firent juste cela. Se vautrer dans le sofa, couvert d'une fine couverture, blottis dans les bras l'un de l'autre.

Ils ne dormirent pas, mais c'était sans doute la plus belle nuit que Gilles ait jamais passée.

Il avait su lâcher prise. Pas par dépit, pas pour fuir Paul.

Parce qu'il en avait envie, parce qu'il désirait Ricardo malgré ses énormes maladresses.

Le garçon devait apprendre à laisser de la place aux autres, c'était un fait. Quand on a été éduqué comme un petit roi, toujours au centre de tout, avec les autres que l'on pliait à ses volontés, il y avait forcément de petits couacs relationnels.

Gilles était conscient qu'il s'était engagé sur une voie dangereuse, difficile et pas seulement à cause du contexte particulier du moment, mais surtout parce que Ricardo n'était sans doute pas aussi prêt qu'il le croyait à partager une relation.

Peut-être qu'une des raisons pour lesquelles cela n'avait pas marché avec Franca, c'était ça.

La jeune femme demandait beaucoup d'attention, à tort ou à raison, là n'était pas le propos, et lui, il n'avait pas compris cela et avait laissé le couple refroidir.

Ils s'étaient aimés. Ricardo l'avait dit.

— Je ne veux pas finir comme Franca, dit doucement Gilles, couché en travers de Ricardo. Je ne veux pas qu'à cause de qui nous étions, nous ne puissions pas évoluer ensemble.

— Je ne comprends pas.

— Tu m'as dit que tu l'aimais.

— Et c'est la vérité.

— Mais vous avez pris de la distance.

— Elle voulait juste l'argent et la gloire.

— Peut-être. Mais peut-être aussi qu'elle s'ennuyait parce que tu étais distant, par nature ?

Ricardo resta silencieux, puis soupira.

— Je ne sais pas. Mais ce que je sais, c'est que dans un couple, quand ça ne va pas, c'est forcément toujours à cause des deux. On évolue sur des chemins différents, et l'on finit par s'envoyer des noms d'oiseaux à la figure, convaincu d'avoir raison.

— Je sais que quand on écoute les deux parties, elles ont des arguments plausibles pour se dédouaner. Mais je ne veux pas cela. Si l'on doit finir ensemble, Ricardo, c'est la notion de « ensemble » qui doit primer. Pas toi et moi. Nous. Tu comprends ?

— Si l'on doit finir ensemble… cela veut dire que j'ai un peu d'espoir pour que tu m'aimes ?

— Dès que j'aurai accepté mon passé, dès que j'aurai accepté cet avenir, alors je te promets que je ne lutterai plus contre mes envies.

— Tes envies… tu m'aimes donc, mais tu ne penses pas que ce soit légitime… Je respecterai cela. Parce que je t'aime et que je sais qu'il te faut du temps.

Ricardo le serra très fort dans ses bras.

Dehors, les premières lueurs du jour se devinaient.

Gilles se sentait complètement tranquillisé. Comme si tout cela n'avait été qu'un cauchemar, dans un monde parallèle.

Il attrapa l'une des mains de Ricardo, y déposa un baiser et la serra contre lui.

Et voilà que ce parrain de la mafia se remit à pleurer doucement, tentant encore de masquer ses sanglots sans y parvenir.

Gilles sourit.

L'espoir renaissait en lui.

Tout avait changé en une seule nuit.

Tout.

D'une part, c'était comme si tout le monde savait qu'ils avaient vraiment couché ensemble. Pas juste une petite aventure folle comme celle du soir de la garden-party où ils étaient tellement saouls que cela ne comptait pas vraiment.

Jayden n'aurait rien dit à ses collègues de leur nuit, cela semblait clair, mais les gardes en faction devant les appartements avaient sans doute cafté.

Cela semblait peu déontologique qu'ils communiquent entre eux sur un sujet si sensible, mais c'étaient des êtres humains comme tout le monde et les ragots concernant leur boss, forcément, ils devaient en parler.

D'autre part, peut-être le responsable était involontairement Ricardo lui-même, car il était d'une humeur qui contrastait avec celle de la découverte de la mort de Rosa. Il était guilleret, puis se rappelait son chagrin, pleurait moyennement discrètement, puis repartait de plus belle comme un jeune homme qui venait de perdre sa virginité. Il était touchant, extatique, et complimentait tout le monde autour de lui bien au-delà de ses habitudes.

Enfin, l'attitude de tout le monde vis-à-vis de Gilles avait changé. Il n'était plus un « invité », il était le patron. Enfin pas le patron exactement, mais son « conjoint », ce qui était très proche.

Une déférence par-ci, une déférence par-là… Passé l'instant de surprise, Gilles avait pu mesurer que c'était une chose qu'il n'appréciait pas. Sauf, sans doute, qu'il était plus « confortable » dans la maison. On le voyait moins comme « quelque chose dans les pieds dont on ne savait pas trop quoi faire ».

Il n'avait rien demandé à personne, et certainement pas à ces gens. Peut-être, le temps aiderait à trouver un certain équilibre.

Dinah flairait ses vêtements comme s'il était allé chez des voisins qui avaient un chien ou un chat. Le plus amusant, c'était Diego. Il avait retrouvé son sourire dès l'instant où il l'avait vu.

Le garçon ne le lâchait plus. Pas qu'il ait été distant, mais là, on aurait

dit qu'il était soulagé. Avait-il anticipé cette relation avec Ricardo ? Avait-il entendu des choses depuis un moment déjà ?

Peut-être bien, en fait.

Le petit-déjeuner, bien trop copieux, en tête-à-tête avec Ricardo, avait été un prolongement de leur nuit. Ils étaient « seuls » en lieu et place de la ribambelle habituelle, malgré la présence de deux gardes dans la salle à manger.

Encore une fois, comme si l'ordre avait été donné pour qu'on leur fiche la paix.

Ensuite, ils étaient allés nager, nus, ce qui faisait longtemps. Et là, d'autres gardes s'étaient joints.

Jayden avait disparu.

D'après Diego, il était sur la vedette de la police, pour dire au revoir aux forces de l'ordre avant qu'elle ne quitte le quai et rentre à son port. Cette absence semblait durer trop longtemps, peut-être y avait-il des développements dans leur « affaire » ?

Bref, l'activité ici était à la fois tout à fait normale, et complètement différente et Gilles ne savait plus comment se positionner ni quoi faire.

— Je vais devoir m'isoler dans mes bureaux, mon am… Gilles, dit Ricardo. Je dois organiser les funérailles. Je sais déjà par Richard que l'on ne pourra pas les faire tant que le médecin légiste n'aura pas donné son feu vert. Cela va être compliqué, mais je suis sûr que tu comprends.

Oui, il comprenait que cela allait être un moment pénible, et cela allait durer quelques jours encore.

— Je vais devoir faire venir la famille, dit Ricardo.

— Tu vas organiser cela ici ? Ou sur le continent ?

— Maman, papa et grand-père sont enterrés ici. Alors grand-mère le sera aussi.

— Oh.

— Cela t'inquiète ?

— Ce qui m'inquiète, c'est de voir du monde. Et je suppose que je reverrai Alejandro et mon ancien boss.

— Cela me semble évident. Mais si tu veux… je peux te déplacer ?

— Hors de question ! Pardon. Je voulais dire que je ne vais pas me défiler. Paul va revenir alors ?

— C'est toi qui vois, mais s'il est le compagnon d'Alejandro… cela me

semble indiqué, non ?

— Qui d'autre sera là ? La même clique que l'autre fois ?

— Certains, oui, forcément. Les ambassadeurs, les gens importants qu'elle connaissait…

— Et Franca ?

Ricardo soupira.

— Je pense que je n'y échapperai pas.

— Jayden va à nouveau avoir des cheveux blancs.

— Non, ce sera plus intime et je pense que nous ferons cela en petit comité, personne n'aura à circuler.

— Mais la sécurité… si elle est compromise, il faut peut-être changer l'équipe, non ? L'ennemi saura, d'une façon ou d'une autre, que la cérémonie aura lieu ici, comme les autres fois. En plus, si toute la famille est là, il y a un coup à jouer… Oh mon Dieu, et si c'était ça le but ? Éradiquer les Ramirez au grand complet !

Ricardo fronça les sourcils.

Et cela semblait très logique ! Pour Gilles, c'était même très futé. En fait, tout avait mené à ceci en une suite très logique d'opérations.

Le plan n'avait même pas à être millimétré, avec des variables qui pouvaient tout foutre en l'air. Non. Même avec cette façon grossière dont les envahisseurs du début avaient tenté de prendre l'île, le résultat ne pouvait être qu'une seule chose, et c'était la venue de Ricardo, puis celle de Rosa.

Tout s'enchaînait tellement logiquement et de façon « naturelle ». Les envahisseurs, des morts pour faire réagir Ricardo, des prisonniers, Rosa qui les a abattus, et qui, du coup, est restée sur l'île. Elle mourait à son tour de façon sordide, et toute la famille allait rappliquer pour les funérailles.

Et puis boum. Plus de Ramirez.

— Tu es muet tout d'un coup, dit Ricardo d'une voix tremblante.

— Je réfléchis. Il faut que Jayden revienne. Je dois lui dire qu'il ne faut pas organiser les funérailles ici. Ou, en tout cas, ne pas rassembler tout le monde !

— C'est impossible, Gilles. Personne ne voudra être tenu à l'écart.

— C'est un piège ! Ricardo, c'est un piège machiavélique ! Ça empeste l'embrouille à cent kilomètres ! Crois-moi, je connais ces trucs-là !

— Oui, je sais, tu es *enquêteur*.

— Tu te moques. Mais ce n'est pas faux, en un sens. Je te l'ai déjà

expliqué.

— Et je sais que tu es bon pour dénicher les coups tordus, même Alejandro me l'a dit, c'est tout dire. J'appelle Jayden. Mais je pense que tu vas trop loin.

Jayden était livide. Puis rouge. Puis à nouveau livide.

— Je crois que je dois rappeler Richard, dit le chef des gardes. Autant j'aimerais te démontrer que tu te trompes, autant, j'en suis incapable, parce que cela se tient. Nous nous sommes fait avoir jusqu'à l'os. Et maintenant, Rosa est morte.

Jayden avait l'air d'avoir encaissé la mort de Rosa, il parvenait à le dire sans cette inflexion triste dans la voix, comme s'il avait déjà fait son deuil, ou qu'il était capable de prendre assez de distance pour ne pas se laisser distraire.

— Et tous les autres, ajouta Gilles. Il y a eu trop de morts, et pas seulement les parents de Diego.

Jayden opina du chef, mais c'était un geste convenu, presque automatique, et cela énerva Gilles.

Parce qu'ici comme ailleurs, même dans la mort, les gens n'étaient pas égaux.

On parlera de ce « ministre » tué dans un attentat à la voiture piégée et c'est tout juste si l'on dira qu'il y avait aussi le chauffeur et deux gardes du corps qui ont péri en même temps, comme si leur vie de petites gens ne comptait pas.

Rosa était morte, et sans doute était-elle une « célébrité locale », mais les parents de Diego ne valaient pas moins qu'elle. Il pouvait comprendre que la mort des envahisseurs ne les affectait pas, par esprit de « justice », mais c'était faux. Personne n'avait à mourir.

— Quelle que soit la formule que vous choisirez pour ces funérailles, soyez le moins prévisible possible, reprit Gilles. C'est tout ce que j'ai à dire.

Jayden acquiesçait machinalement tandis que Ricardo gardait les sourcils froncés.

Diable qu'il était beau, même dans le tourment de ses pensées.

Comme Ricardo et Jayden avaient ces funérailles à organiser, Gilles prit congé d'eux, et s'installa un instant sur un transat, près de la piscine. Réellement, il n'en avait pas envie.

Dinah était près de lui. Elle haletait dans cette chaleur, et il se pencha

pour la caresser, ce qui la stimula et elle se mit à vouloir lui lécher le visage.

Tant d'énergie, par une chaleur pareille !

— Je sais ce qu'on va faire, ma belle, on va grimper jusqu'au sommet, il fera moins chaud et on sera loin de ce tohu-bohu déprimant. Ça te va ?

Elle frétilla de la queue comme si elle pouvait comprendre.

— Va chercher Diego, ça l'occupera aussi !

Elle avait reconnu « Diego » et « va chercher », visiblement car elle le chercha du regard, puis elle détala.

Gilles se redressa, et alla jusqu'aux cuisines.

Quatre gardes, Diego, Dinah et deux autres chiens se joindraient à eux. Gilles terminait à peine de se barder de crème solaire quand Jayden apparut devant lui.

— Revenez dans quatre heures au plus tard, dit-il simplement.

— J'ai cru que tu venais nous empêcher de sortir. J'ai essayé de filer en douce.

L'homme se fendit d'un sourire.

— Tu crois peut-être que je n'ai pas été averti dans la minute de ton projet ?

— Bien sûr que non. Mais parfois, c'est agréable de prétendre qu'on est encore aux commandes de sa propre vie.

— Bonne promenade, ça fera du bien au petit. Il ne fait que travailler, quand ce n'est pas pour ses cours, c'est pour la maison, il doit aussi se détendre.

Diego se tourna et fit un grand sourire.

— Je n'aime pas me balader seul, dit le gamin. Sinon, je le ferais plus souvent !

— Je n'en doute pas. Mais pas d'imprudences, hein ?

Et les voilà partis.

Contrairement à Diego, Gilles, lui, aurait préféré partir tout seul. Comme la solitude était impossible, vu que des gardes le suivraient, il avait demandé à Diego de venir, au moins, il pourrait causer un peu.

Et puis, il aimait passer du temps avec ce garçon. C'était un peu comme s'il revisitait sa propre adolescence. Et c'était peut-être vraiment cela. Le garçon l'inspirait et dire qu'il ne faisait pas de projection de ce qu'il aurait voulu faire à cet âge aurait été mentir. Il était libre, très autonome, entreprenant, mature pour un gamin de quinze ans, et l'on sentait la richesse et

la gentillesse de son âme.

Gilles se sentait investi d'une mission presque paternelle. Pas comme un substitut de père, exactement. Il ne savait pas où il se situait, mais une chose était certaine : il ne voulait pas que le garçon soit happé par le milieu mafieux vers lequel il se dirigeait tout droit si personne ne l'en déviait.

Tout l'y poussait. La famille, l'environnement, les fréquentations. Si Gilles parvenait à le sortir de là, alors il pourrait dire qu'il avait réussi une chose importante dans sa vie. Il méritait tellement plus que de devenir un gangster, quand bien même ses études l'élèveraient vers d'autres sphères. Les gangsters en col blanc, c'est plus dangereux encore.

Diego était content de pouvoir mener la petite expédition, il montrait de temps à autre une plante qu'il ne devait pas toucher, ou l'informait de caractéristiques médicinales d'une autre.

Comme la fois précédente, la montée jusqu'au sommet n'était pénible qu'à cause de la chaleur. La descente, Gilles s'en souvenait, serait une autre affaire.

Et puis, la récompense. Une vue imprenable. Un sentiment d'être seul au monde.

Bien qu'ils aient voyagé léger, chacun portait une partie du pique-nique. Une toile épaisse fut étalée sur le sol là où de jeunes pousses reprenaient le terrain trop peu fréquemment utilisé.

Avec une machette, Diego commença sans tarder à entretenir l'endroit.

— Il faut laisser une couverture végétale, dit-il sans se retourner vers Gilles. Pour éviter l'érosion. Mais nous pouvons garder la végétation basse.

Et de fait, il taillait les buissons, les plantes, de moitié. Il comprenait mieux le travail des hommes, la dernière fois qu'ils étaient venus. Taillant, sans arracher. Juste pour contrôler l'espace et qu'il continue à pouvoir les accueillir.

Les gardes installaient le pique-nique et, surprise, l'un d'eux sortit une bouteille de champagne.

— Ricardo a dit de boire à sa santé, dit le garde comme pour justifier la présence de la bouteille.

— Pas de refus, dit Gilles.

Ce n'était pas « son » champagne, mais sans aucun doute, il serait bon.

Comme ils étaient tous occupés, Gilles n'avait que les chiens à surveiller. Ces derniers jouaient à se poursuivre. Si les efforts de l'ascension avaient décuplé l'impression de chaleur, maintenant qu'ils étaient arrivés, l'air plus frais était juste parfait.

Gilles soupira. Si tout pouvait être aussi bien…

Il tenta d'oublier les morts, les actes de violence, l'angoisse. Puis, il se concentra sur la mer, tout autour d'eux.

Une légère brume empêchait une vue aussi profonde que la dernière fois.

Cela restait magnifique.

À un moment, Diego lui tapa sur l'épaule. Gilles se tourna et vit le garçon, avec son beau sourire, lui tendre une flûte en plastique. Tiens, la dernière fois, c'était des flûtes en verre. Il sourit.

— Je voudrais que tout s'arrête et que cela reste comme ici, comme ce moment, dit Gilles en réalisant qu'il avait dit tout haut ce qu'il avait à l'esprit.

Le garçon haussa les épaules.

— Allez, trinquons, reprit Gilles avant de se laisser envahir par la mélancolie.

Le garçon avait un demi-verre et ils les cognèrent doucement en se regardant droit dans les yeux. Puis, Gilles répéta le geste avec les gardes et savoura le délicieux nectar.

Une seconde bouteille apparut, tout aussi magiquement, et leur apéro, ici, sur le toit de leur monde, se poursuivit un bon moment.

Puis ils se restaurèrent de petits plats que Gilles avait pris dans le frigo et vite, il eut envie de faire une sieste, ici.

Dommage, il n'y avait rien de confortable pour se vautrer et digérer. S'il devait rester ici, Gilles monterait des transats et les laisserait de façon permanente, juste pour pouvoir s'installer face au paysage et laisser son esprit vagabonder.

Alors qu'il avait imaginé qu'il causerait avec le garçon, ce dernier causait, en réalité, avec les gardes, un peu plus loin, riant de tout et de n'importe quoi.

L'illusion de paradis sur terre revint en force et même s'il en connaissait le prix, il gardait à l'esprit que c'était une illusion.

Son monde s'était réduit à cette île. Plus rien d'autre ne comptait désormais.

Rien d'autre, sauf Ricardo.

Le visage souriant de son amant lui apparut en rêve éveillé. Il était tellement beau que c'était à se demander comment cet homme était encore célibataire.

Il avait du caractère, c'est vrai, et pour beaucoup, il en avait « trop ». Sa femme n'avait pas supporté cela.

Gilles doutait que Franca soit si vénale qu'on avait bien voulu lui dire.

Peut-être avait-elle cru que Ricardo la ferait entrer dans le monde des riches par la toute grande porte, c'est vrai. Mais pour peu qu'il l'ait vue, elle ne lui avait pas semblé si pourrie ou capricieuse que ça. C'était certainement plus le caractère de Ricardo avec lequel elle n'avait pas su se faire.

Mais pourquoi ?

Il était prévenant, en tout cas avec Gilles. Et ce, depuis le début. Bien sûr, il n'exprimait pas les choses de but en blanc. Il restait énigmatique et laissait le temps à l'autre de comprendre. Elle aurait sans doute voulu qu'il soit plus directif, comme il l'était dans ses affaires.

Gilles, lui, préférait de loin un homme qui le respecte au point d'être un peu en retrait, plutôt qu'un homme qui le pousserait dans la direction de son choix, sans le concerter.

Le souvenir de leur nuit d'amour était si présent, que Gilles vérifia si sa soudaine érection n'était pas visible.

Elle l'était.

Assis à même le sol, il croisa les bras nonchalamment devant son bassin pour masquer l'évidence de son excitation.

Avait-il ressenti un tel désir pour Paul ? Il n'en était plus certain.

Même au début.

— Ne bouge pas, dit Kevin d'une voix douce.

Aïe. Kevin ne parlait jamais comme ça, d'une façon si posée. Il y avait donc un danger qu'il n'avait pas repéré.

Et là, sur sa gauche, Gilles vit la mygale.

Il se sentit se vider de son sang, avant de se reprendre.

C'est juste une araignée un peu grosse. Et poilue. Et horrible.

Il rationalisait, sachant que l'animal ne l'attaquerait pas, il n'y avait aucune raison.

L'instant d'après, une serviette la projetait plus loin et elle détala sans demander son reste.

— La morsure est douloureuse, dit simple Kevin.

Gilles acquiesça. Un joli paradis, cette île, mais avec des revers.

L'air tiède était chargé d'odeurs suaves, tantôt iodées, tantôt chargées

des fragrances humides de la jungle et son cycle perpétuel de croissance et de décomposition.

Ce moment lui permettait de faire le tri dans ses idées bien plus qu'il n'aurait pu le faire en bas.

Et c'est comme cela qu'il sût qu'il acceptait la proposition de boulot de Ricardo.

Pas parce que c'était un amant.

Son amant.

Mais parce que oui, il voulait vivre ici, loin de tout, loin de la ville, loin de Paris, loin des voitures, loin de la politique, loin des embouteillages, des vues bouchées, de la pollution, et surtout de la pluie et du froid.

Bon, il aurait peut-être les mygales à gérer, et ça, c'était moins cool.

Mygales et autres scolopendres…

Mais il aurait aussi cette vue. Ce climat. Cette villa.

En espérant qu'il n'aurait pas aussi les intrigues et que tout cela prendrait rapidement fin.

Dans son esprit, il embrassa Ricardo, caressa son dos, et ses fesses étroites et fermes, il l'étreignit, comme il l'avait fait toute la nuit.

Ici, sur le toit de son Nouveau Monde, Gilles sut qu'il était fait pour cela.

Il parvint à distinguer, à cause de ce terrible parcours qu'il avait amené ici, les vacances du résidentiel.

C'était vrai que pour les touristes – qu'il avait été jusqu'à présent – les choses semblaient paradisiaques et paradisiaques seulement, comme si une sorte d'aveuglement naïf masquait les horreurs de la réalité. Les touristes ne voyaient pas les mygales, les crimes, les horreurs d'un tel endroit, car leur environnement était édulcoré, contrôlé.

Et surtout, parce que « vacances », c'était le synonyme de « déconnexion », avec leur monde, leurs soucis et ils pouvaient s'évader d'autant plus qu'ils savaient que cela ne durerait pas. Ils profitaient des paysages, de la chaleur, de la bonne bouffe et du luxe artificiel de leur hôtel.

Gilles, lui, avait vu l'envers du décor, et sans doute bien plus qu'un autochtone.

Outre les meurtres, il était entré dans un monde calculateur, mafieux.

Cela le faisait fuir, au début, mais maintenant, il pensait bien être prêt à le supporter. Ce qui avait changé ? Ricardo.

Ricardo l'avait fait changer.

Parce qu'il ne pouvait plus être dans le déni et qu'il admettait enfin avoir craqué pour le garçon.

Qu'est-ce que Ricardo avait dû être jaloux quand il avait embrassé Jayden ! Gilles rit en silence.

Oui, Jayden était un « beau spécimen ». Magnifique, même. Mais c'était hormonal. Du désir, pur, qui ne résisterait pas à l'épreuve du temps.

Même s'il était un bon coup au lit, ce qui restait à démontrer, Jayden ne serait rien d'autre pour Gilles qu'un objet de désir. Contrairement à Ricardo. Ce dernier, en réalité, le fascinait tout au fond de lui.

Pire, même son côté « mauvais garçon » le séduisait.

J'aime un Baron de la drogue…

Ou une autre branche de la mafia, car la zone d'ombre persistait. Il faudrait bien qu'ils aient cette conversation. Sincère et complète, si la confiance devait exister entre eux.

Qu'était exactement Ricardo ?

Dans les films, l'on peut voir les Barons, les Parrains entourés de jolies poupées, de femmes amoureuses et pas seulement pour le pognon. Et chaque fois, on se demandait ce qu'elles foutaient là sachant qu'à tous les coups, elles finiraient mortes à un moment ou l'autre.

Et lui, il prenait juste cette position, volontairement. Conscient du danger.

Il avait déjà envie de dire « je t'aime ». Mais il s'en empêchait, car c'était trop rapide. Il avait envie de protéger Ricardo de tout, même en faisant rempart de son corps. D'ailleurs, il l'avait déjà fait.

Pourquoi défendre un salaud ?

Pourquoi ne pas fuir ?

Parce qu'il tombait amoureux.

Merde.

Et pourtant, il n'y avait pas d'autres explications.

Il tombait amoureux et cela ne datait pas de cette nuit. D'ailleurs, si cette dernière avait été possible, c'était justement à cause de cela.

— Il est temps de rentrer, dit un des gardes.

Gilles prétendit ne pas l'entendre.

Les chiens s'étaient couchés près de lui. Et il les caressait. Il s'allongea,

ferma un moment les yeux, et les rouvrit alors que le soleil était bas sur l'horizon.

La descente fut tout aussi pénible que la première fois, même si le tissu épais de ses pantalons empêchait les blessures des feuilles coupantes qui jouxtaient le sentier. C'était plutôt sa blessure qui le tiraillait et sans doute l'exercice était-il un peu trop intense, ou prématuré. Tant pis. C'était peut-être intense, mais c'était ça aussi, la revalidation. Outrepasser les limites pour récupérer ce que l'on avait perdu.

Ils arrivèrent dans la nuit et c'est vrai que la fin du parcours était nettement plus hasardeuse dans l'obscurité, et ce malgré l'éclairage des deux seules lampes-torches qu'ils avaient apportées.

Jayden ne dit rien, mais il n'était pas content.

— Ma faute, dit Gilles d'entrée de jeu afin que les gardes ne se fassent pas remonter les bretelles.

Jayden accepta l'excuse sans en demander plus.

Il fut escorté par Kevin et Maria jusqu'à la chambre de Ricardo, mais ce dernier n'y était pas.

Sur le lit, il vit des vêtements et comprit qu'il devait les mettre. Mais avant, une bonne douche s'imposait.

Sur la terrasse, Ricardo l'attendait, avec un apéritif en main.

Il semblait plongé dans ses pensées et à décharge, organiser les funérailles d'une personne que l'on aime devait être très difficile.

Il leva les yeux vers Gilles lorsqu'il arriva. Des yeux distraits.

— Bonne promenade ? dit Ricardo tout simplement.

Gilles le trouva plus magnifique que jamais dans cet instant de détresse affective.

Il s'accroupit devant lui, lui prit les mains et les embrassa.

— J'accepte de travailler ici. Pour toi. Je veux vivre avec toi. Ricardo… je crois bien que je t'aime.

C'était venu comme ça.

Mais c'était vrai. Et un grand soulagement envahit sa poitrine.

Sa promenade avait permis de trier toutes ses pensées. Les bonnes, les mauvaises.

Et, oui, Ricardo était peut-être un salaud dans la vie de tous les jours, une crapule, un assassin, un trafiquant, un Baron de la drogue ou un criminel qui serait recherché par toutes les polices du monde si elles savaient qui il était, mais c'était aussi l'homme dont il était tombé amoureux malgré tous ses efforts pour s'en empêcher.

Un homme tendre, doux, aimant, doté d'une sensibilité peu commune pour un homme. Et, bien entendu, il avait une habilité naturelle à bien faire l'amour.

— Tu… tu m'aimes ?

— Oui, Ricardo, je t'aime.

Et ils s'embrassèrent.

Alejandro et Paul étaient les premiers arrivés. Demain, Carlo Ramirez, son ancien patron, rejoindrait l'île.

Ricardo et Alejandro étaient tombés dans les bras l'un de l'autre dès la sortie de l'hélico. Gilles était presque ému. Presque. Leurs sanglots n'étaient pas contrefaits et Gilles se demandait ce qu'il avait raté avec cette vieille bique pour ne la percevoir que comme une peau de vache, alors que tout le monde semblait l'adorer.

Contrairement aux fois précédentes, Gilles n'était pas en retrait. Ricardo le gardait près de lui et à l'évidence, Paul, qui descendait seulement de l'appareil, avait compris le changement immédiatement. Un instant de surprise. De la jalousie. De la résignation. Et puis, une bravade pour prétendre que ce n'était rien. Ne l'avait-il pas sous-entendu lors de son dernier passage ? Gilles n'avait pas voulu entendre, mais il s'avérait que Paul savait déjà. Tout le monde savait, en fait. Ricardo et Gilles, cela semblait une évidence pour tous alors que Gilles lui-même avait mis tout ce temps pour assimiler ses sentiments.

Paul salua Ricardo avant de l'embrasser brièvement comme on embrasse une vague connaissance. Trop proche pour serrer la main, pas assez pour une accolade sincère. C'était assez maladroit, et montrait que personne n'était encore à l'aise avec la nouvelle cartographie amoureuse de la famille. Des ex qui se mettaient en couple avec des cousins…

En couple… le mot était dit. Prématuré, certainement, et en même temps, il devait l'admettre.

Gilles se contenta de serrer la pince à Alejandro. L'embrasser ? Cela était impossible. Un jour, il lui pardonnerait peut-être, mais oublier, ça, jamais. Il avait cru pouvoir se contenter d'un hochement de tête, mais il sentit la pression de Ricardo pour ne pas faire d'esclandre.

— Je voudrais voir l'endroit où elle est morte, dit Alejandro.

Le Gouffre des Âmes…

Le visage du garçon était dur, impitoyable et l'on pouvait dire sans équivoque que s'il était face à l'assassin, juste là, il le torturerait à mort avec une cruauté infinie. L'on voyait sur son visage le genre d'homme qu'il était. Cruel. Sans pitié. Et d'une certaine manière assez paradoxale cette douleur le rendait plus beau, cassant la perfection de ses traits.

Une beauté d'une froideur à glacer le sang qui démentait la chaleur de son teint latino. On l'imaginait bien en couverture d'un magazine de vêtements de luxe, plus ou moins dénudé, glacial et superbe.

Qu'est-ce que Paul pouvait bien lui trouver ? Il l'ignorait. Et même s'il était un bon coup, cela ne pourrait jamais remplir ses journées. Il faudrait bien qu'il vive aussi avec la froideur du personnage.

Gilles s'était laissé distraire et il sursauta lorsque les doigts de Ricardo s'enlacèrent aux siens. Il surprit le regard de Paul, attristé. Et celui d'Alejandro qui, après quelques pas, prit la main de son amant. C'était peut-être la première fois qu'il était si « expressif » en public et l'on sentait sa maladresse. Celle de Paul aussi, car Gilles savait de première main qu'il n'aimait pas s'afficher devant d'autres.

Ils étaient une dizaine à remonter les jardins et se diriger vers le fameux puits à la réputation séculaire.

Gilles resserra plus fort les doigts autour de ceux de Ricardo. Il aurait voulu l'embrasser, se blottir contre lui. Il se contenta de cette pression. Celle que Ricardo lui renvoya ne voulait pas dire autre chose. Ils avaient tout à apprendre, comme s'ils étaient deux jeunes puceaux. Et cela, parce qu'ils étaient très différents, physiquement, culturellement, socialement, et puis il ne fallait pas oublier qu'ils étaient tous les deux d'un côté différent de la frontière de la légalité.

Pourquoi cela ne perturbait-il plus Gilles ?

Pouvait-il aimer un hors-la-loi ? Un salaud de trafiquant, une crapule, un assassin… Ricardo était tellement plus que ces horreurs. Il était touchant, doux, sensible. Le grand écart entre ce qu'il était et ce qu'il paraissait était digne de celui d'un danseur de ballet.

Ricardo assumait ce qu'il était, contrairement à Alejandro qui y avait été contraint. Cela rendait leur situation plus simple, mais en même temps, n'aurait-il pas été préférable qu'il en soit autrement ? Histoire qu'une amourette ne puisse jamais naître entre eux ? Car franchement, c'était pour l'homme qu'il avait craqué, pas pour ses activités. Cela provoquait des conflits de loyauté en lui. L'aimer ou le dénoncer ?

Gilles éprouvait de la culpabilité d'avoir craqué pour un tueur, un salopard, un fourbe. Et si un jour l'homme se retournait contre lui ? S'il montrait son vrai visage ? Il ne faisait aucun doute que passé un moment d'euphorie, Ricardo reviendrait dans ses habitudes. Ou alors qu'un événement l'y forcerait.

Un vent tiède caressait son visage. Ses jambes le portaient, mais il craignait qu'elles flageolent. Dans quoi s'était-il embarqué ? Pourquoi avait-il fallu qu'il craque pour le mauvais gars ? Était-ce le syndrome du « mauvais

garçon » ? Celui sur qui l'on flashe, mais qui est peu recommandable ?

Hier encore, il aurait pu se détourner. Mais aujourd'hui ? Après cette nuit magnifique ? C'était comme s'il avait scellé son sort. Et il l'avait fait lui-même.

Ceci étant dit, n'était-ce pas Franca qui l'avait mis en garde ? Quand il lui avait dit qu'il voulait rentrer à Paris, n'avait-elle pas dit qu'il ne rentrerait jamais parce que Ricardo, et Rosa, feraient tout pour l'en empêcher ? Qu'il était en quelque sorte prisonnier de l'île et de l'homme ?

Pour avoir dit cela, cela sous-entendait qu'elle avait compris que son ex-mari était amoureux de lui. Ou alors, c'était son mode opératoire. Un prédateur et, dans ce cas, il n'était sans doute pas sa première victime, quoi qu'il en dise.

Barbe bleue…

— Tu faiblis, dit Ricardo en se penchant sur lui.

Pris de court, Gilles le força à s'arrêter.

— Je… je ne suis pas à l'aise à l'idée de retourner… là, mentit Gilles.

— Oh, mon bébé, je sais que c'est difficile pour toi, tu veux rester en arrière ?

— Non, je dois être là pour toi.

Et c'était vrai, il devait être là, mais c'était aussi pour damer le pion à Alejandro et Paul. Montrer que lui aussi, il pouvait passer à « autre chose » et faire fi du passé.

Ricardo lui offrit un sourire rassurant.

Tant de gentillesse, tant de sollicitude… cela cadrait tellement mal avec ses conflits internes ! C'était comme si Ricardo n'était pas ce narcotrafiquant ou ce trafiquant d'organes ! C'était tellement… sincère.

Son excuse bidon expliquerait ses tremblements, cette fois. Toutefois, il faudrait bien que Gilles s'apprête à affronter ses questions, et Ricardo, car ses tremblements deviendraient vite des angoisses, et il ne pourrait plus les masquer.

Le terrible trou, avaleur de vies, était là, insensible à la peine des deux cousins, et de leurs gardes.

Par moments, un souffle d'air s'engouffrait dans la grotte et remontait, inquiétant, comme une plainte funeste. Pas un hurlement, exactement, plutôt comme une respiration rauque restituant les derniers souffles de ses

nombreuses victimes.

Le gouffre semblait habité d'une volonté propre, vivant, et son nom collait parfaitement. Ricardo et Alejandro se tenaient côte à côte et se recueillaient, comme s'ils priaient, devant la cavité funeste.

Plus d'odeur de cadavre, mais seulement celle de la mer, et des algues qui croissaient dans l'obscurité de cet antre maudit.

— On me certifie qu'elle n'a pas souffert, dit Ricardo, brisant le silence relatif. Richard dit qu'elle est morte avant d'être jetée ici.

— Comme une ordure, répondit Alejandro en serrant les dents. Il y avait d'autres moyens de se débarrasser de son corps. Le jeter à la mer, par exemple. Avec les courants, elle aurait été emmenée au loin et les requins auraient fini le travail.

Gilles manqua de s'étouffer, mais avant qu'il ne puisse s'exprimer, c'est Paul qui surprit tout le monde.

— Ah ! Comme tu as voulu le faire avec Gilles !

Sa voix était cinglante, sèche, et empreinte d'une violence que Gilles ne connaissait pas chez son ex-compagnon.

Alejandro se retourna sur lui et lui jeta un coup d'œil meurtrier.

Paul ne détourna pas le regard et le soutint, le défiant d'argumenter.

Ça ne changerait rien à la situation, mais cela fit plaisir à Gilles. Tout ce temps, il avait imaginé un Paul aveuglé par un amant manipulateur, refusant de voir le monstre qu'il était. Et pendant ce temps, il rongeait son frein, il savait à quel genre d'homme il avait affaire.

— Ce n'est pas le moment de régler des comptes, intervint Jayden, jusque-là très discret.

Alejandro détourna le regard le premier, puis il prit la main de Paul et y posa un baiser en murmurant quelque chose que Gilles ne put comprendre.

C'était un vrai salaud, mais il semblait vraiment aimer Paul. Et cela aussi apaisa Gilles.

Jusqu'ici, il leur souhaitait tout le mal possible, mais ce double fait remettait les choses en perspective. Paul n'était pas aussi naïf qu'il avait semblé l'être, et Alejandro avait peut-être bien un cœur et pouvait admettre avoir dépassé certaines bornes.

— Rien ne ramènera Rosa, s'entendit dire Gilles. Son voyage terrestre est terminé, mais il se poursuivra à travers vos souvenirs. Si vous l'aimez, ne gâchez pas cela avec des vengeances gratuites.

La main de Ricardo pressa la sienne.

— Allons manger, dit son bel amant. Le chef fait tourner les cuisines depuis ce matin en prévision de votre arrivée. Oncle Carlo a prévu d'arriver vers midi, demain.

— Elle aurait voulu que l'on mange et que l'on rie, dit Alejandro. Et mon père viendra, mais tu sais que d'autres viendront aussi.

— Les *cousins*, ajouta Ricardo en serrant les dents.

— D'autres cousins ? demanda Gilles.

— Nous n'avons aucun gène commun avec ces profiteurs. Ils viennent juste se repaître du spectacle.

— Je ne comprends pas.

— Nous œuvrons dans une communauté qui n'est pas très grande et où tout le monde se connaît. Ils viendront présenter leurs condoléances, mais que l'on ne s'y trompe pas, la mort de grand-mère, c'est de la concurrence en moins.

— Je croyais qu'elle n'était plus active dans le milieu.

Oups. Il avait dit « le milieu ». Ricardo ne sembla pas avoir remarqué.

— Mes grands-parents vivaient de leurs biens, mais ne conduisaient plus d'affaires depuis dix ans au moins. Et grand-mère encore moins.

Ou pas… Gilles ne doutait pas qu'une fois que l'on a mis le pied dans l'engrenage, en sortir est pratiquement impossible. Et c'est quand même elle qui avait abattu ces gens, ici même. Preuve qu'elle avait encore un pied dans « le milieu », d'une façon ou d'une autre.

La journée s'était terminée assez paisiblement, il fallait bien le dire. Un bon repas. De la détente à la piscine. On était loin de l'affairement occasionné par la garden-party. En fait, si Gilles ne savait pas que le corps de Rosa reviendrait après-demain pour être enterré ici, il douterait que l'on soit en pleins « préparatifs » de funérailles.

Ou alors ils feraient cela sobrement ?

Si sobrement qu'il n'y aurait pas même une réception ?

Autre culture, autres mœurs. Chez lui, on se serait affairé à commander de petits pains que l'on garnirait le matin avec toute sorte de charcuteries et autres fromages. Il y aurait du café en quantité, des tartes, des choses simples, en réalité. Et l'on rirait, puis éclaterait en sanglots. Mais ça, c'était chez lui.

Le contraste avec la garden-party était saisissant.

Alors que dans les jardins l'on s'était affairé à tout rendre parfait, que des tonnelles avaient été montées des jours à l'avance, ici, rien. Rien du tout.

Une réception en toute simplicité.

Sans doute était-ce le souhait de Rosa, et ses petits-fils respectaient cela.

Ils étaient installés, dans le salon, sirotant un whisky. Un piano jouait, à travers des baffles discrets, une musique latine très douce, un peu comme les musiques portugaises sans les chants mélancoliques et insupportables de femmes larmoyantes. Gilles n'était pas particulièrement fan du fado, il fallait bien le dire. La musique, seule, ça, ça allait.

— Je suis épuisé, dit finalement Alejandro.

Cela sonna le glas de la soirée et tant mieux, car Gilles l'était aussi.

Il précéda Ricardo qui réglait encore quelques détails et se dirigea vers la salle de bain.

Il laissa ses vêtements au sol, actionna la douche comme il l'aurait fait à Paris, oubliant un instant qu'ici, il était inutile d'attendre qu'elle chauffe et que l'eau était toujours agréablement tiède, jour et nuit.

Il laissa l'eau couler un moment, sensible à la caresse qu'elle procurait.

Ses questions revinrent le hanter.

Et s'il se trompait ? Forcément qu'il se trompait !

Il se liait avec un criminel.

Mais bordel, que ses mains sont bonnes sur ma peau !

Il sentit une présence derrière lui.

Il ne se retourna pas. C'était lui. L'homme de ses rêves, et de ses cauchemars.

Il sentit, malgré le flux d'eau qui l'enrobait et l'isolait, l'odeur musquée et chaude du garçon.

Puis, ses bras le contournèrent, et Ricardo se plaqua contre son dos.

Il était chaud, sa poitrine s'appuyait contre ses omoplates et c'était agréable. Tout comme son sexe, encore souple, mais déjà gonflé qui frôlait ses fesses.

Gilles se retourna, en sanglots. Ne sachant comment calmer ses frustrations, ses questions, ses paradoxes. Oui, il l'aimait et le désirait. Mais combien de temps cela durerait-il avant que le rêve ne se transforme en cauchemar et qu'il se réveille aux bras d'un monstre ?

— Ça ne va pas, je le vois bien, dit Ricardo en caressant d'un doigt le

côté de son visage.

— J'ai peur, Ricardo.

— De quoi ?

— De toi.

L'homme sembla surpris, peut-être même vexé, et s'écarta un instant de lui, avant de le reprendre dans ses bras.

— De quoi as-tu peur, mon bébé ? Je t'aime, et tu le sais. Je ne te ferai jamais de mal.

— En es-tu sûr ? J'ai vu ce que Rosa a fait en bas. Je sais de quoi votre famille est capable. J'ai vu plus de cadavres ici que je n'aurais dû en voir dans trois vies. Et il y a les ossements du torrent aussi.

Ricardo soupira.

— Bébé… je ne suis pas une crapule.

— Mais tu trempes dans des trucs louches, n'est-ce pas ?

Ricardo soupira.

Au moins, il ne lui mentait pas pour le rassurer.

C'était déjà ça.

Ricardo pressa Gilles dans son cou. Ses larmes abondaient toujours plus. Putain que ça faisait mal de tomber amoureux !

Ricardo déposait de petits baisers partout où il le pouvait, dans ses cheveux, sur son oreille, sur sa tempe. Ses mains massaient son dos, pinçant le muscle sans douleur, pour le réconforter.

L'eau les rinçait de la transpiration du jour et au bout d'un moment, Ricardo arrêta le flux d'eau. Il savonna tendrement Gilles, puis s'en écarta, et savonna la face avant.

Il passa très vite sur son sexe, comme par pudeur, puis il s'accroupit, fit ses jambes, ses pieds et actionna l'eau pour le rincer.

Il le déplaça vers la sortie de la douche et se savonna rapidement. Puis, il le sécha et se sécha aussi.

Gilles était tétanisé par l'émotion. Il aurait voulu prendre une initiative, mais son esprit paralysait son corps. Il se laissa entraîner jusqu'à la chambre et Ricardo le coucha, l'embrassa et le borda avant de faire le tour du lit et d'y entrer à son tour.

Gilles sentit ses bras l'entourer, son corps se rapprocher de lui, ses baisers sur ses épaules comme il moulait son corps au dos de Gilles.

Pourquoi cet abattement ?

Peut-être à cause des mots de Paul à l'égard de son nouvel amant. Peut-être parce que ceci n'était pas le genre de vie qu'il voulait.

Un paradis, en enfer.

Ou le contraire ?

Depuis cette fameuse croisière, tout n'était plus que contrastes, opposés, paradoxes. Rien n'était simple comme avant.

Simple et ennuyeux, s'il devait bien l'admettre.

Ici, il en avait « pour son argent » en matière de sensations fortes !

Gilles se retourna, posa ses lèvres mouillées de larmes sur celles de Ricardo, et à son tour, il caressa son visage.

Il embrassa son cou, le serra dans ses bras, embrassa son épaule, et le força sans le brusquer à se mettre sur le dos.

Il posa ensuite ses lèvres sur sa poitrine et y pressa sa joue un instant. Un homme si parfait… devait-il au moins lui laisser une chance ?

S'il n'essayait pas, il le regretterait toute sa vie. Quitte à se casser la gueule, autant le faire avec sincérité.

Gilles écarta les draps de satin, et plongea vers son bas-ventre.

— Le jour se lève, mon bébé d'amour.

— Tu me fais rire avec tes mots doux. Ça ne correspond pas avec l'image virile que j'ai de toi.

— J'aime te dire des mots tendres.

— Ils sont un peu… exagérés, non ?

— Pourquoi ?

— Je n'ai pas l'habitude de mots si…

— Désuets ? Mièvres ?

— Si tu le dis…

— Mais j'aime être doux avec toi. C'est la première fois que je peux le faire. Même Franca… ce n'était pas pareil. Cette fois, je suis vraiment amoureux.

— Mais Franca, tu l'aimais, n'est-ce pas ?

— Oui. Mais pas comme ça. Près de toi, j'ai l'impression de revivre.

— Ricardo, on ne se connaît pas.

— Je te connais assez bien, je crois. Et puis, nous avons enquêté sur toi, c'est assez pour savoir que tu n'es pas fourbe.

— J'oubliais déjà cette partie… c'est vrai, vous avez « enquêté » sur moi. Mais je te rappelle que je ne sais rien de toi. Pas même ce que tu fais vraiment.

— Tu sauras tout en temps et en heure, je te le promets, tu apprendras à aimer l'homme que je suis.

— Je t'aime déjà.

Ricardo se fendit d'un très large sourire dans ce clair-obscur matinal.

— Tu m'aimeras plus encore, j'y compte bien en tout cas, au fur et à mesure que tu me connaîtras.

Ils s'embrassèrent longuement.

— Allons nager avant les autres, dit Gilles.

— À poil ?

— Bien sûr.

Ricardo bondit hors du lit et jeta un peignoir en satin à la figure de Gilles avant de récupérer des serviettes.

Le temps de l'enfiler, Ricardo était déjà à la sortie des appartements, dans son peignoir à lui. C'était amusant de voir qu'il avait volontairement inversé les deux peignoirs. Cela voulait dire quelque chose pour Gilles. Quand on s'échange des vêtements, c'est que l'autre fait vraiment partie de son intimité.

On pourrait croire que faire l'amour le serait davantage, mais c'est faux. Il reste des barrières, des tabous idiots. Et Ricardo avait fait voler celui-là en éclats.

Bien sûr, ils n'étaient pas seuls. Les gardes, devant la porte, les suivaient.

Le jour ne tarderait plus. Les lueurs inondaient déjà la terrasse et ils eurent à peine le temps de plonger dans l'eau que Diego sortit de nulle part et fit une bombe dans la piscine.

Pire, Dinah le suivit !

Ils rirent quand la chienne tentait de rejoindre le bord, paniquée, et qu'elle pédalait dans l'eau comme une sotte. Gilles l'aida à escalader la margelle et poussa sur ses fesses pour l'aider. Elle se secoua, à proximité des gardes, et les trois hommes dans l'eau rirent davantage.

Comment était-il possible de passer d'une humeur si triste à une humeur si joyeuse ?

Le deuil est un mécanisme très curieux. Là, ils riaient. Dans deux minutes, sans doute, ils seraient tous en train de chialer.

Paul et Alejandro arrivèrent à ce moment, en maillot.

— Et personne n'a pensé à nous réveiller pour venir faire la petite baignade ? dit Alejandro avec un sourire aux lèvres.

Paul semblait de bonne humeur aussi. Leur dispute d'hier, qui s'était prolongée en silence toute la soirée, s'était visiblement résolue et l'on voyait à nouveau l'amour dans leurs regards.

— On est tous à poil ! dit Diego.

Mince, c'était vrai. Lui qui ne voulait pas être nu devant un enfant, voilà qu'il était coincé par l'arrivée du garçon ! Nu, lui aussi, par-dessus le marché !

— Tu crois m'embarrasser, gamin ? ricana Alejandro.

En moins de deux, Alejandro était nu, arborant sans pudeur son énorme sexe. Diego ne semblait pas surpris, signe sans doute qu'il l'avait déjà vu.

Paul, plus timide, hésita. Puis, après un coup d'œil furtif vers Gilles, il se désapa, laissa son maillot sur la terrasse, à même le sol, et, protégeant ses parties intimes d'une main, il entra rapidement dans l'eau.

Dans quelques heures, Carlo Ramirez, père d'Alejandro et ex-patron de Gilles, atterrirait ici même. Sur la plage, ou, si *l'héliport international des Caraïbes* était libre, sur le toit de la villa. Pour l'heure, il ne l'était pas. La libellule de Ricardo, immobile, s'éclairait des premiers rayons du soleil.

L'ambiance était si bonne et si conviviale que Gilles se surprit à jouer, dans l'eau, avec Paul. Et il n'y avait aucune haine, aucune rancœur, pour le coup.

Encore un miracle dû au deuil.

C'était comme si des années étaient passées et qu'ils se retrouvaient, et que tout était oublié.

Gilles préféra ne pas s'engager sur cette voie, car les souvenirs viendraient trop vite le hanter.

Et puis, sur la terrasse, comme par magie, des tables furent dressées et ils prirent un petit-déjeuner, directement au sortir de la piscine.

C'était la première fois. D'ordinaire, ils allaient se doucher, se rhabiller et mangeaient à l'intérieur.

Pas cette fois. Même Diego, qui s'était incrusté entre Ricardo et lui, participait. Ils n'avaient même pas enfilé leurs peignoirs et manger, à poil, au bord de cette piscine et dans ce cadre, était juste parfait.

Le jus d'orange, fraîchement pressé, était amer. Mais tellement savoureux. Les croissants, probablement surgelés, car il voyait mal le chef préparer un feuilleté en dernière minute, étaient cuits à la perfection. Croustillants et doux à la fois, humant le beurre frais et la cuisson au four. En fait, ce déjeuner, au point du jour, était sans doute un point d'orgue parmi les meilleurs petits-déjeuners de sa vie.

Gilles se sentait heureux. Si heureux qu'il en était extatique. Et s'il ne se contrôlait pas, il embrasserait Ricardo, là, maintenant.

Puis vint la bouteille de Veuve Clicquot.

Ricardo circoncit la coiffe de la bouteille, dégagea le muselet du bouchon et fit péter ce dernier sans la moindre retenue. Dinah sursauta et aboya une fois tandis que le bouchon retombait dans la piscine.

La mousse, à cause de la chaleur déjà importante, gicla et le temps de servir le premier verre, Gilles était aspergé. Pas qu'il s'en plaigne.

Les commis de cuisine ouvraient déjà une seconde bouteille tandis que Ricardo servait maladroitement la première.

— Je voudrais tellement boire ce champagne qui a coulé sur toi, murmura son amant.

— Qu'est-ce qui t'en empêche ?

— Le gamin qui est entre nous.

— Merci ! rétorqua Diego. J'ai compris, je vais changer de place !

Ricardo éclata de rire et frictionna la touffe généreuse de cheveux du garçon qui, en séchant, prenait une forme très amusante.

— Je te charrie, Diego ! dit Ricardo, toujours en large sourire. Tu me le permets ?

— Si cela ne devient pas une habitude !

Gilles et Ricardo rirent davantage.

— Tiens, petit, une demi-coupe pour toi.

— C'est trop, dit Gilles. J'ai l'impression qu'ici, les jeunes doivent boire. Chez nous, c'est seize ans et encore, je ne suis pas sûr que…

— Oh, Gilles, ne sois pas « pisse trois gouttes », nous sommes dans un moment difficile, il faut pouvoir lâcher prise.

— L'alcool, pour lâcher prise, je ne suis pas sûr que cela soit une bonne

idée !

— Ce n'est pas comme cela tous les jours, je te rassure.

Gilles jeta un œil à Diego qui sembla confirmer.

— Un tiers de verre, alors.

Ricardo acquiesça et servit le garçon un peu plus qu'un tiers, en faisant un « oups » en grimace, suivi d'un clin d'œil que Gilles releva d'une moue.

L'ambiance était très familiale et Gilles, s'il devait admettre quelque chose, n'avait jamais connu cela. Même dans sa famille, avant qu'ils ne le prennent en grippe pour ses amours, ce n'était pas aussi… agréable. Ici, cette unité ne comptait pas pour des prunes. C'était un clan. Sans doute avec ses travers aussi, car il fallait être accepté de tous pour être intégré, et en être banni relevait également de l'unanimité du groupe. Cette sorte de lien « fraternel » avait une intimité propre. C'est sans doute pour cela qu'ils nageaient tout nus « entre eux », mais dès qu'un membre extérieur arrivait, ils n'étaient plus si familiers. Sans doute que son éducation franco-française n'était pas à l'aise avec cela. Il n'était pas rigide, pensant être plutôt du côté « évolué » des mentalités, mais là, il avait trouvé son maître, car il était clair qu'il n'était pas aussi détendu que tout le monde.

Prendre ce petit-déjeuner « en famille », c'était assez formidable pour le noter. Ce n'étaient pas les bulles, ou la sophistication et l'excellence des plats que l'on servait. C'étaient les rires. La bonne ambiance. C'était le fait qu'ils étaient ensemble, qu'ils se retrouvaient autour d'un café.

Et en parlant de retrouvailles, voilà que le son d'un hélicoptère leur parvint.

— On me dit que ton père arrive, dit Jayden, s'adressant à Alejandro et en tapant son oreillette.

— Alors il est peut-être temps de se rhabiller. Papa n'aimera pas être accueilli par des hommes tout nus pour les funérailles de sa mère.

Alejandro avait dit cela simplement, presque à regret avec cette pointe d'impatience qui ramena dans l'esprit de Gilles une bouffée de souvenirs. Ces deux-là travaillaient ensemble, père et fils, mais ce n'était pas pour cela qu'ils s'entendaient à merveille. En fait, en apparence, tout allait bien, mais il y avait ces petits détails, comme le ton qu'Alejandro venait d'utiliser, qui dénotait. Gilles ne l'avait jamais vraiment compris pour ce que cela était. Le jeune et le vieux lion, père et fils pas tout à fait sur la même longueur d'onde, beaucoup d'amour, et d'agacement en même temps. Alejandro ne dirait jamais de mal ouvertement de son père et l'inverse était vrai également, mais cette concurrence, entre les deux, lui apparaissait soudain.

Ricardo se leva et prit le peignoir en satin qu'il glissa sur les épaules de

Gilles et l'aida à se lever. Puis, il passa l'autre peignoir et les entraîna tous les deux vers la maison.

Le temps de passer rapidement par la salle de bain et de s'habiller, et l'hélico se posait sur la plage.

— Allons les accueillir, dit Ricardo. Ça ira de revoir ton ancien patron ?

Gilles haussa les épaules.

Cela ne l'enchantait pas. Mais il devrait bien y passer, de toute façon.

Ricardo embrassa Gilles malgré la présence des gardes. C'était moins enflammé que d'ordinaire, démontrant qu'il ne voulait pas choquer ses gardes, ou qu'il n'était pas encore totalement à l'aise avec l'exposition publique de ses nouvelles amours. Gilles termina l'embrassade par un petit baiser sur le lobe d'oreille de Ricardo et le garçon frissonna soudain avant de s'illuminer d'un large sourire éclatant.

Ils se pressèrent à la suite de leurs gardes et descendirent les marches des jardins jusqu'à la plage en trottant pour aller plus vite.

Ricardo bondissait de marche en marche comme un cabri, comme si les pierres inégales ne l'incommodaient pas. Gilles, en revanche, craignait de se tordre une cheville à chaque pas. Sa jambe, vaguement guérie, n'avait pas encore tout récupéré, et déjà, il était en nage d'inquiétude de se blesser par imprudence.

Alejandro et Paul étaient déjà sur le sable. Comment avaient-ils eu le temps d'enfiler un costume ?

Les pales de l'appareil tournaient au ralenti, comme pour laisser au moteur le temps de se refroidir avant son arrêt complet. C'était un assez gros appareil et il y avait du monde à l'intérieur.

À un signe du pilote, Alejandro fut autorisé à ouvrir la portière et il accueillit avec un véritable sourire son père, et surprise, sa mère. Gilles ne l'avait vue qu'une seule fois. Une femme assez gracieuse, qui portait bien la cinquantaine sans artifices excessifs. Elle avait déjà l'une ou l'autre ride, mais l'on pouvait dire que cela lui allait bien. Son élégance lui rappela un peu Rosa, avec plus de modestie. Alejandro l'aida à descendre et l'embrassa avec une vraie chaleur.

Ce garçon réussirait peut-être un jour à convaincre Gilles qu'il n'était pas qu'un monstre assassin.

Il embrassa son père également, avec moins de chaleur. C'était comme s'il avait assimilé que les « vacances » loin du giron familial étaient terminées et il replongeait sans ses habitudes. De là à dire que l'échange était froid eût été mentir, car même s'ils étaient deux mâles alpha en concurrence, ils s'aimaient.

Avant que Paul soit inclus dans l'embrassade familiale, Ricardo s'imposa et salua son oncle et sa tante.

Avec le recul qu'il avait par rapport au groupe, Gilles vit Clara et ses deux sbires sortir de l'appareil.

Il souleva un sourcil de surprise et elle lui fit un clin d'œil rehaussé d'un sourire en coin.

Que venait-elle faire ici ? Et avec les parents d'Alejandro de surcroît ?

Ricardo attira Gilles en le tirant par le bras et de ce fait, il fut inclus dans la réunion informelle. Carlo Ramirez salua son ex-employé avec un sourire que l'on pouvait dire sincère. Cet homme ne riait jamais au bureau. Disons que c'était extrêmement rare, et pourtant, cela lui donnait un air sympathique qui autrement était assez difficile à détecter.

Il avait peut-être cinquante-cinq ans, l'absence de cheveux blancs aurait été suspecte – façon homme qui se teint les cheveux pour ne pas paraître son âge – s'il n'avait pas des nuances dans ses cheveux qui prouvaient que c'était sa couleur naturelle. À moins de trente ans, Gilles, lui, avait déjà quelques cheveux blancs. Les mystères de la génétique.

Malgré le fait qu'il ait été inclus dans le giron familial par Ricardo, Gilles n'avait rien à partager avec ces gens. Ni la joie des retrouvailles, ni le deuil, ni, encore, les liens familiaux qui prendraient du temps à s'installer.

Paul, lui, semblait déjà plus intégré, comme si Carlo Ramirez et sa femme s'étaient préparés à cette nouvelle rencontre. Gilles imaginait bien que le retour à Paris, il y a quelques semaines, avait dû les secouer. Surtout Carlo, aux dires de Ricardo. Accepter l'homosexualité de son fils, révélée presque par accident ; accepter son amant, un employé de la boîte ; accepter que cela n'était pas neuf et durait depuis deux ans au moins au nez et à la barbe de tous. C'était beaucoup à digérer en une seule fois.

Pas étonnant qu'Alejandro soit sur ses gardes, en fin de compte. Il faudrait du temps, mais contrairement à sa famille pourrie, celle-ci s'en remettrait.

Le fait de penser aux siens et Gilles se mit à avoir un peu de nostalgie. Il aurait voulu qu'ils le voient, ici, dans ce luxe, dans cet endroit. Une façon de leur prouver qu'il avait réussi là où ils l'avaient laissé pour mort en lui tournant le dos. S'ils avaient encore été vivants, papa aurait eu une crise d'apoplexie et maman aurait été partagée entre la honte et le soulagement de voir qu'il s'en était tiré.

En lieu et place de leurs réactions, ses parents adoptifs, à savoir son oncle et sa tante, étaient un peu moins coincés, mais auraient sans doute une vive réaction. Et sans doute, au bout de laquelle, le rejet se serait reformulé tel que cela avait été le cas quand il avait présenté Paul. Ses frères et sœurs

seraient juste jaloux, diraient qu'il était la pute d'une pédale friquée, et en réalité, ils se mordraient les doigts d'avoir été si cruels. Et dans quelques mois, ils « réapparaîtraient », comme par enchantement, tout miel et charmants, et demanderaient s'il ne pouvait pas leur avancer un peu de fric.

Effectivement, Alejandro avait de la chance. Dommage, en un sens, que les rôles n'étaient pas inversés, que ce n'était pas lui qui avait une famille, peut-être un peu vieux jeu, mais prête à faire l'effort de l'inconnu, de la tolérance et de l'acceptation. Parce que ce monstre d'Alejandro ne méritait pas ça. Il méritait l'isolement, le rejet, et bien sûr, la prison.

Enfin, la prison en tout cas. Parce que personne ne mérite le rejet ou l'isolement.

Clara prit son bras, comme si elle avait besoin d'aide, ou comme une vieille amie.

— Alors, Gilles, j'entends que l'on a enfin accepté d'ouvrir les yeux ?

— Ouvrir les yeux ?

— Sur Ricardo.

— Je ne comprends pas.

— Sur l'amour qu'il te porte.

— Oh, ça ?

— À quoi pensais-tu ?

— À ses activités.

— *Oh ça ?*

Clara imitait sa voix et Gilles sourit.

Il ne voulait pas donner l'impression d'être un garçon facile, ou opportuniste et avait volontairement sous-estimé les implications de Clara. Il ne voulait toutefois pas la laisser avec une mauvaise interprétation de ce qu'il pensait. Cette femme était trop dangereuse pour cela.

— Je n'ai pas compris tout de suite que Ricardo était tombé amoureux de moi. Et même aujourd'hui, je ne comprends pas comment cela a pu aller si vite. Il m'a fallu plus de temps.

— Il fallait que tu sortes de ton ancienne relation.

— J'ai été éjecté à la dure de mon ancienne relation.

Gilles jeta un coup d'œil à Paul et fut frappé de voir l'admiration qui brillait dans son regard alors qu'il regardait son nouvel amant officiel.

— Éjecté, sans doute, reprit Clara. Mais il faut tout de même s'y faire.

— Oui. Et je ne suis pas certain d'avoir complètement digéré l'histoire, pour être honnête. Je suis le cocu, et l'on voudrait que cela ne me pose pas de problème. Mais c'est faux. J'en veux terriblement à Alejandro et Paul. Au début, c'était surtout Alejandro. Maintenant, je crois que c'est à Paul que j'en veux le plus. Après tout, Alejandro n'a fait que s'immiscer dans un vide existant. Une faille dans notre histoire d'amour. C'est Paul qui aurait dû communiquer, puisqu'à l'évidence, je ne me rendais pas compte qu'il y avait un problème.

— Il s'est peut-être laissé entraîner, et une fois que les choses sérieuses ont commencé, il était déjà trop tard pour faire machine arrière.

— C'est ce que j'ai pensé au début, mais finalement, je n'en suis pas si sûr. Il n'était plus heureux avec moi et n'a pas eu les couilles de me le dire. Même après-coup. Je peux comprendre la folie d'un soir, et tant pis si cela fait mal. Mais il aurait dû en parler. Nous aurions dû rompre, proprement. Ici, la césure a été brutale, et orchestrée par Alejandro. Je ne devrais sans doute pas le dire à une *amie* de la famille, tortionnaire à ses heures, mais j'ai accepté la situation, parce que j'ai été mis devant le fait accompli, et que je n'ai pas d'autre choix que d'avancer. En revanche, je ne souhaite pas que du bien à ce nouveau couple. Et je n'oublierai jamais le geste assassin qu'Alejandro a posé en me balançant par-dessus bord ni les manipulations qu'il a entreprises pour me mettre face à la réalité de leur relation. C'est un manipulateur, un salaud, et même ses beaux sourires n'y changeront rien.

— C'est vrai qu'il a de beaux sourires.

Clara n'avait pu répondre que cela. Comme si elle, qui était si éloquente, ne trouvait pas les mots justes à dire. Pas qu'il y ait quoi que ce soit à dire, en réalité.

Ils grimpaient lentement les marches, à la suite de la famille, laissant des gardes sur la plage pour aider au déchargement de l'appareil. Valises et autres.

— Et Ricardo alors… ? reprit Clara pour relancer une conversation qui l'intéressait sans doute d'un point de vue professionnel, pour évaluer le potentiel « menace » que représentait Gilles.

— Ricardo… Je me demande toujours comment il a pu tomber amoureux d'un garçon aussi ordinaire que moi. Et si je dois faire une confidence, je peine à croire ce qu'il me dit quand il affirme avoir déjà craqué pour moi avant même d'avoir débarqué la première fois. Rien qu'à travers des caméras, à distance. C'est fou, non ? Il voit tout depuis ses bureaux martiniquais, n'est-ce pas ?

Clara acquiesça.

— Je pense qu'il a été séduit par l'empathie dont tu as fait preuve, alors

que tu étais dans un état épouvantable et soignais tes propres blessures en parallèle.

— Il faut être de bon compte, l'état de choc dans lequel j'étais m'a permis d'occulter mes dommages, tant physiques que moraux. Mais pour en revenir à Ricardo, je n'ai pas du tout compris ce qu'il ressentait jusqu'il y a peu.

— Il n'a pas ménagé ses efforts pour te le faire comprendre, tout le monde pouvait le voir.

— Je n'en étais pas capable. Et pour être franc, c'est Jayden que je regardais, au début. Je sais, cela vous a bien amusés, tous autant que vous êtes, que je sois à ce point « à côté de la cible ». Un beau gosse viril avec un corps comme j'aurais voulu avoir. Et sympathique, ce qui ne gâche rien, surtout pour un garde du corps !

Elle rit doucement en serrant son bras.

— Jayden représente tout ce que je désire. Costaud, un look un peu bad boy, malin et bien fringué. Mais en somme, ce n'était que cela. Une projection. Un désir impulsif, charnel, physique, qui n'a rien à voir avec l'amour, pour occulter le gouffre laissé par Paul. Quoi qu'il ne soit pas impossible qu'une liaison ait pu se développer, si Jayden avait été intéressé par les garçons, et par moi, en particulier. Cela a masqué les efforts de Ricardo. Encore une fois, pour être tout à fait franc, je pense que je n'étais pas prêt à voir. Jayden ou pas Jayden, je n'aurais pas vu tout ce que Ricardo faisait pour attirer mon attention.

— Je pense qu'il dit vrai quand il dit qu'il était tombé sous le charme avant d'arriver ici. Ce qui était en conflit direct avec l'ampleur de ce qui se passait sur cette île. La mort des parents de Diego, la tentative de prise de l'île qui cachait d'autres buts.

— D'autres buts ?

Gilles espérait qu'elle lui en apprenne plus que ce qu'il avait déjà compris sur le fond de cette histoire. Mais c'était mal connaître Clara que d'imaginer qu'elle puisse lâcher le morceau « distraitement ».

— Et quand il t'a vu en chair et en os, là, le coup de foudre a été total.

— Cela n'existe pas vraiment, les coups de foudre. C'est des histoires de midinettes.

— Faut croire que si, ça existe, et pas seulement pour les *midinettes*. Même les garçons bourrus y ont droit, à l'évidence ! En plus, je sais de source sûre qu'il a un goût particulier pour les garçons blancs.

— Cela me fait drôle d'entendre ça, s'amusa Gilles. À Paris, on entendra plus fréquemment des Blancs dire qu'ils aiment les garçons

asiatiques, ou africains, ou arabes, ou latinos. Le fait d'entendre la même chose, vis-à-vis de ma communauté ethnique, cela me ramène en un coup à ma couleur de peau. Je ne suis pas qu'une couleur de peau, je suis une personne.

— Bienvenue dans notre monde, Gilles Duprieux. Un monde où des Blancs, minoritaires, occupent tout l'espace et font tout tourner autour de leurs petites personnes.

— Pas de façon consciente. Pour y être, je peux le garantir. Nous ne sommes pas tous des sales racistes égocentrés, si c'est cela qui est impliqué dans ta remarque.

— Bien sûr que non. Mais la culture du monde est dictée par une minorité.

— J'ai toujours cru que le fait d'être centré sur sa propre culture était propre à l'humain, en général, pas simplement aux Blancs.

— Nous ne généraliserons pas, bien entendu, mais il faut admettre que les Blancs, par l'esprit colonialiste qu'ils ont développé ces derniers siècles, se sentent chez eux un peu partout, au détriment des Autochtones.

— Encore une fois, je ne me suis jamais posé la question. Je le prends comme une gifle.

— Ce n'est en aucun cas une insulte de ma part.

Gilles voulait bien le croire, elle avait l'air amusée, pas insultante.

— Je ne suis plus si blanc que ça. J'ai bronzé, rit-il en montrant son avant-bras.

— Même après un an au soleil, un blanc aura toujours l'air d'un blanc. Ce n'est pas seulement la couleur de la peau.

Ça, il voulait bien le croire. Et d'ailleurs, quelqu'un de trop bronzé, c'était… « curieux ». Cela lui rappelait une altercation entre une femme raciste et une jeune femme africaine qui s'était fait insulter dans le métro sans que personne ne réagisse. Même lui n'avait pas bronché, et il en avait encore honte aujourd'hui. La jeune femme ne s'était pas laissé démonter et avait rétorqué par une réflexion qui l'amusait toujours aujourd'hui et qui allait un peu dans le sens des paroles de Clara.

« Ces gens qui nous insultent à cause de la couleur de notre peau et qui passent tout l'été à la plage pour être aussi noirs que nous ! ».

Ce n'était pas faux. Revenir de vacances avec un joli hâle, au plus foncé au mieux, et en parallèle, conserver sa « blanche-attitude ». Clara ne se trompait pas.

Même s'il avait bronzé ces dernières semaines, il restait un « Blanc ».

Dommage qu'une couleur de peau donne lieu à tant de haine dans le monde.

Sans doute que certains, ici, le verraient seulement à travers ce prisme. Peut-être serait-il l'objet de remarques racistes. Après tout, le racisme n'est pas une exclusivité des Blancs. C'est dans la nature de l'Homme de se distancier des « différences ». En tant que gay, il ne le savait que trop bien.

Personne ne le lui disait cela, à l'exception de Clara, toujours plus directe que les autres. Mais forcément, tout le monde, ici, y pensait. Les gens se cachaient derrière des masques, et il avait l'impression que les paroles de Clara venaient de les faire tomber.

Il devrait être vigilant, car en plus d'être le « copain » d'un des hommes les plus puissants de Martinique, ce qui en soi suscitait déjà des railleries et des jalousies, Gilles faisait partie de la « caste des hommes blancs impérialistes ». Qu'il estime ne pas faire partie de ces profiteurs d'un autre temps n'y changeait rien. Tôt ou tard, les masques tomberaient, et il se prendrait leur haine revancharde dans la gueule.

Ce n'était qu'une question de temps.

— Nous avons juste le temps de nous isoler quelques minutes, murmura Ricardo avec un sourire entendu.

— Encore ? répondit Gilles.

— Comment ça encore ?

Gilles pouffa en observant la mine déconfite de Ricardo.

— Ton oncle est là et tout ce à quoi tu penses c'est t'isoler cinq minutes pour faire l'amour à la sauvette ?

— Un peu plus que cinq minutes quand même ! Et puis quoi ? Je ne peux pas désirer mon amant et avoir envie de lui faire l'amour « à la sauvette » ?

— Bien sûr que si, et j'en suis flatté, mais pas dix fois par jour ! Tu aurais dû m'avertir que tu étais un « sex addict » !

— Je ne suis… Oh, tu te fiches de moi, c'est ça ?

Gilles prit le visage de Ricardo dans ses mains et l'attira contre lui pour y déposer un long baiser.

— On a peut-être bien trois ou quatre minutes de libres, susurra Gilles.

— C'est qui le « sex addict » maintenant ?

— C'est moi.

Ricardo attrapa la main de Gilles et l'entraîna dans la villa jusqu'à ses appartements.

Il fallait profiter de ces moments, car les heures à venir seraient difficiles.

L'humeur de Ricardo et de Jayden avait fort changé depuis 48 h. En bien. Comme si le souffle de l'explosion était passé.

Soit ils prenaient tous les deux des anxiolytiques en cachette, soit ils étaient parvenus à gérer leur chagrin et leur deuil plus vite que lui en aurait été capable. Gilles les voyait souvent rire à l'excès, comme ici. C'était sans doute une réaction normale, mais cela le choquait malgré tout. Il se souvenait de la mort de ses parents, et sans doute cela n'avait pas été différent. Il se souvenait effectivement des éclats de rire, suivis de larmes, mais sans plus.

Comme Ricardo, les premiers jours. Mais plus maintenant. Là, il semblait vraiment avoir absorbé le choc, et sans doute noyait-il son chagrin en s'isolant souvent avec Jayden pour organiser la réception.

Une réception si modeste qu'à côté des excès de la précédente, cela faisait presque mesquin. Comme si leur chère Rosa ne le méritait pas. Ou alors, elle avait spécifiquement demandé une cérémonie sobre, voire austère ?

Gilles se laissa enlacer, et, une fois la porte fermée, il laissa Ricardo le déshabiller juste assez pour avoir accès à la zone médiane de son corps.

Dans le sofa devant la baie qui faisait face à la mer, les deux hommes étaient enlacés. Gilles avait la tête posée sur l'épaule de Ricardo et caressait son ventre ferme. Il jouait doucement avec les poils noirs qui remontaient de son pubis vers son nombril. Ils étaient lisses, épais, et assez longs pour les faire glisser entre ses doigts. Il observait le beau sexe redevenu flaccide de son amant et il s'étonnait de constater qu'il restait assez gonflé malgré tout. C'était vraiment un beau sexe. Doux, si bien fait qu'on avait envie de le toucher en permanence. Le prépuce, humide en conséquence de leur moment à deux, luisait en réfléchissant la clarté extérieure. Un sexe si foncé, c'était beau. Pas que les sexes clairs ne le soient pas, mais Gilles n'avait pas encore tout à fait assimilé leurs différences physiques et restait constamment émerveillé du pouvoir de séduction d'une autre ethnie. Chose qu'il n'avait jamais envisagée auparavant tout simplement parce que la question ne s'était jamais posée. Peut-être se lasserait-il un jour de regarder son homme, son corps, son sexe dur ou flaccide, noir intense comme un chocolat à plus de quatre-vingts pour cent de cacao, ce qui faisait ressortir l'humidité post-coïtale de son extrémité de façon terriblement enivrante.

Ricardo déposa un baiser dans ses cheveux et sa main, qui l'enlaçait, pressa le haut de son bras.

— Nous allons devoir sauter sous la douche… dit-il. On va nous attendre. On avait dit cinq minutes, pas une demi-heure.

Gilles sourit et déposa un baiser sur ses pectoraux.

— J'ai peur, Ricardo.

— De quoi as-tu peur ?

— De te perdre.

Gilles sentit l'étreinte se resserrer autour de lui.

— Tu ne vas pas me perdre, tout cela est bientôt fini.

— Il y aura toujours une autre attaque, une autre menace.

— Non.

Gilles ne releva pas l'incohérence de sa réponse. Ça pétait toutes les cinq minutes ici depuis qu'il était arrivé. Sans doute était-ce tellement le quotidien de Ricardo et qu'il ne s'en rendait même plus compte.

— Rien que les gens qui vont venir ici, certains seront hostiles, non ?

— Certains, oui. Et j'y compte bien.

— Comment ça ?

— Chttt. Jayden ne veut pas que je parle. Pour faire court, il espère démasquer l'assassin de Rosa.

— Ce sont les deux gardes…

— Non, ça, ce sont les petites mains, mais le commanditaire est toujours inconnu.

— Et il sera là ?

— C'est possible. C'est même très probable. Richard… Je ne peux rien dire, désolé.

— Et maintenant, je suis intrigué !

Il sentit Ricardo sourire et il lui donna un nouveau baiser.

— C'est pour cela que tu es moins tendu ? reprit Gilles. Vous préparerez un truc ?

— Non. Pas exactement. Mais tu as dit quelque chose qui a mis la puce à l'oreille de tout le monde ici.

— Quoi donc ?

— Que tous les Ramirez, et je rajoute leurs amis, seraient réunis au même endroit. Et donc, que c'était le moment idéal pour frapper un grand coup.

— Et ça te réjouit ? Je vais pisser dans mon froc !

— Vu comme tu es débraillé, pour le moment, ça serait difficile.

— Ricardo, je suis sérieux. Ce n'est pas rassurant.

— Il y aura aussi d'autres personnes, et certaines ne seront pas recommandables.

— Et voilà, tu as gâché ce moment !

— C'est vrai que ce n'est pas rassurant.

— Ah, tu vois !

— Je n'ai jamais dit le contraire, mais si l'on veut retrouver le…

l'assassin de… de Rosa.

Gilles fronça les sourcils. Ricardo bégayait parfois, mais c'était assez récent. Peut-être les médicaments pour le calmer. Ou ses émotions qu'il étouffait.

Il faut dire que gérer conjointement un deuil et un amour fou, ça devait stimuler le ciboulot.

— Je présume que vous savez ce que vous faites.

Ricardo haussa instinctivement les épaules, faisant sauter la tête de Gilles.

— Désolé, dit Ricardo en déposant plusieurs baisers consécutifs sur le crâne de Gilles.

— Ce qui est certain, c'est que maintenant, ça va me trotter en tête. J'ai un peu une tendance à gamberger.

— Tu es un cérébral, c'est une qualité.

— Pas toujours. Là, je voudrais avoir les limitations d'un poisson rouge, histoire de faire mon chemin sans me rendre compte de rien !

Ricardo rit de son rire sincère. Un rire que l'on sentait qu'il devait retenir la plupart du temps. Son statut de « patron » de la pègre, ou de chef de cartel, l'obligeait à étouffer cela. Sinon, il y a fort à parier qu'il rirait souvent de ce même rire profond que maintenant.

Gilles n'avait rien dit de très amusant, mais avec lui, Ricardo pouvait se lâcher. Alors, il le faisait.

— Allez, filons quand même à la douche, avant que les squales nous croquent.

— Mon oncle n'est pas un requin, encore moins ma tante. Greta est allemande.

— Elle m'a l'air tout aussi colombienne que vous.

— Son grand-père a fui l'Allemagne durant la guerre.

— Durant, ou après ? Ça change tout.

— Au tout début. Ce n'est pas un nazi qui a fui le pays après la guerre si c'était le sens de ta réflexion. Il avait senti venir la catastrophe. Il voulait aller aux États-Unis, mais il craignait être perçu là-bas comme un espion. Alors, il s'est installé en Colombie, a rencontré sa femme et, avec la petite fortune qu'il avait apportée avec lui, il a bâti son empire.

— Encore un Baron de la drogue ?

— Tu ne penses qu'à ça décidément ! Il y a d'autres façons de bâtir un

empire qu'avec de la drogue.

Gilles sentait bien que le sujet n'était pas très apprécié.

— Et donc Greta, Allemande de nom et de nationalité, a épousé ton oncle. C'était avant ou après votre immigration ici en Martinique ? Et pourquoi ne pas prendre la nationalité colombienne ?

— Son grand-père et son père ont toujours soutenu qu'il était préférable, dans le monde des affaires, d'être allemand que colombien. Question de confiance commerciale. C'est triste, mais c'était la façon de penser de l'époque.

— J'imagine que cela n'a pas tant changé que cela, malheureusement. Et c'est plus facile à Paris aussi, aujourd'hui, avec sa nationalité européenne.

— Tu n'imagines même pas. Allez, on se dépêche maintenant.

Gilles s'attendait à ce que la douche devienne une « douche crapuleuse », mais pas du tout. Un passage rapide pour se rafraîchir, et ils se rhabillaient déjà.

Sam avait pris l'initiative d'installer son bar sur la terrasse moyenne, à l'arrière et en contrebas de la piscine, si bien qu'on ne le voyait plus. En revanche, la vue sur la mer était imprenable et comme le soleil glissait sur leur droite, ils n'étaient pas éblouis.

Quelques tables mange-debout garnies, déjà, de coupelles couvertes d'un cellophane attendaient les invités.

En dehors des deux gardes, et de Sam, ils étaient les premiers.

Ce qui ne ressemblait guère aux arrivées de Ricardo ! Il y avait du laisser-aller !

Gilles sourit intérieurement. Il ne dit rien, sinon Ricardo était capable de rentrer à la villa et d'attendre que tout le monde soit là.

Sam s'affairait, car visiblement, il n'était pas tout à fait prêt, suivant ses critères. Pour Gilles, c'était déjà parfait.

L'un des commis arriva avec un petit sac de charbon de bois, pour mettre le barbecue en route. Chouette, sûrement des langoustes grillées. Gilles avait presque honte de l'admettre, mais ça, c'était un luxe qu'il aurait du mal à abandonner si un jour il perdait tout ceci.

D'ordinaire, ils faisaient un feu sur la plage, avec du bois, mais sans doute qu'ici, pour l'aspect pratique, le charbon ferait l'affaire.

En voyant que le « patron » était déjà là, le garçon se pressa et retira les

films plastiques sur les coupelles de leur table.

Mini-tomates farcies avec une boule de mozzarella, balsamique et de toutes fines lanières de piment. Pas de basilic. Un *caprese* à la sauce locale !

Il y avait déjà un *féroce d'avocat*[3] avec des trempettes de pain grillé, et une sorte de tapenade dont il ne connaissait pas le nom, mais que l'on mangeait assez souvent ici et qui était aussi à base de morue. Un régal, et c'était lui, qui d'ordinaire n'aimait pas les poissons « forts », qui disait ça. Plus tard viendrait les *accras*[4] chauds, et les *balaous*[5] frits.

— Sam, fais-nous péter un bouchon, ça les fera venir !

— On ne fait pas péter les bouchons à l'apéritif, coupa Gilles avec un sourire moqueur.

— Non, seulement au dessert, mais c'est tellement plus festif de le faire aussi à l'apéro, non ?

— Oui, bien sûr, surtout dehors.

Le choix du mot « festif » n'était pas particulièrement adéquat. Mais après tout, qu'en savait-il ? Il y a des pays où la mort est célébrée dans les rires et la joie. Sans doute une façon de gérer sa douleur, ou d'accompagner le défunt dans « l'allégresse » pour son dernier voyage ? Et s'il avait tout faux et que c'était cela que Ricardo exprimait avec ses rires et sa bonne humeur ? Masquer sa souffrance pour aider Rosa à « passer » ?

Sam était déjà tout sourire. Il sortit deux flûtes et Ricardo fit « six » avec les doigts.

Gilles n'avait vu personne arriver, mais sans doute avait-il entendu une porte annonçant l'une ou l'autre arrivée.

Veuve Clicquot.

Gilles ne voulait pas qu'il se ruine en Veuve Clicquot rien que pour lui. Si tant est qu'un milliardaire puisse se ruiner en champagne ! Un mousseux ferait très bien l'affaire tant qu'il était « traditionnel » et avec un minimum de qualité.

Sam servait les flûtes. Et Gilles fut agréablement surpris lorsque Ricardo n'attendit pas qu'on le serve et qu'il prit deux flûtes et les tendit aux gardes, puis il en donna une au commis de cuisine, une à Gilles, avec un petit baiser rapide sur les lèvres, et il en prit une pour lui avant d'indiquer à Sam de prendre la dernière.

Voilà aussi le genre de patron qu'il était. Ses hommes n'étaient pas ses chiens. Il les respectait. Aussi loin qu'il s'en souvienne, cela avait toujours été le cas.

Alors pourquoi Gilles gardait-il l'idée que derrière tout cela, c'était un

monstre ? Un paradoxe à lui tout seul ? Amour/haine, empathique/sans pitié…

Ils trinquèrent et de fait, le son du bouchon avait fait sortir les gens.

Car Dinah déboula comme une folle, manquant de renverser les tables, et Diego apparut avec son charmant sourire.

Déjà, Sam posait sa coupe, et sortait une seconde bouteille et de nouvelles flûtes.

Gilles fit les gros yeux en direction de Sam pour lui rappeler « pas d'alcool au gamin », mais il savait qu'il serait vite ignoré.

Diego reçut sa demi – trois quarts, pour être plus correct – flûte et il trinqua avec tout le monde avant de boire en prétextant cette fois qu'il aimait cela.

Non, il n'aimait toujours pas, Gilles le voyait bien et cela l'amusa de voir ce garçon « jouer à l'adulte ». Mais il supposait qu'ils avaient tous fait pareil à son âge.

Et pendant que l'on riait déjà, le commis allumait son barbecue et Sam peaufinait ses préparatifs.

Gilles avait un peu abusé des langoustes. Et du champagne.

La promenade digestive, sur la plage, aux lueurs des torches des gardes qui faisaient fuir les crabes, permettait d'oublier tout, pendant un moment.

Clara lui tenait compagnie et pour être honnête, elle n'était pas en meilleur état que lui ! Ils riaient comme de vieux amis, alors qu'ils ne l'étaient pas. La magie de l'endroit. Ou de l'alcool. Ou des deux.

— Tout est si détendu, murmura Gilles. J'ai peine à croire que cet endroit est un enfer.

— S'il y a un coup à tenter, ce sera demain, quand tout le monde sera là. Aujourd'hui, nous ne risquons rien.

— J'ose espérer que demain non plus.

— Qui sait ?

— Ricardo ne m'a pas dit combien de personnes viendront, finalement.

— Je ne sais pas. Peut-être vingt, peut-être plus. Je ne suis pas dans le secret.

— Ou alors si, mais c'est une façon polie de me dire de me mêler de mes affaires.

Clara éclata d'un rire qui n'était pas contrefait et le tira à elle.

— Tu es dangereux, Gilles. J'oublie parfois que tu es un fin observateur. Tu devrais travailler pour nous.

— Torturer des gens ? J'en rêve ! Un vrai plan de carrière comme j'aurais dû avoir dès la sortie de l'unif.

— Ce n'est pas ce que nous faisons, en général. Mais j'admets que parfois…

— Et que faites-vous, alors ?

Elle soupira.

— Beaucoup d'attente. Nous attendons que les choses « se produisent », et puis nous agissons.

— Je n'en saurai pas plus…

— Non, et tant mieux. Ce n'est pas toujours un métier agréable. Et il est dangereux.

— Alors, pourquoi vouloir que j'y participe ?

— Tu as l'esprit lucide, et tu n'as pas peur de confronter tes idées, même folles, avec les autres, ce qui fait avancer toute la machinerie.

— Réponse énigmatique…

Elle haussa les épaules.

Le « pas toujours agréable » sous-entendait que parfois, il l'était. Gilles aurait bien voulu savoir ce qui était agréable à soutirer des informations à des gens qui ne voulaient pas coopérer.

Au bout d'un moment assez tranquille, Jayden apparut, comme par magie.

— Je prends le relais, Clara.

Le relais ?

Elle n'était donc là *que* pour le surveiller ?

Jayden remplaça Clara qui fit un sourire à Gilles en s'éloignant avec l'un des gardes.

— Ricardo est occupé avec sa famille. Mais je dois te parler, dit-il. Es-tu en état de comprendre ?

— Que répondre à cela ? J'ai trop bu, trop mangé, mais je ne suis pas saoul. Juste un peu sur l'air.

Jayden fit signe à ses hommes de s'éloigner un peu, ce qui sortit Gilles de son euphorie du moment. C'était curieux. Comme s'il ne faisait pas

confiance à ses hommes.

Bon, il est vrai qu'il y avait deux traîtres et qu'il y en avait sans doute d'autres. Mais cela voulait dire autre chose de bien plus important. Jayden allait donner une information sensible ! Le mettre dans la confidence, de leur plan, sans doute, pour coincer le ou les salauds qui faisaient tant de mal à « la famille ».

Le pied de Gilles se prit dans un trou dans le sable et il bascula vers l'avant.

Jayden le rattrapa et le plaqua contre lui pour le redresser.

Mon Dieu que cet homme sentait bon. Mais curieusement, il ne ressentait plus de véritable « désir ». Et tant mieux. Gilles s'excusa pour sa chute et s'écarta de Jayden.

— Je ne suis pas sûr que tu sois assez sobre pour comprendre ce que j'ai à dire.

— Remontons prendre un café et tout ira bien. Un léger abus, c'est tout. Sinon, tu verras ça demain matin.

— J'aurais préféré maintenant. Je serai un peu sur le feu demain.

— Bon, ben parle alors.

Gilles manqua de lui prendre le bras, comme avec Clara, mais il se retint à temps.

Dès qu'on se détend trop, on en oublie les convenances et ce n'est pas parce que l'on a soi-même aboli certains tabous que tout le monde a pu le faire.

— Demain. Dès que les gens vont arriver, je te demanderai d'ouvrir grand tes yeux. Tu as le chic pour remarquer des choses que personne ne voit. Ces gens seront pour la plupart des familiers, pour nous. Ce sera donc difficile de rester objectif. Il nous faut un regard frais et neutre. Je te mettrai Kevin comme garde. Pas Maria. Ils fricotent ensemble et cela risque de fausser leur attention. À la moindre alerte, soupçon, ou réflexion personnelle que tu te fais sur le moment, tu l'avertis. Il communiquera avec moi par son oreillette et moi seul l'entendrai. Quelqu'un qui n'est pas à sa place, une tenue inadéquate, n'importe quoi. Surtout si tu te dis que je vais trouver cela tiré par les cheveux ! Comme ces deux gardes qui ne pleuraient pas. Je dois savoir ce genre de choses immédiatement.

— Entendu, mais je ne sais rien de l'organisation de demain. On dirait que Ricardo ne veut pas me…

— Parce que je lui ai fait jurer de ne rien dire. Personne ne saura rien des modalités avant demain.

— C'est pour cela qu'il n'y a pas de traiteur ?

— Pas de réception. Rien.

— C'est rude.

— Tout le monde a été averti de venir avec sa nourriture et ses boissons.

— C'est vraiment rude !

— Mais nécessaire, et tout le monde a bien compris, ne t'inquiète pas.

— À quelle heure demain ?

— Tu sauras cela en dernière minute.

— Eh ben, la confiance règne.

— Et tu sais de première main pourquoi, alors, inutile de tenter d'en savoir plus.

— J'ai une requête.

— Si je peux y répondre…

— Les caméras. Je voudrais, demain matin, toutes les voir, et avec toi peut-être en rediriger certaines. Ce que je n'ai pas vu, elles le verront peut-être. Et les enregistrements pourraient être très précieux par la suite.

— Je n'aime pas que l'on touche aux caméras. Les angles ont été choisis pour…

— Certaines sont mal réglées, Jayden. Sinon, on aurait vu Rosa quitter son appartement et rejoindre le Gouffre des Âmes d'une façon ou d'une autre.

— Tu marques un point. Et c'est toi l'expert.

Gilles rit de la moquerie de garde du corps.

— Pas expert, mais j'ai un peu l'habitude de fouiller les enregistrements de mes clients en cas de vol. On voit plus que ce que l'on croit.

— Bon. Demain, à six heures, tu te lèves, tu batifoles avec le boss avant ça, hein ? Donc règle ton réveil pour inclure ça. Piscine et ablutions jusqu'à sept heures, déjeuner en famille jusqu'à huit heures, puis rendez-vous à la salle vidéo. Elle sera verrouillée, tu frapperas quatre fois et tu attendras.

— Entendu, chef.

— Bien, alors retournons près des autres.

— J'ai l'impression d'être un espion !

— Oh, et ton job commence demain à six heures. Enfin, après avoir

folâtré avec Ricardo. Cette partie-là, je ne veux rien savoir, j'en sais déjà bien assez !

Gilles rougit, mais heureusement, dans le noir, cela ne se voyait pas.

— J'avais déjà des trucs à dire sur aujourd'hui…

— Ah ?

— Clara. Que fait-elle là ? Elle n'a rien à faire ici, si je puis me permettre.

— Si. Mais ce ne sont pas tes oignons. Elle a aussi son rôle à jouer, comme toi.

— Je me doute. Mais je veux être certain que si je vois un truc chez elle, je puisse le dire aussi.

— Chez tout le monde. Oncle Carlo, un garde, moi, n'importe qui, même si ce sont des choses insignifiantes.

— Genre tantine Greta qui fait pipi sur les fleurs des parterres où sont enterrés les parents de Diego ?

— Elle a fait ça ?

— Non. Ce n'était pas là.

— Oh.

— Mais elle s'est éclipsée, et comme j'ai vu qu'elle s'accroupissait… Bref, j'ai compris qu'elle allait faire pipi. La maison n'est pas loin, donc, soit elle est incontinente et ne sait plus se retenir, soit elle a fait cela à dessein.

— Cette information est embarrassante. Pour le principe, tu me diras où et j'irai voir. Mais oui, c'est exactement le genre de choses que je dois savoir. Il y a forcément une explication, mais bon. C'est ça que j'attends. Et reste naturel. Tu n'es pas un espion ! Tu es un atout et je compte t'utiliser. En revanche, comme tu n'as aucune formation, tu risques de te faire repérer si tu en fais trop.

— Je n'aime pas ça, que ça soit clair. Être suspicieux, c'est mon métier, mais ce n'est pas qui je suis.

— Tu es bon à cela, c'est tout ce qui m'intéresse.

— Ça ne veut pas dire que j'aime.

Dans le contre-jour des lampes-torches qui chassaient les crabes de leur clarté, Gilles vit Jayden acquiescer.

Gilles retrouva Ricardo bras dessus, bras dessous avec son oncle et son cousin.

Ils étaient tous un peu saouls et riaient, puis pleuraient, puis riaient à nouveau en citant une anecdote ou l'autre. Paul discutait plus loin avec Clara et Greta.

Gilles s'approcha de Ricardo et le releva.

— Il est tard et demain, on se lève tôt, viens, allons au lit, et laisse tes hôtes aller se reposer.

— C'est impoli, c'est comme si je les chassais.

— Ils sont épuisés aussi. N'est-ce pas, Alejandro ?

— Je suis claqué, répondit le cousin de Ricardo. Mais je ne veux pas rater ce moment en famille.

— J'ai bien compris, mais demain, des funérailles avec une gueule de bois, ce sera encore pire que ça ne devrait l'être.

— Il n'a pas tort, Carlo, dit d'un peu plus loin Greta.

L'homme soupira et fusilla Gilles du regard sans conviction comme s'il l'accusait d'être un briseur d'ambiance.

— Si j'avais su que tu étais l'homme avec qui ma femme serait d'accord, je ne t'aurais pas licencié, je t'aurais donné une promotion !

Les trois garçons éclatèrent de rire. Et derrière, même Greta sembla étouffer le sien.

Elle causait avec Clara, une flûte à la main, mais contrairement aux hommes, elle ne semblait pas saoule.

Ricardo accepta de se laisser tirer hors du cercle familial et s'accrocha au bras de Gilles en titubant.

Ricardo ? Saoul à ce point-là ? La dernière fois, à la garden-party, il avait prétendu l'être, mais il ne l'était pas, malgré les litres qu'il avait bus.

Faisait-il pareil ici ?

— Allez, on y va ! ordonna Gilles.

— Il est pire que ma femme ! ricana Carlo. Pas étonnant qu'elle soit d'accord avec lui.

Cela ressemblait à une insulte, mais c'était une blague et Gilles le comprit.

Ricardo salua son oncle, son cousin et traîna Gilles pour aller embrasser sa tante. Puis il se laissa supporter par son amant.

Une fois un peu éloigné, Gilles se colla contre Ricardo et lui murmura à l'oreille.

— Saoul, vraiment ?

— Peut-être un peu.

— On se lève tôt demain, aurais-je tout de même l'honneur d'une petite séance de câlins ?

— Toute la nuit si tu veux.

— Tu dois être en forme demain.

— Demain, tu vas rencontrer les pires prédateurs de toutes les Caraïbes. Je voulais te le dire.

— S'ils sont tous comme toi, ça me va.

Ricardo lui fit un magnifique sourire et l'embrassa.

Il y avait une chose avec Ricardo qu'il n'avait jamais connue avec Paul. Même au tout début, quand on vit d'amour et d'eau fraîche.

C'était une sorte de pulsion, d'attraction. De désir puissant, mais avec la maturité qu'une première relation amoureuse a pu générer. C'était à la fois moins innocent, et plus profond. Comme si, aujourd'hui, Gilles était capable de discerner le vrai désir.

Bien sûr, Ricardo était un homme séduisant et si l'on omettait l'aspect sombre du côté professionnel de sa vie, il était plutôt sympathique, jovial, beau aussi à l'intérieur. Ça, Gilles l'avait vu très tôt. Par contre, il n'avait reconnu qu'il éprouvait du désir que plus tard, car ce côté sombre, justement, l'aveuglait et masquait le bon en lui.

Il faut dire que les circonstances de leur rencontre étaient à elles seules aveuglantes.

Jamais, il n'aurait dû tomber amoureux dans ces circonstances.

Peut-être que si Paul l'avait quitté des mois plus tôt, qu'il avait rencontré Ricardo par hasard, alors il aurait peut-être eu, comme lui, un coup de foudre ?

Gilles avait du mal à comprendre que le beau latino ait pu s'amouracher de lui si vite. Même si l'on mettait dans la balance son désir pour les hommes blancs, il l'avait vu au moins bon de sa forme, avec les yeux bouffis par le sel, le corps ravagé par le séjour dans l'eau, amaigri, la tignasse tétée par les rats, luttant maladroitement pour survivre.

Ou alors, c'était cette fragilité, ces imperfections, cette détresse qui avait excité l'empathie du mafioso ? Le cœur mis à nu, ne cachant rien de ce qu'il était, pas d'entourloupe, pas de tralalas auxquels il devait tristement être habitué avec ses prétendants, ses amants de passage, avec sa femme et cette constante sollicitation de toutes parts ?

Gilles se retourna dans les bras de Ricardo qui ronflait doucement. Il dormait en confiance, et ça, c'était beau à voir. Avec lui, il baissait sa garde, il existait, et cette confiance lui faisait du bien.

Le bonheur qui irradiait sur son visage était communicatif et Gilles, contre toute attente, se sentait heureux aussi.

Il tournait la page de son premier amour. La douleur était mordante,

encore, quand il repensait aux bons moments de leurs années communes, mais de plus en plus, Gilles parvenait à scinder les choses. Mettre Paul et cette crapule d'Alejandro dans une sorte de conscience parallèle, douloureuse, certes, mais qui du coup n'était pas handicapante. Cela n'aurait pas été vrai s'il était resté seul. Il fallait admettre que le fait d'avoir craqué pour Jayden, puis Ricardo, avait permis, justement, de créer ce sous-espace et s'il n'était pas tombé amoureux de son « Riri », mettre Paul de côté aurait été plus difficile. Sans cela, il aurait ruminé, aurait été rongé par la haine.

Gilles caressa la poitrine de son amant. Le réveil ne tarderait pas à sonner. Il devait profiter du moment, comme avait clairement dit Jayden, car qui sait si ce soir, ils ne seraient pas tous morts ?

Il déposa un baiser sur son téton, le cherchant avec les lèvres dans l'obscurité.

Les ronflements cessèrent, mais Ricardo prétendait toujours dormir. Gilles sourit et multiplia ses petits baisers, palpant l'autre téton avec sa main gauche, pinçant très légèrement le muscle pectoral jusqu'à arracher un petit gémissement de plaisir.

C'était le signal, et Gilles bascula son corps sur celui de Ricardo, pressant son bassin contre le sien comme la montée du désir devenait incontrôlable.

Il embrassa ses lèvres, glissa ses doigts dans ses cheveux doux, croqua son cou, ses lobes d'oreille, ce muscle tendre qui relie le cou à l'épaule. Il releva un bras et enfouit son nez dans son aisselle, fouillant ses poils. Et Ricardo se mit à rire.

D'un bond, Ricardo retourna Gilles sur le dos et c'est lui qui était au-dessus et qui prenait possession de ses lèvres.

Le réveil sonna.

D'une main, Gilles appuya sur le bouton « snooze ».

— On a dix minutes avant six heures…

— C'est amplement suffisant pour ce que je veux te faire, répondit Ricardo en glissant vers le bas-ventre de Gilles.

6 h 45. Gilles sauta dans la piscine.

Diego, Paul et Alejandro s'y trouvaient déjà. Ouf, il avait convaincu Ricardo de mettre son maillot.

Ils n'auraient sans doute plus le temps de passer sous la douche avant le petit-déjeuner. Tant pis, les occasions ne manqueraient pas avant la

cérémonie.

De toute façon, à prendre trois douches par jour, sans compter les séances de baignade, Gilles savait qu'il était propre.

L'ambiance n'était plus aussi enjouée que les autres jours.

Sur le coup de sept heures, les cuisines apportèrent les plats du petit-déjeuner et les répartirent sur les tables rondes autour de la piscine. Avec autant de monde, Gilles était certain qu'ils mangeraient à l'intérieur, mais c'était sans doute pour Carlo et Greta l'occasion de profiter un peu du magnifique environnement que l'organisation s'était arrangée comme si c'était un « jour normal ». Voilà bien une chose qu'il avait assimilée, qui était devenue sa norme, mais qui n'avait rien de « normal », en réalité. Manger dehors, tous les matins, face à la mer, à côté de cette belle piscine, vue jardin ou vue villa, on était toujours bien placé dans cette chaleur tiède tropicale. Non, ce n'était pas normal. Mais c'était devenu sa réalité.

Les parents d'Alejandro arrivèrent à sept heures tapantes. Une précision que Gilles n'avait pas à vérifier, il connaissait son ex-patron et sa ponctualité maladive.

Greta portait une robe légère à motifs fleuris trop citadine pour l'endroit, mais il pouvait bien imaginer qu'en vivant à Paris, elle ne dédoublait pas sa garde-robe pour « le cas où ».

Clara arriva, sans ses sbires, et chercha où s'installer. Les tables ne permettaient que quatre personnes, et il semblait clair qu'en tant qu'hôte, Ricardo mangerait avec son oncle et sa tante. Gilles hésita. Devait-il suivre Ricardo à la table centrale ou laisser la place à Alejandro ?

La question ne se posa pas, car Ricardo, à peine rhabillé de son peignoir, l'attira à lui.

Alejandro sembla un peu surpris, mais c'était logique après tout. Le fils de Carlo prit la table la plus proche de la piscine et Paul l'accompagna. Clara et Diego se joignirent à eux tandis que les deux gardes de Ricardo ainsi que les deux qui escortaient les deux autres couples s'installaient sur la dernière table.

C'était une des choses qu'il aimait ici. Que le personnel soit inclus dans la bulle familiale, mange avec eux, profite des installations. Était-ce propre à Ricardo ? Ou était-ce culturel ?

Il imaginait mal, à Paris, dans le XVIe ou ailleurs, que le personnel partage la table des maîtres de la maison. Mais au fond, pourquoi pas ? Si les uns et les autres s'entendaient bien, il ne voyait pas pourquoi ils ne développeraient pas, eux aussi, des liens « affectifs ».

En tout cas, l'ambiance était détendue ici, et pas moins sérieuse pour

autant. D'autres gardes surveillaient les alentours, on entendait les chiens patrouiller avec eux et Dinah en faisait certainement partie aujourd'hui.

Sans cette effervescence périphérique, l'on aurait pu douter qu'aujourd'hui soit un jour si important.

Encore plus qu'à l'ordinaire, le chef avait fait des miracles avec la nourriture. Ce n'était pas utile, mais Gilles ne pouvait bouder son plaisir. Il finirait par prendre vingt kilos s'il n'y prenait pas garde. D'ailleurs, depuis quelques jours, il avait mis en place une « stratégie anti-kilo ».

Comme tout était appétissant, et qu'il, il fallait oser l'avouer, se goinfrait, frustré de ne pas tout goûter, il avait adapté ses choix.

Plutôt que de prendre une vraie portion de ce qui le tentait, se resservant jusqu'à avoir mal au ventre, il avait décidé de prendre une mini-portion de tout ce qui était salé, puis tout ce qui était sucré, parmi ce qui lui faisait envie. Et s'il avait encore faim, seulement alors, il reprenait de l'un ou l'autre plat, laissant la place pour un fruit qui sonnait la fin de son repas. C'était assez difficile de s'y tenir, car les tentations étaient là et « tout » était bon. Mais il ne faisait pas assez d'exercices pour éliminer toutes ces calories, alors, il fallait redevenir raisonnable.

Les discussions entre Ricardo et sa famille étaient simples, polies, sans grand intérêt et assez formelles. Sans doute dues à la différence de génération. Gilles, lui, n'avait rien à ajouter et Greta, de temps en temps, le sollicitait pour qu'il ne se sente pas ignoré.

Huit heures. Il était temps de rejoindre la salle vidéo. Sauf qu'il devait encore s'habiller. Zut.

Il s'excusa, se leva et embrassa rapidement Ricardo, ce qui arracha un sourire de Greta et un froncement de sourcils de Carlo.

Kevin, à l'autre table, vida d'un trait son café, et engouffra un reste de croissant.

— Je t'accompagne, dit-il simplement.

Gilles acquiesça, puis quand ils furent seuls il se pencha vers lui.

— Tu pouvais terminer de manger le temps que je m'habille.

— Tu ne restes plus seul. J'ai reçu l'ordre de Jayden.

— Vous n'êtes jamais en congé. Ce n'est pas trop lourd comme job ?

— Quand tout va bien, non. Et puis, tous les trois mois, on a un mois de congé, et c'est sans compter un salaire qui est très attractif.

— Je me doute, mais un boulot 24/7, ça éreinte, non ?

— On s'y fait très vite en réalité et nos temps de repos sont réels. Et

puis, le contexte est agréable.

— Sauf quand ça pète de partout, comme maintenant.

— Ça met du piment, c'est vrai. Mais c'est loin d'être toujours comme ça.

— Heureusement.

Gilles fonça sur sa garde-robe, mit un short beige, un tee-shirt adapté, des socquettes blanches, et enfila ses baskets.

— Tu es au courant du planning, je présume ? demanda Gilles.

— Pas plus que toi.

Gilles acquiesça. Il avait espéré en apprendre un peu plus. Mais il supposait que cela ne tarderait pas.

Salle vidéo. 8 h 15. Gilles frappa quatre fois.

Kevin se pencha sur lui.

— Dans mon oreillette, on vient de me dire d'attendre. Jayden est en route.

L'attente ne fut pas longue et Jayden, avec un visage grave, arriva à grandes enjambées.

— Nous avons trente minutes, dit-il.

Il avait une odeur de stress autour de lui. Piquante. Ce qui le changeait de son odeur virile. Cela voulait clairement dire que les « réjouissances » ne tarderaient pas. C'était pour la fin de matinée, ou le début de l'après-midi.

— Alors, au boulot, répondit Gilles.

— Personne ne t'a vu venir ici ?

— Non. Et je n'en ai pas parlé à Ricardo non plus, mais forcément, il était au courant, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. Il a approuvé ton idée. Nous devons faire vite. Les autres iront se recueillir sur les tombes de leurs aïeux, et décider de l'emplacement où sera enterrée Rosa. Cela nous laissera une bonne vingtaine de minutes pour opérer les changements aux caméras en toute discrétion.

— Il y aura les autres gardes. Ils nous verront.

— Je serai là. Je justifierai notre intervention par un travail de maintenance des caméras défectueuses ou déviées par la tempête. Ma présence suffira à les apaiser.

Jayden tapa un code sur le clavier de la porte et cette dernière se déverrouilla.

À l'intérieur, il y avait trois gardes. C'était beaucoup pour le petit espace.

À un signe de tête, deux hommes sortirent, ne laissant que le gars au pupitre, et Kevin resta à l'extérieur également.

La porte fermée, le « clang » du verrou électrique retentit.

Gilles réalisa que cette porte aurait dû être verrouillée cette fameuse fois où il avait vu Rosa tirer sur les prisonniers. C'est donc qu'on l'avait délibérément piégé pour qu'il voie cela. Tiens donc.

— Commençons par passer en revue toutes les caméras, dit Gilles, pour ne plus perdre une minute. Jayden, tu as de quoi noter ?

Jayden fit un signe avec le doigt sur la tempe pour dire qu'il mémorisait tout. Dangereux, ça.

Le gars à la console passait les caméras sur le grand écran central en nommant à chaque fois où elle se trouvait et ne changeait qu'à la demande de Jayden.

Il commença par les plus éloignées.

Et c'étaient celles au sommet de l'île.

On voyait des bateaux, à distance, la proue pointée dans la direction de l'île.

Une partie des invités, sans le moindre doute.

— Alors, celles-ci pivotent à la demande. Elles effectuent un balayage automatique, mais je peux les contrôler plus spécifiquement.

— Tout est couvert, à 360 degrés, mais il y a un point où elles ne s'attardent pas, dit Gilles, c'est pile à l'est. C'est à peine si l'on a vu le yacht blanc.

— Mais on l'a vu, c'est le principal, dit l'homme.

— S'il était en treillis marin, comme les bateaux militaires ? L'aurions-nous vu ?

— Je programme une pause de vingt secondes. Notre système a une reconnaissance automatique des bateaux, mais il n'est pas infaillible.

Gilles acquiesça. Le danger ne viendrait pas de là, mais qui sait ?

À vrai dire, le danger était peut-être déjà sur l'île.

— Nous n'avons plus eu d'attaques depuis des semaines, dit Gilles. Ils auraient pourtant pu revenir en douce.

— Nous patrouillons même la nuit, répondit Jayden.

Ce n'était pas une vraie réponse, car il était impossible de couvrir toute l'île, tous les jours.

Vinrent ensuite les caméras de la ferme, et Gilles nota une aberration dans les angles de vue, ce qui surprit Jayden.

— C'est comme si tout était couvert, mais ce n'est pas le cas, dit Gilles. Il manque deux à trois mètres dans la couverture, qui correspondent juste à l'endroit où le tunnel émerge de la maison. Cela me semble impératif qu'il soit visible.

— Cela devrait l'être. Et je suis certain qu'à l'origine, ça l'était, répondit Jayden.

— Reste à savoir de quand date la modification…

— Juan, tu vérifieras cela après en remontant dans le temps, dit Jayden en se tournant vers le garde assis à la console.

L'homme confirma d'un mouvement bref de la tête.

C'est au niveau des jardins qu'il y avait le plus de changements à opérer. L'idée de Gilles était qu'il fallait pouvoir « suivre » quelqu'un en déplacement, de caméra en caméra. Pour le moment, elles étaient placées à des endroits de passage, mais si quelqu'un s'infiltrait par les buissons et s'il connaissait les caméras, il pouvait passer ni vu ni connu jusqu'à une zone plus dangereuse avant d'être repéré.

Gilles espérait que Jayden mémorisait bien les informations parce que lui, il oublierait vite les changements suggérés.

— On aurait dû faire ça plus tôt ! jura Jayden en regardant sa montre.

— Genre, des mois plus tôt, ajouta Gilles. Cela me semble évident.

— Le but était différent, mais tu as raison. Accélérons parce que notre timing est serré.

Terrasses, piscines, et enfin les caméras de la maison où il n'y eut qu'en cuisine qu'il fallut changer un angle. Les cuistots n'aimeraient pas être « sous l'œil de Moscou » et c'est d'ailleurs peut-être la raison pour laquelle cette caméra n'était pas bien réglée, mais c'était indispensable.

Puis, ils passèrent à la phase pratique.

Kevin était avec eux maintenant et il avait déjà récupéré un grand escabeau en anticipant le travail.

C'était la première fois que Gilles entrait dans la cuisine en pleine activité.

Pour tous les mots de Jayden quant à l'absence de réception, l'accumulation des plateaux sur les plans de travail démentait ses paroles.

La réception serait simple, mais chic. Déjà, une centaine de verrines remplies de mousses, de compositions aux couleurs chatoyantes, chargeaient d'énormes plateaux, prêts à être emportés là où se passerait le rassemblement.

Gilles choisit de ne rien dire. Il sentait le regard nerveux de Jayden sur son dos.

Puis ils s'attaquèrent, dans l'ordre inversé, aux caméras des jardins, puis à celles de la ferme.

Jayden était en communication avec Juan, confirmant ou infirmant les mouvements.

À 9 h tapantes, il était libre et retrouva Ricardo et sa famille qui revenaient de leur moment de recueil. Paul était là, c'était surprenant.

— Bien reposé ? dit Ricardo.

Gilles fut désarçonné un instant et approuva du chef, avec un temps de retard, ce qui rendait sa réponse suspecte. Mais forcément, tout le monde devait se douter qu'il faisait autre chose.

Qu'importe. Ce n'était pas son problème, après tout.

— Je pense que nous allons tout doucement aller nous préparer, ajouta Ricardo.

— Déjà ? répondit Carlo Ramirez. Mais les forces de l'ordre ne sont pas encore arrivées avec la dépouille de maman.

— En fait, si. Cette nuit.

Ricardo soupira.

— Je ne pouvais rien dire, ajouta-t-il. Elle est dans l'une des pièces du sous-sol.

— Et la police ? On ne l'a pas vue.

Carlo Ramirez était visiblement irrité de ne pas avoir été mis au courant. C'était sa mère après tout.

— Elle patrouille autour de l'île et inspecte les yachts de nos invités.

Gilles aurait dû voir cela. Mais cela lui avait échappé. Il s'en voulut, mais forcément, il ne pouvait rien dire.

— Allons la voir, alors, dit l'ex-patron de Gilles.

Et voilà Carlo Ramirez, ce type massif et impressionnant, qui fondit en larmes.

Greta s'approcha et lui offrit une pression de sympathie sur le bras.

On aurait pu attendre d'un couple de leur âge d'être un peu plus

démonstratifs de leur soutien, mais Gilles nota une retenue tant chez l'un que l'autre. Comme si leur rang social interdisait que l'on soit trop proche, ou trop câlin. Même dans un moment comme celui-ci.

L'empathie maladroite de Greta pouvait aussi dire autre chose. Et Gilles pensait bien ne pas se tromper en affirmant cela ; elle n'aimait pas Rosa.

C'était classique. La belle-mère qui ne supportait pas la belle-fille qui lui prenait son fiston adoré. Greta n'était-elle que « tolérée » dans cette famille aux allures de clan ?

Peut-être. Rosa avait assez de poigne, surtout il y a trente ans, pour éliminer la menace avant qu'elle ne s'accroche, comme un morpion, à son jeune fils.

Il y avait pourtant quelque chose dans cette « absence d'affection » et Gilles cocha une case mentale pour s'en souvenir si le sujet devenait pertinent.

Ricardo prit le bras de Gilles et mena la famille dans le dédale de couloirs, jusqu'au deuxième sous-sol, celui où se trouvait le fameux couloir qui allait jusqu'à la ferme.

Tiens donc, Jayden, petit cachottier, voilà pourquoi la caméra était légèrement désaxée… Pour qu'on ne voie pas l'entrée du cercueil par ce couloir.

C'était donc tout récent et cela avait dû lui servir de test pour vérifier les compétences de Gilles.

Un point pour lui.

Quelque part en route, Diego les avait rejoints.

Jayden les attendait là. Il se recueillait sur le cercueil, les yeux secs et déjà dans la suite des opérations. Il vivrait sa tristesse plus tard.

Il céda la place à la famille et Carlo fondit sur le cercueil, en larmes. Des larmes bien trop généreuses pour l'homme qu'il croyait connaître. Sa douleur était palpable et c'était comme s'il avait attendu de voir le cercueil pour y croire.

La pièce de bois était d'une sobriété telle que l'on aurait dit le cercueil d'un indigent. Bois blanc, non vernissé, quatre poignées. Pas même une croix.

C'est tout juste si le cercueil n'était pas en contre-plaqué bon marché. Un choix déroutant. Comme si elle avait expressément demandé de ne partir qu'avec le strict minimum.

Alejandro se tenait contre son père et pleurait aussi à chaudes larmes. Greta avait un pas de retrait, mais l'on sentait aussi de la douleur dans son regard plus austère.

Même Paul semblait affecté, ce qui était surprenant. Il détestait les funérailles, ça, Gilles ne le savait que trop bien. Mais c'était comme s'il connaissait personnellement Rosa.

— Nous allons monter le cercueil au salon, dit simplement Ricardo après ce qui semblait être une éternité de recueillement.

— Je veux aider, dit Carlo. C'est ma mère.

— Moi aussi, ajouta Alejandro, les yeux trempés de tristesse.

C'était toujours surprenant de constater que cet homme avait un cœur, après tout.

— Nous allons la monter tous les quatre, conclut Ricardo en se tournant vers un Diego qui semblait très ému d'être inclus.

Ce n'était visiblement pas aussi simple de remonter deux niveaux, car en portant le cercueil par les poignées, les escaliers étaient trop étroits et il fallut se résoudre à la porter comme un meuble télé, deux devant, courbés en deux dans les marches des escaliers, et deux derrière relevant le cercueil pour le garder le plus horizontal possible.

Personne ne sembla relever qu'il eût été plus simple de ressortir et faire le grand tour, mais ce n'était pas sa place de dire ce genre de chose.

Gilles suivait, et il avait invité Greta à son bras.

Gardes à l'avant, portant les tréteaux, gardes à l'arrière pour refermer la marche et les accès blindés.

Avec beaucoup d'efforts, ils étaient enfin arrivés au salon et les gardes avaient déjà déployé les tréteaux.

— Jusqu'au bout, elle aura été une tête de mule, dit Carlo. Je n'ai jamais vu un cercueil aussi modeste.

— Tu sais ce qu'elle disait, répondit Alejandro.

— Inutile d'investir dans un cercueil qui pourrira bien vite de toute façon.

Là-dessus, voilà oncle Carlo qui se remit à chialer devant la boîte de bois blanc.

Franca était en noir.

Les deux enfants étaient en blanc et portaient un petit bouquet qu'ils déposèrent, sans comprendre, sur le cercueil avant de rejoindre les bras de leur père.

La tension était remontée d'un cran à l'arrivée de l'ex-femme de Ricardo.

Pas seulement chez Ricardo, mais chez tout le monde. Encore cette histoire de clan. Dès qu'on le quitte, pour une raison ou l'autre, on devient un paria. C'était comme si cette femme avait enclenché quelque chose de très nuisible pour la famille, comme si elle avait osé s'attaquer de front à l'unité du clan.

Carlo fuyait son regard, et Greta la pilonnait comme si elle était responsable de la mort de Rosa. Ce qui était toujours de l'ordre du possible, même si Gilles n'y croyait pas.

Bien sûr, même en noir, Franca était magnifique. Maquillée à la limite de l'outrage, comme pour les narguer.

Elle chercha, et trouva, car elle ne lui avait pas laissé le choix, refuge au bras de Gilles. Elle l'entraîna dans les jardins.

— Les choses sont officielles, j'ai entendu… dit-elle sans tourner autour du pot.

— Il semble, oui.

— Je t'avais dit que tu ne quitterais pas l'île.

— C'est vrai, mais rien ne m'oblige à rester ici.

— Je l'admets. Mais je sais aussi que quand Ricardo veut quelque chose, il l'obtient. Toujours.

— Et j'espère ne pas faire la plus grosse erreur de ma petite vie.

— Pour être franche, Gilles, je devrais être jalouse.

— Mais ?

— Je ne le suis pas. J'ai vu son regard. Il n'a jamais été aussi amoureux de moi. Oh, je sais qu'il m'aimait. Et qu'il m'aime toujours un peu. Mais jamais comme ça. Et j'en suis contente au bout du compte. Un problème de

moins sur ma tête.

— Comment cela ? Tu me perds, là, Franca.

— Pendant qu'il est amoureux de toi, il ne me cherche pas d'ennuis et me fiche la paix.

— J'ai cru comprendre que c'était l'inverse, sans offense.

— Oui. C'est vrai. Un peu. Je n'ai pas été très tendre avec lui quand j'ai compris qu'il ne me lâcherait jamais.

— C'est fou comme les versions diffèrent en fonction de l'endroit d'où on les écoute.

Un éclat de rire bref et cynique s'échappa des lèvres de la jeune femme.

— Il y a tellement de choses que tu ne sais pas, dit-elle.

— Et que personne ne semble vouloir me dire.

— Ce n'est pas à moi de le faire. Et puis, cela serait contre mes intérêts, n'est-ce pas ?

— Même pas un peu de pitié envers moi ?

— Envers toi moins que quiconque, et j'en suis désolée parce que je pense sincèrement que tu es un mec bien, et qu'en cela, Ricardo a de la chance. Et crois-moi quand je dis que ce n'est pas dirigé contre toi.

Gilles ne supportait pas ces jeux d'influence. On l'avait averti que Franca jouerait avec lui comme un chat avec une souris. Que c'était une manipulatrice. Qu'elle faisait cela assez bien. Que semer le trouble dans l'esprit des gens, c'était un peu sa marque de fabrique.

Mais pour être manipulé, il faut un interlocuteur et tant qu'il lui laissait cette place, il resterait sa victime. Et donc, en restant à ses côtés, à se promener, bras dessus, bras dessous, il était une victime consentante. Il avait la possibilité de s'écarter d'elle sous un prétexte ou l'autre et le jeu d'influence cesserait immédiatement. Pour être honnête, il resterait avec ses questions qui lui tourneraient en tête jusqu'à, justement, remplir les objectifs de la jeune femme et indirectement le « torturer », semer le trouble.

Il hésita à la laisser plantée là, et sans doute le perçut-elle, car elle se raccrocha à son bras avec une fermeté qui voulait passer pour de la fragilité.

— Donc Ricardo est un salaud, un manipulateur, et si je l'entends bien il te pourrira la vie jusqu'au restant de tes jours en te laissant, entre autres, sur la paille. Ma pauvre Franca, que vas-tu devenir ?

Elle sourit, visiblement contente du challenge que Gilles offrait, en n'étant pas dupe. Un peu comme une souris qui s'échappait des griffes du chat et qui stimulait l'instinct de chasse du prédateur.

— Ne le sous-estime pas, c'est tout.

— Et les enfants dans tout ça ? Une guéguerre entre vous deux, ce n'est pas sain pour eux.

— Ils survivront. C'est le propre des enfants. S'adapter à leurs parents, à leur environnement, ou crever, c'est une des lois fondamentales de la nature, tu ne crois pas ? C'est pareil partout dans le monde et les enfants, au final, ils s'en sortent toujours.

— Dans ton milieu peut-être, Franca. Quel genre de parents as-tu eu pour penser une chose pareille ! J'attendais un minimum de bienveillance de la part d'une mère.

— Mes parents étaient des crevards, comme on dit aujourd'hui. Et certainement pas un exemple d'amour, je l'admets. Mais ce que je dis est vrai. Quand tu regardes les parents du monde entier, tu dois admettre qu'il n'y a pas une seule façon d'éduquer sa marmaille qui soit commune à tous. Les enfants doivent s'adapter. Et tout d'abord aux manquements de leurs parents, leurs maladresses, leur ignorance. D'ailleurs, ils n'ont de cesse que de tester les limites, petites ou grandes. Ils poussent toujours le bouchon. N'avais-tu pas remarqué ? Moi bien.

— C'est une façon de comprendre dans « quoi » ils évoluent, cela me semble normal. Il suffit de rester fidèle à ses limites.

— *Il suffit*, ricana-t-elle. On voit bien que tu n'as pas d'enfants.

— C'est vrai, je n'en ai pas. Un regret, pour être honnête. Ceci étant dit, je ne veux pas être *ce genre* de parent qui utilise ses enfants comme une arme contre son ex-partenaire.

Elle rit doucement, et cette fois, il sentit qu'il l'avait vexée.

— Si tu savais, Gilles Duprieux, ce qu'il fait aux enfants.

Gilles fronça les sourcils, puis se rappela qu'elle était le chat, et lui, la souris.

— Ricardo, un bourreau d'enfants ? J'ai du mal à le croire quand on le voit interagir avec les siens, même avec Diego qui n'est qu'un cousin éloigné et qui n'est plus tout jeune.

— Oh, pas les siens ni ceux des proches.

— Et donc, c'est là que tu plantes la graine du doute dans mon esprit, c'est ça ?

— Tu es coriace, je dois bien dire cela. Tu savais qu'il a enquêté sur ta famille ?

— Je m'en doute. Ce qui me surprend, c'est que tu le saches.

— Oh, je sais beaucoup de choses. On ne reste pas dans l'entourage de Ricardo sans en subir les influences ou les conséquences. Il faut lutter à armes égales si l'on veut survivre. Et cela passe par la pêche aux informations.

— Une véritable histoire d'amour.

— Tu y viendras.

— Ou pas.

— Nous reparlerons de ceci dans quelques mois, au mieux, quelques années.

— Ou pas, au risque de me répéter. Je n'ai pas l'intention de me laisser entraîner dans tout ça.

— Mais tu es en plein dedans, mon cher. Que tu le veuilles ou non. Et si j'ai mentionné ta famille, c'est parce qu'elle a été mise au courant de votre relation.

— Ricardo n'aurait jamais fait ça. C'est toi qui l'as fait. Et je ne sais même pas pourquoi. La jalousie ? Tu espères tout détruire ?

— Crois-le ou non, j'ai estimé qu'ils méritaient une bonne leçon.

— Ce n'est pas à toi de le faire. Et laisse ma pitoyable famille en dehors de cela !

— Pitoyable, oui, je crois bien que c'est le mot qui convient.

— Ils ne peuvent plus rien contre moi. Ils ont tiré un trait sur moi lorsque j'ai fait mon coming-out, mais cela, tu le sais déjà. Et moi, j'ai fait pareil avec eux.

— Ta voix te trahit.

— Ne te mêle pas de ma vie, c'est déjà assez compliqué sans ton intervention. Si tu voulais ta revanche, tu l'as déjà, regarde autour de toi.

— Oh, je ne vois que ça, et je jubile. Dire le contraire serait mentir. *Rosa* hors des pieds, à la bonne heure, ce n'est pas trop tôt ! Cette femme est, était, pire qu'une teigne. Ce qui est autour de moi, de Ricardo. C'est mon quotidien. Et je vois que tu n'es pas très affecté par sa disparition non plus. C'est l'effet « Rosa ». Soit elle devient une « mère » pour toi, soit elle te mène la vie dure.

— Construis-toi une vie, Franca. Tu as de la ressource.

Elle soupira.

— Tu es trop sage, Gilles Duprieux. C'est toi qui dois te lâcher et te construire une vie au lieu de te laisser porter. Les épreuves, cela forge l'esprit.

— J'ai eu mon compte en matière d'épreuves.

— Je vois que les invités arrivent. Cela va devenir amusant. Tu veux que je te présente ?

— Sans façon. Je pense devoir retourner aux côtés de Ricardo.

Franca était une femme torturée, cela semblait clair aujourd'hui. Mais là où elle prétendait que Ricardo en était la cause, Gilles avait compris, à cause d'une maladresse de sa part, que sa souffrance datait d'avant. Enfant maltraitée, certainement. Elle focalisait sur Ricardo pour éviter de regarder plus loin en arrière. Cela ne voulait pas dire que Ricardo était un saint, et pour être honnête, cela renforçait le sentiment qu'il était à la tête de quelque chose d'envergure et pas forcément légal.

Gilles salua Franca, la laissa plantée là et retourna vers la terrasse intermédiaire où Sam avait ouvert son bar.

Des zakouskis arrivaient par plateaux entiers et c'étaient les trois petites dames de ménage qu'il voyait si rarement qui se chargeaient de passer entre la dizaine de nouveaux venus.

On saluait Gilles, sachant qui il était, mais lui, à part une tête ou l'autre qu'il reconnaissait, il ignorait qui il avait en face de lui.

Il retrouva Ricardo, dans le salon, en présence d'une dizaine d'autres personnes, silencieuses autour de ce caisson de bois.

C'était intense.

Carlo et Alejandro étaient là aussi. Mais pas Greta.

Zut, il allait être coincé ici, car maintenant qu'il était entré, il ne pouvait pas ressortir sans Ricardo, question de décence.

En fait, Ricardo utilisa son arrivée comme excuse pour quitter le salon.

Il l'attrapa par le bras et l'entraîna dehors. Kevin et deux autres gardes étaient derrière eux, comme des ombres. Parfois, Gilles oubliait leur présence tant ils étaient discrets.

Parfois, c'était juste le contraire, comme maintenant.

Kevin avait-il entendu la conversation avec Franca ?

Forcément, oui.

Même en partie, il n'avait pu manquer les paroles de la femme et elles seraient répétées à Jayden.

— Merci de m'avoir sorti de là, murmura Ricardo.

— Je cherchais une échappatoire à Franca. Elle a été assez odieuse, je dois dire.

— J'espère que tu étais prêt. Elle peut être charmante, il faut le savoir.

— Il semble qu'elle ait été jusqu'à faire mousser ma famille avec notre relation.

— Ah. Je l'ignorais.

— Elle m'a dit aussi que tu avais enquêté sur mes proches.

— Il le fallait, à l'époque.

— Pourquoi ne rien avoir dit ?

— Pourquoi le dire ? Cela ne changeait rien.

— J'ai ma pudeur, Ricardo. Et ma famille, c'est un peu ma honte. J'aurais voulu te la présenter moi-même, en temps voulu. Peut-être même, en faire un instrument de vengeance. Je sais, ce n'est pas très joli. Mais mon passé, c'est une part de moi. Si tu veux satisfaire ta curiosité me concernant, parle-m'en s'il te plaît.

— Pardonne-moi, mon amour. C'était au début quand nous tentions de savoir si tu étais bien qui tu clamais.

Gilles soupira.

— Elle a dit que tu étais un monstre, reprit le garçon. Même avec les enfants. Je ne suis pas sûr de comprendre ce que cela veut dire.

Ricardo soupira.

— Elle fera n'importe quoi pour me nuire. Faire en sorte que tu te méfies de moi en fait partie. Elle est névrosée, tu dois le savoir.

— On a vite fait de classer les gens dans la catégorie de la névrose si leur comportement ne nous convient pas.

— Elle l'est vraiment. Elle voit un thérapeute pour cela. Elle l'était déjà quand je l'ai connue. Elle reporte sur moi des problèmes tout autres.

— Elle a porté des accusations graves. Je présume que tu le sauras tôt ou tard.

Gilles regarda furtivement Kevin qui ne tenta pas d'esquiver le sous-entendu.

— Ce sera toujours comme ça avec elle. Je ne sais pas ce que je peux faire pour m'en défaire définitivement.

— Dommage que Rosa n'est plus là.

Ricardo comprit le message et son visage se referma aussitôt.

— Je suis désolé, c'était maladroit de ma part, poursuivit Gilles sentant qu'il avait été trop loin, sans doute en réaction à la pression que Franca avait mise sur lui cette dernière demi-heure.

— Oui, c'était maladroit. Et sache que si Franca me court sur le haricot, je ne souhaite pas sa mort pour autant.

— En réalité, je pense surtout aux enfants dans tout ça.

— La procédure est en cours, elle le sait. Elle veut me pousser à la faute à travers toi, je n'en doute pas. Je devrais avoir la garde à temps plein.

— C'est un peu extrême, non ? Elle reste leur mère. Elle a le droit de les voir aussi.

— Ce serait vrai si elle n'était pas dangereuse pour eux. Elle-même le reconnaît.

— Ah bon ? Je n'ai pas eu cette impression.

— Franca sait manipuler son image. Elle placera le mot qu'il faut, quand il le faut. Elle est rusée, intelligente, et tout au fond d'elle, c'est une bonne personne. C'est juste qu'elle a des comptes à régler avec son passé et qu'elle ne parvient pas à dissocier cela de tout le reste.

— Excuse-moi encore pour ma remarque déplacée.

Ricardo prit sa main, et la serra, témoignant de son pardon.

— Nous sommes tous un peu tendus.

— Encore beaucoup de « requins » qui doivent arriver ?

— Une quinzaine.

— C'est bien plus de monde que je ne le pensais.

— Moi aussi, pour être franc. Et après, je devrai gérer ceux qui n'ont pas été conviés aux funérailles.

— La police n'est pas encore là. Elle devrait être ici.

— Il y a des agents en civil, comme ça, tu le sais. Richard arrivera officiellement quand tout le monde sera là. Il inspecte chaque yacht qui arrive.

Un couple fonça sur eux.

Un homme au visage buriné par les ans. Non, pas buriné, couvert de vieilles cicatrices. Sa femme avait trente ans de moins que lui au moins. Ou alors, c'était sa fille. Une fille pulpeuse, à la poitrine refaite et aux lèvres hyperbotoxées. Même ses fesses étaient trop arrondies pour être naturelles.

En tout cas, elle les dévisageait tous les deux avec une sorte d'appétit dans le regard, comme si elle évaluait leur potentiel de virilité, ou leur compte en banque.

Une croqueuse de diamants.

On voyait ça dans les films. Des filles qui couchaient pour le pognon

avec des hommes qui pourraient être leur père. Une chose dont Rosa l'avait accusé à tort alors qu'il n'avait pas encore fait le pas vers Ricardo.

Il ferait mieux de ne pas juger. Ce n'étaient pas ses affaires. Pire, qui sait si cette femme n'était pas vraiment amoureuse ?

Gilles avait senti Ricardo se tendre, mais son visage semblait « content » de voir l'homme. Un concurrent ? Un ennemi ?

— Helmut, merci d'être venu.

Encore un gars avec un nom allemand et qui était plus bronzé d'un grain de café torréfié ?

— Je suis venu pour ma sœur, tu le sais bien, Ricardo.

— Greta est avec une amie dans les jardins. Mais merci d'être venu.

Gilles tiqua. Les funérailles étaient sur carton d'invitation VIP seulement et en très petit comité, et le frère de la belle-fille de Rosa était là ?

Ledit Helmut opina du chef et s'écarta, cherchant visiblement sa sœur.

— Tu as l'air surpris de le voir.

— Non. Pas surpris. Agacé. Il a fait beaucoup d'ennuis à mon père et a voulu reprendre ses affaires, il y a une trentaine d'années. Ça ne s'est pas bien passé, mais comme sa sœur s'était amourachée de mon oncle, il s'est effacé et a poursuivi son petit bonhomme de chemin. Tu voulais voir du mafieux ? Maintenant, c'est fait.

— Je n'ai jamais dit que… Oh. Tu me testes encore.

— Tu crois que je suis de la pègre. Tu ne cesses de le répéter. Je ne le suis pas. Mais lui bien.

— Et Richard qui va débarquer.

— Helmut sait couvrir ses traces. Tout le monde sait qu'il traficote, mais personne ne peut rien prouver. Il n'est pas le seul ici. Je te parlais de requins…

— Pourquoi les avoir conviés ? Ils ne sont clairement pas les bienvenus.

— Rosa échangeait beaucoup avec Helmut. C'était un partenaire commercial.

— Je sens qu'il y a plus, n'est-ce pas ? Mais cela ne me regarde pas. Tu sais que je dois rapporter à Jayden les choses qui me semblent suspectes. Ceci en est une.

— La présence d'Helmut ? Jayden le sait déjà.

— Non. Le fait que tu aies été surpris de le voir.

Ricardo haussa les épaules.

— Je suis un suspect aussi ?

— Je devrais dire « oui », pour le principe. Mais non. J'ai vu l'amour que tu avais pour ta grand-mère. Alejandro aussi, d'ailleurs, à mon grand regret.

Ricardo sourit.

— Allons voir les autres requins, reprit Gilles.

Ricardo l'entraîna vers la terrasse intermédiaire, et prit deux flûtes de champagne.

L'après-midi était chaud et humide. Les vêtements, bien qu'amples et prévus pour ces latitudes, gardaient bien trop la chaleur et Gilles jetait un coup d'œil à la piscine plutôt deux fois qu'une.

Tout le monde était là. Et il était clair que Carlo et Ricardo allaient bientôt faire leur homélie.

Et c'est là que Gilles vit une chose que personne, pas même lui, n'avait vue jusque-là.

Il avait cru à un regard de haine, au début. Des échanges de coups d'œil rapides, qui croyaient être discrets. À répétition. Carlo. Franca.

Et ce n'était pas de la haine.

Ils étaient amants.

Ils. Étaient. Amants.

C'était une évidence.

Et le regard de Greta… Elle savait.

Gilles se tourna vers Kevin et lui murmura l'information. Il ne voulait pas que Ricardo l'entende ici, comme ça.

Kevin fronça les sourcils et semblait ne pas y croire. Et peut-être que Gilles se trompait. Peut-être que c'était autre chose qu'il voyait. Qu'il interprétait mal. Mais il y avait quelque chose entre ces deux-là. Quelque chose de plus fort qu'une mésentente familiale autour du divorce de Ricardo et Franca.

Gilles devrait lui-même faire attention à ses regards, car il ne voulait pas trahir cette information.

Comment et quand se voyaient-ils ?

Carlo était à Paris et elle, en Martinique.

Mais bien sûr, Carlo voyageait énormément vers les bureaux de Martinique. Au moins tous les mois… Ce n'était pas une information claire, c'était plutôt une déduction, car il était, à l'époque, un simple employé. Mais il est vrai que quelques jours par mois, Alejandro prenait le relais sur son père. Gilles ne s'était jamais posé la question de savoir pourquoi parce que cela ne présentait aucun intérêt à son niveau. Carlo avait une maîtresse. Jeune. Un peu comme Helmut et sa bombasse aux pneumatiques en surpression.

Pour le fric ?

Elle savait qu'elle en aurait, du fric, par Ricardo.

En voulait-elle plus ?

Les regards de Greta, eux, étaient vraiment des regards de haine. Elle fixait Franca de longues minutes.

Bien sûr, tout le monde verrait dans ses regards l'expression du « clan envers celle qui l'a trahi ». Rien n'était plus faux. Elle savait. Cela aussi, il l'avait dit à Kevin. Gilles eut soudain un malaise.

Et si Greta n'avait pas été faire pipi dans les fourrés peu après son arrivée ? Et si elle avait été…

Il blanchit. Ça aussi, il devait le dire à Jayden via Kevin.

Richard était enfin là avec ses policiers en uniformes de cérémonie, plus stricts, amidonnés, forcément moins confortables.

Si c'était la « pointe de l'iceberg », la partie visible de la troupe de Richard, combien de policiers et policières en civil y avait-il dans l'assemblée ?

Richard semblait ailleurs, concentré et assez curieusement, lui-même équipé d'une oreillette. Son front était plissé et ses mâchoires, serrées, faisaient ressortir les muscles masticateurs.

Là où Gilles l'avait trouvé sympathique, plutôt bel homme, il ne voyait qu'un mec inquiet. Ses yeux dardaient d'un « requin » à l'autre, cherchant la faille.

Deux autres hommes avaient attiré l'attention de Gilles parmi les invités.

C'était visiblement deux autres chefs de gang, bien que Ricardo ne lui ait pas confirmé cette information.

Peut-être qu'ils étaient victimes d'un délit de sale gueule. Et Gilles n'en

était pas fier. Car il savait que personne n'est responsable de ses gènes. Néanmoins, il y a des gens qui portent leur « méchanceté » sur le visage, sans doute qu'à force de tirer la tronche, d'être sournois, depuis qu'on est petit, les traits évoluaient. Pas de conclusions hâtives, mais le fait qu'ils soient là, côte à côte, c'était aussi un signe.

Gilles les signala.

Ricardo avait rejoint Carlo, près du bar, se séparant de Gilles pour les besoins du moment.

Les deux hommes discutaient entre eux et tout le monde se rassemblait ici. Les gardes étaient partout, toujours à deux. La maison était temporairement fermée.

Naturellement, Gilles s'était rapproché de Greta, puisqu'il partageait avec elle le fait que son homme allait faire un discours. Alejandro et Paul vinrent les rejoindre aussi. Quant à Diego, il restait plus loin avec Dinah et Gilles sourit intérieurement. Jayden lui avait donné une mission, à l'évidence, car le garçon, planté sur la terrasse supérieure près de la piscine, les observait tous depuis ce point de vue avantageux et Dinah, assise à ses pieds, ne semblait pas faire autre chose.

Depuis là où il se trouvait, Gilles lui fit un clin d'œil et le garçon esquissa un sourire minimum avant d'opiner presque imperceptiblement.

Clara était plus loin, laissant la famille réunie.

N'était-ce pas une erreur stratégique ?

Gilles fronça les sourcils. Toute la famille proche de Rosa était réunie à moins de trois mètres.

Ne valait-il pas mieux se répartir dans la foule pour prévenir un attentat, un peu comme lors de la garden-party où Ricardo avait convié Franca, la croyant responsable de tout le déchaînement de violence ? Il l'avait placée au centre, histoire que si elle voulait tout faire péter, elle se ferait péter aussi !

La logique était compréhensible. Pas forcément très éthique, car qui sait combien d'autres victimes auraient succombé en même temps, innocentes de tout.

Il se pencha vers Kevin et lui souffla ses craintes.

Au bout d'une minute, Kevin se pencha vers lui.

— C'est comme il veut.

Jayden voulait qu'ils servent d'appâts ? C'est ça ?

Merde quoi ! Pas envie de crever ici, comme ça !

Gilles n'avait qu'une envie, fuir. Il y avait comme une odeur de

« catastrophe imminente ».

C'est Carlo, en tant que fils, qui parla le premier à l'assemblée et tout le monde se tut.

— Maman avait cette tendance assez fâcheuse d'être plus dure que le roc.

Aussitôt, tout le monde rit. Visiblement, il n'y avait pas que Gilles qui pensait cela.

On pouvait voir l'émotion sur son visage et curieusement, elle était absente de celui de Ricardo.

Jayden était là, maintenant, armé, ce qui n'était pas banal.

— Elle a été assassinée. Nous savons pourquoi, et nous savons aujourd'hui par qui.

Gilles s'était attendu à une véritable homélie, mais elle semblait tourner court et prenait une direction dangereuse.

Gilles constata que d'autres gardes étaient à présent armés.

Il sentit son front perler de sueur, et cela n'avait rien à voir avec la chaleur étouffante de l'après-midi.

Il se tourna vers Kevin et un coup d'œil à sa ceinture et il vit que lui aussi, il était maintenant armé. Quand ? Il n'avait pas vu le moment où on lui avait donné une arme…

Kevin perçut son regard et lui fit un clin d'œil, suivi d'un léger sourire.

Bien entendu qu'il n'était pas au courant de tout, mais tout de même, cela sentait fort les ennuis.

Soit la garde allait se rebeller et elle était conjointement responsable de tout ceci. Soit l'ennemi était démasqué, ou allait l'être et ces hommes se tenaient prêts.

Fils de pute, Jayden, tu as tendu un piège…

On sentait le malaise grandir dans l'assemblée.

— Quand mon frère est mort, pour ne pas avoir donné de suite aux demandes répétées de différents cartels pour reprendre l'empire Ramirez et lui redonner un lustre fané depuis deux décennies, personne ne se doutait que mon neveu, Ricardo, assurerait la suite des affaires avec un tel brio. Personne non plus ne misait un cent sur ses compétences. Il a réussi, grâce à l'appui de Rosa. Et mon neveu, fort de l'héritage génétique des Ramirez a réussi encore mieux que son père et nous sommes très fiers de lui.

Ricardo regarda un instant le sol, embarrassé par le compliment.

— Mais les demandes ne s'arrêtaient pas. Il a été pressé pour reprendre un trafic mafieux d'êtres humains entre l'Amérique du Sud et l'Europe, en passant, bien entendu, par la Martinique.

Il y eut quelques inspirations de surprises, mais pas tant que ça. Ces gens avaient l'air de savoir, dans l'ensemble.

— Des jeunes hommes, de jeunes femmes à qui l'on promettait une vie meilleure en Europe ou aux États-Unis et qui serviraient de main-d'œuvre à très bon marché, redevenant des esclaves tels que leurs ancêtres l'avaient été. Les jeunes filles, tant qu'elles étaient belles, travailleraient un temps dans les rues, avant de rejoindre, le plus souvent, des ateliers de couture clandestins. Nous savions tout cela.

Ricardo se redressa et prit le relais.

— J'ai lutté contre ce trafic de la seule manière possible.

Ses yeux se posèrent sur Gilles, avec tant de la douleur que de l'imploration.

Il allait dire une horreur.

Gilles retint son souffle et sentit son sang se glacer.

— J'ai cédé à la pression de certains d'entre vous. J'ai ouvert des voies. J'ai créé des routes de migration clandestine, pas en tant que passeur, mais en tant que trafiquant d'êtres humains.

Les jambes de Gilles se mirent à trembler et c'est Greta qui le soutint.

— Des bébés, arrachés à leur mère, partaient pour les États-Unis. Les cadavres encore chauds de combattants de cartels étaient disséqués pour récupérer des organes et je sais que certains n'étaient pas encore morts quand on les ouvrait pour prendre leurs reins, ou leur cœur.

Gilles tomba à genoux, incapable de supporter son poids. C'était plus qu'il ne pouvait entendre et ses mains se portaient à ses oreilles pour que cesse ce bruit atroce.

Il savait que Ricardo était un mafieux. Mais même s'il redoutait qu'il soit un Baron de la drogue, il aurait préféré cela mille fois, et plus. Parce que les dégâts se feraient plus loin, là où il ne le verrait pas. C'était lâche de reporter plus loin la responsabilité, mais c'était le seul moyen de se protéger de l'horreur de tout cela.

Kevin le remit debout et le soutint.

Gilles pleurait.

— Mais, quelqu'un parmi vous, a su que tout ceci était un leurre. Que c'était un piège organisé avec la police française, avec les services secrets.

Que les gens envoyés en Europe par « mes » voies étaient pris en charge en aval et qu'ils ne deviendraient jamais des esclaves. Que les enfants volés à leurs parents leur étaient retournés dès qu'ils avaient pu être identifiés. Que ma fortune immense, je la devais à des actions légales et strictement légales. Que l'argent sale repartait immédiatement soutenir les rapatriements, géré, directement, par les services secrets. Et bien sûr que je ne me suis pas enrichi d'un cent avec ces activités.

Il marqua une pause et ses yeux revinrent sur Gilles, qui était toujours en état de choc.

— Rosa savait cela, puisqu'elle faisait partie du processus. Elle était une agente des services secrets français. Tout comme mon garde du corps, Jayden, et ses hommes.

Gilles sentit la main de Kevin faire une pincette sur son épaule.

— L'attaque sur mes biens ne pouvait signifier qu'une chose, nous étions démasqués. Mais inutile de dire que maquiller ces attaques en attaques personnelles, ce n'était pas très malin, car dès le départ, nous savions que ce moment viendrait, sous une forme ou une autre. Il nous fallait donc un moyen de vous rassembler, ici, avec un motif suffisamment plausible pour étourdir votre méfiance. Et la mort de Rosa, c'était l'excuse idéale.

Derrière Ricardo, dans le bar, une ombre se redressa et sortit par la porte latérale.

Rosa.

Bien vivante.

— Dès lors, à l'exception de certains parmi vous, dit la vieille dame d'une voix de fer. J'ai le devoir de vous informer que vous êtes tous en état d'arrestation.

L'agitation commença d'un coup.

Aux armes sorties, Gilles put identifier les policiers en civil. Et ils étaient bien plus nombreux que les invités, en réalité.

Six pieds sur terre, Rosa, tu n'es pas morte…

Un tsunami n'aurait pas fait autant de ravage.

À commencer par la syncope de Greta, l'effondrement de Carlo – dont on massait le cœur en ce moment même – et les tirs à balle réelle de plusieurs gardes en riposte à ceux, tout aussi réels, de rares invités qui avaient été fouillés, à l'arrivée pour éviter ceci, justement.

Gilles se jeta sur Carlo, pour aider Diego, le masseur improvisé.

Ricardo n'était pas en vue, à moins que la jambe qui dépassait d'un tas de gardes ne soit la sienne. Oui. C'était la sienne. Il était protégé, en ce moment, par quelques hommes. Carlo avait besoin d'aide et Diego n'y arriverait pas seul.

Le gamin avait bondi depuis la terrasse supérieure et avait arraché les boutons du col de la chemise de l'homme, car il semblait étouffer.

Il faisait une crise cardiaque pour peu que Gilles puisse le déterminer.

Le visage écarlate, crispé dans la douleur, Diego pratiquait un massage, mais le garçon n'était sans doute pas assez fort pour que cela dure.

— Écarte-toi ! cria Gilles.

Le garçon obtempéra et Gilles colla son oreille contre la poitrine de son ex-patron. Rien.

Fuck !

— Un défibrillateur quelque part ?

Pas sûr que c'était ce qu'il fallait, mais c'est tout ce à quoi il pouvait penser.

— Trop loin, le temps que je fasse l'aller-retour, ce sera fini !

Gilles leva son poing et frappa avec force le plexus de l'homme, puis écouta.

Peut-être bien…

Il recommença le massage.

— Balance sa tête en arrière en relevant le menton ! dit Gilles frôlant la panique.

Un, deux, trois, quatre… dix. Inspiration et… souffler !

Il oxygéna Carlo, furieux contre lui-même d'être aussi approximatif dans sa méthode.

Merde quoi ! C'est le genre de truc qu'on devrait apprendre à l'école ! Ça sert plus que des maths !

Bien sûr, il savait qu'il utilisait les maths bien plus que la réanimation, mais les conséquences, dans l'immédiat, étaient autrement plus importantes.

Diego avait disparu, pendant ce qui semblait être une éternité. Puis, il revint avec un tube trachéal déniché à l'infirmerie, sans doute.

— Arrête un moment, dit le garçon.

Et comme s'il l'avait déjà pratiqué mille fois, il glissa le tube dans la gorge de Carlo, d'une main souple et avec une facilité surprenante. Puis, il connecta une sorte de ballon de plastique et insuffla de l'air frais en pressant la poire.

Gilles reprit son massage.

Puis, Alejandro et Paul étaient là. Où étaient-ils restés ?

Alejandro, les yeux paniqués, regardait son père, puis Gilles.

— Paul, remplace-moi ! hurla Gilles.

Sans attendre, Paul s'agenouilla, de l'autre côté, et prit la position.

C'est alors que Gilles vit l'arme, à l'intérieur du veston de Paul. Une arme ?

Toutes les dix pressions, Diego oxygénait Carlo.

Cela dura jusqu'à ce que des policiers, en uniforme, arrivent avec du matériel.

L'un d'eux avait une valise rouge avec un cercle blanc doublé d'une croix rouge et il l'ouvrit immédiatement.

Il portait aussi, sur son insigne, le sigle de la croix rouge.

Lui et son collègue prirent l'homme en charge et très vite. Carlo reprit connaissance.

— On l'a stabilisé, dit le policier/médecin en souriant. Que quelqu'un reste près de lui ! Nous ne serons pas loin, il y a des blessés.

Alejandro était près de son père, puis Rosa était là, elle aussi. Elle murmura un « merci » à l'attention de Gilles et de Diego. D'où elle était, protégée par une haie de gardes, elle avait assisté à tout, sans rien pouvoir faire.

Pour être franc, Gilles n'avait plus pensé à elle ni au fait qu'elle était la mère de Carlo.

Tout ceci le dépassait complètement.

Ce qui était clair, c'était qu'on l'avait laissé dans l'ignorance. Ce qui était normal, sans le moindre doute, mais très vexant tout de même.

En tout cas, aux réactions de Carlo et d'Alejandro, ils ignoraient que Rosa vivait. Ricardo, en revanche, pas.

Et voilà peut-être ce qui expliquait ce détachement ressenti ces derniers jours. Il savait.

Peut-être pas au début. Mais on le lui avait dit à un moment.

La police, forcément, était au courant et complice de la mise en scène. Car c'était une mise en scène, non ? Qui était la femme qu'ils avaient remontée ?

Une véritable morte, pour ça, pas de doute.

Et qui avait eu cette idée machiavélique ?

Les cris, autour d'eux, avaient pratiquement cessé. Gilles se retourna sur une scène de désolation. La pelouse était tachée de sang par endroits, des gens pleuraient, et plus loin, un groupe d'hommes était menotté de liens plastiques.

Greta n'était pas là. Elle devrait être près de son mari, non ?

— Kevin ! Greta ! Elle va faire une connerie !

Et c'est là qu'il comprit ce que la femme faisait hier. Lorsqu'elle s'était abaissée dans les fourrés, ce n'était pas pour une pause-pipi ! C'était pour planquer une arme ! Elle voulait faire la peau à Franca !

Kevin appela à l'aide dans son micro.

Diego et Dinah étaient avec eux et ils couraient dans les jardins à la recherche des deux femmes.

Les enfants étaient en sécurité dans le bunker, ça, Gilles le savait. Ils y avaient été enfermés avec une dame de ménage et un garde avant l'arrivée des gens et regardaient sans doute des dessins animés en ce moment.

Impossible pour Franca de les avoir rejoints. La maison était fermée et si Diego avait pu y entrer, c'était avec son code et forcément, il aurait refermé derrière lui.

— Confirmation, Diego, as-tu refermé la maison après être allé chercher le respirateur ?

— Oui. Elle se referme seule, mais j'ai vérifié de toute façon.

Gilles acquiesça. Ouf, il n'y aurait personne à l'intérieur, ça le rassurait de savoir les enfants en sécurité.

La chienne se mit à gronder sur la gauche et sans même réfléchir, Gilles bifurqua dans cette direction.

Derrière un massif, ils trouvèrent les deux femmes.

Franca était au sol, le front en sang. Greta était agenouillée au-dessus d'elle, une pierre à la main, prête à donner un coup fatal.

— Greta ! Non ! hurla Gilles.

— N'approche pas, Gilles, ou je la tue avant même que tu ne sois là.

— La jalousie ne doit pas faire de vous une meurtrière.

— La jalousie ? Je me fiche qu'elle couche avec mon mari ! Si ce n'est pas elle, c'est une autre, de toute façon. Mais elle a brisé ma famille !

— Greta, ne faites pas justice vous-même ! C'était prémédité. Je le sais, vous le savez, la police le sait. Il est encore temps d'arrêter !

— Elle a manipulé mon frère ! Et mon mari. Elle voulait faire du mal à ma famille, juste parce que nous sommes qui nous sommes !

— C'est faux, Greta, vous le savez ! Elle a été manipulée, comme vous.

— Elle est mauvaise, elle n'a causé que du mal à mon neveu ! Elle couchait déjà avec mon mari quand elle a épousé Ricardo ! Les enfants sont des Ramirez, mais rien ne dit qu'ils soient les enfants de Ricardo !

Gilles était choqué par les propos. Un drame familial. Commun, banal. Mais avec une influence extérieure qui semblait avoir été pilotée.

Trop tôt pour tirer des conclusions. Il y avait là une jeune femme blessée qui allait perdre la vie et une autre, qui allait perdre son humanité dans un instant de folie.

— Greta, il faut laisser la justice agir… dit Gilles sans plus de conviction.

— Tu es naïf, Gilles. Tu crois vraiment cela ? Ils tiennent la justice ! Ils en font ce qu'ils veulent !

— Sans doute, Greta ! Je n'en sais rien ! Mais ce que je sais aussi, c'est qu'un meurtre, c'est définitif !

C'est à ce moment que Dinah sauta sur Greta. Et Gilles se jeta à sa suite.

La chienne avait senti la tension, la menace, mais dès l'intervention de Gilles, elle se plaça sur le côté, se contentant d'aboyer.

Gilles roula sur le sol, maintenant une Greta en pleurs dans ses bras.

Très vite, des mains les séparaient, comme les gardes reprenaient le contrôle de la situation.

Mais Gilles ne voulait pas lâcher Greta. La femme sanglotait, était paumée, confuse peut-être. Elle avait planifié ce meurtre. Mais sans doute était-ce une affaire parallèle à celle qui avait ensanglanté les prétendues funérailles de Rosa.

Ou pas ?

Greta avait dit une chose à propos de son frère, mais Gilles, dans la panique, ne s'en souvenait plus.

Alejandro était là, c'est lui qui consolait sa mère à présent. Paul s'occupait de Franca, qui émergeait de l'état de choc dans lequel elle était.

Sans le moindre doute, la mort de Franca, toute dramatique qu'elle puisse être, en aurait arrangé plus d'un. Cette femme meurtrie par un passé obscur, qui était tantôt miel, tantôt vinaigre avec Gilles, avait malgré tout quelque chose qui stimulait son empathie naturelle.

Il désirait lui en vouloir, mais il n'y parvenait pas et leur conversation, plus tôt dans la journée, démontrait qu'elle essayait qu'il la déteste, pour provoquer un incident, ou parce qu'elle voulait le détester de toutes ses forces.

Il y avait plus qu'une simple querelle de couple divorcé. Ça, c'était certain. Il saurait quoi, tôt ou tard.

Diego était là, seul, tremblant. Gilles l'attira à lui et le serra dans ses bras. Et le garçon craqua, enfin.

Il se serra de toutes ses forces contre Gilles, redevenu petit garçon. Toutes ses douleurs ressortaient. Ce n'était pas le meilleur moment, au vu de l'agitation ambiante, mais il semblait clair, pour Gilles, que le garçon avait tenté d'étouffer le deuil de la perte de ses parents, et toutes les horreurs qui avaient suivi, et peut-être aussi, toutes celles qui avaient précédé et dont il n'avait pas connaissance. Dans son petit costume d'homme, le garçon semblait tout petit.

Dinah s'était dressée sur ses pattes arrière et léchait le visage du garçon sans qu'il semble s'en rendre compte. Elle couinait, et d'une main, Gilles lui caressa la tête.

— Je ne veux pas que tu partes, dit enfin Diego.

— Pourquoi voudrais-tu que je parte ?

— C'est fini. On a chopé ces salauds. Tu vas rentrer en France.

— Pourquoi ferais-je cela ?

— C'est ce que tout le monde fait après une catastrophe. Il ne veut pas

rester sur les lieux où tout a été si mal.

— Il y a aussi des choses qui ont très bien été, ici.

— Quoi donc ? On a tué des hommes, Gilles. Il y a eu Rosa… et maintenant, ça.

— Mais il y a aussi Ricardo, n'est-ce pas ? Il faut bien quelqu'un pour réchauffer son lit, non ? Et puis… il y a toi aussi, non ? On s'entend bien, tu ne trouves pas ? Mais je crois que si je reste, c'est surtout pour Dinah. Je trouve qu'elle fait des bisous formidables.

Diego éclata de rire entre deux sanglots, semblant seulement se rendre compte que la langue de la chienne lui tartinait la joue.

Le garçon se serra encore, puis son orgueil de petit mâle reprit le dessus et il s'écarta, avec un sourire apaisé.

— Tu restes alors ?

— Si tout va bien, je pense que oui.

Ricardo était à l'opposé de ce que Gilles connaissait. Et pour la première fois, il voyait « l'homme d'affaires » à l'œuvre. Une allure autoritaire qui ne transigeait pas. Il était droit, dynamique, détaché de ses fibres affectives comme s'il était quelqu'un d'autre.

La police, présente en nombre, avait réussi son coup de filet et Gilles avait entendu que le reste des opérations dans le monde « se déroulait comme prévu ».

Un coup de filet, voilà ce qui avait été organisé, préparé, orchestré.

Après s'être changés, Gilles et Diego s'étaient mis au travail pour ranger, sauf la zone de l'intervention, car la police scientifique était toujours à l'œuvre.

Trois hélicos avaient atterri moins d'une demi-heure après la fin de l'intervention. Oui, tout avait été préparé, et même lui et ses sens aguerris, n'avait rien vu venir. Rétrospectivement, il aurait dû se douter que la nonchalance de Jayden, si on la comparait à son attitude de la garden-party, signifiait qu'il y avait une organisation parallèle. La présence de policiers en civil aussi aurait dû lui mettre la puce à l'oreille.

Et le coup des caméras… C'était bien joué de la part de Jayden. Il avait su corriger des erreurs de positionnement, en même temps que tester les capacités intuitives de Gilles, et tout cela sans éveiller de soupçons.

Il aurait pu lui en vouloir d'avoir été utilisé, mais ce n'était pas le cas.

Au contraire, le fait qu'il ait été mis à l'épreuve le flattait.

Deux morts. Parmi les truands. Du moins, des truands supposés, parce que Gilles se refusait à condamner qui que ce soit sans preuve. C'était de toute façon deux morts de trop.

Gilles commençait à voir un schéma dans cette affaire, mais il craignait de se tromper. Il attendrait les explications de Ricardo, ou celles de Richard, ou de Jayden. Tout ce dont il était certain, désormais, c'est que le clan Ramirez avait été forcé à retourner dans le milieu de la pègre, mais comme ils ne le souhaitaient pas, ils avaient accepté, ou sollicité, l'aide des services secrets français. Grâce à eux, ils avaient infiltré le milieu pendant des années, faisant sans doute des trucs moches, mais sauvant plus de vies en bout de course. Ça, c'est ce que Gilles voulait croire. Et cela s'était précipité peu avant son arrivée sur l'île, pour une raison encore à déterminer. Très certainement, les Ramirez avaient été démasqués et leur couverture avait lâché.

Les tuyaux d'arrosage effaçaient les dernières traces de sang dans l'herbe et bien que la police, et ce qui apparaissait comme étant les services secrets français étaient très actifs encore, Gilles et Diego tentaient, comme ils le pouvaient, de rester en dehors de cela.

Tout le monde, ici, était terriblement sérieux. Professionnel, en réalité. C'était très clairement un aboutissement pour eux. Forcément, les descentes de police étaient en train de se produire un peu partout. En Martinique, mais sans doute ailleurs dans le monde également.

Le jeune garçon avait été très efficace, jusque-là, mais il semblait que les émotions reprenaient le dessus comme il réalisait que cela ne lui ramènerait pas ses parents.

— Tu savais, Diego ? demanda Gilles, pour le distraire.

Le garçon fit « non » de la tête.

— Je savais juste que Clara était sous couverture.

Ces paroles, dans la bouche du garçon, semblaient sorties tout droit d'un film d'action.

— Comment ça ?

— Je sentais qu'elle n'était pas simplement au service de la famille. Je l'ai entendue parler à ces deux hommes, il y a des mois, et elle a mentionné les collègues des services secrets. Je n'en ai parlé à personne. Pas même à papa. J'avais peur que cela ne fasse pire que bien, parce que l'information était floue et pouvait autant dire qu'elle était « amie, qu'ennemie ». Je l'ai

beaucoup observée par la suite. Et j'en ai conclu qu'elle nous aidait vraiment. Comme c'étaient des trucs d'adultes, j'ai laissé faire. Et tu sais quoi ? Je crois que mamy Rosa en fait partie aussi.

Gilles acquiesça. Ricardo avait dit cela aussi, publiquement.

Cela avait du sens. En plus, cela justifiait qu'elle ait « choisi » d'abattre les prisonniers. Elle devait avoir autorité pour le faire, et sans doute y avait-il plus, là derrière qu'un simple règlement de compte ou une manière de faire disparaître des témoins gênants. Cela ne justifiait pas la mort, et Gilles estimait toujours qu'il valait mieux les avoir vivants, et prisonniers, que morts. Car la mort, c'est une mesure définitive, qui en fin de compte, n'apporte rien, pas même une satisfaction. Alors que vivants, ils auraient peut-être pu fournir des informations, et peut-être, si c'étaient de vrais salauds, récupérer aussi un peu d'humanité. Rosa avait empêché cela, en les abattant comme des chiens. Il ne pourrait jamais l'oublier.

Maintenant que la pression retombait, Gilles commençait à discerner d'autres choses également. Tout n'était que contrastes depuis qu'il était ici. En fait, depuis qu'il était monté à bord de ce bateau de croisière maudit. Le pire succédait au meilleur, ou l'inverse, sans cesse et parfois dans l'instant.

Après des semaines où il avait repoussé Ricardo, entre autres parce qu'il était plus que certainement un truand, jusqu'à se faire rattraper par ses sentiments, voilà que le « truand » devenait un « héros ». Un homme qui s'était mis en danger, lui et sa famille, non sans de terribles conséquences, pour infiltrer le milieu mafieux des Caraïbes, et tout ça, non pas par intérêt, ni pour l'argent, mais par altruisme, et peut-être aussi pour restaurer l'honneur bafoué de la famille, bafoué par leurs propres ancêtres et notamment son propre père.

Son « bad boy » n'en était pas un.

Pas plus qu'un « enemy lover » comme il le pensait encore jusqu'à ce matin.

Et cela changeait tout.

Absolument tout.

Ses réserves, ses questionnements, et surtout, ses scrupules. Il avait déjà admis que l'on ne contrôle pas son cœur. Admis qu'il aimait ce garçon infréquentable, quelles qu'en soient les conséquences. Mais quel soulagement ! C'était une pression immense qui quittait ses épaules.

Des vagues d'émotions le submergeaient. Il voulait y croire, mais il craignait être une nouvelle fois déçu, au rythme où ces fameux contrastes se succédaient.

C'était comme ces tsunamis, qui étaient précédés d'un grand calme,

d'un retrait de la mer, paisible, annonçant de funestes raz de marée.

C'est ce qu'il vivait.

— Nous n'avons plus rien à faire ici, dit Gilles. Allons voir si nous pouvons aider à l'intérieur.

Tout ce qu'il avait envie de faire, en réalité, c'était de se foutre dans son lit et de dormir pour les prochaines 48 h.

Gilles s'était affalé dans le salon.

Sur l'autre sofa, Diego s'était endormi et à un moment, Dinah avait quitté sa meute pour les rejoindre. Elle dormait sur le tapis blanc, au pied du garçon. Kevin était assis, à l'autre bout de la pièce, attablé et grignotant quelques restes.

Il faisait froid ici. Il devrait dire que cet air conditionné était un désastre écologique, mais ce n'était pas vrai vu qu'ils étaient autonomes en électricité cent pour cent verte.

Et il savait aussi pourquoi l'on gardait ce froid « polaire » dans la maison. Pour rebuter la vermine. Insectes, arthropodes, et autres horreurs.

Au froid s'ajoutait l'effroi, et il frissonna instinctivement.

Gilles se releva, alla prendre deux plaids et couvrit Diego avec l'un, et étendit l'autre sur lui, une fois avachi dans son fauteuil.

Dinah sembla le supplier. Après tout, elle avait forcément aussi froid qu'eux.

— Viens, ma belle, nous ne dirons rien à personne.

Elle sembla le comprendre quand il souleva la couverture de laine et elle vint se vautrer sur lui. Elle n'était pas très lourde, mais ses griffes ne semblaient pas connaître la signification de « délicatesse ».

Une fois installée, elle soupira en se rendormant et il ajusta la couverture sur eux deux.

Dehors, le soir tombait. Toutes les lumières du jardin étaient allumées et d'autres aussi, sur pied, installées abondamment par la police sur tous les plateaux des jardins. Cela faisait l'effet d'un éclairage de terrain de sport extérieur, car la clarté était très vive et assez froide.

Fallait-il vraiment autant de temps pour relever des empreintes, analyser la scène du carnage ? Il faut croire que oui.

Ce qui était le plus surprenant c'était que tout le monde avait quelque

chose à faire. Tout le monde, sauf Diego et lui.

Même Paul n'était pas là. Où était-il ? Et Alejandro ? Faisaient-ils partie de la combine ? En partie du moins ?

Assister, depuis l'intérieur à cette agitation tranquille, était un peu comme regarder un feu ouvert en hiver. C'était… captivant. Il avait failli dire « apaisant », mais vu le drame qui s'était produit, c'était une analogie indécente.

Le bal des insectes dans la lumière était plus turbulent que celui des hommes.

Les paupières alourdies, Gilles finit par s'endormir, attendant le retour de son chevalier blanc, ex-baron de la drogue, ou trafiquant.

Diego s'était relevé difficilement, le sommeil étant déjà trop profond. Kevin le reconduisait en ce moment à sa chambre.

— Viens, mon amour, murmura Ricardo avec un sourire épuisé. Allons dormir. Tu aurais dû y aller déjà plutôt que de dormir inconfortablement ici.

— Je t'attendais. Mais d'abord, une bonne douche.

Ricardo sourit.

Cette fois, Gilles mit de la chaleur dans l'eau de la douche. Il était frigorifié.

Il fut effaré de la crasse dont il était couvert. Et du sang séché qui rougissait l'eau.

Mais ce n'était rien par rapport à Ricardo qui était encore plus crasseux.

Kevin et Maria iraient se rafraîchir avant de remplacer ces deux gardes-ci.

Gilles lui frotta le dos et se colla contre lui. Ils ne feraient pas l'amour, ce soir. Même pour purger leurs angoisses.

Puis, doucement, comme un époux qui attendait le retour de combat de son amour, Gilles lava le corps de Ricardo, ses cheveux devenus moches par le sang séché et la sueur. Les émotions prenaient le dessus sur Ricardo. Elles devaient sortir. Ils étaient entre eux, rien ne l'obligeait à « faire le fort ».

Il le sécha, l'entraîna au lit et les recouvrit du drap de satin.

— Viens dans mes bras, mon amour, dit Gilles dans un souffle à peine audible.

Ricardo leva vers lui des yeux trempés de larmes.

— Tu as dit « mon amour ».

— Parce que c'est vrai.

— Tu ne l'avais jamais dit.

— Vraiment ?

Ricardo acquiesça.

— Sans doute. Je crois que… je n'osais pas. Ou je n'étais pas prêt. Ou je craignais de recevoir une nouvelle tuile sur la tête qui réduirait ce rêve à rien.

Ricardo se glissa contre lui, déposa sa tête avec ses cheveux encore humides sur son épaule, l'encercla d'un bras et, l'instant d'après, il s'endormit.

Jayden et Richard étaient assis côte à côte en bout de table dans la salle à manger. Sur les deux côtés adjacents, on retrouvait Rosa, Paul, Clara, deux gardes arrivés avec Clara et qui étaient si discrets que Gilles ne connaissait même pas leur nom.

C'était impressionnant. Comme s'il entrait dans un tribunal. Leur visage était grave, sérieux. Sans la moindre sympathie ou compassion.

On le pria de s'installer à l'autre bout, tout seul, face à Jayden et Richard et un troisième garde, qu'il n'avait pas vu en entrant, referma la porte et vint s'installer entre ses deux collègues.

Pas d'Alejandro en vue et aucune chance que Ricardo les rejoigne.

Il s'était levé tôt, ce matin, à l'injonction de Jayden qui était entré dans la chambre au mépris de leur intimité. Gilles avait laissé son amant se rendormir après un petit baiser et un très court moment dans son bras.

À peine habillé, il avait rejoint le chef des gardes, particulièrement taciturne ce matin. Il y avait plusieurs choses dans son regard qui étaient difficiles à cerner. Gilles y avait vu du soulagement, de la tristesse, ou alors, de la déception ? Mais dans tous les cas, un très grand sérieux qui n'était pas, comme il l'avait déjà vu précédemment, de la tension professionnelle, voire du stress.

C'était ce même regard aux émotions multiples qu'il voyait maintenant, face à lui.

À l'opposé, Richard était complètement détendu. On le sentait… détaché. Comme si tout ceci n'était pas, ou plus, son affaire.

Tout le monde le regardait avec intensité. D'ordinaire, il aurait été intimidé au point de se recroqueviller, mais c'était comme si son « quota impressionnabilité » était dépassé et qu'à présent, tout était à nouveau « normal ».

— Assieds-toi, je t'en prie, dit Jayden d'une voix formelle, atone.

Gilles s'installa, et, ne sachant que faire de ses mains, il les croisa sur son torse en s'appuyant contre le dossier. Peut-être un peu pour avoir l'air détendu, nonchalant. Ou par réflexe de protection.

— Situons d'entrée de jeu qui nous sommes. Tu comprendras beaucoup mieux pourquoi nous t'avons accueilli sur l'île de façon si… peu accueillante.

Gilles souleva un sourcil.

— Mais tout d'abord, comment va votre fils ? répondit Gilles en se tournant vers Rosa, niant de ce fait les efforts de Jayden pour mettre en place ses révélations.

— Carlo est en observation au CHU de Martinique à Fort-de-France. Et son état n'est plus inquiétant, grâce à toi et Diego. Merci pour cela.

Rosa qui lui disait merci ? Il aurait tout entendu.

Gilles acquiesça et se tourna vers Jayden.

— Bien que je sois à un haut niveau de responsabilité, Rosa et Clara sont plus gradées que moi, reprit Jayden. Ce sont elles qui devraient prendre la parole, mais il a semblé plus logique que je le fasse.

Jayden fit une pause comme s'il attendait une réaction de Gilles, puis il reprit.

— Nous représentons plusieurs départements des services secrets français, tu l'auras compris.

Non. Il ne l'avait pas compris.

— Je suis issu de la DGSI, avec l'ensemble des gardes que tu as vu ici, Rosa et Clara dépendent du SGDSN, Richard de la DNRED…

— Des sigles auxquels je ne comprends rien et qui ne veulent rien dire pour moi. Désolé si mes paroles vous choquent. Au moins, cela fait très officiel, je dois le reconnaître.

— C'est très technique. Pour faire court, nous représentons différents maillons de la Sécurité nationale de France.

— Et Paul ? Il est où dans tout ça ?

Parce que cela devint une évidence. Paul était, comme ces gens, un « espion ». Il n'aurait pas été ici aujourd'hui sans cela. Il se rappela aussi qu'il était présent lorsque Rosa avait éliminé les prisonniers.

— C'est un agent de la DGSI, comme moi, mais spécialisé dans la criminalité en col blanc.

— Depuis longtemps ? dit Gilles en se tournant vers Paul.

Ce dernier sembla rétrécir à vue d'œil.

— De… depuis toujours, Gilles. J'ai été recruté durant mes études, formé en parallèle, dans le but d'entrer chez les Ramirez, sous couverture. Carlo et Alejandro ont toujours su qui j'étais. Cela faisait partie d'une mission débutée il y a presque huit ans.

— Huit ans, pour une mission. Ça fait cher payé par le contribuable

français.

Jayden se racla la gorge.

— Nous ne sommes pas ici pour discuter du bien-fondé, ou non, de la mission, mais pour t'interroger.

— Oh ? Je suis un suspect ? Dois-je demander un avocat ?

— Gilles, ne joue pas à cela. Nous savons que tu es tombé dedans par hasard.

— Mais je me demande quand même jusqu'où va ce hasard. Échouer sur cette île est forcément un hasard, d'autant que j'aurais dû mourir. Mais la croisière ? C'était mon idée, mais en même temps, mes collègues m'ont suggéré l'idée… Étais-je piloté en amont ?

— Non, il s'agit d'une opportunité qu'Alejandro a saisie. Paul n'était pas enchanté, car il craignait que tu découvres la vérité, ou en tout cas une partie.

— Laquelle ? Qu'ils étaient amants ? Qu'ils trempaient dans une histoire louche ?

— Sans doute un peu tout cela. Il faut avouer que leur relation a compliqué les choses, même pour nous.

Gilles resserra les bras sur son torse. Il était sur la défensive pour masquer sa colère. Cela n'y changerait rien, alors autant se taire et écouter Jayden.

— Beaucoup d'argent sale transite par l'entreprise de Carlo.

— Je pense qu'on peut dire que 100 % de l'argent qui vise la fuite des capitaux, avec des placements dans des paradis fiscaux, est de l'argent sale.

— Non. C'est faux. Mais c'est une faille du système qui profite à beaucoup.

— Ceux qui ont beaucoup de pognon, en tout cas, et compensé, du coup, par ceux qui n'en ont pas. Il faut bien que quelqu'un paie des impôts si l'on veut faire tourner un pays.

Grrr, voilà qu'il se remettait sur la défensive.

— Il s'agit d'un tout.

— Mais replace, si tu veux bien, le contexte de cette histoire. Je suis dans le noir.

— Je pense que tu as déjà compris pas mal. Le grand-père de Ricardo et d'Alejandro était, on peut le dire, un mafieux. C'était il y a quarante ans. Coincé par les autorités de l'époque, il a été contraint, soit à se repentir, soit à

être éliminé. Il a choisi le repentir, ce qui n'a pas été sans mal et ce qui lui a finalement coûté la vie. Ses fils sont restés loin de tout trafic mafieux. Mais à leur tour, ils ont été happés, malgré eux, dans le circuit. Le père de Ricardo a cédé sous la pression, et a replongé sur les traces de son père avant de se rétracter et d'être, lui aussi, éliminé avec sa femme. Nous savions déjà cela avant que Carlo nous contacte, craignant d'être aspiré dans le système. Ricardo, sans savoir que son oncle avait fait la même démarche, a également cherché notre aide. Et voilà comment, depuis plus de huit ans, en réalité, nous démantelons des réseaux crapuleux.

— Sans que les Ramirez soient inquiétés. Étrange tout de même, leurs copains mafieux n'y ont rien vu de louche ?

— Ce n'est pas tout à fait vrai. Pour les garder au-delà de tout soupçon, ils sont sur le gril, eux aussi, même aujourd'hui, et ils subissent des pertes. Toute la difficulté est de garder un équilibre entre ce que la police trouverait, en temps normal, et ne pas exposer la couverture, justement. Donc, ils servaient d'intermédiaires, de facilitateurs, et en même temps, les différents trafics étaient soit mis à l'arrêt, soit infiltrés ou observés. Jusqu'à ce que l'on connaisse toutes les branches et que l'on puisse faire un coup de filet colossal et mondial.

— Et pourquoi juste quand je suis là ?

— Cela fait des mois que nous savions que notre mission touchait à sa fin. Il y a eu des fuites. Il y en a toujours, mais jusque-là nous avions pu les contrôler.

— Franca ?

— Entre autres, oui. Mais pas seulement. Personne ne sait réellement jusqu'où étaient impliqués les Ramirez. Il y avait des spéculations, mais aucune preuve. Franca a misé sur le mauvais cheval et Carlo s'est fait avoir. C'est à cause de lui que tout a pété, si tu veux tout savoir. Il a gaffé, sur l'oreiller, et Franca a rapporté aux mauvaises personnes ces informations. Nous ne doutons pas qu'elle ait été abusée, ou manipulée, mais elle avait des moyens de ne pas être impliquée.

— C'est la taule pour elle alors ?

— Probablement. D'autant qu'il y a eu mort d'hommes, à plusieurs reprises à cause de ses actions.

— Mais encore ?

— C'est une chose qui ne te regarde pas à ce stade.

— Alors, pourquoi m'en parler ?

— Pour que tu comprennes l'étendue.

— Et donc, quand je suis arrivé ici, les règlements de compte avaient commencé, c'est ça ?

— Oui, depuis quelques semaines, les signes se multipliaient. Tu te doutes que si autant d'agents gardaient Ricardo, c'est justement parce que le conflit était maintenant ouvert.

— Franchement, non. J'ai juste cru à un truc de riches entourés de plein de gardes du corps.

— Ils ont tout fait pour attirer Ricardo sur son île, car c'était à l'abri des regards étrangers. Ils ignoraient que Ricardo était si bien gardé, et surtout par qui, comme Carlo, et le reste de la famille. Ils ont donc pu commencer leur grand nettoyage assez discrètement. Ensuite, ça s'est emballé.

— Mais pourquoi tuer des hommes et une femme, déjà entre vos mains ?

— Là non plus, je n'ai pas à répondre.

— Je veux de vraies réponses, du genre de celles avec lesquelles je pourrai tourner cette page. Éluder mes questions, cela revient à ne rien dire et dans ce cas, je me dois de prendre congé puisque je n'apprendrai rien de concret que je ne sais déjà.

Jayden soupira.

Et c'est Rosa qui poursuivit.

— Nous sommes accrédités pour cela. Ils avaient déjà éludé une fois leur emprisonnement, et s'ils s'échappaient une seconde fois, avec ou sans complices, ils auraient pu donner des informations qui auraient mis le feu aux poudres et faire capoter huit années d'enquête, permettant à des dizaines de crapules de s'en sortir.

— On parle quand même de vies humaines ici.

— Qui n'hésitent pas à prendre des vies comme ça leur chante.

— Ce n'est pas pour cela qu'il faut faire pareil, sinon, où s'arrête-t-on ?

— Nous avons fait ce que nous devions faire. Et je l'ai pris sur moi. Pour ce que cela vaut, cela ne m'enchante pas non plus, mais je sais qu'il fallait le faire ou d'autres mourraient. Toi, notamment.

— Bon, ben merci alors.

Gilles soupira.

— Excusez-moi, c'était inapproprié, reprit-il. Je me doute que ce n'est pas simple. On nous éduque avec des principes, tels que « l'Autorité doit faire respecter les lois », ou « l'on ne tue pas », et puis je suis témoin de l'Autorité qui piétine ces principes au lieu de les faire respecter.

Rosa agréa.

— Ce n'était pas facile. Mais une fois encore, je suis accréditée pour ce genre de décision.

— Et donc, vous les avez eus.

— Nous avons été bousculés, reprit Jayden. Tout s'est emballé, mais nous étions déjà prêts avant cela. Donc, nous avons su anticiper. Et, oui, nous pensons avoir démantelé le plus grand réseau criminel de tous les temps. Et ce, avec l'aide de services secrets étrangers, que je ne nommerai pas et qui n'étaient au courant que de la partie qui concernait leur territoire. Je crois pouvoir dire que la France a été à son meilleur niveau pour le coup. Nous avons essuyé de grosses pertes, ce qui entache cette mission. Mais nous avons sauvé des centaines de vies, privé de ressources des dizaines de réseaux, surtout au niveau des trafics d'organes et de la traite d'êtres humains.

Gilles frissonna. L'Homme pouvait être un monstre si cela lui permettait de s'enrichir.

— Et les fortunes personnelles de Carlo et Ricardo ?

— Pourquoi cette question ?

— S'ils sont impliqués, ils devront être arrêtés, et sans doute que tous leurs biens seront confisqués ?

— Non. Du tout. La version officielle c'est que des réseaux criminels profitaient de leur rayon d'action et s'étaient infiltrés. Les pertes seront minimes.

— Le frère de la femme de Carlo ? Impliqué ?

— Helmut est impliqué jusqu'au cou et… apparemment, c'était aussi l'amant de Franca.

— Wow. Elle était partout. Croqueuse de diamants ? Épouser Ricardo n'était visiblement pas suffisant.

— Effectivement. Mais nous pensons qu'elle n'était qu'un pion piloté depuis l'extérieur.

— Et les enfants ?

— Ils ne sont pas près de revoir leur mère.

Gilles eut un pincement au cœur. Ces p'tits bouts n'y pouvaient rien. Et peut-être que Franca non plus. Elle avait eu la faiblesse de croire certaines personnes, et elle avait peut-être elle-même subi des pressions la forçant à tout cela. Elle n'avait pas hésité à le séduire aussi, d'une certaine façon.

À moins qu'elle ne soit très bonne comédienne, Gilles la voyait plus comme une victime collatérale qu'une coupable.

— Et Rosa, pourquoi officiellement *mourir* ?

— Nous avons été pris par le temps. Nous étions prêts depuis des mois, mais il nous manquait une excuse pour déclencher ce plan. Rassembler les plus grosses têtes sans qu'elles se doutent de la manipulation. Le fait que des fuites aient enclenché la machinerie, et que rassembler nos troupes n'avait pu échapper à nos ennemis, cela risquait de nous mettre en porte-à-faux. Il fallait donc qu'ils aient un leurre. Il ne fallait pas qu'ils fouillent de trop près et nous avons détourné leur regard en laissant entendre que Rosa avait été éliminée par les cartels de la drogue. Pour les initiés, elle était toujours dans l'entreprise familiale. Une alliée pour ces mafieux, donc, et sa mort a choqué tous ces petits barons. Au lieu de chercher à trouver le coupable, ils se sont, comme nous l'espérions, occupés à « sauver les meubles », mettant une pause à leur attaque contre Ricardo, et faisant baisser leur garde vis-à-vis des Ramirez « durement touchés ». Qu'ils soient conviés aux funérailles était logique, et c'est comme cela que les plus grosses têtes ont facilement été cueillies. En France, aux États-Unis, en Colombie et dans une dizaine d'autres pays, nos collègues ont coincé environ sept cents « collaborateurs ». Leur réseau, que nous avions sous surveillance, a donc été stoppé net. Certaines arrestations sont encore en cours à cette heure. Les marchandises, trafics d'êtres humains, tant adultes qu'enfants, tout cela a été géré en quelques heures. Certains cargos sont arraisonnés en ce moment. C'est donc la fin pour ce terrible mécanisme criminel.

— Et les gens ? Les victimes, je veux dire ?

— Nous avons des lois qui les protègent. Ils ne seront pas livrés à eux-mêmes et recevront toute notre aide en échange de leur témoignage.

— Le trafic d'organes ?

— Tellement sordide que tu préfères ne pas savoir.

— Non, effectivement, mais je crains que cela me donne malgré tout des cauchemars.

— Je pourrais te mentir et dire que c'était marginal. Ça ne l'était pas. Mais nous y avons mis une fin.

— Une fin qui créera un appel d'air pour d'autres criminels, je me trompe ? Là où il y a des gens prêts à payer sans poser de question, d'autres y verront l'occasion de s'enrichir très vite.

Jayden approuva.

— Puis-je faire confiance à Ricardo ?

— Sur la tête de ma mère.

Gilles rit doucement.

— Si elle est comme la mienne, cela ne vaut pas grand-chose, je le crains bien.

— Crois-moi, Ricardo est vraiment un chic type.

— Je le confirme, dit Rosa.

Gilles se tourna vers elle, avec un sourire navré.

— C'est votre petit-fils, Rosa. C'est normal de le défendre.

— Je n'ai pas défendu Alejandro pour ce qu'il t'a fait.

— Oh ? Je me souviens d'embrassades chaleureuses avec lui lors de votre arrivée sur l'île.

— Déjà à ce moment, je savais qu'il avait manqué de correction à plus d'un niveau. Mais je devais jouer le jeu. Il est protégé par son statut. Mais il a perdu en crédibilité et regagner la confiance de nos services ne sera pas simple, et il le sait.

— Et toi, dit-il à Paul. Ça te va ?

— Ai-je le choix ? Je l'aime. Tu ne peux pas me contredire, tu pensais aimer un criminel, toi aussi.

Pan dans la gueule.

— C'est quand même un peu différent. Il s'en est pris à quelqu'un que tu disais aimer.

À son regard silencieux, Gilles eut la confirmation que cet amour avait bel et bien disparu depuis un temps. Tout au plus, Paul éprouvait-il de l'empathie.

— Vous deviez m'interroger… reprit Gilles pour masquer son trouble.

Il était conscient des larmes qui se formaient dans ses yeux et ne tenta pas de les nier. Tout au plus, il ravala sa fierté et toisa Jayden en attendant qu'il parle.

— Même si notre mission touche à sa fin, nous devrons la sécuriser, sur le long terme. Certains seront passés entre les mailles du filet. Il y a aussi ceux que nous avons volontairement laissés dans le circuit pour donner l'impression que nous ne savions pas tout et ainsi protéger les Ramirez, sans qui rien n'aurait été possible. Leurs activités seront monitorées et il est plus que probable qu'à terme, ils soient rattrapés par d'autres affaires. Nous y veillerons en tout cas.

— Protéger les Ramirez… Ce n'est pas un peu gros ?

— Nous organisons des perquisitions. Tout est convenu, c'est évident, mais on ne trouvera rien qui les mette en cause. C'est une façon de se racheter

une virginité. Et s'ils sont à nouveau abordés, ce dont nous doutons, ils laisseront entendre qu'ils soupçonnent d'être sous surveillance, et donc qu'ils n'ont plus d'autre choix que d'être des hommes d'affaires modèles. Et c'est là que notre interrogatoire nous mène, Gilles.

— Ah. Je ne sais rien, vous le savez.

— Il s'agit plutôt d'une évaluation.

— Je ne comprends pas.

— Tu as une expérience qui a été précieuse depuis ton arrivée ici. Bien sûr, certaines de tes conclusions étaient biaisées par le fait que nous savions déjà. J'en veux pour preuve la mort de Rosa. Attention, même moi je n'étais pas au courant et j'ai cru à sa mort. Tout comme Ricardo, pour ton information. Tu as su détecter les deux gardes qui avaient aidé Rosa à mettre tout cela en place. Sans cela, je n'aurais pas été informé rapidement de la bonne santé de Rosa. Richard, qui a orchestré cela a été très impressionné par ton esprit de déduction.

Gilles regarda Richard et vit à nouveau qu'il était un peu détaché des événements, comme s'il regrettait que cela soit fini.

— Je confirme, dit le capitaine de la police des Antilles. Cela m'a frustré de devoir si vite lâcher le pot aux roses à Jayden et Ricardo. Nous comptions sur leur spontanéité. Après, il leur a été difficile de jouer le jeu. Ce ne sont pas de bons acteurs, il faut dire.

L'homme sourit en coin.

— Nous ne sommes plus à Marseille, Richard ! ricana Jayden.

— Dieu nous en protège !

— Et donc, coupa Gilles. Vous vous connaissez depuis longtemps ?

— Nous avons fait nos classes à Marseille, dit Jayden avec un sourire nostalgique. Puis j'ai été affecté en Martinique, ce qui était mon choix, à la base. Et Richard a fait une demande de mutation il y a quatre ans. Ça ne tombait pas bien, il faut le dire, car son prédécesseur était un ripou que nous observions et dont nous avions infiltré le réseau. En fin de compte, cela a aidé d'avoir un homme de confiance à la tête de la Police des Antilles. Notamment, car il pouvait officiellement mettre Ricardo sur le gril pour montrer à ses « partenaires » de crime qu'il était sous surveillance.

— J'imagine que c'est pour cela que les ossements retrouvés dans le trou d'eau ont été récupérés de façon si officielle ?

— Oui, dit Richard. Et ils sont à l'analyse, réellement. Si nous avons des taupes, elles sauront que nous ne sommes pas à la solde des Ramirez. Ce qui est vrai. Nous sommes dans le même camp et cela est tout à fait différent.

— Mais cela sera classé sans suite ?

— Non. Mais il est très probable que la responsabilité retombe sur les épaules des parents de Diego, ou pour les plus anciens, sur celles du père de Ricardo. Nous savons, de source sûre, que Ricardo ne peut être tenu pour responsable.

— Revenons à ton évaluation, dit Jayden en se raclant la gorge.

Les visages se tournèrent vers cet homme qui semblait si fort et qui, soudain, semblait anxieux comme s'il avait une mauvaise nouvelle à annoncer.

— Est-ce qu'un stage de trois mois à Marseille avant de revenir sur cette île te tente ?

Gilles manqua de s'étouffer.

Ce qui frappait Gilles, maintenant qu'il était au calme, sur un transat, face à la mer, c'était à quel point les contrastes les plus extrêmes ponctuaient sa vie depuis le début de cette aventure.

Dans une semaine, il partirait pour la France. Dans le sud. Marseille. Dans l'un des centres de formation pour espion. Des espions modernes qui n'avaient plus rien à voir avec ceux des décennies précédentes, façon James Bond & Co. Il y profiterait d'une formation similaire à celle de Paul. La criminalité en col blanc. Un job à effectuer assis, derrière un bureau. Pas ou très peu de terrain et dans ce cas, toujours bien encadré. Plus de risque de « pan-pan dans la gueule de Gilles ».

Donc pas d'entraînement sportif intensif pour lui comme les collègues de Jayden le bassinaient avec affection. Il y aurait un peu d'entraînement physique, oui, mais plus dans le souci d'une hygiène de vie, car il était de notoriété publique que ce type de boulot avait tendance à encrasser les tuyauteries et qu'il valait mieux détoxifier son corps plutôt que de se complaire à une position assise, permanente, derrière un bureau à compulser des dossiers toute la journée.

Il n'aurait pas non plus accès aux salles de tir, malgré l'insistance de Jayden.

Si objectivement, une arme dans les mains – malgré l'absence totale d'expérience – l'avait aidé à survivre à ses aventures, Gilles se refusait à passer un « permis de tuer ». Ce n'était pas la personne qu'il était. Il comprenait les risques, mais même si Jayden avait eu gain de cause, il aurait refusé.

On verrait bien ce que cela donnerait. Il n'était pas nerveux à l'idée de suivre cette formation accélérée. C'était un changement, dans sa vie, mais d'après les réunions « zoom » et les entretiens à distance qu'il avait déjà eus, Gilles ne se sentait pas particulièrement dépaysé. En gros, il ferait un boulot assez similaire d'analyse, mais avec des outils nettement plus intrusifs, et une déontologie plus permissive.

L'ombre d'un cocotier glissa enfin sur lui, atténuant la morsure incisive du soleil de fin d'après-midi.

Diego jouait dans l'eau et cette couillonne de Dinah restait en lisière de l'eau, gémissant à chaque fois que le bout d'une vague lui effleurait les pattes.

On la sentait partagée entre l'envie de rejoindre le garçon et la peur de l'eau qui, de par ses mouvements continus, semblait « vivante », comme si elle voulait dévorer la chienne.

Les voir jouer ainsi, en toute innocence, c'était un contraste de plus.

Il était au paradis, ici, sur cette île. Mais cela avait été un enfer tout au long du processus jusqu'à ce moment.

Et tout était comme cela. Ricardo le bel homme charmant vs le monstre du crime. Tantôt ami, tantôt ennemi. L'opposition permanente du « bien » et du « mal ». Une richesse infinie dans un pays où la pauvreté était si terrible. De la nourriture de luxe parfaitement inutile, mais qu'il ne reniait pas, c'était évident. Tout, en fait, était tellement contrasté que Gilles se sentait toujours aux antipodes d'une vie en quête d'équilibre, balançant son poids d'avant en arrière, tel un équilibriste.

— Un autre cocktail ? demanda Sam. Je vais devoir remonter à la villa.

— Il y a toujours un peu de place pour un cocktail.

— Piña colada ?

— Si j'ose abuser…

— Et pour Diego, je laisse ma citronnade maison ici. Même si je coupe le frigo, elle restera au frais tant qu'il y a des glaçons.

— Il va rouspéter, il croit que je ne vois pas quand il siffle un petit coup en douce.

Sam rit.

Gilles soupira. Oui, tout ceci ressemblait à un paradis terrestre. Mais le prix payé pour cela était un enfer.

Ricardo avait prévu de les rejoindre dès qu'il aurait fini de travailler, mais les heures passaient, et il n'était toujours pas là.

Sam lui tendit son cocktail, fait minute avec des ingrédients frais. Rien à voir avec des mix commerciaux. Ni avec des jus en boîte auxquels l'on aurait rajouté un rhum bon marché.

Putain que la vie pouvait être belle ici quand ça ne pétait pas dans tous les sens ! Et dans une semaine, il serait au froid !

Enfin, pas au froid exactement. Vingt degrés en fin d'automne, c'est un rêve pour un Parisien. Ça lui ferait des vacances d'avoir moins de trente degrés !

Gilles éclata de rire en sirotant son troisième apéro. Oups. Il devrait prendre garde à ce que cela ne devienne pas une routine. Parce que là, son foie ne lui disait pas merci.

Diego revint vers lui, tout sourire, et se vautra, trempé, sur le transat de droite, laissant Dinah courir encore un peu avant qu'elle ne vienne se coucher entre les deux fauteuils, la truffe posée inconfortablement sur le transat du garçon pour éviter le sable.

Tout allait changer ici. Tout.

Il reviendrait vivre ici, faisant de l'île sa résidence permanente. Il bosserait depuis les bureaux que l'on aménageait face à la mer dans l'un des appartements proches du « leur ».

Et même si son job n'était pas encore très bien défini dans son esprit, il savait qu'il aurait à travailler tant pour Ricardo, que pour la France. C'était cela qui était un peu flippant, et il ne s'en cachait pas. Et s'il tombait sur des informations sensibles qui concernaient son chéri ?

L'île était redevenue calme après les départs successifs, et notamment ceux de Rosa et de Clara, et les deux tiers des gardes.

Diego bronzait, sa peau cuivrée était déjà sèche, mais pas ses cheveux qui prenaient une éternité à sécher pour une raison que Gilles n'avait pas encore pu élucider.

Son visage perdait ses traits enfantins et ces derniers jours, il avait mué, ce qui provoquait les éclats de rire de tout le monde, y compris les siens.

Ricardo était officiellement devenu son tuteur. Du moins, les documents étaient signés et envoyés. La demande serait traitée rapidement, à n'en pas douter.

La tête de Diego quand Ricardo et lui avaient demandé ce qu'il en pensait !

Le garçon avait ri et pleuré en même temps avant de les serrer dans ses bras.

La mer était calme et l'on entendait, par-dessus le roulement continu des vagues, les cris de la jungle. Permanents, entêtants et qui auraient pu lasser, à la longue, mais qui l'émerveillaient toujours.

De rares oiseaux volaient, longeant la plage en quête d'un crabe à saisir. Ils n'étaient pas farouches et parfois ils étaient trop hardis quand il y avait des chips ou une autre nourriture apéritive. C'était plus amusant qu'une plaie, il fallait le dire et cela participait à ce sentiment de vacances.

Parce que oui, cette fois, il était en vacances. Officiellement. Pour quelques jours encore.

Le ronflement de Diego rappela Gilles à ses responsabilités. S'endormir au soleil, c'est dangereux. Mais l'ombre des grandes feuilles couvrait aussi le garçon à présent. Donc, les risques d'insolation étaient très limités.

Gilles s'alerta lorsque Dinah redressa brusquement la tête, pointant sa truffe vers l'arrière.

Puis, elle fit un bond par-dessus Gilles, l'aspergeant de sable, elle courut, enthousiaste, vers un Ricardo qui avait voulu les surprendre.

L'homme riait en tentant de calmer la chienne, puis il couvrit la distance entre le sentier et les transats, et se baissa pour embrasser les lèvres de Gilles.

Il était en maillot, et heureusement, car l'on devinait qu'il prenait du volume. Avec la présence de Diego, cela aurait été très embarrassant.

Gilles lui jeta un rapide coup d'œil, constata qu'il dormait toujours et attira Ricardo contre lui. Il le coucha sur lui, murmurant de ne pas faire de bruit.

Ricardo n'était qu'un sourire et l'embrassait entre deux caresses.

Comme il lui restait du cocktail, ils le partagèrent, s'échangeant des baisers parfumés de coco, d'ananas et de rhum.

— Fini de bosser pour aujourd'hui ?

— Et demain ! Je me suis avancé pour ne pas devoir allumer mon PC demain !

— Mais c'est Byzance !

— Tu doutais encore du luxe qui nous entoure ?

— Oh non, mais je doutais plutôt de ta capacité à cesser de travailler.

— Tu as un peu cassé mon rythme nocturne avec tes activités scandaleuses. Il faut bien que je me rattrape pendant la journée !

— Ce sont des accusations graves, monsieur Ramirez. Je demande des preuves !

— Du genre de celles-ci ? dit Ricardo en frottant son bas-ventre durci contre lui.

— Oh par pitié, les parents ! Il y a des enfants par ici ! rouspéta Diego avec une moue dégoûtée.

— Tu es tout sauf un enfant ! clama Ricardo en riant. Ou alors, on te donne de la vraie limonade et pas de celle-ci, clairement « améliorée » par Sam…

— Quoi ! hurla Gilles en attrapant le verre du garçon. Et du gin en plus !

Malgré les couleurs du bain de soleil, l'on put voir le garçon rougir davantage.

— C'est un scandale ! poursuivit Gilles, se dégageant du poids de Ricardo. Et il en a fait toute une cruche ! Ce garçon va devenir alcoolique !

— Et si l'on improvisait une soirée plage avec ceux qui sont encore là ? dit Ricardo pour tenter de détourner l'attention. Cette carafe sera bien vite vide si nous sommes une dizaine à en profiter. Et je suis certain que notre chef saura adapter son repas aux conditions…

— Je file prévenir tout le monde, dit le garçon en bondissant de son transat.

Il était clair qu'il voulait mettre la plus grande distance entre Gilles et lui, s'étant fait prendre les doigts dans la confiture !

— Au moins, on a un petit quart d'heure rien qu'à nous deux, ajouta Ricardo en plongeant les yeux dans les siens.

— Tu ne perds pas le nord… Mais si tu continues à te frotter contre mon maillot comme ça, il va finir par se déchirer !

— Qui a dit que nous devions les garder ?

La soirée était une fois encore une réussite et tant mieux, car demain midi, les tempêtes « Mya » et « Noah » frapperaient l'île de plein fouet ! Ils étaient avertis.

Gardés trop longtemps loin de leur père, les enfants s'étaient repliés sur eux-mêmes. Pour Gilles, il était difficile de comprendre pourquoi ils n'avaient pas été récupérés plus rapidement par Ricardo. Franca était en prison, et les enfants étaient chez Rosa, sous très haute garde. Et maintenant que le danger semblait écarté, ils allaient enfin pouvoir rejoindre leur père. Mais que de temps perdu ! Plus d'une semaine s'était écoulée depuis « le coup de filet ». C'est beaucoup pour des enfants loin de leurs parents, gardés par une baby-sitter le temps que Rosa retourne à terre. Et même là, elle avait forcément beaucoup à faire, laissant les très jeunes enfants « livrés à eux-mêmes ». Cela ne semblait déranger que lui, pour être honnête. Peut-être Ricardo n'était-il pas un père très proche de ses enfants, finalement ? Ce n'était pas l'image de lui qu'il avait eue lorsqu'il l'avait vu avec ses petits bouts. Ou alors, c'était culturel ? Les enfants des riches étant élevés par des nounous ? Peu importe.

Demain, Gilles deviendrait « papou » aux yeux de ces enfants. Et ça aussi, ça lui fichait la pétoche. Ce n'était pas une surprise. Ils le savaient déjà et ils semblaient contents. Mais on verrait cela à plus long terme. D'autant que dans une semaine, il s'éloignerait pour trois mois. Passer l'hiver en France, même dans le sud, c'était dommage. Mais en même temps, cela permettrait aux enfants de se faire à leur nouvelle vie, ici, sur l'île. Cela obligerait Ricardo à faire des allers-retours de temps à autre, vers la Martinique, mais il

avait décidé que c'était la meilleure solution et son équipe de sécurité avait entériné cela aussi. Gilles ne bouderait pas son plaisir, quoique vivre en Martinique ne devait pas être triste non plus. Plus tard, peut-être.

— J'ai mangé tant que j'ai pu ! dit Diego en l'accostant, éméché.

Le garçon s'était empiffré et avait englouti la moitié du buffet !

Les bras de Ricardo enlacèrent Gilles par l'arrière, et il blottit un baiser dans son cou.

— On va doucement rentrer, murmura Ricardo, visiblement d'attaque pour une seconde mi-temps.

Il faut dire que la première avait été interrompue par les cris des dames de ménage venues installer les tables pour la soirée.

Aux antipodes de sa vie d'avant, Gilles se tourna une dernière fois vers la mer, embrassant du regard tout ce qui rendait ceci paradisiaque, reniant son passé triste à Paris. Il était heureux. Il avait la trouille aussi que ce rêve ne redevienne un cauchemar.

Quelques mois sans Ricardo. Physiquement en tout cas, car il ne doutait pas qu'ils s'appelleraient vingt fois par jour, en vidéo, avec les enfants.

Noah l'avait adopté très rapidement. Avec Diego, ils allaient « chasser le crabe » sur la plage, les soirs, et le petit garçon, du haut de ses quatre ans, riait sans la moindre crainte. Mya avait peur que son papa doive repartir, encore, pour suivre Gilles cette fois, et restait accrochée à lui en permanence. Ce n'est que les trois derniers jours qu'elle avait accepté d'accompagner Gilles en promenade, avec les autres, et maintenant qu'il devait quitter l'île, ils étaient devenus inséparables. D'ailleurs, les enfants avaient dormi avec eux cette nuit.

« Juste une nuit », mais il semblait clair que ce soir, Ricardo les accueillerait à nouveau.

Gilles grimpa dans l'hélico, embrassant une nouvelle fois les enfants, et Diego, et bien sûr Ricardo qui cachait aussi mal ses larmes que lui.

Il partait pour l'aventure, et cette fois, c'était en connaissance de cause.

Il clamait déjà qu'il allait devenir un « espion ». Mais personne n'était dupe. Il serait juste un employé qui se spécialiserait dans l'analyse barbante de données dont personne ne voulait parce qu'il n'y avait pas assez d'action.

Un espion d'opérette, sans doute, mais bon, le titre l'amusait.

Mais surtout, ce qu'il aimait par-dessus tout, c'était qu'il mènerait une

vie indépendante du bon vouloir de Ricardo. Car si un jour cela cassait entre eux – il ne faut pas se voiler la face, tous les couples ne durent pas même si, au début, on les croit éternels – il aurait toujours un métier, une fonction, un salaire. Peut-être qu'il ne pourrait plus boire du champagne tous les jours – enfin disons plutôt « souvent » – mais il ne s'accrocherait pas, comme Franca, avec un homme pour son fric. Et ça, il en était fier. Et Ricardo aussi, après un petit moment de vexation. Au début, il croyait que Gilles prévoyait déjà de le quitter, avant de comprendre qu'il avait juste un besoin d'autonomie, d'indépendance. De faire quelque chose d'utile de sa vie.

Gilles boucla sa ceinture, ajusta le casque audio, embrassa tout le monde à la ronde et le pilote enclencha ses moteurs.

ÉPILOGUE : LE BARON ET L'ESPION

Gilles regardait son reflet dans le grand miroir de la salle de bain. Il avait fortement pâli. Le prix à payer pour trois mois d'enfermement dans les locaux marseillais. Tout le monde le lui avait dit, à son retour de France. Mais en réalité, il ne voyait rien. Son esprit était ailleurs.

Réussir son « diplôme d'espion », en trois mois, c'était du gâteau à côté de ce qui l'attendait dans les prochaines heures.

Une formation courte, certes, mais très dense. Les nouveaux apprentissages ne portaient pas sur son futur métier, qu'il connaissait déjà assez bien de sa fonction précédente chez Carlo Ramirez. Non, il avait appris bien d'autres choses. Les limites légales, les nouvelles technologies, les protocoles inhérents à sa nouvelle fonction, et surtout ce que l'on attendait de lui, en tant qu'analyste. Trois mois, à 16 h par jour, 7 jours sur 7, si l'on considérait les travaux qu'il avait à faire et l'étude de la théorie pure. Étudier, dormir, parfois manger. Le tout complété par un an de stage en situation réelle, avec une supervision appuyée de ses formateurs, dont un à résidence pendant ce premier mois.

C'est Paul qui aurait dû être son maître de stage, mais Gilles avait refusé. Il aurait sans doute appris plus vite avec lui, mais c'était rajouter une complication à une situation déjà très intriquée.

Gilles avait été si occupé, à Marseille, qu'il avait été contraint d'occulter sa nouvelle vie, avec son *Baron* de la drogue et d'autres trafics. Un petit nom que Ricardo détestait et il se vengeait en l'appelant sa *Mata Hari* à lui. Ils n'avaient pas perdu leur sens de l'humour, c'est vrai. Même tout au long de leur séparation. Ils s'étaient parlé plusieurs fois par jour, en visio, avec les enfants et Diego, mais quelques minutes à peine à chaque fois, c'était frustrant pour tout le monde. Ce qui était bien, toutefois, avec cette distance, c'était qu'il avait pu reprendre contact avec la réalité. À Marseille, certes, il y avait des privilèges dus au milieu où il évoluait déjà, mais globalement, il était à nouveau en situation « normale ». Un quidam, qui parfois marchait en rue, achetait une glace de piètre qualité malgré un prix exorbitant, rencontrait des gens qui, comme lui, allaient au boulot, faisaient des courses, commentaient le prix de l'essence. Et surtout, il avait les infos. Des nouvelles du monde. Il aurait pu en avoir, sur l'île, car ils étaient connectés, et il y avait la télé, mais c'est Gilles qui s'était déconnecté. Et d'ailleurs, pas une seule fois n'avait-il regardé la télé. Alors les nouvelles du monde… ça lui passait par-dessus la tête. À Marseille, en revanche, c'était normal de reprendre contact avec la

réalité. Le monde n'avait pas changé durant son absence. Enfin si, car certains étaient morts, ou d'autres avaient été chassés du pouvoir, mais dans l'ensemble, rien ne changeait jamais.

Trois mois, à distance, avec le grand nettoyage dans les rangs de Ricardo qui avait assez bien chamboulé toute son entreprise, et accaparé son attention, combiné à ses études qu'il avait pensé insurmontables, c'était un risque pour la pérennité d'un couple. Après tout, c'était un jeune couple, qui s'était formé dans des conditions difficiles, et où il fallait rajouter des problématiques vraiment particulières.

À cela, il fallait rajouter leurs jobs respectifs qui monopoliseraient une grande partie de leur attention. Mais aussi, les enfants maintenant définitivement à charge de leur père, pour son plus grand bonheur, auxquels Gilles devrait encore se faire, car devenir « père » comme ça, cela lui était un peu tombé dessus d'un coup. Puis, il y avait aussi Diego, l'ado qui voyait en eux des « dieux », construisant ses références sur leurs modèles. Et enfin, un job sur une île à l'écart de toute civilisation. On peut dire que tout cela mettait la pression. Un seul de ces éléments était déjà une grosse épreuve, alors, tout ensemble…

Et tandis qu'il se mirait dans le miroir sans même se voir, prisonnier de ses pensées, Ricardo l'attendait.

Gilles tenta de se recomposer.

Ricardo lui avait fait sa demande.

Dès qu'il avait posé le pied hors de l'hélico, son « Baron » avait mis le genou à terre, avec les enfants, Diego et surtout Rosa comme témoin.

Gilles avait pratiquement disjoncté. Il était épuisé par un voyage éprouvant, succédant à une formation intensive, et des mois de stress intense sur cette île. Son visage avait pris Ricardo de court, car il s'était attendu à un « oui », spontané.

Et « oui » était le mot que Gilles voulait dire. Il en crevait d'envie.

Mais là où Paul n'avait jamais fait sa demande en huit années, Ricardo la faisait en six mois à peine, dont trois à distance. Cela paraissait… précipité.

Devait-il pour autant rejeter son offre ?

Et les enfants qui semblaient si heureux de le revoir et de l'avoir comme beau-père. Et Diego dont le visage s'était délavé, comme celui de Ricardo quand Gilles s'était enfui, ici, dans cette salle de bain. Il savait que s'il montrait ses émotions, elles seraient mal comprises.

En même temps, sa fuite devait l'être tout autant.

Il resserra son regard sur le reflet de l'homme qui lui faisait face dans ce miroir.

Il avait changé. Oh oui !

Six mois dans une vie, cela compte. Et Ricardo était… tout ce qu'il avait toujours espéré.

On frappa à la porte.

— Un instant, dit-il en ouvrant le robinet du lavabo.

Il s'aspergea le visage, souffla rapidement trois ou quatre fois comme pour forcer son esprit à reprendre le contrôle.

Ricardo était derrière cette porte, forcément.

Il fit les deux pas qui le séparaient de cette dernière et l'ouvrit un peu rudement.

Rosa était là, seule, face à lui.

— Un mot en privé ? dit-elle.

Sans attendre, elle entra dans la salle de bain et referma la porte.

— Ricardo est dans tous ses états.

Forcément. Gilles l'aurait giflé en public que cela n'aurait pas été différent.

— J'ai été pris de court. Et tous ces témoins, les enfants… j'ai eu peur.

Elle acquiesça.

— Mais ? Tu l'aimes ou pas ?

— Oh oui. Ricardo est tout ce que j'ai toujours voulu avoir sans oser y croire.

— Alors, dis-lui.

— Mais, Rosa… me marier ? Si tôt ? C'est comme deux amants qui se rencontrent à Vegas et qui se marient deux jours plus tard dans une chapelle, devant un faux Elvis à la perruque bon marché.

Elle sourit.

— Il compte plus que ça pour toi.

— Vous étiez contre.

— Je pensais que tu en voulais à son argent. Mais j'ai admis que je m'étais trompée. Et puis, tu veux travailler, pas vivre à ses crochets, cela compte aussi.

— Son argent m'importe peu, bien que je ne renie pas ce luxe. On s'habitue vite.

— Sans toi, il était tout penaud, et j'ai cru comprendre que toi aussi.

— J'oublie que vous aviez des « yeux » dans ce centre de formation.

— Formation que tu as réussie haut la main. Mais personne n'en doutait, pour être honnête, et s'il t'avait fallu un mois de plus, cela n'aurait rien changé au fait que tu mérites cette place. Ton esprit d'analyse a été testé et approuvé.

— Merci. On verra s'il fonctionne aussi en situation réelle.

— Il a déjà fait ses preuves en situation réelle ! Je ne voudrais pas te décevoir, mais en réalité, c'est bien plus rasoir qu'en formation. Je suis navrée de te dire que les cas que nous traitons sont généralement assez… insipides, banals et n'ont rien de bien extraordinaire.

Gilles haussa les épaules.

— Je vais dire « oui », ajouta-t-il. Parce que je le veux vraiment. Même si je suis mort de trouille.

— Ricardo a de la chance, et je ne dis pas souvent cela. J'admets qu'il met les petits plats dans les grands sans vraiment comprendre que l'autre aime peut-être la sobriété. Et… je ne devrais peut-être pas le dire, mais ce n'est pas la seule surprise qu'il a prévue.

— Oh… Dois-je m'attendre au pire ?

— Encore pire que cela.

Et elle éclata de rire, et du coup, lui aussi.

Ricardo était recroquevillé avec ses enfants, face à l'océan, sur la plage, à même le sable, insouciant de tacher le lin blanc de ses vêtements de luxe.

Le soleil était haut et la chaleur très humide annonçait peut-être un orage. Ou alors, peut-être, Gilles avait-il perdu l'habitude du climat tropical ces trois mois.

Diego était plus loin, avec Kevin et Maria, ils faisaient des exercices. Dinah courait autour d'eux, excitée par leur tonus soutenu. Par cette chaleur, Gilles était déjà épuisé rien qu'à les regarder.

Ils le repérèrent et rappliquèrent aussitôt, ne souhaitant rien rater de l'échange entre les deux hommes.

Gilles s'agenouilla à côté de Ricardo. Diable qu'il était beau dans cette

soudaine fragilité.

— Oui, je veux t'épouser. Je ne rêve qu'à ça. J'ai… j'ai été surpris par la rapidité et la manière de ta demande. Mais oui, je veux passer le reste de ma vie à tes côtés. Avec les enfants, et Diego. S'ils veulent bien de moi aussi.

Et soudain, ils ne formaient qu'un « paquet », tous les cinq.

Kevin riait aux éclats et Dinah, elle, tentait de s'incruster dans cette masse qui riait et sanglotait en même temps.

— Ne me fais plus des surprises comme ça… murmura Gilles. J'aime bien les surprises, en général, mais pas celles qui mettent mes émotions en ébullition.

Ricardo l'embrassa, puis, saisissant son visage entre ses deux mains, il le fixa dans les yeux.

— Je te demande pardon de t'avoir coincé ainsi. J'étais sûr que tu dirais « oui » sans hésiter.

— J'avais déjà dit « oui » dans mon esprit avant de quitter l'île. C'est juste que je n'osais pas y réfléchir.

— Alors, sur cette plage, je te le redemande…

Ricardo se dégagea de l'accolade collective, se mit à genoux face à Gilles et lui prit les mains.

— Gilles Duprieux, voulez-vous m'épouser ?

— Oui, Ricardo Ramirez, je le veux.

Les enfants hurlèrent de joie, grimpant sur eux comme s'ils étaient des structures de plaine de jeux.

Du coup, Diego fit la même chose dans un semblant de lutte, et Dinah en remit une couche.

— Il y a encore une chose que je dois te dire… reprit Ricardo. Vu que tu n'aimes pas les surprises… Enfin, pas ce genre de surprise, je crois, je dois t'avertir que…

— Rien. Ne dis rien. Je ne suis peut-être pas cohérent avec ce que je viens de dire, mais tu as préparé quelque chose, peut-être depuis des semaines, alors je respecte ça. Tu ne dois pas gâcher ta surprise parce que je flippe grave. Et promis, je n'essaierai pas de la deviner.

Ricardo se transforma en rayon de soleil tant son sourire était magnifique. Rien que pour cela, il saurait absorber le « choc » de ladite surprise.

Gilles plongea dans la piscine. Les aurores étaient à peine perceptibles.

Le décalage horaire aidant, il était debout depuis quatre heures du matin et bien entendu, Ricardo en avait fait les frais. Pas qu'il s'en plaigne, en réalité.

Faire l'amour dans le plus grand silence parce que les enfants dormaient tous les trois dans le salon, sur la mer de matelas qu'ils avaient rapportés de leur chambre pour les installer devant la baie du salon, était vraiment difficile. Mais cela avait le mérite de forcer l'esprit à rester hyperattentif à chaque détail de leur séance amoureuse.

Puis, tous les deux, ils s'étaient levés sans bruit et étaient venus ici, nager, sous le regard vigilant d'un seul garde.

Cela changeait beaucoup de « son époque » où il y en avait beaucoup autour d'eux.

— Cette piscine m'a manqué au moins autant que tes bras ! dit Gilles en riant.

— Je ne vaux guère plus qu'une piscine ?

— C'est bien plus qu'un point d'eau avec un joli cadre. J'y ai construit tous mes souvenirs avec toi.

— Et tu m'as sauvé la vie dans cette piscine, en prenant un tir qui m'était destiné. C'est vrai qu'elle a une haute valeur symbolique, n'est-ce pas ?

— Le jour se lève, sortons et mettons nos peignoirs, je ne doute pas que les enfants nous rejoignent vite. Ils ont l'air de s'être merveilleusement adaptés à cette nouvelle vie.

— Au moins, ils me voient.

— Mais plus leur mère.

— Pour tout te dire, ils ne la voyaient pas beaucoup quand elle en avait la garde. C'est ce que la baby-sitter nous a confié. Depuis qu'ils sont ici, il n'y a que les moments où je travaille qu'ils ne sont pas près de moi et comme tu sais que je préfère travailler la nuit, dans le calme, ça me laisse beaucoup de temps avec eux.

Ils sortirent de l'eau, enfilèrent leur peignoir sans se sécher et s'installèrent à l'une des petites tables.

Aussitôt, on apportait café, viennoiseries et plein de petits plats.

Oui, le luxe, il s'y était habitué, et il adorait. Mais même sans cela, tant qu'il avait Ricardo auprès de lui, il serait heureux. Il connaissait la pauvreté,

toute sa jeunesse l'avait formé à cela. Même si la situation de ses parents s'était améliorée une fois leurs dettes de jeunesse remboursées. Puis il y avait eu l'accident, son oncle et sa tante qui les avaient accueillis, mais il n'avait jamais bien connu leur « nouvelle vie », puisqu'ils l'avaient fichu dehors et lui avaient tourné le dos en raison de son coming-out.

Gilles chassa ses pensées négatives. Ça aussi, on le lui avait appris, à Marseille. Ne pas se laisser envahir par le passé, ou par les choses pour lesquelles il ne pouvait rien faire. Cela distrait inutilement et dans son métier « d'espion », il devrait pouvoir se détacher de ses émotions et de son histoire personnelle.

Bon, pas sûr qu'il y arrive vraiment, mais au moins, il était capable de se rendre compte de cela.

Les enfants arrivèrent assez tard. Diego jeta Noah dans l'eau et « pourchassa » Mya jusqu'à ce qu'elle se jette d'elle-même dans la piscine pour lui échapper.

Les deux enfants étaient en pyjama et lorsqu'ils sortirent, ils étaient penauds ayant l'impression d'avoir commis un sacrilège.

Ricardo les renvoya se déshabiller et mettre leur peignoir, ce qu'ils firent en détrempant toute la maison. Ricardo riait.

On voyait bien que ce n'était pas lui qui allait devoir passer la serpillière !

Le bonheur que l'on voyait sur le visage de son homme était adorable. Il était vraiment détendu, et cela confirmait qu'il était vraiment un bel homme, en dedans aussi.

— Aujourd'hui, au programme, détente absolue ! dit Ricardo. Papa ne travaille pas et on va faire un tour en bateau autour de l'île.

— Ouaiiiiis ! cria Noah. C'est moi qui pilote, hein ?

— Avec Diego.

— Moi aussi je veux ! clama Mya.

— On va couler si tu tiens la barre ! clama Noah, moqueur.

Gilles se souvenait de ses échanges avec ses frères et sœurs. Quand ils étaient petits, c'était pareil. Des taquineries gentilles. C'est plus tard qu'ils étaient devenus des crétins.

Mais là, juste là, ils étaient une famille.

Et ça, Gilles ne pensait pas qu'il connaîtrait à nouveau ce bonheur un jour.

Lorsqu'ils revinrent après leur longue promenade et une baignade en pleine mer avec masque et palmes pour observer les poissons, il y avait deux bateaux supplémentaires dans le petit port.

Il reconnaissait celui des transports de vivres et d'ailleurs, on déchargeait des caisses en ce moment. L'autre bateau semblait plus rustique, et personne n'était sur le pont.

Gilles choisit de ne rien dire, car il se doutait que cela faisait partie de la *surprise* de Ricardo.

Pour être tout à fait franc, il pensait savoir exactement de quelle surprise il s'agissait. Et s'il s'en référait aux caisses de champagne que l'on déchargeait du petit cargo, Gilles mettrait sa main au feu que Ricardo organisait leurs fiançailles officielles en plus ou moins grande pompe.

Tant que l'on n'était pas dans les excès de la garden-party, tout irait bien.

Une ombre descendait les marches du sentier quatre à quatre.

La silhouette de Jayden, reconnaissable entre toutes, fit sourire Gilles.

Le garde du corps, ou plutôt l'agent de la Sécurité nationale n'était qu'un immense sourire.

— Alors, *collègue*, bien rentré au bercail ?

C'est vrai ! Maintenant, ils étaient collègues !

— Oui, mais, monsieur l'agent, je pense que vous allez devoir effectuer une arrestation. Ces deux-là…

Gilles pointa Noah et Mya du doigt.

— … ils ont piloté ce bateau bien au-delà de la vitesse réglementaire, j'ai cru que nous allions décoller !

Les enfants semblaient offusqués.

— Même pas vrai ! finit par dire Noah.

— Oh si, ajouta Diego. Ils ont fait la course avec un requin !

— Mais c'est très grave tout ça ! dit Jayden en ayant un air sérieux tellement mal joué que les enfants n'étaient pas dupes.

Il les saisit par la taille et les souleva comme des sacs de pommes de terre tandis qu'ils s'agitaient en riant.

— Au cachot !

En remontant le sentier, Gilles entendit le bruit des préparatifs.

Ricardo lui tenait la main et l'on sentait sa nervosité monter, comme s'il n'était plus très sûr de sa surprise.

— Je suppose que tu as compris… dit-il lamentablement.

— Je suppose, oui, mais pas comment.

Ricardo soupira.

— Tu promets de ne pas m'en vouloir ?

— Tu fais cela par amour pour moi, comment pourrais-je t'en vouloir ?

— J'ai eu l'aide de Rosa, tu t'en doutes. Elle voulait mettre sa patte. Mais j'assume seul la responsabilité de ce qui risque bien d'être un magistral fiasco.

— Fiasco ? Je suis d'accord pour t'épouser. Alors, ce n'est pas une fête de fiançailles qui me fera reculer.

— Fian… ouille. J'aurais dû penser aux fiançailles.

Gilles s'arrêta net.

Ce n'était pas une fête de fiançailles ? Mais alors que faisaient-ils ?

Oh merde…

Gilles éclata de rire devant la mine déconfite de Ricardo.

Après tout, qui a besoin de fiançailles quand on peut se marier directement ?

— Quand ? demanda Gilles.

— Demain… en fin d'après-midi quand le soleil tape moins dur.

Gilles déglutit. C'était rapide.

— Où ?

— J'ai pensé que sur la terrasse intermédiaire… c'est là que l'on peut mettre le plus de personnes…

— Ou sur la plage ? risqua Gilles.

Il rêvait de ça, pour être honnête. Se marier sur une belle plage paradisiaque.

Ricardo s'élargit d'un sourire.

— J'avais peur que tu trouves ça trop gnangnan.

— C'est tout ce que j'adore !

Ce n'était pas là la seule surprise de Ricardo et c'est là que Gilles sentit la « patte » de Rosa.

Lorsqu'il sortit de la chambre dans son beau costume tout neuf, il savait déjà qu'il y avait une centaine d'invités. Il en avait déjà salué pas mal en partant se changer. Notamment Richard, qui ferait la partie officielle de la cérémonie.

Il reconnut des gens qu'il avait vus à la garden-party. Des gens immensément riches – et ça se voyait à leur yacht et leurs tenues plus chic que chic et autres rivières de diamants – mais aussi des gens très importants, comme des ambassadeurs ou des membres du gouvernement.

La musique était partout. Dans les jardins, de petits groupes jouaient pour les promeneurs, tantôt de la musique locale, tantôt un quatuor classique.

Et donc, Gilles était retourné dans la chambre, avait pris sa douche tandis que Ricardo terminait de s'habiller, et les enfants, déjà tout beaux dans leur tenue assortie à eux, piaffaient d'impatience d'aller rejoindre leur arrière-grand-mère. Diego était déjà dans les jardins. On n'attendait plus que le feu vert de Jayden.

Bien sûr, il y avait à nouveau pas mal de « gardes du corps » qui arpentaient la propriété et la villa était interdite pour des raisons de sécurité.

Finalement, on n'était pas très loin de l'organisation de la garden-party, mais sans ses excès destinés à en jeter plein la vue.

À la demande de Gilles, aussitôt adoptée par Ricardo, tous les employés de la maison qui n'étaient pas en service en ce moment étaient parmi les invités pour participer à la fête.

Le pas de Gilles flancha à peine en reconnaissant Paul et Alejandro.

Merde, il aurait dû s'en douter, mais c'était logique qu'ils soient là. Le regard de Paul était chargé d'émotions comme s'il fallait cette dernière épreuve pour clôturer leur histoire.

Mais là n'était pas la « surprise » de Ricardo pour laquelle il ne cessait de transir au point de lui faire perdre des couleurs et pour laquelle Rosa y avait mis son gros grain de sel.

Gilles la repéra, en train de parler à un groupe de personnes.

Elle était magnifique, comme le premier jour où il l'avait vue. Une reine. Elle en avait l'attitude, le look, l'autorité et le sourire faussement amusé. Elle devait s'amuser de son désarroi d'être ainsi mis au centre, car elle savait qu'il détestait cela.

Il reconnaissait cette femme et cette fois, son allure parfaite ne le trompa plus. Elle jouait un rôle. Peut-être même comme un chat avec une

souris.

Sauf qu'elle l'avait adopté finalement, non ? Qu'allait-elle lui faire subir ?

Ou alors, ce n'était pas lui la victime, cette fois, de sa dureté.

Elle leur fit signe d'approcher.

Ses interlocuteurs se tournèrent vers le couple de futurs mariés.

Et c'est là que Gilles reconnut sa tante.

Cette fois, son pas ne flancha pas. Il aurait dû.

De même qu'il ne perdit pas toutes ses couleurs.

Au fond, il aurait dû s'en douter. Le malaise de Ricardo dépassait largement le cadre de cette organisation de mariage surprise. Ricardo savait ce qu'il avait enduré. Ils en avaient parlé. Et Paul avait certainement relayé d'autres faits démontrant à quel point sa famille avait été monstrueuse, s'assurant de lui « montrer », via les réseaux sociaux, à quel point ils avaient réussi. Leurs croisières et tout ça. Pathétiques, mais ils ne s'en rendaient pas compte parce qu'ils n'en étaient pas capables, tout simplement. Ce n'était pas parce que c'étaient des gens simples que c'était pathétique. C'étaient parce qu'ils faisaient tout cela par méchanceté. Pour lui « montrer tout ce qu'il avait perdu ». Son oncle et sa tante avaient dilapidé le très maigre héritage des parents, et sans même s'en sentir coupables. Bien sûr, les études, cela coûte cher.

La réalité, c'était qu'en fin de compte, Gilles avait plus gagné que perdu, et il ne parlait même pas de sa nouvelle vie sur l'île.

En devenant « lui », après avoir été chassé de la maison, il s'était accompli, il avait trouvé sa voie. Bien sûr, il aurait pu prétendre, toute sa vie, être « heureux » et épouser une brave fille. Jouer sur le « paraître » et nier ce qu'il était. Exactement comme sa famille le faisait.

Gilles fit un sourire navré. Navré pour eux.

— Mon oncle, ma tante, je vous présente Ricardo, mon fiancé.

Ils étaient tous cois. Même les neveux et nièces qui ne devaient sans doute pas connaître son nom, vu la manière dont il avait été rejeté.

Gilles les regarda, un à un. Ses frères et sa sœur, et leurs conjoints, oncle et tante, neveux et nièces. Non, ils n'en menaient pas large. D'autant que Jayden était arrivé avec quatre collègues bâtis comme des taureaux.

— J'ai prévu que tes collègues assurent la sécurité de ta famille, dit

Rosa. On ne sait jamais.

Bien joué, Rosa. En insistant sur « tes collègues », elle montrait qu'il était vraiment de ce monde et plus du leur. Oh, elle s'amusait vraiment cette fois.

Franca n'avait pas eu tort sur ce point ; quand on rentre dans la famille Ramirez, on fait partie du clan. Et là, Gilles faisait partie du clan, et plus de celui des Duprieux et elle s'assurait qu'ils le comprennent bien.

Ce qu'il aurait voulu savoir, c'est comment ils avaient leurré sa famille à venir jusqu'ici.

Parce que si c'était en leur annonçant le mariage de leur *frère* avec un *homme*, il n'y avait aucune chance qu'ils parcourent autant de kilomètres.

Ricardo sembla comprendre son questionnement.

— Grand-mère est très persuasive quand elle veut. Et puis, s'ils voulaient être sur ton *héritage*, il faudrait bien qu'ils fassent un petit effort.

Il avait insisté sur le mot « héritage ». Jamais Gilles ne voudrait que sa famille touche le moindre cent de sa maigre fortune.

Et là, il réalisa que n'ayant pas de descendants, ses biens leur reviendraient, même s'il se mariait.

— Je crois qu'ils ont fait leurs recherches sur ce *Ricardo Ramirez* que tu allais épouser.

Ricardo éclata de rire.

— J'ai envoyé un jet pour les ramener. Je voulais vraiment qu'ils soient là, pour toi.

Ricardo parlait comme s'ils n'étaient pas là, mais forcément, ils ne perdaient pas une miette de ses paroles. Leur cupidité leur explosait à la figure. C'était même un peu cruel, il fallait bien le reconnaître.

D'autant que Ricardo avait poussé le vice jusqu'à les rhabiller pour la fête avec des vêtements qu'ils portaient mal parce qu'ils ne savaient pas comment se tenir dans ce type de couche sociale. C'était toute la différence avec les gens qui travaillaient ici. Des gens issus de milieux simples, comme lui et ses parents, mais qui ne prétendaient pas appartenir à un monde qu'ils convoitaient. Le résultat c'était que les uns s'intégraient parfaitement malgré les différences, et les autres, pas du tout.

— Je savais qu'on ne devait pas venir, maugréa son oncle dont la voix ramena de terribles souvenirs à l'esprit de Gilles.

— Et renoncer à une vie aisée, grâce à votre neveu ? dit innocemment Rosa en insistant sur « votre neveu ».

Il n'était plus leur neveu, ou frère, ou oncle. Sa famille avait été très claire.

— Merci pour ce moment jubilatoire, Ricardo, dit Gilles, toujours comme si sa famille n'était pas là. Mais ce n'était pas nécessaire. Ils m'ont renié, laissé pour mort. C'est seulement pour le fric qu'ils sont là.

— C'est faux ! dit une voix fluette et chevrotante. C'est faux…

Sa sœur n'avait jamais eu une voix forte, mais là, on aurait dit une femme en bout de vie.

Gilles se tourna vers elle.

— Pour quoi alors ?

— C'est tellement difficile à comprendre ? Nous ne sommes pas fiers de la façon dont nous t'avons traité. Nous en sommes tous conscients et si nous sommes ici, ce n'est pas à cause de cette promesse d'argent, c'est à cause du remords ! Les mentalités ont évolué, et peut-être qu'aujourd'hui on comprend mieux qu'à l'époque.

— Comprendre quoi ?

— Tout ! Que ce n'était pas ma faute, ni la tienne, ni celle de personne si tu es *comme ça*.

— Tu peux dire les mots. Ho-mo-sex-u-el. Gay. Pédé, tarlouze, fiote.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit.

— Non, pas tous, seulement les trois derniers. Et d'autres, pas meilleurs. Mais ce n'était pas le pire. Ça, c'était juste de l'ignorance. Mais rejeter votre frère dont vous aviez tellement honte ? Vraiment ? Quel genre de fratrie ferait une chose pareille ? Pas moi en tout cas !

— Tu ne peux pas savoir, coupa son oncle Jordan, sentant qu'il devait reprendre une place dans la conversation.

— Si, je sais. Nous avons trois enfants. Un ado, qui est là… approche Diego.

Le garçon s'était effectivement rapproché et salua toute la famille avec cette allure très « Ramirez », fier et pas impressionné.

— Et voilà Noah et Mya.

Mya fit une petite révérence hilarante et Noah un salut bref, pas intimidé du tout.

— Il y a plein de choses que j'ignore de la vie de parent, mais ça, je ne ferai jamais.

— Nous ne sommes pas ici pour régler des comptes, coupa Rosa avec

une hypocrisie parfaitement assumée.

Bien sûr que c'était un règlement de comptes en bonne et due forme. Et personne n'était dupe.

— Nous avons l'ambassadeur du Venezuela à saluer, dit Ricardo, digne petit-fils de Rosa. Viens, chéri.

Gilles fit un signe de tête à ceux qu'il avait considérés autrefois comme les siens et héla Sam en montrant sa famille.

— Champagne pour eux, dit-il en se détournant déjà.

Une revanche tellement imbécile, en somme, mais qui lui avait fait tant de bien.

Un pansement sur une plaie toujours béante et qu'il avait crue refermée.

Il s'accrocha au bras de Ricardo et lui murmura un « merci » dans l'oreille.

Ricardo resserra son bras pour acquiescer.

Le moment était intense.

Les chaises avaient été complètement délaissées et les invités, en demi-cercle autour de l'autel de fortune, étaient debout, pieds nus dans le sable.

Les photographes immortalisaient les moments, et notamment, l'alignement de chaussures de luxe et autres Louboutin au pied du sentier. Tout le monde était pieds nus. Encore un luxe de gens riches. Des chaussures à trois cents boules – prix de départ – et l'on restait pieds nus dans le sable.

Les groupes de musique s'étaient rassemblés, malgré leurs différences musicales, et jouaient ensemble, des morceaux préparés. Et cet ensemble improbable était magnifique.

Ricardo était parti en avance, au bras de Rosa. Gilles, lui, descendrait au bras de Clara. Ils attendaient le signal de Diego pour descendre les dernières marches, et rejoindre Ricardo au bord de l'océan.

Des flambeaux assureraient la clarté dès que le soleil se coucherait, ce qui ne saurait tarder. Ils avaient un peu de retard.

Kevin, en arrière, s'alarma. Quelqu'un approchait.

Tantine…

— Un homme doit être conduit à l'autel par sa mère, ou à défaut, sa tante, qui l'a élevé, dit-elle, timide et craignant visiblement le refus.

Un refus que Gilles s'apprêtait à claquer, sec et cruel, quand Clara pressa sa main.

C'était peut-être plus sage de tendre vers la paix malgré le passé, que de rester dans un esprit revanchard toute sa vie.

Gilles inspira. C'était le moment pour une étreinte en signe de paix, mais ça, c'était encore au-dessus de ses forces.

— Et pour ce que cela vaut, nous refusons la généreuse proposition de ton… mari. Nous ne nous enrichirons pas sur notre honte. Le prix est déjà assez élevé comme ça. Un jour, tu pourras peut-être nous pardonner notre ignorance.

Il offrit son bras, pour conjurer son lourd et douloureux passé, comme Diego sifflait le signal. Et sa tante s'en saisit. Sans un regard pour elle, et ne voyant que l'homme, tourné vers lui, sous l'arche de fleurs à la limite de l'eau, Gilles descendit rejoindre son futur époux.

À propos de l'Auteur

François Panier est un auteur belge du Hainaut oriental. Il écrit depuis qu'il s'est passionné pour la littérature anglo-saxonne.

Il compte plusieurs romans à son actif, sous deux plumes qu'il choisit en fonction du style. Son inspiration, il la puise dans ses périples à travers le monde, dans sa famille, dans sa première et dans sa seconde vie.

Il écrit comme il ressent, et la fluidité de ses mots place le lecteur au centre de l'œuvre, non pas comme spectateur, mais comme acteur de l'histoire. Les références de chacun permettront une immersion singulière dans le roman. Et très vite, les pages, les phrases, les mots seront oubliés pour ne laisser la place qu'à l'histoire et permettre à chacun de vivre le roman, comme s'il y était. La réalité n'est jamais loin car il s'inspire de faits authentiques pour appuyer son récit.

François Panier se renouvelle sans cesse, s'évade des sentiers battus, traverse les océans et les continents, se moque des clichés, parle avec légèreté, mais aussi avec pudeur d'homosexualité, de complots d'État, de condition humaine. Il confronte les cultures, et n'évite pas les sujets qui fâchent, ni ceux qui rassemblent.

Outre l'écriture, il dessine des jardins, et vit d'un métier que l'on croit perdu : il est staffeur-ornemaniste.

Résumé

Gilles pensait que cette croisière serait le déclic pour raviver la flamme de son amour avec Paul, mais il ne s'attendait pas à ce que le destin prenne un virage si abrupt. Lorsque le fils de son patron, Alejandro, entre en scène de manière inattendue, l'idylle se transforme en cauchemar. Les secrets se dévoilent, les mensonges éclatent, et l'aventure commence.

Alors que les péripéties s'enchaînent, Gilles se retrouve isolé sur une île paradisiaque, mais cette merveille d'émeraude et d'azur abrite plus d'un secret.

Gilles est pris au piège d'une série d'événements inextricables. Le décor somptueux devient le témoin de meurtres et de complots. Les promesses de sauvetage, par le propriétaire de l'île, tournent à la séquestration. Entre amour et haine, gentillesse et atrocités, maffia et garde-côtes, Gilles ne sait plus qui croire tant il est pris dans une spirale faite de rebondissements, de soulagements et de désillusions. Il plonge dans un véritable tourbillon émotionnel, où les eaux cristallines des Caraïbes cachent des secrets sombres, et où la survie devient un jeu de plus en plus dangereux.

Et dire qu'il voulait seulement réconcilier son couple…

Venez découvrir les
autres titres parus chez
Juno Publishing
http://www.juno-publishing.com

Et visitez notre page
Sur Facebook
https://www.facebook.com/junopublishingfrance

http://www.juno-publishing.com

Et pour ne rien rater de nos publications, abonnez-vous à notre Newsletter

Notes

[←1]

Ballon de volley utilisé comme accessoire dans le film « *Seul* au *monde* » (2000)

[←2]

Roman policier de Gaston Leroux, paru en 1907.

[←3]

Mets à base d'avocats écrasés, d'effiloché de morue salée, de piment et de divers autres ingrédients.

[←4]

Petits beignets frits à la morue ou crevettes, aux herbes, aux épices.

[←5]

Petit poisson gris et allongé, au bec pointu. Proposé le plus souvent grillé ou frit.